

UNIVERSITY OF ARIZONA



39001020310754

**CORRESPONDANCE
DE
MARCEL PROUST**

PLON

1, rue Cassini
PARIS

DU MÊME AUTEUR

Marcel PROUST et Jacques RIVIÈRE : *Correspondance (1914-1922)*. Librairie Plon. (Épuisé.) Éditions Gallimard.

Marcel PROUST : *Correspondance avec sa mère (1887-1905)*. Librairie Plon. (Épuisé.)

Marcel PROUST : *Lettres à Reynaldo Hahn*. Librairie Gallimard.

Marcel PROUST : *Choix de lettres*. Librairie Plon.

Marcel PROUST : *Lettres retrouvées*. Librairie Plon.

Marcel PROUST : *Correspondance*, t. 1, 1880-1895. Librairie Plon.

Marcel PROUST : *Correspondance*, t. 2, 1896-1901.

Marcel PROUST : *Correspondance*, t. 3, 1902-1903.

Marcel PROUST : *Correspondance*, t. 4, 1904.

Marcel PROUST : *Correspondance*, t. 5, 1905.

Marcel PROUST : *Correspondance*, t. 6, 1906.

Marcel PROUST : *Correspondance*, t. 7, 1907.

Marcel PROUST : *Correspondance*, t. 8, 1908.

Marcel PROUST : *Correspondance*, t. 9, 1909.

Marcel PROUST : *Correspondance*, t. 10, 1910-1911.

Marcel PROUST : *Correspondance*, t. 11, 1912.

Marcel PROUST : *Correspondance*, t. 12, 1913.

Marcel PROUST : *Le Carnet de 1908*. Éd. Gallimard.

Marcel PROUST : *Textes retrouvés*. Éditions Gallimard.

MARCEL PROUST

CORRESPONDANCE

Texte établi, présenté et annoté

par

PHILIP KOLB

TOME XIII

1914

*Ouvrage publié avec le concours
du Centre national des lettres*



PLON

8, rue Garancière
PARIS

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Librairie Plon, 1985

ISBN 2-259-01198-5

AVANT-PROPOS

Pour notre auteur, l'année commence mal. Certes, il a d'abondantes raisons de regarder en arrière avec satisfaction, et d'aborder le nouvel an avec confiance. N'a-t-il pas réussi, malgré tant d'obstacles, à écrire toute son œuvre, du moins en ses grandes lignes et en « brouillons illisibles » ? N'a-t-il pas réussi à en achever et à faire imprimer la première partie, *Du côté de chez Swann*, et à lancer l'ouvrage avec un certain succès ? Ce succès a de quoi surprendre si nous considérons les mille difficultés de l'entreprise. Pour un livre qui ne s'adresse qu'au lecteur cultivé, un livre si différent de la production contemporaine, la presse a été assez bonne : il y a eu des articles importants, quelques-uns enthousiastes. Le livre s'est déjà vendu suffisamment pour que l'éditeur ait dû le faire réimprimer : Proust indique qu'il y a eu quatre éditions en deux mois.¹ Assurément le bilan de l'année 1913 est favorable.

En dépit de tout cela, Proust se ronge d'amertume. Il se dit « si malheureux et si malade » qu'il n'a guère le courage de se lever, la vie qu'il mène étant « bien cruelle depuis quelques mois ».² Pourquoi cela ? Peut-on douter que les mois dont il parle sont ceux qui se sont écoulés depuis le départ d'Agostinelli ? Ce dernier a gagné tant d'argent chez Proust qu'il a pu s'en aller apprendre l'aviation. Plus tard, Proust dira que l'ex-chauffeur « avait très mal agi » avec lui, mais il avouera : « J'aimais vraiment Alfred. Ce n'est pas assez de dire que je l'aimais, je l'adorais. »³

Une des autres raisons de se plaindre d'avoir mal

commencé l'année, c'est qu'il vient de lire dans la *N.R.F.* du 1^{er} janvier, un long article où Henri Ghéon le rudoie. L'injustice de cet article l'exaspère. Le lendemain, il adresse au critique une lettre de seize pages pour répondre à certaines de ses insinuations. Ghéon a joué sur les mots du titre de l'ouvrage, écrivant : « Voilà une œuvre de loisir [...] Tout le temps est à lui [...] Il le considère comme du temps perdu. [...] Loin de lui le dessein de choisir et de « préférer » dans tout cela! [...] M. Marcel Proust au lieu de se résumer, de se contracter, s'abandonne. Il ne recherche pas la ligne de développement d'un caractère mais ses aspects contradictoires et divers. Il ne prend pas la peine d'être logique et encore moins de « composer ». Cette satisfaction organique, que nous procure une œuvre dont nous embrassons d'un regard tous les membres, la forme, il nous la refuse obstinément. [...] S'il doit faire le précieux, c'est la faute du sujet qu'il traite et de l'abondance des objets qui lui sont toujours proposés : or la phrase n'est là que pour en rassembler le plus grand nombre. Elle tend une sorte de filet, indéfiniment extensible, qui traîne sur le fond océanique du passé et en ramasse toute la flore et toute la faune à la fois. » Et plus loin : « Ce livre a la folie de la sincérité; il a l'affectation et la préciosité de ce qui se veut trop sincère. » Et, ce qui a dû faire le plus de mal à Proust, Ghéon l'accuse de « faire ce qui est proprement le contraire de l'œuvre d'art, c'est-à-dire l'inventaire de ses sensations [...] »

Dans sa lettre, Proust relève plusieurs points de cet article, et tâche d'expliquer ce qu'il a voulu faire dans son œuvre. Pour finir, il fait état d'une lettre de Francis Jammes qui dit de *Swann* « exactement le contraire de ce que vous dites et précisément sur les mêmes points », et dont il cite, en soulignant, les éloges qui se rapportent à la facture littéraire de son roman : « Cette prodigieuse fresque, toute fourmillante, qui s'accuse de plus en plus, cet inattendu des caractères, si *logique* dans son apparent illogisme, cette *phrase* à la Tacite, savante, subtile, équilibrée, voilà ce génie qui se dessine en teintes maîtresses. L'abîme des cœurs. Vous y fraternisez avec les plus grands, avec Shakespeare, Cervantes, La Bruyère, Molière, Paul de Kocq. » Et Jammes, qui

aurait demandé la suppression, dans la prochaine édition, de la scène de sadisme à Montjouvain, conclut : « C'est pourquoi il est regrettable infiniment qu'on ne puisse répandre partout ce livre comme un modèle de forme, la plus savante que je sache, comme un modèle d'analyse sans égal. » ⁴

Proust devine que les autres critiques vont s'inspirer de l'article de Ghéon pour débîner son livre – et il n'a pas tort, nous le verrons. Il prétend que depuis l'article de Souday, les journalistes l'accusent d'ignorer la syntaxe : « je pourrais glisser dans un ouvrage une page du *Siècle de Louis XIV* ⁵ qu'elle révolterait leur purisme. Au moins, ce reproche-là, les fautes d'impression l'expliquent. Tandis que les éloges et les blâmes que je reçois pour avoir « déclaré que je voulais faire passer dans un roman la philosophie de M. Bergson » me laissent aussi stupéfait que quelqu'un chez qui on apporte, à la suite d'une farce, vingt paquets qu'il n'a jamais commandés. » ⁶

Son livre commence pourtant à faire son chemin. Une note parue dans *La Vie Heureuse* le déclare l'« un des plus originaux qui aient été publiés depuis longtemps ». ⁷ Un autre critique admire la finesse des analyses, et affirme que « sa richesse et sa souplesse extraordinaires, le charme de ses descriptions, sa puissance poétique font de *Du côté de chez Swann* un ouvrage d'une qualité rare, telle qu'il faut s'étonner qu'aucun des groupes institués ne se soit honoré en le couronnant ». ⁸

Ce n'est pas seulement en France qu'on le lit. Lucien Daudet parle à Proust du succès dont son livre jouit en Angleterre. ⁹

Edith Wharton raconte dans ses Mémoires ses premières impressions sur *Swann* : « J'ai commencé à lire avec langueur, me sentant, au bout de deux pages, entre les mains d'un maître; bientôt je tremblais de l'émoi que seul le génie peut communiquer. J'ai tout de suite envoyé le livre à [Henry] James, et sa lettre révèle l'impression profonde qu'il en ressentit. [...] Il se saisit de *Du côté de chez Swann* et le dévora avec une passion de curiosité et d'admiration. Là, dans le premier volume d'un roman-chronique – le type de la tapisserie qui se déroule auquel sa conception de la forme était si

contraire — il reconnut instantanément une nouvelle maîtrise, une vision nouvelle, et un dessin structural encore inintelligible pour lui, mais là aussi sûrement que l'os dur sous la chair pliable d'un organisme vivant [...] » ¹⁰

En Allemagne, le poète Rilke écrit à l'éditeur Anton Kippenberg pour lui annoncer la publication d'un livre « très important » par un nouvel auteur, livre « incomparablement remarquable » : « Si une traduction s'offrait, conseille-t-il, elle serait absolument à prendre ; évidemment il y a 500 pages d'un style du plus original et deux volumes tout aussi gros doivent encore suivre ! » ¹¹

En Italie, Lucio d'Ambra ose écrire ces mots prophétiques : « Souvenez-vous de ce nom et de ce titre : Marcel Proust et *Du côté de chez Swann*. Dans cinquante ans nos enfants les retrouveront peut-être l'un et l'autre à côté de Stendhal, du *Rouge et le noir* et de la *Chartreuse*. » ¹²

Si isolé qu'il soit, Proust a conscience de ce mouvement d'opinion, par les lettres qu'il échange avec des amis, par les visites qu'il reçoit de certains d'entre eux, par l'Argus de la presse — ce qui ne manque pas de l'encourager. Mais une lettre qu'il reçoit d'André Gide a pour lui une importance bien plus considérable. Gide avoue son admiration pour *Swann*, et affirme : « Le refus de ce livre restera la plus grave erreur de la N.R.F. — et (car j'ai cette honte d'en être beaucoup responsable) l'un des regrets, des remords les plus cuisants de ma vie. » ¹³ Proust lui répond : « Sans le refus, sans les refus répétés de la N.R.F., je n'aurais pas reçu votre lettre. Et si les mots d'un livre ne sont pas entièrement muets, si (comme je le crois) ils sont pareils à l'analyse spectrale et nous renseignent sur la composition interne de ces mondes lointains que sont les autres êtres, il n'est pas possible qu'ayant lu mon livre vous ne me connaissiez pas assez pour être certain que la joie de recevoir vos lettres passe infiniment celle que j'aurais eue à être publié par la N.R.F.. » ¹⁴ Et, faisant sans doute allusion à Copeau et à Ghéon, il ajoute : « Je peux d'autant plus le dire que quand j'ai éprouvé les mauvaises dispositions de la N.R.F., je n'ai nullement

feint d'y être indifférent. » Proust sait maintenant qu'il a gagné l'approbation de ce groupe d'hommes de lettres qu'il estime entre tous.

Il en reçoit la preuve, le 6 février, par une lettre de Jacques Rivière; celui-ci, investi malgré son jeune âge (vingt-sept ans) de la confiance des fondateurs de la *N.R.F.*, assumait tout en gardant le titre de Secrétaire la direction effective de la revue, depuis que Copeau — directeur en titre — avait fondé son théâtre. La lettre de Rivière, par malheur, n'a pas été retrouvée, mais elle devait exprimer l'impression que la lecture de *Swann* venait de produire sur lui, et qu'il évoquera plus tard en ces termes : « Je n'oublierai jamais l'émerveillement, l'émotion profonde où je fus tout de suite plongé. »¹⁵ Proust, de son côté, doit être ravi d'avoir été lu avec tant de perspicacité. Le ton de sa réponse le dit assez : « Enfin je trouve un lecteur qui *devine* que mon livre est un ouvrage dogmatique et une construction ! »¹⁶ Rivière discerne donc deux des qualités essentielles, quoique voilées, de l'œuvre de Proust, qualités que Ghéon n'avait pas su, ou voulu, voir. Rivière prend en effet le contre-pied des critiques de Ghéon sur la composition et l'esthétique de *Swann*. Cette compréhension de l'œuvre proustienne va contribuer à mettre Rivière au rang éminent qu'il aura plus tard parmi les critiques littéraires de son temps. Il ne s'en tient pas là : il va jouer un rôle des plus importants, non seulement comme interprète, mais aussi comme propagateur d'*A la recherche du temps perdu*.

Le travail avance lentement. En remerciant Mme Straus d'une lettre du jour de l'an, Proust écrit : « J'espère bien que vous me reverrez avant de revoir *Swann*. Et pourtant je voudrais qu'il reparût avant qu'on l'ait tout à fait oublié. Mais j'ai tellement d'ennuis que je n'ai pas le courage de revoir les épreuves de cette deuxième partie. »¹⁷ D'autre part, dans la même lettre, il dit : « Quand je ne suis pas trop triste pour en écouter, ma consolation est dans la musique, j'ai complété le théâtrophone par l'achat d'un pianola. Malheureusement on n'a pas justement les morceaux que je voudrais jouer. Le sublime XIV^e *quatuor* de Beethoven

n'existe pas dans leurs rouleaux. A ma réquisition ils ont répondu que « jamais un seul de leurs quinze mille abonnés depuis dix ans ne leur avait demandé ce *quatuor*. » Je n'ai pas démêlé s'ils en tiraient une conclusion fâcheuse à l'égard de leurs quinze mille abonnés ou bien du quatorzième *quatuor*. » Or, nous savons que ce pianola va figurer dans *La Prisonnière*. Proust parlait déjà d'acquérir un tel instrument en 1906, mais il semble avoir attendu qu'Agostinelli s'installe chez lui pour en faire l'achat.¹⁸ S'il se console de ses tristesses en écoutant de la musique, il y médite en songeant à son roman. Nous trouvons des traces de cette préoccupation dans ses petits carnets où, vers cette époque, sont inscrites des notes « Pour Vinteuil ». Ce sont des observations qu'il veut retenir au sujet de César Franck, Wagner, Schumann, Beethoven, Schubert.¹⁹ Dans une lettre qu'il adresse à Antoine Bibesco, il écrit : « Je me lève rarement et d'habitude pour aller à la Schola ou au Concert Rouge quand on joue des *quatuors* de Beethoven »²⁰. Il travaille donc à renforcer le rôle que joue la musique dans son œuvre.

Au mois de janvier, il est en train de faire dactylographier la partie du deuxième volume qui était restée manuscrite. Témoin cette lettre à Lauris où il écrit : « Je relis au fur et à mesure qu'on m'en donne les copies à la machine les anciennes feuilles de mon second volume et je n'ai même pas le courage de corriger les fautes d'ort[h]ographe. »²¹

Il a une petite revanche quand il apprend par Maurice Rostand que Fasquelle, revenant sur sa décision négative de naguère, demande à publier les deuxième et troisième volumes de son roman.²² Proust ne songe pas un instant à accepter cette proposition. Il saisit cependant cette occasion favorable pour réunir ses anciens articles et ses pastiches, et proposer ce recueil à Fasquelle, selon un projet déjà ancien. Il semble vers ce moment avoir envisagé une cure et être sur le point d'entrer dans une maison de santé lorsque survient un événement tragique qui le bouleverse au point de lui faire ajourner encore et indéfiniment ce projet.

Depuis plusieurs semaines, Gaston Calmette mène, dans *Le Figaro*, une campagne sans merci contre le

ministre des Finances. Il y étale en première page des révélations de plus en plus sensationnelles. Il en arrive à publier, le 13 mars, le fac-similé d'une lettre où Caillaux se vantait d'avoir « écrasé l'impôt sur le revenu ». Trois jours plus tard, la femme du ministre tue Calmette en tirant sur lui six balles de revolver. Dans la nuit du lendemain, Proust écrit à Mme Straus : « Je suis dans le désespoir de la mort de Calmette. Je n'ai pas pu entrer à la maison de santé et ce soir je suis allé au *Figaro* avec l'effroi et le besoin de revoir ce couloir où il m'a reconduit si souvent et où cette affreuse femme l'a suivi. » ²³

Cet événement est suivi de près par un autre, d'ordre privé cette fois, mais d'une importance capitale pour Proust et pour l'avenir de son œuvre; ce dont il rêve depuis des années et qu'il désire ardemment, s'offre à lui : Gide lui annonce la décision unanime du conseil de la N.R.F. de prendre à sa charge les frais de publication des deux volumes d'*A la recherche du temps perdu* non encore parus, et à « faire l'impossible pour que le premier volume vienne rejoindre dans sa collection les suivants. » ²⁴ Rien au monde – dans cet ordre de choses – n'aurait pu faire plus de plaisir à Proust. Du reste, il ne s'en cache pas, répondant avec une entière franchise : « C'est l'honneur que j'ai le plus ambitionné, vous le savez, et vous remercieriez pour moi vos amis de me l'accorder. Mais il ne faut pas que le désir que j'ai de dire oui me fasse mal agir à l'égard de Grasset. Je vais y penser, et je vous écrirai dans quelques jours. » ²⁵

Avant de sonder Grasset, il envoie le traité qu'il avait signé avec lui à son ami l'avocat Émile Straus, avec une lettre : « Vous seriez mille fois bon de me dire si, à votre avis, ce traité m'empêche *juridiquement* (avec risques de procès etc.) de publier mon *second* volume chez un autre éditeur. » ²⁶

Grasset a-t-il eu vent de ce revirement en faveur du roman de Proust? Sait-il que Fasquelle et la N.R.F., après l'avoir refusé, font des propositions à l'auteur pour publier les volumes non encore parus? Nous savons seulement qu'au moment même où Proust se prépare à tenter de se dégager de son éditeur, Grasset lui adresse, le 26 mars, une lettre surprenante. Il

annonce qu'il serait « heureux de pouvoir publier bientôt [le] second volume » : il lui propose de « lancer le second volume fin mai ou commencement juin. »²⁷ Or il sait très bien qu'il indique un calendrier impossible à respecter. Il sait que, pour faire imprimer et corriger les cinq jeux d'épreuves de *Du côté de chez Swann*, dont le manuscrit était pourtant déjà entièrement dactylographié, il a fallu huit mois. Comment pourrait-il s'imaginer, lui éditeur, pouvoir mettre en vente, en l'espace de moins de trois mois, un deuxième volume tout aussi long, dont une partie seulement est en placards, et le reste en cours de dactylographie et encore à remanier ? S'il avance une date impossible, il le fait à bon escient. Il veut presser l'auteur avant que ce dernier n'ait le temps de conclure un accord avec un autre éditeur. Si tout d'un coup il montre tant de hâte pour s'assurer un livre que, peu de mois auparavant, il dédaignait, qu'il jugeait « illisible », c'est qu'il flaire la concurrence.

La tactique qu'il emploie va réussir, comme l'on sait. Nous ignorons les conseils que Straus a donnés à Proust. Nous savons seulement que la clause VI du contrat du 11 mars 1913 stipulait : « Il est entendu que l'auteur reste entièrement propriétaire de son œuvre et qu'un nouvel accord entre l'auteur et l'éditeur sera nécessaire pour l'établissement des éditions ultérieures. »²⁸ Mais ce contrat étant établi pour le roman dans son intégralité, il aurait fallu l'abroger pour pouvoir faire publier le second volume chez un autre éditeur. Mais Proust n'est pas un homme à se laisser conduire par des raisons de droit juridique ou d'intérêt. Ce qui l'empêchera d'émigrer à la N.R.F., il le dira dans une lettre à Gide où il raconte le dénouement de cette histoire : « [...] j'ai écrit à Grasset ; j'ai profité de ce que j'ai des sujets d'être mécontent de lui. Il m'a répondu par de vaines paroles, mais où, à la fin, il semblait invoquer commercialement le traité d'une façon qui m'a un peu choqué. Ce que je lui ai témoigné dans ma réplique. Alors est arrivé ce que je pouvais le plus redouter, car je suis sans armes contre la gentillesse. Il m'a écrit que je pouvais faire ce qui me plaisait, qu'il me déliait de tout traité, qu'il ne voulait de moi que de tout

mon cœur et non par contrainte. Dans ces conditions, je ne pouvais qu'abdiquer la liberté qu'il me rendait, je lui ai donc dit que je paraîtrais chez lui, en me réservant de faire d'autres éditions ailleurs [...].²⁹ »

Le 15 avril, un article de Blanche sur *Swann* dont Proust essayait depuis des mois d'obtenir la publication paraît enfin, mais pendant les vacances de Pâques. Pour compenser ce contretemps, Proust le fait citer dans les journaux, allant jusqu'à rédiger lui-même des échos dont il paie l'insertion.³⁰ Cette activité publicitaire l'amène à de nombreux échanges avec la maison Grasset, transition heureuse vers la reprise des relations éditoriales pour le deuxième volume.

Dire « non » à la N.R.F. alors qu'il aurait tant voulu dire « oui », ce doit être bien douloureux pour Proust. Il reçoit un dédommagement de ce sacrifice quand Gide lui demande de donner des fragments de son œuvre pour la revue. Cette proposition enchante l'écrivain, qui n'hésite pas à l'accepter.³¹ Bientôt, il reçoit une lettre de Rivière qui, dans son enthousiasme, au lieu de lui demander des fragments, lui propose de publier le second volume tout entier. Proust, touché, lui répond : « Je crains que la publication de tout mon deuxième volume (qui sera au moins aussi long que le premier, sinon plus) même en faisant des coupures, n'encombre terriblement votre revue. [...] Je comptais vous donner quelques paysages marins (contrastant avec les paysages terriens du premier volume) de Balbec et ma déception à Balbec qui ressemble si peu à ce que je croyais (plus la nuit d'arrivée avec ses tristesses, et les consolations de ma grand'mère). C'est une partie du chapitre qui dans le deuxième volume s'appellera « *Noms de Pays : Le Pays* », et qui fait pendant au chapitre du premier volume appelé : « *Noms de Pays : Le Nom.* »³² Auteur et directeur se mettent d'accord sans difficulté.

C'est ainsi qu'un public d'élite pourra prendre connaissance du style et de la manière de Proust. La *Nouvelle Revue Française* du mois de juin publiera les morceaux décrits par l'auteur. Ils ne paraîtront en volume qu'en 1919 dans *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Un second groupe de fragments, tirés de la partie

que nous connaissons sous le titre de *Le Côté de Guermantes*, présentera, au mois de juillet, un portrait de Françoise, la visite du narrateur à Doncières, la maladie de la grand'mère. Grasset s'est empressé de fournir les épreuves dont on se servira pour cette publication.

Par ailleurs, depuis quelques mois, Proust est en train de dilapider plus que jamais sa fortune. Au mois de janvier, il a écrit à Hauser pour donner l'ordre de vendre de ses actions de Royal Dutch.³³ Il est possible que cette vente se rapporte à une opération de bourse dont il entretient Nahmias. : « Deux amis m'ont proposé une spéculation et je n'ai accepté que pour pouvoir vous y associer. Mais comme je n'aurai qu'un tiers de chance (ou de risque) je ne pourrai en cas de chance vous donner que la moitié de mon tiers c'est-à-dire un sixième. Mais si comme je l'espère nous gagnons plus de 6 000 francs ce sera toujours mille francs qu'aura gagnés mon cher Albert et en tous cas il ne court aucun risque. »³⁴ Le résultat de cette spéculation sera, comme d'habitude, qu'au lieu d'y gagner, il y perdra. Voilà une des raisons, mais non la seule, nous le verrons, pour lesquelles il a de plus en plus besoin d'argent. Au début de mai, il prie Hauser de « télégraphier pour qu'on vende d'urgence de [ses] Royal Dutch pour 10 000 francs environ. »³⁵ Il sera confus et honteux d'apprendre qu'il n'a plus ces Royal Dutch. Il s'excuse pour cette « demande de vendre des actions qui avaient comme le fameux cheval pour plus grand défaut de n'exister pas », et, cherchant une autre valeur à vendre, il explique qu'il voudrait éviter de s'adresser à la banque Rothschild, où il possède des valeurs « fort hautes », de crainte d'encourir le « blâme inexprimé » de M. Neuburger, car il a déjà fait vendre « pour plus de 20 000 francs » quelques jours plus tôt.³⁶

Que se passe-t-il ? Une des lettres qu'il adresse à Agostinelli, la seule que nous ayons pu retrouver, nous permet d'entrevoir une explication. Il y est question de deux des cadeaux somptueux que Proust voulait offrir à son ex-secrétaire. Il parle explicitement dans cette lettre d'un « aéroplane » qu'il a payé 27 000 francs. Il fait allusion à un autre objet sans le

nommer; il s'agit apparemment d'un autre cadeau de même ordre. Dans les deux cas, ce sont des objets que Proust a commandés pour Agostinelli, et que ce dernier refuse mais il veut bien décommander, ce que Proust ne croit pas pouvoir accepter : « j'ai réfléchi qu'il y aurait peu de délicatesse de ma part à accepter de vous un service de ce genre. »³⁷ On peut se demander si l'autre objet n'est pas une automobile – une Rolls-Royce, peut-être? Elle aurait coûté approximativement ce que Proust a payé pour l'aéroplane.³⁸

Or, dans *La Fugitive*, il va reproduire point par point, les incidents dont il est question dans cette lettre à Agostinelli, à quelques détails près, qu'il transpose. En effet, sa lettre à Agostinelli commence par une allusion à une phrase de celui-ci que Proust trouve « ravissante » (c'est lui qui souligne), et qu'il désigne par la parenthèse : « (crépusculaire etc.) » Or voici la phrase que Proust cite dans *la Fugitive*, retouchée sans doute, au début de la lettre d'Albertine au narrateur : « Je suis très touchée que vous ayez gardé un bon souvenir de notre dernière promenade deux fois crépusculaire (puisque la nuit venait et que nous allions nous quitter) et qu'elle ne s'effacera de mon esprit qu'avec la nuit complète. »³⁹ Le service que Proust ne veut pas accepter d'Agostinelli après le lui avoir demandé, le narrateur en parle dans sa lettre à Albertine : « [...] maintenant que nous ne nous verrons plus jamais, comme je n'espère pas de vous faire accepter le bateau ni la voiture devenus inutiles, pour moi ils ne pourraient servir à rien. J'avais donc pensé – comme je les avais commandés à un intermédiaire mais en donnant votre nom – que vous pourriez peut-être en les décommandant, vous, m'éviter ce yacht et cette voiture inutile. »⁴⁰ Dans sa lettre à Agostinelli, Proust nomme un certain M. Cottin, qui doit être l'« intermédiaire » en question. Toutefois ce qui mérite notre attention dans cette lettre, c'est ce qu'il dit de l'« aéroplane » : « En tout cas si je le garde (ce que je ne crois pas) comme il restera vraisemblablement à l'écurie, je ferai graver sur (je ne sais pas le nom de la pièce et je ne veux commettre d'hérésie devant un aviateur) les vers de Mallarmé que vous connaissez

Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui

[.]

« C'est la poésie que vous aimiez tout en la trouvant obscure et qui commence par

Le vierge le vivace et le bel aujourd'hui [...]

Hélas " Aujourd'hui " n'est plus ni " vierge ", ni " vivace ", ni " beau " ! » ⁴¹ Or, Proust retiendra tout ce passage, dans *La Fugitive*, presque mot pour mot, comme l'on sait. Il substitue un yacht à l'aéroplane, sans doute parce qu'à l'époque un yacht convient mieux pour un cadeau à une jeune fille.

Quoi qu'il en soit, la lettre à Agostinelli révèle que Proust avait acheté pour le jeune homme un « aéroplane », et vraisemblablement une automobile. L'achat de ces deux cadeaux a dû contribuer pour une bonne part aux difficultés financières dont nous voyons les traces dans ses lettres à cette époque. Dans une lettre qu'il adresse à Robert de Flers au cours de ce même mois de mai, il se dit « à peu près ruiné », et ajoute : « Si jamais quelque rubrique comme la Température, ou les chiens écrasés ou le courrier musical, ou le courrier des théâtres, ou le courrier de la Bourse, ou le courrier mondain, se trouvait sans titulaire, je serais ravi d'être le titulaire, et tu verrais que je suis capable de m'abstenir de littérature, d'être bref et pratique. » ⁴² Pour qu'il songe à entreprendre une telle besogne, il faut que sa situation financière soit grave. Nous verrons du reste qu'au *Figaro* on ne va pas prendre cette proposition à la légère.

La lettre à Agostinelli dont nous venons de parler marque le moment d'une crise dans l'existence de Proust. Il ne se doute pas que, le jour même où il l'écrit, le jeune homme à qui il s'adresse va trouver la mort. Il reçoit la nouvelle de l'accident par un télégramme désespéré d'Anna Agostinelli, qui lui apprend qu'Alfred, faisant un exercice de vol plané au-dessus de la Méditerranée, au large d'Antibes, est tombé et s'est noyé. C'est pour Proust un choc terrible. Mais il n'est pas libre de s'adonner entièrement à son chagrin, car l'accident est survenu un 30 mai, jour de liquidation à la Bourse. Il faut qu'il envoie Céleste chez Hauser pour prendre de quoi payer les notes des coulissiers. Il

termine sa lettre à Hauser en disant : « Et pendant ce temps-là le frère du malheureux noyé vient d'Antibes me demander de faire envoyer des scaphandriers pour retirer de l'eau son frère qui avait toutes ses économies sur lui. Or il faut les faire venir de Toulon. Ils demandent 5 000 francs. Et rien que par la liquidation je crois que l'argent que tu as réalisé pour moi sera absorbé entièrement. »⁴³ Il est tout bouleversé par les sanglots du frère d'Alfred.

Il va jusqu'à s'accuser de la mort de l'élève-pilote, comme le narrateur de son roman s'accusera de la mort de sa grand'mère et d'Albertine. « Hélas, écrit-il à Émile Straus, j'ai le chagrin aujourd'hui de penser que s'il ne m'avait pas rencontré et n'avait pas gagné tant d'argent par moi, il n'aurait pas eu les moyens d'apprendre l'aviation. [...] Nous avons fini par nous brouiller, et à la suite d'un procédé par trop ingrat je lui avais écrit : « Si jamais le malheur voulait que vous eussiez un accident d'aéroplane, dites bien à votre femme qu'elle ne trouvera en moi ni un protecteur, ni un ami et n'aura jamais un sou de moi. » Vous pensez bien, ajoute-t-il, que devant ce malheur, j'ai tout oublié, et d'ailleurs elle l'a si bien supposé que c'est à moi qu'elle a adressé le premier télégramme désespéré. J'avais tout fait pour l'empêcher de faire de l'aviation, mais sa femme était persuadée qu'il allait gagner un million. »⁴⁴

Quelques jours plus tard, Anna arrive chez Proust ; bien qu'il ne l'aime pas, il lui permet de s'installer momentanément chez lui. C'est l'époque où les placards pour son deuxième volume commencent à lui parvenir, mais il est trop désesparé pour s'en occuper. Ainsi, dans une lettre où il remercie Henry Bordeaux pour l'envoi de ses deux derniers livres, il s'excuse de n'avoir pu que les parcourir, en brossant le tableau de son désespoir : « [...] aux ennuis et aux chagrins qui m'accablaient depuis quelque temps est venu s'ajouter un malheur qui, comme dans le phénomène de la sursaturation a tout d'un coup " fait rentrer tout l'hiver dans mon être ". Un être que j'aimais profondément est mort à vingt-six ans noyé, j'ai dû faire chercher le corps pendant dix jours, et je ne peux plus que pleurer

avec sa veuve, j'ai ajourné la publication de mon second volume n'ayant pas la force de corriger des épreuves, de me relire, moins encore de lire.»⁴⁵ Une dizaine de jours plus tard, il en est encore là, comme nous le voyons par une lettre qu'il adresse à Gide : « Depuis la mort de mon pauvre ami, je n'ai pas eu le courage d'ouvrir un seul des paquets d'épreuves que Grasset m'envoie chaque jour. Ils s'empilent tout ficelés les uns sur les autres, et je ne vois pas quand, ni si jamais, j'aurai le courage de me remettre à la besogne. J'ai arrangé les extraits pour le prochain numéro de la *N.R.F.* parce que je craignais qu'un morceau aussi long ne fît trop défaut. Mais c'est tout ce que j'ai pu faire! »⁴⁶

Robert de Flers fait savoir à Proust, par un coup de téléphone vers le début de juillet, que *Le Figaro* accepte sa collaboration, comme l'indique une lettre que Proust adresse à son ami : « J'ai pensé, avec une profonde reconnaissance, à ta proposition. Et j'ai changé d'avis. Si depuis notre téléphonage tu as gardé la même intention, tu peux annoncer une nouvelle de moi sous celui de ces trois titres que tu préféreras [...] *Odette mariée* ou : *Les goûters de Gilberte* ou : *Les intermittences du cœur*. Tu en seras quitte si ton journal est trop encombré, pour ne pas la publier. En tout cas, et à tout hasard, je serai prêt pour la date que tu me fixerais. »⁴⁷ Le 15 juillet, *Le Figaro* annoncera, en effet, la publication prochaine d'un ensemble d'ouvrages où figureront, « à côté de noms depuis longtemps glorieux ou illustres, ceux de jeunes écrivains qui sont déjà l'orgueil et l'honneur de nouvelles générations de lettres ». Après avoir annoncé *Les Chevaux d'Elberfeld*, par Maurice Maeterlinck, et *Le Fossé de Vincennes*, par Georges Ohnet, on promet de publier :

« Une longue nouvelle de l'auteur de ce beau et grand livre : *Du côté de chez Swann* : ODETTE MARIÉE par M. Marcel Proust. »

Certains des ouvrages ainsi annoncés paraîtront en feuilleton les mois suivants. Proust, qui avait sans doute alors l'intention de donner « Chez Mme Swann », semble y avoir renoncé par la suite. Il dira plus tard

qu'il avait pris cette décision « à cause de la crise du papier », *Le Figaro* ne paraissant plus, pendant la guerre, « que sur une page ou deux. »⁴⁸ C'est possible.

Au mois de juin était survenue une série de crises ministérielles assez graves, causées, paraît-il, par un incident diplomatique que Proust évoque dans *La Prisonnière* à propos du « bluff » du narrateur destiné à faire peur à Albertine : « Diverses personnes, parmi lesquelles le prince de Monaco, ayant suggéré au gouvernement français l'idée que, s'il ne se séparait pas de M. Delcassé, l'Allemagne menaçante ferait effectivement la guerre, le ministre des Affaires étrangères avait été prié de démissionner. Donc le gouvernement français avait admis l'hypothèse d'une intention de nous faire la guerre si nous ne cédions pas. Mais d'autres personnes pensaient qu'il ne s'était agi que d'un simple " bluff ", et que si la France avait tenu bon, l'Allemagne n'eût pas tiré l'épée. » (III, 362). Le climat politique est orageux, en effet.

Depuis l'assassinat à Saraïevo de l'archiduc héritier d'Autriche et de sa femme, des menaces de guerre commencent à gronder. Les craintes d'un conflit austro-serbe provoquent une panique à la Bourse de Vienne. Il y a des bruits de mobilisation en Italie, en Autriche-Hongrie, en Serbie. La Bourse de Paris finit par en ressentir le choc vers le 21 juillet. Les gouvernements prononcent des démentis qui rassurent quelques-uns. Mais l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie met le branle aux armées de plusieurs pays. Proust, vers la mi-juillet, a eu une conversation téléphonique avec Lionel Hauser, qui l'a averti de la gravité de la situation. Le 26, Proust écrit à ce dernier : « Je me souviens qu'au téléphone tu m'avais dit " Mais dans le cas possible d'une conflagration européenne. " J'entends encore ta voix et je lui trouve un accent prophétique. Tu avais vu plus loin que les diplomates et les hommes politiques et j'avoue que je serais bien heureux que tu te fusses trompé et de ne pas avoir à te délivrer ce certificat de perspicacité. »⁴⁹ Proust essaye depuis quelques semaines de réduire les engagements que lui imposent ses spéculations, mais, à la veille de la guerre, sa situation financière est inextricable.

Le 2 août, la guerre commence. Proust écrit à Hauser : « Dans les terribles jours que nous traversons, tu as autre chose à faire qu'à écrire des lettres et à t'occuper de mes pauvres intérêts qui je te jure me semblent bien dénués d'importance quand je pense que des millions d'hommes vont être massacrés dans une « Guerre des Mondes » comparable à celle de Wells, parce qu'il est avantageux à l'empereur d'Autriche d'avoir un débouché sur la Mer noire. » Et il ajoute : « Je viens de conduire mon frère qui partait pour Verdun à minuit. Hélas il a tenu à être affecté à la frontière même. » ⁵⁰

Nicolas croit qu'il ne partira pas, s'imaginant être à l'abri. D'après Céleste, il aurait dit : « Ce ne sera pas long. Moi, je suis de la territoriale; on ne me rappellera pas avant une quinzaine de jours, et d'ici là on les aura tous tués et on sera à Berlin, vous verrez, je ne partirai pas. » ⁵¹ Au bout d'une quinzaine, il est mobilisé, laissant Proust sans personnel. Celui-ci fait venir un petit jeune homme très timide qui a été ajourné, et que Frédéric de Madrazo lui a recommandé. Il raconte l'incident dans une lettre à Reynaldo Hahn : « Le petit domestique qu'il [Madrazo] m'avait procuré et que j'avais pris sur sa description plutôt qu'un que je connaissais parce que ce dernier me paraissait menacé légèrement de tuberculose. (Je vois que ma phrase est trop longue et pour éviter vos critiques). Mais quand le petit domestique de Frédéric est arrivé chez moi j'ai vu entrer la Phtisie galopante. Il m'a quitté avec grands regrets parce qu'il a été "appelé". Je ne doute pas qu'il ne soit réformé. Mais si je suis parti à Cabourg, il sera trop tard. Et je crois que je peux très bien emmener à Cabourg dans les temps actuels Mme Albaret qui m'a offert de revêtir des vêtements masculins ce que j'ai refusé, mais qui jouerait fort décemment les Comtesse Chevreau. » ⁵²

L'absence de Nicolas ne semble pas avoir diminué le désordre dans lequel Proust vit, car il écrit à Lionel Hauser : « Je trouve dans l'empilement des affaires sur ma table, deux vieilles lettres pour toi ce qui me désole à deux points de vue différents. La première t'expliquait les affaires sur lesquelles je t'ai consulté l'autre jour (Crédit Industriel). De sorte que ne l'ayant pas reçue,

tu n'as dû absolument rien comprendre à notre conversation et me croire un peu fou. Première peine. (Et cette lettre avait dix pages! Consolation pour toi!) Quant à la seconde elle n'avait que quelques lignes et te remerciait d'avoir eu la gentillesse de m'envoyer ce journal de Bourse. Ne l'ayant pas eue, tu dois me croire ingrat, ce qui ne me contrarie pas moins. »⁵³

Il hésite, ne pouvant décider de quel côté se diriger. Un épisode qui se situe à la veille de son départ, est décrit dans une lettre qu'il adressera plus tard à Albufera : « Je sais que moi, deux ou trois jours avant la victoire de la Marne, quand on croyait le siège de Paris imminent, je me suis levé un soir, je suis sorti, par un clair de lune lucide, éclatant, réprobateur, serein, ironique et maternel, et en voyant cet immense Paris que je ne savais pas tant aimer, attendant dans son inutile beauté, la ruée que rien ne semblait plus pouvoir empêcher, je n'ai pu m'empêcher de sangloter. »⁵⁴

Avant de quitter Paris, Proust engage un jeune Suédois du nom de Ersnt Forssgren, qui sera son valet de chambre pendant le voyage à Cabourg et jusqu'au retour à Paris. Le départ nous est connu par une lettre à Mme Catusse : « J'ai renoncé à la direction Nice parce qu'un jeune homme de là-bas (Monsieur Gautier-Vignal cela vous dit-il quelque chose?) m'a assuré qu'il fallait trente heures. Je suis donc parti pour mon habituel Cabourg qui est à quelques heures de Paris. Mais le train a mis vingt-deux heures et était tellement bondé qu'on ne pouvait même s'asseoir. »⁵⁵

Sur ce séjour à Cabourg nous avons peu de détails. Proust en parlera rétrospectivement dans une lettre au vicomte d'Alton, disant : « J'ai passé un mois à Cabourg et au milieu des angoisses de la guerre, on a trouvé le moyen, sans pourtant qu'on puisse imaginer où s'en trouvait la matière, de faire d'invraisemblables potins. Cela m'a fait prendre cette plage en horreur d'autant plus que des personnes pour qui je n'ai que respect et qu'affection les ont largement propagés (ceci entre nous deux n'est-ce pas, car vous risqueriez de commettre une complète erreur tandis que quand nous causerons ensemble je pourrai peut-être vous être très utile). J'en reste ulcéré. »⁵⁶ Les potins en question se rapportaient

peut-être aux randonnées de Proust et de son ex-chauffeur au cours de l'été précédent, pendant l'une desquelles il avait décidé de rentrer à Paris sans bagages, à l'improviste, sans explication plausible.⁵⁷

D'après son valet de chambre, les deux premiers étages de l'hôtel, ainsi que la salle à manger, avaient été transformés en hôpital auxiliaire pour les blessés de guerre. La directrice de l'hôpital, selon Forssgren, était la comtesse de M., une amie de Proust; peut-être était-ce la comtesse de Maleville. Proust s'occupe des blessés, leur apporte de petits cadeaux.⁵⁸ Il apprend, un jour, que le comte Greffulhe est venu pour le voir avec un autre monsieur, qui n'a pas laissé son nom : c'était Montesquiou. M. Greffulhe revient, mais Proust n'est pas en état de le recevoir.⁵⁹ Après avoir dépensé pour les blessés de Cabourg ce qui lui reste, Proust se décide à repartir pour Paris.⁶⁰

Le voyage de retour est l'occasion d'un incident qu'il raconte dans une lettre à Mme Catusse : « j'ai été pris dans le train, en quittant Cabourg, d'une crise d'étouffement infiniment plus violente que mes crises quotidiennes; par malchance, les médicaments qui auraient pu me calmer étaient dans une malle enregistrée. Le chef de train qui n'était pas "un ami de Montaigne" refusa au serviteur qui m'accompagnait (et auquel je n'avais rien pu demander étant incapable de parler, mais qui voyait ma souffrance) de chercher dans les bagages. Enfin l'autre croyant que j'allais mourir, monte plus ou moins de force dans le fourgon des bagages, cherche dans les malles en cours de route, et enfin à Evreux arrive avec le remède. »⁶¹ Le « serviteur » en question n'est point Forssgren comme on pourrait croire, mais Céleste. Dans le récit que le valet donne du voyage de retour à Paris, il affirme qu'on a voyagé « très confortablement » en première classe et qu'on était « heureux ». ⁶² Il faut supposer qu'il aura oublié l'épisode, ou préféré n'en rien dire puisqu'il n'en était pas le héros. Le récit que donne Céleste Albaret correspond de point en point à celui de Proust sauf en ce qui concerne l'employé de chemin de fer qui, selon elle, a bien vu par l'affolement de la jeune femme que « ce n'était pas de la comédie » et a été « gentil ». ⁶³

Proust s'inquiète beaucoup d'avoir à passer un conseil de contre-réforme. Par précaution, il demande au docteur Bize et à d'autres médecins des certificats affirmant qu'il est incapable de servir. Il ne se fait pourtant pas d'illusion sur l'efficacité de ces documents : « Bize se trompe entièrement, écrit-il à Reynaldo Hahn, s'il croit qu'un certificat me dispense de quoi que ce soit. Peut-être un certificat de Pozzi, lieutenant colonel au Val de Grâce, l'eût pu (et je ne crois pas). Mais avec des manières charmantes et des procédés parfaits il l'a éludé et refusé. » ⁶⁴

Reynaldo a pensé que le séjour à Cabourg a dû être pénible pour son ami à cause du souvenir d'Agostinelli. Sur ce point, Proust répond : « Je dois avouer à ma honte qu'il ne l'a pas été autant que j'aurais cru et que ce voyage a plutôt marqué une première étape de détachement de mon chagrin, étape après laquelle heureusement j'ai rétrogradé une fois revenu vers les souffrances premières. Mais enfin à Cabourg sans cesser d'être aussi triste ni d'autant le regretter, il y a eu des moments, peut-être des heures, où il avait disparu de ma pensée. » ⁶⁵ Nul doute qu'en parlant ainsi, il songe déjà à la partie de *La Fugitive* où il va décrire les trois étapes du narrateur vers l'indifférence à l'égard d'Albertine. ⁶⁶

Chaque jour, il lit plusieurs journaux afin de suivre les événements de la guerre. Il se fait des soucis pour tout le monde. Il se tourmente de ce que Reynaldo a demandé à être envoyé au front, le voyant mal supportant dans les tranchées un froid qui lui donne la fièvre quand il sort de l'Opéra. Il lui recommande de rester le plus qu'il pourra à Albi « où du moins je n'ai pas (au même degré) à me dire :

Mon frère a-t-il ce qu'il lui faut ?

Bon souper, bon gîte ? (Je ne me soucie pas " du reste " dont la privation ne peut être qu'excellente) ». ⁶⁷

Parmi les lettres qu'il adresse à son ami pour l'encourager, il lui en envoie une constituée entièrement de citations tirées de Victor Hugo. ⁶⁸

Au mois de novembre, il espère obtenir par Joseph Reinach d'être dispensé d'avoir à passer un conseil de contre-réforme. Dans une lettre qu'il lui adresse à ce sujet, il écrit : « Par une bizarre coïncidence je relis

le volume *La Révision* de votre grande histoire en même temps que je lis vos "Polybe". »⁶⁹ Il n'y a rien de surprenant à ce qu'il relise ce livre. On sait qu'à partir du premier séjour du narrateur à Balbec, le déroulement de l'affaire Dreyfus constitue la toile de fond de la scène mondaine, et permet à l'auteur de présenter, par le biais des propos de ses personnages et l'évolution de leurs jugements, la redistribution que l' "Affaire" opère dans la société française, voire les regroupements sociaux qu'elle suscite : « [...] pour Mme de Guermantes, pour Mme Swann, etc..., telle personne donnée avait été un favori [à] une époque précédant l'affaire Dreyfus, puis un fanatique ou un imbécile à partir de l'affaire Dreyfus, qui avait changé pour eux la valeur des êtres et classé autrement les partis, lesquels s'étaient depuis encore défaits et refaits. »⁷⁰

Il déplore les excès de langage de la presse, trouvant qu'elle « aurait une meilleure tenue que la victoire n'en serait que plus belle ». Et il fait remarquer : « Frédéric Masson, dont j'ai souvent goûté le style vieux grognard autrefois, incarne vraiment trop en ce moment la "culture" française. S'il est sincère en trouvant les *Maîtres Chanteurs* ineptes et imposés par le snobisme, il est plus à plaindre que ceux qu'il déclare atteints de "wagnérisme". Si au lieu d'avoir la guerre avec l'Allemagne, nous l'avions eue avec la Russie, qu'aurait-on dit de Tolstoï et de Dostoïevski ? »⁷¹

Il admire pourtant un article de Daniel Halévy, à qui il écrit : « En ce temps où il y a tant de sublime dans les faits, et si peu dans les paroles et les écrits, où chacun annonce que la Guerre a transformé les esprits, mais l'annonce dans un style qui montre trop qu'elle n'a rien transformé du tout, où les mêmes sottises, les mêmes banalités reviennent, soit pires encore, soit semblant telles par leur confrontation aux grandes choses qu'elles s'imaginent exprimer, en ce temps où on ne peut pas lire un journal sans dégoût, et où peut-être pas une ligne décente n'a encore été écrite sur la guerre, je crois que les *Trois Croix* sont le premier morceau de littérature guerrière (ne te froisse pas du mot littérature qui au sens où je le prends et où tu l'entends j'espère est fort noble) qu'il m'ait été donné de lire. »⁷²

Cette littérature guerrière – le reflet des préoccupations du moment – est la seule dont on entendra parler pendant quatre années. Proust comprend parfaitement la situation, il s'y résigne. Du reste, son éditeur est mobilisé. Il s'est donc remis au travail. Il va retoucher certaines parties du roman, rédiger tout le cycle d'Albertine, introduire le thème de Fortuney, apporter des développements considérables au thème de Sodome et Gomorrhe. Cette œuvre va l'occuper pendant toute la durée de la guerre, et, après la fin des hostilités, pendant le peu d'années qui lui resteront à vivre.

Philip KOLB.

La préparation de ce volume a été rendue possible par des subsides accordés par le *Program for Research Tools and Editions* de la *National Endowment for the Humanities*, agence fédérale indépendante du gouvernement des États-Unis d'Amérique, et avec le concours du *Research Board* de l'Université de l'Illinois.

Notre travail n'aurait pas été faisable sans les ressources fournies par la bibliothèque de l'Université de l'Illinois, et l'aide toujours accordée avec bonne volonté par son personnel.

Je remercie vivement Monsieur Philippe Méry, directeur des éditions Grasset, de l'obligeance avec laquelle il a mis à notre disposition les documents d'archives de la maison Bernard Grasset qu'il a pu retrouver, et nous a autorisés à en publier les lettres, presque toutes inédites. Je dois à Monsieur Alain Rivière les éléments des Archives Paulhan relatifs aux réunions du groupe de la N.R.F.

Je tiens à remercier Mademoiselle Françoise Leriche de sa collaboration aux recherches et à la correction des épreuves de ce volume.

P. K.

NOTES

1. Cf. lettre 54. D'après Gabriel Boillat (*La Librairie Bernard Grasset et les lettres françaises*. Paris, Champion, 1974, p. 180 et note 47), il y aurait eu avant la fin de décembre 1913 un premier tirage de 2200 exemplaires (éditions 1, 2 et 3), et, au début de 1914, un deuxième tirage, corrigé, de 1380 exemplaires (éditions 4 et 5).

2. Lettre 2.

3. Lettre 179.

4. Lettre 3. La lettre de Jammes ne nous est pas parvenue.
5. Titre de l'ouvrage célèbre de Voltaire.
6. Lettre 8.
7. La *Vie Heureuse*, supplément du 15 février 1914.
8. Lettre 40, note 9.
9. Lettre 27.
10. Edith Wharton, *A Backward Glance*. New York, 1934, pp. 323-324. C'est moi qui traduis. — Mrs. Newbold Wharton, née Edith Jones (1862-1937), romancière américaine. — Henry James (1843-1916), romancier américain, naturalisé anglais.
11. Rainer Maria Rilke, *Briefe: erster band 1897 bis 1914*. Insel-Verlag, 1950, p. 280.
12. Voir les notes 6 et 7 de la lettre 27.
13. Lettres 12 et 12 bis.
14. Lettre 14.
15. Marcel Proust, par Jacques Rivière. Conférence de Monaco. *Nouvelle Revue Française*, n° CXXXIX, 1^{er} avril 1925, p. 787.
16. Lettre 43.
17. Lettre 4.
18. Cf. lettre 4, note 5, et lettre 167, note 8.
19. *Carnet 3* (B. N.), fol. 3 recto, 4 recto à 5 verso; *carnet 4*, fol. 5 verso à 7 recto.
20. Lettre 11.
21. Lettre 40.
22. Lettre 53.
23. Lettre 51.
24. Lettre 52.
25. Lettre 53.
26. Lettre 55.
27. Lettre 57. Voir Gabriel Boillat, *op. cit.*, pp. 180, 182-193, 278, note 46, 279, note 4.
28. Voir Boillat, *op. cit.*, p. 280, note 16.
29. Lettre 65. Cf. aussi lettre 124.
30. Cf. lettres 25, 34, 35, 41, 70, 71, 72, 74, 75, 76, 78, 79, 81.
31. Lettre 65.
32. Lettre 89.
33. Lettre 28.
34. Lettre 37.
35. Lettre 99.
36. Lettre 101.
37. Lettre 124.
38. Voir la note 8 de la lettre 124.
39. Voir la note 2 de la lettre 124.
40. Voir la note 15 de la lettre 124.

41. *Ibid.*
 42. Lettre 107.
 43. Lettre 126.
 44. Lettre 130.
 45. Lettre 138. Voir aussi la lettre 137.
 46. Lettre 143.
 47. Lettre 147.
 48. Voir CG III, p. 3, lettre à Sydney Schiff que nous datons *d'avril 1919*.
 49. Lettre 154.
 50. Lettre 161.
 51. *Albaret*, p. 40.
 52. Lettre 169. Cf. *Albaret*, p. 45, où Céleste décrit le jeune homme en question, qu'elle affirme, sans doute par oubli, avoir été recommandé à Proust par Gautier Vignal.
 53. Lettre 170.
 54. *Lettres retrouvées*, pp. 109-110.
 55. Lettre 172.
 56. Lettre inédite (coll. Yale University) que nous situons *après le 12 mai 1915*.
 57. Cor. XII, lettres 109, 113.
- XXVII
58. *Et. pr.* II, pp. 130-131 et 135-136.
 59. Lettre 152.
 60. Voir la lettre 199, qui confirme, semble-t-il, pour l'essentiel, le témoignage de Forssgren au sujet des blessés à l'hôtel de Cabourg (note 58 ci-dessus). La mémoire de Céleste sur ce point fait apparemment défaut, car elle affirme : « Il n'y avait pas encore eu d'arrivée de blessés. De fait, jusqu'au dernier jour, nous n'en avons pas vu un seul. » Et sur les cadeaux que Proust faisait aux blessés, elle dit : « C'est du roman. » *Albaret*, p. 53.
 61. Lettre 176.
 62. *Et. pr.* II, p. 137.
 63. *Albaret*, p. 54.
 64. Lettre 179.
 65. *Ibid.*
 66. *Loc. cit.*, III, 559 et sq.
 67. Lettre 182. Voir aussi lettre 193.
 68. Lettre 180.
 69. Lettre 198.
 70. *Le Temps retrouvé*, III, 992.
 71. Lettre 193.
 72. Lettre 192.

ABRÉVIATIONS ET SIGLES

I

RECUEILS DES LETTRES DE MARCEL PROUST

<i>Albaret</i>	<i>Monsieur Proust</i> (1973).
<i>Album</i>	Clarac et Ferré, <i>Album Proust</i> (1965).
<i>Astruc</i>	Astruc (Gabriel), <i>Le pavillon des fantômes</i> (1929).
<i>Barney</i>	Barney (N.C.), <i>Aventures de l'Esprit</i> (1929).
<i>Barrès</i>	Barrès (Maurice), <i>Écrits de Paris</i> (1951).
<i>Bib</i>	<i>Lettres de Marcel Proust à Bibesco</i> (1949).
<i>Billy</i>	Billy (Robert de), <i>Marcel Proust : Lettres et conversations</i> (1930).
<i>Bord</i>	Bordeaux (Henry), <i>Les Œuvres libres</i> (1951); <i>Histoire d'une vie</i> (1955-1956).
<i>Brach</i>	Pierre-Quint (Léon), <i>Quelques lettres de Marcel Proust</i> (1928).
<i>BMP</i>	<i>Bulletin de la Société des Amis de Marcel Proust et des Amis de Combray</i> (1950-).
<i>Cahiers</i>	<i>Les Cahiers Marcel Proust</i> (tomes I à VIII), première série (1927-1935).
<i>Cah</i>	
<i>Chev</i>	Bibesco (P ^{sse}), <i>La Duchesse de Guermantes : Laure de Sade, comtesse de Cheigné</i> (1950).
<i>Choix</i>	Proust (Marcel), <i>Choix de lettres</i> (1965).

- Cocteau* *Cahiers Jean Cocteau I* (1969).
Colette Chauvière (Claude), *Colette* (1931).
Com Par Pierre-Quint (Léon), *Comment parut « Du côté de chez Swann »* (1930).
Concierges *Quatre lettres de Marcel Proust à ses concierges* (1947).
CG *Correspondance générale de Marcel Proust* (tomes I à VI) (1930-1936).
Cor *Correspondance de Marcel Proust* (tomes I et suivants) (depuis 1970).
Crémieux Crémieux (Benjamin), *Du côté de chez Marcel Proust* (1929).
Darlu Bonnet (Henri), *Alphonse Darlu* (1961).
Duplay « *Lettres de Marcel Proust à M. Maurice Duplay* », *La Revue nouvelle* (1929).
Fasq *Lettres à un éditeur* (1939).
Faÿ Faÿ (Bernard), *Les Précieux* (1966).
G-Vignal Gautier-Vignal, *Proust connu et inconnu* (1976).
Gide Proust (Marcel), *Lettres à André Gide* (1949).
Gimpel Gimpel (René), *Journal d'un collectionneur* (1963).
Gregh Gregh (Fernand), *Mon amitié avec Marcel Proust* (1958).
Guiche Bibesco (P^{sse}), *Le Voyageur voilé : Lettres au duc de Guiche* (1947).
Hahn *Lettres à Reynaldo Hahn* (1956).
Harv *Harvard Library Bulletin* (1953).
Jalx Jaloux (Edmond), *Avec Marcel Proust* (1953).
Lacret Lacretelle (Jacques de), *Les Maîtres et les amis* (1959).
Lauris Proust (Marcel), *A un ami* (Georges de Lauris) (1948).
LV *Lettres et vers à Laure Hayman et Louisa de Mornand* (1928).
Loti Pr Robert (Louis de), *De Loti à Proust* (1928).
LR Proust (Marcel), *Lettres retrouvées* (1966).
Mme C Proust (Marcel), *Lettres à Mme C[atusse]* (1947).
Mme P Proust (Marcel) *Lettres à sa mère, La Revue de Paris* (1938), cf. *Mère*.

<i>M. P. siens</i>	C. Francis et F. Gontier, <i>Marcel Proust et les siens</i> (1981).
<i>Mauriac</i>	Mauriac (François), <i>Du côté de chez Proust</i> (1947).
<i>Maurois</i>	Maurois (André), <i>A la recherche de Marcel Proust</i> (1949).
<i>Mère</i>	<i>Correspondance avec sa mère</i> (1953).
<i>Mont Pr</i>	Clermont-Tonnerre (E. de), <i>Robert de Montesquiou et Marcel Proust</i> (1925).
<i>Morand</i>	Morand (Paul), <i>Le Visiteur du soir</i> (1949).
<i>Nord</i>	Proust (Marcel), <i>Lettres à une amie</i> (1942).
<i>Plante</i>	Plantevignes (M.), <i>Avec Marcel Proust</i> (1966).
<i>Porto-R</i>	Proust (Marcel), <i>Lettres à Porto-Riche</i> (1945).
<i>Pouquet</i>	Pouquet (Jeanne Maurice), <i>Le salon de Madame de Caillavet</i> (1926).
<i>Prim</i>	Pasquali (Constanza), <i>Proust, Primoli, la moda</i> (1961).
<i>QqLL</i>	<i>Quelques lettres à Jeanne, Simone, Gaston de Caillavet</i> (1928).
<i>Reinach</i>	Watson (D. R.), <i>Modern Language Review</i> (1968).
<i>Riv</i>	Proust-Rivière, <i>Correspondance</i> (1955 et 1976).
<i>Robert</i>	Robert (Louis de), <i>Comment débuta Marcel Proust</i> (1925).
<i>Secret</i>	Briand (Charles), <i>Le Secret de Marcel Proust</i> (1950).
<i>Souv</i>	Dreyfus (Robert), <i>Souvenirs sur Marcel Proust</i> (1926).

II

OUVRAGES DE MARCEL PROUST

<i>AD</i>	<i>Albertine disparue (La Fugitive)</i> (1925).
<i>B. d'A ou Bible d'A.</i>	Ruskin, <i>La Bible d'Amiens</i> (1904).
<i>Carnet 1</i>	<i>Le Carnet de 1908</i> (1976).
<i>Chron</i>	<i>Chroniques</i> (1927).

C S-B	<i>Contre Sainte-Beuve</i> , suivi de <i>Nouveaux Mélanges</i> (1954). [= V]
G	<i>Le Côté de Guermantes</i> (1920).
JF	<i>A l'ombre des jeunes filles en fleurs</i> (1919).
JS	<i>Jean Santeuil</i> (1952). [= IV]
NM	<i>Nouveaux mélanges</i> (<i>Contre Sainte-Beuve</i>) (1954).
P	<i>La Prisonnière</i> (1923).
PJ	<i>Les Plaisirs et les jours</i> (1896). [= IV]
PM	<i>Pastiches et mélanges</i> (1919). [= V]
S, ou Swann	<i>Du côté de chez Swann</i> (1913).
Sésame	Ruskin, <i>Sésame et les Lys</i> (1906).
SG, ou Sodome	<i>Sodome et Gomorrhe</i> (1922).
TP	<i>A la recherche du temps perdu</i> (1913-1927).
* TR	<i>Le Temps retrouvé</i> (1927).
TxR	<i>Textes retrouvés</i> (1971).
* I, II, III	I, II et III (<i>A la recherche du temps perdu</i> , texte établi par Pierre Clarac et André Ferré) (1954).
IV	IV (<i>Jean Santeuil</i> , <i>Les Plaisirs et les Jours</i>)
V	et V (<i>Contre Sainte-Beuve</i> , <i>Pastiches et mélanges</i> , <i>Essais et articles</i>) : édition de Pierre Clarac et Yves Sandre (1971).

III

AUTRES ABRÉVIATIONS

A.B.C.	<i>Les Archives biographiques contemporaines</i> (3 séries).
Ac. méd.	<i>Index biographique des membres de l'Académie de médecine</i> (1939).
Alden	D. W. Alden, <i>Marcel Proust and his French critics</i> (1940).

* Nos références à l'édition de la Pléiade sont données en chiffres romains (pour le volume) et arabes (pour la page).

- Alm. Hach.* *Almanach Hachette : petite encyclopédie populaire de la vie pratique* (depuis 1894).
- Alm. Nat.* *Almanach national. Annuaire officiel de la République française* (depuis 1698 ?)
- Alm. spec.* A. Soubies, *Almanach des spectacles* (1874-1913).
- Ann. Chât.* *Annuaire des châteaux...* (depuis 1885).
- Ann. coll.* Ferré (André), *Années de collège* (1959).
- Ann. Dipl.* *Annuaire diplomatique de la République française* (depuis 1871).
- Ann. Presse* *Annuaire de la presse française* (depuis 1880).
- Ann. Théâtre* Noël (Edouard) et Stoullig (Edmond), *Les Annales du théâtre et de la musique* (1875-1915).
- Ann. Pol.* Daniel (André), *L'Année politique* (1874-1905).
- A.E.M.G.* *Anthologie des écrivains morts à la guerre* (1914-1918), 5 vol. — (1939-1945), 1 vol.
- Bénézit* Bénézit (E.), *Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs* (depuis 1948).
- B.F.* *Bibliographie de la France : Journal général de la Librairie et de l'Imprimerie.*
- BN.* Bibliothèque nationale, Paris.
- BMP* *Bulletin de la Société des Amis de Marcel Proust et des Amis de Combray* (depuis 1950).
- B.I.P.* *Bulletin d'informations proustiennes.*
- Boillat* Boillat (Gabriel), *La Librairie Bernard Grasset et les lettres Françaises. Première partie : les chemins de l'édition* (1907-1914). Paris, librairie Honoré Champion, 1974.
- Cattai* Cattai (Georges), *Marcel Proust : documents iconographiques* (1956).
- Chaix* *Annuaire Chaix, Les principales Sociétés par actions. 49^e année* (1940).
- Chron. Arts* *La Chronique des arts et de la curiosité* (1861-1913).

- Conf. avoc.* Association amicale des Secrétaires et anciens secrétaires de la Conférence des avocats à Paris, 31^e bulletin annuel (1909).
- Cycl. Mus.* Thompson (Oscar), *International Cyclopedia of Music*. New York, 1943.
- DBHG* Dezobry, Bachelet & Darsy, *Dictionnaire général de biographie et d'histoire...* (1895), 2 vol.
- Débats* *Journal des Débats* (1789-1940).
- Delini* Delini (Jules), *Nos vedettes* (1922).
- DEHB* Grégoire (Louis), *Dictionnaire encyclopédique d'histoire, de biographie, de mythologie et de géographie* (1872).
- DBF* *Dictionnaire de biographie française* (depuis 1933).
- Dic. parl.* J. Jolly, *Dictionnaire des parlementaires français...* (de 1889 à 1940), 8 vol.
- Encic. spet.* *Enciclopedia dello spettacolo*, Rome (1954-1968).
- Et. pr.* *Études proustiennes* (*Cahiers Marcel Proust*, nouvelle série) (depuis 1973).
- Exp. Lond.* *Marcel Proust and his time*. London (1955).
- Exp. Manch* *Marcel Proust*. Manchester (1956).
- Exp. M.P.* *Cat. exposition M.P., B.N.* (1965).
- Exp. 1971* *Marcel Proust et son temps*. Musée Jacquemart-André (1971).
- F.C.* *Figures contemporaines tirées de l'Album Mariani* (1894-1925).
- Fouq.* Fouquières (André de), *Mon Paris et ses Parisiens* (1953-1959), 5 vol.
- Gotha* *Almanach de Gotha* (1767?-1944).
- Grove* *Grove's Dictionary of Music and Musicians* (1954).
- Guide* *Le Guide du Concert* (depuis 1910).
- Hillairet* Hillairet (Jacques), *Dictionnaire historique des rues de Paris*, 2 vol. (1962).
- Joanne* Joanne (Adolphe), *Dictionnaire des communes de la France* (1864).
- Kolb* Kolb (Philip), *La Correspondance de Marcel Proust : chronologie et commentaire critique* (1949).

- Lar. XX^e s.* *Larousse du XX^e siècle* (1928-1933) et suppl. 7 vol.
- Lar. mens.* *Larousse mensuel illustré* (1905-1957), 14 vol.
- Lar. univ.* Larousse (Pierre), *Grand dictionnaire universel*. 17 vol.
- Léautaud* *Journal littéraire de Paul Léautaud*. 19 vol. (1954-1966).
- Livre d'or* *Livre d'or des salons, annuaire des adresses à Paris* (depuis 1885).
- Lorenz* Lorenz (O.) et Jordell, *Catalogue général de la librairie française* (1840-1925), 32 vol.
- M.F.* *Le Mercure de France* (1890-1966).
- N.U.C.* *National Union Catalog : Pre-1956 Imprints*. 685 vol. London (1968-1980).
- Nos art.* Martin (Jules), *Nos artistes* (1895, 1901).
- Nos aut.* Martin (Jules), *Nos auteurs et compositeurs dramatiques* (1897).
- Nos pein.* Martin (Jules), *Nos peintres et sculpteurs* (1897, 1898).
- P.-Hach.* *Paris-Hachette; annuaire complet* (1896-).
- Parl.* Jolly (Jean), *Dictionnaire des parlementaires français* (depuis 1962).
- Polybib* *Polybiblion : Revue bibliographique universelle* (depuis 1868).
- Q. E-V* *Qui Êtes-Vous? Annuaire des contemporains* (1908, 1909-1910, 1924).
- R.D.M.* *La Revue des Deux Mondes* (depuis 1829).
- R. Encycl.* *La Revue encyclopédique* (1891-1905).
- R. Paris* *La Revue de Paris* (1894-1970).
- P. Rob.* Robert (Paul), *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française* (1953-1964), 6 vol.
- Ruvigny* Ruvigny (M^{is} of), *The Titled Nobility of Europe*. London (1914).
- S H-L* *La Société et le High-Life* (depuis 1883).
- Talv Pl.* Talvart et Place, *Bibliographie des auteurs modernes de langue française* (depuis 1928).
- Thieme* Thieme (Hugo P.), *Bibliographie de la littérature française* (1933).

<i>Tout-P.</i>	<i>Tout-Paris : Annuaire de la société parisienne</i> (1885-1939).
<i>U. Ill.</i>	University of Illinois (Urbana, Illinois, U.S.A.).
<i>Vidal</i>	Vidal (Louis), <i>Dictionnaire de spécialités pharmaceutiques</i> (1957).
<i>Who</i>	<i>Who's Who</i> . London (depuis 1849).
<i>Who Am.</i>	<i>Who's Who in America</i> . Chicago (depuis 1899).
<i>Who Fr.</i>	<i>Who's Who in France</i> . (Depuis 1953).
<i>Wicks</i>	Wicks (Charles Beaumont), <i>The Parisian Stage</i> (1800-1900). University, Alabama (1950-1979).

IV

SIGLES

o	Lettre collationnée sur l'original.
φ	Lettre collationnée sur une photocopie.
*	Texte établi d'après une publication antérieure ou une copie non vérifiée sur l'original.
cc	Copie de l'original au papier carbone.
[]	Dates ou mots restitués ou proposés.
[...]	Lacune dans le texte.
aut.	autographe(s).
cat.	catalogue.
col.	colonne.
coll.	collection.
frag.	fragment.
ms.	manuscrit.
trad.	traduction.

Note – Voir au tome I de cette édition pp. 24-25, les principes que j'ai suivis en établissant le texte des lettres, ainsi que les annotations.

CHRONOLOGIE

1914

Vers le 1^{er} janvier.

Proust envoie des roses à Mme Scheikévitch.

2 janvier.

L'ironie d'un article de Ghéon sur *Swann* agite le romancier, qui lui écrit une longue lettre pour défendre son livre.

5 janvier.

Il a tant d'ennuis qu'il n'a pas le courage de revoir les épreuves de la deuxième partie de son œuvre. Il se console en écoutant de la musique quand il n'est pas trop triste : « j'ai complété le théâtrophone par l'achat d'un pianola. »

Janvier.

« Je me lève rarement et d'habitude pour aller à la Schola ou au Concert Rouge quand on joue des quatuors de Beethoven. »

11 janvier.

Lettre d'André Gide : « Le refus de ce livre restera la plus grave erreur de la N.R.F. [...] ».

Janvier.

Il passe une soirée chez Mme Scheikévitch, qui est émue de sa modestie.

Il fait expédier quelques exemplaires du nouveau tirage de son livre.

Vers janvier.

Il fait la connaissance du jeune comte Hubert de Ganay, qui admire les vers de Montesquiou sur le duc de Clarence.

Sur les instances de Proust, Reynaldo Hahn donne

une audition à un chanteur malheureux qui cherche un emploi.

25 janvier.

Le brouillard empêche Proust de sortir pour aller voir Lucien Daudet.

30 janvier.

Proust relit son deuxième volume au fur et à mesure qu'on lui en donne les copies à la machine. Il ne reçoit pas Lauris, qui vient le voir, voulant éviter de lui parler de l'hostilité d'Hervieu pour le prix de l'Académie.

Janvier ou février.

Fasquelle fait dire à Proust par Maurice Rostand qu'il est prêt à publier la suite d'*A la recherche du temps perdu*.

Janviers-mars.

Proust prend des notes « Pour Vinteuil » : réflexions sur Franck, Wagner, Schumann, Beethoven, Schubert.

3 février.

Rilke annonce à l'éditeur Kippenberg la publication de *Swann*, « un livre incomparablement remarquable d'un nouvel auteur. Si une traduction s'offrait, elle serait absolument à prendre [...] ».

5 février.

La *Vie Heureuse* annonce le livre comme « un des plus originaux qui aient été publiés depuis longtemps ».

6 février.

Proust reçoit une lettre de Jacques Rivière, qui dit la forte impression que lui a procurée la lecture de *Du côté de chez Swann*.

Janvier-février ?

La lecture de *Du côté de chez Swann* laisse Edith Wharton « palpitante d'émotion »; elle envoie immédiatement à Henry James un exemplaire du livre. Lui aussi le lira dans un élan de curiosité et d'admiration; il y discerne une nouvelle maîtrise, une vision nouvelle, une structure cachée mais savante.

13 mars.

Gaston Calmette poursuit sa campagne contre le

ministre des Finances; il publie dans *Le Figaro* un « document foudroyant » : une lettre de Caillaux disant : « j'ai écrasé l'impôt sur le revenu en ayant l'air de le défendre... »

16 mars.

Mme Caillaux tue Calmette.

17 mars.

M. Caillaux, ministre des Finances, donne sa démission.

Désespéré de la mort de Calmette, Proust se rend aux bureaux du *Figaro*, où il rencontre Robert Dreyfus, Jacques Bizet et sa femme. Ces derniers le dissuadent d'écrire à la maîtresse du défunt.

20 mars.

Gide fait savoir à Proust que la N.R.F. est prête à prendre à sa charge les frais de publication de la suite de *Swann*.

24 mars.

Proust consulte Émile Straus pour savoir s'il a le droit de quitter Grasset.

26 mars.

Au moment où il veut demander à Grasset s'il le mécontenterait en faisant paraître la suite de son œuvre à la N.R.F., il reçoit de lui une lettre au sujet de la date de parution du deuxième volume.

28 mars.

Proust écrit à Grasset lui apprenant l'offre de la N.R.F.; s'il lui livre son manuscrit, dit-il, « il me faut faire recopier la fin et changer bien des choses ».

Printemps ?

Henry Bordeaux, avant de partir pour la Savoie, fait une première visite chez Proust.

2 avril.

Marcel Proust donne 300 francs pour le buste qu'on doit ériger à la mémoire de Gaston Calmette. *Le Figaro*, p. 1.

3-4 avril.

Grasset invoquant le contrat conclu, Proust lui répond par des reproches. L'éditeur lui rend alors sa liberté, voulant avant tout sa « confiance ».

6-7 avril.

Se résignant à paraître chez Grasset, Proust accepte

de donner des fragments de son œuvre à la
N.R.F.

9 avril.

Robert Proust assiste, à New York, au congrès de
l'American Surgery Association.

Avril.

Proust réunit ses pastiches et articles, qu'il fait porter
chez Fasquelle; Albaret, trouvant ce dernier en
vacances de Pâques, rapporte le paquet.

14 avril.

Il se lève et sort; il passe près de chez Jacques
Blanche à Auteuil, hésite à aller le voir. Serait-ce le
soir où il rencontre pour la première fois Jacques de
Lacretelle, qui l'interroge sur les modèles de ses
personnages?

15 avril.

Il apprend par un mot de Robert Dreyfus que
l'article de Blanche sur *Swann* a paru. Proust rédige
des échos sur cet article pour les faire paraître dans
plusieurs journaux.

19 avril.

Il apprend qu'on tire 500 nouveaux exemplaires
de *Swann*, alors qu'il aurait voulu, résigné à
publier chez Grasset la première édition des
volumes restants, en réserver les rééditions à la
N.R.F.

Premiers jours de mai.

Il envoie à Jacques Rivière les extraits de son roman
qui doivent paraître dans le numéro de juin de la
N.R.F.

Mai.

Se trouvant dans l'embarras financier à cause de ses
spéculations désastreuses, il propose à Robert de
Flers de prendre quelque rubrique au *Figaro*, même
« les chiens écrasés ».

28 mai.

Arrestation des barons Henri et Robert de Neufville,
banquiers.

Proust sort, va voir M. Collin pour tâcher de décom-
mander l'avion qu'il avait acheté pour Agostinelli.
Il mène Hubert de Ganay voir à l'Opéra les Ballets
russes.

30 mai.

Alfred Agostinelli se noie au cours d'un accident d'avion au large d'Antibes. Le même jour, Proust répond à une lettre de son ex-chauffeur-secrétaire; il utilisera des passages de ces lettres dans *La Fugitive*.

31 mai.

Proust fait une courte visite chez les Guiche.

2 juin.

Démission du ministère Doumergue.

Le frère d'Agostinelli vient d'Antibes raconter la fin du noyé, et demande à Proust de faire envoyer des scaphandriers pour chercher le corps.

6 juin.

Proust commence à recevoir les placards de la suite de son roman; il se sent incapable de les corger.

Vers le 6 juin.

Visite chez Proust de Lucien Daudet, qui lui parle de Louis Gautier-Vignal.

7 juin.

Des pêcheurs retrouvent le corps d'Agostinelli.

8 ou 9 juin.

Anna Agostinelli arrive chez Proust.

10 juin.

Le ministère Doumergue est remplacé, après huit jours de crise, par celui de Ribot, avec Delcassé pour ministre de la Guerre.

13 juin.

Chute du ministère Ribot. Viviani prend la Présidence du Conseil et le portefeuille des Affaires étrangères. Delcassé est remplacé au ministère de la Guerre par Massimy. Incident évoqué dans *La Prisonnière* (III, 362).

13 ou 14 juin.

Proust doit remettre à Rivière les extraits de son roman qui paraîtront dans le numéro de juillet de la *N.R.F.*

Vers la mi-juin.

Proust invite Gautier-Vignal à venir le voir.

29 juin.

Assassinat à Saraïevo de l'archiduc héritier d'Autriche et de sa femme.

Vers la mi-juillet.

Lionel Hauser, dans une conversation téléphonique avec Proust, lui parle de la possibilité d'une « conflagration européenne ».

15 juillet.

Le Figaro annonce la prochaine publication d'une « nouvelle » de Marcel Proust intitulée *Odette mariée*.

18 juillet.

Les journaux parlent de mobilisation en Italie, en Autriche-Hongrie et en Serbie.

21 juillet.

Panique à la Bourse de Paris.

23 juillet.

Ultimatum de l'Autriche à la Serbie.

26 juillet.

Rupture des relations diplomatiques entre l'Autriche-Hongrie et la Serbie. La Russie mobilise trois corps d'armée sur la frontière balkanique.

28 juillet.

Entrée en campagne de l'Autriche-Hongrie contre la Serbie.

29 juillet.

Mme Caillaux est acquittée. Proust signe une protestation parue dans le *Figaro* du 1^{er} août.

31 juillet.

Ultimatum de l'Allemagne à la Russie.

Assassinat de Jaurès.

1^{er} août.

Déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie. Le gouvernement français ordonne la mobilisation à dater du lendemain.

2 août.

L'armée allemande envahit le Luxembourg.

Robert Proust est mobilisé comme médecin aide-major de 1^{re} classe affecté à l'hôpital mixte de Verdun. Marcel conduit son frère à la gare.

3 août.

L'Allemagne déclare la guerre à la France.

4 août.

L'Angleterre déclare la guerre à l'Allemagne. L'Allemagne déclare la guerre à la Belgique, et livre combat aux Belges à Visé, près de Liège.

Mi-août.

Odilon mobilisé, puis Nicolas. Céleste Albaret s'installe chez Proust.

27 août.

Le ministère de la Défense nationale est constitué.

2 septembre.

L'armée allemande marche sur Paris; le gouvernement se transporte à Bordeaux.

3 septembre.

Proust part pour Cabourg avec Céleste Albaret et Ernst Forssgren.

6 septembre.

Bataille de la Marne.

9 septembre.

Déroute de l'armée allemande sur la Marne.

19 septembre.

Bombardement par les Allemands de la cathédrale de Reims.

Septembre.

Montesquiou et le comte Greffulhe demandent à voir Proust à l'hôtel de Cabourg, mais ce dernier n'est pas en état de les recevoir.

30 septembre.

Robert Proust cité à l'ordre de l'armée. *Journal officiel*, 9 octobre.

11 octobre.

Bombardement de Paris.

13 ou 14 octobre.

Proust revient à Paris.

Octobre ou 1^{er} novembre.

Proust se rend chez Gautier-Vignal, ayant appris la mort au front du comte Rodolphe de Foras, beau-frère de son ami.

Novembre.

Craignant d'avoir à passer un conseil de contre-réforme, Proust demande à plusieurs médecins des certificats médicaux.

22 novembre.

Il est en train de relire l'*Histoire de l'affaire Dreyfus* afin de se documenter pour une partie de son roman.

Novembre.

Proust écrit à des amis pour tâcher de trouver du travail pour Émile Agostinelli.

11 décembre.

Le gouvernement revient de Bordeaux à Paris.

31 décembre.

Lucien Daudet demande à voir Proust, qui ne peut le recevoir à cause de sa fumigation.

Proust n'a plus le téléphone.

LETTRES

1

A MADAME SCHEIKEVITCH

[Vers le 1^{er} janvier 1914]¹

Madame,

Mes roses ne sont pas une réponse à vos divines violettes²! Mais par une sorte d'harmonie préétablie (que je voudrais bien ne pas voir régner qu'entre nos paroles), les mots de votre carte étaient justement (et à peu près à la lettre) ceux que je voulais joindre à mes fleurs.

Vous me dites que mon livre vous a procuré la plus grande joie. Je voulais vous écrire que vous avez procuré à mon livre sa plus grande joie, quand j'ai vu dans votre regard que vous l'attendiez, que vous le protégeriez, que vous le liriez, que vous l'aimeriez peut-être.

Je fais bien des vœux pour vous. Je connais si peu votre vie qu'ils sont à la fois bien vagues et bien vifs. Mais je suis si malheureux depuis quelques mois qu'on ne peut rien me souhaiter qu'une espèce d'engourdissement mais qui ne vient pas.

Si vous voyez Bonnard, dites-lui combien j'aime son roman³. Ce qui en fait la plus grande valeur est naturellement ce qu'on n'aperçoit pas, ce qui fait qu'on

est peut-être injuste pour lui ⁴. Mais il a eu la noblesse de préférer cette beauté cachée. Je parle bien souvent de son livre mais particulièrement volontiers avec vous qui l'admirez et l'aimez.

Votre respectueux et reconnaissant

M. P.

1. * *La Revue de Paris*, janvier 1928, pp. 45-46; CG V, 228 (n° III); *Souvenirs d'un temps disparu* (1935), p. 144. La destinataire date cette lettre par erreur du mois de *novembre 1913* (note 2 ci-après); l'allusion au roman de Bonnard, paru vers le même moment que *Du côté de chez Swann* (note 3) est certainement rétrospective, car Proust trouve que la critique est « injuste pour lui » (note 4). Comme il fait des « vœux » pour la destinataire, il doit écrire *vers le 1^{er} janvier 1914*.

2. La destinataire situe cette lettre au mois de *novembre 1913*. Disant qu'elle avait écrit pour féliciter Proust de *Swann*, elle ajoute : « Je joigns à ma missive des violettes, les premières de ce mois de novembre. » Mais elle reconstitue ces événements plus de vingt ans après qu'ils ont eu lieu. Voir les notes 3 et 4 ci-après. Marie Scheikévitch, *Souvenirs d'un temps disparu*, Paris, 1935, page 144.

3. *La Vie et l'Amour*, roman d'Abel Bonnard. Paris, Fasquelle, 1913. *La Bibliographie de la France*, III^e partie, du 14 novembre 1913, page 3690, indique ce livre sous la mention : *Vient de paraître*.

4. Allusion aux comptes rendus du livre en question, vraisemblablement à celui de Gaston Sauvebois paru dans la *Nouvelle Revue Française* du 1^{er} janvier 1914, l'un de deux articles de critique que Proust trouve « franchement absurdes ». Voir la lettre 2 à Copeau et sa note 11. — Proust a dû lire aussi le compte rendu de Souday, également sévère, paru dans *Le Temps* du 3 décembre 1914, page 3, sous la rubrique *Les Livres*.

2

A JACQUES COPEAU

102 boulevard Haussmann
1^{er} janvier [1914] ¹

Cher ami,

Si j'ai, comme on dit vulgairement, « étrenné » ce matin à la *Nouvelle Revue française* où M. Ghéon me rudoie ², en revanche c'est de la *N.R.F.* aussi que me sont

venues mes meilleures étrennes par votre lettre qui termine et éclaircit ce malentendu³. Mais vous me sentiez peiné; alors, pourquoi ne pas m'avoir dit cela plus tôt⁴? Enfin merci!

Je n'ai pas pu aller voir votre théâtre⁵, je sais que c'est admirable, mais la vie m'est bien cruelle depuis quelques mois, je suis si malheureux et si malade que je n'ai guère le courage de me lever.

Oui j'ai envoyé le livre à M. Suarès⁶, du reste moi qui ai fait peu d'envois de ce livre, une bonne moitié a été pour les principaux rédacteurs de la *N.R.F.* (par qui cela m'intéressait d'être lu). Je n'avais⁷ excepté, pour des raisons différentes, que M. Ghéon et M. Schlumberger⁸. Mais si mes exemplaires sont parvenus, M. Claudel, M. Gide, M. Thibaudet, M. Fargue, M. Gallimard, ont dû recevoir ce livre. Et vous, avant tous.

Quoique extrêmement fatigué j'ai l'intention d'écrire une longue lettre à M. Ghéon (une lettre privée naturellement, et pas pour qu'il la publie! bien entendu⁹). Du reste je lui dois de la reconnaissance. Car je crois démêler que la première partie de son article, la partie sévère (et, me semble-t-il, bien inexacte), est celle qui reflète sa pensée véritable. Et la deuxième partie, la « contrepartie », semble lui avoir été dictée par un désir d'être gentil dont je dois lui savoir d'autant plus de gré.

Le numéro m'a paru *bien intéressant*; j'excepte deux articles de critique, l'un sur M. Werth¹⁰, l'autre sur Bonnard¹¹, et qui m'ont paru franchement absurdes.

Alors nous sommes maintenant amis? Comme ce serait gentil!

Votre dévoué

Marcel PROUST.

1. φ Coll. M. le docteur Jean Heitz. Copeau 73-74 (n° XIX); Et. pr. III, 248-249 (n° XX). Lettre datée par Proust du 1^{er} janvier; elle est de 1914, date confirmée par l'allusion à l'article de Ghéon (voir la note 2 ci-après).

2. Allusion à l'article d'Henri Ghéon rendant compte de *Du côté de chez Swann*. Voir à ce sujet la lettre 3 ci-après et sa note 2.

3. Allusion à une indiscretion du destinataire qui, étant convenu avec Proust de ne pas parler d'un malentendu survenu pendant l'absence d'Emmanuel Bibesco à Lisbonne, avait raconté l'incident à Gide. Voir à ce sujet Cor. XII, lettre 153.

4. Proust avait reproché à Copeau son indiscretion dans une lettre du 15 novembre 1913. Copeau avait donc laissé passer un mois et demi avant de répondre à la lettre de Proust. Voir la note précédente. — La lettre de Copeau ne nous est pas parvenue.

5. Le théâtre du Vieux-Colombier avait été inauguré le 23 octobre 1913. Proust, nous l'avons vu, avait souscrit pour trois actions de la compagnie du nouveau théâtre.

6. André Suarès (1868-1948). — Les lettres que Proust échangea avec Suarès ne nous sont pas parvenues. — Voir Cor. XI, 184, note 14.

7. Ms : *pas*, mot barré.

8. Ms : *Shlumberger*. Nous corrigeons. Il s'agit de Jean Schlumberger (1877-1968), né à Guebwiller (Haut-Rhin), arrière-petit-fils de Guizot, cousin de Gustave Schlumberger. Romancier et critique littéraire, il fut l'un des fondateurs de la *Nouvelle Revue Française*.

9. Pour la lettre en question, voir la lettre 3 ci-après.

10. Allusion à l'article paru dans la *Nouvelle Revue Française*, n° LXI (1^{er} janvier 1914), pp. 151-152, sous le titre *La Maison blanche*, par Léon Werth (*Fasquelle* 3 fr. 50). L'auteur, qui signe des initiales « J. S. », est Jean Schlumberger.

11. Il s'agit de l'article paru dans le même numéro de la *N.R.F.* aux pages 153 à 155 sous le titre *La Vie et l'Amour*, par Abel Bonnard (*Fasquelle* 3 fr. 50). L'auteur, qui signe « G. S. », est Gaston Sauvebois. — Son jugement du roman en question est extrêmement sévère. Il accuse l'auteur de voir le monde à travers Paul Bourget et quelques autres, lui reproche de « dissenter continuellement, à propos de tout, et de s'interposer sans cesse entre ses personnages et nous ». Il achève en affirmant : « Il lui faudrait se défaire de tant d'affectation et de tant de facilité! »

3

A HENRI GHÉON

[Le vendredi soir 2 janvier 1914]¹

Monsieur,

Permettez-moi de ne pas vous expliquer pourquoi j'ai eu le désir de répondre (d'une façon toute privée, bien entendu, il n'est pas question que cette lettre soit publiée!) à quelques paroles par trop injustes de votre article². Ma réponse sera forcément assez longue par

elle-même, je ne veux pas l'alourdir de préambules qui passeraient les limites de mes forces et de votre patience.

Vous dites Monsieur que ce livre est une œuvre de loisir, que j'ai tout mon temps ³. Vous m'excuserez de ne pas entrer dans des détails sans intérêt pour vous; je dirai seulement qu'une profession active n'est pas la seule chose qui puisse priver un homme de loisir, lui prendre son temps. Une maladie, par exemple, peut être aussi absorbante, aussi urgente, aussi fatigante, aussi vieillissante, que la plus dure des professions, même manuelles. Quelle que soit la cause et la nature des occupations qui pressent ma vie sans relâche, toujours est-il que je n'ai aucun loisir, que je dispose à peine de quelques heures de travail je ne dirai pas par semaine, mais par mois, il serait plus exact de dire par an. Sans doute étant donné cela il était insensé de ma part d'entreprendre un ouvrage qui a pour objet de montrer les positions diverses que prennent par rapport à une autre un certain nombre de personnes au cours de la vie, de faire pour la psychologie, ce que ferait un géomètre qui passerait de la géométrie plane à la géométrie dans l'espace, de faire veux-je dire de la psychologie dans le Temps ⁴. Car un tel ouvrage devait remplir un assez grand nombre d'années, il devait être long, il eût fallu du « loisir » pour l'écrire. Ses énormes défauts viennent surtout de ce que j'en ai manqué (de loisir) ⁵ pour l'écrire. Mais comme certains insectes ou certains végétaux, un instinct m'a poussé à déposer malgré tout mes germes que je crois féconds et qui, si mal logés qu'ils soient dans ce livre, y trouveront cependant une demeure moins précaire que dans mon cerveau.

Mais me diriez-vous, après tout, le temps ne fait rien à l'affaire ⁶, c'est aussi mon avis; si l'observation, si la sincérité, même chez un homme sans loisir est, l'une simplement curieuse, presque passive, la seconde égoïste et superficielle, le résultat sera vain. Et si on passe quarante ans de loisir à s'oublier soi-même et avec un télescope ou un microscope, à étudier des mondes, le résultat pourra n'être pas vain.

Vous parlez de folie de sincérité ⁷. C'est un mot (celui

de folie) que j'accepte qu'on m'applique mais que je n'aimerais pas appliquer aux autres, et d'ailleurs dans le cas particulier il dépasserait infiniment ma pensée; je ne dirai donc pas qu'il y a folie de sincérité, mais exagération, très légère d'ailleurs et malgré tout intéressante de sincérité, quand dans votre *Voyage à Florence* vous avez perpétuellement entre Florence et votre pensée, votre personnalité à vous M. Ghéon, quand vous vous étonnez de changer, d'avoir un avis si différent de ce que vos amis pouvaient penser etc.⁸.

Il n'en va pas de même pour moi. Vous croyez que je parle de Madame Sazerat parce que je n'ose pas omettre que je l'ai vue ce jour-là⁹. Mais je ne l'ai jamais vue! Je considère les heures où j'ai ressenti une certaine exaltation devant la nature ou les œuvres d'art, comme celles où j'étais en état de « connaissance » un peu profonde¹⁰. Mais m'oubliant entièrement et ne pensant qu'à l'objet que je veux connaître, je ne fais pas avec cette connaissance partielle ce que feraient tels de vos amis (et ici je ne pense plus du tout à vous), je ne raconte pas que j'ai éprouvé cela, je n'entoure pas de lyrisme ce petit morceau de vérité. Mais quand j'ai trouvé d'autres petits morceaux de vérité je les mets bout à bout pour tâcher de reconstituer, de restaurer l'objet, fût-ce un vitrail. Avec des heures passionnées et clairvoyantes que, au cours d'années différentes, il m'a été donné de passer à la Sainte-Chapelle¹¹, à Pont-Audemer¹², à Caen¹³, à Évreux¹⁴, j'ai en mettant bout à bout les petites impressions qui m'avaient été données, reconstitué le vitrail. J'ai mis devant lui M^e Sazerat pour accentuer l'impression humaine de l'église à telle heure. Mais tous mes personnages, toutes les circonstances de mon livre sont inventés dans un but de signification. Je n'ai jamais entendu raconter l'histoire de Swann, j'ai voulu montrer (mais cela m'entraînerait trop loin).

Je reconnais qu'en tout cela c'est moi qui ai tort car je n'admets pas qu'on juge un auteur sur son dessein et non sur son livre. Et quand je vois tel écrivain à la mode aujourd'hui entasser les volumes et s'entendre louer pour ses intentions généreuses, sa profondeur de vues, mais à chaque phrase ne pas trouver la métaphore qu'il faut, faire un tour immense mais ne pouvoir jamais

sauter le fossé, je déplore qu'aujourd'hui l'intention soit ainsi tenue pour le fait ¹⁵.

Et pourtant deux choses il me semble prouvent que j'ai tout le contraire de cette « folie de sincérité » qui ne refuse rien. D'abord mon livre est dépouillé de ce qui occupe la majeure partie des romans : à moins que ce ne soit pour faire signifier à ces actes quelque chose d'intérieur, jamais un de mes personnages ne se lève, ne ferme une fenêtre, ne passe un pardessus etc. Deuxièmement moi qui mène la vie d'un malade, pas une fois je n'ai écrit la psychologie, le « roman » du malade. (Jamais je n'aurais écrit la page de M. Werth à laquelle un de vos collaborateurs trouve de l'« accent ») ¹⁶. Si je parle de maladie dans les volumes suivants, c'est une maladie inventée pour les besoins psychologiques de l'œuvre ¹⁷. Je suis vraiment trop fatigué pour m'expliquer comme je le voudrais, et puis je sais qu'on a l'air minutieux quand dans un livre ¹⁸ on fixe un regard intérieur sur des objets à peine discernables et qu'on a grand-peine à apercevoir; mais si ce sont des microbes ou des étoiles, si on les étudie avec désintéressement, on peut y découvrir, plus que dans l'observation pure et simple, les lois profondes de la vie ou de la nature.

Parce que je dis « *je* » on croit que je suis subjectif. Parce que je suis obligé de rassembler dans mon premier volume – comme des chevaux au poteau – tout ce qui chez mes personnages se modifiera au cours du temps, le premier volume, le « départ » paraît trop chargé. N'eût-il pas été grossier et trop simple de marquer d'avance pour le lecteur mon plan ¹⁹? Certaines personnes trouvent que j'ai repris une situation bien banale, en montrant Swann confiant naïvement sa maîtresse à M. de Charlus, qui, croient ces lecteurs, trompe ²⁰ Swann. Or ce n'est pas cela du tout. M. de Charlus est un vieil homosexuel qui remplira presque tout le troisième volume et Swann dont il a été amoureux au collège sait qu'il ne risque rien en lui confiant Odette. Mais j'ai mieux aimé passer pour banal dans ce premier volume que d'y « annoncer » une chose que je suis alors censé ne pas savoir. Quand on aura lu le troisième volume si l'on se reporte au premier, au seul passage où

M. de Charlus apparaisse un instant, on verra qu'il me regarde fixement, et alors on comprendra pourquoi²¹. Évidemment dans le premier volume cela passe inaperçu. Mais cela me semble plus honnête comme art de faire avec probité des choses qui ne seront pas vues.

Monsieur j'ai à peine commencé ce que je voulais vous dire et il me faut terminer. Je suis tenté, pour vous montrer qu'on *peut* penser autrement que vous sur ce livre (et je ne dis pas que ce ne soit pas vous qui ayez raison, hélas) de faire une chose bien ridicule, de vous citer un fragment d'une lettre, écrite par l'écrivain contemporain que j'admire le plus, M. Jammes; je ne l'ai vu dans toute ma vie qu'une seule fois deux minutes, nous ne sommes pas en relations, je ne peux donc pas considérer sa lettre comme une lettre de politesse. Vous verrez que M. Francis Jammes dit exactement le contraire de ce que vous dites et précisément sur les mêmes points. Malheureusement je crains bien que sur l'un au moins ce ne²² soit vous qui ayez raison. Voici un passage de la lettre de M. Francis Jammes : « Cette prodigieuse fresque toute fourmillante, qui s'accuse de plus en plus, cet inattendu des caractères, si *logique* dans son apparent illogisme²³, cette *phrase* à la Tacite, savante, subtile, équilibrée²⁴, voilà ce génie qui se dessine en teintes maîtresses. L'abîme des cœurs. Vous y fraternisez avec les plus grands, avec Shakespeare, Cervantes, La Bruyère, Molière, Balzac, Paul de Kocq²⁵. Voici Marcel Proust que je viens de rendre hommage à ce qui est en vous bien plus que du talent (suit une page où M. Jammes me demande de supprimer dans la prochaine édition la scène de sadisme entre les deux femmes). Que vous nous fassiez pénétrer avec une incroyable vérité dans la mordante jalousie de Swann etc. etc. etc., j'y reconnais la griffe d'un maître. Qui donc a poussé l'analyse jusque là? En France personne. C'est pourquoi il est regrettable infiniment qu'on ne puisse répandre partout ce livre comme un modèle de *forme*, la plus savante que je sache²⁶, comme un modèle d'analyse sans égal. » Ne croyez pas que j'ai choisi les éloges les plus excessifs. D'autres ne le sont pas moins. (Mais c'est moi qui ai souligné les mots, logique, forme, phrase etc. parce que vous aviez juste-

ment dit le contraire et souvent, je le crains, avec vérité).

Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est à votre discrétion la plus absolue que je confie ces passages de la lettre de M. Francis Jammes. Si vous en publiez, fût-ce une phrase, dans la *N.R.F.* vous me feriez commettre un acte de véritable déloyauté à l'égard d'un homme qui m'a écrit une lettre privée, sans m'avoir donné l'autorisation (que je ne songe d'ailleurs pas à lui demander!). En vous la communiquant à vous seul, je ne crois pas manquer à la délicatesse envers M. Jammes. J'ai seulement le ridicule d'avoir l'air de vous exhiber une référence et un satisfecit.

Hélas Monsieur, ma lettre, le fait seul de l'avoir écrite, les proportions que je lui ai données ²⁷, vont vous fournir une raison de plus de croire que je suis de loisir et que j'ai bien du temps à perdre. Et c'est en effet temps et peines perdus, car il n'y a pas que les œuvres d'art dont on soit obligé de mûrir lentement les équivalents dans son cœur ²⁸. Il en est ainsi de toutes les idées. Je sais que nos deux esprits n'abritent pas les mêmes, ou du moins à un degré de maturation différent. Aussi cette lettre ne vous semblera-t-elle qu'un vain verbiage.

Je ne veux pas la terminer sans vous remercier et avec un peu de tristesse. Il m'a semblé que la deuxième partie de votre article, si bienveillante pour moi, reflétait moins que la première votre opinion véritable, reflétait surtout un mouvement de bonté, le désir d'adoucir un peu vos critiques ²⁹. Vous avez même été beaucoup trop indulgent pour mes Verdurin que je trouve absolument manqués ³⁰. Il me semble que les conversations dans la soirée chez M^e de Saint-Euverte sont réussies avec plus de finesse et de sens ³¹. Mais vous avez raison, tout le livre est bien mauvais.

Veillez agréer Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués [.] ³².

Marcel PROUST.

Surtout ne prenez pas la peine de me répondre! (si même vous prenez celle de me lire).

1. oφ Coll. Corre-Maquin. Et. pr. III, 189-195. Une enveloppe du même papier que celui de l'original, porte le cachet postal daté : « PARIS R. DE RENNES 16 45 3-1 14. » Proust a dû l'écrire dans la nuit du vendredi 2 janvier 1914.

2. Article paru dans la *Nouvelle Revue Française*, n° LXI (1^{er} janvier 1914), pp. 139 à 143, à la rubrique NOTES : *LE ROMAN*, sous le titre : *DU CÔTÉ DE CHEZ SWANN (A la recherche du Temps Perdu)*, par Marcel Proust (Grasset, 3 fr. 50). Article de quatre pages et demie de texte serré, signé « H. G. ».

3. Ghéon commence son article sur ce ton ironique qui imprègne tout son article : « Voilà une œuvre de loisir, dans la plus pleine acception du terme. Je n'en tire pas argument contre elle. Sans doute le loisir est-il la condition essentielle de l'œuvre d'art ? Il peut aussi la rendre vaine. — Toute la question est de savoir, si l'excès de loisir n'a pas conduit l'auteur à passer ici la mesure et si quelque plaisir que nous prenions à le suivre, nous pouvons le suivre toujours. On sent que M. Marcel Proust a devant lui tout le temps qu'il faut pour mûrir, combiner, réussir un ouvrage considérable. Tout le temps est à lui : il en profite à sa façon. Il le considère d'avance comme du temps perdu. [...] »

4. Proust s'est expliqué à ce sujet dans son interview avec Elie-Joseph Bois. Voir *Textes retrouvés*, p. 217 (édition de 1971, p. 288).

5. Ms : la parenthèse est ajoutée en interligne.

6. Allusion à Molière, *Le Misanthrope*, acte I, scène 2, vers 314 :
ORONTE :

Au reste, vous saurez

Que je n'ai demeuré qu'un quart d'heure à le faire.

ALCESTE :

Voyons, Monsieur; le temps ne fait rien à l'affaire.

7. Allusion au passage que voici de l'article de Ghéon : « Qu'il s'agisse d'un vitrail, d'un paysage, d'une figure humaine, d'un cas de conscience, d'un fait-divers, il en va tout de même, et tout est expressément dit. Ce livre a la folie de la sincérité; il a l'affectation et la préciosité de ce qui se veut trop sincère... Comment donc le juger ? » *Loc. cit.*, p. 142. Nous soulignons.

8. Allusion à l'article du destinataire qui avait paru dans la *Nouvelle Revue Française*, numéros XLVII, XLVIII, XLIX (1^{er} novembre et 1^{er} décembre 1912, 1^{er} janvier 1913), sous le titre *L'Épreuve de Florence*. L'auteur se cache en minaudant derrière des interlocuteurs fictifs : « Songez à tant de jolis cloîtres ! [...] Songez même à Santa Maria Novella avec sa façade incrustée ! Je dois faire amende honorable : ici, j'accepte même le plaqué... »

« Mon ami D... rit avant moi de sa palinodie naïve, mais reprend aussitôt : « Florence a toujours ses raisons... Il faut comprendre. [...] » « Et dire que j'ai craint ici la claustration des musées ! Avez-vous dû rire de moi ! » *Loc. cit.*, n° XLVIII, pp. 1024-1025.

9. Allusion à ce commentaire ironique de Ghéon à propos d'un passage sur les verrières de l'église de Combray (*Du côté de chez Swann*, I, 59-60), qu'il a cité pour exemple : « Voilà le feu d'artifice d'images et de notations que suscitera un vitrail et

M. Proust ne nous fera pas même grâce de Mme Sazerat avec son paquet de gâteaux; il suffit qu'il se souvienne de l'avoir vue à l'église une fois! Qu'est donc Mme Sazerat? Un comparse, dont à peine il reparlera. » *Loc. cit.*, pp. 141-142. Ghéon cite inexactement, comme nous le verrons par la lettre suivante du même au même.

10. Ce mot de « connaissance » fait peut-être allusion au passage suivant: « Après que le loisir de vivre a permis à M. Proust de prendre intérêt et plaisir à chaque moment de la vie, le loisir d'écrire va le mener à n'en tenir aucun pour négligeable, et à faire ce qui est proprement le contraire de l'œuvre d'art, c'est-à-dire l'inventaire de ses sensations, le recensement de ses *connaissances* et à dresser le tableau successif, jamais "d'ensemble", jamais entier, de la mobilité des paysages et des âmes. » *Loc. cit.*, p. 140. Nous soulignons.

11. Voir, au sujet de la Sainte-Chapelle, Cor. XII, notre avant-propos, pp. VI-VII et la lettre 11.

12. Proust alla à Pont-Audemer, dans l'Eure, au cours de l'été 1907, afin d'examiner les verreries de l'église Saint-Ouen. Il en prit modèle pour certaines parties des vitraux de l'église de Combray. Voir Cor. VII, 257, note 5.

13. Proust alla à Caen au cours de l'été de 1907. Voir Cor. VII, 255 et 296, note 4.

14. Il alla également à Évreux le même été de 1907. Voir Cor. VII, 289, note 6.

15. Proust songe ici presque certainement à Romain Rolland, à qui l'Académie Française avait décerné, en 1913, son grand prix de littérature, bien qu'on reconnût généralement le désordre de la pensée et l'insuffisance du style de l'écrivain. Voir Proust V, 307-309, passage repris dans *Le Temps retrouvé*: III, 754 et 892; on trouve des citations de *Dans la maison* (*Jean Christophe à Paris*) dans le brouillon de ce passage: Cahier B. N. 29, fol. 53 recto-57 recto.

16. Il s'agit du compte rendu de *La Maison blanche* de Léon Werth. Jean Schlumberger, citant un passage de ce livre sur la maladie, l'introduit par cette phrase: « Charles-Louis Philippe eût aimé cet accent. »

— Ms : la parenthèse, non fermée, est ajoutée en interligne.

17. Il est question de la maladie du narrateur, dans *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, épisode qui permet de révéler les dons de grand clinicien du docteur Cottard: I, 433, 497-499. Il y a la maladie de la grand-mère dans *Le Côté de Guermantes*, II, 298-345. Il sera aussi question de maladie à propos de Swann, de Bergotte, de Charlus et d'un ou deux autres personnages.

18. Ms : *dans un livre*, mots ajoutés en interligne.

19. Proust répond peut-être ici à l'accusation de Ghéon que voici: « Cette satisfaction organique, que nous procure une œuvre dont nous embrassons d'un regard tous les membres, la forme, il nous la refuse obstinément. Le temps qu'un autre eût employé à faire du jour dans cette forêt, à y ménager des espaces, à y ouvrir des perspectives, il le donne à compter les arbres, les diverses sortes d'essences, les feuilles aux branches et les feuilles tombées. Et il décrira chaque feuille,

comme différente des autres, nervure par nervure, et l'endroit, et l'envers. Voilà son amusement et sa coquetterie. Il écrit des " morceaux ". Il place son orgueil dans le " morceau " : que dis-je ? dans la phrase. » *Loc. cit.*, p. 140.

20. Ms : *trompait*, mot barré.

21. Allusion à la promenade que fait le narrateur à Tansonville en compagnie de son père et de son grand-père : près de Mme Swann « un monsieur habillé de coutil et que je ne connaissais pas, fixait sur moi des yeux qui lui sortaient de la tête [...] » *Du côté de chez Swann*, I, 141.

22. Ms : *ne*, mot barré.

23. Ghéon écrit : « Il ne cherche pas la ligne de développement d'un caractère mais ses aspects contradictoires et divers. Il ne prend pas la peine d'être logique et encore moins de " composer ". » *Loc. cit.*, p. 140.

24. Voici comment Ghéon juge la phrase de Proust : « S'il doit faire le précieux, c'est la faute du sujet qu'il traite et de l'abondance d'objets qui lui sont toujours proposés : or la phrase n'est là que pour en rassembler le plus grand nombre. Elle tend une sorte de filet, indéfiniment extensible, qui traîne sur le fond océanique du passé et en ramasse toute la flore et toute la faune à la fois. Elle n'est ni aigre, ni menue, ni volontairement contournée ou guindée : *elle n'est rien en soi*. Elle épouse le tout d'un moment, elle s'y modèle : loin de nous imposer un choix, l'auteur s'en remet à nous de choisir, étalant devant nous à mesure et confusément ce que chaque coup de filet ramène. » *Loc. cit.*, pp. 140-141. Nous soulignons.

25. *Sic*. Il s'agit de Paul de Kock, fécond romancier et auteur dramatique, auteur d'amusantes peintures de la vie des grisettes et des petits bourgeois. Ses romans ont eu une immense vogue. Son style était un peu faible. Son nom détonne dans une énumération des « plus grands » qui commence par Shakespeare et Cervantes, et qui va en ordre déclinant.

26. Cf. les notes 19 et 23 ci-dessus ; la note 29 ci-après.

27. L'original de cette lettre compte 16 pages numérotées.

28. Allusion à un passage de *Du côté de chez Swann* (I, 146) que Ghéon cite vers la fin de son article. Voir la note 30 ci-après.

29. Cette « bonté » commence à s'exprimer vers le milieu du dernier paragraphe du long article de Ghéon : « Son livre est « temps perdu » : il se lit page à page, à temps perdu, comme on lit les *Essais*. Avec tous ses défauts, il nous apporte un vrai trésor de documents sur l'hypersensibilité moderne. On y trouve de la poésie – et de la plus belle, de la psychologie – et de la plus neuve, de l'ironie – et de la plus originale, une peinture du « monde », que nul n'avait faite avant M. Proust, et enfin le spectacle d'une nature infiniment douée, qui veut donner ses preuves avant d'avoir trouvé et sans même chercher sa « forme ». » *Loc. cit.*, p. 142.

30. Après avoir cité un passage sur « les mérites esthétiques » (note 28 ci-dessus), Ghéon termine son article ainsi : « Voilà qui suffirait à nous rassurer sur son esthétisme. Pour esthète qu'il soit, ce

n'est pas un esthète de l'espèce commune et ce qu'il nous donne aujourd'hui, personne ne nous l'avait donné, ni la pénombre d'une chambre d'enfant précoce, ni les propos de ces étonnants Verdurin, qui sont les deux réussites extrêmes du livre. » *Loc. cit.*, p. 143.

31. Ici Proust ne cache pas un jugement sur le critique. Le choix que ce dernier fait dans le livre révèle son incapacité à discerner les beautés véritables de l'œuvre qu'il affecte de juger, à moins qu'il ne taise exprès ce qu'il y admire, ce qui serait malhonnête.

32. Ms : en tête de la 16^e et dernière page de la lettre, on trouve ce commencement de lettre : « Monsieur / Excusez-moi de ne pas vous » : mots que Proust a barrés pour ne pas avoir à récrire les dernières pages de sa lettre.

4

A MADAME STRAUS

Lundi [5 janvier 1914]¹

Madame,

Je suis bien malheureux d'avoir « commencé l'année » sans vous voir.

J'avais remis l'autre jour votre lettre à Reynaldo car il était venu précisément au moment où je venais de la recevoir. Je lui envoie celle-ci. Il demeure 9 rue du Commandant Marchand (ne pas confondre avec la rue de la Mission Marchand)². Si vous oubliez, c'est l'ancienne maison des Bibesco. Il a repris leur appartement ayant quitté la rue Alfred de Vigny à la mort de sa Mère³.

J'espère bien que vous me reverrez avant de revoir *Swann*. Et pourtant je voudrais qu'il reparût avant qu'on l'ait tout à fait oublié. Mais j'ai tellement d'ennuis que je n'ai pas le courage de revoir les épreuves de cette deuxième partie⁴.

Quand je ne suis pas trop triste pour en écouter, ma consolation est dans la musique, j'ai complété le théâtrophone par l'achat d'un pianola⁵. Malheureusement on n'a pas justement⁶ les morceaux que je voudrais jouer. Le sublime XIV^e *quatuor* de Beethoven n'existe

pas dans leurs rouleaux⁷. A ma réquisition ils ont répondu que « jamais un seul de leur quinze mille abonnés depuis dix ans ne leur avait demandé ce quatuor. » Je n'ai pas démêlé s'ils en tiraient une conclusion fâcheuse à l'égard de leurs quinze mille abonnés ou bien du quatorzième quatuor.

Mais je sens que je vous ennuie en vous racontant mes petites affaires comme Madame Sichel⁸ et que vous ne m'écoutez plus que comme vous feriez pour elle, avec cette « pitié cruelle » dont il est question dans *Divinités du Styx* de Gluck⁹.

Adieu Madame, je n'admire et n'aime rien plus que vous [.]

Votre respectueux

Marcel PROUST.

1. op. CG VI, 189-190 (n° C). Le papier de l'original, blanc vergé 274 x 181 au filigrane « IMPERIAL DIADEM », est semblable à celui de la lettre à Ghéon que nous datons du *Vendredi soir 2 janvier 1914*. La date erronée de l'édition est corrigée dans Kolb, p. 454. Cette lettre porte seulement la date du *Lundi*; les allusions à Swann (livre paru le 14 novembre 1913), à l'adresse de Reynaldo (note 2 et 3 ci-après), le regret exprimé d'avoir « commencé l'année » sans avoir pu faire une visite du jour de l'an à la destinataire, permettent de situer cette lettre au *lundi 5 janvier 1914*.

2. Reynaldo Hahn, ayant quitté l'appartement qu'il occupait avec sa mère au 9, rue Alfred de Vigny, en 1912, avait fini par prendre l'appartement des Bibesco au rez-de-chaussée du 9, rue du Commandant-Marchand (XVI^e). Cf. Cor. XI, 165, note 5.

3. Hahn s'était installé temporairement, vers janvier 1913, rue Bassano, 15. Voir Cor. XII, lettre 11.

4. Grasset avait fait tirer 95 placards d'après la dactylographie de 700 pages de la première moitié de l'œuvre. Proust doit faire allusion ici à la partie des premières épreuves non incluse dans *Du côté de chez Swann* et destinée au second volume.

5. Proust a donc réalisé le projet qu'il méditait au moment de son emménagement au 102, boulevard Haussmann, de faire adapter à son piano à queue un pianola Aeolian. C'est peut-être la présence d'Agostinelli qui l'a décidé à effectuer l'opération. Proust s'inspirera, comme l'on sait, de l'image de son ex-chauffeur devant cet instrument, pour décrire Albertine comme un « ange musicien » dans *La Prisonnière*. Voir Cor. VI, 291 et 294, note 3.

6. Ce mot est omis dans l'édition.

7. Il s'agit du *Quatuor en ut dièse mineur*, opus 131, de Beethoven.

8. Il s'agit de Mme Auguste Sichel-Dulong, boulevard Malesherbes, 169. (*Tout-Paris*, 1911, p. 555.) Voir à son sujet Cor. III, 200.

9. *Alceste*, tragédie-opéra en trois actes et six tableaux de Gluck, texte adapté et traduit en français par F. Le Blanc du Rollet, d'après la tragédie d'Euripide (1767). Proust cite la fin de l'acte I^{er} :

*Divinités du Styx,
Divinités du Styx,
Ministres de la mort!
Je n'invoquerai pas votre pitié cruelle!*
[...]
Votre pitié cruelle!

Le compositeur est Christophe Willibald Gluck (1714-1787), né dans le Haut Palatinat.

5

A BERNARD GRASSET

5 janvier [1914]¹

Cher ami

N'allez pas me croire indifférent à vos bons vœux quand j'y suis si profondément sensible. Non; simplement, j'ai, comme on dit, « si mal commencé l'année » que j'étais tout à fait incapable d'écrire. Et je me désolais de ne pouvoir vous dire plus tôt le plaisir que m'avait donné l'année qui vient de finir en me faisant faire votre connaissance.

Je vous souhaite bonheur, santé, et de grands succès avec ces auteurs tout à fait vôtres², comme M. Clermont, que vous savez si intelligemment faire valoir et mettre en lumière³. J'espère que celui-là aura le prix de l'Académie qui sera une récompense pour lui et pour vous⁴.

Avez-vous lu avec une amitié de collaborateur, quelques bons articles que j'ai eus? Je ne vous ai pas envoyé celui de Maurice Rostand qui était bien joli, mais si excessif que je ne pouvais pas décemment l'envoyer⁵. Peut-être en avez-vous vu un extrait dans le *Figaro*⁶.

Si vous aviez à faire de nouvelles annonces pour le *Bulletin de la librairie*, vous seriez mille fois gentil de me les communiquer d'avance, si cela est possible ⁷.

Jacques Blanche a fait un long article sur *Swann*. Nous allons essayer de le faire passer au *Journal*. Je saurai incessamment si on y a réussi. Dans le cas contraire, je me tournerais du côté de la *Revue de Paris* où il publie assez souvent des articles ⁸.

Merci encore et croyez à tous mes sentiments bien affectueusement dévoués [.]

Marcel PROUST.

Je ne sais si c'est un mal (et je vous le dis à tout hasard pour le cas où vous trouveriez qu'il y a là quelque chose à faire) mais à Monte Carlo et à Nice on n'a pu trouver mon livre ⁹.

1. φ Lettre datée de la main de Proust : « 5 Janvier » ; elle est manifestement de 1914. Voir l'allusion à l'article de Maurice Rostand, et la note 5 ci-après. Voir aussi les notes 4 et 7.

2. Proust se rend compte qu'il ne figure pas parmi ceux-là. Voir à ce sujet Cor. XII, note 3 de la lettre 130.

3. Grasset s'était en effet battu en duel, paraît-il, parce qu'on n'avait pas accordé à Émile Clermont le grand prix de l'Académie. Voir Cor. XII, lettre 116 et sa note 28.

4. *Gil Blas* du 21 décembre 1913, page 1, annonce, sous le titre *Pour un grand prix*, qu'Émile Clermont, d'après les nouvelles qui circulent, renouvellerait sa candidature au grand prix de l'Académie Française, avec l'appui de Barrès.

5. Maurice Rostand, *Quelques lignes à propos d'un livre unique*, dans *Comoedia*, 26 décembre 1913, page 1, écrit : « A quel miracle nous fait assister Marcel Proust ? Il vient à nous, parlant la langue qu'il est seul à parler et qu'il a créée lui-même afin de lui faire exprimer son âme et qu'elle en possède toutes les nuances, toutes les sensibilités. Unique, il s'exprime par des moyens uniques et le chef d'œuvre à la fois si clair et si mystérieux, où il a trouvé le moyen d'exprimer ce qui semblait inexprimable, de dire ce qui semblait indicible, c'est une âme sous l'apparence d'un livre. » Rostand compare Proust au « terrible Pascal » et au « divin Shelley » : « Comme eux, Marcel Proust semble digne de resplendir au milieu des plus grands, de ceux qui sentent entre leurs âmes [...] s'établir cette fraternité sacrée à la manière de celle qui réside entre ces astres dont le ciel constitue son angoisse [...]. Fraternité étrange qui unit de Vinci à Goethe, Platon à Nietzsche, Dostoïewski à Shakespeare. Comme eux, Marcel Proust est un univers à part. »

6. *Le Figaro* du 27 décembre 1913 publie en effet, page 4, à la rubrique *Courrier des Théâtres*, par Régis Gignoux, une citation de

quinze lignes tirées de l'article en question, précédée de cette note :
« De *Comoedia* :

« M. Maurice Rostand consacre un article du lyrisme le plus enthousiaste au livre si remarquable que M. Marcel Proust vient de publier et qui, nos lecteurs le savent, est intitulé *Du côté de chez Swan [sic]*. » — Régis Gignoux (1878-1931), auteur et critique dramatique qui collaborait au *Figaro*, au *Paris-Journal* et à *Comoedia*. — Q. E-V 1924, p. 333; Talv. Pl. VII, 73.

7. Voir à ce sujet le post-scriptum de la lettre à Ghéon datée du 6 janvier 1914 et sa note 18.

8. L'article de Jacques-Émile Blanche, comme l'on verra, ne paraîtra ni dans le *Journal*, ni dans la *Revue de Paris*.

9. Renseignement que Proust a dû recevoir d'Albufera.

6

A JOSEPH PRIMOLI

[Peu après le 1^{er} janvier 1914]¹

Cher Monsieur

Quand mon livre a paru vous êtes une des toutes premières personnes à qui j'ai pensé ². Dès le premier jour des envois, je répétais à mon valet de chambre : « l'exemplaire du Comte Primoli est parti ? » Il me disait oui et c'était vrai. Seulement aujourd'hui quand j'ai reçu cette carte si amusante et si jolie où vous parlez de l'escorte de *la Joconde* « en guise de musiciens » ³, j'ai dit à mon valet de chambre : « Vous voyez, c'est une carte du Comte Primoli ». Il l'a regardée. « Comment ! Monsieur le Comte Primoli est à Rome ! Mais j'ai envoyé le livre à Paris ! » J'ai eu un moment de fureur et de désespoir. Peut-être d'ailleurs votre concierge vous a-t-il envoyé le livre à Rome. Mais dans le doute je vous envoie un second exemplaire à Rome. Seulement je n'ai plus de première édition. Vous en trouverez une à Paris quand vous reviendrez, elle y est depuis longtemps. Je ne peux vous envoyer qu'un exemplaire du deuxième tirage où il y a d'ailleurs déjà un peu moins d'énormes fautes que dans le premier ⁴. Mais je suis trop malade et malheu-

reux en ce moment pour pouvoir corriger tout cela moi-même.

Je vous remercie mille fois de m'avoir envoyé cette carte si joliment écrite. J'ai été bien content aussi qu'elle représentât votre palais. C'est un des lieux du monde dont j'ai le plus rêvé et que je regrette le plus de ne pas connaître. Hélas je ne le connaîtrai sans doute jamais. Mais maintenant j'ai son portrait et j'en suis épris à distance.

Veuillez agréer cher Monsieur mes hommages respectueux et reconnaissants [.]

Marcel PROUST.

1. φ Coll. Fondazione Primoli. Prim 51-52. L'allusion à « l'escorte de *la Joconde* » (note 3 ci-après) semble situer cette lettre *peu après le 1^{er} janvier 1914*.

2. *Du côté de chez Swann*, paru, nous l'avons vu, le 14 novembre 1913.

3. Allusion à la fameuse toile de Léonard de Vinci, qui avait disparu du musée du Louvre, on l'a vu, le 21 août 1911. On l'avait retrouvée à Florence le 12 décembre 1913, et rendue au Louvre le 31 décembre. Le comte Primoli fait peut-être allusion aux vers de Montesquiou qui paraissent en première page du *Gil Blas* du 1^{er} janvier 1914, parmi un ensemble d'articles consacrés au *Retour de la Joconde*. Ces vers, dédiés « A la Comtesse René de Béarn », sont intitulés *Conclusion*. A la huitième strophe, on lit :

[...] *Exigeant qu'un bruit de lyre
La soutînt au cours du trajet.*

4. Voir à ce sujet Cor. XII, lettre 192 et sa note 4.

7

A PIERRE VIGNOT

[Janvier 1914]¹

A Monsieur l'Abbé Vignot

Cher Monsieur l'Abbé

Je n'aurais pas voulu vous adresser ce livre avant le nouveau tirage² [.] Un peu des fautes qui vous eussent exaspéré a disparu.

Votre respectueux admirateur³

Marcel PROUST.

1. φ Envoi autographe d'un exemplaire de *Du côté de chez Swann*. Comme Proust indique qu'il s'agit d'un « nouveau tirage » (note 2 ci-après), il doit l'envoyer au mois de *janvier 1914*. Cat. Édouard Loewy, n° 128 (Printemps 1953), n° 258, avec fac-similé.

2. Le catalogue indique que la couverture de l'exemplaire porte la mention « Deuxième édition ». Les pages de l'exemplaire n'ont pas été coupées. Voir Cor. XII, lettre 192 et sa note 4.

3. Voir, au sujet du destinataire, Cor. IV, 78, note 3.

8

A HENRI GHEON

[Le mardi soir 6 janvier 1914]¹

Monsieur,

Vous me dites que votre lettre est « mal écrite »². Nous ne sommes pas du même avis. Je l'ai trouvée admirable. Elle m'empêche de regretter tout à fait la mienne grâce à laquelle je découvre une si grande âme et que déjà je me sens aimer. Et pourtant elle me la fait regretter un peu. Pour la première fois de ma vie que j'ai eu, dans une correspondance, le mauvais goût de faire état d'une lettre flatteuse que j'avais reçue, de « montrer un certificat »³, il se trouve que je l'ai fait devant l'homme par qui, — depuis ce matin, depuis que j'ai reçu votre lettre — il m'[est] le plus cruel d'être mal jugé.

Quant à votre article (puisque vous voulez bien penser à ce que j'ai pu éprouver), ne le regrettez nullement. Car il m'a valu votre lettre. Elle m'a rendu beaucoup plus heureux que n'aurait fait l'article le plus flatteur qui eût été malgré tout moins explicite. Elle m'assure de votre estime privée; (j'entends au point de vue littéraire) et j'y tiens plus qu'à un éloge public.

Je suis d'ailleurs impardonnable de n'avoir pas trouvé votre article élogieux. Ce n'est pas la peine, vraiment, de lire toujours si bien vos critiques (quand il ne s'agit pas de moi) que de quoi qu'on parle je peux me

reférer à un jugement de vous. Le nom de Mallarmé apparaît dans la dernière *N.R.F.* cité par M. Thibaudet ⁴ et aussitôt je me rappelle ce que vous avez dit de lui, les vers parfaits dignes de rester avec ceux de Ronsard ⁵. On joue *Parsifal* et je me souviens de ce que vous en avez dit ⁶ et ainsi de tout.

Mais tout le monde ne lit pas comme moi, et j'ai lu l'autre jour comme tout le monde. Or tout le monde (ou du moins des gens qui m'ont adressé des « condoléances ») ont cru à un « éreintement ». On a retenu que j'avais fait « tout le contraire d'une œuvre d'art » ⁷, sa phrase « n'est rien » ⁸, « surmontons notre agacement » ⁹ etc. Mais moi je ne me rappelle que de tout autres paroles que vous avez eues à la fin de votre article ¹⁰ et qui me sont soudain devenues très chères depuis que j'ai reçu votre lettre ¹¹. Vous voulez bien me dire, avec une grande délicatesse, que ce n'était pas par bonté que vous aviez écrit ces mots là. C'est du moins par bonté que vous avez pris la peine de m'écrire cette lettre. Jamais peine ne fut moins perdue, temps jamais moins perdu. Et je vous remercie de tout mon cœur [.]

Votre bien reconnaissant

Marcel PROUST.

Permettez-moi de vous signaler dans la citation que vous avez faite de mon livre une faute qui n'est pas de moi ¹². Vous avez écrit : « semblait avoir givré à même la verrière, de son trouble grésil comme d'une vitre etc. » Or si je me rappelle bien il y a après le mot « verrière » les mots « qu'elle boursoflait » et « comme une vitre » ¹³. Je vous dis cela parce que depuis qu'un critique a appelé « fautes de français, faites d'ignorance », les innombrables fautes d'impression dont fourmille mon livre ¹⁴, beaucoup d'autres me reprochent de ne pas connaître la syntaxe etc. Or cette fois-ci je crois que la faute n'est même pas imputable à mon éditeur, mais vous avez oublié les mots « qu'elle boursoflait » et ajouté le « d' ». Mais d'ailleurs cela n'a aucune importance car maintenant que les journalistes ont adopté le cliché « ignorance de la syntaxe » je pourrais glisser dans un ouvrage une page du *Siècle de Louis XIV* ¹⁵ qu'elle révolterait leur purisme. Au moins,

ce reproche-là, les fautes d'impression l'expliquent. Tandis que les éloges et les blâmes que je reçois pour avoir « déclaré que je voulais faire passer dans un roman la philosophie de M. Bergson »¹⁶ me laissent aussi stupéfait que quelqu'un chez qui on apporte, à la suite d'une farce, vingt paquets qu'il n'a jamais commandés¹⁷. Jamais je n'ai eu une idée pareille ! Et comme je vois une annonce du livre (probablement envoyée et rédigée par mon éditeur) où ce même noble dessein m'est prêté¹⁸, je vous demande de croire, si vous l'avez lue aussi que jamais je n'eus une intention aussi saugrenue. J'ai assez à faire avec ce que j'ai senti, et à tâcher de le convertir – dans la mesure où la lumière et les forces m'ont été données – en idées claires, sans chercher à mettre en roman la philosophie de M. Bergson !

Merci encore de tout mon cœur ; et surtout ne me répondez pas !

MP.

1. oφ Coll. Corre-Maquin. Et. pr. III, 195-198. L'enveloppe porte le cachet postal : « PARIS R. D'AMSTERDAM 7-1 14 ». Cette lettre daterait vraisemblablement du *mardi soir 6 janvier 1914*.

2. Les lettres de Ghéon ne nous sont pas parvenues.

3. Allusion à la lettre de Francis Jammes sur *Swann*, que Proust cite dans sa lettre précédente au même.

4. Allusion à l'article d'Albert Thibaudet paru dans la *Nouvelle Revue Française*, n° LXI (1^{er} janvier 1914), pp. 105-124, sous le titre *Le Cinquantenaire d'Alfred de Vigny*. Le critique parle ainsi de Vigny : « Il fut, comme Baudelaire, Verlaine, Mallarmé, le héros de la sombre aventure que *Stello* a représentée sous les traits de Gilbert, de Chatterton, d'André Chénier. Et comme aux enfants qui méritent des louanges lorsqu'ils dorment bien, il faut peut-être savoir gré aux pompes officielles du goût très fin qu'elles marquèrent en ignorant ce cinquantenaire, en laissant Vigny à sa solitude et à la nôtre. » *Loc. cit.*, p. 106.

5. Allusion à l'article d'Henri Ghéon, paru dans la *Nouvelle Revue Française*, n° L (1^{er} février 1913), pp. 290-304, sous le titre « *La Poésie : Une édition complète des Poésies de Mallarmé [...]*. » Il s'agit de la phrase que voici : « A défaut de ce Mallarmé idéal qui réaliserait toutes les virtualités du nôtre, le nôtre nous suffit, à prendre son œuvre à la lettre, sans mysticisme, strictement, et le *Salut* qu'il portait haut à un banquet, devant des poètes plus jeunes, sonnera éternellement sur des lèvres françaises, comme la plus belle ode de Ronsard. » *Loc. cit.*, page 296.

6. On venait de donner, à l'Opéra, le 1^{er} janvier, la répétition générale, et le 4, la première représentation de *Parsifal*, drame sacré en

trois actes de Richard Wagner, version française d'Alfred Ernst. *Comoedia*, 1^{er}, 2, 4 janvier 1914; Ann. théâtre, 40, pp. 1 et 4. — Proust confond ici, semble-t-il, se souvenant sans doute de ce que Ghéon a dit de *Tristan*, et non de *Parsifal*, dans un article paru dans la *Nouvelle Revue Française* de février 1912 (n° XXXVIII, pp. 308-309) à propos de la *Bérénice* d'Albéric Magnard.

7. Citation du compte rendu de *Swann* par le destinataire. Voir la note 10 de la lettre précédente du même au même.

8. Voir la note 24 de la lettre précédente du même au même.

9. « Surmontons notre agacement; même ce qui nous agace est sincère. » *Loc. cit.*, page 143.

10. Ms : à, mot en surcharge sur un autre mot, barré; *la fin de votre*, mots ajoutés en interligne.

11. Voir à ce sujet la fin de la lettre précédente du même au même et sa note 29.

12. Voir à ce sujet la note 9 de la lettre précédente du même au même.

13. C'est exact : Ghéon a ajouté une virgule après le mot « verrière », et a omis les mots « qu'elle boursofflait »; il ajoute *d'* avant « une vitre ».

14. Allusion à l'article de Paul Souday. Voir Cor. XII, lettre 191.

15. Certains critiques considèrent *Le Siècle de Louis XIV* comme le chef-d'œuvre de Voltaire.

16. *L'Intransigeant* du 28 décembre 1913 publie en page 2, sous le titre « *Du côté de chez Swann : une « manière » nouvelle,* » une notice qui parle ainsi de l'auteur : « [...] Quand il a une explication à donner, il ne voit aucune raison de se priver de la développer. Il le fait toujours d'une façon originale et minutieusement précise. Ses descriptions de caractères participent des derniers progrès de la psychologie expérimentale et pourraient servir d'exemples aux remarques de *Matière et Mémoire*, de Bergson. Cette assimilation est nouvelle dans le roman. » Cette notice fait partie des coupures de journaux que Proust avait reçues de l'*Argus de la Presse*, et qu'on a retrouvées chez lui après sa mort. Il a sans doute lu également l'article de Gaston Rageot paru dans la *Revue de Paris* du 1^{er} janvier 1914, aux pages 185-186, à la rubrique *Romans de fin d'année*. Rageot écrit : « [...] on ne voit pas sans admiration M. Marcel Proust, auteur de *Du côté de chez Swan* [*sic*], consacrer tant de talent, de finesse, de poésie, de temps, tant d'élégance et de souplesse de style, tant de pages aussi à des analyses dont je doute pourtant que le limpide génie qui les a mises à la mode reconnaîtrait volontiers la paternité. Marcel Proust est une âme exquise : il ne s'aurait [*sic*] s'étudier sans découvrir en lui des trésors de délicatesse. Il a raison d'y consacrer une des plus pénétrantes intelligences qui soient : il a raison, en le faisant de chercher de hauts modèles. Puisqu'il se recommande de la pensée bergsonienne, que n'emprunte-t-il d'abord au philosophe qu'il veut honorer un peu de la lumière et de la sobriété qui ont fait rayonner la doctrine mystérieuse ? » — Gaston Rageot (1873-1942), ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de philosophie, critique littéraire, né à Alençon.

C'est lui qui avait pris la place de Proust comme critique littéraire à la *Renaissance latine*.

17. C'est le genre de farces qu'on attribuait à Antoine Bibesco.

18. Allusion, semble-t-il, à la notice dont un extrait est reproduit dans le *Mercure de France* du 16 décembre 1913, tome CVI, parmi les pages de publicité, où on lit :

« BERNARD GRASSET, Éditeur, 61, rue des Saints-Pères, PARIS

« Collection de romans in-18 Jésus à 3 fr. 50 le volume

« MARCEL PROUST

« DU COTÉ DE CHEZ SWANN

« Sous ce titre plein de mystère, M. Marcel Proust publie l'épisode initial d'un roman qui n'intéressera pas moins le philosophe que le lettré. Une telle œuvre est l'illustration la plus émouvante des théories fameuses de Bergson. « C'est le roman de l'intuition et M. Marcel Proust est le réaliste de l'âme. »

– Voici le texte intégral de la notice publicitaire en question, que nous communiquons M. Claude Guérin, de la librairie Giraud-Badin : « Vient de paraître chez Bernard Grasset, éditeur, 61, rue des Saints-Pères, Paris. « *A la recherche du temps perdu : Du côté de chez Swann*, par M. Marcel Proust, 1 vol. in 18. . . . 3 50.

« Sous ce titre plein de mystère, M. Marcel Proust vient de publier l'épisode initial d'un roman qui n'intéressera pas moins le philosophe que l'artiste. Une telle œuvre est l'illustration littéraire la plus émouvante des théories fameuses de M. Bergson et de la philosophie nouvelle.

« Balzac a écrit la *Recherche de l'Absolu*; M. Marcel Proust désespérant d'atteindre un autre objet que les impressions laissées par les choses sur notre âme, s'est tourné vers le passé, ce « temps perdu » dont le présent est fait et qui est gros de l'avenir. Curieux de la vie, non point comme un observateur qui l'aborde du dehors, c'est à travers l'image que le réel dépose dans les profondeurs de l'inconscient et des souvenirs émotifs qu'il perçoit la variété du monde. M. Marcel Proust est le réaliste de l'âme. Son analyse intuitive va plus avant que nulle autre dans la sensibilité des êtres et son style a de merveilleuses souplesses pour traduire ce qu'il a de fugitif, d'évanouissant dans ces impressions sous-jacentes qui forment comme le tissu de notre vie.

« La musique seule nous semblait jusqu'ici apte à suggérer de façon si subtile les émotions dans leur naturel écoulement. Aussi bien l'aventure de Swann qui aime Odette de Crécy et dont l'amour se change en une passion inquiète, ombrageuse et malade, accompagnée de tous les mouvements de la jalousie la plus atroce, nous émeut comme un chant angoissé qui livre tout le dedans des âmes. Toute une vie se déroule dans son détail innombrable et précis qui étirent, déroutent et bouleversent.

« Ce roman si fortement original est l'œuvre d'un artiste authentique qui a su utiliser les découvertes les plus rares de la psychologie nouvelle. »

9

ROBERT DE MONTESQUIOU
A MARCEL PROUSTJanvier [1]914¹*Mon cher Marcel,*

Une pensée qui m'est venue bien vite, en vous lisant, c'est que vous aviez écrit votre Avenir de la Science², à savoir : un livre qui renferme beaucoup de livres; et comme ils sont tous intéressants, c'est profit pour le lecteur, comme pour l'auteur³.

Une autre remarque, c'est que, s'il arrive, en cours de lecture, qu'on voudrait vous adresser tel ou tel reproche, il advient aussi qu'on l'oublie, ou même que l'on change d'avis, en finissant par approuver ce dont on avait pris ombrage. C'est, sans doute, d'abord, que les choses se remettent à leur plan; puis qu'un lecteur, digne de ce nom, réfléchit vite, sur le ridicule d'incriminer de même, ce qui a coûté beaucoup de réflexion à un auteur pareillement bien nommé.

Ceci dit, j'ajoute que votre roman ressemble à ce buisson d'aubépines, que vous aimez, avec son foisonnement d'idées et de mots, aussi pullulants que les pétales pointillés, dont vous enivrait l'odeur, ensemble voluptueuse et pieuse⁴.

Ce que vous me paraissez, entre autres, avoir rendu, comme je n'en vois pas ailleurs d'exemple, c'est la crédulité magnifique et touchante des enfants⁵, quand ils croient « dur comme fer », ainsi que le dirait votre excellente Françoise, digne de prendre rang entre la Cibot⁶ et Chesnel⁷.

Ce n'est pas à la légère que j'évoque ce grand souvenir Balzacien. Vous le méritez par des créations telles que les Verdurin, les Coquard⁸, et autres, qui méritent, elles, de prendre place parmi les Comédiens Humains⁹, rajeunissants et rajeunis, dont les rangs s'entr'ouvrent, pour laisser voir des frères et des enfants qu'on ne leur connaissait point, et qui ne font pas mentir le bon sang.

Bon cher Baruel,

Une pensée qui m'est venue bien vite
en vous lisant, c'est que vos deux écrits
sont l'avenir de la science, à savoir :
un livre qui reprendra beaucoup de livres
et comme ils sont très intéressants, c'est
un profit pour le lecteur, comme pour
l'auteur.

Une autre remarque, c'est que, si
l'on arrive, en cours de lecture, qu'on
voudrait vous adresser tel ou tel exposé
il advient aussi qu'on l'oublie, ou
même

Une chose qui me plaît encore beaucoup, et que je juge tout à fait neuve, c'est le mélange des figures fictives (plus ou moins) avec les personnages réels.

Combien d'autres particularités à isoler et désigner pour la louange! Ce ne serait pas du « temps perdu ». J'aime votre sur-titre, et je regrette que ce ne soit pas lui qui s'inscrive en gros, sur la couverture, comme SPLENDEUR ET MISÈRES, au-dessus d'Esther Heureuse, par exemple ¹⁰.

Sur votre style (ce que Goncourt aurait appelé votre écriture) je vous ferais bien quelques remarques, d'ailleurs élogieuses; mais cela deviendrait de la critique, et la Correspondance n'en a que faire. J'aime mieux les garder pour en causer avec vos lecteurs.

J'achève, mon cher ami, par ces deux charmants et tristes vers :

Adieu, je crois qu'en cette vie,

Je ne te reverrai jamais.. ¹¹

Les circonstances, votre santé, mon éloignement, nos mutuelles retraites lointaines, des prédilections divergentes, des relations hostiles et des amitiés adverses, tout cela nous a séparés, pour ne pas dire désunis.

Mais votre souvenir me reste, comme un bouquet pris dans les glaces, qui l'assurent de ne se faner, que le jour qu'elles ne seront plus.

Robert de MONTESQUIOU.

1. op Coll. U. Ill. L'original porte la date : *Janvier 914*, en dernière page.

2. Titre d'un ouvrage d'Ernest Renan, paru en 1890.

3. Il s'agit de *Du côté de chez Swann*, dont Montesquiou admire la densité.

4. Nouvelle allusion à l'odeur des aubépines, que Montesquiou avait déjà relevée lors de la parution de l'extrait intitulé « *Épines blanches, épines roses* ». Voir Cor. XI, lettre 29 du même au même, et ses notes 5, 6 et 7.

5. Les exemples ne manquent pas de la crédulité du narrateur, dans *Combray* (*Du côté de chez Swann*).

6. Allusion à la femme de Cibot, tailleur-concierge, personnage du *Cousin Pons*, de Balzac.

7. Chesnel, ou Choissnel, notaire à Alençon, au temps de Louis XVIII, personnage de Balzac, dans *L'Envers de l'histoire contemporaine*, *La Vieille Fille*, *Le Cabinet des Antiques*.

8. *Sic*. Montesquiou modifie exprès, semble-t-il, le nom de Cottard, personnage de l'œuvre de Proust. Il fait apparemment allusion à

Arthur Coquard (1846-1910), compositeur de musique, élève de César Franck, et à sa femme. Chose curieuse, et que le Comte ne pouvait pas savoir, ce nom de « Coquard » figure par endroits dans la dactylographie de 1911, à des parties qui semblent avoir été dictées. Montesquiou aurait-il deviné l'origine du nom choisi par l'auteur pour son médecin ?

9. Allusion aux personnages de Balzac dans la *Comédie Humaine*.

10. Balzac intitula la Première Partie de *Splendeurs et Misères des courtisanes* successivement *Esther heureuse* et *Comment aiment les filles*.

11. Premiers vers d'un sonnet intitulé *Adieu*, d'Alfred de Musset. *Poésies Nouvelles* (1850).

10

A ROBERT DE MONTESQUIOU

[Janvier 1914]¹

Cher Monsieur

Il n'y a pas de « sympathies divergentes », d'« amitiés adverses »². Elles ne suffiraient pas à m'éloigner de vous et d'ailleurs elles n'existent pas. Ma santé a empiré, des ennuis que je ne pouvais imaginer, un grand chagrin ont depuis un an bouleversé ma vie³ et ce livre a paru sans me faire l'ombre d'un plaisir⁴. C'est tout cela qui m'éloigne de tous; et je n'ai pas de⁵ plus grand regret que d'être privé de l'audition de vos merveilleuses paroles et je puis dire aussi de la bienveillante étreinte de votre belle main.

Mais je pense constamment à vous. Votre lettre qui est elle aussi un buisson parfumé dont je ne peux respirer la douceur sans m'accrocher à ses piquants⁶, m'inspire une grande reconnaissance. Je vous remercie d'avoir pris la peine de m'écrire ces belles choses.

Pourrais-je vous donner celle aussi de mettre votre signature, un de ces jours, sur mon bel exemplaire de *la Castiglione*⁷? Je voulais vous écrire mon admiration de ce livre qui prendrait si bien pour devise les vers de France :

Les mortes en leur temps belles et désirées

D'un frisson triste et doux secouent⁸ nos sens rêveurs⁹

Hier c'était des vers de vous qu'un de mes amis qui est votre admirateur¹⁰ me récitait, les vers sur le duc de Clarence¹¹.

Ne me dites pas que nous ne nous reverrons jamais¹², car l'espoir *quotidien* de faire le lendemain les très rares choses que je désire vivement me soutient depuis quinze ans. Et d'ailleurs trois fois depuis un an je suis parti pour le Vésinet et trop fatigué, j'ai dû revenir¹³. Mais je n'ai pas perdu l'espoir de vous revoir, de vous redire toute mon affection respectueuse, admirative et reconnaissante [.]

Marcel PROUST.

Excusez-moi comme je vous écris pendant une terrible crise, de le faire sur ces feuillets détachés qui me servent à allumer ma poudre antiasthmatisque [.]

1. oφ Coll. M. H. Bradley Martin. CG I, 248-249 (n° CCXXVI). Proust écrit cette lettre au mois de *janvier 1914*, date de la lettre du destinataire à laquelle il répond : voir les notes 2, 6 et 12 ci-après. Voir aussi les allusions à « ce livre » (note 4), à la Castiglione (note 7).

2. Allusion à ce que Montesquiou écrit vers la fin de la lettre ci-dessus, qui porte la date de *Janvier 1914*.

3. Proust exagère la durée de ce « grand chagrin », semble-t-il, parce qu'il n'a pas écrit une seule fois au destinataire au cours de l'année 1913. Vers la même époque, comme l'on verra, il écrit à Antoine Bibesco : « Ce n'est pas faute de penser à toi, si je ne t'ai pas écrit. Mais j'ai eu tellement d'ennuis et aussi de chagrin, *depuis six mois*, mon vieux ». Nous soulignons.

4. Allusion à *Du côté de chez Swann*, dont Montesquiou fait le commentaire dans la lettre à laquelle Proust répond ici.

5. Ms : *de*, mot ajouté en interligne.

6. Allusion à la phrase de la lettre de Montesquiou que voici : « [...] votre roman ressemble à ce buisson d'aubépines, que vous aimez, avec son foisonnement d'idées et de mots, aussi pullulants que les pétales pointillés, dont vous enivrait l'odeur, ensemble voluptueuse et pieuse. »

7. *La Divine Comtesse. Étude d'après Madame de Castiglione. Préface par Gabriele D'Annunzio*. Paris, Manzi, Joyant & C^{ie}, 1913. — La *Bibliographie de la France*, III^e partie (24 octobre 1913), page 3320, annonce ce livre ainsi : « En souscription, *Pour paraître en novembre*. » On en avait tiré 200 exemplaires à 300 francs, prix du volume broché.

8. Ms : *secouent*; l'édition CG imprime : « laissent ». Nous rétablissons le mot d'après le manuscrit. Voir la note suivante.

9. Allusion au poème d'Anatole France intitulé *L'Auteur à un ami*, huitième strophe (*Les Noces Corinthiennes*, dans *Poésies* d'Anatole France, Paris, Librairie Alphonse Lemerre, 1876, page 157) :

*Les mortes, en leurs temps jeunes et désirées,
D'un frisson triste et doux troublent nos sens rêveurs.
Et la fuite des jours, le retour des soirées
Nous font goûter la vie avec d'âpres saveurs.*

10. Il est question ici, semble-t-il, du jeune comte Hubert de Ganay, né le 8 août 1888, frère aîné du marquis de Ganay, neveu de Mme de Béarn.

11. Allusion au poème de Montesquiou intitulé *Prince Edie* (*Le Parcours du rêve au souvenir* (1895), XXIV^e et dernière pièce du cinquième groupe de poèmes du recueil, pp. 292-294; dans l'édition définitive de 1908, elle se trouve aux pages 370-372). Dans la deuxième strophe, on lit :

*— L'Europe allait se mettre en route pour la Noce...
Allez, l'Enterrement vous attend; le bouquet
Est de mise au cercueil.*

Et la troisième strophe commence ainsi :

*Albert-Victor-Edward-Christian de Clarence
D'Avondale, et d'Athlone, est mort, le gentil Duc.
Force, beauté, grandeur ne sont rien qu'apparence;
Hier, en fleur, ce soir, éphémère et caduc.*

Le duc de Clarence et d'Avondale (1864-1892), fils aîné d'Albert prince de Galles. Le poème fait allusion à la mort du duc au moment de ses fiançailles avec la princessé Mary de Teck.

12. Allusion aux vers cités par Montesquiou vers la fin de la lettre 9 ci-dessus.

13. Proust écrivait déjà à Montesquiou, au mois de *novembre 1912* : « Vous ignorez que j'ai fait l'an passé deux expéditions pour aller vous voir au Vésinet. » Cor. XI, 272. Nous ignorons tout des tentatives dont il parle ici.

11

A ANTOINE BIBESCO

[Janvier 1914]¹

Cher Antoine

Ce n'est pas faute de penser à toi, si je ne t'ai pas écrit. Mais j'ai eu tellement d'ennuis, et aussi de

aller à l'école ou à l'école. Rong par
ou j'ai de gâteaux et de Beethoven. mais j
ne leurai pas toi, j'ai bien dit tout de
te voir. Tu y vas quand j'arriverai
le club de l'arche de coudage pour les
faits d'expression et une livre pour les
ou pour. Le te raconterai le jour si tu as
repondre. Le l'été finissait ainsi! "L'org
mon Province de la vie d'un pays que les
hommes d'élite aux mains d'élite d'élite

chagrin, depuis six mois, mon vieux². J'espère que quand tu viendras à Paris tu me « feras signe ». J'aimerais bien aussi voir Emmanuel, dis le lui. Je ne lui ai pas écrit parce que j'ai besoin de me représenter où va ma lettre³.

Je suis bien bien content que tu aimes mon livre⁴. Je croyais le contraire. Si j'avais eu le temps de penser à la littérature, j'aurais été très content. J'ai eu, de gens par qui j'aurais à peine osé espérer d'être lu, des lettres renversantes. Est-ce que tu ne viens jamais?

Je me lève rarement et d'habitude pour aller à la Schola ou au Concert Rouge quand on joue des quatuors de Beethoven⁵. Mais je me lèverai pour toi, je serai si content de te voir.

Tu es bien gentil d'avoir été fâché de l'article de Souday prenant les fautes d'impression de mon livre pour des fautes de français. Je te raconterai ce que je lui ai répondu. Ma lettre finissait ainsi : « Croyez-moi Monsieur si le vieil universitaire que vous proposez d'ajouter aux maisons d'édition et aux rédactions de journaux n'a à corriger que mes fautes de français, il lui restera beaucoup de loisirs. Peut-être pourrait-il en employer une partie à la revision de vos citations latines. Il n'eût pas manqué de vous dire, j'en suis sûr, que « *Materiam superabat opus* » n'est pas d'Horace comme vous le prétendez, mais d'Ovide, lequel d'ailleurs veut exprimer par là une pensée exactement contraire à la vôtre.⁶ »

Ma lettre n'a pas paru dans le *Temps*.

Au revoir cher Antoine et crois à ma profonde affection [.]

Marcel.

1. op Coll. U. Ill. Bib 147-148, lettre datée par erreur de « 1913 ». Cette lettre doit dater du mois de *janvier* 1914 : allusions à « mon livre » (note 4 ci-après), à l'article de Souday (note 6), aux concerts (note 5).

2. Cette mention semble situer l'installation d'Alfred Agostinelli et d'Anna chez Proust au printemps de 1913. Voir Cor. XII, lettre 94 et sa note 10.

3. Emmanuel Bibesco était parti, semble-t-il, pour le Japon. Voir Cah. IV, 137.

4. Allusion à *Du côté de chez Swann*, paru, nous l'avons dit, le

14 novembre 1913. La lettre du destinataire à ce sujet ne nous est pas parvenue.

5. Le vendredi soir 12 décembre, le Quatuor Le Feuve joua à la Schola Cantorum le *XIV^e quatuor*, opus 127 de Beethoven (1824). — Le *Guide du concert*, V^e année, 6 décembre 1913, p. 142. — Aux Concerts Rouge, on donna, le 25 décembre 1913, le *IV^e quatuor en ut mineur* de Beethoven, 6, rue de Tournon, à 9 heures du soir. *Comoedia*, 12 décembre 1913, *Concerts symphoniques*.

6. Voir la réponse de Proust à Souday : Cor. XII, lettre 191.

12

ANDRÉ GIDE A MARCEL PROUST

[Le 10 ou le 11 janvier 1914]¹

Mon cher Proust,

Depuis quelques jours je ne quitte plus votre livre; je m'en sursature, avec délices; je m'y vautre. Hélas, pourquoi faut-il qu'il me soit si douloureux de tant l'aimer²?...

Le refus de ce livre restera la plus grave erreur de la N.R.F. — et (car j'ai cette honte d'en être beaucoup responsable) l'un des regrets, des remords les plus cuisants de ma vie. Sans doute je crois qu'il faut voir là un fatum implacable, car c'est bien insuffisamment expliquer mon erreur que de dire que je m'étais fait de vous une image d'après quelques rencontres dans « le monde » qui remontent à près de vingt ans. Pour moi vous étiez resté celui qui fréquente chez M^{me} X et Z — celui qui écrit dans le Figaro. Je vous croyais, vous l'avouerai-je ? « du côté de chez Verdurin »; un snob, un mondain amateur — quelque chose d'on ne peut plus fâcheux pour notre revue. Et le geste que je m'explique si bien aujourd'hui, de nous aider pour la publication de ce livre, et que j'aurais trouvé charmant si je me l'étais bien expliqué, n'a fait hélas, que m'enfoncer dans cette erreur.

Je n'avais pour m'en tirer qu'un seul des cahiers de votre livre; que j'ouvris d'une main distraite et la malechance voulut que mon attention plongeât aussitôt dans la tasse de camomille de la p. 62³ — puis trébuchât, p. 64 sur la phrase

(la seule du livre que je ne m'explique pas bien — jusqu'à présent, car je n'attends pas pour vous écrire d'en avoir achevé la lecture) — où il est parlé d'un front⁴ où des vertèbres transparaissent⁵.

Et maintenant, il ne me suffit pas d'aimer ce livre, je sens que je m'éprends pour lui et pour vous d'une sorte d'affection, d'admiration, de prédilection singulières.

Je ne puis continuer... J'ai trop de regret, trop de peine — et surtout à penser que peut-être il vous est revenu quelque chose de mon absurde déni — qu'il vous aura peiné — et que je mérite à présent d'être jugé par vous, injustement, comme je vous avais jugé. Je ne me le pardonnerai pas — et c'est seulement pour alléger un peu ma peine que je me confesse à vous ce matin — vous suppliant d'être plus indulgent pour moi que je ne suis moi-même.

André GIDE.

1. * *Nouvelle Revue Française*, n° XXXI (1^{er} novembre 1928), pp. 609-610; *Divers* (1931), pp. 210-212; Marcel Proust, *Lettres à André Gide avec trois lettres et deux textes d'André Gide* [= Gide]. Neuchâtel, 1949, pp. 9-11. Texte tiré du brouillon de Gide. Ce dernier l'a raccourci et retouché avant d'en envoyer à Proust la version définitive que nous publions ci-après. — Comme la lettre reçue par Proust date du 11 janvier 14, le brouillon doit dater du 10 ou du 11 janvier 1914.

2. Il s'agit de *Du côté de chez Swann*, paru chez Grasset le 14 novembre 1913.

3. *Op. cit.* (éd. de la Pléiade), I, 51. Gide a dû prêter peu d'attention à la description du tilleul pour l'appeler « camomille »!

4. On lit, dans la *Nouvelle Revue Française*, page 609 : « fronton », mauvaise leçon; nous suivons l'édition.

5. *Op. cit.*, I, 52.

12 bis

ANDRÉ GIDE A MARCEL PROUST

11 Janvier 14¹

Mon cher Proust

Depuis quelques jours je ne quitte plus votre livre². Hélas! pourquoi faut-il qu'il me soit si douloureux de tant l'aimer?...

11 Janvier 14

Mon cher Proust

Sur quelques jours je ne quitte plus
votre livre. Hélas! pourquoi faut-il qu'il
soit si douloureux de tant l'aimer?

Le refus de ce livre restera la plus
grave erreur de la N. R. F., et (car
j'ai cette honte d'en être beaucoup
responsable) l'un des regrets, des
remords, les plus cuisants de ma vie.
Sans doute je crois qu'il faut voir la
un fatras inéluctable...

Le refus de ce livre restera la plus grave erreur de la N.R.F., et (car j'ai cette honte d'en être beaucoup responsable) l'un des regrets, des remords, les plus cuisants de ma vie. Sans doute je crois qu'il faut voir là un *fatum* implacable, car c'est bien insuffisamment expliquer mon erreur, que de dire que je m'étais fait de vous une image d'après quelques rencontres dans « le monde » qui remontent à près de vingt ans³. Pour moi, vous étiez resté celui qui fréquente chez M^{me} X ou Y, et celui qui écrit dans le Figaro. Je vous croyais, vous l'avouerais-je, du côté de chez Verdurin!⁴ un snob, un mondain amateur, — quelque chose d'on ne peut plus fâcheux pour notre revue. Et le geste, que je m'explique si bien aujourd'hui, de nous aider, pour la publication de ce gros livre — et que j'aurais trouvé charmant si je me l'étais mieux expliqué, n'a fait hélas! que m'enfoncer dans cette erreur...

Et maintenant que je vous lis, il ne me suffit pas d'aimer ce livre; je sens que je m'éprends, pour lui et pour vous, d'une sorte d'affection, d'admiration, de prédilection singulières...

Je ne puis continuer... j'ai trop de regrets, trop de peine — et surtout à penser que peut-être quelque chose vous sera revenu de mon absurde premier déni — qu'il vous aura peiné, peut-être... Croyez bien qu'aujourd'hui ma peine est bien plus forte que celle que j'aurais pu vous causer — Ce déni, je ne me le pardonnerai pas; et c'est seulement pour alléger un peu cette peine que je me confesse à vous ce matin, vous suppliant d'être pour moi plus indulgent que je ne suis aujourd'hui pour moi-même.

André GIDE.

1. of Coll. U. Ill. *The Romanic Review*, vol. LIV (octobre 1963), pp. 194-195 (le texte du brouillon de Gide et celui de la lettre reçue par Proust); *Europe*, 48^e année, n° 496-497 (août-septembre 1970), pp. 147-149, *Une énigme métaphore*. — La date, « 11 Janvier 14 », est de la main de Gide; l'édition ne donne que le mois et l'année.

2. Du côté de chez Swann.

3. Voir à ce sujet Cor. XII, lettre 153 à Copeau, et sa note 5.

4. Le rappel de ces souvenirs avait de quoi froisser Proust, mais l'allusion aux personnages de son roman devait le flatter : voir ci-après la lettre 14 et sa note 7. — Voir aussi les remarques de Proust à Blanche sur ce sujet qui lui tient à cœur (lettre 34 et sa note 8).

13

A GASTON DE PAWLOWSKI

[Le 11 janvier 1914, ou peu après]¹

[...]

[...] ce que vous me reprochez d'avoir fait est fort différent de ce que j'ai voulu faire². Il se peut que ce que j'ai voulu faire, je n'ai[e] point su l'exécuter. [...] L'art photographique est exactement ce que je déteste le plus³. La microscopie me déplairait beaucoup moins, car les infiniment petits qu'elle rapproche gouvernent de grands ensembles, et, au lieu d'être passive, elle travaille pour la vérification de vastes hypothèses et la découverte des lois les plus générales.

[...] Je laisserai au lecteur plus de temps entre les trois repas de boa que je lui propose, plus de temps pour dormir après l'ingestion de l'inassimilable. [...] Jamais je n'y ai songé! [à « illustrer » la philosophie de M. Bergson par une fiction romanesque]⁴. Je n'ai prononcé qu'une seule fois le nom de Bergson [...] ce fut pour dire que rien n'était moins « bergsonien » qu'un tel livre [...] ⁵. Mais depuis ce moment-là, je suis tour à tour félicité et blâmé d'être l'auteur d'un roman « bergsonien »⁶, de même que depuis qu'un critique a pris pour des fautes d'ignorance les innombrables fautes d'impression dont fourmille mon volume⁷, il est convenu que je révolte les puristes, et me moque de la syntaxe. [...]

1. * Cat. Matarasso, n° 36, 1938. L. a. s. 6 p. Nous ne pouvons donner de cette lettre que les fragments cités dans le catalogue. Lettre écrite le dimanche 11 janvier 1914, ou peu de jours après : voir la note 2 ci-après.

2. Lettre adressée à l'auteur d'un article paru dans *Comoedia* du dimanche 11 janvier 1914, page 3, à la rubrique *La Semaine littéraire*, par G. de Pawlowski, à propos de : *Marcel Proust. — A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU. — DU CÔTÉ DE CHEZ SWANN*, un volume à 3 fr. 50. Grasset, éditeur. Cet article commence ainsi : « Voilà certaine-

ment un des livres les plus importants de l'année par le travail d'écrivain qu'il représente, par la façon dont il matérialise d'une façon saisissante certaines tendances philosophiques de la littérature contemporaine.

« Que nous voilà loin de la psychologie rudimentaire et toute descriptive des romanciers qui firent la joie de notre adolescence ! Les méthodes se sont précisées, les recherches sont devenues minutieuses ; c'est de la bactériologie psychologique révélée par le microscope, ce n'est plus de la psychologie mondaine, découverte à l'aide d'un monocle. [...] » – L'auteur de l'article est *Gaston-William-Adam de Pawlowski* (1874-1933), né à Joigny, dans l'Yonne, journaliste, directeur du quotidien *Comoedia*, critique dramatique et artistique au *Journal*, critique littéraire aux *Annales politiques et littéraires*, auteur du *Voyage au pays de la quatrième dimension* (1912).

3. Le critique écrit : « En suivant le procédé bergsonien de M. Marcel Proust, on risque fort de nous présenter une exacte photographie du chaos de la vie ; ce peut même être une microphotographie. Mais l'œuvre, si intéressante fût-elle au point de vue scientifique, demeurerait sans valeur artistique sans un choix raisonné de l'auteur. M. Marcel Proust, inconsciemment, a bien souvent fait ce choix, car il est artiste. [...] » *Loc. cit.*

4. Le critique écrit : « Ceci posé, il me semble cependant que la méthode psychologique de l'auteur s'inspire dangereusement des théories bergsoniennes qui, séduisantes au premier abord en philosophie pour leur côté paradoxal et, tout en même temps, pour leurs vérités profondes, demeurent dangereuses lorsqu'il s'agit d'en tirer des conclusions esthétiques. [...] L'auteur s'emparant des théories bergsoniennes n'a donc point le droit de concevoir une œuvre d'ensemble, s'il veut être véritablement sincère. Il ne peut que noter, au fur et à mesure qu'elles se présentent à son esprit, les réminiscences, les impressions, les sensations *toujours actuelles* qui se succèdent dans son cerveau. En écrivant la première ligne d'un roman, l'auteur, logiquement, doit ignorer la conclusion. Il n'est pas libre de reconstituer arbitrairement une succession d'événements dans le temps. [...] » *Loc. cit.*

5. Allusion à l'interview que Proust avait donnée à Elie-Joseph Bois. Voir Cor. XII, lettre 137 et ses notes 3 et 4.

6. Voir à ce sujet la lettre 8 à Ghéon et sa note 16.

7. Allusion à l'article de Paul Souday. Voir Cor. XII, lettre 191.

14

A ANDRÉ GIDE

[Le 12 ou le 13 janvier 1914]¹

Mon cher Gide

J'ai souvent éprouvé que certaines grandes joies ont pour condition que nous ayons d'abord été privés d'une joie de moindre qualité, que nous méritions, et sans le déni de laquelle, nous n'aurions jamais pu connaître l'autre joie, la plus belle. Sans le refus, sans les refus répétés, de la N.R.F., je n'aurais pas reçu votre lettre². Et si les mots d'un livre ne sont pas entièrement muets, si (comme je le crois) ils sont pareils à l'analyse spectrale³ et nous renseignent sur la composition interne de ces mondes lointains que sont les autres êtres, il n'est pas possible qu'ayant lu mon livre vous ne me connaissiez pas assez pour être certain que la joie de recevoir votre lettre passe infiniment celle que j'aurais eue à être publié par la N.R.F.

Je peux d'autant plus le dire que quand j'ai éprouvé les mauvaises dispositions de la N.R.F., je n'ai nullement feint d'y être indifférent. Votre ami (je crois presque pouvoir dire notre ami) Monsieur Copeau peut vous le dire : Longtemps après les derniers refus de sa revue, comme je lui souhaitais bonne chance pour son théâtre⁴, je lui écrivais (je ne me rappelle pas les termes exacts, mais c'était la pensée) : « Mais les résistances que vous rencontrerez de la part de gens qui ne peuvent comprendre votre effort vous seront moins cruelles que celles que j'éprouvai de la part de gens qui devraient comprendre le mien. Rappelez-vous que pour pouvoir sentir mon livre placé dans l'atmosphère qui me semblait lui convenir, j'ai fait bon marché de mon amour propre et que sans me laisser décourager, ayant un éditeur et un journal, je les ai quittés pour solliciter chez

vous un éditeur et une revue, qui, sous aucune forme, n'ont voulu de moi, le mot de l'*Évangile* étant toujours vrai : " Il voulut entrer dans son héritage et ne fut pas reçu " [»] ⁵. Je me rappelle que je lui citais cette parole et lui disais qu'il était facile de condamner le boulevard, mais qu'aussi il ne faut pas rejeter au boulevard ceux qui ne sont pas faits pour lui et qui n'écrivent dans les journaux que parce que les revues où ils seraient mieux à leur place ne veulent point d'eux ⁶.

Si je vous dis tout cela mon cher Gide c'est pour vous montrer que je suis entièrement sincère si je vous dis que les sentiments que je garde pour vous (en dehors de mon admiration profonde) sont seulement ceux de la reconnaissance la plus émue. Si vous regrettez de m'avoir peiné (et vous l'avez fait encore d'une autre manière que je vous dirai plutôt de vive voix si jamais ma santé me permettait de le faire) ⁷, je vous supplie de ne garder aucun regret, car vous m'avez fait mille fois plus de plaisir que vous ne m'avez fait de peine. Si vous êtes assez bon pour vous réjouir ou vous affliger selon le bien que vous avez fait (et je le sais par vos admirables *Notes d'un juré*) ⁸ soyez heureux. Que je voudrais être capable de faire à quelqu'un que j'aimerais, le plaisir que vous m'avez fait.

Et tenez, je me rappelle ceci. Tout à l'heure je vous disais que j'avais désiré être édité à la N.R.F. pour sentir mon livre dans l'atmosphère noble qu'il me semblait mériter. Ce n'était pas seulement cela. Vous savez quand après bien des décisions on se décide à partir en voyage, le plaisir qui nous a décidé, dont l'image fixe a fini par triompher de l'ennui de quitter sa maison etc., c'est souvent un tout petit plaisir, arbitrairement choisi par la mémoire des souvenirs du passé, c'est manger une grappe de raisin à telle heure par tel temps. Et ce plaisir pour lequel on part, quand on est revenu on s'aperçoit qu'on ne l'a pas goûté. Or si je veux être tout à fait sincère, ce petit plaisir là qui me décida tout d'un coup à faire, malade comme j'étais ces absurdes démarches auprès de M. Gallimard, à y persévérer etc. ⁹, ce fut je m'en souviens très bien : le plaisir *d'être lu par vous* ! Je me disais : « si je suis édité à la N.R.F. il y a grande chance pour qu'il me lise ». Je me

rappelle que ce fut la grappe de raisin rafraîchissante dont l'espoir me fit surmonter l'ennui des coups de téléphone auxquels on ne répondait pas etc.¹⁰, quand « du côté du boulevard » on m'adressait au contraire de si gentils appels¹¹. Or ce plaisir-là, plus heureux que le voyageur, je l'ai enfin eu, pas comme je croyais, pas quand je croyais, mais plus tard, mais autrement, et bien plus grand, sous la forme de cette lettre de vous. Sous cette forme-là aussi j'ai « retrouvé » le Temps Perdu.

Je vous remercie et je vous quitte, mais pour rester avec vous, pour vous suivre toute cette soirée dans *Les Caves du Vatican* [...] ¹²

Votre bien dévoué et reconnaissant

Marcel PROUST.

1. φ Coll. Bibliothèque Jacques Doucet. *La Nouvelle Revue Française*, n° XXXI (1^{er} novembre 1928), pp. 610-612; *Gide* 13-17. L'original porte en tête de la première page, de la main de Gide, la date : « 12 ou 13 janvier 1914 ».

2. Allusion à la lettre de Gide ci-dessus, datée du 11 janvier 14, à laquelle Proust répond ici.

3. Analyse spectrale : analyse qui se fait d'une substance en examinant les raies qu'elle donne dans le spectre (Littré).

4. Proust avait fait, comme l'on sait, beaucoup plus que de souhaiter « bonne chance » à Copeau pour son théâtre, ayant pris des actions dans la compagnie.

5. Cf. *Évangile selon saint Jean*, chapitre I, 11 : « Il est venu chez soi; et les siens ne l'ont point reçu. »

6. Allusion, semble-t-il, à la lettre que Proust adresse à Copeau vers la fin d'avril 1913 (Cor. XII, lettre 69), lui citant quelques lignes de son œuvre qu'il commente ainsi : « elles me semblent à les recopier ainsi assez chargées de vérité et d'expérience, pour me dire que la N.R.F. eût pu, sans honte, éditer l'ouvrage ou publier ses fragments, et que ceux-là même qui reprochent le plus vivement à la presse et au théâtre contemporain de ne pas encourager les efforts sincères, quand par hasard l'occasion s'offre à eux de le faire, la laissent passer, malgré les plus pressantes sollicitations ».

7. Peut-être s'agit-il de la phrase de la lettre de Gide où il écrit : « Pour moi vous étiez resté celui qui fréquente chez Mme X et Z — celui qui écrit dans le *Figaro* ». Car Proust est resté « celui qui écrit dans le *Figaro* », ne fût-ce que malgré lui, et s'il ne fréquente guère plus Mme Lemaire, c'est à cause de sa santé, et non parce qu'il s'est retiré du monde.

8. Allusion aux *Souvenirs de la cour d'assises*, parus d'abord en feuilleton dans la *Nouvelle Revue Française* des 1^{er} novembre et 1^{er} dé-

cembre 1913. Gide commence en ces termes : « De tout temps les tribunaux ont exercé sur moi une fascination irrésistible. En voyage, quatre choses surtout m'attirent dans une ville : le jardin public, le marché, le cimetière et le Palais de Justice.

« Mais à présent je sais par expérience que c'est une tout autre chose d'écouter rendre la justice, ou d'aider à la rendre soi-même. Quand on est parmi le public on peut y croire encore. Assis sur le banc des jurés, on se redit la parole du Christ : *Ne jugez point*.

« Et certes je ne me persuade point qu'une société puisse se passer de tribunaux et de juges ; mais à quel point la justice humaine est chose douteuse et précaire, c'est ce que, durant douze jours, j'ai pu sentir jusqu'à l'angoisse. C'est ce qu'il [sic] apparaîtra peut-être encore un peu dans ces notes. » Nous soulignons. *N.R.F.*, n° LIX, page 665. — Le texte parut en volume aux éditions de la Nouvelle Revue Française à la fin de 1913.

9. Voir à ce sujet Cor. XI, pp. 275 sqq., lettres 142, 143, 144, 146 et 160.

10. Au sujet des coups de téléphone à Gallimard, voir la note précédente.

11. Proust invente ici les « si gentils appels », semble-t-il : de toute façon, Fasquelle n'a fait que répondre aux instances de Calmette en lui promettant de publier le livre proposé, avant de l'avoir fait examiner par un lecteur.

12. La *Nouvelle Revue Française* venait de publier, dans son numéro du 1^{er} janvier 1914, le livre premier et cinq chapitres du livre deuxième des *Caves du Vatican*, d'André Gide, une tranche de 69 pages de l'ouvrage.

15

A FERNAND GREGH

[Le jeudi soir 15 janvier 1914?]¹

Mon cher Fernand,

Tu es tout ce qu'il y a de plus gentil d'avoir bien voulu me prêter cette revue². Dans un article d'archéologie j'avais vu citer une étude de M. Mâle que je n'avais jamais lue et j'étais curieux de m'y reporter³. Grâce à toi je l'ai pu.

Je suis content d'avoir cette occasion de te redire combien ta rosette m'a fait plaisir⁴. Au lieu de faire un retour mélancolique sur mon obscurité, ton illustration me remplit de clarté et me reconforte. Elle me rend

profondément heureux. Je suis seulement bien triste d'être ainsi séparé de toi, mais ma santé est détestable; le soir où tu m'as vu pas très mal est une exception infiniment rare et toujours payée par de mauvais jours. Et pourtant la causerie avec toi, si jamais un jour je vais mieux, me serait bien agréable; car le nombre, je ne dis pas de gens avec qui je puis causer puisque je ne vois personne, mais d'esprits avec qui je peux m'entendre, se restreint tous les jours. Mes contemporains ont une manière de penser qui me semble absurde. Or nous avons tous deux un peu la même, et je suis sûr que nous nous entendrions.

Je te quitte et te remercie encore en te priant de présenter à ta femme mes respectueux hommages et de croire à mon amitié.

Marcel PROUST.

1. * *La Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1954, p. 662; Gregh 143-145. Gregh attribue à cette lettre une enveloppe portant le cachet postal du 16 janvier 1914; cette lettre serait alors du mardi soir 15 janvier 1914. Cependant, tous les éléments contenus dans cette lettre nous semblent se référer à des événements survenus en 1913 : cf. notes 3 et 4 ci-après. — Cette lettre pourrait donc dater, en fait, de quelques jours après le 14 janvier 1913.

2. Il s'agit de la *Revue de l'Art ancien et moderne*, revue fondée et dirigée par Jules Comte, beau-père de Fernand Gregh, ainsi que ce dernier l'indique en note.

3. Les articles d'Émile Mâle parus dans la *Revue de l'Art ancien et moderne* sont les suivants : 1° *Le Portail Sainte-Anne à Notre-Dame de Paris*, loc. cit., tome II, octobre 1897, pp. 231-246; 2° *La Légende dorée et l'art du Moyen âge*, tome V, mars 1899, pp. 187-196; 3° *La jeunesse du Pérugin et les origines de l'école ombrienne*, tome X, juillet 1901, pp. 66-69; 4° *L'art symbolique à la fin du Moyen âge*, tome XVII, août, septembre et décembre 1905, pp. 81-96, 195-209 et 435-445; 5° *L'art symbolique à la fin du Moyen âge, les triomphes*, tome XIX, février 1906, pp. 111-126; 6° *Les influences du drame liturgique sur la sculpture romane*, tome XXII, août 1907, pp. 81-92; 7° *Le portail de Senlis et son influence*, tome XXIX, mars 1911, pp. 161-176; 8° *La mosquée de Cordoue et les églises de l'Auvergne et du Velay*, tome XXX, août 1911, pp. 81-89. — Il est fort vraisemblable qu'il s'agit du premier de ces articles : en janvier 1913, en effet, l'intérêt de Proust pour le portail de Sainte-Anne de Notre-Dame est tel qu'il l'a conduit à parfaire sur place sa documentation. Cf. Cor. XII, lettres 3, 10 et 11.

4. Le destinataire fut nommé au rang d'officier dans l'ordre de la Légion d'honneur le 11 janvier 1913. — *Le Gaulois*, 12 janvier 1913, p. 2. Il semble étrange que Proust félicite Gregh un an après sa nomina-

tion. Il serait plus vraisemblable qu'il l'ait rencontré et félicité le mardi soir 14 janvier 1913, soir où Proust était sorti pour aller au *Figaro* et que cette lettre date de quelques jours après cette rencontre.

16

A REYNALDO HAHN

[Le jeudi soir 15 janvier 1914, ou peu après]¹

Genstil

Je suis hesfrayé quand je pense qu'il s'en est fallu d'un rien – d'un instant de faiblesse que j'aurais pu avoir, d'une seconde de non-résistance à vos objurgations – que je ne lusse pas votre conférence et vous la laissasse emporter². Or –³ ce que vous m'avez dit négligemment ne me le laissant pas supposer, et peut-être avec cette inconscience que je commence à comprendre flotter autour des grandes choses est-ce que vous ne le soupçonniez pas vous-même – cette conférence 1° est la seule chose capitale que j'aie lu[e] depuis je ne sais combien de temps (quand je pense que vous avez tellement insisté pour que je lusse ces médiocres souvenirs d'un écrivain anglais⁴, et avez failli me laisser passer à côté de ces trésors) 2° elle me donne de mon Bunchniguls une idée que les articles seraient aussi impuissants à me donner que (si je peux comparer à cela des choses que je *sais* de bien moindre valeur) ce serait donner une idée incomplète de moi de faire lire à une personne *Fragments de Comédie Italienne*⁵ et de lui cacher *Swann*.

Rien que l'ampleur, le flot sans cesse renaissant, la richesse mentale, les affluents du raisonnement qui grossissent l'exorde, les précautions oratoires du début sont aux plus brillantes conférences ce qu'est le don du génie qui s'exprime aux redites du savoir et du talent. Genstil une chose m'abuse boscoup, c'est que dans ces précautions oratoires vous avez boscoup sans vous en douter (et sans l'avoir lu boschamp⁶) de la grâce en

apparence simplement originale en réalité profonde et esotérique du vieilch Ruskin dans ses conférences. Lisez je vous prie le début de *Sésame* vous vous en convaincrez et vous nourrirez de plus, par un aliment assimilable votre don prodigieux⁷.

Genstil je suis phastigué et ne vous écris pas détailch mais je suis ravi et émerveillé d'avoir lu. Mais Stravinski a-t-il lu aussi⁸. Il faut et faut. D'autant plus que vous avez été terrible pour le *Sacre du Printemps*⁹.

Bonjour cher petit notre grand écrivain et penseur [.]
Buncht.

1. φ Hahn 242-243 (n° CLXI). Cette lettre doit dater du *jeudi soir 15 janvier 1914*, ou de peu après car Proust l'écrit après avoir lu une conférence du destinataire qui paraît à cette date : voir la note 2 ci-après.

2. Il s'agit de la première d'une série de quatre conférences du destinataire données à l'Université des Annales du 22 novembre au 24 décembre 1913. Le texte de la conférence en question a paru dans le *Journal de l'Université des Annales*, 8^e année, du 15 janvier 1914, aux pp. 158 à 180. Reynaldo Hahn devait donner, du 27 avril au 19 mai 1914, une seconde série de quatre conférences. Les huit conférences furent réunies dans un volume intitulé *Du Chant*. Paris, Pierre Lafitte, 1920. Mais le texte du volume est retouché, abrégé. — Ce qui confirme notre identification de la conférence en question ici, c'est la mention de Stravinsky : voir la note 8 ci-après.

3. Ms : ici Proust ouvre une parenthèse; comme il oublie de la fermer, l'achevant par un tiret, nous substituons à la parenthèse un tiret.

4. Il s'agit des *Confessions d'un converti*, par Robert Hugh Benson (1871-1914), romancier anglais connu comme « le Jules Verne de l'Apocalypse ». Il était le fils de l'archevêque de Cantorbéry du même nom. Il s'est converti au catholicisme. Reynaldo Hahn en était féru, comme l'on voit d'après ses *Notes (journal d'un musicien)*, pp. 237-238 et 245. — Ces *Confessions* parurent en volume, traduites par Théodor de Wyzewa, le 5 février 1914. Proust a dû les lire en feuilleton dans la *Revue hebdomadaire* des 11, 18 et 25 octobre 1913.

5. Allusion à des « études » de Proust parues en 1892 et 1893, et réunies dans *Les Plaisirs et les Jours* (1896).

6. Ms : *boschamp*, pour « moschant » ? déformation de *méchant*.

7. Ruskin, au début de sa première conférence sur l'éducation, explique ainsi le titre « *Des Trésors des Rois* » : « en réalité je ne vais parler ni de rois, connus comme régnant, ni de trésors conçus comme contenant la richesse, mais d'un tout autre ordre de royauté et d'une autre sorte de richesses que celles ordinairement reconnues ». John Ruskin, *Sésame et les Lys*, p. 63.

8. Dans sa première conférence, Reynaldo Hahn parle ainsi de Stravinsky : « Il m'a été donné souvent de passer de longs moments avec le jeune et déjà illustre compositeur Stravinsky, dont le génie orchestral est prodigieux ; de même que Théophile Gautier disait : « Je suis un homme pour qui le monde extérieur existe » M. Stravinsky pourrait dire : « — Je suis un homme pour qui le monde sonore existe. »

« Il n'est pas une résonance, pas une vibration perceptible qui n'éveille son attention ; une assiette qui heurte une table, une canne qui frotte contre une chaise, le frou-frou d'une étoffe, le grincement d'une porte, le bruit d'un pas, son oreille infailible les perçoit, les décompose avec une sûreté merveilleuse et il puise dans chaque son une nouvelle idée instrumentale. » *Loc. cit.*, tome I, p. 159. — Igor-Fédorovich Stravinsky (1882-1971), compositeur de musique.

9. Allusion au compte rendu que Reynaldo Hahn publia dans *Le Journal* du 2 juin 1913, page 2, à la rubrique *La Musique*, sous le titre : *THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES. — Ballets russes, Le Sacre du Printemps. (Chorégraphie de M. Nijinsky, musique de M. J. Stravinski.)* On y lit : « Pour moi, malgré ma grande amitié pour les auteurs et mon fidèle attachement aux " Ballets Russes ", je dois confesser que je suis de ceux que le *Sacre du Printemps* n'a point conquis. [...] J'ai bien entr'aperçu, çà et là, dans les évolutions et les danses, quelque velléité de poésie ou de symbole, quelque embryon de beauté plastique ; j'ai, en écoutant la musique, constaté une fois de plus la prodigieuse invention orchestrale de M. Stravinsky, les inépuisables ressources de son incomparable virtuosité et son don d'évocateur. Mais il m'a paru que l'ensemble de tout le spectacle dénotait une recherche perpétuelle du bizarre, un souci de " faire laid ", [...] une déformation du goût, un jugement faussé [...] » Et plus loin : « Chez M. Stravinsky, je ne vois, en ce qui concerne cette dernière œuvre, qu'une exagération de sa manière propre ; les outrances harmoniques dont elle abonde, et tous les excès qu'on y remarque, le délicieux *Oiseau de Feu* et [...] *Pétrouchka* nous y avaient préparés. Ici, M. Stravinsky avait à exprimer des choses si amorphes, des sentiments si rudimentaires [,] qu'il a morcelé son discours plus encore que de coutume, et l'a rendu par moment presque insaisissable. »

17

A GASTON DE CAILLAVET

[Le samedi 17 janvier 1914]¹

Cher Gaston,

Je suis ravi de ta rosette². Et comme je suis très souffrant je ne t'envoie pas de longues félicitations.

Mais je t'assure qu'elles sont très vives et très senties et que ce qui se réjouit en moi de te savoir « officier » c'est la même affection profonde que j'avais pour toi quand tu étais soldat, que tu m'écrivais « cher monsieur » et que je t'aimais déjà!

Tout à toi,

Marcel PROUST.

1. * CG IV, 109 (n° IV). Cette lettre doit dater du *samedi 17 janvier 1914* : félicitations pour la nomination du destinataire au grade d'officier de la Légion d'honneur (note 2 ci-après).

2. *Le Figaro*, samedi 17 janvier 1914, page 3, sous le titre : *Les croix du 1^{er} janvier/Instruction publique*, annonce la nomination comme officier de *M. G.-Arman de Caillavet, homme de lettres*.

18

A ANDRÉ GIDE

[Le 18 janvier 1914]¹

Je vous remercie de tout mon cœur et vous imaginez quel plaisir cela m'aurait fait de vous voir! Malheureusement, c'est d'une réalisation trop difficile². Du reste je ne suis pas bien loin de vous. Les Baraglioul, Juste-Agénor et Julius, mais surtout Lafcadio³, sont entre moi et vous des organes transmetteurs beaucoup plus fidèles qu'un téléphone.

Je me console de ne pas vous revoir en pensant que je reverrai Lafcadio. Mais quelle impatience j'ai de cela! Comme je voudrais être au 1^{er} février! Et que va-t-il advenir de la jeune femme dont il a pris la bourse⁴? Je n'ai jamais attendu la *N.R.F.* ni aucune revue avec autant d'impatience.

Merci encore et tout à vous,

Marcel PROUST.

1. * Gide 18. Nous ignorons si la date indiquée en tête de cette lettre : « 18 janvier 1914 » est celle du cachet de la poste, ou si Gide l'y a inscrite en la recevant.

2. Gide a dû répondre à la lettre de Proust datée du 12 ou 13 janvier 1914 en lui proposant de téléphoner pour demander quand il pourrait le recevoir.

3. Allusion aux personnages des *Caves du Vatican*, roman de Gide dont la *N.R.F.* du 1^{er} janvier 1914 a publié une première tranche (voir la note 11 de la lettre 14 ci-dessus) : le vieux comte, Juste-Agénor de Baraglioul, son fils Julius, fade écrivain mondain, et Lafcadio Wluiki, fils naturel de Juste-Agénor. Lafcadio vient de deviner l'identité de son père réel, et lui rend une visite d'autant plus émouvante que c'est la première et la dernière, le vieux comte n'ayant plus longtemps à vivre.

4. La bourse en question est une récompense que Lafcadio reçoit pour un acte de bravoure. En allant chez le vieux comte, Lafcadio est arrêté par un attroupement devant une maison en flammes ; une jeune fille noble lui demande s'il peut entrer par le balcon pour sauver les enfants d'une pauvre. Il exécute l'escalade et le sauvetage des enfants. La jeune fille lui tend une bourse contenant 60 francs ; il donne l'argent à la mère des enfants et garde la bourse, avec la permission de la jeune fille, « en souvenir » d'elle.

19

A MADAME DE BARBARIN

[Janvier 1914]¹

Chère Madame²,

Au lieu de l'exemplaire que j'avais pour vous, je vous envoie celui-ci où quelques-unes des fautes de la première édition sont corrigées³.

Je ne sais pas si vous avez quitté Antibes. A tout hasard je vous envoie mon livre à Florence⁴, il vous y attendra et vous dira ma pensée constamment amie.

M. P.

1. o Coll. Mme René Le Bret. Cette lettre annonce l'envoi d'un exemplaire de la première édition corrigée de *Swann* (note 3 ci-après) ; elle doit donc dater de janvier 1914.

2. Mme Roger de Barbarin, née Mary Finaly. Voir Cor. X, 339, note 6.

3. L'exemplaire de la troisième édition de *Du côté de chez Swann* porte une dédicace adressée à la destinataire ainsi conçue : « Hom-

mage de bien respectueuse et bien profonde affection... » *Exp.* 1971, n° 350, e. Voir ci-dessus, la lettre 6 à Joseph Primoli, et Cor. XII, lettre 192 et sa note 4.

4. La destinataire devait se rendre chez l'oncle de sa mère, Horace de Landau, à la Villa Pietra, 56, Via Bolognese, à Florence.

20

A ROBERT DE MONTESQUIOU

[Janvier 1914]¹

Cher Monsieur,

Si je ne vous ai pas remercié plus tôt de votre lettre c'est que vous l'aviez adressée 102 boulevard *Malesherbes* (au lieu d'*Hausmann*) ce qui m'a valu d'un grand nombre de facteurs la mention cruelle et véridique : « Inconnu ². »

Je reste persuadé que les « divergences » se résoudraient et concilieraient dans un plan supérieur ³. C'est ainsi que si adversaires que se soient montrés l'un de l'autre Ruskin et Whistler dans le fameux procès ⁴, j'ai trouvé dans une lettre de Ruskin à Rossetti le commentaire anticipé et la formule à peine variée de la réponse de W[histler] « je l'ai fait en une journée mais avec l'expérience de toute ma vie » [.] ⁵

Quant à l'ami qui récite si bien le Duc de Clarence ⁶, il m'avait même dit qu'il vous admirait infiniment plus que Victor Hugo. Mais comme il avait ajouté qu'il n'admirait pas Victor Hugo je ne vous avais pas communiqué ce suffrage qu'infirmait cette restriction, dans tous les sens!

Helleu ne m'a pas envoyé le livre et je suis coupable – je le serais du moins si j'étais moins malade – de ne pas l'avoir encore acheté ⁷. Mais je vais le faire et je vous l'enverrai avec la *Castiglione* ⁸.

J'espère vous voir bientôt pour vous remercier de votre lettre et vous redire tout mon respect d'ami reconnaissant [.]

Marcel PROUST.

1. op Coll. M. H. Bradley Martin. CG I, 234-235 (n° CCXIII). Cette lettre suit à peu d'intervalle la précédente du même au même : voir les notes 3, 6 et 8 ci-après. Elle doit donc dater également de janvier 1914.

2. Proust continue à se plaindre ainsi, même après la publication de *Swann*. Voir, par exemple, Cor. VII, 94-95 et 219; Cor. X, 362, à propos de l'*album Mariani*; Cor. XI, 252; et Cor. XII, lettre 26.

3. Nouvelle allusion à la fin de la lettre 9 de Montesquiou ci-dessus.

4. Voir au sujet du procès entre Ruskin et Whistler : Cor. IV, 53, note 7.

5. Proust cite la même lettre de Ruskin à Rossetti, semble-t-il, dans une lettre à Marie Nordlinger : voir Cor. IV, 53 et 55, note 8.

6. Voir à ce sujet la lettre précédente du même au même et ses notes 10 et 11.

7. Il s'agit du livre de Montesquiou intitulé *Paul Helleu Peintre et Graveur*. Paris, H. Floury, éditeur 1, Boulevard des Capucines, 1, 1913. On en avait tiré cent exemplaires numérotés sur papier Japon. Le livre avait paru vers le 28 novembre 1913. — *Bibliographie de la France*, III^e partie (feuilleton), 28 novembre 1913, page 3906, annonce du livre sous la mention : *Vient de paraître*. — L'achevé d'imprimer du livre date du 20 novembre 1913.

8. Proust lui avait demandé, dans sa lettre précédente, s'il accepterait de mettre sa signature sur son « bel exemplaire de la *Castiglione* ». Voir la note 7 de la lettre précédente du même au même.

21

REYNALDO HAHN A MADAME DE LA BÉRAUDIÈRE

[Le dimanche 18 janvier 1914]¹

Votre bouquet embaume, chère amie, et votre charmante lettre me touche. Merci *with all my heart*².

Je crois que Prévost cédera si le comte Greffulhe lui fait comprendre à la fois qu'il en serait content et que l'opinion du monde a ratifié cette fois l'admiration des lettrés³. La *Revue de Paris* a dit un mot sur le livre⁴, mais *ça ne suffit pas!!!*

Marcel Proust est toujours si souffrant qu'on ne le

voit pas. Je le tiens au courant de ce qui se fait de gentil pour lui.

Frileusement ⁵ et affectueusement.

Reynaldo.

1. * BMP 21 (1971), p. 1234. Carte pneumatique; la date doit être celle du cachet postal.

2. En anglais : *de tout mon cœur*.

3. Il s'agit apparemment de faire paraître l'article de Jacques-Émile Blanche sur *Swann*, comme nous le voyons d'après la lettre 22 à Reynaldo Hahn ci-après. Cf. la lettre précédente du même à la même : Cor. XII, lettre 196. — L'intermédiaire est Marcel Prévost, journaliste et romancier. Cf. Cor. V, 302, note 7.

4. Il s'agit d'une notice de Gaston Rageot sur *Swann*. Voir à ce sujet la note 16 de la lettre 8 à Ghéon.

5. Allusion à la « vague de froid » qui sévit sur l'Europe entière, et à Paris, depuis le 13 janvier. *Le Figaro*, 14 au 18 janvier 1914.

22

A REYNALDO HAHN

[Le 21 ou le 22 janvier 1914] ¹

Genstil,

Je te dis mille bonsoirs et je suis aussi bien enrhumé et tousse. Comme je m'entwie boscoup ² après toi, je t'envoie petites fleurettes que tu ne trouveras pas casdeau je pense! Je te dis bien bonsoir et je te dirai un petit arrangement d'*Envoi de fleurs* de Gounod que j'ai fait mais je suis trop enrhumé en ce moment. Je pense tout le temps à ta petite gorge et trouve bien genstil que tu te soignes mais voudrais bien que cela dure jusqu'à ce que tu soies vraiment guersi ³. Et si cela peut te faire rester chez toi que je vienne m'installer, je viens et viens. Mais ne crois pas que tu aies place.

Moi je bois lait bien chaud et n'ai jamais encore tant mangé qu'hier où mon rhume a commencé ⁴ macaroni, un litre et demi de lait, veau rôti, trois croissants et une énorme tarte aux framboises [.] ⁵

1. φ Hahn 242 (n° CLX). Cette lettre se situe au lendemain du jour où Proust s'est enrhumé, car il dit qu'il n'a « jamais encore tant mangé qu'hier où mon rhume a commencé ». Les allusions à « ta petite gorge » et à la satisfaction de Proust « que tu te soignes » (note 3 ci-après), au commencement de son rhume (note 4) semblent situer cette lettre *peu après le 21 janvier 1914*, vraisemblablement le *21 ou le 22*.

2. Lire : je m'ennuie beaucoup.

3. Dans sa lettre à Lucien Daudet que nous datons du *25 janvier 1914* ci-après, parlant de Reynaldo Hahn, Proust dit que « depuis trois jours ou même quatre, il s'est enfin décidé à se soigner ». Il semble donc que Proust écrive la lettre en question ici vers le 21 ou le 22 janvier. Cf. ci-après la lettre 25 du même au même où Proust recommande à Hahn : « ne venez pas cher Genstil grispé ».

4. D'après ce qu'il dit dans sa lettre 27 à Lucien Daudet ci-après, il s'est enrhumé au moment d'un brouillard intense. Voir à ce sujet la note 2 de ladite lettre 27.

5. Cette lettre n'est pas signée.

23

A ALBERT HENRAUX

[Le jeudi soir 22 janvier 1914]¹

Merci mille fois cher Albert,

Je voudrais que tous les lecteurs fussent aussi intelligents et affectueux que vous². Mais c'est demander l'impossible. Merci en tous cas de votre lettre qui m'a fait bien grand plaisir.

Votre reconnaissant

Marcel PROUST.

1. φ L'enveloppe porte l'adresse : « Monsieur Albert Henraux/19 rue de Lille/Paris » et le cachet postal : « PARIS B^d MALESHERBES 23 JANV 12 H 14. » Proust a dû écrire cette lettre *le jeudi soir 22 janvier 1914*. Voir la note suivante.

2. Proust vient de recevoir une lettre à propos de *Du côté de chez Swann*, paru le 14 novembre 1913.

24

A REYNALDO HAHN

[Peu après le 21 janvier 1914]¹

Mon cher Genstil

Je m'ennuie tellement de te savoir fasché que je t'envoie encore un petit bonjour.

Merci bouen d'avoir entendu ce chansteur², nous en parlerons quand tu seras guersi³.

Si cela peut te montrer que je t'imite en tout je t'envoie deux petites lettres que j'ai reçues, une carte et quant à la réponse aux félicitations⁴, je les avais fait [es] d'une seule ligne et tellement froides que j'ai été stupéfait de la réponse.

Je reste dans mon lit puisque tu ne veux pas de moi⁵ mais je pense à toi boscoup mon genstil. Laisse-moi t'envoyer des petites fleurs. Tel plaisir pour moi mon bininuls chersi, encore bonjour mon chersi [.]

Marcel.

1. φ Hahn 248 (n° CLXVI). Les remerciements au destinataire pour avoir entendu un chanteur semblent situer cette lettre avant celle que Proust adresse à Mme de Caillavet et que nous situons *peu après le 25 janvier 1914* (note 2 ci-après); les allusions à la maladie du destinataire « quand tu seras guersi » (note 3), à l'offre de la lettre précédente de venir chez le destinataire (note 5), aux félicitations » (note 4) semblent situer cette lettre *peu après le 21 janvier 1914*.

2. Il s'agit sans doute d'un chanteur malheureux du nom de Peyre. Voir ci-après la lettre 32 à Mme Gaston de Caillavet, que nous situons *peu après le 25 janvier 1914*.

3. Hahn a mal à la gorge. Voir à ce sujet la lettre précédente du même au même, que nous datons du *21 ou 22 janvier 1914*.

4. Il s'agit de félicitations pour *Du côté de chez Swann*, paru le 14 novembre 1913.

5. Dans sa lettre précédente au même, Proust s'offrait à venir en dépit de son rhume s'installer chez le destinataire « si cela peut te faire rester chez toi ». Hahn a dû répondre en déclinant cette offre.

25

A REYNALDO HAHN

[Peu avant le 25 janvier 1914]¹

Cher Gunibuls

Oui, dites le lui pour la *Revue de Paris*, ce qui ne sera que mieux. Si cela ne marche pas (mais il faudrait que cela fût su tout de suite, car après cela on dira que ce n'est plus d'actualité) je pourrai l'envoyer à Chaumeix pour les *Débats*. Mais comme il doit y faire un article, cela ferait double emploi et priverait de quelque chose de mieux². Si le Comte G³ est bien avec Prévost, Blanche étant son collaborateur cela me semble très simple⁴. Que Madame de L. B. ne m'envoie pas de fleurs, c'est moi qui lui en enverrai, que cela aboutisse ou non. Mais je ne veux pas le faire avant pour ne pas avoir l'air de la pousser à cela.

Je serai « visible » jusqu'à onze heures un quart mais ne venez pas cher Genstil grispé. L'*Écho de Paris* serait très bien aussi [.]⁵

Adieu Buncht

Dites-lui qu'il n'est pas question de rétribuer le directeur. S'il y avait à le faire ce ne pourrait être que moi. Et ce serait offensant pour Blanche.

1. φ Hahn 244 (n° CLXII). Cette lettre semble suivre à peu de jours celle de Reynaldo Hahn à Mme de La Béraudière qui date du 18 janvier 1914 (note 4 ci-après); elle est antérieure, d'autre part, au samedi soir 24 janvier 1914, date de l'apparition d'un article de Chaumeix (note 2). Elle se situe donc *peu avant le 25 janvier 1914*.

2. Proust sait qu'un article de Chaumeix va paraître dans les *Débats*. Cet article y paraîtra à la date du 25 janvier 1914 (le *Journal des Débats* est un journal du soir, paraissant la veille de sa date), donc le samedi soir 24.

3. Le comte Greffulhe.

4. Jacques-Émile Blanche publie en effet des articles dans la *Revue de Paris*. Voir à ce sujet la lettre de Reynaldo Hahn à la comtesse de La Béraudière que nous datons du 18 janvier 1914.

5. L'article de Blanche sur *Swann* finira par paraître, on le sait, dans l'*Écho de Paris*, mais pas avant le 15 avril.

26

A ANDRÉ CHAUMEIX

[Le samedi soir 24 janvier 1914, ou peu après]¹

[Imaginant que l'*Éducation sentimentale* de Flaubert vînt à paraître aujourd'hui, Proust souligne qu'il n'est pas du tout certain qu'on y saisirait aisément un plan, tout comme on n'en saisit pas un, non plus, dans son livre². La composition de *Du côté de chez Swann* fait l'objet de la plus grande partie de cette lettre où apparaissent les principaux personnages de la *Recherche*. Enfin, Proust s'élève avec vivacité contre les vains reproches qui lui sont adressés sur sa méconnaissance de la langue³.]

1. * Cat. Ronald Davis, 1967, n° 177. Lettre a. s. 8 p. dont le texte nous manque. Nous donnons le résumé du catalogue. Proust répond à l'article du destinataire paru dans le *Journal des Débats* du 25 janvier 1914 (journal paraissant la veille de sa date). Il a dû écrire cette lettre le samedi soir 24 janvier 1914, ou peu de jours après.

2. Le 25 janvier 1914, dans sa *Revue Littéraire* au *Journal des Débats*, qu'il consacre en totalité à analyser « *A la Recherche du Temps perdu* » par M. Marcel Proust, (pp. 1 et 2, en bas de page sur six colonnes), André Chaumeix reconnaît que le livre est « plein de rares mérites » mais le trouve « déconcertant par la forme, par la composition, par l'abondance et la complexité ». Il le compare à « une forêt touffue trop magnifique » où les sentiers manquent, mais le trouve « un enchantement ». Il en admire l'originalité, « cette plénitude un peu étrange, mais savoureuse, cette abondance et cette richesse », mais il croit que Proust a « peu de révérence pour la composition ». Le livre lui fait penser à un roman anglais. — Jean-Henri-André Chaumeix (1874-1955), École normale supérieure (1895), agrégé de lettres.

3. « Rien ne serait plus facile que de faire à M. Marcel Proust des critiques très sérieuses. On aimerait qu'il eût plus de souci de la langue, qu'il s'aperçût de certaines négligences, même d'incorrections manifestes. » Chaumeix se plaint de « phrases trop longues et trop enchevêtrées par les incidents et les parenthèses ». *Loc. cit.*

27

A LUCIEN DAUDET

(Le dimanche 25 janvier 1914)¹

Mon cher petit,

J'ai été bien content et bien ennuyé de recevoir une lettre de vous. Car justement je venais de vous écrire et pour que ma lettre n'ait pas l'air d'une réponse, il faudra lui donner une autre forme. En tout cas, en attendant, je vous remercie bien d'avoir pensé à moi. J'avais espéré venir chez vous, mais comme on vous l'a téléphoné tantôt, ce brouillard m'a rendu impossible de me lever depuis quelques jours². Et comme je vous le disais j'étais ennuyé de ne pouvoir à cause de cela rendre à Reynaldo, malade, une ou deux des milliers de visites qu'il m'a faites! Je ne pense pas qu'il soit allé chez vous ce soir (et je n'ai pas besoin de vous dire que sa présence n'était pas nécessaire pour me faire aller chez vous!). Je peux même dire que j'espère qu'il n'y sera pas allé puisque depuis trois jours ou même quatre, il s'est enfin décidé à se soigner. Quand il m'a écrit il y a quatre jours qu'il ne viendrait pas me voir, qu'il sentait la nécessité de se soigner, j'ai été très triste de comprendre qu'il était moins bien, mais content aussi parce que ces rhumes repris l'un sur l'autre, finissent par m'ennuyer, et il était grand temps qu'il s'en occupe. Les deux premiers jours cela a plutôt augmenté chez lui. Mais aujourd'hui il m'a écrit qu'il était vraiment mieux. S'il a été assez bien pour aller chez vous sans reprendre du mal, ma joie sera complète.

Mon cher petit, que j'aurais de choses à vous dire. Si mon livre a du succès en Angleterre³ (encore plus « *Journal des Goncourt* » de le croire), c'est tout simplement parce que le nom d'Alphonse Daudet et le nom de Lucien Daudet (sans oublier celui de l'auteur des *Notes*

sur Londres ⁴, ni de l'auteur du *Voyage de Shakespeare* ⁵) y sont glorieux et chéris, votre patronage m'y a imposé. Pas en Angleterre seulement d'ailleurs.

Savez-vous qui est un écrivain italien qui signe Lucio d'Ambra ⁶? (Il a fait sur moi un article charmant et dans lequel il vous cite ⁷, ce qui m'a donné à penser que vous n'aviez pas éclairé seulement « la religion de MM. les libraires ». ⁸) Vous ai-je jamais montré les lettres que j'ai échangées à ce propos avec mon éditeur? (du reste l'article est très remarquable, tellement que je m'étais un moment demandé si ce n'était pas encore vous Lucio d'Ambra).

Mon cher petit, le flot de choses à vous dire est si énorme qu'il décourage mon peu de forces, et je résume quelques points pratiques. Mon cher petit, j'avais écrit un mot à Madame votre sœur pour lui dire que depuis bien longtemps je voulais vous donner un petit souvenir de moi, qu'elle fût assez bonne pour vous « sonder », s'enquérir de ce qui vous ferait plaisir ⁹. Mais en y réfléchissant, nous sommes de trop vieux amis pour avoir besoin « d'intermédiaire » si tendrement chéri soit-il de vous, et affectueusement respecté de moi. Donc, mon cher petit, faites-moi aussi simplement et franchement que je vous le demande, la joie de me dire sous quelle forme d'objet, qui ne serait pas en soi-même trop désagréable pour vous, je pourrai contenter ce désir de vous offrir un souvenir de moi.

En repensant à l'article de Monsieur d'Ambra, paru vers le 15 décembre ou même avant, je me rappelle que le 25 décembre, c'est-à-dire il y a déjà un mois, a paru l'article de [Maurice Rostand] que vous m'aviez demandé de vous envoyer ¹⁰. Je ne l'ai pas fait, non pas par oubli, mais parce qu'il était si excessif que j'avais peur d'avoir l'air ridicule. Mais je vous l'envoie tout de même, il y a des phrases ravissantes et il est d'une intelligence! Mon cher petit, est-ce que Z. a du talent ¹¹? Il m'a écrit et je ne sais « sur quel ton » le remercier.

Mon cher petit, je ne veux pas vous désobliger en me comparant à vous, mais enfin nous avons tous deux une position d'esprit si semblable, nous étant débarrassés (si tant est que nous en ayons jamais été embarrassés) tous deux de préjugés – ou de préjugés à rebours – à travers

lesquels les gens qui passent pour les plus libres d'esprit jugent tout et méconnaissent tout – que ce serait bien amusant de causer ensemble de tant de choses pour lesquelles je sais bien que je ne pourrais pas trouver d'autre interlocuteur que vous, et où vous n'en trouveriez peut-être pas un très grand nombre en dehors de moi.

Je ne voudrais pas avoir l'air plus *Journal des Goncourt* que le *Journal* lui-même en reparlant sans cesse de *Swann*, mais j'ai reçu des lettres très curieuses. Une (mais je vous l'ai montrée je crois) extraordinaire de Jammes¹². Qu'elle m'eût fait plaisir un mois plus tôt; par fatalité elle est arrivée un jour où j'étais tellement malheureux et complètement fou de chagrin¹³. Aussi l'ai-je lue mais non ressentie. J'ai reçu une lettre de Montesquiou, pleine de réticences, mais d'une « sensibilité » d'ami extraordinaire, et qui par là, m'a beaucoup touché¹⁴.

Mon cher petit, je sens que je vais me rendre malade à tant écrire. Je vous quitte et vous embrasse tendrement.

Marcel.

*Comment va Clary*¹⁵? Quelle est son adresse?

J'admire encore plus comme vous avez été ingénieux et efficace dans la bonté pour cet article du *Figaro*¹⁶. [Blanche] a fait un article sur moi, et il a été impossible de le faire passer nulle part¹⁷. Que de choses à vous raconter mon cher petit. Et je voulais vous écrire pour la maladie de l'Abbé Gardey¹⁸, pour la naissance du petit Empereur¹⁹. Pardonnez-moi, je pense à vous tout le temps mais je suis si malade!

1. * Cah V, 92-96 (n° VII). Cette lettre doit dater du *dimanche 25 janvier 1914* : allusion à un article paru « le 25 décembre, c'est-à-dire il y a déjà un mois » (note 9 ci-après). Notre hypothèse semble trouver confirmation dans l'allusion à « ce brouillard » qui empêche Proust de se lever « depuis quelques jours » (note 2). Voir aussi l'allusion à « la naissance du petit Empereur » (note 19 ci-après).

2. Le *Figaro* du 24 janvier 1914 signale, pour le jour précédent, un « brouillard intense », et, le lendemain, un « épais brouillard ». Le même journal affirme, le 27 du même mois, que la veille on a eu à Paris vers onze heures « quelques rayons de soleil », le brouillard

s'étant levé, puis un temps dégénéralant en bruine et, par moments, en pluie. — Il semble donc que Proust ait écrit cette lettre *avant le lundi 26 janvier*.

3. Le *Times Literary Supplement* avait en effet fait paraître un compte rendu enthousiaste de *Du côté de chez Swann* à la date du 4 décembre 1913 (p. 585). L'article n'est pas signé, mais l'auteur en est Arthur Bingham Walkley (1855-1926), critique littéraire de l'époque. Il y parle de ce roman « extraordinaire », « enchanteur » (« *fascinating* »), dont il cite un passage de plusieurs lignes.

4. Les *Notes sur Londres* de Madame Alphonse Daudet avaient paru en 1897. Cf. Cor. II, 44, note 1.

5. *Le Voyage de Shakespeare*, roman d'histoire et d'aventures, de Léon Daudet, avait paru en janvier 1896.

6. Lucio d'Ambra est le pseudonyme de Renato Manganeli (1880-1939), auteur et critique dramatique italien.

7. Allusion à l'article paru dans la *Rassegna contemporanea* du 10 décembre 1913 (année VI, série II, n° 23), aux pages 822-824, à la rubrique *Cronaca di letteratura francese* sous le titre : Marcel Proust, *Du côté de chez Swan* [sic]. Cet article commence par cette prophétie : « Ricordate questo nome et questo titolo : Marcel Proust e *Du côté de chez Swan* [sic]. Fra cinquant'anni i nostri figliuoli ritroveranno forse l'uno et l'altro accanto a Stendhal, al *Rouge et Noir* e alla *Chartreuse*. » (Souvenez-vous de ce nom et de ce titre : Marcel Proust et *Du côté de chez Swann*. Dans cinquante ans nos enfants les retrouveront peut-être l'un et l'autre à côté de Stendhal, du *Rouge et le Noir* et de la *Chartreuse*). — Le critique cite en effet la fin de l'article de Lucien Daudet paru dans *Le Figaro* du 27 novembre 1913. Voir Costanza Pasquali, Prim 60-61.

8. Allusion, semble-t-il, à la notice de publicité parue dans la *Bibliographie de la France*, III^e partie (feuilleton) du 5 décembre 1913, pp. 4038-4039 : « BERNARD GRASSET, éditeur 61, rue des Saint-Pères, 61. Paris/

« MARCEL PROUST

« *Du côté de chez Swann*/roman

« Il nous suffira, pour éclairer la religion de MM. les Libraires sur cet « admirable livre dont toute la presse s'occupe, de citer la fin de « l'article que lui consacre, au *Figaro*, Lucien-Alphonse Daudet. » Nous soulignons.

Cette notice est suivie d'une citation de l'article indiqué.

9. Nous n'avons pas retrouvé les lettres échangées avec Edmée Daudet (Mme Robert Chauvelot). Cf. Cor, XII, lettre 115, sa note 3.

10. Allusion, semble-t-il, à l'article de Maurice Rostand paru dans *Comoedia* du 26 (et non du 25) décembre 1913. Cf. ci-dessus la note 5 de la lettre 5 à Grasset. — Le nom est supprimé dans l'édition, mais l'adjectif « excessif » convient à l'article en question.

11. Le nom est supprimé dans l'édition; nous ne pouvons pas identifier la personne en question.

12. Voir le passage de la lettre de Francis Jammes que Proust cite dans sa lettre 3 à Ghéon.

13. Proust a reçu la lettre de Jammes environ une huitaine de jours après le départ d'Agostinelli. Voir Cor. XII, lettre 187 à Vaudoyer.

14. Il s'agit de la lettre 9 ci-dessus.

15. Il s'agit de Joachim comte Clary. Voir Cor. III, 50, note 4.

16. Voir à ce sujet Cor. XII, lettre 166.

17. Il doit être question de l'article de Jacques-Émile Blanche sur *Du côté de chez Swann*. Voir à ce sujet Cor. XII, lettre 193, et en appendice ci-après, la lettre 242 à Blanche. – Le nom est supprimé dans l'édition.

18. *Le Figaro* du 8 janvier 1914 avait publié, page 4, à la rubrique *Le monde religieux*, par J. de N. (Julien de Narfon), cette notice : « *La santé du curé de Sainte-Clotilde*. – M. l'abbé Gardey, curé de Sainte-Clotilde, vient d'être frappé de congestion pulmonaire à Maubourguet, au diocèse de Tarbes, son pays natal.

« On a constaté hier une sensible amélioration dans l'état du vénéré curé. »

Voir aussi le *Journal des Débats* des 8 et 9 janvier 1914, p. 4, *Nouvelles religieuses*.

19. *Le Figaro* du 24 janvier 1914, en première page, annonce : « *Naissance du Prince Napoléon-Louis* (de notre correspondant) Bruxelles, 23 janvier. Ce matin, à sept heures, la princesse Napoléon, née Clémentine de Belgique, a donné le jour à un fils très bien portant, qui recevra le nom de Napoléon-Louis. [...] ». Voir aussi le *Journal des Débats*, 24 janvier 1914, page 6.

28

A LIONEL HAUSER

102 boulevard Haussmann
25 Janvier [1914]¹

Mon cher Lionel

Veux-tu me pardonner? Ce n'est pas moi, c'est Monsieur Léon Neuburger qui m'écrit « Pour le cas où vous voudriez vendre ces titres je vous engage à vous adresser à mon gentil neveu Lionel qui se fera un plaisir(?) de vous préparer les lettres nécessaires ». La lettre « nécessaire » est pour prier la Maison Rothschild de vendre 5 dixièmes² d'action de la Royal Dutch³. Je

crois que j'aurais su la rédiger. Mais Monsieur Neuburger qui sans doute se méfie avec raison de mes capacités et peut-être est fatigué, me prie de m'adresser à toi. Donc veux-tu faire faire cette lettre et me ⁴ l'adresser ⁵ pour que je la signe et l'envoie à la Maison R[othschild].

Je suis si fatigué que je te demande la permission de ne pas donner plus de développement à mes excuses, à ma reconnaissance, à mon amitié [.]

Ton dévoué

Marcel PROUST.

1. 00 Coll. U. III. Lettre datée de la main de Proust : 25 Janvier; elle est manifestement de 1914. Voir la note 3 ci-après.

2. Ms : 5 dixièmes 4 dixièmes, mots barrés.

3. Proust semble avoir déjà fait vendre de la Royal Dutch qu'il avait à la banque Warburg au mois d'octobre 1913. Voir à ce sujet Cor. XII, lettres 121, 122, 123 et 124.

4. Ms : *me*, mot ajouté en interligne.

5. Ms : *soit directement*, mots barrés.

29

LIONEL HAUSER A MARCEL PROUST

Le 26 Janvier 1914 ¹

Mon cher Marcel,

En possession de ta lettre du 25 courant, je me suis mis en rapports avec Monsieur Neuburger pour savoir exactement dans quel sens je devais rédiger la lettre que tu devais signer et je te remets, ci-joint, cette lettre qui est le résultat de notre entretien.

Je te prie donc de la signer et de la faire parvenir à Monsieur Neuburger pour permettre à sa Maison de faire tenir à ma disposition à Amsterdam les 5/10^e d'action en question ².

De mon côté je donnerai directement à mon correspondant

à Amsterdam l'ordre de les réaliser. Prière de me faire savoir à l'occasion à qui je dois verser le produit de cette vente.

Bien sincèrement à toi

[Lionel Hauser].

P. S. Il t'intéressera sans doute de savoir que nous sommes plongés dans la lecture de ton intéressant ouvrage dont nous avons déjà lu avec délice un tiers environ³. Ce qu'il m'intéresserait le plus de savoir c'est pour combien il y entre d'histoire et pour combien d'imagination.

1. cc. Coll. U. III.

2. Il s'agit des actions de Royal Dutch dont il est question dans la lettre de Proust à laquelle Hauser répond ici.

3. Du côté de chez Swann.

30

A LIONEL HAUSER

[Le mardi 27 janvier 1914]¹

Cher Lionel

Je te remercie de tout cœur de la lettre que tu as eu la grande bonté de rédiger pour ton incapable ami².

Puisque tu t'intéresses à mon livre, comme certainement tu n'aurais pas le temps de lire les longues études qu'on lui consacre non seulement en France mais en Angleterre et en Italie³, je t'envoie un article très court de Maurice Rostand traduisant exactement l'opinion (mille fois trop élogieuse!) de son père, et qui aura pour toi l'amusement de te montrer ma photo⁴.

Pour le produit de la réalisation des Royal Dutch, c'est à mon compte chez M. M. de Rothschild frères que je te prie de le faire verser [.]

Ton ami reconnaissant et dévoué

Marcel PROUST.

1. 00 Coll. U. Ill. Lettre de réponse à celle du destinataire qui porte la date du 26 Janvier 1914; Proust a dû l'écrire le mardi 27 janvier 1914 ou le lendemain.

2. Lettre que Proust devait signer afin d'autoriser la banque Rothschild à mettre à la disposition de Lionel Hauser 5 dixièmes d'action de la Royal Dutch.

3. Voir à ce sujet la lettre 27 à Lucien Daudet.

4. Voir à ce sujet la note 5 de la lettre 5 à Grasset.

31

ROBERT DE MONTESQUIOU
A MARCEL PROUST

[Janvier 1914]¹

Cher Marcel,

Vous avez raison, et je suis heureux de vous voir, comme moi (qui ai eu plus de temps pour m'y préparer) promener sur ces questions de sentiment, et de dissentiment, un regard d'indulgence, dans lequel il entre de l'indifférence, mais aussi de la sérénité².

Tout de même, cela est plus facile sur le terrain de l'affectivité, que dans le domaine de l'esthétique. Car, parmi ce dernier, il y a, malgré tout, ce qu'on admire, et ce qu'on n'admire pas; comme, je crois bien, ce qui le mérite, et ce qui ne le mérite pas.

Sur l'autre point, les malentendus sont plus faciles, plus nombreux, et il y a longtemps que je tiens, presque toujours, pour tel, ce qui sépare des personnes valables. Il n'en est pas moins vrai que c'est fréquemment pour la Vie; parce que celui qui a tort ne veut pas en convenir, et revenir. C'est une erreur, car il prouverait ainsi que c'est lui qui avait raison.

Quoi qu'il en soit, pardonnons, même à l'aimable jeune homme qui, ayant le bon goût d'apprécier mes vers, me refuse le supplément d'orgueil, qui me viendrait d'être rapproché du Maître³.

Fortiter et suaviter.

R. M.

1. of Coll. U. Ill. Cette lettre doit dater, comme la lettre 20, à laquelle elle répond, de *janvier 1914*. Voir les notes suivantes.

2. Allusion à la question des « divergences ».

3. Allusion à Victor Hugo. Montesquiou répond à ce passage de la lettre de Proust, disant : « Quant à l'ami qui récite si bien le Duc de Clarence, il m'avait même dit qu'il vous admirait infiniment plus que Victor Hugo. Mais comme il avait ajouté qu'il n'admirait pas Victor Hugo je ne vous avais pas communiqué ce suffrage qu'infirmait cette restriction, dans tous les sens ! »

32

A MADAME GASTON DE CAILLAVET

[Peu après le 25 janvier 1914]¹

Chère Madame

J'ai un service à demander à Gaston et comme il est tellement occupé c'est à vous que j'écris, pensant que vous pourrez vous-même vous rendre compte s'il peut facilement ou non faire cela. Car si cela le gêne je peux m'adresser à quelque autre ami. Il s'agit d'un pauvre chanteur nommé Père², intéressant parce que sa femme tuberculeuse ne peut plus jouer et qu'ils ont une petite fille. Lui a chanté autrefois *Mireille* à l'Opéra-Comique³ (il doit avoir à peu près trente-huit ans, je ne le connais pas personnellement) mais il a pris du ventre et ne peut plus jouer que dans des théâtres comiques. Il voudrait avoir une *audition* à l'*Apollo*. Avant de demander à Gaston s'il pouvait lui faire avoir cette audition j'ai voulu savoir s'il chantait convenablement (ou plutôt je ne pensais pas à Gaston à ce moment-là). J'ai donc fait envoyer M. Père à Reynaldo⁴. Il m'a dit qu'il chantait assez bien pour être engagé, qu'il pourrait sans doute le faire engager au Trianon Lyrique; mais puisque l'idée fixe de cet homme est d'avoir une audition à l'*Apollo* (où Reynaldo croit qu'il aurait bien moins facilement un emploi, mais il désire tant l'audition à l'*Apollo*), Reynaldo m'a dit que Gaston était plus indiqué que lui pour cela. Si pour une raison ou l'autre (froid avec

Franck ⁵, ou toute autre cause) cela gêne Gaston, dites-le moi très franchement, je serais désolé de lui causer de l'ennui, et surtout pour quelqu'un que je ne connais pas personnellement et qui est plutôt intéressant par sa situation difficile, que par un talent qui n'a rien de remarquable (vous voyez que je n'essaye pas de vous tromper sur la qualité de l'artiste). D'ailleurs comme il est très malheureux je crois qu'il accepterait à l'Apollo les plus petits emplois, il a été régisseur d'un cinématographe etc.

Une autre chose encore. Pourrais-je savoir par vous qui a signé J. L. ⁶, dans le *Tout Paris Magazine* un article charmant sur mon livre ⁷. Je voudrais remercier l'auteur [.]

Votre respectueux ami

Marcel PROUST.

1. φ Coll. Mme André Maurois. CG IV, 128-129 (n° XIV). L'allusion à l'« article charmant » dans le *Tout Paris Magazine* (note 7 ci-après) nous permet de situer cette lettre *peu après le 25 janvier 1914*.

2. *Sic*. Il s'agit apparemment d'un chanteur du nom de Peyre. C'est le seul nom que nous trouvions sur le registre des chanteurs de l'Opéra-Comique : voir Soubies, *Almanach des spectacles*, 1901, p. 26; *ibid.*, 1902, p. 25.

3. *Mireille*, opéra en cinq actes de Gounod, d'après le poème de Mistral, livret de Jules Barbier et Michel Carré. La première représentation eut lieu au Théâtre lyrique de Paris le 19 mars 1864. Il y en eut de nombreuses reprises à l'Opéra-Comique.

4. Voir à ce sujet la lettre 24 ci-dessus, à Reynaldo Hahn.

5. Alphonse Franck, directeur du théâtre de l'Apollo depuis le 15 avril 1909. — Proust l'avait connu, paraît-il, à l'époque de son service militaire.

6. L'édition imprime : « S. L. », mauvaise leçon ; nous corrigeons d'après la photocopie de l'original.

7. Voir au sujet de l'article en question la lettre 40 à Georges de Lauris, ci-après, et sa note 9.

33

A LUCIEN DAUDET

[Le mercredi 28 janvier 1914]¹

Mon cher petit,

Votre lettre m'a rappelé mes jours de l'an d'autrefois, quand Maman me demandait ce que je voulais et que je répondais : « Donne-moi ton affection ». Et Maman me disait : « Mais, petit imbécile, tu auras tout de même mon affection, je te demande quel objet matériel tu veux. » Je ne vous demandais pas quel souvenir matériel vous vouliez, afin de ne pas vous en laisser d'immatériel, comme les dames qui donnent un étui à cigarettes pour pouvoir ne pas inviter à dîner². Mon petit Lucien, le souvenir sous une forme immatérielle me rendra toujours heureux et ne m'aurait rendu que plus heureux si j'avais pu avant vous en donner un sous une forme matérielle, puisqu'en vous étant si reconnaissant de l'avoir accepté, j'aurais eu encore cette reconnaissance-là à vous témoigner. Seulement je comprends bien, j'attends toujours des années pour tout, parce que je suis malade et ne peux arriver à rien, et alors des choses différentes se rencontrent, en tout cas je vous ai déjà assez de reconnaissance pour pouvoir vous pardonner de me refuser cette faveur tout en la regrettant.

Que de choses à vous dire, mais je n'en peux plus. Adieu Lucien gentil, Reynaldo ne « jure que par vous » dirait [...] ³ Je suis jaloux. Mais je vous embrasse tendrement[.]

Marcel.

Avez-vous reçu l'article de [Maurice Rostand]⁴? Je voulais vous en envoyer d'autres mieux, mais je suis trop fatigué.

J'ai été triste pour vous de la mort de l'Abbé

Gardey⁵. Comme j'avais envie de le connaître! Et dire que c'est lui qui meurt avant moi!

1. * Cah V, 97-98 (n° VIII). Cette lettre suit à peu d'intervalle la précédente du même au même que nous datons du 25 janvier 1914 : réplique au sujet des « cadeaux » (note 2 ci-après), allusion à l'article de Maurice Rostand (note 4). L'allusion à « la mort de l'Abbé Gardey » (note 5) semble nous permettre de dater cette lettre du mercredi 28 janvier 1914 ou du lendemain.

2. Allusion à la réponse faite par le destinataire à la lettre précédente. Lucien Daudet indique à ce sujet en note : « Je lui répondis que les « cadeaux » ne me faisaient aucun plaisir, que son amitié était un cadeau chaque jour plus important et que je le suppliais de ne rien me donner d'autre. » Cah V, 94, note 1.

3. Quelqu'un qui ne parlait qu'en « lieux communs ». (Note du destinataire : Cah V, 98, note 1.)

4. Il s'agit de l'article dont Proust avait promis l'envoi dans sa lettre précédente au même. Voir à ce sujet la note 10 de la lettre 27.

5. *Le Figaro* du mercredi 28 janvier 1914 annonce, à la page 4, à la rubrique *Le monde religieux*, par Julien de Narfon, sous le titre : *Mort du curé de Sainte-Clotilde* : « C'est dans un sentiment de profonde tristesse que nous apprenons la mort de Mgr Gardey, vicaire général de Paris et curé de Sainte-Clotilde, qui a succombé hier à quatre heures de l'après-midi, à Maubourguet, au diocèse de Tarbes. [...] » Voir aussi le *Journal des Débats* des 28 et 29, pp. 5 et 6. — L'abbé Gardey (1836-1914) était curé depuis 1883 de la paroisse Sainte-Clotilde, à Paris. C'était un prédicateur remarquable. Il est l'auteur d'une brochure intitulée *Inauguration de la chapelle commémorative de la rue Jean Goujon* (Paris, 1900, in-8). *Polybib* 130, p. 176. Il avait encouragé César Franck. Proust avait diné une ou deux fois avec lui chez les Daudet.

34

A JACQUES-ÉMILE BLANCHE

[Vers le 29 janvier 1914]¹

[...] ²

dissimulés en retrait, ont donc cessé d'être discernables. Mais je vous parlerai de cela plus tard, quand l'article aura paru, parce que je serais trop désolé que vous voulussiez y faire l'ombre d'une retouche³. Tel qu'il est,

et quelque regret qu'il me donne de n'avoir pas été plus clair, plus explicite, il m'émerveille et m'enchanté. Et je vous en ai une bien grande reconnaissance!

Votre admirateur, votre ami bien ému

Marcel PROUST.

Je me permets de vous signaler deux ou trois petites corrections purement matérielles qui ne pourraient qu'améliorer encore. Ce mot « *encore* », se trouve deux fois dans la phrase sur la convalescence⁴. Cela ne me choque nullement, mais le second pourrait à la rigueur être supprimé. Dans la première page quand vous dites qu'on ne serait pas étonné si je laissais des Mémoires, le⁵ « en » (on n'*en*⁶ serait pas étonné) peut prêter je crois à la confusion et n'est pas nécessaire⁷. Enfin dans cette même première page, je crois que si au lieu de « *braqua* » sa lorgnette, vous écriviez « *avait autrefois braqué* » sa lorgnette, il en résulterait un supplément de clarté dont je bénéficieraï⁸. Car on comprendrait mieux (c'est je crois ce que vous avez voulu dire) que ces observations purement mondaines étaient la matière de ce que j'écrivais autrefois.

J'espère que vous ne [me] trouverez pas trop audacieux en vous proposant ces si petits changements qui ne touchent en rien au jugement que vous portez sur moi et dont ce n'est pas à moi de décider s'il est plus admirable de clairvoyance ou de bonté.

1. op Lettre écrite au moment où Proust vient de lire le texte de l'article du destinataire sur *Du côté de chez Swann*; elle semble donc pouvoir être rapprochée de celle que Proust adresse à Hahn vers le 29 janvier 1914, lettre où il cite cet article pour la première fois.

2. Les quatre premières pages de l'original manquent.

3. Il s'agit de l'article du destinataire qui va paraître dans l'*Écho de Paris* du 15 avril 1914, comme le certifient les citations. Voir à ce sujet les notes suivantes. — Blanche a dû convenir avec Proust de le laisser effectuer les retouches de l'article sur épreuves : voir la lettre du même au même que nous datons du *mercredi soir 15 avril 1914*, où nous apprenons pourquoi cet article a paru non corrigé.

4. Voici la phrase en question telle qu'on l'a publiée : « Pendant une longue convalescence, un homme renoue avec la vie; mais, *encore* contraint à des ménagements il n'en reçoit *encore* les reflets qu'à travers les rideaux de sa fenêtre; il est tout à lui-même, pense, se

souvient et se retrouve lentement, par fragments. » *Loc. cit.* Nous soulignons.

5. Ms : *en*, mot barré.

6. Ms : *on n'*, mots ajoutés en interligne.

7. Voici le passage en question tel qu'on l'a imprimé : « *On ne s'en étonnerait pas si pareil observateur de la vie parisienne*, reçu dans les salons, dont il scruta les mystères avec sympathie mais aussi avec l'acuité d'une très moderne compréhension, *laissait, après lui, des mémoires*, un tableau de son époque, plein de saveur, des documents inappréciables sur la société. Mais c'est à tout autre chose qu'il travaillait loin de nous, et nous regrettons moins, sachant désormais à quoi nous en tenir, sa claustration opiniâtre. [...] M. Proust n'a pas tenu un journal, mais s'est donné le plaisir d'une sorte de cinéma, dont il reconstitue les épisodes, où il *pose* lui-même pour plusieurs personnages, jette à son gré le manteau de l'un sur les épaules de l'autre, ou sur les siennes. » *Loc. cit.* Nous soulignons.

8. Voici le passage indiqué, tel qu'on le lit dans le journal : « Je l'attendais depuis longtemps. Je croyais à peine que l'ermite volontaire d'aujourd'hui, devenu invisible après s'être tant répandu jadis, nous donnât jamais ce que son merveilleux esprit nous avait promis. Marcel Proust *braqua sa lorgnette* sur ses contemporains, comme l'abonné de l'Opéra sur les spectateurs, les acteurs et les décors. » *Loc. cit.* Nous soulignons.

35

A REYNALDO HAHN

[Vers le 29 janvier 1914]¹

Petit Boschant

Ne sois pas faché ou alors c'est toi qui es un vilain tandis que Reynaldo est plaisant et genstil. Puisque tu as aimé lilas, je t'en envoie encore petite branche, et tu me laisseras encore konstinuer ces jours-ci pour remplacer les fanés, car

Ici-bas tous les lilas meurent

(Tous les chants des oiseaux sont courts² Dieu merci ! Et pas encore assez !)

Je ne te dis pas que je redoute un peu la sonorité trop grande que la participation de la nymphe Escho risque de donner à l'offre d'article³, car tu me dirais

que tu es fasché. D'ailleurs l'expression « l'immortel Swann » ne m'a pas déplu, et dans sa concision me semble tout dire ⁴!

Je reste encore couché à cause du brouillard ⁵ mais vais très bien et peux très bien venir si te ferait plaisir.

Je suis hasgité par l'idée de changer mes heures et de n'avoir pas vu avant *Parsifal* ⁶!

1. φ Hahn 245 (n° CLXIII). Les allusions à l'article de Blanche (notes 3 et 4 ci-après), au brouillard (note 5), à *Parsifal* (note 6) situent cette lettre aux derniers jours de janvier 1914, sans doute vers le 29.

2.

*Ici-bas tous les lilas meurent,
Tous les chants des oiseaux sont courts;
Je rêve aux étés qui demeurent
Toujours...
[...]
Ici-bas tous les hommes pleurent
Leurs amitiés ou leurs amours;
Je rêve aux couples qui demeurent
Toujours...*

Œuvres de Sully Prudhomme. Poésies 1865-1866, tome 1, *Stances*, page 32, premiers vers de la pièce intitulée *Ici-bas*. – C'était la « seule poésie » que Céleste Albaret avait apprise dans son enfance, d'après ce que Proust dit dans le beau passage qu'il consacre à cette dernière et à sa sœur Marie Gineste, dans *Sodome et Gomorrhe*, II, 849.

3. Allusion, peut-être, à la comtesse de La Béraudière, maîtresse du comte Greffulhe, qui sert d'intermédiaire entre Reynaldo Hahn et *Le Journal* et la *Revue de Paris*, auxquels on avait offert l'article de Jacques-Émile Blanche sur *Du côté de chez Swann*. Jeu aussi sur le nom de l'*Écho de Paris*, où, semble-t-il, on essaie désormais de placer cet article. Voir ci-dessus, à ce sujet, la lettre 25 du même au même, et ci-après, la lettre 41.

4. Il s'agit du passage que voici de l'article de Blanche, dont Proust vient de lire le texte : « Un amour de M. Swann [sic] forme à lui seul la seconde partie du volume et un roman de la passion et de la jalousie, d'une prodigieuse analyse, douloureuse et humaine, où l'amour démasque l'acteur et montre l'homme, l'amant, dans sa vérité et ses faiblesses. Oserai-je la comparer, cette étude, à l'immortel *Adolphe* ? » *Écho de Paris*, mercredi 15 avril 1914, page 1.

5. Cf. la lettre à Lucien Daudet que nous datons du dimanche 25 janvier 1914, où Proust dit que « ce brouillard m'a rendu impossible de me lever depuis quelques jours. » Voir la note 2 de la lettre 27 ci-dessus.

6. *Le Figaro* du 26 janvier 1914 avait annoncé, page 4 : « A l'Opéra : Le succès de *Parsifal* est tel que le drame sacré de Wagner sera trois fois sur l'affiche cette semaine [...] Ces trois représentations auront lieu ce soir, après-demain mercredi et samedi. » – Proust aura sans

doute espéré assister à une de ces représentations. Depuis le 1^{er} janvier, date de la répétition générale, jusqu'à la fin du mois, on en donna onze représentations. Le succès était immense, les salles extrêmement brillantes. *Parsifal*, que la famille Wagner avait voulu réserver au seul théâtre de Bayreuth, où le drame sacré fut créé le 26 juillet 1882, tombait dans le domaine public au commencement de 1914 en vertu de la loi allemande qui fixait à trente ans seulement la durée de la propriété artistique. *Ann. Théâtre* 40, p. 2.

36

A MADAME MARTHE BIBESCO

[Vers la fin janvier 1914]¹

Princesse

Votre lettre perce un cœur qui n'est pas coupable. Vous êtes une des deux ou trois premières personnes à qui j'ai envoyé *Swann*². Je l'ai adressé faubourg Saint-Honoré à l'adresse que donnait le *Tout-Paris*. Je crois même que si je ne vous connaissais pas, je vous l'aurais envoyé à cause de l'admiration que j'ai pour vous, ce que je ne fais jamais ou presque jamais. Mais puisque j'ai eu le bonheur, vous admirant, de vous connaître, d'éprouver la bienveillance de votre jugement sinon sur moi, du moins sur ce que j'écris, puisque vous m'avez envoyé deux livres merveilleux³, comment aurais-je pu résister au désir de vous envoyer *Swann*. Je vous en donnerai un autre exemplaire quand vous serez revenue. Mais je serais heureux que celui-ci se retrouvât pour que la preuve de ma véracité fût faite.

Merci, Princesse, d'abaisser sur mon livre le regard incomparable et veuillez agréer mon admiration et mon respect [.]

Marcel PROUST.

1. oφ Coll. British Museum. Cah IV, 134. Le papier de cette lettre, gris 302 × 190 mm, sans filigrane ni vergeures, est identique à celui de la lettre à Hauser du 27 janvier 1914; elle doit dater de la fin janvier 1914; voir la note 2 ci-après.

2. Proust répond à une lettre de la princesse exprimant son admiration pour *Du côté de chez Swann*, dont Emmanuel Bibesco lui avait envoyé un exemplaire à Comarnic. Elle ne reçut celui que Proust lui avait envoyé qu'à son retour à Paris. Cah IV, 133, 135.

3. *Les Huit Paradis* (1908) et *Alexandre Asiatique* (1912). Voir Cor. IX, 243. note 3, et Cor. XI, 110, note 2.

37

A ALBERT NAHMIAS FILS

[Vers la fin janvier-février 1914]¹

Mon petit Albert

J'avais téléphoné ce soir pour vous dire différentes choses et il y en a une insignifiante que je ne peux à cause de sa longueur vous expliquer par lettre. Quant à l'autre voici. Deux amis m'ont proposé une spéculation et je n'ai accepté que pour pouvoir vous y associer². Mais comme je n'aurai qu'un tiers de chance (ou de risque) je ne pourrai en cas de chance vous donner que la moitié de mon tiers c'est-à-dire un sixième. Mais si comme je l'espère nous gagnons plus de 6 000 francs ce sera toujours mille francs qu'aura gagnés mon cher Albert et en tous cas il ne court aucun risque. Les trois valeurs dont je voudrais que vous achetiez pour moi à terme sont le North Caucasien³, l'Oural Kaspien⁴, et les Hauts Fourneaux de Caen. Je voudrais prendre pour 25 000 francs de chaque, mais je ne sais si les trois sont négociables à terme. Léon vous le dira⁵.

Dites-moi si cette affaire vous plaît mon petit Albert. Si elle ne vous plaît pas, ne la faites pas, car je ne la fais que pour m'associer à vous et sans vous j'aime mieux pas.

Quant au petit service que je voulais vous demander, quand vous pourrez passer chez moi vers sept heures ou neuf heures, ou même téléphonez plus tôt. Quant à l'affaire financière (je me répète, Aranyi)⁶, si cela vous convient achetez pour moi à terme 25 000 francs de

North Caucasiën, 25 000 d'Oural Caspiën, 25 000 de Hauts Fourneaux de Caen⁷.

Tendres amitiés

Marcel.

1. φ Cette lettre semble se situer *vers la fin de janvier ou février 1914* : voir les notes 3, 4 et 7 ci-après.

2. Un des amis en question était peut-être Louis d'Albufera, l'autre Henri Gans. Voir à ce sujet la note 4 ci-après.

3. Il s'agit de la compagnie North Caucasian Oil Fields, compagnie pétrolière du Caucase. Proust s'intéresse à cette compagnie depuis 1912 : voir Cor. XI, 232 et 234, note 7. — Il semble du reste avoir fini par garder 1000 actions de ces valeurs, comme l'on verra plus loin. Au mois d'octobre 1915, il essaiera de les revendre.

4. Il s'agit apparemment d'une société de métaux et de pétroles dans l'Oural. Albufera semble s'être intéressé à cette compagnie, et il est possible que ce soit lui qui ait proposé l'opération dont il est question ici. Dans une lettre que Mme Montaud, la mère de Louisa de Mornand, adressa à Albufera le *18 janvier 1907*, elle lui parle de son fils Joseph Montaud pour lequel elle cherche un emploi, disant : « Je sais que vous lui avez causé [sic] de la Société des Métaux des pétroles dans l'Oural. » — D'autre part, Proust avait dû entendre parler de la même compagnie par Henri Gans, car il lui avait envoyé un exemplaire de *Du côté de chez Swann*, sans doute au moment de la publication du livre, avec cette dédicace : « A Monsieur Henri Gans. Avec toute ma vive sympathie et pour lui montrer que je ne m'intéresse pas exclusivement à l'Ural Kaspiën (je suis incertain de l'orthographe). » Coll. B. N.

5. Il s'agit de David Léon, banquier-coulissier, 30, rue Le Pelletier. P.-Hach. 1911, p. 63 — Cf. Cor. XI, 25, note 3.

6. Aranyi était un ami verbeux du destinataire. Cf. Cor. XII, lettre 85.

7. Cette opération de bourse semble avoir quelque rapport avec une lettre d'avis datée du *28 février 1914* que Proust reçut d'Alphan-déry, Franckel C^{ie}. Cat. vente du 23 mai 1978, n° 71. — Cf. ci-après la lettre 50 à Nahmias.

38

A MADAME GASTON DE CAILLAVET

102 boulevard Haussmann
Samedi [31 janvier 1914]¹

Chère Madame

Je vous remercie de tout mon cœur. Et j'ai bien des remords. Si j'avais su Gaston souffrant et en train de se reposer, je ne vous aurais pas écrit. Je vis si isolé de tous que je ne m'en doutais pas. Et j'en ai beaucoup de chagrin. Vous savez que je l'aime, je peux dire (en prenant dans son [sens]² littéral, une expression que l'insincérité universelle a banalisée), *de tout mon cœur*. Mon attachement pour vous deux c'est une amitié exaltée d'autrefois pour l'un, un amour sans espoir pour l'autre, devenus avec le temps des affections plus raisonnables mais très fortes. Je souhaite de tout cœur que son repos le rétablira vite et ce repos, je suis navré de l'avoir troublé.

Mais de ce mal (de vous avoir dérangés ainsi) je ne veux pas négliger l'effet charitable qui peut sortir. Et j'envoie mon pauvre chanteur à Monsieur Terrasse³.

Je vous remercie aussi de ce que vous me dites de mon livre. J'ai eu tellement d'ennuis depuis que je l'ai écrit et j'ai si peu pensé à lui que peut-être je l'ai tout à fait oublié et que c'est moi qui me trompe en croyant que je n'y ai parlé nulle part de première communion fervente et désillusionnée, ni même de première communion du tout⁴. Mais je crois plutôt que c'est vous qui confondez. En tous cas « *felix culpa* » comme disait Renan⁵, puisque cela me vaut cette évocation de vos propres souvenirs de première communion qui ont pour moi tant de poésie⁶!

Je vous remercie encore de tout mon cœur de votre gentille réponse dont la diligence double la gentillesse (si vous ne me trouvez pas trop pédant les Romains

disaient : *qui cito dat, bis dat* celui qui donne vite, donne deux fois)⁷.

Votre respectueux ami

Marcel PROUST.

1. φ Coll. Mme André Maurois. CG IV, 129-130 (n° XV). Cette lettre porte la date du *Samedi*; comme elle suit de près celle du même à la même que nous avons pu situer *peu après le 25 janvier 1914*, elle doit dater du *samedi 31 janvier 1914*.

2. Ms : nous suppléons ici le mot que Proust semble avoir oublié, par lapsus, d'écrire.

3. Claude Terrasse avait écrit la musique pour des opérettes de Robert de Flers et Gaston de Caillavet, telles que les *Travaux d'Hercule* (1901) et le *Sire de Vergy* (1903). – Voir Cor. X, 148, note 19.

4. Voir ci-après la lettre 42 à Montesquiou où Proust cite la lettre de Mme de Caillavet.

5. Allusion, semble-t-il, à la préface des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, de Renan, où on lit, au dernier paragraphe : « Bien qu'Adam ait dû souvent regretter l'Éden, je pense que, s'il a vécu, comme on le prétend, neuf cent trente ans après sa faute, il a dû bien souvent s'écrier : *Felix culpa!* »

6. Peut-être est-ce en lisant le passage qui évoque les aubépines au Mois de Marie que Mme de Caillavet s'est souvenue de sa première communion. Voir *Du côté de chez Swann*, I, 112.

7. Voir ci-après la note 2 de la lettre 130 à Émile Straus. – Ms : la traduction française est ajoutée en interligne.

39

A ROBERT DE MONTESQUIOU

[Vers février 1914]¹

Cher Monsieur

L'abondance, l'urgence et la ferveur des choses à dire est, je commence à le croire, un motif de retard pour les lettres quand ce devrait être le contraire. On n'écrit tout de suite que les choses sans importance. Celles que je voulais vous dire à propos du merveilleux *Helleu*² étaient si nombreuses, et d'ailleurs j'avais tant à y

joindre d'autres propos, ou s'y référant, que j'ai attendu d'aller mieux, d'aller au Vésinet, votre retour³.

Mais enfin parce qu'on⁴ a trop à dire, il ne faut pas qu'en ne disant rien on laisse croire qu'on n'a rien pensé ni senti. Vous savez bien que pour moi ce n'est pas cela!

N'importe avant de vous parler de tout cela bien longuement (je me rappelle si bien tout ce que vous avez toujours écrit d'Helleu, et d'ailleurs tout ce que vous avez toujours écrit⁵. Pourquoi avez-vous supprimé le nom du Comte de Castellane dont vous parliez⁶, je m'en souviens très bien, à propos de ces beaux panneaux d'Automne⁷. Il est vrai que les circonstances ont changé) j'ai voulu vous dire comme j'avais admiré ces pages vraiment supérieures.

Je relis la *Castiglione* en attendant que vous vouliez la signer⁸ (j'aurais souscrit tout aussi bien à l'*Helleu*, si j'avais su) [.]

Votre admirateur et ami reconnaissant

Marcel PROUST.

1. cf Coll. M. H. Bradley Martin. CG I, 238-239 (n° CCXVII). Cette lettre suit, après un certain intervalle, la précédente du même au même (note 2 ci-après); elle daterait vraisemblablement du mois de février 1914. Voir les allusions au « merveilleux *Helleu* » (note 2 ci-après), à la *Castiglione* (note 6).

2. Voir la lettre précédente du même au même, où Proust exprime l'intention d'acheter le livre en question : lettre 20 et sa note 7.

3. Nous ignorons la date du retour du destinataire dans la région parisienne.

4. Ms : *n'*, mot barré.

5. Dans le beau volume intitulé *Paul Helleu*, Montesquiou réunit les diverses études qu'il a consacrées au peintre. Voir Cor. II, 364, note 3.

6. Montesquiou a amputé, en effet, de son ancienne introduction, l'étude qu'il place en tête de cet ouvrage sur Helleu. Voici le passage supprimé : « Le jeune et brillant comte de Castellane vers lequel sont anxieusement dirigés bien des regards pleins de rêves artistes à réaliser, sera-t-il le Mécène promis; un collectionneur non content de meubler des galeries reconstituées selon d'antiques plans, d'authentiques mobiliers issus de la légitime union du Boulle femelle avec le Boulle mâle; mais un Aladin compliqué de Louis, une baguette et un sceptre, la féerie et l'histoire? — Et puisqu'on nous parle de Trianon à propos de l'étage de marbre rose que Paris voit s'édifier en une nuit,

entre non moins d'étonnement que n'en fit jaser le palais du Conte oriental — un vers célèbre méritera-t-il de courir sur son sarancolin :

« *Un regard de Louis enfantait des Corneille ?*

« L'éternelle et palpitante question se pose à cette occasion et d'une éloquence cette fois embellie d'espérance en la jeunesse et la fantaisie. » *Autels privilégiés* (1899), chapitre XIX, p. 321 ; *Professionnelles Beautés* (1905), chapitre IX, p. 125. — Il s'agit du comte Boni de Castellane. Voir Cor. II, 91, note 6.

7. Il s'agit de panneaux automnaux représentant Versailles, exposés au Champ-de-Mars en avril 1897 par Helleu. — L'édition imprime : « panneaux d'Antoine » mauvaise leçon ; nous corrigeons d'après l'original.

8. Voir à ce sujet la note 8 de la lettre 20 du même au même. Montesquiou n'a pas dit qu'il accepte de signer les exemplaires que Proust se propose de lui soumettre.

40

A GEORGES DE LAURIS

[Premiers jours de février 1914]¹

Cher Georges

J'ai été triste de ne pouvoir vous voir ces temps-ci. Votre amitié m'eût réconforté. J'en ai besoin et je ne peux pas travailler.

Je relis au fur et à mesure qu'on m'en donne les copies à la machine les anciennes feuilles de mon second volume et je n'ai pas le courage de corriger les fautes d'orthographe².

Je ne vous voyais pas parce que je suis trop malade, et aussi par une fausse délicatesse qui était d'autant plus stupide qu'un fait était intervenu depuis, que j'ignorais. On m'avait appris que M. Hervieu m'était hostile pour le prix de l'Académie (que je n'ai d'ailleurs jamais sollicité) et je craignais si nous en parlions que cela pût être interprété comme une « pression » ou une « récrimination ». Or quand vous êtes venu la dernière fois, le prix était déjà donné et je n'en avais rien su, de sorte que je n'aurais nullement « eu l'air » etc³. Mais j'avais passé la journée à relire ces feuilles sans avoir

même la force de corriger les fautes matérielles et j'étais trop souffrant pour causer.

Vous m'aviez promis un manuscrit de vous, peut-être susciterait-il en moi plus d'intérêt et d'activité que le mien ⁴. Vous serez bien gentil de ne pas parler autour de vous de cette chose d'Hervieu. Ce ne serait pas la peine n'ayant pas voulu en parler quand cela aurait pu servir à quelque chose de vous en parler maintenant que cela ne peut plus servir à rien, puisque la chose est terminée. Je crois que les voix se sont partagées également entre M. (l'auteur de *Laure*) ⁵ et un autre dont je ne sais pas le nom ⁶ (sans doute M. Valéry Larbaud) ⁷.

Au revoir, cher Georges, je pense beaucoup à vous et j'ai été bien content de vous revoir dernièrement [.]

Votre

Marcel.

Vous ne savez pas qui a ⁸ signé J. L. dans le *Tout Paris Magazine* un article aimable disant précisément qu'il est étonnant qu'aucun des corps « constitués ne se soit honoré » en me donnant un prix ⁹?

1. oφ Coll. M. H. Bradley Martin. Lauris 236-237 (n° LXXVI), lettre datée par erreur, dans l'édition, de « 1913 ». Les allusions à la séance de l'Académie française du 29 janvier 1914 (note 6 ci-après), et au *Tout Paris Magazine* du 25 janvier 1914 (note 9) semblent situer cette lettre aux *premiers jours de février 1914*.

2. *Sic*. Il s'agit apparemment des cahiers de la deuxième partie de l'œuvre, qu'il fait dactylographier à la machine.

3. Lauris a dû venir chez Proust le vendredi 30 janvier, jour où on annonça le prix en question. Voir à ce sujet la note 6 ci-après.

4. Lauris aurait voulu soumettre à Proust un nouvel ouvrage au mois d'août 1913. Voir Cor. XII, lettre 113.

5. Il s'agit d'Émile Clermont. Voir Cor. XII, note 28 de la lettre 116.

6. Allusion à la séance du jeudi 29 janvier. *Le Figaro* du vendredi 30 janvier 1914 publie, page 3, sous le titre : *A l'Institut : Académie française*, par Charles Dauzats, le compte rendu de la séance en question. On y lit : « Comme nous l'avions fait prévoir, le grand prix de littérature n'a pas été décerné. L'Académie était trop divisée, et il est arrivé que MM. Clermont et Variot, les deux candidats que nous avions indiqués comme favoris, ont eu, au second comme au premier tour de scrutin, un nombre égal de suffrages. » Vingt-quatre académiciens étaient présents; la majorité devait donc être de treize suffrages, alors que chacun des deux candidats nommés n'en avait que

neuf. — Le second candidat était Jean-James Variot (1881-1941 ?), auteur des *Hasards de la Guerre*, livre qui avait retenu l'attention de plusieurs des membres de l'Académie Goncourt en 1913. Voir *Gil Blas*, 4 décembre 1913, p. 1.

7. Il ne s'agit pas de Valéry Larbaud, que Proust confond avec Variot. Mais il aurait pu lire le livre de Larbaud intitulé *A. O. Barnabooth, son journal intime*, qui avait paru dans la *Nouvelle Revue Française* du 1^{er} février au 1^{er} juin 1913.

8. Ms : a, mot ajouté en interligne.

9. Il s'agit du *Tout Paris : Magazine illustré mondain*, du 25 janvier 1914, page 7, où on lit, sous le titre : *Les Lettres : Quelques Livres « Du côté de chez Swann », par Marcel Proust* : « Cette seule note ne saurait suffire à donner une idée précise de ce roman, où abondent les analyses les plus fines et les plus exactes que nous ayons lues depuis longtemps. Le style même de M. M. Proust, sa richesse et sa souplesse extraordinaires, le charme de ses descriptions, sa puissance poétique font de *Du côté de chez Swann* un ouvrage d'une qualité rare, telle qu'il faut s'étonner qu'aucun des groupes institués ne se soit honoré en le couronnant. » Nous soulignons.

41

REYNALDO HAHN A MADAME DE LA BÉRAUDIÈRE

[Le lundi 2 février 1914]¹

[Sur le point de partir pour deux jours, Hahn demande à la destinataire de répondre, au sujet de l'*Écho de Paris*, à Marcel Proust, 102, boulevard Haussmann, lui faisant savoir]

si c'est gracieusement qu'on accepte de publier l'article². Nous voulons être sûrs [...] que l'article n'ait pas été accepté sous condition d'en payer la publication pour des raisons de dignité littéraire. [...]

1. o Lettre-pneumatique à l'adresse : *Mme la Comtesse de la Béraudière* / 4, rue Alfred de Vigny / Paris, et le cachet postal : « PARIS 16 45 2 du 2 14 ». Cette lettre doit dater du lundi 2 février 1914 : allusion à un article devant paraître dans l'*Écho de Paris* (voir la note 2 ci-après).

2. Il s'agit de l'article de J.-E. Blanche sur *Du côté de chez Swann*. Voir à ce sujet la lettre 25 à Reynaldo Hahn et sa note 5.

42

A ROBERT DE MONTESQUIOU

[Février 1914]¹

Cher Monsieur,

Comment avez-vous pu croire que j'aie voulu dire cela ! Je croyais simplement vous montrer, avec quelle affectueuse fidélité et quelle admirative mémoire, je conserve le souvenir de ces pages déjà anciennes, et comme rien pour moi de ce que vous avez fait de mémorable, ne s'est perdu². N'est-ce pas ce qui devrait le plus toucher un artiste ?

Pour moi, rien ne me toucherait davantage, mais cela n'arrive jamais (et d'ailleurs, certes, je ne le mérite pas autant !) Et même, d'un livre paru quelques mois à peine auparavant, on ne me parle jamais qu'avec erreurs qui prouvent oubli ou non lecture. Sans aller toujours cependant jusqu'au point d'une dame de nos amies qui, elle, devait m'écrire : « Je relis sans cesse ce passage de *Swann* relatif à la première communion, car j'ai éprouvé les mêmes angoisses, les mêmes désillusions. »³ Or, il n'y a nulle première communion dans ce livre. Ou au point de mon ami, parfait d'ailleurs, Louis d'Albufera qui ne peut arriver à se rappeler s'il a lu ou non *Swann*. « Si je l'ai reçu, me dit-il, tu peux être sûr que je l'ai lu, mais je ne suis pas certain de l'avoir reçu. »⁴

Les trois cartes hostiles m'ont causé une telle nostalgie de d'Artagnan que j'ai failli prendre le train pour venir prendre conseil « et surtout vous voir »⁵.

*Vous l'avez, en dormant, cher Comte, échappé belle*⁶.

Mais la maladie m'a retenu comme en ce moment elle m'empêche de prolonger cette lettre mais non de vous redire mes hommages d'attachement admiratif.

Marcel PROUST.

1. * Copie B. N., n.a.f. 15252, ff. 11 verso-15 recto. Cette lettre doit dater du mois de *février 1914* : allusions à une lettre précédente (note 2 ci-après), à une lettre de Mme de Caillavet à laquelle Proust a répondu le *31 janvier 1914* (note 3), à une remarque d'Albufera au sujet de l'envoi d'un exemplaire de *Swann* (note 4).

2. Allusion, semble-t-il, à la réponse du destinataire à la lettre 39 où Proust, lui parlant de son livre sur Helleu, demandait « Pourquoi avez-vous supprimé le nom du Comte de Castellane dont vous parliez, je m'en souviens très bien, à propos de ces beaux panneaux d'Automne. » – Nous n'avons pas retrouvé la lettre de Montesquiou à laquelle Proust répond ici.

3. Il s'agit de Mme Gaston de Caillavet. Voir à ce sujet la lettre 38 ci-dessus, que nous datons du *Samedi [31 janvier 1914]*.

4. Voir ci-après la lettre 115 à Antoine Bibesco.

5. Allusion, semble-t-il, à des cartes postales que Montesquiou a dû envoyer à Proust et qu'il expédiait de la campagne où il faisait un séjour dans son castel d'Artagnan, dans les Hautes-Pyrénées. Cf. Cor. IV, 92, note 9.

6. Cf. Molière, *Les Femmes savantes*, acte IV, scène 3, vers 1266 (Trissotin à Philaminte) :

Nous l'avons en dormant, Madame, échappé belle.

43

A JACQUES RIVIÈRE

102 boulevard Haussmann
[Le vendredi 6 février 1914]¹

Monsieur,

Enfin je trouve un lecteur qui *devine* que mon livre est un ouvrage dogmatique et une construction² ! Et quel bonheur pour moi que ce lecteur, ce soit vous. Car les sentiments que vous voulez bien m'exprimer, je les ai souvent ressentis en vous lisant ; de sorte que chacun de notre côté nous avons fait les premiers pas l'un vers l'autre et passé les jalons d'une amitié spirituelle. Vous ne trouvez pas mon livre sans défauts, je n'aime pas vos articles sans réserves. Mais cela n'empêche pas d'aimer ; quoique vous ayez dit de Stendhal, dans une parenthèse indignée, absurde et charmante : « Il juge ses amis ! »³

J'ai trouvé plus probe et plus délicat comme artiste de ne pas laisser voir, de ne pas annoncer que c'était justement à la recherche de la Vérité que je partais, ni ⁴ en quoi elle consistait pour moi. Je déteste tellement les ouvrages idéologiques où le récit n'est tout le temps qu'une faillite des intentions de l'auteur que j'ai préféré ne rien dire. Ce n'est qu'à la fin du livre, et une fois les leçons de la vie comprises, que ma pensée se dévoilera. Celle que j'exprime à la fin du premier volume, dans cette parenthèse sur le Bois de Boulogne que j'ai dressée là comme un simple paravent pour finir et clôturer un livre qui ne pouvait pas pour des raisons matérielles excéder cinq cents pages, est *le contraire* de ma conclusion. Elle est une étape, d'apparence subjective et dilettante, vers la plus objective et croyante des conclusions. Si on en induisait que ma pensée est un scepticisme desenchanté, ce serait absolument comme si un spectateur ayant vu à la fin du premier acte de *Parsifal*, ce personnage ne rien comprendre à la cérémonie et être chassé par Gurnemantz ⁵, supposait que Wagner a voulu dire que la simplicité du cœur ne conduit à rien.

Dans ce premier volume vous avez vu le plaisir que me cause la sensation de la madeleine trempée dans le thé, je dis que je cesse de me sentir mortel etc. et que je ne comprends pas pourquoi ⁶. Je ne l'expliquerai qu'à la fin du troisième volume ⁷. Tout est ainsi construit. Si Swann confie si bénévolement Odette à Charlus (ce qui me donne l'air d'avoir voulu rééditer les banales situations de mari confiant en l'amant de sa femme) c'est que M. de Charlus bien loin d'être l'amant d'Odette est un homosexuel qui a horreur des femmes et Swann le sait. Vous verrez de même dans le troisième volume la raison profonde de la scène des deux jeunes filles ⁸, des manies de ma tante Léonie ⁹ etc.

Non, si je n'avais pas de croyances intellectuelles, si je cherchais simplement à me souvenir et à faire double emploi par ces souvenirs avec les jours vécus, je ne prendrais pas, malade comme je suis, la peine d'écrire. Mais cette évolution d'une pensée, je n'ai pas voulu l'analyser abstraitement mais la recréer, la faire vivre. Je suis donc forcé de peindre les erreurs, sans croire

devoir dire que je les tiens pour des erreurs; tant pis pour moi si le lecteur croit que je les tiens pour la vérité. Le second volume accentuera ce malentendu. J'espère que le dernier le dissipera. Il m'est bien doux de sentir que du moins il n'y en a pas eu entre vous et moi et je vous prie d'agréer, pour la bonté que vous avez eue de me le dire, ma très profonde (et j'espère que vous me permettrez un jour d'ajouter très affectueuse) reconnaissance [...]

Marcel PROUST.

1. φ Riv 1-3 (n° I); édition de 1976, pp. 27-28. La date du « 7 février 1914 » est inscrite en tête de l'original de la main du destinataire : elle doit être soit celle du cachet postal de l'enveloppe, soit celle d'arrivée. Proust a dû écrire cette lettre *le vendredi 6 février 1914*. — Il souligne deux fois le numéro de l'immeuble où il demeure.

2. Les lettres que Rivière adressa à Proust ont dû être détruites ou perdues. Mais Rivière a parlé rétrospectivement de sa première lecture de *Du côté de chez Swann* : « Je n'oublierai jamais l'émerveillement, l'émotion profonde où je fus tout de suite plongé. » *La Nouvelle Revue Française*, 1^{er} avril 1925, n° CXXXIX, p. 787, *Marcel Proust*, par Jacques Rivière.

3. Allusion à l'article intitulé *De la sincérité envers soi-même*, paru dans la *Nouvelle Revue Française* du 1^{er} janvier 1912, n° XXXVII, page 16, où Rivière parle de Stendhal en ces termes : « Vie stérile, et de plus en plus triste à mesure qu'elle s'avance ! Et quels événements après tout finit-il par mériter ? Conversations de salon, amitiés légères (*il juge ses amis !*), spectacles, intrigues d'un soir. De l'amour, où il excelle, il ignore la fidélité qui est une chose dure, pesante, interminable, mais réelle comme le travail des champs. » Nous soulignons.

4. Ms : *ni*, mot ajouté en interligne.

5. *Sic*. Il s'agit de Gurnemanz, un des principaux personnages de *Parsifal*, rôle joué à l'Opéra par Delmas. — Voir la note 6 de la lettre 8 à Ghéon.

6. « Mais à l'instant même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire, de la même façon qu'opère l'amour, en me remplissant d'une essence précieuse : ou plutôt cette essence n'était pas en moi, elle était moi. *J'avais cessé de me sentir médiocre, contingent, mortel.* » *Du côté de chez Swann*, I, 45. Nous soulignons.

7. En parlant du « troisième volume », Proust suppose que toute son œuvre pourra tenir en trois volumes. L'explication vient lors de la *Matinée chez la princesse de Guermantes*, dans *Le Temps retrouvé* : III, 866-879.

8. Voir *La Prisonnière*, III, 261-263.

9. Voir *Ibid.*, III, 78-79.

44

A REYNALDO HAHN

[Le dimanche soir 15 février 1914, ou peu après]¹

Mon Genstil

J'ai ce soir en relisant encore le *Tableau de la France* de Michelet cherché quelle était la phrase française que j'admirais le plus en ce moment et j'ai cru d'abord que c'était une phrase de ce morceau sur le Languedoc². Mais après réflexion, et hésitations aussi où Chateaubriand « eut des voix » je donne le prix à ceci :

« En ne respirant pas, en n'interrompant pas (Ganderax dirait : pampas)³ (pardon je crois qu'il y a " point ") le développement de *cette voûte musicale, on évoque dans sa quiétude sereine la nuit étoilée au milieu de laquelle monte le chant du rossignol.*⁴ »

Je ne sais pas ce que vous en pensez mon Genstil mais j'ai peine à croire que vous soyez inconscient et incapable à l'instar de vieilich Krauss de vous rendre compte des belles choses que vous faites⁵.

Hasbouen

BUNCHT.

1. φ Hahn 246 (n° CLXIV). Cette lettre doit dater du *dimanche soir 15 février 1914*, ou de peu de jours après : citation d'une conférence du destinataire parue à la date indiquée (note 5 ci-après). Cf. aussi la note 4.

2. *Le Tableau de la France*, de Jules Michelet (1798-1874), figure en tête du deuxième tome de son *Histoire de France : Moyen Age*, livre III. Le morceau sur le Languedoc se trouve dans les *Œuvres complètes de J. Michelet*, deuxième tome, aux pages 42 à 47. S'agirait-il de la phrase, ou du passage, que voici ? : « La plupart de ces villes sombres, dans les plus belles situations du monde, ont autour d'elles des plaines insalubres : Albi, Lodève, Agde la noire, à côté de son cratère. Montpellier, qui voit à son choix les Pyrénées, les Cévennes, les Alpes

même, a près d'elle et sous elle une terre malsaine, couverte de fleurs, tout aromatique et comme profondément médicamentée; ville de médecine, de parfums et de vert-de-gris. » *Loc. cit.*, p. 43.

3. Voir, au sujet de Louis Ganderax, Cor. XI, lettre 68.

4. Citation tirée de la fin de la deuxième conférence de Reynaldo Hahn, que venait de publier le *Journal de l'Université des Annales* du 15 février 1914, page 293, sous le titre : *Comment chante-t-on ?*. On y lit : « En ne respirant pas, en n'interrompant point le développement de cette voûte verbale et musicale, on évoque dans sa quiétude sereine la nuit étoilée au milieu de laquelle monte le chant du rossignol. » Cette conférence forme le deuxième chapitre du livre intitulé *Du chant*. Voir page 72, fin du chapitre II.

5. Allusion à une anecdote que Hahn raconte dans la même conférence à propos de la grande tragédienne lyrique d'origine viennoise, Mme Gabrielle Krauss (1842-1906). La première fois qu'elle chanta en public l'oratorio de Gounod intitulé *Gallia*, elle se trouvait mal disposée vocalement et avait le trac. Au moment où elle attaquait la phrase : « Reviens, reviens vers le Seigneur, le Seigneur Dieu », elle sentit qu'elle allait manquer de souffle :

« Elle aurait pu alors respirer entre *le Seigneur* et *le Seigneur Dieu* : ç'eût été fort acceptable, et la respiration placée à ce moment eût fait l'effet d'une virgule; mais Mme Krauss, qui était une artiste tout instinctive, — Mme Krauss qui, peut-être eût été incapable d'expliquer la plupart des belles choses qu'elle faisait, — Mme Krauss décida instantanément, sans même savoir pourquoi ni comment, quelque chose d'infiniment plus beau. Disant d'une seule respiration : *Reviens, reviens vers le Seigneur* et se forçant jusqu'au deuxième *le Seigneur*, elle respira seulement, d'une façon pleine, profonde, audible et flagrante avant *Dieu*, ce qui donna : *Reviens, reviens vers le Seigneur, le Seigneur... DIEU*. » Nous soulignons. *Loc. cit.*, pages 289-290. Cf. *Du chant*, pp. 65-66, texte retouché.

45

A HENRY BORDEAUX

102 boulevard Haussmann
[Peu après le 14 février 1914]¹

Cher ami

En lisant l'autre jour dans la *Revue Hebdomadaire* le bel article où vous dites, (surtout à propos de M. de Curel), des choses si profondes², j'ai été bien touché de trouver une citation de mon livre³. Cela m'a fait bien

plaisir de voir ces phrases sur les vieilles maisons reproduites par vous qui avez, comme personne, parlé de la Maison ⁴.

Si jamais vous avez le temps de parcourir mon livre, je serais bien heureux que vous l'ouvriez de préférence au deuxième chapitre (de ce premier volume) ⁵. Je suis sûr que toute la partie sur la jalousie vous intéresserait.

Malheureusement je n'ai pu revoir les dernières épreuves et il y a une foule de fautes d'impression que de bienveillants critiques ont prises pour des fautes de français ⁶. Oui je serais très content si jamais vous pouviez lire ce deuxième chapitre. Peut-être alors trouveriez-vous que mon livre (essentiellement dogmatique d'ailleurs et dont la composition n'apparaîtra qu'à la fin du troisième volume) n'est pas précisément « minutieux » (ni d'ailleurs, hélas, « charmant ») ⁷.

J'ajoute cela parce que je tiens tant à votre estime. Mais ce que je voulais surtout c'était vous remercier de cette joie que vous m'avez donnée. En trouvant mon nom au milieu de votre chronique il m'a semblé que nous nous rencontrions de nouveau, comme nous le fîmes jadis à Thonon. Et j'ai gardé de vous un souvenir si vif (que plus tard l'admiration, la lecture, ont agrandi sans le modifier) que j'ai ressenti, de votre attention si délicate, une joie émue que de grands articles ne m'ont pas donnée.

Croyez que de cela je vous reste bien reconnaissant [.]

Votre dévoué

Marcel PROUST.

1. op Bord 118-119; *Histoire d'une vie*, III, pp. 84-85. Cette lettre se situe peu après le 14 février 1914 : allusion à un article du destinataire lu « l'autre jour dans la *Revue Hebdomadaire* » et qui a paru ce jour-là (notes 2 et 3 ci-après).

2. Il s'agit de l'article d'Henry Bordeaux paru dans *La Revue hebdomadaire* du 14 février 1914, rubrique *La Vie au théâtre*, pp. 266 à 292; la *Danse devant le miroir* de François de Curel est la dernière des cinq pièces dont Bordeaux rend compte. — Proust pense peut-être à une remarque du critique relative à cette pièce : « Nous créons nous-mêmes nos amours, comme dans la philosophie d'Hegel ou de Fichte nous créons le monde extérieur qui n'existe que par opposition au moi. » *Loc. cit.*, p. 285.

3. A propos d'une scène de *La Belle Aventure*, comédie de Gaston de Caillavet, Robert de Flers et Étienne Rey, Bordeaux consacre seize lignes de son feuilleton à la citation d'un passage de *Du côté de chez Swann* (I, 49) qu'il présente ainsi : « Je me souviens d'un passage délicieux et démesuré du livre charmant et minutieux de M. Marcel Proust, *A la recherche du temps perdu*, sur les chambres des vieilles maisons : [...] » Le critique omet une partie de la phrase qu'il cite. *Loc. cit.*, p. 247. Il a peut-être lu le passage qu'il cite dans les *Annales politiques et littéraires* : voir Cor. XII, note 6 de la lettre 136. Proust s'en doute du reste, comme le prouve la suite de la lettre.

4. Allusion au roman du destinataire paru en 1913 sous le titre *La Maison*. Cf. Cor. XII, lettre 63.

5. *Un amour de Swann*.

6. Allusion surtout à Paul Souday. Voir à ce sujet Cor. XII, lettre 191.

7. Ce sont les termes employés par le destinataire pour qualifier le livre de Proust. Voir la note 3 ci-dessus.

46

A BERTRAND DE FÉNELON

[Février ou avril 1914]¹

Mon cher Bertrand

Je t'ai envoyé une première édition à Cuba², le premier jour³. On me dit que tu es à Paris⁴. Alors je t'envoie un exemplaire du nouveau tirage⁵ ici, dans la peur que mon livre ne soit pas entre les mains d'un des êtres que j'aime le plus profondément.

Marcel PROUST.

1. o Exp. M. P., n° 402, f, envoi autographe d'un exemplaire de *Swann* (note 5 ci-après). Comme Proust a entendu dire que le destinataire est à Paris (note 4), il doit écrire au mois de *février (ou d'avril) 1913*.

2. D'après les *États de service du personnel* du Ministère des Affaires étrangères, le destinataire fut envoyé à la Havane le 4 avril 1914. Ann. Dipl. 57^e année (1914), p. 291.

3. Il s'agit de *Du côté de chez Swann*, paru le 14 novembre 1913.

4. On a dû rappeler le destinataire à Paris afin de le nommer à son nouveau poste. Il fut envoyé à Christiania le 21 février 1914. *Ibid.*

D'autre part, d'après le témoignage de la princesse Marthe Bibesco, Bertrand de Fénelon revint en France « au mois d'avril 1914, pendant son dernier congé. » Il n'est donc pas impossible que Proust lui ait envoyé à ce moment-là l'exemplaire en question ici. Cah IV, 136.

5. L'exemplaire en question porte la mention « Quatrième édition ».

47

A HENRY BORDEAUX

102 boulevard Haussmann
5 Mars 1914¹

Cher ami

J'ai été si malade ces temps-ci que je n'ai pu vous écrire. Mais je n'ai, depuis votre lettre, cessé de penser à² vous, avec une gratitude bien émue. Comment, vous aviez eu l'idée de parler de mon livre dans l'*Écho de Paris*? Certainement cet article m'aurait fait un grand plaisir; mais pas autant tout de même que votre intention.

Ma vie solitaire m'aide un peu à « retrouver » (pas dans le sens plus³ « ésotérique » que dévoilera le dernier volume de mon roman) le temps perdu. Ainsi je me souviens si bien de ces courts moments que nous avons passés ensemble, je les prolonge, et j'ai toujours interrompu ainsi la prescription de l'amitié. Ainsi votre charmante pensée a-t-elle pu

Tombant comme une larme à la place précise⁴
faire cristalliser d'un seul coup ces souvenirs et ces regrets dont j'étais saturé.

Vous me dites que vous viendrez me voir, je sais que vous ne le pourrez pas, et d'ailleurs c'est mieux ainsi, car je ne suis pas en état de recevoir. Quand par hasard je suis assez bien pour interrompre mes fumigations et me lever, j'en profite (c'est bien rare) pour sortir, et ainsi il me serait peut-être encore moins difficile d'aller vous trouver dans le « provincial et doux Passy »

comme vous dites dans un de vos romans (la *Croisée des chemins* il me semble)⁵. Il ne doit plus être d'ailleurs « provincial » du tout. Du reste votre Ranelagh n'est pas Passy mais plutôt cette lisière du Bois où Pascal (cette fois je suis sûr de ne pas me tromper) dit au cocher : « où vous voudrez » par une fin d'après-midi oblique et dorée⁶.

Je vous dis adieu parce que cela me fatigue d'écrire longuement; j'avais seulement voulu et du fond du cœur, vous dire « merci ». Je connais trop bien les directions de votre esprit pour pouvoir croire que vous pensez de mon livre ce que Francis Jammes par exemple en pense (et qui est à mon avis fort exagéré)⁷. Mais c'est plutôt l'ami lointain qui vous remerciait d'un souvenir et repérait la distance de ces jours de Thonon. Pendant que je vous écris une voisine joue inlassablement l'*Appassionata*⁸ et c'est à un autre de vos livres qu'aussitôt je pense, les *Yeux qui s'ouvrent*⁹. Mais ma voisine ne joue pas « triste »¹⁰.

Merci encore et croyez à mon fidèle admiratif et affectueux souvenir [.]

Marcel PROUST.

1. cf. Bord 120-121; *Histoire d'une vie*, III, p. 86. Lettre datée de la main de Proust.

2. Ms : à, en surcharge sur *avec*, barré. — Voir ci-après au sujet de l'article de Bordeaux la lettre 58 à Grasset.

3. Ms : *plus*, mot omis dans l'édition.

4. Sully Prudhomme, *Aux amis inconnus*, fin de la cinquième strophe. Voir Cor. VIII, 168, note 9.

5. « Les Avenière habitaient rue Desbordes-Valmore, dans le provincial et doux Passy, une de ces villas en retrait que protège une grille recouverte de lierre. » Nous soulignons. Henry Bordeaux, *La Croisée des Chemins*. Paris, Librairie Plon [1909], page 89, début du chapitre IV. Les Avenière sont la famille de la fiancée du héros, Pascal Rouvray.

6. « Il erra dans les rues de Passy, ne sachant où aller. Quand il se retrouva dans l'avenue Henri-Martin, il hésita encore sur la direction. C'était l'heure dorée où, avant de disparaître, le soleil pénètre de biais entre les arbres, dans les allées, sur les places. Il ne pouvait regagner le boulevard Saint-Germain où il habitait avant d'avoir recouvré un peu de calme. Sur la lisière du bois de Boulogne il héla une victoria.

« — Quelle adresse ? s'informa le cocher.

« — Où vous voudrez. » *Ibid.*, page 312, chapitre VI. Nous soulignons.

7. Voir à ce sujet la lettre 3 à Ghéon.

8. Il s'agit de la *Sonate en fa mineur*, n° 23, opus 57 (1804 et 1807) de Beethoven.

9. *Les Yeux qui s'ouvrent*, roman d'Henry Bordeaux, Paris, Librairie Plon, 1908.

10. Allusion au chapitre III de la troisième partie du roman en question, où Mme Derize joue en présence de sa fille : « Une autre fois, s'étant remise à ses études de piano qui avaient été poussées assez loin, mais d'une façon plutôt mécanique, elle reprenait la sonate de Beethoven qu'on a appelée si justement l'*appassionata* et la vivait si intensément qu'elle en oubliait sa peine, ou plutôt lui donnait son expression pathétique. Après l'allegro tourmenté, mais éclairé par les retours d'une phrase d'amour ardente et triste, et l'andante qui s'élève au-dessus des tempêtes humaines jusqu'à la sérénité, elle commençait la troisième partie qui est coupée d'appels désespérés, quand elle entendit pleurer Marie-Louise dont elle avait oublié la présence.

« — Qu'as-tu, ma chérie ?

« — Je ne sais pas. *Tu joues si triste !* » *Op. cit.*, page 281. Nous soulignons.

48

A ANDRÉ GIDE

102, boulevard Haussmann
6 mars [1914]¹

Mon cher Gide,

Je ne vous remercierais pas aussi vite de votre hindou, préférant attendre de l'avoir bien lu², si je n'avais grand plaisir à vous dire que je suis toujours le captif anxieux et ravi de vos *Caves du Vatican*. Ce n'est pas ma faute si vous nous donnez à admirer simultanément des choses si différentes — si différentes qu'il est confondant et bien beau qu'un même être puisse tenir tout « l'entre-deux ». Je trouve bien noble et haute l'humilité dont vous faites preuve devant Tagore³, et je la relie à votre conscience de juré⁴. Mais dans la création de Cadio⁵, personne ne fut objectif avec autant de perversité depuis Balzac et *Splendeurs et Misères*. Encore, je pense, que Balzac était aidé, pour inventer Lucien de Rubempré, par une certaine vulgarité person-

nelle. Il y a un certain « grain de peau »⁶, dans les propos de Lucien, dont le naturel nous enchante, mais qu'on retrouve souvent chez Balzac et même dans sa correspondance⁷. Tandis que vous, pour créer Cadio!...

J'aurais beaucoup à vous dire de ce roman, plus passionnant qu'un Stevenson, et dont les épisodes convergent, composés comme dans une rose d'Église. C'est à mon goût la composition la plus savante, mais je n'ai peut-être pas le droit de dire cela, puisque, ayant mis tout mon effort à composer mon livre, et ensuite à effacer les traces trop grossières de composition, les meilleurs juges n'ont vu là que du laisser-aller, de l'abandon, de la prolixité⁸.

Il y a certaines choses que je ne peux aimer, dans vos *Caves du Vatican*, qu'en me forçant. Je ne parle pas seulement des boutons de Fleurissoire⁹, mais de mille détails matériels; moi je ne peux pas, peut-être par fatigue, ou paresse, ou ennui, relater, quand j'écris, quelque chose qui ne m'a pas produit une impression d'enchantement poétique, ou bien où je n'ai pas cru saisir une vérité générale. Mes personnages n'enlèvent jamais leur cravate¹⁰, ni même n'en renouvellent le « jeu » (comme au commencement d'*Isabelle*)¹¹. Mais je crois que c'est vous qui avez raison. Cet effort que je suis obligé de faire en suivant Fleurissoire chez le pharmacien¹², Balzac longtemps me l'imposa, et la réalité, la vie. Enfin je lis votre roman avec passion. C'est vraiment une *Création*, dans le sens génésique de Michel-Ange; le Créateur est absent, c'est lui qui a tout fait et il n'est pas une des créatures. Je vous vois réglant les allées et venues de Fleurissoire comme le Dieu colérique de la Sixtine installant la lune dans le ciel.

Je sens tout le ridicule de cette lettre qui est plutôt un remerciement anticipé pour les *Caves du Vatican*, si vous me l'envoyez. Mais non, *je vous demande de ne pas me l'envoyer*. Et quand il paraîtra, je vous écrirai une nouvelle lettre, cette fois sur *Tagore*.

Croyez à mes sentiments amicalement dévoués.

Marcel PROUST.

Je ne sais si je vous ai dit que j'ai trouvé votre préface admirable.

1. * Gide 24-27. La date est sans doute de la main de Proust.

2. Il s'agit de *L'Offrande lyrique (Gitanjali)*, par Rabindranath Tagore. Traduction d'André Gide (seule autorisée). Paris, éditions de la « Nouvelle Revue française », 1914, livre annoncé « Pour paraître le 20 décembre » dans la *Bibliographie de la France*, III^e partie, 19 décembre 1913, p. 4222. — L'auteur est Rabindranath Thakur, dit Tagore (1861-1941), poète hindou, prix Nobel en 1913. — Cette traduction complète des poèmes du *Gitanjali* est faite d'après la version anglaise que l'auteur avait donnée lui-même de ses poèmes hindous, originellement écrits en bengali.

3. Gide a fait publier dans la *Nouvelle Revue Française* du 1^{er} décembre 1913 un choix des poèmes de Tagore qu'il avait traduits, mais son introduction ne paraît que dans le volume.

4. Allusion aux *Souvenirs de la cour d'assises*. Voir ci-dessus, note 8 de la lettre 14.

5. Lafcadio (dit « Cadio ») Wluiki, personnage des *Caves du Vatican*. Cf. la *Nouvelle Revue Française*, 1^{er} janvier 1914, p. 53.

6. Expression employée par Mallarmé dans l'interview qu'il accorda à Jules Huret. Exprimant son admiration pour Zola, il affirme : « Il a vraiment des qualités puissantes; son sens inouï de la vie, ses mouvements de foule, la peau de Nana, dont nous avons tous caressé le grain, tout cela peint en de prodigieux lavis, c'est l'œuvre d'une organisation vraiment admirable! » Nous soulignons. *Enquête sur l'évolution littéraire*, par Jules Huret (1864-1915). Paris, 1891, p. 64. Ces interviews avaient d'abord paru dans l'*Écho de Paris* du 3 mars au 5 juillet 1891. — Cf. Henri Mondor, *BMP* 2, pp. 57-58.

7. Proust a dû lire la *Correspondance* de Balzac dans l'édition en deux volumes parue chez Calmann-Lévy en 1876.

8. Allusion, semble-t-il, aux articles de Paul Souday, de Ghéon et de Chaumeix.

9. Les étapes de son voyage à Rome sont ponctuées par des nuits d'hôtel qui laissent successivement leurs traces douloureuses sur l'épiderme délicat d'Amédée Fleurissoire : punaises à Marseille, puces à Toulon, moustiques à Gênes. Cf. *op. cit.*, livre quatrième, chapitre I (*N.R.F.*, 1^{er} février 1914, pp. 278-285). Arrivé à Rome, Fleurissoire rencontre Carola Venitequa, qui lui reproche de se gratter, et remarque : « Oh! ce qu'il est enflammé, celui-ci! et elle touchait le bouton du menton. » Livre quatrième, V (*loc. cit.*, 1^{er} mars 1914, p. 438).

10. Au début des *Caves du Vatican*, il est question de la cravate qu'Anthime Armand-Dubois s'achète afin de pouvoir recevoir convenablement les Baraglioul lors de leur arrivée à Rome pour le jubilé. On lit : « Il passa la cravate autour de son cou. Au centre de la cravate, à travers un petit couloir de métal devait glisser le ruban d'attache, que s'appropriait à coincer un bec en levier. [...] » Livre premier, chapitre II (*Loc. cit.*, 1^{er} janvier 1914, pp. 11-14).

11. « Vers le milieu de septembre, je rassemblai le meilleur de ma modeste garde-robe, renouvelai mon jeu de cravates, et partis. » *Isabelle*, chapitre I, p. 15 de la 16^e édition. — Proust avait lu cette nouvelle dans la *N.R.F.* comme nous l'avons vu : Cor. X, 254 et 255, note 7.

12. Allusion à l'épisode sordide où, un barbier ayant écorché le bouton au menton de Fleurissoire, ce dernier déboule vers la ville, entre chez le premier pharmacien qu'il trouve, « vieillard verdâtre, d'aspect malsain, qui cueille dans une boîte un petit rond de taffetas, passe dessus sa large langue et... » *op. cit.*, livre quatrième, chapitre V (*loc. cit.*, 1^{er} mars 1914, pp. 444-445).

49

A MADAME LÉON YEATMAN

[Vers le 10 mars 1914]¹

Chère Madame

Il y a quelque temps quand il y a eu une répétition générale au Vieux Colombier², je vous ai fait demander si vous vouliez mes places et il a été convenu que vous auriez la bonté de les prendre chez mon concierge. Seriez-vous assez gentille pour me dire si par hasard vous n'avez pu vous en servir car on m'a supprimé mon service pour les *Karamasof*³ et je me demande si cela viendrait de ce que mes places seraient restées inoccupées. Pardonnez-moi de vous déranger pour une si petite chose, mais avant de leur réclamer mon service pour l'avenir, je voudrais savoir cela.

Je m'ennuie énormément après vous, je pense à vous constamment avec la plus profonde, la plus reconnaissante, la plus respectueuse affection [...]

Marcel PROUST.

1. *op. Coll.* Laurent Yeatman. Cette lettre a dû être écrite vers le 10 mars 1914 : Proust a appris qu'on lui a supprimé son « service » pour les *Frères Karamazov*, dont la première devait avoir lieu ce jour-là (note 3 ci-après).

2. Allusion au sixième spectacle du théâtre du Vieux-Colombier, dont la répétition générale eut lieu le 6 février 1914. On y donnait *La*

Jalousie de Barbouillé, de Molière, *La Navette*, d'Henry Becque, et *Le Testament du père Leleu*, de Roger Martin du Gard. — Jacques Copeau, *Registres III, Les Registres du Vieux Colombier première partie*. Paris, 1979, p. 173; *Le Figaro*, 6 février 1914.

3. *Sic*. Il s'agit des *Frères Karamazov*, adaptés du roman de Dostoïevski par Copeau et Jean Croué, dont la reprise eut lieu au théâtre du Vieux-Colombier le 10 mars 1914. *Ibid.*, p. 179.

50

A ALBERT NAHMIAS FILS

[Peu après le 11 mars 1914]¹

Cher Albert

Je suis en retard pour vous envoyer ces comptes², aussi vous seriez bien gentil de les toucher le plus tôt possible.

Tendres amitiés.

M. P.

1. o Exp. M. P. n° 419. Carte de visite ms. a. s. jointe à un bordereau d'opération de Bourse daté du 11 mars 1914 (note 2 ci-après); doit dater de *peu après le 11 mars 1914*.

2. Note de D. Léon, datée du 11 mars 1914: « Fait reporter à fin mars à Londres 600 Ural Caspian à 27/16 + 5 1/2 %. »

51

A MADAME STRAUS

Nuit de Mardi à Mercredi [17 à 18 mars 1914]¹

Madame

Je suis dans le désespoir de la mort de Calmette². Je n'ai pas pu entrer à la maison de santé et ce soir je suis allé au *Figaro* avec l'effroi et le besoin de revoir ce

couloir où il m'a reconduit si souvent et où cette affreuse femme l'a suivi³. Mais je n'avais personne à qui confier ma peine (que Robert Dreyfus et Jacques et votre belle-fille que j'y ai trouvés)⁴.

Mais la personne à qui je pensais à la fois parce que c'est celle qui m'eût le mieux compris, et aussi parce que la pensée de son chagrin me fait de la peine, c'est Madame Ballot⁵. Je l'ai si souvent vue avec Calmette à Cabourg qu'il m'eût semblé naturel de lui écrire. Mais j'ai eu peur qu'elle n'interprète mal ma lettre, d'ailleurs Jacques et votre belle-fille m'en ont dissuadé, me disant que c'était impossible, et je n'ai pu en parler à Robert qui était très occupé. Si vous voyez Madame Ballot et si vous pouvez lui dire que je suis de cœur avec elle dans ce qu'elle éprouve depuis hier, vous me consolerez un peu de ne pouvoir le lui dire.

Personnellement je n'aimais pas absolument la campagne du *Figaro* et je regrettais que la politique et même le patriotisme inclinassent à la dureté un homme aussi bon que Calmette⁶. Mais si mon amour de la bonté et de la pitié avant tout me faisait faire cette bien légère réserve sur une campagne d'ailleurs si désintéressée et si noble, vous pensez quelle horreur, quel dégoût, quel épouvantement moral peut m'inspirer le crime immonde de cette furie⁷. Et puis c'est le chagrin de penser qu'on ne reverra plus quelqu'un qu'on aimait, et, moins égoïstement, qu'il n'a plus la douceur de vivre. C'est cela qui est affreux. Je ne le ressens pas pour Calmette avec qui je n'étais pas en somme extrêmement lié au même degré que certains amis. Mais je le ressens très cruellement tout de même et je me dis que vous qui étiez tellement son amie vous devez comme moi ne pas pouvoir penser à autre chose. Moi je revois tout le temps cette fin si simple, si émouvante, si belle et je suis inconsolable.

Votre respectueux ami

Marcel PROUST.

1. oφ Coll. M. Lionel Salem. CG VI, 165-166 (n° LXXXVII), texte tronqué. Lettre datée de la *Nuit de Mardi à Mercredi*; l'allusion à la mort de Calmette nous permet de la dater de la *nuît du 17 au 18 mars 1914*: voir la note 2 ci-après.

2. Voir *Le Figaro* du mardi 17 mars 1914, en première page sur six colonnes : *Assassinat de Gaston Calmette*. Le drame eut lieu le lundi soir à six heures et demie : « M. Gaston Calmette accompagnait à la porte de son cabinet un visiteur quand une carte lui est présentée. C'est la carte de Mme Joseph Caillaux. [...] Et M. Calmette donna ordre qu'on introduisit la visiteuse. Mme Caillaux s'avavançait au même moment, très calme, les deux mains plongées dans un manchon. M. Calmette s'effaça pour la laisser passer, et referma la porte de son cabinet derrière lui. Au même moment cinq détonations éclataient. [...] » La meurtrière était Henriette Raynouard, épouse divorcée de Léon Claretie, mère de deux enfants, deuxième femme de Joseph Caillaux, ministre des Finances.

3. « L'huissier alla la remettre [la carte de Mme Caillaux] à M. Calmette, et justement il trouva notre pauvre Directeur qui sortait du couloir, son chapeau sur la tête, se rendant à un rendez-vous urgent. Il ouvrit l'enveloppe, vit le nom de Mme Caillaux, et aussitôt [...] décida de la recevoir. Elle entra dans le couloir, accompagnée par un huissier. Plusieurs rédacteurs la virent, fort calme, debout à côté de M. Calmette, qui ouvrit la porte et s'effaça, pour laisser passer la visiteuse. Dix secondes ne s'étaient pas écoulées que cinq détonations sèches retentissaient. [...] » *Ibid.*

4. Jacques Bizet et sa seconde femme, née Alice Franckel. Cf. Cor. V, 122, note 2.

5. Mme Marcel Ballot, née Henriette Fouquier, femme du critique littéraire du *Figaro*. Voir Cor. II, 484, note 5.

6. Cette campagne, ouverte par Calmette dans *Le Figaro* à partir du 19 février 1914, devenue quasi quotidienne et de plus en plus virulente, révélait les positions contradictoires de Caillaux sur la question de l'impôt sur le revenu, ses « machinations » financières (dont l'affaire Rochette, 10-12 mars), ses « négociations » politiques. Le point culminant vint lorsque *Le Figaro* du 13 mars publia en première page un long article de Gaston Calmette intitulé : *La preuve des machinations secrètes de M. Caillaux / La pensée révélée par son écriture / Le document foudroyant*. On y voit le fac-similé d'une lettre signée « Ton Jo », adressée par le ministre à sa première femme, et disant : « J'ai d'ailleurs remporté un très beau succès : j'ai écrasé l'impôt sur le revenu en ayant l'air de le défendre, je me suis fait acclamer par le centre et par la droite et je n'ai pas trop mécontenté la gauche. Je suis arrivé à donner un coup de barre à droite qui était indispensable. [...] » – Voir aussi *L'Illustration*, 21 mars 1914, pp. 215-217.

7. « femme », dans l'édition, mauvaise leçon; nous corrigeons d'après l'original.

52

ANDRÉ GIDE A MARCEL PROUST

[Le vendredi 20 mars 1914]¹*Mon cher Proust*

Je vous écris encore, ayant entendu dire hier qu'aucun traité ne vous lie précisément avec Grasset et ne vous force à lui donner les deux autres volumes de A la recherche du Temps perdu. Serait-il possible, vraiment? —

La N.R.F. est prête à prendre à sa charge tous les frais de publication, et à faire l'impossible pour que le premier volume vienne rejoindre dans sa collection les suivants, aussitôt que l'édition actuelle sera épuisée. C'est ce que le conseil de la N.R.F. a décidé² dans sa réunion d'hier (je rentrais de Florence pour y assister)³ à l'unanimité et d'enthousiasme; je suis chargé de vous en faire part — et c'est au nom de huit admirateurs fervents de votre livre que je parle. Trop tard?... Ah! dans ce cas, qu'un mot de vous arrête en hâte mon espoir.

Votre dévoué

André GIDE.

1. φ N.R.F., n° XXXI (1^{er} nov. 1928), pp. 612-613; *Divers* (1931), pp. 212-213; *Œuvres complètes d'A. Gide*, VIII (1935), p. 379; *Gide 12*. Cette lettre doit dater du vendredi 20 mars : allusion à la réunion à laquelle Gide a assisté « hier » à son retour de Florence : voir la note 3 ci-après.

2. Ms : *hier*, mot barré.

3. Il doit s'agir de la réunion du jeudi 19 mars 1914 car Gide affirme, dans son *Journal*, à la date du 28 mars, qu'il a fait « un court séjour à Florence (du 3 mars au 17) [...] » André Gide, *Journal 1889-1939*. [Paris] [1948], page 398. Les « Archives Paulhan » conservent les procès-verbaux de ces réunions hebdomadaires tenues le jeudi (12 mars, 19 mars, 2 avril etc.). L'ordre du jour du jeudi 19 mars ne mentionne pas de discussion relative à Proust, mais seulement des questions concernant le prochain numéro de la revue de la N.R.F. Le procès-verbal ne signale, en outre, que 5 membres présents. Doit-on supposer l'existence d'une autre instance dont nous n'aurions aucune trace, ou supposer que la démarche de Gide résulte de propos plus informels, tenus en marge de la réunion de travail du groupe, et, à ce titre, non inscrits à l'ordre du jour?

53

A ANDRÉ GIDE

[Le samedi 21 mars 1914]¹

Cher ami

(vous me permettrez bien, n'est-ce pas, d'user avec vous de ce terme qui m'est vraiment nécessaire, de ce terme poreux qui languit d'habitude, vidé par nous de tout sens, mais qui s'enfle merveilleusement quand je vous l'adresse, empli de tout ce que mon cœur ressent),

Je reçois à quelques heures de distance votre première lettre ², votre livre ³, et à l'instant votre deuxième lettre ⁴, comme des signaux multipliés et qui vont se rapprochant d'une planète où tout n'est, non pas qu'ordre, calme et volupté ⁵, mais que noblesse, grandeur morale, beauté émouvante et suprême. Je vous répondrai dès que je serai un peu moins malade : il faudrait que je me lève pour pouvoir chercher mon traité, car je ne me rappelle plus du tout ce qu'il y a dedans ⁶.

Mais, me donnât-il toute liberté, je ne crois pas que j'en userais, par peur d'être peu gentil vis-à-vis de Grasset. Dernièrement, Fasquelle (chez lequel je devais primitivement paraître) m'a fait demander (il est vrai que c'est indirectement et je ne peux pas affirmer qu'il ait été aussi formel qu'on me l'a dit) de publier le deuxième et le troisième volume [s] ⁷. Je n'y ai même pas songé un instant, ne voulant pas quitter Grasset. Pour la N.R.F., c'est tout autre chose. C'est l'honneur que j'ai le plus ambitionné, vous le savez, et vous remercerez bien pour moi vos amis de me l'accorder. Mais il ne faut pas que le désir que j'ai de dire oui me fasse mal agir à l'égard de Grasset. Je vais y penser, je vous écrirai dans quelques jours. (En tout cas, si je m'y décidais, ce que je ne crois pas, une condition absolue, c'est que les frais de l'édition *seraient entièrement à ma charge.*)

Que je suis touché de la bonté de vos amis, dites-le-leur, je vous en prie. Il y en a déjà deux à qui je devais beaucoup de reconnaissance : Monsieur Ghéon et Monsieur Rivière (je pense qu'ils sont des huit que vous dites), pour des lettres qu'ils m'ont écrites⁸. Celle de Monsieur Ghéon était d'autant plus noble (et elle m'a fait bien plus de plaisir que n'aurait pu un « bon article »!) que je m'étais permis de lui écrire que je n'étais pas très content de ce qu'il avait dit de moi dans la *N.R.F.* J'ai eu bien regret de ce mouvement d'humeur. Mais les faits m'ont fourni ensuite une sorte de justification. Je lui avais parlé des malentendus que créerait son article et du tort qu'il ferait à mon livre. Or, depuis (et cela prouve d'ailleurs combien il fait autorité), j'ai reçu je ne sais combien de coupures de journaux où des critiques, ayant une égale faculté d'assimilation et d'oubli, citent comme d'eux des phrases de lui : « Monsieur Proust ne sait rien refuser⁹. Il a fait le contraire d'une œuvre d'art.¹⁰ » J'ai été bien heureux de recevoir ces coupures¹¹, car elles m'ont rétrospectivement excusé, dans une certaine mesure, d'avoir écrit cette lettre que m'avait fait tant regretter l'admirable réponse que m'adressa aussitôt Monsieur Ghéon.

Cher ami, c'est si bon de causer avec vous que je me fatigue trop, et il faut que je vous quitte avant de vous avoir dit rien de ce que j'avais à vous dire. Je vous écrirai dans quelques jours. Et puis, un jour, si je vais mieux, je tâcherai de vous voir. Maintenant que vous avez bien senti, n'est-ce pas, que mes sentiments pour vous ne sont que de reconnaissance, d'affection, d'admiration, j'oserai, dans la douceur du tête-à-tête où les paroles peuvent faire subir les retouches nécessaires aux paroles précédentes et n'ont pas le caractère impitoyablement définitif et *ne varietur* d'une lettre, vous confesser un grief que j'avais contre vous et qu'a tellement effacé votre adorable bonté¹².

Ma fatigue me force à vous quitter ici, mais je vous assure que c'est avec une véritable tendresse que je vous serre la main.

Marcel PROUST.

Peut-être auriez-vous l'idée de demander à Grasset de ne pas m'en vouloir si je lui retirais le livre. Je vous demande de ne pas le faire, parce que ce serait lui révéler que j'en ai eu le désir, la pensée. Or, déjà cela n'est pas très gentil. J'y songerai longuement. Si je crois pouvoir le faire, il vaudra mieux que je fasse la démarche nettement. Et, si je n'ose pas, il vaut mieux qu'il ne sache jamais que j'y ai un peu pensé.

P.-S. — Et je crois que je ne vous ai pas parlé de ce qui m'a le plus ému dans votre lettre (au sujet du *Journal sans dates*)¹³. Vous pensez bien que ce serait pour moi une joie bien plus grande encore que d'être édité à la N.R.F., une joie infinie. Votre délicieuse intention me suffit. Ne vous fatiguez pas à cela. Si vous n'y renoncez pas immédiatement, vous en garderez l'arrière-pensée et vous finirez par me prendre en grippe, parce que je serai associé par vous à une chose difficile à réaliser. Je suis pleinement heureux ainsi et n'ai pas besoin de plus.

1. * La *Nouvelle Revue Française*, 1^{er} novembre 1928, pp. 613-615; Gide 19-23. Proust répond dans cette lettre à celle de Gide que nous datons du *vendredi 20 mars 1914* (note 4 ci-après). Comme il dit qu'il hésite à accepter l'offre de la N.R.F. de l'éditer « par peur d'être peu gentil vis-à-vis de Grasset », phrase à laquelle il fera allusion en disant « vous m'avez mal lu hier », dans la lettre 54, que nous datons du *dimanche 22 mars 1914*, celle qui nous occupe ici doit dater soit du *vendredi soir 20*, soit du *samedi 21 mars 1914*. Voir la note 3 ci-après au sujet du livre paru à ce moment-là.

2. Allusion, semble-t-il, à une lettre que nous ne trouvons pas.

3. Il s'agit sans doute de *Souvenirs de la cour d'assises*. Paris, édition de la « Nouvelle Revue française ». La *Bibliographie de la France*, III^e partie (feuilleton), 20 mars 1914, p. 970, annonce ce livre sous la mention : *Vient de paraître*. — Proust l'avait lu en feuilleton dans la *Nouvelle Revue Française*, comme nous l'avons vu plus haut.

4. Il s'agit sans doute de la lettre 52, que nous datons du *vendredi 20 mars 1914*.

5. Allusion à Baudelaire, *L'Invitation au voyage*, vers 13-14 :

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,

Luxe, calme et volupté.

Les Fleurs du Mal, Spleen et Idéal, LIII.

6. Proust veut avoir le temps de consulter son ami M^r Émile Straus.

7. C'est par Maurice Rostand que Fasquelle avait fait transmettre à Proust l'offre de publier la suite de son œuvre. Voir à ce sujet la lettre à René Blum datée du *31 mai 1916* : *Com Par* 171.

8. Voir les lettres 8 et 43 ci-dessus, par lesquelles Proust répond aux lettres qu'il mentionne ici.

9. Voir au sujet de l'article de Ghéon la note 7 de la lettre 3 à ce dernier.

10. Voir la note 10 de la même lettre à Ghéon.

11. Parmi les critiques qui semblent avoir suivi la ligne de Ghéon, citons, par exemple : Rachilde (Mme Alfred Vallette), dans le *Mercure de France* du 15 janvier 1914, p. 364, *Du côté de chez Swann* [sic] : « J'ai commencé ce livre avec enthousiasme, puis j'ai fini par le laisser tomber avec effroi, comme on refuserait de boire un soporifique. Il est à la fois très amusant, très intéressant et exaspérant, anesthésiant. Quand un auteur voudra bien choisir dans les mille et un détails qui se présentent à son esprit pour exprimer un état d'âme ou faire un tableau, il écrira certainement un chef-d'œuvre. » — Jean de Pierrefeu, dans *L'Opinion* du 24 janvier 1914, p. 109, *La Vie littéraire* : « [...] Telles sont les conséquences auxquelles aboutit la théorie bergsonienne de l'art. M. Marcel Proust n'a pas voulu en savoir davantage. Il est parti à la recherche du temps perdu, comme il le dit lui-même. Il a remonté très loin dans son existence. Il a saisi un bout de fil. Mais ce fil est un écheveau compliqué qu'il s'est mis à débrouiller brin par brin. Recommencer sa vie sans être soumis aux nécessités de l'action, quelle volupté plus délicate pour un raffiné ! »

12. Allusion, semble-t-il, au « grief » que Proust avait contre Gide d'avoir répété l'histoire de la lettre d'Emmanuel Bibesco, que Copeau avait dû lui raconter. Voir Cor. XII, lettres 15, 18, 19, 53 et 153.

13. Allusion au titre du *Journal sans dates*, sous lequel Gide avait publié des notes sur la vie et la production intellectuelles et artistiques du moment, dans la *Nouvelle Revue Française*, du 1^{er} décembre 1909 au 1^{er} mai 1910. Gide semble avoir conçu le projet d'une nouvelle série où il aurait donné ses impressions sur *Swann*. Ce projet n'aboutira pas à cause de la guerre. Mais Gide le réalisera en 1921 dans un *Billet à Angèle*, comme nous le verrons.

54

A ANDRÉ GIDE

[Le dimanche 22 mars 1914]¹

Cher ami,

On me donne à l'instant votre lettre². Écoutez, vous me dites que vous avez en ce moment un grand chagrin. Or, je veux vous dire ceci. Je suis l'être le moins curieux et le moins indiscret qui soit. Quand on veut me faire

une confiance, je l'arrête si je le peux. Mais aussi, moi si impuissant à obtenir quelque chose pour moi, à m'éviter le moindre mal, j'ai été doué (et c'est certes mon seul don) du pouvoir de procurer des bonheurs aux autres, de leur éviter des peines, bien souvent. J'ai réconcilié non pas seulement des adversaires³ mais des amants⁴, j'ai guéri des malades quand je n'ai pu qu'empirer mon mal, j'ai fait travailler des paresseux tout en le restant moi-même. Si vous croyez que je puisse d'une manière quelconque intervenir dans les choses qui vous font de la peine, je suis prêt à aller où vous voudrez, à partir en voyage s'il le faut et dans les 24 heures. Que mon état de santé ne vous donne aucun scrupule; je suis incapable d'une fatigue régulière, nullement d'une fatigue exceptionnelle. Les qualités (et je vous le dis très simplement et parce que je vous jure que j'ai en dehors de cela une bien pauvre idée de moi), qui me donnent ces chances de réussite pour les autres, sont sans doute, avec une certaine diplomatie, un oubli de moi-même et une attention exclusive au bien de mon ami, qui se rencontrent d'habitude rarement chez une même personne.

Ne me répondez pas, si je ne peux rien faire. Mais si votre peine est de celles où une parole qu'on ne peut pas dire soi-même à un autre être peut être efficace, n'hésitez pas à avoir recours à moi. Dans un tout autre ordre, tandis que j'écrivais mon livre, je sentais que si Swann m'avait connu et avait pu user de moi, j'aurais su rendre Odette amoureuse de lui...

Cher ami, Swann me rappelle que vous me parlez de cette édition. Excusez-moi de ne pas vous en parler aujourd'hui⁵ : j'étais absorbé par l'idée de votre peine. J'espère que vous pourrez lire ma lettre, car j'écris si illisiblement et vous m'avez mal lu hier. Je ne disais pas que Grasset ait⁶ été gentil, mais que j'avais peur de ne pas l'être⁷ :

Apprends que mon devoir ne dépend pas du tien⁸.

Il n'a d'aucune façon à regretter d'avoir publié mon livre, car il a tiré quatre éditions en deux mois, et chaque fois je n'acceptais que la moitié de ce qu'il voulait me donner, bien que j'eusse à ce moment de graves ennuis d'argent⁹.

Quant à la N.R.F., si je me décidais (ce que je ne crois pas) ce serait à la condition absolue que ce serait moi qui ferais les frais des volumes.

Ne m'écrivez pas si je ne peux rien pour vous, ne me répondez pas. Si je peux quelque chose, écrivez-moi. Mais sachez qu'il est possible que je n'aie pas vos lettres avant le soir; donc, si vous aviez à me faire partir en voyage demain lundi, il serait prudent d'écrire sur l'enveloppe qu'on me remette cette lettre aussitôt qu'il serait possible¹⁰.

Mais si vous ne voyez pas que je puisse rien faire, ne nous écrivons plus, d'autant plus que c'est une grande fatigue pour moi d'écrire. Merci encore; j'ai pour vous infiniment d'amitié et d'admiration.

Marcel.

Je fais attendre la réponse pour le cas où vous auriez besoin que je fasse quelque chose (départ, etc.) demain; je serais moins agité de le savoir *dès ce soir*. Si vous n'avez pas besoin de moi, dites simplement qu'il n'y a pas de réponse et ne m'écrivez pas.

1. * Gide 28-31. L'édition indique pour cette lettre : « 21 ou 22 mars 1914 », date inscrite sans doute par le destinataire en tête de l'original; comme Proust y dit : « si vous aviez à me faire partir en voyage demain lundi », il doit l'écrire *le dimanche 22 mars 1914*.

2. La lettre en question ne nous est pas parvenue.

3. Proust avait en effet réussi à éviter un duel entre Le Bargy et André Picard : voir Cor. III, 406 et 407, note 2.

4. Notamment Louis d'Albufera et Louisa de Mornand.

5. Proust veut gagner du temps; peut-être n'a-t-il pas encore pu retrouver son traité avec Grasset. Il n'a pas encore pu consulter à ce sujet Émile Straus, comme nous le verrons plus loin.

6. L'édition donne ici « ait » : mauvaise leçon, semble-t-il, pour « avait », ou « eût ».

7. Dans sa lettre précédente, Proust dit en effet : « Mais, me donnât-il toute liberté, je ne crois pas que j'en userais, par peur d'être peu gentil vis-à-vis de Grasset. »

8. Cf. Corneille, *Polyeucte*, acte III, scène II, vers 795, Pauline répondant à Stratonice au sujet de Polyeucte :

*Je l'aimerais encor, quand il m'aurait trahie;
Et si de tant d'amour tu peux être ébahie,
Apprends que mon devoir ne dépend point du sien :
Qu'il y manque, s'il veut; je dois faire le mien.*

Bloch cite le même vers, avec « pas » au lieu de « point », comme Proust ici. Il l'attribue à Voltaire, qu'il appelle « le sieur Arouet » : *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, I, 880.

9. Voir à ce sujet Cor. XII, lettres 35 et 186.

10. D'après le témoignage de Céleste Albaret, Proust avait coutume à son réveil, de se faire apporter son courrier, en même temps que son petit déjeuner ; mais il ne le lisait qu'après son repas. *Monsieur Proust*, page 243.

55

A ÉMILE STRAUS

[Le mardi 24 mars 1914]¹

Cher Monsieur,

Vous seriez mille fois bon de me dire si, à votre avis, ce traité m'empêche *juridiquement* (avec risques de procès etc.) de publier mon *second* volume chez un autre éditeur². En réalité il s'agit du deuxième et du troisième volume [s] puisque dans l'intervalle nous avons décidé avec Grasset que l'ouvrage aurait trois volumes au lieu de deux, mais nous ne l'avons pas mentionné dans le traité qui était déjà fait et je ne veux pas me prévaloir de cette modification.

Depuis j'ai eu de très belles offres d'éditeurs me demandant mon deuxième et mon troisième volumes, mais je n'y ai même pas songé, ne voulant pas quitter Grasset pour une question d'intérêt³.

Seulement, depuis, d'une part André Gide et ses amis ont fait de pressantes démarches pour publier mon deuxième et troisième volumes en même temps que des choses de Claudel etc., ce qui au point de vue littéraire me plairait beaucoup⁴. J'ai refusé leur offre de faire les frais de l'édition et même d'offrir une somme à Grasset, car pour bien montrer que je ne quitte pas Grasset, par amour du beau je désire au contraire faire chez Gide, et malgré ses protestations les frais de l'édition⁵. *Seulement*, ai-je le *droit* ? (le droit de quitter Grasset). Je vous le demande (et confidentiellement parce que je n'en ai pas parlé à Grasset encore).

Ne prenez pas la peine de m'écrire. Tout simplement dites à un de vos domestiques de téléphoner chez moi ces jours-ci : « M. Proust a le droit » ou bien « M. Proust s'expose à payer des dommages intérêts. » Et puis si cela vous ennuie trop ne répondez rien.

Voulez-vous remercier infiniment Mme Straus de son adorable lettre ? ⁶ J'espérais tous les jours aller la voir. Et que de « vues » nous aurions à échanger sur l'entrée en scène de Mme Estradère ⁷. Il y a des noms que notre passé a fini par aimer. Ils traînent après eux comme de la limaille de fer, mille souvenirs inséparables et attirés ⁸. Je revois Roye [.] ⁹ Danguillécourt ¹⁰, la pauvre Mme Lipmann ¹¹.

Au revoir cher Monsieur, veuillez agréer mon respect reconnaissant et mon attachement lié infini.

Marcel PROUST.

1. * CG VI, 251-252 (n° VII). Lettre non datée dans l'édition. Elle suit à peu d'intervalle celle du 21 mars 1914 que Proust adresse à Gide : allusion aux « pressantes démarches » de ce dernier et de ses amis pour publier la suite de *Swann* (note 4 ci-après). L'allusion à « l'entrée en scène de Mme Estradère » semble situer cette lettre au mardi 24 mars 1914 : voir la note 7 ci-après. Voir aussi les allusions à « ce traité » (note 2), à la lettre de Mme Straus (note 6).

2. Proust envoie avec sa lettre le traité stipulant les termes dans lesquels Bernard Grasset doit publier son roman. Dans sa lettre du 21 mars à Gide, Proust disait : « il faudrait que je me lève pour pouvoir chercher mon traité [...] ».

3. Voir à ce sujet la note 7 de la lettre 53 à Gide.

4. Voir ci-dessus la lettre 53 par laquelle Proust répond aux démarches en question.

5. Phrase que nous ne pouvons vérifier. — Voir à ce sujet les lettres 53 et 54 à Gide.

6. Il s'agit sans doute de la lettre par laquelle Mme Straus a répondu à celle que Proust lui adressa au lendemain de la mort de Calmette, lettre 51 ci-dessus.

7. Allusion, semble-t-il, à l'article paru en première page du *Figaro* du mardi 24 mars 1914, sous le titre : *L'Interrogatoire de Mme Caillaux*, par André Nède. Il rend compte du second interrogatoire de Mme Caillaux, puis de diverses dépositions : pour la seconde fois par le juge Boucard

« Le magistrat entendit ensuite Mme Estradère.

« — En ma présence, dans le courant du mois de janvier, dit-elle, M. Gaston Calmette a fait offrir à une dame que je ne nommerai pas — il s'agit d'une amie de Mme Gueydan et du directeur du *Figaro* — trente mille francs pour lui ménager une entrevue avec Mme Gueydan.

« Elle refusa. Elle refusa comme je l'avais fait quelques jours auparavant, alors que dans le même dessein M. Calmette m'avait offert une somme bien supérieure. [...] M. de Lara a ensuite confirmé ce qu'avait déclaré Mme Estradère. Il a entendu celle-ci raconter, chez la princesse de Monaco, au cours d'un déjeuner auquel assistait Mme Caillaux, l'histoire des trente mille francs. [...] » – Il s'agit de Mme Gabriel Estradère, née princesse Luisa de Mésagne Cito-Filomarino, née à Lugano (Italie) le 30 juin 1860. *Gotha* 1921, p. 457. – Le juge d'instruction en question est Henri Boucard, né à Fontenay-le-Comte le 19 décembre 1862. – Mme Gueydan était sans doute la première femme de Joseph Caillaux, née Berthe Gueydan, précédemment Mme Dupré. P.-Hach, 1910, p. 59; 1911, p. 59.

8. On peut se demander si Proust n'emploie pas inconsciemment une expression qu'il a lue dans le compte rendu de *Du côté de chez Swann* par Jean de Pierrefeu paru dans l'*Opinion* du 24 janvier 1914, page 109 : « Parmi les *souvenirs* d'enfance que M. Marcel Proust exhume, un grand nombre se sont accrochés, *comme la limaille à l'aimant*, à ce nom de Swann. [...] » Nous soulignons. – Le critique est Jean de Pierrefeu (1883-1940).

9. Il s'agit sans doute du comte de Roye, qui demeurait avec sa femme, née Lorando-Loredano, 51, rue de Varenne, et château de Mirskofen, Landshut, en Bavière, et à Constantinople. *Livre d'or des salons*, 15^e année, 1900, p. 634.

10. Allusion, semble-t-il, à Amédée Danguillecourt, membre de l'Union-Artistique, demeurant 31, boulevard Haussmann. Il mourut entre octobre 1908 et octobre 1909. *Livre d'or*, 1900, p. 223; Tout-P. 1910, p. 626.

11. *Sic*. Il s'agit de Mme Maurice Lippmann, née Colette Alexandre-Dumas (1860-1907). Elle avait épousé le 2 juin 1888 Maurice Lippmann, le frère de Mme Arman de Caillavet. Ils divorcèrent le 25 mai 1892; elle divorçait pour épouser un jeune étudiant en médecine roumain, Achille Matza (cf. Cor. XII, note 9 de la lettre 165).

56

D. LÉON A MARCEL PROUST

30, Rue Le Peletier
Paris, le 25 mars 1914¹

Monsieur Proust,

*Veillez prendre note des opérations faites sur votre ordre
et pour votre compte à la Bourse de ce jour :*

Fait reporter

à *Mi* avril à *Londres*

600 *Ural Caspian* à 2 7/16 + 5 1/2 %

Nous avons l'honneur de vous saluer

D. Léon.

1. op Une carte de visite au nom de *Marcel Proust* est collée sur cette lettre; Proust y a inscrit ce mot : « Cher Albert ci-inclus 4237 et le C^{te} d'Ural [...] Tendresses. Le malentendu est venu de ce que vous n'êtes pas passé Jeudi soir comme vous l'aviez dit [...] » Cette note doit donc dater du *vendredi 27 mars 1914*.

57

BERNARD GRASSET A MARCEL PROUST

[jeudi] 26 Mars [1914]¹

Monsieur Marcel PROUST

102 Bd Haussmann

Mon cher ami,

Je profite de cet envoi de relevé² pour venir vous demander de vos nouvelles et vous dire combien je serais heureux de pouvoir publier bientôt votre second volume. La vente de « Du côté de chez Swann » sans être actuellement très élevée, est d'une régularité qui laisse à penser que c'est un ouvrage dont je venderai [sic] toujours.

Vous savez combien de critiques attendent que vous ayez publié les deux autres volumes, avant de parler de vous³. Je crois donc que si nous pouvions lancer le second, fin Mai ou commencement Juin, ce serait parfait⁴. Qu'en dites-vous ?

Si je ne devais pas vous déranger en allant vous voir un de ces prochains jours, je vous rendrais volontiers visite.

Veuillez croire, mon cher ami, à mes plus dévoués sentiments.

B. GRASSET.

1.cc Copie carbone conservée dans les archives de la maison d'édition B. Grasset, f° 35 du volume 54 de la correspondance journalière.

2. Il s'agit du montant des droits d'auteur de Proust sur les exemplaires de *Swann* vendus à cette date du 26 mars, montant pour

lequel Proust recevra un mandat le 30 avril (cf. lettre 87 ci-après). On peut s'étonner de la bizarrerie que constitue l'envoi de ce relevé à cette date : l'examen de la correspondance journalière fait apparaître que les courriers relatifs à l'apurement des comptes partent le 30 de chaque mois; d'autre part, ce relevé n'est accompagné d'aucun mandat, ce qui ne correspond à aucune pratique comptable; enfin, d'après le montant de ce relevé (1.762,60 fr. - cf. lettre 87), il est permis d'affirmer que c'est la première fois depuis le mois de novembre qu'on s'inquiète de calculer ce qui revient à Proust sur les ventes. Prétexte tactique?

3. C'est le cas notamment d'André Beaunier, sur qui Proust avait compté au moment du lancement de *Swann*, et qui s'était refusé à rien écrire pour les raisons ici évoquées (cf. lettre 240 et Cor. XII, 367 et 375).

4. B. Grasset sait pertinemment qu'il est impossible de publier le second volume de Proust dans un délai de deux mois, mais il ne faut pas se méprendre sur les termes : le « lancement » est une campagne de publicité préventive qui peut - et même gagne à - être entreprise bien avant l'apparition du livre; et en effet, la maison Grasset commença dès la seconde quinzaine de juillet les démarches pour le lancement du volume, lorsqu'il devint prévisible qu'il paraîtrait en novembre. (Cf. ci-après les lettres 150, 151, 152.)

La date de lancement avancée ici par Grasset peut donc paraître prématurée de six à huit semaines; mais elle devient plausible si l'on tient compte du retard de six semaines (début juin à mi-juillet) introduit dans le travail de Proust par la mort d'Agostinelli.

58

A BERNARD GRASSET

Samedi [28 mars 1914]¹

Cher ami,

J'ai appris dernièrement, au sujet de notre livre, des choses qui m'ont affligé². Mais tenant avant tout à préserver notre amitié à laquelle je tiens plus qu'à mes rapports d'éditeur et d'auteur, je ne vous en ai pas parlé.

Peut-être cependant ont-elles, sans que je m'en rendisse compte, influé sur un désir que je vous exprime et auquel je renoncerai s'il peut vous fâcher. Il y a quelque temps un éditeur fort connu m'a fait faire de très jolies propositions si je voulais publier chez lui le [s] deuxième

et troisième volumes de *A la Recherche du Temps Perdu*³. Je n'ai pas songé un instant à cela et n'ai même pas répondu, bien que j'eusse alors (ou peut-être même *parce que*) j'avais alors des ennuis d'argent. J'étais chez vous, je voulais y rester et une question d'intérêt ne m'eût pas fait souhaiter aller ailleurs.

Mais dernièrement mes amis de la N. R. F. (et ceci n'est plus du tout la même chose, il s'agit d'écrivains) ont fait auprès de moi des démarches extrêmement instantes, m'ont adressé des demandes rédigées à l'unanimité des membres de leur conseil pour que *A la Recherche du Temps Perdu* (ils ont fondé une maison d'édition) émigrât chez eux. (Je vous dis cela en confidence.) Ils voulaient d'ailleurs faire entièrement les frais de l'édition et dans les conditions les plus généreuses. J'ai répondu qu'avant tout je ne voulais rien faire qui vous déplût [,] que je ne savais même pas si je vous le demanderais, et qu'en tous les cas je mettais une condition absolue que ce serait au contraire moi qui ferais les frais de l'édition afin que vous ne puissiez pas croire que c'était une question d'intérêt qui me faisait désirer de vous quitter. Or, après y avoir réfléchi, sachant que vous êtes lié avec la Princesse de Polignac, pensant qu'une femme saurait peut-être mieux que moi (et surtout causant avec vous alors que je ne peux qu'écrire) se rendre compte si mon désir vous déplaisait, j'avais prié mon ami Reynaldo Hahn de lui demander de causer avec vous. (Inutile de vous dire que je n'avais pas fait la moindre allusion aux choses qui m'ont peiné dont je vous parlais au début et sur lesquelles je vous prie de ne pas m'interroger. J'ai simplement parlé du désir de me rapprocher des camarades de lettres qui ont témoigné d'une grande compréhension de mon œuvre).

Mon ami devait justement (et pas du tout pour cela) voir Madame de Polignac hier, quand, par une étonnante coïncidence, je reçus votre lettre. J'ai craint que vous ne supposiez que la conversation décidée *avant* d'avoir reçu votre lettre, ne l'ait été au contraire *qu'après*. Et pour éviter tout malentendu, mon ami n'a rien dit à Mme de Polignac (qui par conséquent *ignore tout*⁴ et de la Nouvelle Revue Française et de la

conversation qu'on devait lui demander d'avoir avec vous).

Puisque justement vous m'avez écrit ce même jour-là, j'ai trouvé mieux de vous dire moi-même ce désir que j'ai, en vous laissant vous-même décider s'il vous convient ou non de l'exaucer.

Quant à la question qui faisait l'objet de votre lettre, relativement à la date d'apparition de mon deuxième volume, je vous réponds pour le cas où vous tiendriez absolument à ce qu'il paraisse chez vous ⁵. Il me semble bien difficile qu'il puisse paraître avant octobre. A l'heure qu'il est, j'en possède le début en placards, tout le reste est encore en ⁶ manuscrit, pas même recopié complètement à la machine, et que vous n'avez pas encore lu. Or le temps que vous fassiez les placards de cette fin, que j'aie les premières, les deuxième épreuves de ce qui est déjà en placards, avec tous les remaniements que je souhaite de tout cœur ne pas faire, mais auxquels, me connaissant, je crains bien d'être forcé, tout cela me semble bien exiger plusieurs mois. Et actuellement avant de vous livrer mon manuscrit (si c'est à vous que je le livre) il me faut faire recopier la fin et changer bien des choses.

La division en trois volumes m'a obligé à trouver une fin prématurée pour le premier volume, laquelle laisse, dans le deuxième d'où elle était extraite, une lacune. Il me semble que tout cela manque d'équilibre. Et sans exagérer l'importance – bien minime ⁷ – de ce que j'écris, je dois pourtant aux lecteurs qui ont témoigné de l'indulgence au premier volume et veulent bien attendre le deuxième, de ne pas leur donner quelque chose de trop arbitrairement sectionné. Si j'étais bien portant, le travail me serait plus facile, et peut-être aussi certains scrupules s'évanouiraient. Mais tout est compliqué quand on est malade; les jours où on peut travailler sont rares, et ces jours-là, les heures très courtes. Je crois donc qu'il faudra attendre octobre (au fur et à mesure que je recevrai des épreuves nous verrons s'il y a moyen d'arriver plus tôt, ou si même octobre est un peu prématuré) dans le cas où vous n'accueilleriez pas mon désir d'émigrer à la Nouvelle Revue française. Mais peut-être l'accueillerez-vous ?

Veillez agréer, cher ami, l'expression de mes sentiments les plus dévoués.

Marcel PROUST.

P. S. – J'avais entendu dire⁸ que M. Le Grix qui est votre ami, je crois, avait fait un très bel article sur mon livre (ce qui ne m'étonne pas car il a infiniment de talent)⁹. Est-ce que cet article ne doit pas paraître ? J'ai reçu une coupure disant que vous aviez demandé une souscription du conseil municipal¹⁰. C'est sans importance, mais si vous m'en aviez parlé je crois que je vous aurais fait valoir d'assez bonnes raisons contre cette initiative. Je peux d'ailleurs juger mal en la circonstance.

J'ai « en souffrance » à l'*Écho de Paris* un article de Blanche, que j'ai lu et qui est bien. Comme j'ai été très malade je n'ai pu m'en occuper, et je crois que je pourrai le faire paraître. Mais je suis d'avis que la semaine Sainte et la semaine de Pâques seraient [peu]¹¹ favorables. Je peux demander pour huit jours après Pâques, n'est-ce pas ?¹² – On a d'ailleurs eu à l'*Écho* l'intention de le faire passer. Car j'ai su qu'Henry Bordeaux avait voulu y faire une chronique sur mon livre, et qu'il lui avait été répondu qu'on allait publier un article de Blanche sur le même sujet¹³. D'ailleurs je saurai d'ici deux ou trois jours à quoi m'en tenir.

1. * *Du côté de chez Grasset* (1927) : *Com Par* 150-157 et 113-115 (post-scriptum) ; *Stratégie* 116-120 et 89 ; *Combat* 117-118 et 144-149. Nous suivons le texte apparemment plus exact de la plaquette de 1927, sauf pour les noms propres, restitués dans le texte des autres éditions. Cette lettre ne porte que la date du *Samedi* ; mais elle répond très explicitement à la lettre de Grasset du 26 mars (lettre 57) : cf. note 5. Elle doit donc dater du *samedi 28 mars 1914*. Cf. les allusions à l'article de Blanche et les notes 12 et 13 ci-après.

2. S'agit-il de la demande de souscription que Grasset semble avoir faite auprès du conseil municipal pour le livre de Proust ? Voir à ce sujet le post-scriptum de cette lettre, et la note 10 ci-après.

3. Fasquelle, par l'intermédiaire de Maurice Rostand.

4. Les mots soulignés ne sont pas en italique dans *Com Par*.

5. Cf. la lettre de Grasset du 26 mars (lettre 57), dont l'objet est effectivement de presser Proust pour le second volume d'*A la Recherche du temps perdu*.

6. *Com Par* omet le mot « en ».

7. *Com Par* omet les mots « – bien minime – ».

8. *Com Par* omet le mot « dire ».

9. Il s'agit de François Le Grix (1881?-1966), journaliste. Nous n'avons pas réussi à retrouver l'article qu'il consacra à *Du côté de chez Swann*.

10. Nous n'avons trouvé trace de cette demande ni dans la presse, ni dans la correspondance journalière de la maison Grasset; il est vraisemblable que cette demande aura été faite entre la mi-novembre 1913 et le 2 mars 1914, période pour laquelle les archives Grasset sont lacunaires; ces archives attestent que, pendant tout le mois de mars 1914, Grasset fit de nombreuses demandes de souscription pour des ouvrages dont il était l'éditeur.

11. *Com Par* imprime : « très défavorable »; *Du côté de chez Grasset* imprime : « très favorable », ce qui contredit la pensée de Proust. On a sans doute lu « très » pour « peu ».

12. L'article de Blanche paraîtra non « huit » mais *trois* jours après Pâques, le mercredi 15 avril 1914.

13. Voir à ce sujet la lettre à Bordeaux datée du 5 mars 1914.

59

LOUIS BRUN A MARCEL PROUST

[lundi] 30 Mars [1914]¹
Monsieur Marcel PROUST
102 Bd Haussmann

Cher Monsieur,

M. Grasset est très fortement grippé et garde la chambre. Je lui ai lu votre lettre² et il m'a prié de vous écrire un mot pour vous dire combien il tenait à ce que votre production soit établie par ses soins.

Il vous écrira d'ailleurs dès qu'il sera rétabli³, ce qui ne saurait tarder, ou viendra vous voir, si vous en manifestez le désir.

Veuillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments respectueux et dévoués.

L. BRUN.

1. cc Archives Grasset, f° 104 du volume 54 de la correspondance journalière.

2. Lettre de Proust à Grasset que nous datons du *samedi 28 mars* : voir lettre 58 ci-dessus.

3. Grasset répondra lui-même le 3 avril, mais de cette lettre personnelle les archives ne gardent nulle trace autre qu'une allusion dans sa lettre du 4 avril (cf. lettre 63 et sa note 2).

60

A ANDRÉ BEAUNIER

[Premiers jours d'avril 1914]¹

Cher ami,

Je reçois *la Révolte*² avec la dédicace ci-dessus³ qui m'inquiète, m'afflige et ne me suffit pas⁴. Sa froideur (au moins étant donné vos dédicaces antérieures)⁵ conviendrait à l'égard d'un ami à qui on aurait des reproches à faire, ou bien de la part d'un ami qui aurait des reproches à se faire⁶. Or ce n'est pas notre cas. Je ne sache pas que j'aie en rien démérité de votre amitié ou que vous ayiez en rien démérité de la mienne. Si⁷ vous omettez l'amitié dans votre dédicace, je veux⁸ savoir qu'elle y est implicite; ou si vous me⁹ l'avez retirée, je préfère que vous me le disiez¹⁰; j'espère que vous ne trouverez pas mon amitié trop¹¹ susceptible et que vous m'écrirez quand vous aurez¹² le temps un mot d'une ligne [.]

Votre dévoué

Marcel PROUST.

J'ai mal déchiré la feuille de sorte que je suis obligé de récrire les mots arrachés [.]¹³

1. φ Lettre écrite sur la page du faux-titre du livre du destinataire : notes 2 et 4 ci-après; elle doit dater des *premiers jours d'avril 1914*.

2. *La Révolte*, d'André Beaunier. Paris, Librairie Plon, 1914. La *Bibliographie de la France*, III^e partie (27 mars 1914, p. 1030), annonce ce livre avec la mention : *Pour paraître le 1^{er} avril*.

3. Ms : *ci-dessus*, mots ajoutés en interligne.

4. L'auteur du livre a inscrit simplement l'envoi : « *A Marcel Proust / André Beaunier* ». Proust écrit sa lettre sur le même feuillet.

5. Ms : la parenthèse est ajoutée en interligne.

6. Proust fait semblant de croire que ce n'est pas le cas. Voir à ce propos Cor. XII, lettres 184, 189 et 190.

7. Ms : *Si*, mot réécrit en interligne, la ligne ayant été tronquée par la déchirure du papier.

8. Ms : *je veux*, mots ajoutés en interligne, pour la même raison.

9. Ms : *vous me*, mots ajoutés en interligne, pour la même raison.

10. Ms : *le disiez*, mots ajoutés en interligne, pour la même raison.

11. Ms : *mon amitié trop*, mots ajoutés en interligne, pour la même raison.

12. Ms : *quand vous aurez*, mots ajoutés en interligne, pour la même raison.

13. Voir les notes 7, 8, 9, 10, 11 et 12 ci-dessus.

61

A ANDRÉ GIDE

[Premiers jours d'avril ? 1914]¹

*Si tu me parles de tourment,
D'espérances désabusées,
J'irai te cueillir seulement
Des roses pleines de rosée.
(Villiers de l'Isle-Adam) **

Êtes-vous toujours aussi triste ?³

Votre

Marcel PROUST.

1. *Gide* 32. Billet envoyé avec une gerbe de roses de chez Lachau-me; doit se situer *après le 22 mars 1914*, date où Proust reçoit une lettre du destinataire parlant pour la première fois d'un « grand chagrin » : note 3 ci-après. Daterait vraisemblablement des *premiers jours d'avril 1914*.

2. *Les Présents*, deuxième strophe. Voir Cor. X, 43, note 6.

3. Voir à ce sujet le commencement de la lettre du même au même que nous datons du *dimanche 22 mars 1914*.

62

A BERNARD GRASSET

[Le vendredi 3 avril 1914]¹

Cher ami,

Je vous réponds immédiatement et de façon assez vaine : pour vous répondre utilement puisque vous invoquez notre traité (et parlez de *contrainte* – ce mot, que vous soulignez!, « à mon oreille est rude »)² il faudrait que je le relusse, et pour cela le chercher, et pour cela me lever³. Or je suis couché! En tous cas votre lettre était bien inutile puisque je vous avais consulté seulement sur votre *désir* et que vous me l'aviez déjà fait connaître il y a quelques jours⁴.

Je vous réponds en deux mots que je ne puis satisfaire actuellement votre curiosité, m'étant engagé à ne pas divulguer ce qui m'a été dit. Mais il est possible que je puisse par une autre source vous fournir un renseignement identique⁵. Dans ce cas je le ferai aussitôt.

En tout état de cause croyez bien que les raisons psychologiques que vous me faites l'amitié de me donner n'ont rien à voir avec un fait tout matériel et d'un tout autre ordre. Je n'aurais d'ailleurs pu que⁶ prendre plaisir à suivre le fin et délicat réseau de cette souple autopsychologie si vous ne l'aviez brusquement à la fin de votre lettre serré en nœud gordien (je fais allusion aux mots « commercial », « traité », « contrainte » etc). Je vous répète que pour vous suivre sur ce terrain il faudra que je retrouve et relise le traité. Mais déjà je suis sûr qu'il me laisse en tous cas la propriété de mon œuvre, et le droit d'en faire faire ailleurs d'autres éditions.

Et à propos d'éditions vous seriez bien gentil de me dire où nous en sommes de celles de *Du côté de chez Swann*. Quand on a commencé à parler un peu partout de ce livre, quand on a commencé à le lire en Angleterre

beaucoup et un peu partout ailleurs, nous avons déjà tiré la quatrième édition. Sans doute comme la période antérieure avait été plus morne, il a dû vous revenir des exemplaires de la première et de la deuxième éditions et vous avez pu avec elles répondre un peu aux demandes des libraires. Mais elles n'ont pu suffire et j'espère que nous avons retiré plusieurs fois depuis ⁷.

Vous seriez gentil de vous en informer et de me le dire et je vous demande surtout de croire à mes sentiments d'amitié bien sincère et dévouée[.]

Marcel PROUST.

1. φ Cette lettre répond à une lettre de Grasset que nous n'avons pas pu retrouver dans les archives Grasset, mais à laquelle Bernard Grasset fait référence dans sa lettre à Proust du 4 avril (« le petit mot que je vous ai envoyé hier »); elle doit donc se situer, comme ce « petit mot », le 3 avril 1914. La lettre de Grasset du 4 avril répond aux arguments de Proust quant aux clauses du traité, et aux questions concernant le nombre d'éditions (cf. lettre 63).

2. Cf. Molière, *Les Femmes savantes*, acte II, scène VII, vers 552 (Philaminte à Chrysale):

Ah! sollicitude à mon oreille est rude

3. Dans la lettre à Émile Straus que nous datons du mardi 24 mars 1914, nous avons vu Proust envoyer à l'avocat le traité conclu avec Grasset; il semble donc qu'il n'ait pas reçu de réponse définitive de l'homme de loi, et qu'il invoque ce prétexte de santé pour gagner du temps.

4. Par le billet de Louis Brun daté du 30 mars (cf. lettre 59 ci-dessus), qui répondait à la question posée par Proust le samedi 28 mars (lettre 58).

5. Grasset voulait sans doute savoir par qui Proust avait appris « les choses » qui l'avaient « affligé »: voir la lettre précédente du même au même.

6. Ms: *que*, mot ajouté en interligne.

7. Grasset répond à cette question dans le P.S. de sa lettre du 4 avril. Voir la lettre 63 et sa note 6.

63

BERNARD GRASSET A MARCEL PROUST

4 avril [1914]¹
Monsieur Marcel PROUST
102 Bd Haussmann

Mon cher ami,

J'ai du [sic] bien mal m'exprimer dans le petit mot que je vous ai envoyé², car vous lui avez donné une interprétation exactement contraire à mes intentions.

J'entendais vous dire que je ne voulais pour vos deux prochains livres, suite du premier, n'être [sic] votre éditeur que si vous me confiez ce soin sans aucune arrière pensée, et en toute confiance. Notre traité me charge de l'édition de l'ensemble³ (tout en vous réservant absolument la propriété de tout cet ensemble : soyez donc sans inquiétude à ce sujet), mais encore une fois, malgré cette entente, je ne veux être votre éditeur pour la suite, que si, notre accord n'étant compté pour rien⁴, vous me donnez toute votre confiance.

En résumé donc, et pour plus de précision encore, ne vous considérez comme obligé sur aucun point, puisque je vous délègue volontiers de tout ce qui peut constituer dans notre premier accord, l'ombre d'une obligation, et décidez dans toute la plénitude de votre indépendance. C'est cela que je voulais vous dire dès hier et je m'empresse de vous le préciser, afin de vous tranquilliser complètement.

J'espère, mon cher Proust, que vous comprendrez [que] cette lettre est plus celle d'un ami que d'un commerçant⁵, [et] vous prie de croire, quelle que soit la décision que vous prendrez, à tout mon affectueux dévouement.

B. GRASSET.

P.S. Je n'ai pas effectué de tirage nouveau depuis celui [de] cinq cents exemplaires de Décembre dernier,⁶ ayant eu dans le courant du premier trimestre un assez grand nombre

de retours de province et de l'étranger. J'ai donné l'ordre aujourd'hui d'effectuer l'inventaire de ce qui me reste en magasin, et je vous enverrai ce compte les tout premiers jours de la semaine prochaine.

1. cc Archives Grasset, f° 226 r°-227 v° du volume 54 de la correspondance journalière.

2. Il s'agit vraisemblablement d'une lettre personnelle de Bernard Grasset, manuscrite, puisque la correspondance journalière de la maison d'édition n'en a conservé aucune copie carbone.

3. C'est ce que veut le bon sens; on imagine mal comment Proust, qui insiste tant sur l'unité de ses (deux devenus) trois volumes, aurait pu conclure un traité ne concernant que le premier volume. Grasset a raison de faire remarquer que la clause de la propriété de Proust sur son œuvre est une question toute différente, dont l'auteur ne saurait se prévaloir pour éditer ailleurs la suite du roman. — Nous n'avons pas pu retrouver la copie de ce contrat dans les archives de la maison d'édition; G. Boillat (*op. cit.*, p. 280, note 16) cite la clause invoquée par Proust : cette clause stipule qu'« un nouvel accord [...] sera nécessaire pour l'établissement des *éditions* ultérieures. » (Nous soulignons).

4. Soulignement manuscrit.

5. Réponse aux insinuations de Proust : voir la lettre 62.

6. Ces assertions, ne correspondent pas aux chiffres fournis par le Livre de Stock de la maison Bernard Grasset (f° 61 r°) : ce document indique, pour le « 2° Tirage » :

Décem-	20	Colin	G[rande]	V[itesse]	100
bre	22	—	—	—	100
—	23	—	—	—	54
—	24	—	—	—	46
—	27	—	—	—	100
[1914]	7	—	P[etite]	V[itesse]	300
Janvier	9	—	—	—	200
—					

Cela représente un total de 900 exemplaires : les 400 envoyés en Grande Vitesse en décembre constituent la presque totalité de la « quatrième édition » dont parle Proust dans sa lettre du 3 avril (une édition est de 500). Que penser des 500 exemplaires expédiés en petite vitesse au début de janvier 1914? Même à supposer qu'un certain nombre de ces exemplaires moins fautifs (il s'agit de l'édition corrigée) aient été offerts à Proust pour services, le chiffre réel excède singulièrement celui avancé par Grasset. Lors de la liquidation des comptes, en 1918, Grasset parlera toujours de tirages de 500 exemplaires (cf. Boillat, *op. cit.*, p. 197).

Lo. d'ny Arco Acciaiole. Firenze
Paris 1844.

Mon Monsieur,

Votre lettre m'a causé
une très amicale émotion - je ne
saurais vous dire combien elle
m'a touché - Vous avez si bien re-
cueilli le hommage et la
sympathie que la mienne vous
paraît. Je vous en remercie
expié, comme vous me le dites,
vos pensées resteront en

contact. Mais, je vous en prie,
ne vous dormez pas la peine
de me répondre - ou quelques
lignes seulement - puisque cela
vous est une fatigue - j'aurai
tout à fait heureux, si je
vous vois, un jour, l'occasion de
vous rencontrer. Hélas! j'au-
rais guéri à Paris qu'à un
moment où, sans doute, vous
n'y êtes point - en septembre.
J'espère toutefois de la bonne
chance.

LOUIS CHADOURNE A MARCEL PROUST

20, Lung'Arno Acciaiuoli. Florence
5 avril 1914¹

Cher Monsieur,

Votre lettre m'a causé une très amicale émotion². Je ne saurais vous dire combien elle m'a touché. Vous avez si bien su accueillir l'hommage et la sympathie que la mienne vous offrait. Je vous en remercie.

J'espère, comme vous me le dites, que nos pensées resteront en contact. Mais, je vous en prie, ne vous donnez pas la peine de me répondre — ou quelques lignes seulement — puisque cela vous est une fatigue. Je serais tout à fait heureux, si je trouve, un jour, l'occasion de vous rencontrer. Hélas! je ne viens guère à Paris qu'à un moment où, sans doute, vous n'y êtes point — en septembre. J'espère toutefois de la bonne chance.

Si mon compte rendu du livre du prince Borghese dans la Nouvelle Revue française³ — et j'en ai écrit un plus sévère et plus détaillé dans l'Effort libre (mars)⁴ — vous a surpris, c'est que vous confondiez peut-être le prince Giovanni⁵ avec le prince Scipione, qui, lui, est en effet tout le contraire d'un rétrograde, et siège au Parlement italien avec les démocrates⁶. Jamais celui-ci n'eût écrit le livre signé par son parent — livre sans la moindre valeur — il faut le dire.

J'aurai un grand plaisir à lire cette étude sur les lectures d'enfance, dont vous me parlez⁷. Pour moi, je vous soumettrai, comme à un ami, les petites choses — soit poèmes, soit critiques — que je croirai ne pas devoir trop vous ennuyer.

Je vous parle avec une grande liberté. Oui, la sympathie a un effet rétroactif — et vous n'êtes pas plus exclu de mon passé que de ma vie présente. Laissez-moi vous dire encore une fois que vous comptez — beaucoup mieux qu'un admirateur — un ami —

Croyez, cher Monsieur, à mes sentiments les plus sûrs, et à ma respectueuse amitié.

L. CHADOURNE.

1. 66 Coll. U. Ill. Lettre publiée avec la permission de M. le docteur P. Chadourne.

2. Nous ne retrouvons pas la lettre de Proust.

3. N° LXIII (1^{er} mars 1914), p. 534, *Notules : L'Italie moderne, par le Prince Giovanni Borghèse*. (Paris, Flammarion, 1913. *Bibliothèque de Philosophie Scientifique*), article signé L. C. — Chadourne y affirme que le livre est « mal documenté, partial et parfois même puéril », et dit que l'Italie moderne « y est vue et jugée avec les yeux et l'esprit d'un membre du "Cercle de la Chasse", où l'on n'est pas précisément "moderne". Au lieu d'exposer le développement économique et politique de son pays, l'auteur critique les institutions parlementaires, et propose (au lieu d'exposer) ses vagues desiderata. Je ne citerai qu'une de ses propositions : confier l'instruction primaire aux anciens sous-officiers ».

4. *L'Effort libre*, 6^e cahier, 4^e année (mars 1914), pp. 389-393, « *L'Italie moderne, par le prince Giovanni Borghese* ». Ce critique affirme que « ce livre n'apporte rien » sur l'évolution de l'Italie depuis 1870, « sinon de savoureuses inepties. »

5. Le prince *Giovanni-Battista Borghese* (1855-1918), lieutenant d'artillerie italienne, Union-Artistique, hôtel particulier 22, rue des Sablons, Paris, et Palais Borghèse, Rome. Marié le 9 décembre 1902 à Alice de Riquet, comtesse de Caraman-Chimay. Q. E-V. 1909, p. 63; Gotha 1909, p. 442.

6. *Scipione-Luigi*, 10^e prince Borghese (1871-1927), avenue Raphael, 24, à Paris, épousa à Gênes, 23 mai 1895, Anna-Maria de Ferrari des duchi di Ferrara. Gotha 1902, p. 283.

7. Allusion à la préface de Proust à *Sésame et les lys*, de Ruskin (1906), intitulée *Sur la lecture*. Voir V, 160-194.

65

A ANDRÉ GIDE

[Le 6 ou le 7 avril 1914]¹

Cher ami,

Je vous en prie, n'allez pas avoir ce découragement au sujet des *Caves* qui passionnent tout le monde, et m'ont,

moi, *rendu malade* (ce qui n'est peut-être pas le meilleur hommage, mais en est un bien grand pourtant). Il faudrait dix lettres, ou plutôt dix conversations pour vous faire comprendre le mal que m'a fait Cadio et c'est d'abord une preuve qu'il existe : « Je fais souffrir, donc je suis ². »

Non, mon cher ami, si vous avez des tristesses dans votre vie, je sais trop que les « succès littéraires » sont bien insuffisants à les adoucir ; mais quant à vous attrister à cause de votre œuvre, ce serait de la folie. Qu'importe qu'elle ait vieilli pour vous, elle naît maintenant resplendissante et jeune dans nos pensées, laissez-la accomplir de cerveau en cerveau sa migration mystérieuse et que vous avez providentiellement réglée.

Vous me demandez de ne pas vous juger là-dessus ! Que dirais-je, moi qui, incapable même de relire la dactylographie de mon second volume, vais faire paraître quelque chose d'informe et que je souhaiterais tant que vous ne lussiez pas, sans avoir même la force de dicter au moins le premier brouillon qui, lui, avait en tout cas plus de netteté.

Ce qui vous rend peut-être injuste pour les *Caves*, et ce qui, pendant que je les finissais, a rendu injuste l'un des nombreux moi-même qui lisait en même temps et que les autres ont bien vite convaincu d'erreur, c'est que depuis *Crime et Châtiment* et les *Karamazov*, nous ne pouvons plus voir un criminel qui ne cherche pas à échapper à la justice sans croire que cela ressemble à Dostoïevski ³. C'est idiot. A ce compte-là Tolstoï n'aurait pas pu peindre *La Guerre* en ordre dispersé parce que Stendhal l'avait déjà fait ⁴. Et puis, qu'est-ce qu'il y a de plus différent d'un personnage de Dostoïevski que Cadio. Je suis persuadé que Dostoïevski n'en aurait pas pu comprendre la séduction et l'immoralité ⁵. (Je voudrais bien savoir si tous les « oncles » ⁶ de Cadio sont des « tantes ». Que tout cela est intéressant !) Le point d'interrogation, la pointe de soleil levant et d'espoir sur lesquels s'achève votre livre, n'est peut-être pas, au point de vue purement géométrique de la composition, tout à fait satisfaisant ⁷. On s'attendait à ce que les issues fussent plus complètement bouchées, à avoir un

livre hermétiquement clos. Mais il m'intéresse plus ainsi, faisant sa part à une des lois qui m'intéressent le plus, et que pour ma part je tâche toujours de mettre en lumière quand j'écris, à savoir les différences de pression, les variations de l'atmosphère morale pour un même individu. Cette aurore tonique de la fin me plaît beaucoup par là.

Cher ami, j'aurais tant à vous dire sur vous et suis si épuisé pour prolonger cette lettre que je m'en veux de résumer [en] quelques lignes pour vous répondre au sujet de mon livre. Mais en deux mots, voici. Je ne sais si je vous ai dit (je confonds) que j'ai écrit à Grasset; j'ai profité de ce que j'ai des sujets d'être mécontent de lui⁸. Il m'a répondu par de vaines paroles, mais où, à la fin, il semblait invoquer commercialement le traité d'une façon qui m'a un peu choqué. Ce que je lui ai témoigné dans ma réplique⁹. Alors est arrivé ce que je pouvais le plus redouter, car je suis sans armes contre la gentillesse. Il m'a écrit que je pouvais faire ce qui me plaisait, qu'il me déliait de tout traité, qu'il ne voulait de moi que de tout mon cœur et non par contrainte¹⁰. Dans ces conditions, je ne pouvais qu'abdiquer la liberté qu'il me rendait, je lui ai donc dit que je paraîtrais chez lui, en me réservant de faire d'autres éditions ailleurs, ce qu'il a reconnu m'être permis en vertu du traité. (Je l'ai dit pour être plus libre, mais à vrai dire je ne vois pas bien quel serait l'intérêt de cela.)

Quant aux fragments dans la *Revue*, tout ce que vous voudrez¹¹. Il faudra seulement que vous me disiez le nombre de pages pour que je calcule à peu près.

Je pense beaucoup à vous. Souvent j'aimerais causer avec vous (et souvent de la *N.R.F.* où tout ne me plaît pas). Mais ce que je voudrais surtout, c'est vous savoir un peu consolé¹². Je vous serre la main vingt fois par jour!

Votre

Marcel.

Je vous dois, entre tant d'autre choses, deux délicieuses lettres de Monsieur Chadourne et je vous en suis bien reconnaissant¹³.

1. * Gide 33-37. L'édition indique pour cette lettre la date « 4 ou 5 avril 1914 », peut-être celle inscrite par le destinataire sur l'original. Les allusions à la fin des *Caves du Vatican* (notes 3 et 6 ci-après), à la correspondance avec Grasset (notes 7 et 8) confirment l'époque de cette lettre. Mais comme Proust vient de recevoir d'Italie la lettre de Chadourne datée du 5 avril 1914, il doit écrire la sienne le 6 ou le 7 avril 1914.

2. Allusion au postulat de René Descartes : « Je pense, donc je suis. » *Discours de la méthode* (1637).

3. Allusion à la fin des *Caves du Vatican*, que Proust vient de lire dans la *Nouvelle Revue Française* du 1^{er} avril 1914. Lafcadio, ayant comme les héros de Dostoïevski commis un crime non motivé – en jetant du train en marche Fleurissoire dans un ravin – ne tente pas d'échapper à la justice. Il fait à Julius de Baraglioul l'aveu de son crime, et n'essaie pas de s'enfuir. – Voir, au sujet des romans de Dostoïevski, Cor. XI, 20, note 3; Cor. XII, lettre 80 et sa note 10.

4. Il s'agit de la *Chartreuse de Parme* (1839), où, aux chapitres III, IV et V Stendhal décrit la bataille de Waterloo « en ordre dispersé ». Tolstoï, dans *La Guerre et la Paix* (1878), en fera autant : 1^{er} livre, deuxième partie, chapitres 8 et 13 (la retraite russe en 1805); 1^{er} livre, troisième partie, chapitre 18 (la défaite d'Austerlitz); III^e livre, deuxième partie, chapitres 30 à 35 (la bataille de Borodino); IV^e livre, deuxième partie, chapitres 6 et 14 (la retraite de Russie). – Tolstoï lui-même, dans une interview qu'il accorda chez lui à Paul Boyer, affirma qu'il devait à Stendhal « d'avoir compris la guerre ». *Le Temps*, 28 août 1901, pp. 1-2.

5. Cette remarque semble donner un démenti à ceux qui ont accusé Proust d'amoralité. Il est vrai qu'il trouve à l'immoralité de Lafcadio de la « séduction », mais il dit cela sans doute pour complaire à Gide.

6. Les compagnons successifs de la mère de Lafcadio.

7. La dernière phrase des *Caves du Vatican* laisse entrevoir la possibilité d'un revirement de la part du héros : « Quoi! va-t-il renoncer à vivre? et pour l'estime de Geneviève, qu'il estime un peu moins depuis qu'elle l'aime un peu plus, songe-t-il encore à se livrer? » *Loc. cit.*, p. 704.

8. Allusion à la lettre 58 à Grasset ci-dessus.

9. Voir la lettre 62 ci-dessus et sa note 1.

10. Cf. la lettre de Grasset du 4 avril (lettre 63).

11. Proust va donner, comme l'on sait, d'importants fragments de son œuvre à la *N.R.F.* C'est le sujet des lettres qu'il échange avec Jacques Rivière, et qu'on lira plus loin.

12. Voir ci-dessus la lettre 61 du même au même.

13. Il s'agit de Louis Chadourne (1890-1925), poète et romancier. Nous possédons une seule des lettres qu'il adressa à Proust, celle datée de « Florence, le 5 avril 1914 ». Nous n'avons pas retrouvé celles que Proust lui adressa.

66

A ILLAN DE CASA FUERTE

[Premier semestre de 1914 ?]¹

Cher Illan

J'ai bien tardé à vous répondre et pourtant ce n'était pas indifférence ! Je voudrais bien que vous fussiez guéri et que votre pièce fût jouée. Je pourrai si vous le désirez la porter à Monsieur Copeau². Je le connais à peine mais nous sommes en très bons termes et je crois qu'il ne sera nullement dédaigneux de ma recommandation ni indifférent à mon affection pour vous car je crois qu'il a pour moi de la sympathie (j'en ai beaucoup pour lui).

Je serai aussi très heureux, si vous le jugez à propos [,] de lire votre pièce. Quant à vous en dire mon avis, cher Illan, ne me le demandez pas. Non pas qu'il ne serait affectueux et sincère, mais je *n'y connais rien*. Je ne vais jamais au théâtre, je ne lis jamais de pièces, celles qui passent pour belles, je ne comprends pas pourquoi elles le sont. Je crois que je suis en somme le juge à fuir et le lecteur à éviter. Un certain nombre d'auteurs dramatiques me font l'honneur de m'envoyer leurs pièces quand elles paraissent, je ne sais que leur dire, je n'y comprends pas grand'chose. Donc je crois que mon avis ne vous servirait à rien.

Il reste deux choses qui me feront plaisir, vous lire (mais cela ne vous servira à rien non plus) et envoyer – ou porter – la pièce à Copeau. Il est d'une farouche indépendance et je ne peux rien vous promettre mais je lui dirai ce que je pense de vous et combien je vous aime. Il est vrai que nous jugeons très rarement de même lui et moi sur les œuvres littéraires. J'incline donc à penser que son goût n'est pas toujours juste mais il est intraitable [.]

Tendrement à vous [,]

Marcel.

1. φ Coll. Bibliothèque Jacques Doucet. La date de cette lettre est incertaine. L'offre de porter une pièce du destinataire à Copeau (note 2 ci-après) semble situer la lettre *vers le premier semestre de 1914*.

2. Jacques Copeau vient d'inaugurer son théâtre du Vieux-Colombier le 23 octobre 1913. Voir Cor. XII, lettre 110, note 10.

67

A ILLAN DE CASA FUERTE

Samedi [premier semestre de 1914?]¹

Mon cher Illan

J'aurai [voulu] vous écrire avant-hier qu'après tant de traverses (on est allé sept fois au Vieux Colombier sans le trouver) Copeau a enfin votre œuvre². Il m'a promis de la lire et de m'écrire dès qu'il l'aura lue³.

Tendrement à vous

Marcel.

1. φ Harv 152. Cette lettre doit suivre à peu d'intervalle celle du même au même que nous situons *vers le premier semestre de 1914* : nouvelle allusion à une pièce du destinataire : voir les notes 2 et 3 ci-après.

2. Voir à ce sujet la lettre précédente du même au même, et sa note 2.

3. Nous ne trouvons aucune correspondance ni aucun renseignement au sujet de la pièce du destinataire.

68

A MAURICE DUPLAY

[Vers avril-mai 1914?]¹

Bravo mon cher Maurice pour ton Fragon orphique et charmant les monstres banlieusards et la faune des

Fortifications². Tu as concentré là dans les dimensions d'un conte cette disposition qui t'est si personnelle de retrouver dans les faits divers du jour la poésie et l'horreur du drame antique et de la mythologie³.

Des gros ennuis s'ajoutent cette année à mon état de santé, il y a longtemps que je ne t'ai écrit. Mais je pense à toi avec une constante tendresse où le souvenir désolé de la mère adorable que tu as perdue⁴ est mêlé à mon attachement admiratif et ému pour ton Père.

Tout à toi [.]

Marcel PROUST.

1. * Duplay 11, lettre datée par erreur « 1913 ». Cette lettre est postérieure au 30 décembre 1913, date de la mort de Fragson (allusion aux « faits divers du jour » et à « l'horreur du drame antique ») : voir la note 3 ci-après. L'allusion aux « gros ennuis » semble se rapporter aux difficultés financières et à la brouille avec Agostinelli, donc avant la mort de ce dernier (30 mai 1914); cette lettre pourra donc se situer vers avril ou mai 1914.

2. Il s'agit sans doute d'un conte (cf. la phrase suivante) s'inspirant du cas du chanteur célèbre : Harry Pot ou Potts, dit Fragson (1869-1913), chanteur de café-concert populaire. Proust avait coutume d'aller l'entendre chanter, paraît-il, au théâtre de la Scala ou à l'Eldorado. Reynaldo Hahn trouvait Fragson un si parfait chanteur qu'il aurait voulu faire de lui un interprète de Mozart (*Astruc*, pp. 136-137). On sait que Proust écarta de son roman un passage, vers le début de *la Prisonnière*, où le narrateur fredonne « des airs que chantaient alors Mayol ou Fragson, successeurs amoindris de Paulus [...] » (III, p. 1067; cf. *ibid.*, p. 1066.) – Voir la note suivante. – Nous ignorons où a paru le conte en question.

3. Allusion, semble-t-il, au drame de la mort de Fragson, tué le 30 décembre 1913 par son propre père, atteint de folie. *Le Figaro*, 1^{er} janvier 1914, p. 1.

4. Allusion à la mort de Mme Simon Duplay, décédée au mois de septembre 1911. Voir Cor. X, 347, note 2.

69

A PAUL DE BRANTES

102 boulevard Haussmann
[Le dimanche 12 avril 1914]¹

Mon Colonel,

Je ne veux pas troubler votre douleur, mais je la partage si profondément, la pensée de ce que vous souffrez m'est si cruelle, c'est un si grand déchirement pour moi de me dire que je ne verrai plus Madame de Brantes quand depuis tant d'années, isolé, alité, je me consolais chaque jour de ne pas l'avoir vue en espérant que j'aurais la force d'aller la voir le lendemain².

J'ai vécu ainsi un au jour le jour le jour d'espérances qui m'a mené hélas à bien des douces heures que je me promettais au bord de l'Irréparable.

Je ne peux plus que me souvenir! Mais je me souviendrai toujours!

Sa mémoire restera toujours intacte et vénérée, à la première place dans mon respect, et j'ose le dire dans mon cœur. C'est surtout à travers elle, à travers sa reconnaissante admiration pour un fils incomparable et digne de son autre enfant, que je vous ai connu jusqu'ici.

Permettez-moi mon cher Colonel de reporter un peu sur vous des sentiments que je lui avais voués et que je lui garderai toujours.

Veuillez agréer l'expression de ma sympathie bien profonde et bien affligée.

Marcel PROUST.

Je vous demande de bien vouloir mettre mes respects aux pieds de la Marquise³ dont j'ai gardé le souvenir ébloui dans cette roseraie du Fresne à laquelle je ne peux plus penser sans larmes⁴.

1. o Coll. M. Paul de Brantes. Cette lettre doit dater du *dimanche 12 avril 1914* : voir la note 2 ci-après.

2. *Le Figaro*, dimanche 12 avril 1914, p. 2, à la rubrique *Le Monde et la Ville / Deuil*, par Interim : « — Mme de Brantes, née de Cessac, est décédée hier matin, en son domicile, 10, rue Lincoln, des suites d'une grave maladie dont elle souffrait depuis longtemps. Fille du comte de Cessac et de la comtesse née Montesquiou, tous deux décédés, elle avait eu, de son mariage avec M. Sauvage de Brantes, deux enfants : le marquis de Brantes, lieutenant-colonel au 8^e hussards, marié à Mlle Schneider, et la comtesse Armand. Elle était la sœur de Mlle de Cessac, de Mme de Cessac, religieuse de l'ordre de Saint-Vincent-de-Paul, qui s'est éteinte il y a quelques années, et la belle-sœur de la comtesse Wladimir de Montesquiou, décédée également. Elle était proche parente de tous les membres de cette importante maison.

« Mme de Brantes tenait dans le monde une place importante et y connaissait beaucoup d'amis. Pendant de nombreuses années son salon fut fort recherché et l'hospitalité qu'elle y exerçait, ainsi qu'en son château du Fresne, était aussi suivie que renouvelée. Le mal qui vient de l'emporter la tint plus éloignée du monde en ces derniers temps, mais le souvenir qu'elle y laisse restera cher à un grand nombre et sera pieusement gardé. » Voir aussi *Le Gaulois* du 12 et du 18.

3. La marquise de Brantes, née Marguerite Schneider, que le testataire avait épousée en 1898. Cf. Cor. II, 492, note 2.

4. Allusion à la visite que Proust avait faite avec Lucien Daudet au château du Fresne, à Authon, dans le Loir-et-Cher, le dimanche 7 septembre 1902. Cf. Cor. III, 133, note 2.

70

A JACQUES-ÉMILE BLANCHE

[Le mercredi soir 15 avril 1914]¹

Cher ami

Tous ces jours-ci en pensant à vous plus encore que d'habitude (je pense pourtant beaucoup à vous depuis quelque temps!) à cause de ce que je lisais sur votre exposition², et hier encore en passant peu loin de chez vous et ayant hésité à aller vous voir, je ne pensais guère que votre admirable article était sur le point de paraître³. A vrai dire je ne croyais plus qu'il paraîtrait jamais. Et si j'avais pu supposer qu'il était sous presse, j'aurais tout essayé pour retarder de quelques jours sa publication. D'abord parce que je n'ai reçu aucune épreuve (on me les avait promises) et n'avais pu faire par conséquent les petites corrections convenues. Ensuite parce que la Semaine de Pâques tout le monde

est parti. Sans doute la plus grande joie que me donnent ces pages merveilleuses est indépendante de la pensée qu'elles seront plus ou moins lues. Leur beauté, la noblesse morale qu'elles ajoutent encore à l'idée que je me fais de vous par cette générosité que vous avez avec moi, le réveil, émouvant jusqu'aux larmes, de tant d'heures du passé, voilà le prix qu'elles ont d'abord pour moi. Mais après cela une fierté en somme bien légitime m'empêche d'être indifférent à ce désastre que la voix la plus chère, la plus éloquente, la plus autorisée, parle ainsi pour moi dans le désert d'un Paris (sans « *écho* ») vidé par les vacances et les campagnes électorales ⁴. Et puis j'aurais voulu être assuré de la *place* de l'article, encore trop belle pour moi mais qui n'est pas digne de vous. J'espère que vous n'aurez pas été fâché d'être placé ainsi, on avait promis (à l'époque où j'en avais entendu parler, via La Béraudière) ⁵ que l'article serait en tête ⁶. Il est vrai que la place où vous êtes est par là même la première. Mais enfin si, en vous plaçant ainsi, on vous a « manqué », comme c'est à propos de moi, je serais bien triste qu'il en résultât quelque mauvaise humeur de vous à mon égard.

Cher ami, ce que je ne vous ai pas encore dit, c'est que ne lisant pas l'*Écho*, et m'attendant si peu à ce que votre article y parût jamais, je ne l'avais pas vu aujourd'hui. Et c'est à l'instant, au courrier de huit heures du soir, qu'une lettre de Robert Dreyfus, qui lui aussi l'a lu par hasard (et l'a trouvé merveilleux il me l'écrit) ⁷, m'a appris la nouvelle à la fois délicieuse et désolante. J'ai pensé à la fois à la joie que j'allais avoir, aux fautes qui n'avaient pas été corrigées ⁸, à l'époque si mal choisie.

Je ne peux pas vous écrire plus longuement aujourd'hui parce que m'étant levé hier (c'est hier que j'avais passé près de chez vous) je suis très malade aujourd'hui, mais j'ai voulu tout de suite vous dire avec quelle gratitude, quelle tendresse, quelle admiration, j'ai relu ces pages que je n'ai quittées un instant que pour pouvoir vous dire merci du fond du cœur assez tôt pour que ma lettre vous arrive encore ce soir.

Votre infiniment reconnaissant

Marcel PROUST.

P.S. ⁹ Cher ami c'est la lettre que j'avais fait porter à la nuit à Auteuil. On me l'a rapportée en me donnant votre adresse à Toulon. Je vous y ai télégraphié aussitôt. Mais je vous envoie tout de même ma lettre et vous en écrirais beaucoup si je vous écrivais chaque fois que je pense à vous.

1. φο Coll. Mévil-Blanche. Lettre écrite le mercredi soir 15 avril 1914 : voir la note 3 ci-après.

2. *Gil Blas*, 2 février 1914, annonce, page 4, à la rubrique *Les Arts : Des expositions* : « L'exposition Blanche. — L'exposition des œuvres de M. Jacques-Émile Blanche (visages, silhouettes, fleurs, nature morte, études anglaises, Venise, Avignon), s'ouvre aujourd'hui, à la Galerie Bernheim-Jeune, 15 rue Richempanse, Paris. Elle sera close le 14 février, à trois heures. » *Le Figaro* du 3 février publie à ce sujet une notice d'Arsène Alexandre à la rubrique *La Vie artistique*. — Proust a dû lire l'article de Ghéon paru dans la *Nouvelle Revue Française*, n° LXIII (1^{er} mars 1914), pp. 530-531, à la rubrique *Notules*, sous le titre *Exposition Jacques-E. Blanche (Galerie Bernheim)*, article assez favorable.

3. *L'Écho de Paris*, mercredi 15 avril 1914, page 1, *Du côté de chez Swann*, par Jacques E.-Blanche.

4. Allusion aux vacances de Pâques et à la campagne électorale pour les élections législatives, qui auront lieu le 26 avril et le 10 mai.

5. La comtesse de La Béraudière avait servi d'intermédiaire entre Reynaldo Hahn et *l'Écho de Paris*. Voir à ce sujet les lettres 25 et 35 ci-dessus.

6. Par « en tête », Proust veut dire, semble-t-il, à la première colonne. L'article de Blanche paraît en première page, mais à droite, sur les colonnes 5 et 6.

7. Ms : la parenthèse est ajoutée en interligne.

8. Voir, au sujet des fautes non corrigées de l'article en question, le post-scriptum de la lettre 34 du même au même et ses notes.

9. Ce post-scriptum a dû être ajouté le lendemain 16 avril.

71

A RENÉ BLUM

[Le mercredi soir 15 avril 1914]¹

Cher ami,

N'y aurait-il pas moyen que le *Gil Blas* donne un large extrait du bel article que Jacques Blanche me consacre dans l'*Écho de Paris* de ce matin (dans l'*Écho de mercredi*)².

Si cela entraîne des questions de publicité, comme Grasset n'en a encore fait aucune pour moi, voilà une excellente occasion de commencer et votre administrateur n'aura qu'à lui envoyer une note pour le prix de l'écho qui lui sera réglé immédiatement³. — Est-ce possible?

De cœur à vous.

Marcel PROUST.

1. * *Com Par* 118; *Stratégie* 92; *Combat* 120-121. Cette lettre date du *mercredi soir 15 avril 1914* : allusion à l'« article que Jacques Blanche me consacre dans l'*Écho de Paris* de ce matin » : voir la note 2 ci-après.

2. Voir ci-dessus la note 3 de la lettre à Jacques-Émile Blanche que nous datons du *mercredi soir 15 avril 1914*.

3. *Gil Blas* publiera l'écho en question à la date du samedi 18 avril 1914, en première page, à la rubrique *Échos*, signée *Le Diable boiteux*, sous le titre : *Un nouveau critique littéraire*.

72

A LOUIS BRUN

[Le mercredi soir 15 avril 1914]¹

Cher ami,

Vous avez peut-être vu dans l'*Écho* de ce matin (mercredi) le bel article de J.-E. Blanche². J'ai demandé

au *Figaro*³ et au *Gil Blas*⁴ d'en donner un extrait. Je ne sais s'ils le feront, mais je leur ai dit, dans ce cas, que pour une fois je consentais à ce que ce fût un écho payant et [les] autorisais à vous en envoyer la note. Je verrai quelle suite ils donneront à tout cela, mais je me permets de vous prévenir à tout hasard pour que vous ne refusiez pas de les régler (je vous rembourserai intégralement bien entendu).

Je compte demander la même chose à la *N.R.F.*⁵ et au *Mercur*⁶, mais là nullement payant. Aussi *il ne faut pas* demander à d'autres journaux et ne pas faire état de l'*Écho* à la librairie⁷. Il n'y a que les *Débats* où je souhaiterais qu'il y eût un écho payé⁸. Est-ce possible ?

Votre ami bien dévoué

Marcel PROUST.

1. * *Com Par* 124-125; *Stratégie* 96-97; *Combat* 124-125. Cette lettre date du *mercredi soir 15 avril 1914* : allusion à l'article de Blanche « dans l'*Écho* de ce matin (mercredi) » : voir la note 2 ci-après.

2. Voir ci-dessus la note 3 de la lettre à Blanche que nous datons du *mercredi soir 15 avril 1914*.

3. *Le Figaro* publiera l'écho en question à la date du samedi 18 avril 1914, comme nous le verrons. Voir à ce sujet la lettre 75 du même au même et sa note 2.

4. Voir ci-dessus la lettre 71 à René Blum et sa note 3.

5. La *Nouvelle Revue Française* ne publiera aucun écho à ce sujet.

6. Le *Mercur* de France reproduira une bonne partie du texte de l'article de Blanche. Voir ci-après la lettre 74 à Vallette.

7. Allusion, semble-t-il, à la notice parue dans la *Bibliographie de la France* du 5 décembre 1913. Voir ci-dessus la note 8 de la lettre 27 à Lucien Daudet.

8. Voir ci-après la lettre 76 du même au même.

73

A MADAME DE LA BÉRAUDIÈRE

[Le jeudi 16 avril 1914]¹

[Proust annonce que l'article de Jacques Blanche a paru « hier »²; il se plaint de n'avoir pas été prévenu

que l'article allait paraître et qu'il n'a pas reçu d'épreuves. Il ne lit pas d'habitude l'*Écho de Paris*. Cela le gêne de ne jamais voir la destinataire mais il espère la rencontrer « un jour cet été si je vais mieux ». Reynaldo n'est pas à Paris. Il prie la destinataire de remercier le comte Greffulhe de ses démarches à la *Revue de Paris* et au *Journal*.]

1. o L. a. s. 4 p. Nous n'avons pas le texte de cette lettre. L'allusion à la publication de l'article de Blanche « hier » nous permet de dater cette lettre du *jeudi 16 avril 1914* : note 2 ci-après.

2. Voir ci-dessus la lettre à Jacques-Émile Blanche que nous datons du *mercredi soir 15 avril 1914*.

74

A ALFRED VALLETTE

[Le jeudi 16 avril 1914]¹

Cher Monsieur,

Je ne sais si vous vous souvenez (ou plutôt je suis convaincu que vous ne vous souvenez pas ! car vous avez autre chose à penser !) que quand mon Ruskin a paru chez vous, le seul journal ou revue qui n'en ait pas parlé ce fut le *Mercur*, le titulaire de la rubrique littérature ayant jugé que c'était de l'histoire, celui-ci de la Religion, etc.²

De mon *Swann* Mme Rachilde a parlé (hélas !). Elle a parlé de la façon la plus intelligente, la plus jolie (pouvait-il en être autrement ?) mais aussi la plus cruelle (selon moi la plus injuste naturellement !) disant même qu'elle avait jeté ce livre comme un soporifique³ !

J'ai pensé à ce jugement en lisant dans l'*Écho de Paris* d'hier mercredi un article de Jacques Blanche sur mon livre⁴, parce qu'il y dit entre autres choses que ce livre comme une bouffée d'air dissipe les soporifiques vapeurs de la production courante⁵. Alors j'ai pensé que vous me donneriez peut-être cette petite compensation.

Vous avez un critique qui donne dans chaque *Mercury* des extraits fort longs des articles les plus intéressants qui ont paru dans le mois. Ne pourriez-vous lui demander de donner un extrait de l'article de Jacques Blanche? Jacques Blanche est un artiste trop remarquable pour qu'une page de lui n'intéresse pas les lecteurs du *Mercury*. C'est ce qui fait que j'ose vous demander cela, car j'ai eu des articles infiniment plus élogieux que le sien, et je ne vous l'eusse pas demandé⁶. Excusez cette ligne rayée, j'ai senti que je commençais un raisonnement très long qui vous ennuerait beaucoup, et d'autre part je suis si fatigué que je n'ai pas eu le courage de recommencer ma lettre.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus cordialement dévoués.

Marcel PROUST.

Naturellement si je pensais que la publication de l'extrait favorable à mon livre pût être désagréable à Mme Rachilde qui n'a pas aimé ce livre, je ne vous en parlerais même pas. Mais je n'ai aucun scrupule à cet égard parce que je sais que si cela peut lui être désagréable, vous ne le ferez pas; et que d'autre part, dans la foule des livres qu'elle lit et dont elle rend compte, elle a dû surtout attacher peu d'importance au mien et ne se rappellera même pas si le sentiment exprimé par Blanche diffère du sien.

1. * *Le Mercury de France*, t. 298 (1^{er} juillet 1940-1^{er} décembre 1946), page 235. Cette lettre, non datée, doit être du jeudi 16 avril 1914 : allusion à l'article de Jacques Blanche paru « dans l'*Écho de Paris* d'hier mercredi » : voir la note 4 ci-après.

2. Il est exact que, quand le premier des deux livres de Ruskin traduits par Proust (*La Bible d'Amiens*) avait paru, le *Mercury de France* n'en avait pas parlé. Mais Henry-D. Davray avait rendu compte de la traduction par Proust de *Sésame et les lys*, dans le *Mercury de France* du 15 juillet 1906, pp. 297-298. — Henry-D. Davray (1873-1944), fonda et dirigeait depuis 1898 la collection d'auteurs étrangers au *Mercury de France* : il traduisit Meredith, Wells, Conrad, et al.

3. Voir ci-dessus la note 11 de la lettre 53 à Gide.

4. Voir ci-dessus la note 3 de la lettre à Blanche que nous datons du mercredi soir 15 avril 1914.

5. Blanche écrit en effet dans l'article cité : « Ce premier volume, le voici donc et, tel quel, un rare régal, *une bouffée d'air qui dissipe les soporifiques vapeurs de la production courante*. Dès son apparition, il enchanta les uns, alarma les autres, car son approche est, dit-on, difficile. Il se présente comme toute œuvre d'exception, originale et belle. » Nous soulignons.

6. A cet endroit une ligne rayée.

75

A LOUIS BRUN

[Vers le 16 avril 1914]¹

Cher Monsieur,

Voici la copie du petit écho² :

« Notre critique d'art a signalé l'éclatant succès de l'exposition de J.-E. Blanche. On sait moins que ce rare portraitiste se double d'un remarquable écrivain. L'*Écho de Paris* nous en donne une preuve nouvelle et qui nous est particulièrement agréable en publiant une longue étude de J.-E. Blanche sur notre éminent collaborateur Marcel Proust et sur son roman *Du Côté de chez Swann*³. M. Blanche a tracé à la plume un portrait puissamment évocateur qui ne le cède en rien à ses portraits peints. »

Votre cordialement dévoué

Marcel PROUST.

1. * *Com Par* 126; *Stratégie* 97-98; *Combat* 125-126. Cette lettre se situe entre le 15 avril 1914 (note 3 ci-après) et le 18 du même mois (note 2); elle a dû être écrite vers le 16 avril 1914.

2. Il s'agit de l'écho qui paraîtra dans *Le Figaro* du samedi 18 avril 1914, en première page, à la rubrique *A travers Paris*, sous le titre *Un article de J.-E. Blanche sur un ouvrage dédié à Gaston Calmette*.

3. Article paru le 15 avril 1914. Voir ci-dessus la lettre à Blanche.

76

A LOUIS BRUN

[Le 16 ou le 17 avril 1914]¹

Cher Monsieur Brun,

Robert de Flers est parti ce matin en vacances. Faites donc je vous prie de façon *toute commerciale* la chose². Vous pouvez très bien voir M. G[laser]³. Je crois (pure supposition) qu'il a de l'hostilité contre moi. Il n'a jamais parlé de *Swann*. Peut-être ne l'a-t-il pas reçu. En tout cas, ceci doit être un Écho de première page. Pour les *Débats*, c'est « Au jour le jour » qui serait le mieux⁴. Je l'ai écrit sur deux feuillets n'ayant pu terminer sur le même. Mais d'ailleurs je compte sur votre obligeance pour les recopier. Je ne voudrais pas qu'on sût que je les ai écrits. C'est l'éditeur qui a rédigé cela et si on consultait le manuscrit au journal, il est préférable que ce ne soit pas mon écriture. Tout cela est un peu long mais nous faisons si rarement de réclame, que pour une fois! Pourtant il ne faudrait pas que tout cela coûtât plus du double de ce qu'a coûté l'écho du *Miroir*⁵ (et j'espère beaucoup moins).

Votre tout dévoué

Marcel PROUST.

1. * *Com Par* 127-128; *Stratégie* 98-99; *Combat* 126-127. Cette lettre doit dater du 16 ou du 17 avril 1914 : allusions à l'écho devant paraître le 18 avril 1914 (note 2 ci-après), à celui des *Débats* (note 4).

2. Il s'agit apparemment de l'écho sur l'article de Blanche que Proust voudrait faire paraître dans *Le Figaro*, et qui y sera publié le 18 avril 1914. Voir ci-dessus la note 2 de la lettre 75 du même au même.

3. Les éditeurs donnent « Grasset »; cette leçon est assez invraisemblable, puisqu'il s'agit d'une personne avec qui traiter au *Figaro* en l'absence de R. de Flers; en outre, Proust ne peut manquer de savoir que c'est à l'absence de Grasset (parti pour le Midi depuis le 10 avril) qu'il doit de régler ces affaires avec Louis Brun cf. lettre 78, note 7). Le nom mal identifié est sans doute celui de Ph.-Emmanuel Glaser, critique littéraire au *Figaro*, dont Proust peut effectivement penser qu'il lui est hostile, puisque Glaser n'a jamais parlé de *Swann* dans sa rubrique. (Sur cette « hostilité » personnelle que Proust prête à Glaser,

voir encore Cor. VI, 93). Dans sa lettre du 18 avril, Brun mentionne Glaser comme son interlocuteur au *Figaro*, et responsable de l'insertion de l'Écho publicitaire. Voir lettre 77 ci-après.

4. L'Écho en question paraîtra en première page du *Journal des Débats* du 24 avril 1914, à la rubrique *Au jour le jour*.

5. Il semble être question de l'interview que Proust accorda à André Arnyvelde. *Le Miroir* publia cet article le 21 décembre 1913. Nous n'y trouvons aucun « écho ».

77

LOUIS BRUN A MARCEL PROUST

18 Avril [1914]¹
Monsieur Proust
102 Bd Haussmann

Cher Monsieur Proust,

Je vous envoie ci-inclus l'article des Débats [sic], ainsi que votre texte²; vous pouvez me le faire porter dans la matinée de lundi³.

J'ai pris bonne note de votre observation pour l'Écho de Paris⁴, et je n'y fais aucune allusion à l'article de Jacques Blanche.

J'aurai une conversation tout à l'heure avec Glaser. Je lui dirai que les coupures faites ne sont pas heureuses⁵.

J'ai le plaisir de vous annoncer que j'ai donné télégraphiquement l'ordre à l'imprimeur de procéder à un nouveau tirage de 500 exemplaires⁶.

Veillez me croire, cher Monsieur, votre bien cordialement dévoué.

L. BRUN.

1. cc Archives Grasset, f° 493 du volume 54 de la correspondance journalière. Cette lettre répond à celle de Proust que nous datons du 16 au 17 avril 1914 (voir la lettre 76 ci-dessus), lettre dans laquelle il envoie à Louis Brun le texte qu'il a composé pour le *Journal des Débats*.

2. Cf note 2 de la lettre 78, par laquelle Proust répond à celle-ci.

3. Proust fait dès le lendemain, dimanche 19 avril une première réponse (cf. lettre 78); il renvoie le texte corrigé le lundi 20 (cf. lettre 81).

4. Brun répond à une lettre (ou à un message?) de Proust dont nous n'avons aucune trace, datant probablement du même 18 avril : cf. note 5 ci-après.

5. Proust a dû adresser quelques observations à Brun au sujet de l'écho du *Figaro* aussitôt après l'avoir lu, le 18 avril. Les « coupures » sont minimales : dans la première phrase, on a supprimé « Emile » ; dans la troisième phrase, on a fait disparaître la référence à *L'Écho de Paris*, et l'adjectif « éminent » que Proust s'était attribué : « Il [Blanche] nous en donne une preuve nouvelle et qui nous est particulièrement agréable en publiant une longue étude sur notre collaborateur Marcel Proust [...] » Comparer avec le texte de Proust (lettre 75).

6. La veille, le 17 avril, L. Brun a en effet écrit à l'imprimeur Colin : « Veuillez nous envoyer deux cents exemplaires de « Du côté de chez Swann » par G[rande] V[itesse] et le solde par P[etite] V[itesse]. » (Archives Grasset, f° 481 du volume 54 de la correspondance journalière). Notons cependant que ce n'est nullement un télégramme, mais une lettre – dont nous ne citons ici que ce qui se rapporte à Proust. D'après le Livre de Stock (f° 61 r°), nous savons qu'il y eut 100 exemplaires envoyés par G. V. le 21 avril, 100 le 23 avril, puis le solde, 283 exemplaires, expédié le 30 avril par P. V.

78

A LOUIS BRUN

[Le dimanche 19 avril 1914]¹

Cher Monsieur

Le texte que vous m'envoyez est impossible². On a l'air d'y dire que Blanche tient une plume pour la première fois³ (quand il a écrit je ne sais combien d'études dans la *Revue de Paris*, dans le *Gaulois* etc. etc.). D'autre part il y a des compliments sur moi⁴ ce qui m'ennuie d'autant plus que le *Gil Blas* a publié hier Samedi un entrefilet sur l'article de Blanche, entrefilet où je suis très loué⁵. Peut-être deux Revues vont-elles en parler aussi. Tout cela fait un peu d'excès pour un seul article. L'*Au jour le jour* des *Débats* est donc presque inutile. Néanmoins je serai très heureux qu'il paraisse mais selon le texte indiqué d'abord. Je ne repousse pas des modifications si on en désire. Mais qu'on prenne ce texte pour base, et qu'on modifie sur lui. Ensuite on

nous soumettra le texte définitif et alors on s'engagera à n'y plus rien changer. Les citations de l'article dans le premier texte sont aussi bien préférables à celles qu'on vous a envoyées ⁶.

Quant à ce que vous me dites relativement à l'ordre donné à l'imprimeur, sans vouloir vous déranger en rien, surtout en ce moment où M. Grasset n'est pas là, j'en suis bien étonné ⁷. En effet notre dernière correspondance avec M. Grasset établissait que le deuxième et le troisième volumes de mon ouvrage paraîtraient en première édition chez lui mais que pour les éditions ultérieures du premier volume et des deux autres je me réservais d'en faire profiter mes amis de la N.R.F. ⁸. Il ⁹ a dû y avoir malentendu puisque vous me dites que vous avez donné l'ordre télégraphique de tirer 500 nouveaux exemplaires. En tout cas c'est sans importance, et cela reste ainsi puisque vous l'avez fait.

Croyez je vous prie à tous mes sentiments dévoués.

Marcel PROUST.

Excusez-moi ayant été très souffrant ces jours-ci de n'avoir pas encore consulté les affiches et pris la baignoire. Je m'en occuperai demain ¹⁰.

Je vous recommande tout particulièrement qu'aux *Débats* où Blanche a énormément d'amis, je reste absolument étranger à la note que *vous* faites passer. J'ajoute que ces amis même sont une raison pour refuser *leur* texte. M. Bidou a plusieurs fois parlé de Blanche critique en le comparant *aux plus grands* ¹¹. Il serait étonné qu'on en parlât comme d'un débutant. Il est vrai qu'il a jusqu'ici parlé surtout peinture et musique. Cependant je me rappelle un article de lui sur Barrès et la *Colline Inspirée* qui avait fait *sensation* ¹².

C'est le *bon* texte que je vous renvoie.

1. φ L'allusion à l'entrefilet sur l'article de Blanche que le *Gil Blas* a publié « hier Samedi » (note 5 ci-après) nous permet de dater cette lettre du *dimanche 19 avril 1914*. Voir aussi les notes 2 et 7.

2. Il s'agit du texte d'un entrefilet qui va paraître dans le *Journal des Débats* du 24 avril 1914. Le texte en question ici est une dactylographie à l'en-tête « BERNARD GRASSET, ÉDITEUR/61, RUE DES SAINTS-PÈRES », précédé du titre : « *M. Jacques E. Blanche*

critique littéraire. » L. Brun a envoyé ce texte à Proust le 18 avril (cf. lettre 77).

3. La dactylographie en question commence ainsi : « M. Jacques E. Blanche, peintre de grand talent [...] vient de se révéler critique littéraire. » Proust a ajouté, à la plume, après le verbe « se révéler » : « une fois de plus ».

4. Proust a barré, sur la dactylographie, des phrases qui semblent rentrer dans la catégorie de ces « compliments ».

5. Allusion à l'entrefilet paru dans *Gil Blas* du samedi 18 avril 1914. Voir ci-dessus la note 3 de la lettre 71 à René Blum.

6. Proust a barré, sur la dactylographie, une des phrases citées de l'article de Blanche.

7. Grasset était parti le 10 avril dans la soirée pour le Midi, et ne rentra que le 27 avril (renseignements fournis par la correspondance journalière de la maison d'édition B. Grasset).

8. Voir la lettre 65 à Gide.

9. Ms : y, mot barré.

10. Voir à ce sujet la lettre suivante du même au même.

11. Allusion, semble-t-il, au compte rendu de Henry Bidou paru dans le *Journal des Débats* du 21 mai 1912, page 1, à la rubrique *Au jour le jour*, sous le titre *Essais et portraits*. Bidou fait la louange de Blanche, mais il ne le compare ni « aux plus grands » ni à d'autres. Il commence en affirmant : « M. J.-E. Blanche, qui est un des grands portraitistes de ce temps, vient de nous donner un très beau livre, qui est encore fait de portraits, mais écrits et non plus dessinés. [...] C'est un ouvrage charmant, exact, subtil, complexe et ressenti. Du point de vue de l'histoire, il est infiniment précieux. » Et plus loin, il écrit : « Mais ce peintre écrit aussi le français le plus fin, le plus nerveux et le plus pur. »

12. Il s'agit sans doute de l'article de Blanche qui avait paru dans *Le Gaulois* du 22 février 1913, en première page, sous le titre *Maurice Barrès*. Le critique y affirmait que *La Colline inspirée* « surprit les habitués et les fidèles » de l'auteur, mais que ce livre ne marquait pas une évolution aussi inattendue qu'on supposait.

79

A RENÉ BLUM

[Le dimanche 19 avril 1914]¹

Cher René,

Je n'avais pas lu le *Gil Blas* d'hier et c'est l'Argus qui m'envoie à l'instant la coupure². Je vous en remercie de

tout mon cœur. Dites-moi ce que Grasset doit à votre administrateur, je le réglerai immédiatement ou bien il se fera régler par Grasset comme vous voudrez. Mais il ne faut pas que ce soit autrement. C'est une « réclame ».

Et cela ne change rien à ma reconnaissance pour vous qui, comme ma tendresse, est bien profonde.

Marcel PROUST.

Je ne vous ai pas écrit ces temps-ci parce que je suis si malheureux en ce moment. Quand j'aurai un peu moins de chagrin (ne parlez de ceci à personne) je tâcherai de vous voir.

1. * *Com Par* 122; *Stratégie* 95; *Combat* 123. Lettre datée par erreur : « [5-14] ». L'allusion au « *Gil Blas* d'hier » (note 2 ci-après) nous permet de dater cette lettre du *dimanche 19 avril 1914*.

2. Allusion à l'écho sur l'article de Blanche, écho paru dans *Gil Blas* du samedi 18 avril 1914 : voir ci-dessus note 3 de la lettre 71 du même au même.

80

A RENÉ BLUM

[Peu après le 19 avril 1914]¹

Cher René,

Que vous êtes gentil; comme c'était bien, tout à fait ce qu'il fallait, avec un tact, une justesse². Je vous remercie de tout cœur. Vraiment je vous ai beaucoup de reconnaissance. Je suis touché de votre gentillesse; j'espère qu'elle ne s'adresse pas seulement à moi, mais à ce livre si détaché de moi aujourd'hui, qui ne me donne aucune joie mais où j'ai mis mes [pensées]³ les plus profondes.

Je suis content que vous lisiez toute la fin du second

chapitre, à partir du moment où Odette n'aime plus Swann et même un peu avant. Pardon de parler de moi, mais c'est de ces sujets où comme dit Hugo « moi n'est-ce pas nous ? »⁴

Je crois à cette unité fondamentale de l'humanité.

Votre reconnaissant

Marcel.

1. * *Com Par* 123-124; *Stratégie* 95-96; *Combat* 123-124. Cette lettre semble être la réponse à une lettre que le destinataire a dû adresser à Proust après avoir reçu celle que nous datons du dimanche 19 avril 1914 : voir la note 2 ci-après; elle doit donc se situer peu après le 19 avril 1914.

2. Allusion, semble-t-il, à l'écho paru dans *Gil Blas* du 18 avril 1914, où on lit, sous le titre *Un nouveau critique littéraire* :

« Après avoir publié des pages pénétrantes et souvent ironiques sur les artistes contemporains, M. Jacques Blanche vient de faire un éclatant début dans la critique littéraire. L'auteur de l'admirable portrait de Mme Germain publiait, hier, une étude sur Mme de Noailles; il y a peu de jours, il donnait un article admirablement compréhensif et sensible, sur le beau livre de M. Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*. Le mieux qu'on puisse faire, c'est d'en citer ces quelques phrases, où apparaîtrait la plus équitable des critiques :

« *Du côté de chez Swann* (lisez et vous verrez comme ce titre déroutant fut bien choisi) porte en soi d'irrésistibles sortilèges. Il évoque un Paris qui n'est plus; sans être un livre « à clef », j'y reconnais deux ou trois modèles dans chaque personnage; il a la saveur d'une autobiographie et d'un essai, débordé de sensibilité et d'intelligence. L'auteur a l'allure de ces jeunes gens de la bourgeoisie d'hier, lettrés, artistes, les premiers qui s'évadèrent de chez eux, partirent, la narine frémissante, pour faire le tour de la multiple société parisienne et en analyser les parfums. »

« Voilà d'excellente critique, celle que méritaient précisément le grand talent et l'œuvre remarquable de M. Marcel Proust. »

3. L'édition indique à cet endroit : « Mot illisible »; nous proposons, ne pouvant vérifier d'après le manuscrit : *pensées*?

4. Allusion, semble-t-il, à la Préface des *Contemplations*, où Victor Hugo écrit : « On se plaint quelquefois des écrivains qui disent moi. Parlez-nous de nous, leur crie-t-on. Hélas! quand je vous parle de moi, je vous parle de vous. [...] Ah! insensé, qui crois que je ne suis pas toi! »

81

A LOUIS BRUN

[Le lundi 20 avril 1914]¹

Cher Monsieur,

Voici l'article des *Débats* pour le cas où il paraîtrait en *Au jour le jour*². Vous verrez que j'ai à peine modifié leur canevas en ajoutant seulement à la fin un mot sur le *Sacre du Printemps*³. Mais ayez l'obligeance de le faire recopier à la machine avant de l'envoyer pour qu'il n'y ait pas trace de mon écriture.

S'ils refusent cet *Au jour le jour* (mais je ne le crois pas) nous en reviendrons à notre premier texte pour la deuxième page. Mais la deuxième page à la fois est moins lue et a plus l'air réclame.

Je vais inclure dans cette enveloppe une Baignoire pour la Porte Saint-Martin (pièces d'Hervieu et Flers)⁴ que je viens d'envoyer chercher. Je ne sais encore pour quel jour on aura pu en trouver car c'est un gros succès. Mais j'ai dit en tous cas à la personne que j'ai envoyé[e] au bureau de ne pas prendre pour Samedi ni Dimanche puisque ce jour-là vous allez à la campagne. Dans un instant, on va revenir avec la baignoire et je vous la ferai porter avec cette lettre [.]

Votre bien dévoué

Marcel PROUST.

La baignoire est pour demain [.]

1. φ Cette lettre doit suivre de près celle du même au même que nous datons du *dimanche 19 avril 1914* : allusions à l'article des *Débats* (notes 2 et 3 ci-après), à la baignoire pour la Porte Saint-Martin (note 4). Comme dans la lettre précédente Proust s'excusait de ne pas encore avoir « pris la baignoire » et promettait : « Je m'en occuperai demain », celle qui nous occupe ici daterait vraisemblablement du *lundi 20 avril 1914*.

2. Allusion au texte de l'entrefilet destiné au *Journal des Débats* que

L. Brun avait soumis à Proust le 18 avril (cf. lettre 77 ci-dessus) et qu'il renverra corrigé à ce journal le 22 avril (cf. lettre 82 ci-après).

3. Proust a barré trois lignes du texte dactylographié en question, et ajouté, à la plume : « on se rappelle ce que notre collaborateur M. Bidou disait naguère de la critique de M. Blanche, de ses études sur [Whistler] et sur Fantin. Mais il est plus curieux encore que cette perspicacité du critique s'exerce sur des œuvres non seulement de peintres, mais sur les plus curieuses productions de la littérature et de la musique. Aujourd'hui M. Blanche étudie *Du Côté de chez Swann*. On se rappelle ce qu'il écrivait hier à propos du *Sacre du Printemps* ». Voir à ce sujet la note 7 de la lettre 97 à Jacques Rivière ci-après. — Proust écrit : « Wisthler » ; nous corrigeons.

4. Il s'agit de *Le Destin est maître*, drame en deux actes de Paul Hervieu, et de *Monsieur Brotonneau*, comédie en trois actes de Robert de Flers et Gaston de Caillavet. La première représentation des deux pièces eut lieu au théâtre de la Porte Saint-Martin le 9 avril 1914. Il y en eut 76. *Ann. Théâtre*, 40, p. 232.

82

LOUIS BRUN AU JOURNAL DES DÉBATS

22 Avril [1914]¹
Monsieur l'Administrateur du
Journal des Débats [sic]

Monsieur,

Je vous envoie ci-inclus le texte du filet de Au jour le jour que je désirerais faire passer dans le numéro de demain². J'insiste pour que ce texte ne subisse aucune modification³, c'est en effet celui que vous nous avez proposé très légèrement modifié⁴. Tel qu'il est, je vous demande de l'accepter.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

L. Brun.

1. cc Archives Grasset, f° 54 du volume 55 de la correspondance journalière.

2. Le texte en question paraîtra dans le numéro du *Journal des Débats* du 24 avril 1914, c'est-à-dire le 23 avril, puisque ce quotidien était un journal du soir.

3. Cette insistance est sans doute motivée par le souvenir du mécontentement de Proust à la vue des coupures effectuées par le *Figaro* dans le texte qu'il avait rédigé pour l'écho du 18 avril. Voir lettre 77.

4. Pour les modifications apportées au texte proposé par le *Journal des Débats*, voir la lettre 81 et sa note 3 ainsi que les notes 3, 4 et 6 de la lettre 78.

83

A ALFRED VALLETTE

22 avril [1914]¹

Cher Monsieur,

Je vous remercie mille fois de votre lettre². Non, je n'avais reçu aucune réponse du *Mercure*. Mais celle que vous m'adressez me fait le plus grand plaisir, moins encore par la satisfaction, si précieuse pourtant, que vous m'accordez, que par les termes charmants, pleins de bienveillance, de naturel, et de sympathie dans lesquels elle est conçue³. Et en effet, ce que je pouvais ambitionner de plus à l'égard de Mme Rachilde, c'est d'être *lu*, c'est-à-dire connu, jugé en connaissance de cause, par elle. J'aime mille fois mieux avoir été lu et pas loué – par elle –, que loué sans avoir été lu.

Maintenant je me dis : « elle a lu ceci, elle a lu cela ». Et il me semble impossible que ceci et cela, même s'ils lui causèrent une exaspération dont personnellement il m'est trop difficile de juger, ne lui aient pas donné un peu d'estime.

J'espère que j'ai la vôtre, cher Monsieur, et je vous demande de croire à l'expression de mes sentiments reconnaissants et bien cordialement dévoués.

Marcel PROUST.

1. * Le *Mercure de France*, CCXCVIII (1^{er} décembre 1946), pp. 235-236. La date indiquée pour cette lettre est : 22 avril [1914]. Voir la note 2 ci-après.

2. Il s'agit sans doute de la réponse à la lettre précédente du même au même.
3. Nous n'avons pas retrouvé la lettre du destinataire.

84

A SACHA BERNHARD

[Le 24 ou le 25 avril 1914]¹

Monsieur

Vous n'aviez pas besoin de venir vers moi, comme vous le dites si gracieusement, nous étions ensemble puisque dans mes pensées vous reconnaissiez les vôtres, puisque mon livre était déjà votre ami avant que je fusse le vôtre, puisque une même admiration pour Maurice Rostand nous unissait [.]. Ce que je lui dois est innombrable et inestimable. Et pourtant voici qu'il s'y ajoute encore votre sympathie à laquelle je vous demande la permission de répondre par l'assurance de la mienne [.]²

Votre dévoué

Marcel PROUST.

1. φ L'enveloppe qui semble correspondre à cette lettre porte l'adresse : « Monsieur/Sacha Bernhard/Critique Littéraire/13 Place des Eaux-Vives/Genève/Suisse », et les cachets postaux : « PARIS B^d MALESHERBES 25 AVRIL 15^H 25 14 », et : « GENÈVE DISTR LETTR. 9-10 26.IV 1914. » Cette lettre doit donc dater du 24 ou du 25 avril 1914.

2. Le destinataire signe Sacha Bernhard : plus tard, il signera Sacha Bernard-Lachat (1892-1982). Natif de Genève, il prétendait être parent de Berlioz. Il semble du reste avoir été parent de ce François Berlioz, valet de chambre en 1910 au Grand-Hôtel de Cabourg, pour lequel Proust avait essayé de trouver une place de commis de rang au restaurant Larue. Cor. X, 170-171 et 176-177; *BMP* 33, 161.

85

LOUIS BRUN A MARCEL PROUST

27 Avril [1914]¹
 Monsieur Marcel Proust
 102 Bd Haussmann

Cher Monsieur,

Je vous envoie ci-joint la facture du « Journal des Débats »². Je pense qu'ils feront encaisser à fin courant, quoiqu'ils n'indiquent pas de date. Vous pouvez donc me faire parvenir la somme de 660 frs. quand vous voudrez.³

Avec tous mes remerciements, je vous prie de croire à mes meilleurs sentiments.

L. Brun.

1. cc Archives Grasset, f° 142 du volume 55 de la correspondance journalière.

2. *Sic*. Il s'agit de la facture pour l'entrefilet publicitaire paru dans le numéro du *Journal des Débats* du 24 avril 1914. Voir ci-dessus les lettres 76, 77, 78, 81 et 82.

3. D'après G. Boillat (*op. cit.*, p. 277 note 30), Proust versa cette somme le 27 avril.

86

A ROBERT PROUST

28 avril 1914¹

Mon bon chéri,

Tu es mille fois bon de m'avoir écrit. J'en ai été ravi, stupéfait, et aussi très ému.

Je passe en ce moment par des embêtements tellement colossaux (dimensions des demeures dans le pays que tu visites)² que la douceur – la seule! – de ton souvenir m'a, par une délicieuse détente, valu de verser les plus douces larmes. Je peux donc te remercier de toutes façons.

Je travaille un peu et j'espère que mon second volume suivra bientôt le premier. Je savais par le téléphonage de Marthe³ que tu avais eu une détestable traversée et j'en avais été navré. Je voudrais pouvoir adresser au paquebot qui te ramènera la prière au vaisseau qui portait Virgile : *Animae dimidium meae*⁴. Tu sais comme Chénier l'a joliment imitée. Mais hélas tu es plus loin et je ne peux comme lui demander

...que l'astre pur des deux frères d'Hélène

Calme sous ton vaisseau la vague ionienne⁵

Tu vois que du moins la tradition des citations ne se perd pas dans la famille – ni la tendresse de ton frère qui t'envoie mille baisers.

Marcel.

1. * *La Nouvelle Revue Française*, 18^e année (1^{er} mai 1970), p. 744; *Marcel Proust et les siens* (1981), p. 229. L'édition n'indique point si la date du « 28 avril 1914 » est de Proust ou de l'enveloppe. Voir, au sujet du « pays que tu visites » la note 2 ci-après.

2. Allusion, semble-t-il, aux gratte-ciel de New York. Robert Proust a dû y débarquer peu avant le 9 avril. Il assista ce jour-là, avec une cinquantaine de chirurgiens renommés venus de l'étranger, à un congrès de chirurgiens américains. On entendit une communication du docteur William J. Mayo. Le 10, le docteur Alexis Carrel du *Rockefeller Institute for Medical Research* étonna le monde scientifique en rendant compte d'opérations réalisées avec succès sur les valvules du cœur de certains animaux. On entendit ensuite le professeur Robert Proust de Paris, qui rendit compte d'une opération qu'il avait réalisée sur le cœur d'un jeune homme atteint d'une balle : il avait incisé le péricarde, nettoyé la plaie de ses caillots et de la balle logée là, et suturé le cœur. – *Alexis-Marie-Joseph-Auguste Carrel-Billiard, dit Carrel* (1873-1944), prix Nobel en 1912.

Le 13, on inaugura le quatrième congrès de l'Association internationale de chirurgie, lequel devait durer toute la semaine. Le professeur Robert Proust, de Paris, est nommé parmi une centaine de chirurgiens éminents de l'Europe qui sont venus avec leurs femmes pour y assister. Les étrangers devaient ensuite visiter les villes de Philadelphie, Baltimore, Washington et l'ouest. (*New York Times*, 10 avril 1914, p. 10; 11, p. 7; 12, p. 14, 13, p. 6).

3. La femme du destinataire, Mme Robert Proust, née *Marthe-Catherine-Elisabeth Dubois-Amiot* (1878-1953). Cf. Cor. III, 226, note 3.

4. Horace, *Odes*, livre premier, III, vers 8 :

et serues animae dimidium meae.

(conserve la moitié de mon âme). Les auteurs de *Marcel Proust et les siens* impriment : « *animae cum mea* » [sic!].

5. *Nécère*, vers 19-20. André Chénier, *Œuvres complètes publiées d'après les manuscrits par Paul Dimoff. I. Bucoliques*. Paris, librairie

Delagrave [1908], p. 138. — Proust cite exactement ici, semble-t-il. Mais la *N.R.F.* et *Marcel Proust et les siens* impriment :

« que l'astre frère [sic] des deux frères d'Hélène ».

87

ÉDITIONS BERNARD GRASSET
A MARCEL PROUST

30 Avril [1914]¹

Monsieur Marcel PROUST
102 Bd Haussmann

Monsieur,

Nous avons l'honneur de vous envoyer ci-joint, un mandat de frs. 1.762,60 montant de vos droits d'auteur, suivant relevé envoyé le 26 Mars dernier².

*Veillez agréer, Monsieur, nos salutations empressées.
pour M. Bernard Grasset³*

1. cc Archives Grasset, f° 222 du volume 55 de la correspondance journalière.

2. Référence au relevé que mentionne la lettre de Grasset à Proust datée du 26 mars 1914. L'envoi des droits d'auteurs le 30 de chaque mois correspond à la pratique régulière de la maison Bernard Grasset. Proust touchant, sur le premier tirage, 1.50 F par exemplaire vendu, cette somme représente le revenu de la vente de 1175 exemplaires presque totalité, semble-t-il, du premier tirage (1250 exemplaires). Ce relevé ne prend pas en compte les droits d'auteur de Proust sur le second tirage, apparemment : en juillet 1918, Grasset parlera des « droits d'auteur sur les deux tirages qui vous sont dus, savoir le deuxième et le troisième tirage ». (*Boillat*, p. 197). Cf. aussi, ci-après, la lettre 94 de Grasset.

3. La copie ne porte pas de signature.

88

BERNARD GRASSET A MARCEL PROUST

30 Avril [1914]¹

Monsieur Marcel PROUST
102 Bd Haussmann

Mon cher ami,

J'arrive à l'instant de villégiature et ma première lettre est pour vous². Brun me remet votre nouveau manuscrit qui vient de lui parvenir³; je m'empresse donc de me mettre

d'accord avec vous, sur les conditions de ce nouvel ouvrage.

Vous savez que je tiens avant tout à vous être agréable dans la mesure du possible et à ne vous causer aucun souci d'aucune sorte; les propositions que je vais vous faire sont donc sur tous les points modifiables par vous et à votre gré entièrement. D'autre part, vous savez combien je tiens à votre œuvre complète⁴ et combien mes moyens seront augmentés du fait que toute votre œuvre sera chez moi. Je crois vraiment être digne de votre confiance entière, et j'aurai à cœur de vous le prouver⁵.

Je vous offre de publier ce nouveau livre à mes frais, et d'effectuer un tirage d'origine de trois mille exemplaires⁶ (éditions 1 à 6), qui vous seraient réglés dès la mise en vente du livre au tarif de 65 centimes l'exemplaire. Les seuls frais de corrections seraient à votre charge.

Si par hasard, et je ne puis vous dire tout le plaisir que cela me ferait, vous me donniez la possibilité d'effectuer un second tirage de trois mille exemplaires après épuisement du premier (second tirage qui pourrait être effectué en une ou deux fois) je vous offrirais sur ce second tirage 0,75 par exemplaire.⁷

Je ne crois pouvoir mieux vous marquer tout le désir que j'ai de continuer avec vous l'effort commencé.

Répondez-moi, mon cher ami, en toute liberté et confiance, à ces propositions. Quelle que soit votre réponse je resterai votre entièrement dévoué.

B. GRASSET.

1. cc Archives Grasset, f° 230r°-231v° du volume 55 de la correspondance journalière; Boillat 184.

2. Il est permis d'en douter : en effet, on trouve dans la correspondance journalière (f° 125 du vol. 55) une lettre de Grasset du 27 avril (à « Mademoiselle Edith NACGELY ») disant : « J'arrive à l'instant et trouve votre aimable mot et celui de Gaston Riou. Je serai dans mon bureau cet après-midi », et fixant un rendez-vous pour l'après-midi en question... — Nous soulignons.

Le lendemain, 28 avril, il adresse un projet de traité au « vicomte Jean de St Laurent » : « Veuillez m'excuser si je réponds un peu tardivement à votre lettre du 15 avril mais je viens de faire un séjour de deux semaines dans le Midi, et je n'ai pu prendre connaissance de votre manuscrit qu'à mon retour. »

3. Le manuscrit du second volume de Proust est envoyé à l'imprimeur le lendemain : cf. la lettre de L. Brun à l'imprimeur Colin datée du 1^{er} mai 1914.

4. Voir la lettre de Grasset du 4 avril 1914 (lettre 63 ci-dessus).

5. Il est vrai qu'à partir de la menace de rupture, on se mit à manifester à Proust les plus grands égards, à recommander son premier volume aux libraires, et que Grasset avait prévu une campagne de lancement retentissante pour le second volume : voir les lettres 150, 151, et 152. Mais la guerre surviendra avant que cet effort ait reçu le moindre commencement de réalisation, comme nous le verrons.

6. Le total des deux tirages du premier volume atteignait le chiffre de 3600 exemplaires (2217 pour le 1^{er}, 1383 pour le second).

7. Grasset n'accordait que 50 centimes à ses auteurs les plus célèbres (Ch. Müller, Péguy, etc.) Cf. *Boillat*, p. 280 note 18. — Proust reconnaît la générosité de son éditeur dans la lettre 117 à Rivière.

89

A JACQUES RIVIÈRE

[Le 30 avril ou 1^{er} mai 1914]¹

Cher Monsieur

Votre lettre me touche infiniment et je commence par vous dire 1° que la seule publication (journal et revue) où je souhaite que ces fragments de mon œuvre paraissent est la *Nouvelle Revue Française* ;] 2° que vous recevrez ces fragments avant le 10 Mai².

Mais je crois qu'il y a eu malentendu car vous semblez parler de la publication dans la *Revue* de tout mon second volume. Or j'avais compris qu'il s'agissait simplement de quelques extraits et à cause de cela j'avais choisi, en écartant les parties d'action et d'analyse, ce qui faisait plutôt « morceau » et pouvait être plus aisément détaché³. Je crains que la publication de tout mon deuxième volume (qui sera au moins aussi long que le premier, sinon plus) même en faisant des coupures, n'encombre terriblement votre *Revue*. Encore une fois ce n'est nullement pour réserver quelque chose au *Figaro*, ou à la *Revue de Paris* etc. Je ne souhaite que la *N. R. F.* Mais n'est-ce pas terriblement long ?

Je comptais vous donner quelques paysages marins

(contrastant avec les paysages terriens du premier volume) de Balbec et ma déception à Balbec qui ressemble si peu à ce que je croyais (plus la nuit d'arrivée avec ses tristesses, et les consolations de ma grand'mère) ⁴. C'est une partie du chapitre qui dans le deuxième volume s'appellera « *Noms de Pays : Le Pays* », et qui fait pendant au chapitre du premier volume appelé : « *Noms de Pays : Le Nom* » ⁵. Enfin si vous voulez un peu plus, je pourrais y ajouter les pages sur la mort de ma grand'mère qui termineront le volume et qui pourraient se relier assez bien à ces pages sur Balbec ⁶.

Tout cela ne fait évidemment qu'une petite partie du volume, et peut-être pas celle que je préfère (non que je désire donner ailleurs celle-là, mais elle est toute en « situation » et se détacherait plus difficilement). Si tel n'est pas votre désir, et si vous voulez vraiment publier entièrement (avec quelques coupures) tout mon second volume, j'y consens volontiers, mais cela me semble un terrible encombrement pour votre revue (vous n'avez vous-même qu'à regarder en prenant mon premier volume ce que cela fera de pages de la Revue, je pourrai faire des coupures mais comme le deuxième volume sera je crois plus long, même avec coupures cela ferait presque la longueur de *Du côté de chez Swann* ! ⁷

Dans ce cas-là je retarderais un peu l'apparition du volume car certainement vous auriez besoin de beaucoup de numéros de la *Revue*. Mais ceci m'est égal. Je vous donnerai ce que vous voudrez, ou les extraits que je vous disais et qui sont en somme le meilleur du volume, et qui selon ce que vous désirerez pourront s'étendre plus ou moins et passer tout entiers dans le numéro de Juin ou exiger Juin et Juillet.

Ou bien alors publier tout le volume en revue, ce qui personnellement ne me déplaît nullement mais me semble impraticable pour vous. Seulement dans ce cas j'aurais besoin de le savoir immédiatement car je n'aurais que le temps de faire reprendre mes placards corrigés chez Grasset, les doubles que j'ai ici n'étant pas corrigés.

J'espère que vous me répondrez aussi franchement et simplement que je vous écris. Vous me feriez une vraie

peine en me demandant ce que vous croiriez le plus *poli*. Ne pensez qu'à ce qui vous convient le mieux au point de vue de votre Revue. J'ai une si profonde sympathie pour vous que j'espère pouvoir compter sur un « sans façon » qui me semblera comme un commencement d'amitié [...]

Votre reconnaissant

Marcel PROUST.

1. φ Riv 3-6 (n° II); Riv (1976), 29-30. La date indiquée de la main du destinataire en tête de la première page du manuscrit est celle de « début mai 1914 ». La lettre de Rivière à laquelle Proust répond fut sans doute écrite à la suite de la réunion du comité de la N.R.F. tenue le jeudi 30 avril 1914, moment où Proust venait d'envoyer son manuscrit chez Grasset. Il semble répondre immédiatement, et avant de redemander à Grasset ce manuscrit, ce qu'il fit le 1^{er} mai (cf lettres 90 et 93). Il écrit donc le soir du 30 avril, ou le 1^{er} mai 1914.

2. La lettre à laquelle Proust répond ici semble ne pas avoir été conservée. Rivière a dû demander à Proust s'il pouvait lui faire parvenir des fragments de son œuvre à temps pour paraître dans la N.R.F. du 1^{er} juin 1914, et s'il allait en publier dans d'autres revues et journaux.

3. Voir ci-dessus la lettre 65 à Gide, où Proust accepte de donner des fragments de son œuvre à la N.R.F.

4. Proust indique sommairement ici les parties de son prochain volume qu'il donnera, et qui paraîtront dans la *Nouvelle Revue Française* du 1^{er} juin 1914 (6^e année, tome XI, n° LXVI, pp. 921 à 969). Voir *Textes retrouvés*, édition de 1971, p. 388, où nous indiquons les passages devant paraître dans la N.R.F. du 1^{er} juin 1914, tels qu'ils figurent dans *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, édition de la Pléiade de 1954. — Voir la note 6 ci-après.

5. Ces remarques aident à comprendre comment Proust conçoit la composition de son œuvre d'après la symétrie et le contraste des diverses parties. Le sous-titre « *Nom de Pays : le Nom* » désigne la partie de l'œuvre où sont évoqués des lieux, selon les rêves des personnes, qu'inspirent au narrateur leurs noms. Le sous-titre « *Nom de Pays : le Pays* » désigne la partie de l'œuvre où le narrateur entre en contact avec la réalité décevante des lieux et des personnes dont il s'était fait une idée erronée d'après leurs noms.

6. Proust donnera un second groupe de fragments de son œuvre dans la *Nouvelle Revue Française* du 1^{er} juillet 1914 (tome XII, n° LXVII, pp. 72 à 124). Ces fragments se rapportent à Françoise, à l'hôtel de Guermantes, au théâtre, à l'amour pour la duchesse de Guermantes, à la visite à Doncières, à Saint-Loup et sa maîtresse, à la maladie de la grand'mère.

7. Ms : la parenthèse n'est pas fermée.

90

LOUIS BRUN A L'IMPRIMERIE COLIN

1^{er} Mai [1914]¹
Imprimerie COLIN
MAYENNE

Cher Monsieur Colin,

M. Majesté² vous a envoyé aujourd'hui deux manuscrits dont l'un « A la recherche du temps perdu ». L'auteur réclame son manuscrit, dont il doit communiquer certains fragments à des revues. Il est indispensable qu'il reçoive dimanche [sic].

Je vous serais donc très obligé d'envoyer *par poste recommandée*³, en le fragmentant, tout le manuscrit à l'auteur, M. Marcel Proust, 102 Bd Haussmann-Paris.

Faites l'envoi par poste recommandée, *dès demain*³.

Je vous demande même au besoin de ne pas attendre que la gare de Mayenne vous livre à domicile ce manuscrit; allez à la gare en prendre livraison, et faites tout de suite l'envoi à l'auteur. Dans une huitaine de jours, ce manuscrit vous sera retourné.

Veillez me croire, votre bien cordialement dévoué.

L. BRUN.

1. cc Archives Grasset, f° 250 du volume 55 de la correspondance journalière.

2. Il s'agit d'Alfred Majesté, 7, square Alboni, intermédiaire entre la maison d'édition Bernard Grasset et ses trois imprimeurs Colin (à Mayenne), Rigolet (à Tours) et Arnault. — f° 296v° du volume 59 de la correspondance journalière de la maison Grasset. —

3. Souligné de deux traits manuscrits.

91

LOUIS BRUN A MARCEL PROUST

1^{er} Mai [1914]¹
 Monsieur Marcel PROUST
 102 Bd Haussmann

Cher Monsieur Proust,

J'ai donné l'ordre à l'imprimeur de vous retourner à vous-même directement, par poste recommandé, en plusieurs paquets, votre manuscrit. Vous l'aurez donc ainsi dimanche².

Veillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments cordiaux et dévoués.

L. BRUN.

1. cc Archives Grasset, f° 252 du volume 55 de la correspondance journalière. Cette lettre se trouve rayée entièrement d'une croix au crayon rouge ; il semble qu'elle n'ait pas été envoyée à son destinataire (cf. note 2).

2. Il est possible que cette lettre n'ait pas été envoyée à Proust par incertitude quant à la ponctualité qui serait apportée à exécuter cet ordre (le courrier échangé avec l'imprimerie Colin n'est qu'une suite de récriminations, de menaces, de plaintes sur la lenteur et l'inexactitude mises dans l'exécution des ordres et des commandes) ; L. Brun aura peut-être hésité à promettre à Proust une échéance qui risquait fort de ne pas être respectée.

92

A ALFRED VALLETTE

[Premiers jours de mai 1914]¹

Cher Monsieur,

Je vois à l'instant le *Mercure* et je ne peux pas vous dire combien je suis touché de votre bonté². Je n'aurais

pas osé espérer un extrait si large, si bien placé. Je vous suis bien vivement reconnaissant. J'espère, du reste, qu'à raison de la valeur littéraire de cette page vos lecteurs ne se plaindront pas trop³. Mais je n'oublie pas que c'est par pure gentillesse pour moi que vous l'avez citée.

Je pense que vous aviez bien reçu mes remerciements anticipés de l'autre jour⁴ et que je suis bien heureux de vous renouveler aujourd'hui.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments d'attachement les plus cordialement dévoués.

Marcel PROUST.

1. * Le *Mercure de France*, t. CCXCVIII (1^{er} décembre 1946), p. 236. Lettre écrite dans les *premiers jours de mai 1914* : voir la note 2 ci-après.

2. Il s'agit du *Mercure de France*, tome CIX (1^{er} mai 1914), pp. 171-172, où, à la rubrique *Les Journaux*, par R. de Bury, sous le titre *M. Jacques-Émile Blanche, critique littéraire (Écho de Paris, 15 avril)*. — [...] est publiée la partie principale de l'article de Blanche. — Cette rubrique est signée « R. de Bury », pseudonyme de Rémy de Gourmont (1858-1915), poète, critique, romancier, philologue.

3. Le passage cité, qui recouvre presque deux pages de texte serré dans le *Mercure*, est introduit par cette phrase : « M. Jacques-E. Blanche, dans *L'Écho de Paris*, consacre au roman de M. Marcel Proust : *Du côté de chez Swann*, de curieuses pages de critique impressionniste, dont voici quelques fragments ».

4. Allusion à la lettre 83 du même au même, ci-dessus.

93

A BERNARD GRASSET

[Le dimanche 3 mai 1914]¹

Cher ami

Je vous ai plusieurs fois téléphoné², je voulais vous dire mes remerciements émerveillés devant toute cette magie. Vous exaucez les vœux avec la toute puissance, la promptitude et la bonté des « fées » de théâtre. Ah ! si

je savais que votre pouvoir s'étendît sur des choses qui malgré tout tiennent plus à cœur que le retour d'un manuscrit³ ! Mais malheureusement les seules choses auxquelles on tienne sont celles sur lesquelles on ne peut rien. N'importe je garde de votre gracieux et bienveillant pouvoir un souvenir reconnaissant et charmé.

Et de si élégants procédés éveillent en moi un scrupule qu'il faut que je vous confie et que vous jugerez je pense parfaitement excessif et si vain, le voici. J'avais vaguement convenu avec Fasquelle (Calmette étant notre intermédiaire) qu'il publierait un recueil de ceux de mes articles du *Figaro* qui, quoique analogues de ton (car je n'ai jamais fait à proprement parler d'articles) n'avaient pas passé dans mon ouvrage : *A la Recherche du Temps Perdu*⁴. Pour vous donner un exemple (si par hasard vous vous rappelez ces articles) mon article sur les Aubépines⁵ ne figurera pas dans ce volume puisque il a passé dans *Swann*, mais *Journées de route en automobile*⁶ y figurera, ne s'étant pas assimilé à mon roman.

Comme je suis très négligent, j'ai sans cesse remis d'envoyer les articles à Fasquelle, ou plutôt à Calmette pour Fasquelle. Néanmoins je me tenais (par pure politesse car je ne sais s'il en a l'ombre d'envie) pour vaguement lié envers Fasquelle; ainsi quand Cocteau s'intéressa à une toute⁷ petite maison d'édition qu'ouvrait son ami Iribé⁸, il me fit des propositions plus que charmantes pour que les *Pastiches* que j'avais faits autrefois dans le *Figaro* (*l'affaire Lemoine* par Renan, Flaubert, Goncourt, Faguet, Balzac etc.) inaugurassent leur entreprise. Et je lui répondis malgré toute mon amitié que j'avais fait une offre à Fasquelle lequel ne m'avait rien demandé (je veux dire que mon offre avait été spontanée)⁹ et que bien que je n'eusse encore déposé nul manuscrit, je ne pouvais me retirer ainsi.

Les choses en étaient restées là quand survint la mort de Calmette¹⁰. Au milieu de réflexions plus sérieuses et plus tristes qu'elle provoqua en moi, elle me rappela mon vague engagement avec Fasquelle, je réussis à réunir mes anciens articles auxquels il était convenu que je devais ajouter des pages *Sur la Lecture* parues jadis en tête d'une traduction de *Sésame et les Lys* et

qu'on m'a souvent demandé de réimprimer. Le paquet tout prêt était chez moi quand survint le petit incident que je n'ai pu vous expliquer ¹¹ et que d'ailleurs votre gentillesse a effacé de mon souvenir, puis les prières très instantes de la Nouvelle Revue Française, la demande que je vous fis d'y céder, votre refus si amical et ma soumission pleine et entière à votre gentil désir.

Mais aussitôt je pensai : je vais presser les choses du côté de Fasquelle et si je peux me dégager, j'offrirai cela à la Nouvelle Revue Française comme compensation à mon refus de leur donner *A la Recherche du Temps Perdu*. Je fis porter incontinent le paquet chez Fasquelle. Mon mécanicien me le rapporta, il y a une fatalité dans tout ceci, Fasquelle était en vacances de Pâques.

Or voici que je viens de relire la lettre si gentille que vous m'avez écrite l'autre jour, vous m'y parlez d'une façon si nette de votre désir de rester mon éditeur, que je ne me sens tout d'un coup plus le droit, puisque mon paquet est encore tout ficelé ici, de l'envoyer à Fasquelle avant de vous en avoir demandé l'autorisation. La question de Fasquelle n'a pas en elle-même d'importance. Je lui ai fait offrir ce recueil, je n'ai jamais déposé de manuscrit, il n'en a peut-être plus aucun souvenir, je ne me sens pas lié. Seulement parlons-nous en toute franchise et ne nous faisons pas de « *politesses* » qui auraient pour résultat de ne faire plaisir ni à vous, ni à moi. Si vous voulez mon avis sincère, il ne me semble pas que le livre doive paraître chez vous. Je voudrais qu'il soit édité cet hiver, presque en même temps que le second *Swann* ¹². Si c'est chez Fasquelle, ou à la N.R.F., il n'y aura pas de confusion. Si c'est chez vous, les lecteurs sont si intelligents qu'ils croiront que c'est le troisième volume de *A la Recherche du Temps Perdu* et cela créera mille complications. Donc je ne vois aucun avantage à ce qu'il paraisse chez vous. Je ne vous en ai parlé, avant de faire porter mon petit paquet rue de Grenelle ¹³, que par *scrupule*, par un scrupule bien naturel éveillé par votre charmante lettre. Maintenant si mes raisons vous semblent mauvaises, si vous préférez que ce recueil n'aille pas chez Fasquelle ni à la N.R.F., mais chez vous, il est à vous, et je suis trop content de vous marquer ainsi combien je suis sensible à

votre gentil procédé. Mais au nom du ciel ne me dites pas *par politesse* que vous préférez qu'il paraisse chez vous. Je vous ai ouvert mon cœur. Vous avez bien vu que ce n'était pas mon avis ¹⁴. Mais je ferai ce que vous voudrez, et faisant ce que vous voudrez je serai ravi. Tout sera donc bien de toutes façons.

Terminons par des questions matérielles. Demandez à M. Brun s'il a bien reçu 660 francs que je lui ai envoyés pour une annonce des *Débats* ¹⁵. Il ne m'a pas accusé réception, je le demande par simple prudence. Quant au *Figaro* si je n'ai pas encore acquitté la note c'est qu'il ne me l'a pas encore adressée ¹⁶. Il sera bien aimable quand elle viendra de me l'envoyer par lettre *cachetée* ¹⁷. Il a été parfait pour moi en votre absence ¹⁸, dites-lui mes remerciements bien sincères, il a été aimablement et efficacement actif, charmant. (C'est de M. Brun que je parle, non du *Figaro*, bien entendu.)

Autre chose. Je ne vous ai pas encore accusé réception de 1750 francs que vous m'avez envoyés en mandat. Je ne sais au reste à quoi ils correspondent car aucun compte n'y était joint ¹⁹. Mais j'en ai été enchanté et je vous en remercie. Dois-je donner à mon accusé de réception une forme plus commerciale et laquelle ? Il me semble qu'une phrase dans ma lettre ne peut suffire et que vous devez avoir besoin d'un « reçu » de moi pour votre comptabilité.

Je vous demande la permission de finir un peu brusquement ma lettre mais ces douze pages ont épuisé mes forces (comme elles ont dû surmener votre patience) et je ne peux plus que vous demander de croire à mes sentiments les plus affectueusement dévoués [.]

Marcel PROUST.

1. φ Cette lettre doit dater du *dimanche 3 mai 1914* : remerciements pour la « promptitude » avec laquelle le destinataire a effectué « le retour d'un manuscrit » (note 3 ci-après) ; vaines tentatives de joindre Grasset par téléphone, le samedi 2 mai, comme nous l'apprend la lettre de Grasset du lundi 4 mai qui répond point par point à celle-ci, (note 2 ci-après).

2. D'après la lettre de Grasset qui répond à celle-ci, Proust l'a appelé le samedi après son départ du bureau, et sans doute aussi dans la journée du dimanche, jour où l'éditeur n'y était pas passé.

3. Les instructions données par L. Brun à l'imprimeur Colin spécifient la date du *dimanche* de manière impérative (lettre 90). Proust écrit sans doute dès la réception du manuscrit.

4. Voir à ce sujet la lettre à Fasquelle que nous situons *peu après le 24 décembre 1912* : Cor. XI, 339, lettre 167.

5. *Épines blanches, épines roses*. Voir Cor. XI, 65, note 26, et p. 78, note 10.

6. *Sic*. Le titre de l'article en question est : *Impressions de route en automobile*. Voir Cor. VII, 277, note 2.

7. Ms : *t^e*, mot ajouté en interligne.

8. Paul Iribé (1883-1935), dessinateur, illustrateur et caricaturiste français. Il collaborait à *l'Assiette au Beurre*.

9. Ms : la parenthèse est ajoutée en interligne.

10. Calmette fut assassiné, nous l'avons vu, le 16 mars 1914.

11. Voir, au sujet du petit incident en question, le post-scriptum de la lettre 58 du même au même, et ses notes 2 et 10.

12. La guerre retardera la réalisation de ce projet. *Pastiches et Mélanges* paraîtra, comme Proust le souhaitait, presque au même moment que *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, vers la fin du mois de juin 1919.

13. Eugène Fasquelle, libraire-éditeur, 11, rue de Grenelle. P.-Hach., 1914.

14. Pour l'avis de Grasset sur cette question, voir la lettre 94.

15. Nous ne trouvons aucune « annonce » à proprement parler, dans le *Journal des Débats* de l'époque. Il s'agit apparemment de l'entrefilet qui y avait paru, nous l'avons vu, le 24 avril 1914, à la rubrique *Au jour le jour*, en première page.

16. Il s'agit de la note pour l'écho sur l'article de Blanche paru dans *Le Figaro* du 18 avril 1914. Cf. la note 2 de la lettre 75 à Louis Brun, et la lettre de Brun du 5 mai (lettre 96 ci-après).

17. Ms : mot souligné deux fois.

18. Allusion à l'absence de Grasset entre le 11 et le 27 avril, période pendant laquelle il avait pris des vacances dans le Midi, et pendant laquelle Proust avait eu recours à L. Brun pour faire publier dans la presse les échos sur l'article de Blanche (cf. note 7 de la lettre 78 de Proust à L. Brun).

19. Nous n'avons pas pu retrouver le livre de comptes de la maison d'édition ; toutefois, Proust avait reçu un relevé de compte le 26 mars (voir les lettres 57 et 87). La réponse que Grasset apportera à cette question dans sa lettre du 4 mai ne donne aucune précision chiffrée... Voir la lettre 94 ci-après, et la note 2 de la lettre 87.

94

BERNARD GRASSET A MARCEL PROUST

4 Mai [1914]¹
Monsieur Marcel PROUST
102 Bd Haussmann

Mon cher ami,

Je suis désolé de vous avoir donné la peine de m'écrire en ne vous demandant pas au téléphone; mais votre communication est parvenue, rue des Sts Pères, après mon départ du bureau samedi dernier, et je n'y suis pas passé hier dimanche². Je comptais vous téléphoner cet après-midi, ne voulant pas vous déranger dans la matinée.

Je suis infiniment touché et reconnaissant de tout ce que vous m'écrivez, et je veux vous répondre en toute amitié, en « objectivant » absolument la question, c'est-à-dire en considérant au même titre, tous les intérêts en cause.

J'aurais été évidemment très heureux d'avoir l'ensemble de votre œuvre, et même il est fort curieux que c'était de vos articles d'abord que je désirais être l'éditeur; j'en avais parlé autrefois à notre ami commun Georges de Lauris, il devait à cette époque vous en parler, et ne l'avait pas fait, parce que vous étiez souffrant³, (ceci entre parenthèse). Mais je crois cependant que vous devez confier l'édition de votre recueil d'articles à la Nouvelle Revue Française, et j'ajouterais même que cette décision serait conforme à mon véritable intérêt. Envers Fasquelle, vous n'avez vraiment aucune obligation, ni aucune raison sentimentale qui entrent en ligne, tandis que vous avez par amitié pour moi, refusé l'offre aimable de la Nouvelle Revue Française, pour « A la Recherche du Temps Perdu ». J'ajouterais même que je serais personnellement très heureux que cette revue obtienne de vous une aussi intéressante compensation. Quoique je me trouve en effet, en concurrence avec elle, en bien des occasions, je considère cependant cette revue comme la plus intéressante manifestation d'art de notre temps, et je l'ad-

mire en la jalousant un peu. Mais en ce qui vous regarde, c'est elle qui doit me jalouser, et je crois que ce recueil d'articles arrangerait tout à fait les choses. Je vous conseille donc et vous demande même de le lui donner⁴. Je vous demanderais seulement, en ce qui touche cette publication à la Nouvelle Revue Française, qu'elle n'intervienne pas au moment précis de la publication de notre Tome II, mais trois mois environ après cette publication. En effet, le livre qu'on attend de vous, c'est le Tome II de « A la Recherche du Temps perdu », j'aurais peur que il [sic] y ait de ce fait une certaine confusion, au moment de la publication de vos articles, si cette publication précédait le Tome II. Je crois d'autre part, qu'il ne serait pas bon que la publication intervienne quelques semaines seulement après la mienne, car cela enlèverait certainement de l'unité aux articles qui paraîtraient sur « A la Recherche du Temps perdu », et cela troublerait le public.

Laissez-moi en terminant, mon cher ami, vous dire encore toute ma reconnaissance pour la confiance entière que vous me marquez : croyez que j'en suis infiniment touché et soyez assuré que je m'en montrerai toujours digne.

La somme de 1.762,60 [francs] que vous avez reçue, correspondent [sic] au [rè]glement du premier tirage dont je vous ai envoyé le relevé le 26 Mars⁵. Si par hasard vous aviez égaré ce relevé, je vous en enverrais volontiers le double. D'ailleurs, vous recevrez dans le courant du mois le relevé afférant au second tirage⁶, et sur lequel il sera fait état du premier. J'ajouterais, qu'il est tout à fait inutile que vous m'envoyiez un reçu de cette somme.

Nous avons bien reçu votre mandat pour la Publicité des Débats [sic]⁷. Quant à la publicité du Figaro, nous n'avons pas encore reçu la facture⁸.

Croyez, mon cher ami, à tout mon affectueux dévouement.

B. GRASSET.

1. cc Archives Grasset, f° 271 r°, 272 v°, 273 r° du volume 55 de la correspondance journalière; Boillat 186.

2. Cette lettre répond à la lettre de Proust ci-dessus, que nous datons du dimanche 3 mai 1914.

3. C'est en 1908 que Proust avait proposé ses pastiches au Mercure de France, à Fasquelle et à Calmann-Lévy (Cor. VIII, 107 et Cor. IX,

70). Il n'est pas impossible que Lauris, à qui Proust avait fait part de ces vaines tentatives (Cor. VIII, lettre 51), ait proposé ce recueil à Grasset, lorsqu'il devint son éditeur, en 1910. (Cor. X, 73).

4. C'était le désir de Proust, comme l'avait bien perçu Grasset; pour le destin de ce recueil, voir la note 12 de la lettre 92.

5. Voir ci-dessus lettre 57, et lettre 87, note 2.

6. Nous n'avons pas trouvé trace que cette promesse ait été suivie d'effet : aucun courrier relatif à ce sujet n'a été envoyé à Proust, ni en mai, ni en juin, d'après la correspondance journalière conservée chez Grasset. Les comptes pour le second tirage seront réglés en 1918 (cf. note 2 de la lettre 87).

7. Proust avait réglé la facture le 27 avril (cf. lettre 85 note 3).

8. Elle sera envoyée à Proust le 5 mai (cf. lettre 96 ci-après).

95

LOUIS BRUN AU FIGARO

5 Mai [1914]¹

Monsieur le Chef de la comptabilité
du Figaro
26 rue Drouot

Monsieur,

Nous recevons votre facture du 30 Avril, pour un écho de trois cents frs. payable au 10 Juin².

Nous vous informons que notre échéance est à fin de mois; veuillez donc faire toucher la somme de trois cents frs. à fin Mai.

Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations empressées.

L. BRUN.

1. cc Archives Grasset, f° 296v° du volume 55 de la correspondance journalière.

2. Il s'agit de l'écho de première page paru le 18 avril 1914. Voir ci-dessus les lettres 72, 75, 76, la note 8 de la lettre 93, et la lettre 96 ci-après.

96

LOUIS BRUN A MARCEL PROUST

5 Mai 1914¹
 Monsieur Marcel PROUST
 102 Bd Haussmann

Cher Monsieur,

Je reçois à l'instant la facture du Figaro². Je vous l'envoie ci-incluse. La date d'échéance est fixée au 10 juin.

Veillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

pour M. Bernard Grasset

L. BRUN.

1. cc Archives Grasset, f° 297 r° du volume 55 de la correspondance journalière.

2. Cf. lettre 95 ci-dessus, et sa note 2.

97

A JACQUES RIVIÈRE

102 boulevard Haussmann
 [Premiers jours de mai 1914]¹

Cher Monsieur

Je vous envoie pour le numéro de Juin ce qui fera je pense à peu près 53 ou 54 pages de la *N.R.F.*². Je vous enverrai à peu près autant pour le numéro de Juillet. *Et ce sera tout*³! Mais j'attacherais beaucoup d'importance à ce que vous puissiez dans le numéro de Juin aller jusqu'à la fin de ce que je vous envoie⁴. Si cela vous semble impossible (si c'est trop long) je supprimerai

plutôt un peu du milieu, de manière à finir tout de même dans la revue par les lignes qui terminent le morceau que je vous envoie. J'ai choisi ces extraits dans le dernier tiers de mon second volume. Il est en effet plus différent du volume que vous connaissez. Le deuxième débute par des chapitres encore sur Swann, sur Gilberte, sur Bergotte; je crois que vos lecteurs trouveront ici un peu plus de nouveauté.

Pour le numéro de Juillet je vous donnerai des pages sur Madame de Guermantes et sur la mort de ma grand'mère qui finiront assez bien ces extraits et sur lesquelles du reste s'achèvera le volume¹.

Je vous remercie encore de tout mon cœur, la sympathie que vous me témoignez est un grand réconfort pour moi dans des heures cruelles que je traverse.

J'ai lu et relu avec une grande concentration de pensée votre article sur *Parsifal* que j'ai adoré². Il m'a fait bien plaisir après toutes les absurdités que le monde débite sur Wagner. (Puisque vous citez Blanche³, avez-vous lu le bel article qu'il a consacré à *Swann* dans l'*Écho de Paris* (je crois que c'était le Mercredi ou le Jeudi de la Semaine de Pâques)⁴. Une seule chose m'embarrasse dans votre article sur *Parsifal* : l'*Enchantement du Vendredi Saint* genèse de tous les thèmes de Franck, je ne vois pas cela⁵. J'espère qu'un jour nous nous connaissons et pourrons causer de tout cela.

Je vous envoie cher Monsieur l'expression de ma profonde sympathie [.]

Marcel PROUST.

Ne manquez pas de m'envoyer des épreuves car je vous ai envoyé très vite mon travail de dépeçage et il y a beaucoup de fautes à corriger [.]

1. φ Riv 6-7 (n° III); édition de 1976, p. 30-31 (n° 3). En tête de la première page de l'original, le destinataire a inscrit la date : « début mai 1914 (2) »; Proust envoie avec cette lettre les fragments de son œuvre qu'il annonce dans sa lettre précédente au même; elle doit suivre d'assez près celle-là, ce qu'indique le post-scriptum, ainsi que la mention de l'article de Rivière sur *Parsifal* (note 6 ci-après).

2. Les fragments parus dans la *N.R.F.* du 1^{er} juin 1914 ne représentent qu'environ 48 pages de la revue; ceux du 1^{er} juillet, 52 pages.

3. Ms : cette phrase est ajoutée en interligne.

4. Les fragments paraissant dans le numéro du 1^{er} juin s'achèvent en effet sur le portrait énigmatique du baron de Charlus rencontré à Balbec. Cette fin correspond au texte d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs* p. 767 dans l'édition de la Pléiade, 1954, tome I.

5. Voir ci-dessus la note 6 de la lettre 89 du même au même.

6. Il s'agit de l'article du destinataire qui vient de paraître, sous le titre *Parsifal*, dans la *Nouvelle Revue Française*, n° LXV (1^{er} mai 1914), pp. 757-769.

7. L'article de Rivière cite en effet celui de Jacques-E. Blanche paru sous le titre *Autour de Parsifal* dans la *Nouvelle Revue Française*, n° LXIII (1^{er} mars 1914), pp. 422-437. Voici la phrase de Rivière à laquelle Proust fait allusion ici : « Parmi toutes les opinions inconsidérées que M. Blanche a recueillies, aucune ne me paraît plus scandaleuse que la proposition de couper le rôle entier de Gurnemanz. » *Loc. cit.*, p. 759. Rivière fait allusion au passage où Blanche cite une personnalité d'avant-garde : « Un des convives, ex-fervent de Bayreuth, m'expliqua : — *Parsifal* est une chose toujours admirable, un grand chef-d'œuvre, mais il est mal présenté, il faudrait le monter sur des principes tout nouveaux. Et puis, il y aurait deux heures de musique à couper. — Quoi ? — Mais, naturellement : le rôle de Gurnemanz en entier, d'abord ; après, l'on verrait. » *Loc. cit.*, p. 427.

8. Voir ci-dessus la note 3 de la lettre 70 à Blanche.

9. Allusion au passage que voici de l'article de Rivière : « La véritable solennité religieuse n'est pas ici, mais dans Bach, dans Moussorgski, dans César Franck. On ne dira jamais assez combien Franck doit à Wagner, et surtout à *Parsifal*, au point de vue technique. (*Tous ses thèmes sont contenus en puissance dans le seul thème du VENDREDI-SAINT.*) Mais il y a une chose que Franck a ajoutée à Wagner : c'est le sentiment religieux. » *Loc. cit.*, p. 768. Nous soulignons.

98

JACQUES RIVIÈRE A MARCEL PROUST

[Première huitaine de mai 1914]¹
Écrit en hâte.

Cher Monsieur,

Merci mille fois de votre envoi. J'espère bien que je pourrai donner tout entier en Juin le fragment que vous me confiez. En tous cas j'envoie tout à la composition et nous verrons sur épreuves s'il faut retrancher quelque chose².

*J'irai, si vous me le permettez, vous apporter moi-même vos épreuves. De cette façon nous pourrions causer un peu de tant de choses! Je suis joyeux que mon Parsifal vous ait plu*³.

Je vous prie, cher Monsieur, de croire à ma sympathie de plus en plus vive [.]

Jacques RIVIÈRE.

1. φ Riv 8 (n° IV); édition de 1976, p. 32 (n° 4). Cette lettre doit dater de la *première huitaine de mai 1914* : voir les notes suivantes.

2. Voir la lettre du même au même qui porte la date « Le 15 Mai 1914 », lettre écrite après l'envoi de 17 placards; mais Rivière ne sait pas, à ce moment-là, s'ils représentent la totalité du texte que Proust lui a confié.

3. Allusion à la lettre 96 ci-dessus.

99

A LIONEL HAUSER

Mercredi soir [6 mai 1914]¹

Cher Lionel

Est-ce que tu aurais la gentillesse de télégraphier pour qu'on vende d'urgence de mes Royal Dutch pour 10 000 francs environ. A moins que tu ne trouves dans mon portefeuille une valeur qui te semble plus opportune à vendre.

Pardon de t'ennuyer et crois à ma profonde affection [.]

Marcel PROUST.

1. οφ Coll. U. Ill. Cette lettre porte seulement la date du *Mercredi soir*; comme la réponse du destinataire, « le 7 Mai 1914 », fait allusion à « ta lettre d'hier », celle-ci daterait du *mercredi soir 6 mai 1914*.

100

LIONEL HAUSER A MARCEL PROUST

Le 7 Mai 1914¹*Mon cher Marcel,*

J'ai été désolé de n'être pas chez moi quand tu as téléphoné dernièrement et si je ne t'ai pas téléphoné à mon tour, c'est que je ne sais jamais à quelle heure on peut le faire sans te déranger.

En réponse à ta lettre d'hier je dois te dire que d'après mes renseignements Messieurs Warburg n'ont plus chez eux d'actions Royal Dutch de ta propriété². Si donc il s'agit d'actions se trouvant sous ton dossier Rue Laffitte³, je ne puis les faire vendre sans qu'elles soient mises à ma disposition à Amsterdam.

Je joins à tout hasard à la présente une lettre à Messieurs de Rothschild Frères, destinée à être remplie et signée si ma supposition est exacte.

Bien sincèrement à toi

[Lionel HAUSER].

1. cc Coll. U. III.

2. Allusion à la lettre ci-dessus que nous datons du *Mercredi soir* [6 mai 1914].

3. La maison des frères de Rothschild, banquiers, située au 21, rue Laffitte (IX^e arrondissement). *P.-Hach*, 1914, p. 320 (*rues*).

101

A LIONEL HAUSER

[Le jeudi 7 mai 1914]¹*Mon cher Lionel*

Excuse-moi, d'après ce que me dit mon valet de chambre, je t'ai demandé de vendre quelque chose que

je n'ai plus ²! Tu ne peux imaginer ma confusion et ma honte. J'espère que tu mets cela sur le compte de la littérature et de la maladie ³ et non sur celui de l'indélicatesse!

Ma lettre se croise sans doute avec une lettre de toi puisque mon valet de chambre me dit que tu m'as écrit ce soir ⁴. En tous cas, si tu ne l'as pas fait dans ta lettre tu serais bien gentil de me dire quelle est celle des valeurs déposées chez M. Warburg que tu trouverais le moins déraisonnable de vendre en ce moment jusqu'à concurrence d'environ dix mille francs.

J'ai des valeurs fort hautes chez MM. de Rothschild. Mais en ayant déjà fait vendre pour près de 20 000 francs il y a quelques jours ⁵, le blâme inexprimé de M. Neuburger me serait mille fois plus douloureux que la perte résultant d'une vente dans de mauvaises conditions! Je suis sûr que tu me comprends!

Je t'envoie mes reconnaissantes amitiés et encore toutes mes excuses pour la demande de vendre des actions qui avaient comme le fameux cheval pour plus grand défaut de n'exister pas!

Encore pardon et ne me crois pas un malhonnête homme [.]

Ton

Marcel PROUST.

Je me figure que ce qui a dû le moins bouger ce sont les N. Y. City Bonds ⁶ mais c'est pure supposition [.]

1. op Coll. U. Ill. Cette lettre a dû se croiser, comme Proust le suppose, avec celle du destinataire qui porte la date de « Le 7 Mai 1914 » (note 4 ci-après); elle doit donc dater du *jeudi 7 mai 1914*. Voir aussi la note 2.

2. Comme Proust, dans sa lettre du *Mercredi soir [6 mai 1914]*, avait demandé « qu'on vende d'urgence de mes Royal Dutch », Hauser a téléphoné la réponse, que Nicolas a recueillie.

3. Ms : un mot barré à cet endroit.

4. Allusion à la lettre du destinataire du 7 mai 1914, que Hauser avait confirmée à Nicolas au téléphone.

5. Ces « près de 20 000 francs » réalisés par la banque Rothschild devaient-ils aller directement couvrir les frais qu'occasionnent, chaque fin de mois, à Proust, ses spéculations? Ou bien correspondent-ils aux 16 000 francs « touchés » par lui pour sa « caisse » et consignés dans le Carnet n° 4, folio 8 recto? Ce même f° 8 r° indique qu'après

diverses dépenses, il « reste en caisse 12 400 F » : un besoin de liquidités aussi importantes semble devoir être mis en relation avec les achats luxueux entrepris pour Agostinelli vers cette époque. Voir ci-après la lettre 124.

6. Proust avait acquis, en 1908, de ces *New York City Bonds*. Voir Cor. VIII, 306.

102

LOUIS BRUN A L'IMPRIMERIE COLIN

8 Mai [1914]¹
Imprimerie COLIN
MAYENNE

Cher Monsieur Colin,

J'ai remis à M. Majesté aujourd'hui même le deuxième volume de « A la recherche du Temps perdu »², que nous avons retiré de notre précédent envoi. Ce manuscrit comprend les placards 60 à 95 qui devaient faire partie du premier volume³. Dites-moi si vous avez conservé cette composition, ou si vous l'avez détruite. Il comprend en outre trois cahiers, [en] tout 215 pages dactylographiées. Ceci n'est pas la totalité du manuscrit, la fin vous sera envoyée dans quelque temps. La justification adoptée est celle du premier volume, c'est-à-dire celle des placards que je vous envoie.

Ce que vous devez composer tout de suite, ce sont les trois cahiers manuscrits, car l'auteur en a absolument besoin d'ici une huitaine de jours⁴. Je vous demande donc de mettre en main tout de suite la partie dactylographiée, vous prendrez la composition de la partie déjà composée ensuite.

Bien cordialement à vous.

L. BRUN.

1. cc Archives Grasset, f° 384 du volume 55 de la correspondance journalière.

2. Proust a dû renvoyer son manuscrit le 7 mai, ou le 8 mai dans la matinée, après avoir préparé les extraits qui devaient paraître dans le

numéro de juin de la *N.R.F.* (cf. lettre 96 à Rivière). Voir aussi les lettres 90 et 91 ci-dessus.

3. Il s'agit de la partie retranchée lorsque Proust décida de réduire à 500 pages ses volumes, et de publier trois tomes au lieu des deux initialement prévus. Voir Cor. XII, lettre 104.

4. Pour composer les extraits qu'il doit donner pour le numéro de juillet de la *N.R.F.*

103

A HENRY BERNSTEIN

[Le vendredi 8 mai 1914]¹

Cher Henry

A l'instant (Vendredi 8 Mai) je reçois une coupure du *Sport belge* datée du 3 Mai². Elle reproduit un article du *Criterium*³, sans doute, où vous dites des choses ravissantes sur Auteuil⁴, d'une poesie adorable particulièrement touchantes pour moi qui quand j'étais enfant avais pour but de promenade tous les jours la Butte Mortemart⁵. Mais surtout où vous parlez de mon livre avec une bonté, une générosité admirables qui m'ont transporté de joie, de reconnaissance, d'émotion⁶.

Cher Henry est-ce seulement votre grand cœur qui vous a fait parler ainsi, ou bien pensez-vous un peu de cela? Rien ne pourrait me rendre aussi fier. Mais si je ne le dois qu'à votre amitié, je suis bien heureux encore. Avec Gide et avec Jammes, vous êtes celui qui avez été le plus exquis pour moi. Je tâcherai de venir vous dire ma profonde gratitude.

En attendant je vous remercie ici de tout mon cœur [.]

Votre admirateur reconnaissant et tendre

Marcel PROUST.

1. φ Coll. Mme Gruber Bernstein. Lettre datée par Proust : « A l'instant (Vendredi 8 Mai) je reçois une coupure du *Sport belge* datée du 3 Mai. » Voir la note 2 ci-après.

2. Il s'agit d'un entrefilet paru dans *Le Sport belge* du 3 mai 1914, page 5, sous le titre *Le Verger du Voisin*, signé Henry Bernstein. Cf. les notes suivantes.

3. L'entrefilet commence ainsi, en effet : « Le " Criterium " a obtenu de l'auteur de la " Rafale " la jolie page qu'on va lire sur Auteuil, à propos de la journée magique donnée en l'honneur du Roi d'Angleterre. » – *La Rafale*, pièce en trois actes, de Henry Bernstein, dont la première représentation eut lieu au théâtre du Gymnase le 20 octobre 1905. – *Le Criterium* était un quotidien de la vie hippique ayant ses bureaux 18, rue Notre-Dame-des-Victoires. L'administrateur-directeur était Jean Trarieux.

4. Allusion au passage de l'article en question où Bernstein écrit : « Le charme d'Auteuil... C'est quelque chose de très particulier et de très profond et que je ne tenterai pas de définir. Auteuil c'est la tendresse de Paris. [...] Ce prestige vient-il de la grâce du paysage ? Je ne sais. Longchamp est un beau champ de courses aussi, mais plus sérieux, plus sévère, plus « businesslike », et puis qui pourrait être situé à Budapest, tout aussi bien qu'au Bois de Boulogne.

« Tandis qu'Auteuil... ce jardin charmant, ce je ne sais quoi d'indulgent dans l'accueil et aussi dans les courses elles-mêmes aux longs parcours pittoresques, cette atmosphère d'intimité élégante, la molle allégresse et la foule somptueuse des après-midis de juin et l'âpreté vivifiante des après-midis de novembre, quand les fidèles, – cols de fourrure et nez rouges, – sont clairsemés autour des braseros... voilà qui n'appartient qu'à notre ville. Je ne sais pas si, comme on le raconte, l'ombre du Prince de Sagan rôde parfois la nuit autour des tribunes, mais si elle revient et si elle rôde, ce ne peut être que là. » – Le prince de Sagan dont il s'agit est le même que Proust évoque plusieurs fois dans son œuvre (*A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, I, 640, et *passim*) : Charles-Guillaume-Frédéric-Boson de Talleyrand-Périgord, duc de Talleyrand (1832-1910), qui, avant la mort de son père, le 21 mars 1898, se nommait le prince de Sagan. *Gotha*, 1902, p. 464.

5. La Butte-Mortemart, au Bois-de-Boulogne, au sud du lac Supérieur. On y a, ou avait, une jolie vue dominant le champ de courses d'Auteuil. – *Les Guides Bleus : Paris et ses environs*. Paris, 1921, p. 235.

6. Allusion à ce passage de l'article cité : « Auteuil... Vous avez certainement lu " Du côté de chez Swann ", ce livre de Marcel Proust, admirable, ce livre grand parmi les plus grands. Il se termine par un retour à travers le bois de Boulogne qui est un développement sur le souvenir, plein de poésie et de génie, un chant émouvant, étreignant, sublime. Il me faudrait la subtilité, la puissance, tous les dons de Marcel Proust pour distinguer ce qu'éveillent en moi ces deux syllabes : Auteuil, ce petit nom frais et nostalgique. [...] »

104

A LOUIS BRUN

[Le 8 ou 9 mai 1914]¹

Cher Monsieur,

J'ai complètement oublié [en] vous [envoyant]² les placards pour l'imprimeur³, d'y joindre une annexe qui est à intercaler dans ce placard 94, de la [6^e]⁴ des 8 subdivisions (je ne sais comment cela se nomme en termes d'imprimerie ce qui forme chaque placard) après le premier alinéa, c'est-à-dire après les mots « se cachaient⁵ des souvenirs d'amour »⁶. Du reste j'indique cela sur la petite manchette qui attache les feuilles de mon annexe. Ayez la bonté de transmettre cela à l'imprimeur, mais vous savez que c'est de cela que je suis le moins pressé⁷. C'était cependant de toute la partie à la machine qui *suit* les placards⁸. Ces quelques feuilles⁹ sont à la machine aussi, mais font en quelque sorte partie des placards puisqu'[elles] s'y intercalent.

Votre tout dévoué

Marcel PROUST.

1. *Com Par* 49-40; Proust et la stratégie littéraire (1954), pp. 42-43; *Le Combat de Marcel Proust* (1955), pp. 70-71. Le texte est fautif. Lettre écrite peu après le renvoi à l'éditeur de placards des premières épreuves corrigées de l'édition Grasset (note 6 ci-après); nous pensions, comme l'ensemble des chercheurs jusqu'à présent, que cette lettre datait de l'été 1913 – bien qu'il parût peu logique que Proust se fût soucié alors de communiquer à l'éditeur ou à l'imprimeur des corrections concernant la partie retranchée au premier volume. La découverte de la lettre de Brun à Colin datée du 9 mai 1914 (lettre 105 ci-après) permet de situer avec certitude cette lettre au moment de la fabrication du deuxième volume (cf. notes 3, 7 et 8). Elle date donc du 8 ou 9 mai 1914.

2. L'édition donne « de vous envoyer », mauvaise leçon, semble-t-il, pour « en vous envoyant », comme le veulent le sens et la syntaxe de la phrase.

3. Voir ci-dessus lettre 102 de Brun à Colin, et sa note 2.

4. L'édition imprime « 5° » ; il faut supposer soit que l'on ait lu un 5 pour un 6, soit que Proust se soit trompé en comptant les pages du placard. Voir la note 6 ci-après.

5. L'édition donne : « ne cachant », mauvaise leçon ; nous corrigeons d'après le placard en question. Voir la note suivante.

6. Sur le placard 94 des premières épreuves de *Swann*, à la 6^e page, un signe de Proust marque l'endroit où doit s'insérer l'ajouté en question. Cet ajouté suit le paragraphe qui s'achève par la phrase que voici : « Mais c'était déjà assez de savoir qu'ils s'ouvraient pour qu'ils me semblassent d'un prix que je ne leur aurais pas trouvé s'ils n'avaient été que de belles médailles, au lieu d'être ces médailles sous lesquelles se cachaient des souvenirs d'amour. » (Nous soulignons.) Il s'agit des visages des femmes admiratrices de Montargis (Saint-Loup) au restaurant de Rivebelle. Ce passage se trouve dans *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, I, 818 (bas). Le paragraphe suivant, sur le placard, commence ainsi : « Le séjour de Montargis à Bricquebec toucha à sa fin, et ma grand'mère était désireuse de témoigner à mon ami sa reconnaissance de tant de gentilleses qu'il avait eues pour elle et moi. » Cette phrase, retouchée, se retrouve dans l'édition de la *Pléiade*, environ 48 pages plus loin : I, 866 (haut). Il ne semble du reste pas que l'ajouté en question ici soit le seul que Proust ait introduit entre les deux paragraphes du texte primitif cité plus haut. Voir à ce sujet la note 8 ci-après, et les renseignements donnés par Douglas Alden, *Marcel Proust's Grasset Proofs*, pp. 488-493.

7. Voir lettre 102 de Brun à Colin : le plus pressé est de composer les placards de la dactylographie qui suit la partie déjà en placards ; l'annexe en question devant s'insérer dans le placard 94, elle n'appartient pas en effet à l'ensemble à composer en priorité.

8. Pour la composition du manuscrit envoyé à Grasset pour former le deuxième volume, cf. supra, lettre 102.

9. Les recherches minutieuses de Jo Yoshida (*La genèse d'Elstir à la lumière de plusieurs versions inédites*, *Bulletin d'informations proustiennes*, n° 8, automne 1978, pp. 20-21) nous apprennent que l'ajouté en question est l'épisode d'Elstir (la rencontre, puis la visite à son atelier), qui appartenait alors à la dactylographie du *Côté de Guer-mantes*, d'où Proust l'a extrait : « Après avoir accordé [à ces feuilles dactylographiées] une nouvelle pagination définitive de « 1 » à « 19 », l'écrivain met à la fin du texte une note pour l'imprimerie : « [...] ici reprennent les placards imprimés : Le séjour de Montar[gis] Saint-Loup à Balbec touchait à sa fin. » Yoshida indique en outre que « dès les placards du "second volume" de Grasset établis en juin 1914, cet épisode est bien imprimé à l'endroit indiqué (pl. 63-65). » Cet épisode a été gonflé ensuite de la façon indiquée par l'ouvrage de Douglas Alden cité dans la note 6.

105

LOUIS BRUN A L'IMPRIMERIE COLIN

9 Mai [1914]¹
Imprimerie COLIN
MAYENNE

Cher Monsieur Colin,

Je vous envoie ci-inclus quelques pages oubliées par M. Proust dans la partie de son manuscrit « A la recherche du Temps perdu » qui vous a été envoyée hier². C'est à intercaler dans le placard 94³.

Je reçois votre lettre du 8. Nous sommes d'accord pour le tirage de « Le Feu sous la cendre »⁴ qui sera environ de 1.525 exemplaires. Vous pouvez faire le brochage et nous expédier 200 exemplaires par G[rande] V[itesse] y compris les luxes, et le solde par P[etite] V[itesse].

Bien cordialement à vous.

L. BRUN.

1. cc Archives Grasset, f° 399 du volume 55 de la correspondance journalière.

2. Voir lettre du même au même du 8 mai 1914 (lettre 102).

3. Voir la lettre 104 de Proust à Louis Brun, et ses notes 6 et 9.

4. Roman de Gaston Mercier, annoncé pour paraître le 20 juin 1914 – *Bibliographie de la France*, III^e partie, 12 juin 1914, p. 2018-2019.

106

BERNARD GRASSET A MARCEL PROUST

9 Mai [191]4¹
Monsieur Marcel PROUST
102 Bd Haussmann

Mon cher ami,

Je reçois votre petit mot² ainsi que l'article de Henry Bernstein, qui est tout à fait charmant³. J'attends donc votre coup de téléphone à ce sujet⁴.

Croyez, mon cher ami, à tout mon affectueux dévouement.

B. GRASSET.

1. cc Archives Grasset, f° 398 du volume 55 de la correspondance journalière.

2. Nous n'avons pas trouvé trace de ce « petit mot ». Il faut supposer que Proust a écrit quelques lignes à Bernard Grasset pour lui adresser l'article d'Henry Bernstein qu'il a reçu le 8 mai (cf. note 3 ci-après).

3. Il s'agit d'un article de Bernstein sur Auteuil, dont Proust a pris connaissance par une coupure du Sport belge du 3 mai 1914 : voir la lettre 103 à Bernstein, et ses notes 2, 4 et 6.

4. Proust avait-il l'intention de s'entretenir avec Grasset de la possibilité de donner des échos publicitaires à cet article où son roman était mentionné de façon louangeuse ?

107

A ROBERT DE FLERS

[Entre le 4 et le 25 mai 1914]¹

Mon cher Robert

Ton idée de M. Ponceton² est merveilleuse. Mais je crois que Madame Lemaire n'oserait pas signer l'article³. Pourtant... —

A ce propos j'ai appris que Beaunier avait précisément fait à l'Université de M^e Lemaire (là où sera sa grande exposition)⁴ une conférence sur des panneaux d'elle. Donc peut-être il ne lui déplairait pas de recommencer.

Puisque je suis entrain[sic] de t'ennuyer j'ai encore deux choses à te demander ce qui dément bien mes protestations de discrétion de l'autre soir. La première est celle-ci; un de mes amis que tu dois connaître, le Baron Alexandre de Neufville (celui qu'on appelle Papillon)⁵ vient d'être entièrement ruiné par la faute d'un frère banquier chez qui était tout son argent. Alexandre de Neufville est l'homme le plus sincèrement aimé dans ce qu'on appelle bien à tort la haute société. Mais enfin dans ce cas elle se comporte très bien et on le tirera aisément d'affaire. Seulement il paraît que le frère a très mal agi, il *peut* se faire qu'un créancier exerce⁶ des poursuites et qu'ainsi un scandale éclate malgré les sacrifices que fait toute la famille⁷. Alexandre de Neufville m'a demandé si dans ce cas je ne pourrais pas te⁸ demander la discrétion du *Figaro* pour que ne soit pas sali leur nom respecté⁹.

Enfin troisième chose, je suis à peu près ruiné aussi (pas par un frère, ni pour rien de malhonnête!) Si jamais quelque rubrique comme la *Température*, ou les chiens écrasés ou le courrier musical, ou le courrier des théâtres, ou le courrier de la Bourse, ou le courrier

mondain, se trouvait sans titulaire, je serais ravi d'être le titulaire et tu verrais que je suis capable de m'abstenir de littérature, d'être bref et pratique ¹⁰. D'ailleurs je te dis cela à tout hasard car je sais que ces vacances-là ne se produisent jamais, qu'il y a toujours dix postulants d'avance. Et d'ici là j'espère en faisant des économies et même en n'en faisant pas, si ton M. Aubert donne un peu plus de conseils dans son courrier ¹¹, avoir refait ma fortune qui était beaucoup moins considérable que celle du pauvre Neufville, mais qui n'est pas aussi totalement anéantie.

J'ai oublié de te dire que ta lettre de ce matin achève l'impression d'élégance morale extraordinaire que m'avait donnée notre conversation de l'autre soir. Tu es admirable. Non, vraiment, je ne peux pas te dire comme je trouve cela admirable. Cela reste pour moi une *grande impression*.

De cœur à toi [.]

Marcel PROUST.

1. op Coll. M. le marquis de Flers. Cette lettre se situe *entre le 4 et le 25 mai 1914* : allusions aux difficultés financières du frère d'Alexandre de Neufville (note 7 ci-après), à la prochaine « grande exposition » de Mme Lemaire (note 4).

2. *Sic*. Il s'agit sans doute de François Poncetton, rédacteur au *Figaro*. Au mois de février 1914, il y publie des articles sous le titre *Les Conférences*, les 1^{er}, 6, 7, 9, 10, 11, 16 et 28. Il rend compte d'autres conférences dans *Le Figaro* des 5, 15 et 31 mars.

3. Peut-être s'agit-il d'un article rendant compte d'une conférence au sujet de la prochaine exposition de Mme Lemaire. Voir à ce sujet la note suivante.

4. *Le Figaro* du lundi 25 mai 1914 publie en première page, à la rubrique *Échos*, sous le titre *Madeleine Lemaire*, un entrefilet signé du pseudonyme collectif « Le Masque de Fer », qui commence ainsi : « A l'université des Arts, rue La Boétie, Mme Madeleine Lemaire inaugure aujourd'hui même une exposition de peinture qui est, disons-le déjà, une merveille de goût, de variété, d'art ingénieux et beau. [...] » Il n'est pas impossible que Beaunier ait rédigé cet article. Une annonce de l'inauguration de cette exposition paraît dans *Le Figaro* de la veille, à la page 4.

5. Voir Cor. X, 130, note 20.

6. Ms : *fasse*, mot barré.

7. Le baron Henri de Neufville, frère d'Alexandre de Neufville, et son neveu le baron Robert de Neufville, seront arrêtés, comme l'on verra, le 28 mai. Voir ci-après la note 16 de la lettre 124 à Agostinelli.

8. Ms : *vous*, mot barré; *te*, mot ajouté en interligne.
9. *Le Figaro* semble avoir usé de discrétion jusqu'à l'arrestation des banquiers.
10. Robert de Flers obtiendra que *Le Figaro* accepte de publier un feuilleton de Proust qui sera annoncé, comme l'on verra plus loin, le 15 juillet.
11. Louis Aubert, rédacteur au *Figaro* du *Courrier de la Bourse* depuis le 9 janvier 1914. C'est lui qui a pris la suite d'Armand Yvel, décédé.

108

A JACQUES RIVIÈRE

[Vers le samedi 9 mai 1914]¹

Cher Monsieur

Je vous remercie mille fois de votre lettre. Bien que je ne reçoive *personne*, je serai bien content de causer avec vous si ce jour-là je ne suis pas trop mal². Malheureusement je ne sais jamais d'avance, mes crises ne s'annonçant pas. Le mieux serait le jour où vous voudrez venir que vous me téléphoniez vers six heures du soir. Mais quand je suis en état de recevoir, cela ne me fatigue pas plus de me lever et de sortir. Ce serait donc tout aussi facile que ce soit moi qui aille vous trouver. Mais surtout ne vous préoccupez pas de cela. Moi non plus je ne veux pas y penser, j'ai banni de ma vie tout projet, car la crainte de ne pouvoir le réaliser me cause trop d'agitation.

Après vous avoir envoyé mes extraits j'ai eu des regrets. Car il y a quelques pages sur Balbec beaucoup mieux que certaines de celles³ que je vous ai données; j'aurais aimé les leur substituer, car si je les ajoutais à celles du numéro de Juillet cela ferait beaucoup plus de 50 pages! J'aurais donc aimé les⁴ mettre dans le numéro de Juin à la place de celles qui ne me semblent pas bien.

Mais certainement il est trop tard pour cela et je ne veux pas vous donner trop d'ennui.

Croyez cher Monsieur à mes sentiments de bien profonde sympathie [.]

Marcel PROUST.

1. ϕ Riv 8-9 (n° V); édition de 1976, p. 32-33 (n° 5). Cette lettre doit précéder d'un ou de deux jours celle du destinataire qui porte la date du « 11 Mai 1914 », par laquelle il répond en s'excusant d'avoir proposé « si peu discrètement » sa visite, et en disant qu'il n'est peut-être pas trop tard pour substituer des pages à celles que Proust lui avait déjà envoyées : voir la note 2 ci-après.

2. Réponse à la lettre de Rivière proposant : « J'irai, si vous me le permettez, vous apporter moi-même vos épreuves. De cette façon nous pourrions causer un peu de tant de choses ! » (Lettre 98.)

3. Ms : *de celles*, mots ajoutés en interligne.

4. Ms : *rempla*, mot barré.

109

JACQUES RIVIÈRE A MARCEL PROUST

Le 11 Mai 1914¹

Cher Monsieur,

Comme je suis confus de vous avoir si peu discrètement proposé ma visite ! J'ignorais absolument que vous fussiez si souffrant en ce moment. Jamais je n'aurais eu l'idée de vous déranger, si je l'avais su. Pardonnez-moi, je vous prie. Non, je ne veux pas vous importuner en ce moment. J'attendrai que vous alliez mieux.

Je vous enverrai vos épreuves et pour aller vous voir j'attendrai que vous m'appeliez.

Non, il n'est peut-être pas trop tard pour substituer quelques pages à celles que vous m'avez données. Mais il ne faudrait pas que cela fût plus d'un cinquième ou d'un quart au maximum du fragment destiné au prochain numéro. Car, sinon, les frais de recomposition² mériteraient

d'être pris en considération. Si vous pensez que ce remplacement ne doive pas excéder cette proportion, envoyez-moi d'urgence votre nouveau manuscrit avec la désignation des passages à remplacer. Je ferai composer tout de suite³ les nouveaux passages.

On me presse. Pardonnez-moi ce style d'affaires bien maladroit à vous exprimer mon attachement déjà très vif [.]

Jacques RIVIÈRE.

1. φ Riv 9-10 (n° VI); édition de 1976, p. 33-34 (n° 6). Lettre datée; le papier porte l'en-tête : LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE / PARIS - 35 & 37, rue MADAME - PARIS.

2. Ms : mot barré.

3. Ms : deux mots barrés.

110

A JACQUES RIVIÈRE

102 boulevard Haussmann
[Le 12 ou le 13 mai 1914]¹

Cher Monsieur

Je vous remercie infiniment de votre lettre. Je ne pourrais faire la substitution dont je vous ai parlé que si j'avais des épreuves². Car ce que je vous ai envoyé est fait de pièces et de morceaux pris un peu partout, de sorte que je ne saurais pas de mémoire vous indiquer où se trouvent les passages qu'on pourrait supprimer. Je ferai sur épreuves les changements possibles.

Quant aux frais de corrections, je *compte absolument* que vous les mettrez à ma charge et je vous le demande comme un service³. Si pour d'autres raisons (court espace de temps etc.) vous préférez que je m'abstienne de remaniements trop profonds, ce que je vous ai envoyé peut très bien aller, sauf corrections *indispensables* (et qui d'ailleurs à elles seules sont déjà assez nombreuses et assez importantes) [.]

Gide qui a eu la bonté de vouloir venir me voir et que j'en ai dissuadé¹, vous dira qu'en effet je ne reçois *personne* (pas même mon frère). Mais il peut m'arriver à certaines heures (surtout le soir) d'être assez bien. Si c'était un de ces soirs-là que vous me téléphoniez je serais trop heureux de causer avec vous. Seulement il faudrait que vous me permettiez de rester couché. Comme je ne peux guère me lever (et pendant quelques heures seulement) qu'une fois par quinzaine, ou au plus par semaine, je profite plutôt de ce jour-là pour sortir un peu au lieu de rester levé dans ma chambre, de sorte que tous les autres jours je ne quitte pas un instant mon lit. L'ennui est que souvent l'atmosphère de ma chambre est rendue bien désagréable par les fumigations que je suis obligé de faire. Mais je tâcherais de m'en abstenir pendant les heures qui précéderaient votre visite.

Ne prenez en tous cas pas la peine de me répondre. Vous déciderez ce que vous voudrez, ne m'écrivez pas. Envoyez-moi les épreuves dès que vous le pourrez.

Veuillez agréer cher Monsieur l'expression d'un attachement que je sens déjà bien amical [.]

Marcel PROUST.

1. φ *Riv* 10-12 (n° VII); édition de 1976, p. 34-35 (n° 7). L'original porte, en tête de la première page, de la main du destinataire, l'inscription : « 13 mai 1914 », peut-être la date de réception de la lettre. Comme Proust répond à celle de Rivière datée du « 11 Mai 1914 », celle-ci doit dater du *12* ou du *13 mai 1914*. Voir les notes 2 et 3 ci-après.

2. Réponse à la lettre de Rivière datée du « 11 Mai 1914 », disant : « [...] envoyez-moi d'urgence votre nouveau manuscrit avec la désignation des passages à remplacer. »

3. Voir ci-après la réponse de Rivière datée du *15 mai 1914*, et sa note 2.

4. Voir ci-dessus la lettre 18 à Gide.

111

LOUIS BRUN A MARCEL PROUST

13 Mai [1914]¹
Monsieur Marcel PROUST
102 Bd Haussmann

Cher Monsieur,

J'ai payé l'annonce du Journal des Débats. Comme votre rentrée ne figurait pas à notre caisse, je vous envoie ci-inclus le reçu².

Je reçois aujourd'hui des nouvelles de l'imprimeur qui me dit nous envoyer cette semaine le commencement des épreuves de la partie dactylographiée³.

Veillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments dévoués.

pour M. Bernard Grasset

L. BRUN.

1. cc Archives Grasset, f° 486v° du volume 55 de la correspondance journalière.

2. Voir les lettres 85, 93, note 15, et 94. On a vu que Proust s'inquiétait de ne pas avoir, en effet, reçu d'accusé de réception de la maison Grasset pour le mandat qu'il avait envoyé.

3. Il s'agit des 215 pages dactylographiées qui suivent les placards 60 à 95 composés en 1913 (voir la lettre de Brun à Colin du 8 mai 1914 — supra, lettre 102). Le 14 mai, Brun écrit à Colin :

« *A la recherche du Temps perdu* ». Vous m'aviez [pro]mis des épreuves; quand pensez-vous me les envoyer? » (f° 28 du volume 56 de la correspondance journalière de la maison B. Grasset). Voir aussi lettre 113 du même au même.

112

JACQUES RIVIÈRE A MARCEL PROUST

Le 15 Mai 1914¹*Cher Monsieur,*

Pardonnez-moi de n'avoir pas répondu tout de suite à votre lettre, comme je le devais. J'étais très surmené.

A aucun prix nous ne consentirons à laisser peser sur vous les frais de recomposition des passages que vous avez dessein de remplacer². C'est nous qui vous demandons comme un service de nous en laisser la charge, comme il est d'ailleurs tout naturel que ce soit. J'espère bien que cela ne vous empêchera pas de faire toutes les substitutions que vous jugerez nécessaires.

N'ayant pas pris le temps de lire votre texte avant de l'envoyer à l'impression, je ne sais pas me rendre compte si les épreuves que je vous ai fait tenir correspondent à la totalité de ce que vous m'aviez confié. Je pense que ce n'est qu'une partie seulement. Mais si par hasard c'était le tout, vous pourriez facilement ajouter de nouveaux passages (sans rien retrancher de ceux qui sont déjà imprimés), car les 17 placards que vous avez entre les mains ne représentent guère que 25 pages de la revue³. Et je vous en avais, dans ma pensée, réservé davantage.

Je n'ai pas besoin de vous dire quels vœux je forme pour que la cruelle fatigue qui vous tient, vous lâche bientôt. Je pense que je ne résisterai pas à l'envie de vous téléphoner un soir pour risquer la chance de vous voir. Mais je voudrais être bien sûr que ma visite ne pourra avoir pour vous aucun inconvénient. Et d'ailleurs je ne pense pas qu'elle soit possible avant quelque temps encore.

Je vous prie, cher Monsieur, de croire à ma très vive sympathie.

Jacques RIVIÈRE.

Puisqu'il faudra retravailler ⁴ sur vos épreuves, et pour que je puisse vous communiquer celles des passages que vous allez ajouter, je vous serais reconnaissant de me retourner ces placards que je vous ai envoyés dès que cela sera possible.

Déplorable représentation des Ballets Russes hier soir ⁵!

1. *φ Riv.* 12-13 (n° VIII); édition de 1976, p. 35-36 (n° 8). La date est de Rivière; voir la note 2 ci-après.

2. Rivière tient compte de la décision que le comité de la N.R.F. avait prise lors de sa réunion du 14 mai 1914; le procès-verbal qu'il avait rédigé lui-même note : « L'offre de Marcel Proust d'acquitter les frais de recomposition de son roman devra être déclinée. » (Archives Paulhan.)

3. Ces 25 pages d'épreuves représentent à peine la moitié du volume final qu'occupent les fragments de Proust dans la N.R.F. du 1^{er} juin.

4. Ms : mot barré à cet endroit.

5. Allusion à la soirée d'ouverture de la sixième saison parisienne des Ballets russes, à l'Opéra, où l'on présenta la *Légende de Joseph*, de Richard Strauss, un divertissement intitulé *Papillons*, adapté à la musique de Schumann, et *Shéhérazade*, de Rimsky-Korsakov. Nijinski, par suite de sa rupture avec Diaghilev, ne dansa pas à Paris cette saison-là. Cf. Jacques Rivière, « la Saison russe », *La Nouvelle Revue Française*, t. 12, n° LXVI, pp. 150-162.

113

LOUIS BRUN A MARCEL PROUST

16 Mai [1914] ¹
Monsieur PROUST
102 Bd Haussmann

Cher Monsieur,

Je reçois aujourd'hui une facture du Gil Blas, relative à un écho qui a paru dans le numéro du 18 Avril ². Je n'ai aucune souvenance d'une conversation au sujet de cet écho.

Je le paierai cependant très volontiers, mais j'aimerais

savoir aupar[ar]avant s'il n'avait pas été convenu entre le Gil Blas et vous, que l'écho passerait gracieusement².

Je viens de recevoir un mot de l'imprimeur qui m'annonce un envoi d'épreuves, que je vous ferai parvenir lundi.

Veuillez croire, chez Monsieur, à mes plus dévoués sentiments.

L. Brun.

1. cc Archives Grasset, f° 60 du volume 56 de la correspondance journalière.

2. Voir les lettres 71, 79 et 80 à René Blum.

3. Proust s'était adressé directement à René Blum (lettre 71), et lui avait indiqué ensuite d'envoyer la facture chez Grasset (lettre 79).

114

A JACQUES RIVIÈRE

102 boulevard Haussmann
[Entre le 15 et le 21 mai 1914]¹

Cher Monsieur

Je vous renvoie mes épreuves corrigées et me permets d'appeler votre attention sur deux points [.]

1° Comme j'ai, un peu partout, barré beaucoup de lignes, j'ai ajouté une page que j'ai numérotée 26 *bis* et qui s'intercalera entre la 26 et la 27. Elle est moins longue qu'il ne semble, car dans cette page-là aussi, beaucoup de lignes sont barrées, et je ne crois pas qu'elle tienne plus de place, ni même autant, que ce que j'ai supprimé ailleurs. Néanmoins si vous trouviez que ma copie excède l'espace que vous m'aviez réservé vous n'auriez qu'à supprimer purement et simplement cette page 26 *bis* et à passer sans autre transition du 26 au 27 qui sont séparés de toute façon² par « trois étoiles »³.

Si vous désiriez garder un peu de la page 26 *bis* sans l'insérer tout entière vous pourriez en donner le com-

mencement, et vous arrêter à « la contenance martiale d'un général vainqueur » (j'ai mis enfin un petit trait rouge et d'ailleurs même si la page 26 *bis* est publiée entièrement, un très petit alinéa serait utile après « général vainqueur »⁴.

2° Je crois que vous feriez bien d'indiquer en deux lignes placées en tête de ma copie que ce sont des extraits du deuxième volume de *A la Recherche du Temps perdu* qui paraîtra prochainement. Personnellement, cela m'est indifférent. Mais comme ce titre général s'appliquait déjà au premier volume, sans cette note de la *N.R.F.*, certains lecteurs ne comprendraient peut-être pas qu'il s'agit de quelque chose d'inédit. De même puisque je dois vous donner un second extrait en Juillet, peut-être feriez-vous bien de mettre à la fin « à suivre », ou « la fin au prochain numéro »⁵. Je n'ai pas cru pouvoir me permettre de placer cette indication moi-même.

Enfin, en ce qui concerne les frais de correction, je vous supplie de m'excuser si j'ai le mauvais goût d'insister ainsi sur une question purement matérielle⁶. Mais j'espère que l'aspect même de mes épreuves, la vue des innombrables corrections que j'ai faites, vous convaincront mieux que tout ce que je pourrais vous dire et vous feront comprendre que je serais rétrospectivement bien mal à l'aise de les avoir faites avec tant de désinvolture et de prodigalité (pour le compte des autres!) si je n'étais assuré qu'elles resteront tout entières à ma charge⁷.

Veillez agréer cher Monsieur l'expression de ma profonde sympathie [.]

Votre dévoué

Marcel PROUST.

1. *φ Riv* 13-15 (n° IX); édition de 1976, p. 36-37 (n° 9). Cette lettre doit se situer entre le 15 mai 1914 (insistance au sujet des frais de recomposition; voir note 6 ci-après) et le 21 du même mois (note 7).

2. Ms : de toute façon, mots ajoutés en interligne.

3. Rivière a fait imprimer intégralement, semble-t-il, le passage indiqué. Voir la *Nouvelle Revue Française*, 1^{er} juin 1914, pp. 954 à 959.

4. *Ibid.*, p. 958. Voir *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, I, 809. — Ms : la parenthèse n'est pas fermée.

5. Rivière a suivi scrupuleusement toutes les indications de Proust.

6. Cf. ci-dessus la lettre de Rivière du 15 mai 1914 et sa note 2.

7. Procès verbal de la réunion du comité de la N.R.F. du 21 mai : « L'offre renouvelée par Marcel Proust sera de nouveau déclinée. » (Archives Paulhan).

115

A ANTOINE BIBESCO

[Entre le 16 et le 23 mai 1914]¹

Mon cher Antoine

Tu me ferais un grand plaisir en réservant ton meilleur accueil à Monsieur Bernard Grasset, mon éditeur et mon ami, qui te remettra cette lettre². Je suis sûr que tu auras grand plaisir à causer avec lui et peut-être pourras-tu le mettre en rapports avec quelques personnalités intéressantes du monde littéraire. Il ne fait que traverser Bucarest. Le but de son très court voyage est la Serbie³. C'est là surtout qu'il aimerait lier connaissance avec des hommes de valeur. Mais je ne sais pas si ton pouvoir s'étend sur ce pays.

J'ai eu beaucoup de chagrin de ne pas te voir, j'espérais toujours aller mieux, et puis tu es parti⁴.

Je pense notamment à toi et à Emmanuel qui m'a envoyé de partout les plus jolies cartes⁵. Il me disait toujours qu'il rencontrait des gens lisant mon livre mais hélas jamais que lui-même le lut⁶. Quand il sera revenu je voudrais bien le voir et le remercier.

Que penses-tu de ce jugement de d'Albu (jugement est d'ailleurs assez Albufera, mais ce n'est pas du tout cela que je veux dire). Conversation téléphonique : « Mais mon cher Louis as-tu lu mon livre ? » – « ... Lu ton livre, tu as fait un livre ? » – « Mais oui, Louis, je te l'ai même envoyé. » « Ah ! mon petit Marcel si tu me l'as envoyé, je l'ai certainement lu. Seulement je n'étais pas certain de l'avoir reçu. » (sicissime) [.]

Adieu cher Antoine je voudrais causer indéfiniment avec toi, tu ne peux pas savoir combien j'ai de choses à te raconter. Si cela peut t'égayer je suis ruiné. Mais presque tout le monde l'est, paraît-il.

Tout à toi

Marcel PROUST.

P. S. Je ne donne pas à Grasset de mot pour Constantin pensant que tu pourras toi-même le lui faire connaître s'il est à Bucarest [.]

1. οφ Coll. U. Ill. *Com Par* 129-130 (fragment); *Stratégie* 100 (frag.); *Combat* 127-128 (frag.); *Choix* 200-201 (n° 90), texte intégral. L'allusion aux « gens qui lisent mon livre » situe cette lettre aux mois qui suivent la publication de *Du côté de chez Swann*. Comme Proust écrit cette lettre d'introduction peu de jours avant le départ de B. Grasset pour Bucarest et la Serbie (notes 2 et 3), et avant que le départ de Bibesco pour Londres ait été rendu public (lettre 116 note 5), il doit l'écrire au même moment que la lettre à Grasset que nous datons de la *semaine du 16 au 23 mai 1914* (lettre 116 ci-après).

2. Voir la lettre 116 à Bernard Grasset à laquelle Proust joint cette lettre de recommandation.

3. Grasset devait quitter Paris le lundi 25 mai pour une « tournée de librairie » en Serbie et en Roumanie et pensait rentrer le 15 juin (lettre du 20 mai à François Veuillot, Archives Grasset, vol. 56 f° 148). Il rentrera en fait le 20 juin 1914. Il confie à l'un de ses correspondants qu'il va à Belgrade « pour une importante affaire de papier, pour la raison (ceci confidentiellement) qu'il y a] sur place des moyens tout à fait exceptionnels ». Il pense en outre qu'« il y [a] tout à faire en Serbie du point de vue " modes " » et demande à son correspondant de l'aider de ses relations. (Lettre du 15 mai 1914 à M. Cornu, bibliothécaire des Arts décoratifs au Palais du Louvre, Archives Grasset, vol. 56 f° 46).

4. C'est pendant le court séjour que Bibesco avait fait à Paris en avril que Proust avait espéré le voir. *Le Figaro* du 11 avril 1914 annonce, page 6, à la rubrique *Avis mondains*, sous le titre *Arrivées à Paris* : « M. le prince Antoine Bibesco. » Le même journal publie, à la date du 18 du même mois, à la même rubrique, page 7, sous le titre *À l'étranger*, la mention : « M. le prince Antoine Bibesco, à Bucarest. »

5. Emmanuel Bibesco est en Suisse, d'après la lettre de Proust à Grasset. Peut-être est-il de retour du Japon. La princesse Marthe Bibesco affirme : « Ce printemps-là, Emmanuel revint d'un voyage au Japon [...] ». Cah IV, 137.

6. *Sic*.

116

A BERNARD GRASSET

[Entre le 16 et le 23 mai 1914]¹

Cher ami

Vous seriez bien gentil de prendre connaissance de la lettre ci-incluse pour voir si elle peut aller². En effet après avoir téléphoné toute la journée la seule personne que j'ai pu atteindre a été un domestique des Bibesco me disant qu'Antoine était à Bucarest³ et Emmanuel en Suisse. Je ne sais pas son adresse à Bucarest mais il y est extrêmement connu et s'il y est vous le trouverez tout de suite. (Je vais ajouter en post-scriptum qu'il vous mette en rapports avec Constantin Brancovan⁴ qui doit être là-bas car on n'a pas répondu, et du reste cela m'étonne moins car il passe une partie de l'année en Roumanie tandis qu'Antoine Bibesco est secrétaire de légation à Petersbourg⁵).

Du reste si Antoine Bibesco n'était pas à Bucarest et que Brancovan y fût il m'est tout aussi facile d'écrire à Brancovan. Peut-être après avoir pris connaissance de la lettre ferez-vous mieux de la fermer car Antoine qui est très susceptible serait peut-être fâché de la publicité donnée à certaines plaisanteries. Mais cela n'a d'ailleurs aucune importance et vous pouvez faire comme vous voulez.

Ci-inclus les 100 francs du *Gil Blas*⁶.

Croyez cher ami à mes sentiments de plus affectueux dévouement [.]

Marcel PROUST.

1. φ Lettre écrite au moment du départ du destinataire pour Bucarest (note 2 ci-après); l'envoi avec cette lettre des « 100 francs du *Gil Blas* » (note 6) situe la lettre *entre le 16 et le 23 mai 1914*. Voir notes 2 et 5.

2. Il s'agit de la lettre à Antoine Bibesco, que Grasset doit emporter avec lui lors de son départ pour Bucarest, le 25 mai 1914.

3. Bibesco avait quitté Paris un mois auparavant. Voir ci-dessus la note 4 de la lettre 115 à Bibesco.

4. Voir le post-scriptum en question à la fin de la lettre 115 à Bibesco.

5. Proust écrit très probablement ces deux lettres (115 et 116) avant d'avoir pu lire dans le *Figaro* du 23 mai 1914, p. 3, à la rubrique *Le Monde et la Ville*, [...], *Renseignements mondains*, l'information selon laquelle : « Le prince Antoine Bibesco, premier secrétaire de la légation de Roumanie à Saint-Pétersbourg, vient de partir pour Londres où il a été transféré. »

6. Il s'agit du règlement de la facture adressée par Louis Brun à Proust le 16 mai : cf. lettre 113 ci-dessus.

117

A JACQUES RIVIÈRE

[Peu après le 21 mai 1914]¹

Cher Monsieur

Permettez-moi d'appeler votre attention sur ceci. A la page 95 à l'alinéa (après « la contenance martiale d'un général vainqueur » et avant « Même dans le trajet de Balbec à Rivebelle [»]) il y a beaucoup trop de blanc². Il n'en faudrait pas du tout. En réalité c'est une seule idée. Je mets un alinéa après « général vainqueur » pour laisser respirer, mais par alinéa j'entends laisser en blanc la fin de la ligne (et ce n'est même pas indispensable) mais nullement laisser après cela une ligne de blanc³.

La petite note que vous avez mise me semble parfaite⁴. Tout en vous laissant maître d'en décider à votre gré je crois inutile de mettre en titre : « *Le Côté de Guermantes* » (c'est *Le Côté de Guermantes*, et [non] *Du Côté de Guermantes* qui avait été il me semble le titre annoncé sur ma couverture). Mais je ne suis même pas

certain de maintenir ce titre pour mon second volume pour la raison que la division en volumes correspond mal à la division en parties et est plutôt commandée par la convenance de l'éditeur. Or toute la première partie du troisième volume se passera du côté de Guermantes encore (et même bien plus que le deuxième) et la première partie du deuxième se passe encore « Du côté de chez Swann » en réalité (mais je ne vous ai pas donné cette partie-là pour que vos extraits fussent plus différents ⁵. N'étant pas absolument décidé à laisser ce titre pour le volume (et votre avis influera beaucoup sur ma décision, si vous voulez bien me le faire connaître, un peu plus tard), je ne crois pas nécessaire de le mettre trop en évidence en tête de ces extraits. Cependant ce ne serait pas mal non plus car dans ⁶ les prochains extraits si vous me laissez pas mal de place, il sera beaucoup question de Robert de Saint-Loup qui est un Guermantes et de la Duchesse de Guermantes. Seulement comme ces fragments-ci traitent de Balbec j'ai peur que « Du côté de Guermantes » ne fasse confusion. Enfin comme vous voudrez.

Je suis obligé pour la longueur des volumes etc. de ne pas trop gêner Grasset malgré l'entière latitude qu'il me laisse. Car je n'ai jamais voulu dire à Gide (je ne lui répondais jamais sur ce point), comme je gardais quelque espoir de paraître à la N.R.F. et que je tenais absolument à ce que ce fût à mes frais, que Grasset non seulement ne me laissait pas faire les frais de ce volume et les prenait à sa charge mais encore me donnait des droits d'auteur très généreux. Maintenant qu'il est convenu que le livre ne paraîtra pas à la N.R.F. je n'ai plus aucune raison de cacher ce fait.

Ce sujet m'amène à vous remercier, à remercier la N.R.F. de sa généreuse insistance au sujet des frais de correction ⁷. Vous ne me persuadez pas en me disant que vous avez souvent des manuscrits aussi corrigés ⁸. Mais je comprends l'intention infiniment délicate qui vous fait dire cela, j'aurais mauvaise grâce à ne pas m'incliner enfin devant une décision qui ne peut qu'accentuer ma gratitude envers vous et je vous demande de vouloir bien agréer l'expression de ma reconnaissante amitié [.]

1. *φ Riv 15-17* (n° X); édition de 1976, p. 38-39 (n° 10). Lettre écrite au moment où Proust renvoie les deuxièmes épreuves des fragments qui doivent paraître dans la *N.R.F.* du 1^{er} juin 1914 (note 4 ci-après); les remerciements pour la « généreuse insistance au sujet des frais de correction » (note 7) semblent la situer *peu après le 21 mai 1914*.

2. Allusion au passage que Proust recommandait à l'attention du destinataire dans sa précédente lettre. Voir ci-dessus la note 4 de la lettre 114.

3. Proust a si peu l'habitude de corriger des épreuves qu'il ignore comment indiquer un alinéa.

4. Il s'agit des deuxièmes épreuves, car Rivière a eu le temps d'ajouter la note que Proust lui avait demandé d'insérer quand il avait renvoyé les premières épreuves. Voir la lettre précédente du même au même.

5. Ms : la parenthèse n'est pas fermée.

6. Ms : *dans*, mot ajouté en interligne.

7. Rivière a dû communiquer à Proust la décision que le comité de la *N.R.F.* avait prise à ce sujet dans sa réunion du 21 mai : voir la note 7 de la lettre précédente du même au même.

8. Nous ne retrouvons pas la lettre de Rivière à ce sujet.

118

LOUIS BRUN A MARCEL PROUST

27 Mai [1914]¹
Monsieur Marcel PROUST
102 Bd Haussmann

Cher Monsieur,

J'ai bien reçu votre lettre d'hier². Je regrette vivement ce qui s'est produit lorsque vous avez envoyé les 100 frs. à M Grasset³; il n'a pas trouvé les 100 frs. dans l'enveloppe, comme je vous le disais; peut-être étaient-ils en effet dans la double enveloppe, mais il nous a été impossible de faire des recherches attendu que les corbeilles à papier sont vidées tous les matins.

En ce qui concerne vos épreuves, je voudrais vous en faire tenir davantage, mais l'imprimeur se plaint de la difficulté de composition⁴; je lui transmets cependant vos observations, et je vous demanderais précisément de tenir compte

dans une certaine mesure des erreurs typographiques qui se produisent. J'espère que les prochaines épreuves vous rendront les corrections plus faciles.

Veillez croire, cher Monsieur, à mes plus dévoués sentiments.

L. BRUN.

1. cc Archives Grasset, f° 263 v° du volume 56 de la correspondance journalière; Boillat 187 (Frag.).

2. Nous n'avons pas retrouvé cette lettre du 26 mai 1914, mais d'après la réponse de Louis Brun, il est aisé d'en reconstituer le propos : protestation que la facture de 100 francs du *Gil Blas* a été payée, plaintes concernant la lenteur de l'imprimeur Colin à composer les épreuves.

3. Voir la lettre 116, et sa note 6.

4. Il est certain que L. Brun réclame à Colin plus de rapidité dans le travail de composition du manuscrit de Proust, et insiste, de courrier en courrier; à la date du 25 mai 1914, il commence sa lettre ainsi : « Je suis très étonné de la marche lente de *A la recherche du temps perdu*. Depuis le 20 Mai, vous ne m'avez envoyé que six placards. Je vous demande instamment d'en envoyer au moins trois, si ce n'est pas quatre par jour » (f° 239 du volume 56 de la correspondance journalière).

Le 27 mai, jour où il écrit à Proust, il transmet effectivement à l'imprimeur les observations de Proust, dans le P.-S. de sa lettre :

« Pour *A la recherche du temps perdu*, je sais que la composition est très difficile, à cause de la mauvaise écriture de l'auteur, mais celui-ci se plaint que l'on ajoute beaucoup trop de mots qui ne sont pas dans son texte; veuillez recommander à vos compositrices d'apporter la plus grande attention à la composition de cet ouvrage déjà si difficile » (f° 259 v° du volume 56 de la correspondance journalière).

119

ROBERT DE MONTESQUIOU À MARCEL PROUST

[Peu avant le 28 mai 1914]¹

Cher Marcel,

Le courrier de ce matin m'apporte une chose qui me fait bien rire : Quelqu'un qui n'a jamais mis le nez dans mes livres, mais qui veut me taper, m'appelle le merveilleux

auteur d'*Hôtel Privilegié*². Cela me paraît digne de faire pendant à la première communion de votre ami d'Albuquerque³.

Je vous fais part de ce rapprochement flatteur avec beaucoup d'amitié.

R. M.

1. 00 Coll. U. Ill. Cette lettre se situe apparemment *peu avant le 28 mai 1914*, car Proust, dans sa réponse, dira qu'il avait l'intention d'aller ce jour-là remercier le Comte de sa lettre. Voir la lettre 137 ci-après et sa note 6.

2. *Sic*. Confusion avec le livre du Comte intitulé *Autels privilégiés*, paru en 1898.

3. Allusion à la lettre 42 à Montesquiou, ci-dessus, où Proust cite une lettre à ce sujet de Mme Gaston de Caillavet, mais sans la nommer.

120

A LIONEL HAUSER

[Le jeudi soir 28 mai 1914]¹

Mon cher Lionel

Hélas j'étais pour *la seule fois* sorti aujourd'hui², et je crains bien que cet effort ne me rende difficile ou impossible (si j'ai une trop forte crise) de téléphoner demain, je te fais donc à tout hasard des lettres pour M. M. de Rothschild. D'après ce que tu as dit à mon valet de chambre je ne pourrai avoir l'argent que Mardi. Mais je voudrais du moins l'avoir Mardi matin. (Le 2).

Ne sachant pas laquelle des valeurs tu³ préféreras je fais deux lettres l'une pour les Parts Civiles de Suez⁴, l'autre pour la Royal Dutch (et même pour la Royal Dutch j'en fais deux car il me semble que tout dernièrement M. Warburg a fait convertir mes actions entières⁵ (3) en dixièmes. Tu choisiras celui des titres que tu

préférerai (Suez ou Royal Dutch). Mais il est inutile de⁶ vendre les deux, car la vente de chacun d'eux produira séparément plus de 20 000 francs. Et je crois que cela sera suffisant.

Encore pardon et mille amitiés reconnaissantes [.]

Marcel PROUST.

1. oφ Coll. U. Ill. Cette lettre doit dater de la nuit du *jeudi soir 28 mai 1914*, car Proust dit qu'il est « sorti aujourd'hui » (note 2 ci-après) et il donne l'ordre de vendre « les Parts Civiles de Suez » (note 4) ou de la Royal Dutch.

2. Proust est sorti le *jeudi soir 28 mai*, comme l'on verra ci-après par la lettre 124 à Agostinelli, afin de s'occuper d'un avion qu'il avait voulu offrir à ce dernier, et d'aller ensuite aux Ballets russes. Il doit donc écrire à Hauser dans la nuit du *jeudi à vendredi*.

3. Ms : *tu*, en surcharge sur *du*.

4. Le destinataire répond, par la lettre datée du *29 Mai 1914*, en indiquant qu'il va effectuer la vente de « 6 parts civiles de Suez », c'est-à-dire, des parts civiles de la Compagnie universelle du Canal maritime de Suez.

5. Ms : *anciennes*, mot barré; *entières*, mot ajouté en interligne.

6. Ms : *te*, mot barré.

121

LIONEL HAUSER A MARCEL PROUST

Le 29 mai 1914¹

Mon cher Marcel,

Au moment où j'allais t'écrire je reçois ta lettre de ce jour². — Je vais donc faire prendre ce matin chez Messieurs de Rothschild Frères les 6 parts civiles Suez et les faire vendre immédiatement.

Je te retourne donc, sous ce pli, les deux lettres relatives aux actions Royal Dutch qui n'ont plus de raison d'être.

Si tu as absolument besoin de l'argent pour demain, je pourrais t'avancer la somme nécessaire à valoir sur la vente des parts Suez. Je te prie donc de me dire le montant exact

dont tu désires disposer et à qui nous devons le faire parvenir pour ton compte.

Je ne te cacherais pas que je suis un peu inquiet au sujet de ces retraits de fonds, mais comme le métier de Conseiller intime a de tout temps été fort ingrat, je me borne à exécuter tes ordres. Mais je suis inquiet tout de même.

Bien sincèrement à toi

[Lionel HAUSER].

1. cc Coll. U. III.

2. Hauser répond à la lettre 120, non datée, que Proust a écrite dans la nuit du jeudi à vendredi 28 au 29, et qu'il a dû faire porter de bonne heure le matin du 29.

122

A LIONEL HAUSER

29 Mai 1914¹

Mon cher Lionel

Je suis encore un peu fatigué tantôt pour t'écrire une lettre de confession². Mais dans l'intervalle je reçois de ta maison une lettre m'avisant que les titres sont déjà vendus (c'est admirable!) et [me demandant]³ comment je désire que l'argent me soit remis⁴. Voici. Pourrais-tu faire remettre trois mille francs à la personne qui te portera ce mot (Madame Albaret)[.] Je joins à cette lettre le reçu.

Si ce procédé te semble normal, je te la renverrai (la même personne) Mardi matin toucher les 18 000 francs restant. Cela est-il bien [ainsi]⁵. Je t'écirai demain ma confession et te demanderai absolution et conseil⁶.

Ton ami bien reconnaissant

Marcel PROUST.

1. oφ Coll. U. III. Lettre datée de la main de Proust.

2. Proust répond sans doute à l'inquiétude qu'il sait inspirer à Hauser par ses retraits de fonds, et que ce dernier exprime dans sa lettre du 29 mai.

3. Nous suppléons ici les mots que Proust semble avoir oublié d'écrire.

4. Il s'agit du produit de la vente des parts civiles de Suez.

5. Ms : *ici*, mot qui ne correspond pas au sens de la phrase ; nous lui substituons celui qui semble s'imposer.

6. Nous ne retrouvons pas la lettre annoncée. Dans une lettre que Proust adressera au destinataire environ deux mois plus tard, il énumérera ses « engagements ».

123

LIONEL HAUSER A MARCEL PROUST

Le 30 Mai 1914¹

Mon cher Marcel,

Ta lettre portant un reçu de 3.000 francs m'est dûment parvenue et nous avons, suivant ton désir, effectué ledit versement en espèces au porteur de la lettre².

Puisque tu me demandes si cela m'est égal de te verser dans la même forme le solde d'environ 18.000 francs, je t'avouerai que j'aime mieux te remettre un chèque sur mon banquier qui est la Société Générale, Agence B, (11, Boulevard Malesherbes). J'ai horreur de faire voyager des espèces, c'est pourquoi je ne conserve en caisse que le montant strictement nécessaire pour les besoins de la journée et je fais effectuer au moyen de chèques ou mandats de virement tous les paiements dépassant un millier de francs.

Je serais donc d'avis de te remettre un chèque à ton ordre que tu pourras remettre en paiement en l'acquittant au dos ou en l'endossant à l'ordre de ton bénéficiaire afin qu'il ne puisse, en cas de perte, être encaissé par personne d'autre. Je te prie de me dire dans ta réponse si c'est 18.000 francs juste ou le montant exact du solde de ton compte que nous devons te remettre.

Bien sincèrement à toi

[Lionel HAUSER].

1. cc Coll. U. Ill.

2. Voir ci-dessus la lettre de Proust datée du 29 Mai 1914 demandant que les 3 000 francs soient remis à Mme Albaret.

124

A ALFRED AGOSTINELLI

[Le samedi 30 mai 1914]¹

Mon cher Alfred

Je vous remercie beaucoup de votre lettre (une phrase était *ravissante* (crépusculaire etc.)² et de votre télégramme préliminaire qui était une amabilité de plus. Si je ne vous en envoie pas un c'est qu'il est un peu tard, la lettre ayant été remportée comme je dormais etc.). Comme elle (la vôtre)³ m'a fait plaisir, la mienne n'a pas été complètement inutile. Mais pour le reste (vous allez encore dire que je ne sais pas ce que je veux) elle l'a été. Car j'ai réfléchi qu'il y aurait peu de délicatesse de ma part à accepter de vous un service de ce genre, et je veux donc essayer d'arriver tout seul à obtenir ce que je demande. Je ne vous explique pas pourquoi je ne trouverais pas cela délicat, je risquerais de nouveau de vous fâcher et c'est tout ce que je veux éviter. J'aurais pu penser à cela plus tôt mais l'idée m'en est venue après vous avoir écrit. D'ailleurs je crois que cela ne peut finir par ne pas⁴ se solutionner.

Pour l'aéroplane c'est plus compliqué pour la même raison que pour Grasset dernièrement vous vous souvenez le jour où il m'a écrit : « je vous délie de tout traité, faites ce que vous voudrez », je n'ai plus pu faire qu'une chose, ce qu'il désirait⁵. Or je suis retourné avant-hier voir M. Collin⁶, dans la nuit, dans la pluie, avant d'aller aux Ballets Russes⁷. Il a été excessivement gentil et m'a laissé en quelque sorte ma liberté dont je n'ose plus guère user. Enfin je verrai. Mais ne croyez pas qu'il ait, lui, un intérêt quelconque sur ces ventes. Il ne touche pas *un centime* sur les 27 000 francs que coûte l'appareil⁸. En tous cas si je le garde (ce que je ne crois pas)⁹ comme il restera vraisemblablement à l'écurie, je ferai

Mon cher Alfred

Le monsieur qui a écrit
votre lettre (le monsieur qui a écrit
le télégramme)
le monsieur qui a écrit une amabilité
de plus. Si je ne suis en mesure de le
dire, il est un peu tard, le monsieur
est importé comme j'aurais etc.
Comme elle a fait plaisir, le monsieur
n'a pas été complètement inutile. Mais
pour la suite (les autres ne peuvent
pas le dire) c'est tout.

hélas! dans un instant) Les uns de malheur qui
nous laissent à un type d'entreprise de travail que
magnifique, mais sans espoir de le
Père à venir par charité la région à m
Toujours il dévot cette triste agonie
dans l'espace infligée à l'oiseau qui le
Mais non l'honneur de sa vie
Tantôt qu'il a le bon pour s'élever
Il s'immobilise au moment de la
que fait passer l'air il est, le législateur
C'est la poésie qui nous a fait tout le travail
et qui nous a fait le travail de la vie.

graver sur (je ne sais pas le nom de la pièce et je ne veux commettre d'hérésie devant un aviateur) les vers de Mallarmé que vous connaissez :

*Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui*¹⁰
*Magnifique, mais sans espoir qui le délivre*¹¹
*Pour n'avoir pas chanté la région où vivre*¹².
*Toujours il secouera cette triste agonie*¹³
Par l'espace infligée à l'oiseau qui le nie
Mais non l'horreur du sol où son plumage est pris.
Fantôme qu'à ce lieu son pur éclat assigne
*Il s'immobilise au songe muet de mépris*¹⁴
Que vêt parmi l'exil inutile, le Cygne.

C'est la poésie que vous aimiez tout en la trouvant obscure et qui commence par :

Le vierge le vivace et le bel Aujourd'hui
Va-t-il nous déchirer avec un coup d'aile ivre
Ce lac dur oublié, que hante sous le givre,
Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui.

Hélas « Aujourd'hui » n'est plus ni « vierge », ni « vivace », ni « beau »¹⁵ !

Surtout pour en finir avec cette question de l'aéropplane, je vous prie instamment de croire que mes récits à cet égard ne contiennent aucune intention, si cachée soit-elle, de reproche. Ce serait idiot. J'aurais assez de justes reproches à vous faire, et vous savez que je ne les tais pas. Mais vraiment il faudrait être trop bête pour vous rendre responsable (j'entends moralement) de l'inutilité d'un achat que vous ne saviez pas !

Je plains énormément M. de Neufville, il souffre matériellement de la perte de sa fortune et moralement de ne plus pouvoir estimer son frère. J'avoue cependant que tout en comprenant que lui et sa mère n'aient plus rien voulu avoir de commun avec ces banqueroutiers, je trouve pourtant qu'ils ont poussé le sentiment de l'honneur jusqu'à une sorte de dureté que malgré tout pour un frère je n'aurais pas¹⁶. Sans eux, sans la respectabilité de leur nom, comme l'a très bien expliqué la chronique de Vandérem si vous l'avez lue (*Figaro* de

Vendredi 29 je crois) jamais il n'aurait été arrêté et la chose aurait fini en douceur¹⁷. Car c'est triste à dire mais tant de banquiers trouvent tout naturel de faire ce qui à moi me semblerait un abus de confiance, jouer avec de l'argent qui leur est confié. Et leurs clients trouvent cela charmant tant qu'ils gagnent! Voyez-vous ce que je serais devenu, moi qui suis obligé à cause de mes stupides spéculations de faire vendre continuellement des valeurs tant que la Bourse est mauvaise, si les banques où sont ces valeurs étaient du genre Neufville et si elles me répondaient : « Désolé mais nous n'avons plus rien. » Pour ce que vous me dites du valet de chambre de M. de Neufville, je ne veux pas revenir là dessus décidé à ne vous dire que des choses gentilles. Mais je ne veux pas par mon silence vous laisser croire que « je ne pense pas ce que j'ai dit ». Je l'ai dit parce que je le pensais, et je le pense parce qu'hélas dans la vie des individus comme dans les sciences physiques « il n'y a pas d'effet sans cause ». Il est seulement rare que l'effet suive la cause avec une rapidité aussi vertigineuse.

Avez-vous lu les réquisitions du Procureur Lescouvé contre M^e Caillaux publiées in extenso en tête du *Figaro* de ce matin¹⁸? C'est un acte de grand courage et qui me fait très plaisir car c'était le grand ami de mon oncle (le juge)¹⁹. Mais cela ne lui servira pas pour son avancement!

Puisque vous vous intéressez à *Swann*, et aux sports, je vous envoie un article paru sur *Swann* dans un journal de Sports²⁰. Je regrette que ce ne soit pas l'*Aero* (mais cela viendra peut-être!), ce que je voudrais pouvoir vous faire lire mais elle a vingt pages, c'est la lettre de l'auteur de²¹ cet article, s'excusant auprès de moi d'avoir cité si négligemment le livre²².

Je vous avais demandé de me renvoyer ma lettre, vous ne l'avez pas fait. Je vous avais de plus demandé de mettre beaucoup de cachets à votre enveloppe. Vous ne l'avez pas fait non plus. P[our] l[a] lett[re] reco[m-mandée] [...] ²³ elle ²⁴ ne traînent pas et vous pourriez me renvoyer ensemble (avec de formidables cachets) celle-ci et l'autre²⁵. Inutile de vous fatiguer à m'écrire puisque vous travaillez beaucoup, vous n'avez qu'à les

mettre sous enveloppe. Je vous serre amicalement la main [.]

Marcel PROUST.

Si vous me renvoyez les lettres, il faudrait mettre des cachets très larges et plusieurs. De plus il faudrait les mettre dans deux enveloppes différentes car elles ne tiendraient pas dans une seule.

1. *op. Coll. U. Ill. LR 97-101 (n° 35).* Nous datons cette lettre du *samedi 30 mai 1914* : voir l'allusion aux réquisitions du Procureur Lescouvé contre Mme Caillaux « en tête du *Figaro* de ce matin » (note 18 ci-après). Voir aussi les allusions à la banqueroute de Neufville (note 16), à la chronique de Vandérem (note 17).

2. Proust reprendra la phrase d'Agostinelli qu'il trouve « ravissante », pour l'attribuer à Albertine dans *La Fugitive*. Le texte de la lettre d'Albertine nous aide à comprendre ce dont il est question dans la lettre à Agostinelli. Voici la lettre d'Albertine : « Mon ami, merci de toutes les bonnes choses que vous me dites, je suis à vos ordres pour décommander la Rolls si vous croyez que j'y puisse quelque chose, et je le crois. Vous n'avez qu'à m'écrire le nom de votre intermédiaire. Vous vous laisseriez monter le cou par ces gens qui ne cherchent qu'une chose, c'est à vendre ; et que feriez-vous d'une auto, vous qui ne sortez jamais ? Je suis très touchée que vous ayez gardé un bon souvenir de notre dernière promenade. Croyez que de mon côté je n'oublierai pas *cette promenade deux fois crépusculaire (puisque la nuit venait et que nous allions nous quitter)* et qu'elle ne s'effacera de mon esprit qu'avec la nuit complète. » *Op. cit.*, III, 468. Nous soulignons. — Ms : la parenthèse est ajoutée en interligne.

3. Ms : la parenthèse est ajoutée en interligne.

4. Ms : *ne pas*, mots ajoutés en interligne.

5. Voir ci-dessus la lettre 63 ; cf. aussi la lettre 65 à André Gide.

6. Peut-être s'agit-il de Robert Collin, représentant de commerce, b^d Malesherbes, 153. *P.-Hach* 1914, p. 155. — Il est à remarquer que, dans la lettre d'Albertine (voir la note 2 ci-dessus), celle-ci, s'offrant à décommander la Rolls, dit : « Vous n'avez qu'à m'écrire le nom de votre intermédiaire. » Voir à ce sujet la note 15 ci-après.

7. Le jeudi soir 28 mai, les Ballets russes présentent, à l'Opéra, le *Rossignol*, opéra en trois tableaux d'Igor Strawinsky, d'après le conte d'Andersen, et *Coq d'Or*, opéra populaire en trois actes de Rimsky-Korsakow. La première représentation du *Rossignol* eut lieu le 26 mai 1914 ; celle de *Coq d'Or*, le 24. — *Le Figaro* de l'époque, et *Ann. théâtre*, 40, pp. 16 et 19.

8. Proust avait donc payé 27 000 francs l'« aéroplane » dont il aurait voulu faire la surprise à Agostinelli en le lui offrant. Notons du reste que c'est là, à peu de chose près, le prix de la Rolls. *L'Auto* du mardi 9 décembre 1913 annonce, page 3, sous le titre *La Rolls-Royce/La meilleure voiture du monde*, que le prix du châssis Rolls-Royce 40/50 HP 6 cylindres, est de 26 200 francs, livrable franco, à Paris.

9. Ms : la parenthèse est ajoutée en interligne.

10. Stéphane Mallarmé, *Sonnet*, deuxième strophe. *La Revue Indépendante* (1885); *Poésies* (1887).

11. *Sic*. Proust cite de mémoire. Mallarmé écrit :

Magnifique mais qui sans espoir se délivre

12. Proust omet le dernier vers de la deuxième strophe du sonnet cité :

Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui

13. *Sic*. La troisième strophe du sonnet de Mallarmé commence par :

Tout son col secouera cette blanche agonie

14. *Sic*. Mallarmé écrit : « au songe froid (et non " muet ") de mépris ».

15. Le narrateur, dans une lettre à Albertine, fera la même remarque à propos des mêmes vers de Mallarmé. Il voulait lui offrir un yacht et une Rolls; le cadeau d'un « aéroplane » aurait paru plus exceptionnel, pour une jeune fille, à l'époque. Il lui écrit : « Le yacht était déjà presque prêt, il s'appelle, selon votre désir exprimé à Balbec, le *Cygne*. Et, me rappelant que vous préféreriez à toutes les autres les voitures Rolls, j'en avais commandé une. Or, maintenant que nous ne nous reverrons plus jamais, comme je n'espère pas de vous faire accepter le bateau ni la voiture devenus inutiles, pour moi ils ne pourraient servir à rien. J'avais donc pensé – comme je les avais commandés à un intermédiaire mais en donnant votre nom – que vous pourriez peut-être en les décommandant, vous, m'éviter ce yacht et cette voiture inutiles. [...] Non, je préfère garder la Rolls et même le yacht. Et comme je ne me servirai pas d'eux et qu'ils ont *chance de rester* toujours, l'un au port, ancré, désarmé, l'autre à l'écurie, je ferai graver sur le... du yacht (mon Dieu, je n'ose pas mettre un nom de pièce inexact et *commettre une hérésie* qui vous choquerait) *ces vers de Mallarmé* que vous aimiez... Vous vous rappelez, c'est la poésie qui commence par : *Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui. Hélas, aujourd'hui n'est plus ni vierge, ni beau.* » *La Fugitive*, III, 445-446. Nous soulignons.

16. Il s'agit de la banqueroute d'Henri de Neufville, frère d'Alexandre de Neufville, et de son neveu Robert de Neufville. A la suite d'opérations malheureuses et de la crise qui, depuis plusieurs mois, sévissait sur un certain nombre de valeurs du marché financier de Paris, Henri et Robert de Neufville, directeurs de la banque de Neufville, 5, rue Halévy, société en commandite simple de deux associés en nom collectif, s'étaient vus obligés, le 4 mai, de déposer leur bilan. Le tribunal de commerce leur accorda, le 11 mai, le bénéfice de la liquidation judiciaire. L'examen de la comptabilité dévoila des agissements que le liquidateur révéla au Parquet. Il y eut des plaintes et une enquête d'information. Les banquiers promirent de faire face à leurs engagements. Quand le délai expira sans que l'intervention promise eût eu lieu, les deux banquiers furent arrêtés, le 28 mai, inculpés d'escroquerie et d'abus de confiance. *La Petite République*, 29 mai 1914, p. 2, *Un Krach de 15 millions*; *L'Action Française* du même jour, p. 3, *A l'instruction : Arrestation de banquiers*.

17. Il s'agit de l'article de Fernand Vandérem paru en effet dans *Le Figaro* du vendredi 29 mai 1914, en première page, sous le titre *Le Nom est maître*. Ce titre fait allusion au drame de Paul Hervieu intitulé *Le Destin est maître*, qu'on donnait à Paris depuis le 9 avril (voir note 4 de la lettre 81). C'est l'histoire d'un banquier qui, à la suite de dilapidations, se trouve sous le coup d'une plainte en escroquerie. Il va s'enfuir quand son beau-frère lui reproche ses vilénies, et lui montre que l'honneur des siens exige le suicide. Comme il refuse le revolver du commandant, celui-ci le tue. Vandérem affirme que certains spectateurs jugeaient invraisemblable la thèse de la pièce, et fait observer qu'à quelques semaines de distance, « voici la vie qui nous offre une tragédie de famille presque identique ».

18. *Le Figaro* du samedi 30 mai 1914 publie, en première page sur six colonnes, un article sous le titre : *L'Assassinat de Gaston Calmette / Renvoi de M^{me} Caillaux devant la Cour d'assises de la Seine pour assassinat / Le Réquisitoire du Procureur de la République*.

19. Il s'agit de Théodore-Paul Lescouvé, né à Aix-en-Provence en 1865, nommé substitut de la Seine le 17 avril 1897, Procureur de la République près le Tribunal de la Seine depuis le 26 janvier 1911. — Rappelons que l'oncle maternel de Proust, Georges-Denis Weil, était vice-président au Tribunal de la Seine lors de son décès en 1906.

20. Allusion à l'entrefilet paru dans *Le Sport belge* du 3 mai. Voir ci-dessus la lettre 103 à Henry Bernstein et ses notes.

21. Ms : *cette belle*, mots barrés.

22. Nous n'avons pas retrouvé la lettre d'Henry Bernstein.

23. Il manque à cet endroit de l'original une demi-page arrachée, correspondant à environ huit lignes de texte. Nous en restituons quelques mots dont il reste assez pour pouvoir deviner la forme.

24. Ms : *sic*. Le texte reprend en haut de la neuvième page de l'original, lequel en compte dix, numérotées.

25. En demandant au destinataire de lui renvoyer ses lettres, Proust semble non seulement vouloir éviter qu'elles ne soient lues par autrui, mais aussi se ménager la possibilité de les utiliser pour son roman.

125

A MADAME DE LA BÉRAUDIÈRE

[Le dimanche 31 mai 1914]¹

[Remerciements pour « une lettre adorable » et pour une « incomparable orchidée »; Proust demande à la destinataire d'accepter « les simples roses du solitaire ». Il a fait « une visite d'un instant aux Guiche² », où il a exprimé à la duchesse « ma gratitude pour son père³ »].

1. o L. a. s. 1 p. Lettre dont nous n'avons pas le texte. L'allusion à la visite aux Guiche (note 2 ci-après) semble situer cette lettre au *dimanche 31 mai 1914*. Cf. la note 3.

2. Allusion, semble-t-il, à la réception donnée chez le duc et la duchesse de Guiche le dimanche 31 mai 1914. Voir les comptes rendus parus dans *Le Figaro* et le *New York Herald* du 1^{er} juin 1914.

3. Allusion aux démarches que le comte Greffulhe a faites pour tâcher d'obtenir la publication de l'article de J.-E. Blanche sur *Swann*.

126

A LIONEL HAUSER

[Le mardi matin 2 juin 1914]¹

Mon cher Lionel

Aurais-tu la bonté de remettre à la personne qui porte ce mot (Madame Albaret) un chèque de fr. 12 757,75 (douze mille sept cent cinquante-sept francs, soixante-quinze centimes) pour M. Léon coulissier

et un chèque de fr. 1490 (quatorze cent quatre-vingt-dix francs) pour M. M. Alphandéry Crémieux et Frankel coulissier².

Quant à Weilhoff Neustadl³ il ne m'a pas encore adressé son compte, il m'a seulement fait aviser qu'il faisait reporter 200 Chino et 650 Spassky. Mais je ne sais pas ce que cela fait de débit. Sans doute demain je recevrai son compte de débit ou peut-être ce soir⁴. Peut-être te rends-tu compte de ce que ce sera.

Et pendant ce temps-là le frère du malheureux noyé vient d'Antibes me demander de faire envoyer des scaphandriers pour retirer de l'eau son frère qui avait toutes ses économies sur lui⁵. Or il faut les faire venir de Toulon. Ils demandent 5 000 francs. Et rien que par la liquidation je crois que l'argent que tu as réalisé pour moi sera absorbé entièrement.

En hâte et pendant une crise d'asthme [.]

Ton reconnaissant

Marcel PROUST.

1. *op* Coll. U. Ill. Cette lettre doit dater du *mardi matin 2 juin 1914* : allusions à une transaction annoncée dans la lettre du *29 mai 1914* (note 2 ci-après), au « malheureux noyé » (note 5).

2. *Sic*. Voir la lettre précédente du même au même datée du *29 Mai 1914* où Proust annonce qu'il enverra Mme Albaret « Mardi matin toucher les 18 000 francs restant » d'une vente de titres. — Il s'agit de la maison Alphanféry-Franckel et Crémieux, banquiers, rue de Provence, 43 (cf. lettre 122).

3. *Sic*. Il s'agit de la maison de Wellhoff, Neustadtl et C^{ie}, banquiers, 85, rue Richelieu. — Voir la note 1 de la lettre du *23 juin 1914* ci-après.

4. Voir à ce sujet la lettre suivante du même au même.

5. Voir à ce sujet la lettre 127 à Émile Straus et sa note 2. Pour la « noyade » d'Agostinelli, voir ci-après la note 3 de la lettre 137 à Montesquiou.

127

A ÉMILE STRAUS

[Le mardi 2 juin 1914]¹

Cher Monsieur Straus

Encore tout bouleversé des sanglots du frère d'Agostinelli² je vous envoie la petite note ci-incluse³, et vous remercie de tout mon cœur. Mon numéro de téléphone est 292 05 (Central 9205). Peut-être un petit mot serait-il plus net, car le téléphone est souvent chez le concierge et quelquefois en mettant la communication avec l'appartement, on coupe [.]

Présentez mes respectueux hommages d'affection et de reconnaissance à Madame Straus et partagez-les avec elle [.]

Marcel PROUST.

Je ne peux vous dire quel service vous me rendez!

1. *op* Coll. The Pierpont Morgan Library. CG VI, 241 (n° I). Lettre écrite le jour où le frère d'Agostinelli vient raconter à Proust l'accident du jeune aviateur-élève (note 2 ci-après); doit dater du *mardi 2 juin 1914*.

2. Il s'agit de Jean Vittoré, frère utérin d'Alfred Agostinelli. Voir ci-dessus, la lettre à Lionel Hauser que nous datons du *mardi matin 2 juin 1914*. Cf. G. Cattai, « Albertine retrouvée », dans *Adam International Review*, 25^e année (1957), n° 260, p. 81 et sa note 1. Cattai

affirme avoir rencontré Jean Vittoré au cours de l'été 1953, en Savoie, au « Château de Challes », où Vittoré était portier de l'hôtel, et avoir recueilli de ce dernier des renseignements sur son frère. Cattau cite ces paroles de Vittoré sur Proust : « Il a même sangloté dans mes bras le jour où je suis venu de Nice lui annoncer l'accident d'avion qui coûta la vie à mon jeune frère, Alfred Agostinelli [...] »

3. La note en question devait servir, semble-t-il, à fournir au destinataire des renseignements pour la démarche que Proust lui demande de faire auprès du prince de Monaco afin de l'apitoyer sur la situation de la veuve du noyé. Voir ci-après la lettre 136 du même au même.

128

A JEAN-LOUIS VAUDOYER

[Le mardi soir 2 ou le 3 juin 1914]¹

Cher ami,

Hélas, je suis si souffrant que cela me semble impossible. Si vous voulez dire rue de Montpensier² où vous seriez vers deux heures et demie, je pourrais à tout hasard le faire demander si je pouvais être prêt à temps³. Mais non, ce n'est même pas la peine, ce sera impossible.

Excusez-moi de ne pouvoir écrire plus longuement en ce moment et croyez-moi à vous de tout cœur.

Votre

Marcel PROUST.

1. * CG IV, 65-66 (n° XX); on indique pour cette lettre : « Timbre de départ, 3-6-1914. » Elle a dû être écrite *le mardi soir 2 ou le mercredi 3 juin 1914*. Voir la note 3 ci-après.

2. Le *Paris-Hachette* de 1912 indique, page 359 (adresses mondaines) : « Vaudoier (Jean-Louis), Attaché à la Conservation du Musée des Arts décoratifs, 20. R. Montpensier. »

3. Vaudoier s'offrait peut-être à mener Proust à l'exposition rétrospective des peintres de Venise, dont l'inauguration avait eu lieu le 28 mai 1914, à la galerie Charles Brunner, 11, rue Royale. *Le Figaro* du 29, page 1, *Écho*, note le nom de J.-L. Vaudoier dans l'assistance. — Il voulait sans doute le mener aussi à l'exposition publique d'œuvres des écoles italienne, espagnole, allemande, flamande, hollandaise, venues de la galerie Crespi, de Milan, et qui devaient passer en vente aux enchères le 4 juin.

129

A LIONEL HAUSER

[Le mercredi 3 juin 1914]¹

Mon cher Lionel

Veux-tu avoir la bonté de faire remettre au porteur de ce mot (Madame Albaret)

1° un chèque pour M. Weillhoff et Neustadt² de ³ fr. 792,20 (sept cent quatre-vingt-douze francs vingt centimes)⁴

2° pour M. Léon (à qui j'ai déjà envoyé un chèque hier⁵ mais ceci est pour la liquidation de Londres, un chèque de fr. 1526,40, (mille cinq cent vingt-six francs quarante).

Et en espèces ce qui restera sur ce que tu as à moi⁶. Si cela t'ennuie trop de le donner en espèces⁷, donne un chèque de la même somme au nom de M^e Albaret afin qu'elle puisse aller le toucher mais je crains que ce ne soit plus compliqué.

Ton ami reconnaissant et dévoué

Marcel PROUST.

1. op Coll. U. III. Cette lettre doit dater du *mercredi 3 juin 1914* : demande de chèques pour payer les banquiers dont il était déjà question dans la lettre du *mardi 2 juin 1914* du même au même (note 3 ci-après), ainsi que le coulissier Léon (note 5).

2. *Sic.*

3. Ms : 7, chiffre barré.

4. Voir à ce sujet la lettre précédente du même au même, où Proust dit qu'il n'a pas encore reçu le compte des banquiers en question, ajoutant : « Sans doute demain je recevrai son compte de débit ou peut-être ce soir. »

5. Il s'agit sans doute du chèque pour Léon de 12 757,75 francs que Proust demandait dans sa lettre précédente au même.

6. Il s'agit du solde des 18 000 francs. Voir à ce sujet la lettre de Hauser datée du « 30 Mai 1914 ».

7. Voir ci-dessus la lettre de Hauser datée du « 30 Mai 1914 », où il dit : « J'ai horreur de faire voyager des espèces [...] »

130

A ÉMILE STRAUS

[Le mercredi 3 juin 1914]¹

Cher Monsieur Straus,

Je vous remercie de tout mon cœur. Cette active bonté m'attendrit, m'émerveille. Je vous ai déjà cité le « *qui cito dat bis dat* »².

Dans ma note je n'ai pas dit une chose et qui peut-être vous étonnera, car je ne sais si nous en avons jamais parlé. C'est qu'Agostinelli (ce que je n'avais pas supposé à Cabourg où je ne l'avais connu que comme chauffeur, et ensuite j'étais resté des années sans le revoir) était un être extraordinaire possédant peut-être les dons intellectuels les plus grands que j'ai connus³! L'an dernier ayant perdu sa place il était venu me demander de l'employer comme chauffeur, je ne pouvais faire tort à Albaret en le prenant. Je lui avais sans confiance proposé de me faire la dactylographie de mon livre. C'est alors que je l'ai découvert, que lui et sa femme sont devenus part intégrante de mon existence. Hélas, j'ai le chagrin aujourd'hui de penser que s'il ne m'avait pas rencontré et n'avait pas gagné tant d'argent par moi, il n'aurait pas eu les moyens d'apprendre l'aviation. Malheureusement toute sa famille était loin de le valoir. Nous avions fini par nous brouiller, et à la suite d'un procédé par trop ingrat je lui avais écrit : « Si jamais le malheur voulait que vous eussiez un accident d'aéroplane, dites bien à votre femme qu'elle ne trouvera en moi ni un protecteur, ni un ami et n'aura jamais un sou de moi. »

Vous pensez bien que devant ce malheur, j'ai tout oublié, et d'ailleurs elle l'a si bien supposé que c'est à moi qu'elle a adressé le premier télégramme désespéré⁴. J'avais tout fait pour l'empêcher de faire de l'aviation,

mais sa femme était persuadée qu'il allait gagner un million.

Je leur viendrai en aide de mon mieux, mais la difficulté est double. Les terribles spéculations financières dont je vous avais parlé et que je comptais arrêter à la première hausse, j'ai dû les continuer sans cesser, la Bourse ayant baissé sans discontinuer, chaque mois je paye près de trente ou quarante mille francs aux coulissiers et mon capital n'y résistera pas longtemps. D'autre part les Agostinelli sont des gens qui quand ils ont cinquante francs dépensent vingt francs de pêches, vingt francs d'automobile etc., et n'ont plus rien le lendemain. Et

*Cet exemple est tiré d'animaux plus petits*⁵, je veux dire de chiffres plus bas, mais si je vous racontais leur vie vous ne me croiriez pas.

Encore merci de tout mon cœur, je suis bien triste que Mme Straus ait mal à la gorge. Moi j'ai aussi un mal de gorge inexplicable, mais moi cela n'a pas d'intérêt. Je vais chercher dans Brissaud un passage sur *la merveilleuse cure de tout le zona*, remède selon lui mille fois supérieur à tous ceux des médecins⁶.

Voulez-vous que je vous envoie la *Nouvelle Revue Française* où ont paru des extraits de mon second volume⁷. Mais c'est bien mal coupé.

Mettez aux pieds de Mme Straus et partagez avec elle mes hommages de respectueuse reconnaissance.

Marcel PROUST.

1. * CG VI, 241-243 (n° II). Comme Proust s'offre à envoyer « la *Nouvelle Revue Française* où ont paru des extraits de [s]on second volume » (note 7 ci-après), cette lettre se situe peu de jours après le 1^{er} juin 1914. Et comme elle suit de près la précédente au même, lettre que nous avons pu dater du *mardi 2 juin 1914*, celle-ci doit dater du *mercredi 3 juin 1914*.

2. *Bis dat qui cito dat* (celui-là donne deux fois qui donne vite). Une des sentences morales attribuées à Publilius Syrus, poète latin, (né en Syrie, 1^{er} siècle avant Jésus-Christ); amené esclave à Rome, affranchi par Domitien, il composa des mimes applaudis pendant plusieurs siècles; dans les premiers siècles du christianisme, on tira de ses mimes un recueil de maximes morales (*sententiae*) qui était d'un usage classique.

3. Exagération. Dans *La Fugitive* (III, 495), on lit : « Car sans doute son intelligence, sa gentillesse pour moi, si j'y revenais avec atten-

drissement, ce n'est pas qu'elles eussent été plus grandes que celles d'autres personnes que j'avais connues [...] L'intelligence d'Albertine me plaisait parce que, par association, elle éveillait en moi ce que j'appelais sa douceur, comme nous appelons douceur d'un fruit une certaine sensation qui n'est que dans notre palais. [...] Il est certain que j'avais connu des personnes d'intelligence plus grande. Mais l'infini de l'amour, ou son égoïsme, fait que les êtres que nous aimons sont ceux dont la physionomie intellectuelle et morale est pour nous le moins objectivement définie, nous les retouchons sans cesse au gré de nos désirs et de nos craintes, nous ne les séparons pas de nous, ils ne sont qu'un lieu immense et vague où extérioriser nos tendresses. »

4. Cf. *La Fugitive* (III, 476) : « Elle ne revint jamais. Mon télégramme venait de partir que j'en reçus un. Il était de M^{me} Bontemps. [...] : « Mon pauvre ami, notre petite Albertine n'est plus, pardonnez-moi de vous dire cette chose affreuse, vous qui l'aimiez tant. [...] » Voir note 3 de la lettre.

5. Cf. La Fontaine, *La colombe et la fourmi*, *Fables*, livre II, fable 12, premier vers.

6. Le docteur Édouard Brissaud, qui dirigeait avec P. Marie la *Revue neurologique*, a publié plusieurs articles sur la question du zona. Mais nous n'en avons pas trouvé qui offrissent des solutions curatives ni *a fortiori* la « merveilleuse cure » en question – cure qui, aujourd'hui encore, ne semble pas exister.

7. Allusion aux extraits de l'œuvre de Proust qui venaient de paraître dans la *Nouvelle Revue Française* du 1^{er} juin 1914. – Proust n'a pas remarqué, au dos de la lettre de M. Straus, un mot de Mme Straus exprimant le plaisir qu'elle a eu en lisant les extraits en question. Voir à ce sujet la lettre à Mme Straus ci-après.

131

A MADAME STRAUS

[Le mercredi 3 juin 1914]¹

Chère Madame Straus,

Je viens d'écrire une longue lettre à Monsieur Straus. Et au moment, où bien fatigué, je viens de la finir, je m'aperçois qu'*au dos de la sienne*, il y avait une lettre de vous que je n'avais nullement vue. Rien ne l'indiquait. La lettre de Monsieur Straus finissant au bas de la carte je n'avais pas « tourné ». Ou plutôt vous aviez dû écrire un mot sur la carte que j'aurai écornée car l'envers

commence par « bien vos fragments »². Quel verbe faut-il restituer. Espérons que c'est « aimer ».

Mais je suis désolé puisque vous avez eu la bonté de m'écrire de m'être tant fatigué, j'aurais gardé un peu de force pour vous répondre et quel que fût mon désir de tâcher de faire connaître Agostinelli et de répandre ses mérites³, j'eusse abrégé ma lettre pour pouvoir vous remercier mieux.

Les personnages que vous avez la gentillesse de désirer revoir (quoique ce soit peut-être déjà beaucoup de leur avoir consacré 500 pages – qui en font mille de texte ordinaire – dans le premier volume), reparaîtront et tiendront tout autant de place dans le troisième volume; et ils en tiennent un peu dans le second. Seulement j'ai donné de préférence des extraits de la partie du deuxième volume où ils ne figurent pas pour que ce fût plus différent. Si j'avais publié en revue tout le deuxième volume vous auriez revu Swann, et Odette, et Gilberte, et M^e Cottard, en attendant dans le troisième volume les Verdurin. Mais ne donnant que des fragments j'ai préféré opposer des marines aux paysages terriens de Combray et le quelque peu doasanésque⁴ Charlus à celui que vous appelez Swann-Haas⁵. (Quoique ce ne soit pas Haas et qu'il n'y ait nulle part clefs ni portraits.)

Je vous enverrai le numéro de Juillet de la *Revue* où il y aura pour la dernière fois des fragments, très longs encore; mais ils ont été tellement coupés, abrégés, et si maladroitement que c'est très difficile à lire⁶. Pourtant ne vous laissez pas rebuter, je crois que certaines parties douloureuses et amoureuses ne vous déplairont pas trop. Il y a une rupture⁷ et aussi une scène où une même femme est vue par deux hommes dont l'un l'aime et l'autre ne l'aime pas et où il me semble qu'il y a un peu de douleur et d'« humanité »⁸. Mais je suis honteux de vous parler de moi de cette façon.

Mettez cet orgueil tardif et ridicule sur le compte d'une inexprimable fatigue et daignez agréer mes respectueux hommages de reconnaissante admiration [...]

Marcel PROUST.

1. *op. Coll. M. Lionel Salem. Revue de Paris*, 15 octobre 1936, pp. 835-836; CG VI, 166-167 (n° LXXXVIII), texte légèrement tronqué. L'allusion aux fragments parus en revue (note 2 ci-après) semble situer cette lettre peu de jours après le 1^{er} juin 1914. Comme Proust l'écrit immédiatement après avoir adressé à Émile Straus celle que nous datons du *mercredi 3 juin 1914*, elle doit dater du même jour.

2. Mme Straus a dû écrire : « j'aime bien vos fragments », faisant allusion à ceux qui venaient de paraître dans la *Nouvelle Revue Française* du 1^{er} juin 1914. A la fin de sa lettre à M. Straus, Proust s'offre à lui envoyer le numéro de la revue en question, n'ayant pas remarqué la lettre de Mme Straus, où elle en parle.

3. Allusion à la lettre ci-dessus à Émile Straus, que nous datons du *mercredi 3 juin 1914*.

4. Si Proust s'est inspiré de Montesquiou pour la conversation de Charlus, ce dernier ressemble physiquement au baron Doāzan. Il s'agit du baron Albert-Agapit, dit Jacques Doāzan (1840-1907), baron d'Empire. Il avait, paraît-il, le corps obèse, le visage boursoufflé, le teint couperosé, la moustache teinte en noir, encaustiquée. On disait que Mme Aubernon de Nerville, sa cousine, lui payait ses fards et ses parfums. J. Blanche, *Mes modèles*, pp. 102-103; *ibid.*, *La Pêche aux souvenirs*, p. 170; F. Gregh, *L'Age d'or*, p. 266. — Ms : l'édition supprime : « le quelque peu doasanesque ».

5. Il s'agit de Charles Haas. Voir Cor. II, 216, note 17; Cor. XII, lettre 195 et sa note 3.

6. Voir ci-dessus la note 6 de la lettre 89 à Jacques Rivière.

7. Il s'agit des menaces de rupture de la maîtresse de Saint-Loup. L'épisode en question se trouve dans la *Nouvelle Revue Française*, n° LXVI (1^{er} juillet 1914), pp. 96 à 101. Le passage correspondant figure dans *Le Côté de Guermantes*, II, pp. 121 à 124.

8. Voir *ibid.*, pp. 104 à 110. Le passage correspondant (mais remanié) se trouve dans l'édition, *op. cit.*, pp. 154 à 161. On lit dans la revue : « Tout à coup Robert parut, accompagné de sa maîtresse, et alors, dans cette femme qui était pour lui tout l'amour, toutes les douceurs possibles de la vie, dont la personnalité plus mystérieusement enfermée dans un corps humain que le Saint des Saints dans le Tabernacle était l'objet inconnu sur lequel l'imagination de mon ami travaillait sans cesse avec le désespoir de l'appréhender jamais, en soi-même, derrière le voile des regards et de la chair, — dans cette femme je reconnus à l'instant celle que, dans la maison de passe où je n'avais jamais voulu d'elle, j'avais surnommée " Rachel quand du Seigneur " et qui disait à la maquerelle :

« — Alors, demain, si vous avez besoin de moi pour quelqu'un, vous me ferez chercher. »

132

LOUIS BRUN A MARCEL PROUST

5 juin [1914]¹
 Monsieur Marcel PROUST
 102 Bd Haussmann

Cher Monsieur,

Je vous envoie ci-inclus un article paru dans l'Écho du Nord d'hier².

Je pense que vous allez recevoir maintenant un plus grand nombre d'épreuves du second volume³. J'ai vu avec le plus grand plaisir un commencement d'extrait dans la Nouvelle Revue française⁴; j'en ai déjà entendu faire les plus grands éloges, et on attend avec impatience la publication du volume⁵.

Je vous envoie ci-inclus un reçu du Figaro, pour lequel je ne crois pas que vous m'ayez fait parvenir les 300 frs⁶.

Veuillez croire, cher Monsieur, à mes plus dévoués sentiments.

pour M. Grasset
 L. BRUN.

1. cc Archives Grasset, f° 411 v° du volume 56 de la correspondance journalière.

2. L'auteur de l'article en question est Henri Potez, 110 rue du Faubourg de Roubaix, Lille, auquel, le même jour, L. Brun écrit (*ibid.*, f° 410 r°) :

« Nous venons de recevoir vos derniers articles à l'Écho du Nord et vous en remercions.

Nous vous avons inscrit sur notre liste de service de presse régulière... »

3. Le 2 juin, nous voyons encore L. Brun hâter Colin :

« Veuillez presser la composition de « A la recherche du temps perdu » dont vous ne nous envoyez plus d'épreuves. » (*ibid.*, f° 359).

Le 5 juin, il ajoute à sa lettre à Colin ce long « P.S. »

« P.S. L'auteur de « A la recherche du temps perdu » veut absolument beaucoup plus d'épreuves. Il faut activer la composition. En outre, recommandez à vos compositrices le plus grand soin. Je comprends qu'elle déchiffre [sic] mal le texte manuscrit, mais pour ce qui est du texte dactylographié, elle ne devrait [sic] pas faire tant

d'erreurs. En outre, si vous pouviez donner les placards avec beaucoup plus de marge, cela simplifierait les choses, M. Proust me téléphone en effet que les épreuves corrigées sont épouvantables. Évitez cela en laissant au moins le double de marge, si vous pouvez en mettre le triple cela ne vaudrait que mieux.

Veillez désormais envoyer les épreuves en six placards et m'envoyer deux nouveaux jeux des placards déjà envoyés. » (*Ibid.*, f° 428 r°).

Le lendemain, il envoie un télégramme dans lequel il met Colin « en demeure » d'envoyer les épreuves du « Temps Perdu » dont il n'a rien reçu.

4. Voir la note 4 de la lettre 89 à Rivière.

5. Ceci est exact; le 8 juin, il répond à la librairie della Voce à Florence : « Nous recevons votre carte postale nous demandant trois exemplaires de " Du côté de Guermantes ". Cet ouvrage ne paraîtra qu'au mois d'Octobre. L'annonce sera faite à la Bibliographie de la France, et vous pourrez nous faire parvenir [sic] votre commande à cette époque. » (f° 453 du volume 56 de la correspondance journalière).

6. Cf. lettres 95 et 96 ci-dessus.

133

A LOUIS BRUN

[Le 5 ? juin 1914]¹

Cher Monsieur,

Ci-inclus 200 francs que je vous devais². Ayez la gentillesse de songer si je ne vous dois rien d'autre. Comme je suis malade, il arrive souvent que je ne pense pas aux choses. Et vous me rendrez toujours service en me rappelant ce que je peux oublier et m'éviterez ainsi un casse-tête.

Croyez, je vous prie, cher Monsieur, à mes sentiments cordialement dévoués.

Marcel PROUST.

1. * *Com Par* 134-135; *Stratégie* 103-104; *Combat* 131. Cette lettre semble répondre à celle de Brun ci-dessus : envoi de 200 francs (note 2 ci-après). Dans ce cas, elle daterait du 5 juin 1914, puisque d'après Boillat (*op. cit.*, p. 277 note 30), la somme réclamée a été versée le jour même.

2. Nulle part en 1913 ni en 1914 nous n'avons trouvé que Proust ait eu à acquitter une facture de 200 francs; par contre, Louis Brun est obligé de lui redemander le 5 juin de régler les 300 francs pour l'écho du *Figaro*, dette qu'il semblait avoir oubliée. Étant donné que l'échéance oubliée (le 10 juin) coïncide avec la période qui suit la mort d'Agostinelli, cette lettre pourrait bien être la réponse à la lettre de Brun datée du 5 juin (Proust tire argument de sa « maladie » qui l'écarte des préoccupations matérielles — alors que nous l'avons vu ponctuel dans les autres occasions). Il faudrait alors lire « 300 » et non « 200 » francs — à moins que ce ne soit Proust qui ait commis une erreur de lecture.

134

ANDRÉ GIDE A MARCEL PROUST

Cuverville en Caux
6 juin. 14¹

Mon cher ami

*Je suis émerveillé. Par la puissante et étrange mobilité de votre style, ce sont mes propres souvenirs et mes sensations les plus personnelles qu'il me semble que je lis ici*². *Je revois tout; je revis tout; et cette arrivée à Balbec*³ *et cet apeurement de tout l'être en entrant à l'Hôtel*⁴. *Je fais miennes vos Océanides*⁵.

*La phrase qui se termine ainsi, m'a serré le cœur : « ... quand les attend à la maison l'être dont leur mort briserait la vie... »*⁶ *puisque je reviens de voyage*⁷.

*Comme vous écrivez! Cette phrase m'enchanté : « Mais de même qu'il ne m'eût pas suffi que mes lèvres prissent du plaisir sur les siennes mais leur en donnassent... »*⁸.

*Quant au portrait de Charlus, il est proprement merveilleux*⁹.

Au revoir. Êtes-vous triste encore. Pourquoi?

Votre ami

André GIDE.

1. oφ Coll. U. Ill. La lettre est datée par Gide.

2. Il s'agit des extraits de l'œuvre de Proust parus dans la *Nouvelle Revue Française* du 1^{er} juin 1914, n° LXVI, pp. 921-969.

Luverville en Lang

6 juin .14

Mon cher ami

Je me suis émerveillé. Par la puissance
et étrange subtilité de votre style, ce
sont mes propres souvenirs et mes sensa-
tions les plus personnelles, qu'il me
semble que je lisais. Je revivais tout,
je revivais tout; et cette arrivée à Bado
et cet engagement de tout l'être en cela
à l'hôtel. Je fais un peu, vos Occasions
la phrase qui se termine ainsi; m'a se
le cœur : "... quand les attend à la
raison l'être dont leur mort luvrai.

3. L'arrivée à Balbec se trouve aux pages 923-926 de la revue; ce passage correspond au texte d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, édition de la Pléiade, 1954, I, 658-661.

4. Voir *loc. cit.*, I, 927-928; cf. *op. cit.*, I, 662-664. Gide laisse de côté le comique de la scène de la grand'mère discutant les prix de l'hôtel, pour ne retenir que la partie du morceau que voici : « [...] je me réfugiais au plus profond de moi-même, je m'efforçais d'émigrer dans des pensées éternelles, de ne laisser rien de moi, rien de vivant, à la surface de mon corps insensibilisée comme l'est celle des animaux qui par inhibition font les morts quand on les blesse afin de ne pas trop souffrir dans ce lieu où mon manque d'habitude m'était rendu plus sensible encore par la vue de celle que semblait en avoir au même moment, une dame élégante à qui le directeur témoignait son respect en prenant des familiarités avec son petit chien [...] »

5. Allusion, semble-t-il, au morceau suivant : « Nous revenions par une route qui traversait la forêt. L'invisibilité des innombrables oiseaux qui s'y répondaient tout à côté de nous dans les arbres donnait la même impression de repos qu'on a les yeux fermés. Enchaîné sur mon strapontin comme Prométhée sur son rocher, j'écoutais mes Océanides. Et quand par hasard j'apercevais l'un de ces oiseaux qui passait d'une feuille sous une autre, il y avait si peu de lien apparent entre lui et ces chants, que je ne croyais pas voir la cause de ceux-ci dans ce petit corps sautillant, étonné et sans regard. » *Loc. cit.*, pp. 952-953; cf. *op. cit.*, I, 720.

6. *Loc. cit.*, p. 958; cf. *op. cit.*, I, 815.

7. Gide revient d'un voyage en Turquie avec retour par Vérone et Milan. Voir André Gide, *Journal 1889-1939*. Paris, 1948, pp. 397-417. Dans son journal publié, Gide ne fait aucune mention de la lecture des extraits de l'œuvre de Proust.

8. *Loc. cit.*, p. 951; cf. *op. cit.*, I, 716.

9. *Loc. cit.*, pp. 959-969; cf. *op. cit.*, I, 751-767.

135

A LUCIEN DAUDET

[Vers le 6 juin 1914]¹

Mon cher petit,

Je vous attendrai jusqu'à huit heures moins un quart (j'ai en ce moment [...] qui ne restera pas)². Si j'étais bien ce soir, je vous enverrais un mot. Si je ne vous en envoie pas, à demain un nouveau mot si je suis bien.

Tendresses

Marcel.

Naturellement vous pouvez amener vos amis d'Hinnisdal, Beaumont et Fernandez, mais je vous préfère seul³.

1. * Cah V, 99 (n° IX). Le destinataire indique pour cette lettre la date de « Juillet 1914 » : elle se situe plus vraisemblablement *vers le 6 juin 1914* : voir la note 3 ci-après.

2. Le nom est supprimé dans l'édition.

3. Lucien Daudet alla seul chez Proust, ainsi qu'il l'indique (Cah V, 99, note 1) ; mais sa visite, « la dernière soirée passée avec lui avant les cataclysmes », a dû avoir lieu, non en juillet, comme il le dit, mais vers le 6 juin 1914, date de la seconde de deux réceptions données par Mme Robert Chauvelot. *Le Figaro* du 10 juin 1914, page 3, note la présence de Lucien Daudet à l'une de ces deux soirées. D'autre part, Louis Gautier-Vignal affirme que c'est lors de cette visite que Lucien Daudet avait parlé de lui à Proust, qui l'invita à venir le voir quelques jours plus tard. Or la visite de Gautier-Vignal doit se situer entre le 10 et le 15 juin 1914. (Conférence prononcée à Cerisy-la-Salle le 18 juillet 1962.)

136

A ÉMILE STRAUS

[Le 6 ou le 7 juin 1914]¹

Cher Monsieur Straus,

Je commence par vous dire que cette lettre n'est pas pour vous demander une nouvelle démarche², je *peux* la faire faire par quelqu'un qui connaît très bien le prince de Monaco³, mais vous allez comprendre quand vous m'aurez lu pourquoi c'était mon devoir de vous mettre au courant d'abord pour m'excuser, ensuite pour vous laisser libre de faire la chose vous-même ou de me la laisser faire, selon que vous préférerez.

Il paraît que la femme d'Agostinelli qui disait toujours « mon mari » en parlant de lui comme il disait « ma femme » et qui signe toutes ses lettres Anna Agostinelli n'était pas mariée avec lui. Je savais bien que c'était une ancienne maîtresse, mais qu'il désirait

épouser et je croyais la chose faite depuis longtemps. Puisque je me suis trompé j'ai en somme eu l'air de mal agir et de vous faire mal agir vis-à-vis du prince de Monaco puisque nous avons cherché à l'apitoyer sur une veuve qui légalement n'en est pas une. Je la considère tout de même comme la veuve d'Agostinelli parce que (quoique ne l'aimant pas personnellement et mal avec elle jusqu'à la mort de celui que je croyais son mari et qui n'était que son « homme ») je dois reconnaître qu'elle l'adorait; elle a déjà cherché plusieurs fois à se tuer après sa mort; quant à lui, quoique la trompant (ce qu'elle ne savait pas car elle était follement jalouse et l'aurait tué) il l'aimait plus que tout au monde. Son premier amour pour elle est inexplicable, car elle est laide ⁴, mais enfin il ne vivait que pour elle et certainement il lui aurait laissé tout ce qu'il avait. Seulement le reste de la famille qui, je le crains, ne vaut pas cher et qui ne l'aimait pas (ce que je comprends du reste) a tout d'un coup été, même au milieu d'un chagrin peut-être sincère, terrifiée ⁵ à la pensée qu'on s'occupait de la veuve et que si le corps était retrouvé c'était à elle et non à eux que reviendrait la somme (cinq ou six mille francs je crois) qu'il avait sur lui ⁶. Ces choses-là, si affreuses qu'elles soient, arrivent journellement chez les La Rochefoucauld ou les Montmorency dès qu'une question d'intérêt se présente. Il en est advenu [de] même dans la famille Agostinelli. On m'a dit qu'ils avaient été jusqu'à télégraphier au Prince de Monaco que la « veuve » n'était pas mariée légitimement avec le défunt? Je ne sais pas si c'est vrai, je ne crois pas que cela le soit. Toujours est-il que le Prince avait fait dire qu'il s'occuperait de la veuve et il n'a plus été question de rien. Je crois donc qu'il est de mon devoir de faire dire au Prince que je me suis trompé, qu'Anna Agostinelli n'était pas mariée légitimement avec Alfred, mais qu'elle n'est pas d'ailleurs moins digne d'intérêt, car j'ai peu vu dans ma vie de couples aussi tendrement unis vivant vraiment l'un pour l'autre.

Par la même occasion je voudrais faire demander au Prince si vraiment ils lui ont télégraphié cela ou bien si on me « roule ». Tout cela pour ne plus vous ennuyer, je

voulais, car c'est fort urgent, le faire dire par quelqu'un d'autre qui est tout indiqué. Mais comme je n'ai pas de remords qu'envers le Prince mais envers vous que j'ai trompé d'abord (sans le vouloir), j'ai préféré avant de faire une démarche vous demander si vous ne préféreriez pas le faire vous-même. Je le résume : s'excuser auprès du Prince de l'erreur sur la légitimité du lien, tout en lui disant que l'amour de la veuve et les relations (à son égard) du défunt étaient plus tendres que dans bien des unions légitimes (sans rien demander pour elle, simplement rétablir les faits), savoir s'ils ont écrit au Prince pour lui dire l'illégitimité.

Je suis vraiment navré de préciser que vous devez m'en vouloir et qu'en voulant rendre service à des gens qui n'ont jamais été gentils pour moi je vous ai trompé et fait faire une démarche qui repose sur une erreur.

Votre respectueux reconnaissant et désolé

Marcel PROUST.

1. * CG VI, 243-246 (n° III). Cette lettre se situe entre le 2 juin 1914, date à laquelle Proust demande au destinataire de faire une première démarche auprès du prince de Monaco (note 2 ci-après), et le moment où Proust apprend qu'on a retrouvé le corps d'Agostinelli (note 6); elle doit donc dater du 6 ou du 7 juin 1914.

2. Allusion à la démarche que Proust avait prié le destinataire de faire auprès du prince de Monaco : voir la lettre 127 du même au même et sa note 3.

3. Il s'agit peut-être d'Albufera.

4. La photographie d'Anna Agostinelli que Céleste Albaret a publiée (*Monsieur Proust*, en face de la page 385) semble confirmer ce que dit Proust ici.

5. *Sic*.

6. Cette phrase semble indiquer que Proust écrit avant d'apprendre qu'on a retrouvé le corps d'Agostinelli. Voir ci-après la note 5 de la lettre 138 à Henry Bordeaux.

137

A ROBERT DE MONTESQUIOU

[Peu après le 6 juin 1914]¹

Cher Monsieur

Je ne voudrais pas que vous me croyiez, d'après mon silence, devenu tout à fait fou ou mal élevé. Vous avez eu la gentillesse de m'écrire une lettre tout à fait aimable et drôle (en attribuant d'ailleurs à d'Albufera ce qui n'était pas de lui)².

Si je ne vous ai pas remercié plus tôt c'est qu'aux ennuis qui accablent ma vie, et aux chagrins, mille fois pires que les ennuis, s'est ajoutée la perte de mon secrétaire mort d'une façon affreuse³. Comme dans le phénomène de la sursaturation tout ce qui jusque-là était fluide et supportable me tient maintenant sous un cruel étau.

J'ai renoncé à corriger les épreuves de mon second volume qui se trouve ainsi ajourné, car je suis incapable même de me relire⁴. Je n'ai que la force de rendre à la pauvre veuve le courage qui me manque.

J'ai pourtant voulu vous dire que j'étais bien sensible à votre charmant souvenir et j'ai même dû aller vous le dire l'autre jour avec l'ami si admirateur des vers sur le duc de Clarence pour lesquels il implore une dédicace de votre main⁵. Mais il était trop tard et nous n'avons pas osé nous présenter chez Garnier où d'ailleurs peut-être vous n'habitez pas⁶.

Veillez agréer cher Monsieur ma respectueuse affection [.]

Marcel PROUST.

1. 00^e Coll. M. H. Bradley Martin. CG I, 270-271 (n° CCXL). Lettre classée à tort dans l'édition après d'autres de 1916 et de 1917. Cette lettre semble se situer *peu après le 6 juin 1914* : allusions à « la perte de mon secrétaire » (note 3 ci-après), aux « épreuves de mon second volume » que Proust renonce à corriger (note 4).

2. Voir, ci-dessus, la lettre 119 du Comte et sa note 3.

3. Allusion à la mort d'Agostinelli, noyé le 30 mai dans un accident d'avion dans la Méditerranée entre Antibes et Cagnes. — *Le Figaro* du 31 mai 1914, page 7, annonce, à la rubrique *Aéronautique*, par Frantz-Reichel, sous le titre : *Un aviateur noyé* : « L'élève aviateur Alfred Agostinelli, âgé de vingt-six ans, de l'école d'aviation d'Antibes, est tombé à la mer, à cinq heures, d'une hauteur de 200 mètres et à 300 mètres du rivage.

« L'appareil a coulé au bout de quelques minutes, entraînant l'aviateur.

« Les secours envoyés n'ont retrouvé ni le corps de l'aviateur ni l'appareil. »

Le *New York Herald* du même jour donne, en deuxième page, un récit plus circonstancié de l'accident, sous le titre (nous traduisons de l'anglais) : *Un élève en aviation périt dans un accident à Antibes* — *Après la chute à la mer on croit que des requins l'ont emporté*. « Nice, Samedi. — Un accident particulièrement tragique, entraînant la mort d'un élève de l'école d'aviation Garbero, a eu lieu à Antibes à cinq heures ce soir. Alfred Angostelli [sic], l'élève en question, âgé de vingt-six ans et natif de Monaco, s'est mis à exécuter un vol d'entraînement en fin d'après-midi. Il a parfaitement décollé et, volant à une hauteur d'environ quarante mètres, paraissait manier son aéroplane à la satisfaction entière de ses professeurs. Après avoir manœuvré pendant quelques minutes, cependant, il s'est mis à faire un grand virage sur la mer, quand soudain l'aéroplane a penché d'une aile et a plongé dans la mer.

« Les spectateurs horrifiés pouvaient voir que la machine n'avait pas coulé immédiatement et quelques secondes plus tard ils apercevaient Angostelli [sic] se cramponnant au fuselage de l'aéroplane. Pendant quelques minutes il agita la main avec frénésie, appelant " A l'aide! au secours!" Puis soudain la machine et le jeune aviateur disparurent comme s'ils avaient été saisis d'en dessous. Ce qui rehaussait la tragédie, c'est que la Signora Angostelli [sic], la femme de l'aviateur, se trouvait parmi les quelques personnes qui en étaient témoins. [...] »

4. Le premier des placards en question portait la date du 6 juin 1914. Voir la note 10 de la lettre 143 à Gide.

5. Il s'agit d'Hubert de Ganay. Voir ci-dessus la note 10 de la lettre 10 du même au même. — C'est le jeudi soir 28 mai, semble-t-il, que Proust était sorti pour aller voir M. Collin et pour assister aux Ballets russes à l'Opéra. Voir la lettre à Hauser que nous datons de ce soir-là, et la lettre 124 à Agostinelli.

6. La lettre de Montesquiou n'indique, en effet, ni lieu ni date.

138

A HENRY BORDEAUX

[Le 8 ou le 9 juin 1914]¹

Cher ami

Pardonnez-moi de ne pas vous avoir encore dit mon admiration pour votre merveilleuse *Croisade*². Et voici que je reçois les *Portraits d'Hommes*³! Mais aux ennuis et aux chagrins qui m'accablaient depuis quelque temps est venu s'ajouter un malheur qui, comme dans le phénomène de la sursaturation a tout d'un coup « fait rentrer tout l'hiver dans mon être »⁴.

Un être que j'aimais profondément est mort à vingt-six ans noyé, j'ai dû faire chercher son corps pendant dix jours⁵, et je ne peux plus que pleurer avec sa veuve, j'ai ajourné⁶ la publication de mon second volume n'ayant pas la force de corriger des épreuves, de me relire, moins encore de lire.

Et pourtant si, ces méditations sur la Mort me conviendront⁷ bien⁸, et les belles pages sur Guérin qui sont encore des pages sur la mort⁹, et ce moment où Mowgli a la révélation de la souffrance. « Ce sont seulement des larmes »¹⁰! C'est pour cela que je pourrai lire cela. Et je jetterai sur la tombe du¹¹ pauvre noyé la rose de d'Aubigné¹² et celles¹³ de Régnier¹⁴.

Mais je n'ai pas le courage de vous écrire une vraie lettre.

*Ah! quand refleuriront les roses de Septembre*¹⁵!

Votre admirateur reconnaissant

Marcel PROUST.

1. op Bord 121-122; Histoire d'une vie, III, 87. Cette lettre doit dater du 8 ou du 9 juin 1914: allusions à « votre merveilleuse *Croisade* » (note 2 ci-après), à « *Portraits d'Hommes* » (note 3) que Proust vient de recevoir; à la mort d'Agostinelli dont Proust a fait

chercher le corps « pendant dix jours » (note 5). Voir aussi la note 15.

2. Il s'agit de la *Nouvelle croisade des enfants*, roman du destinataire paru chez Flammarion. La *Bibliographie de la France*, III^e partie (feuilleton) du 13 mars 1914, p. 842, annonce pour ce livre : *Mise en vente du 18 mars*.

3. Le livre en question s'intitule : *Quelques Portraits d'Hommes. Pierre Loti – Maurice Barrès – Émile Faguet – Émile Gebhart – Le Marquis de Costa Beauregard – Édouard Rod – Rudyard Kipling – Charles Guérin*. Paris, Fontemoing et C^{ie}, Éditeurs. [s.m.] – La *Bibliographie de la France*, III^e partie, 5 juin 1914, p. 1882, annonce ce volume sous la mention : *Pour paraître le 8 juin*.

4. Allusion à la deuxième strophe de *Chant d'automne*, de Baudelaire (*Les Fleurs du Mal*, *Spleen et Idéal*, LVI) :

*Tout l'hiver va rentrer dans mon être : colère,
Haine, frissons, horreur, labeur dur et forcé,
Et, comme le soleil dans son enfer polaire,
Mon cœur ne sera plus qu'un bloc rouge et glacé.*

5. Le *Figaro* du mardi 9 juin 1914 note, p. 7, à la rubrique *Aéronautique*, sous la signature Frantz-Reichel, et le titre : *Le corps d'Agostinelli retrouvé* : « Le corps de l'aviateur Alfred Agostinelli, qui s'était noyé, il y a neuf jours, en tombant à la mer, près d'Antibes, a été retrouvé dimanche par des pêcheurs, à trois cents mètres du rivage, à mi-distance, entre Antibes et [Cagnes]. » (On imprime : « Cagnes ».) – Comme Agostinelli s'est noyé le 30 mai au soir, si le corps fut retrouvé le dimanche 7 juin, on l'a cherché pendant neuf jours, et non « dix ». – Céleste Albaret indique également la date du 7 juin : *Monsieur Proust*, p. 233.

6. L'édition imprime : « J'ai appris », mauvaise leçon, au lieu de : « j'ai ajourné ». Nous corrigeons d'après l'original.

7. L'édition imprime : « conviendraient », mauvaise leçon ; nous corrigeons.

8. Allusion à la première section du recueil de Bordeaux, intitulée *Deux méditations sur la mort*. On y trouve d'abord : I, *Le sens de la mort* ; puis II, *La sensibilité de Pierre Loti*, et III, *La sensibilité de Maurice Barrès*.

9. Allusion à la dernière étude du recueil, intitulée *Charles Guérin*. C'est le texte du discours prononcé par Bordeaux le 24 octobre 1909 à l'inauguration du monument élevé à la mémoire du jeune poète dans le Bosquet de Lunéville. – Charles Guérin (1873-1907).

10. Allusion à l'étude sur Rudyard Kipling, où Bordeaux donne le résumé de l'épisode du *Livre de la Jungle* où Mowgli pleure pour la première fois, et où la panthère le rassure par les paroles que cite Proust. – Rudyard Kipling (1865-1936), prix Nobel en 1907.

11. L'édition imprime : « de mon », mauvaise leçon ; nous corrigeons d'après l'original.

12. Allusion au vers des *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné :

Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise

Cf. Cor. VIII, 222, note 4.

13. L'édition imprime : « celle », au singulier; nous corrigeons d'après l'original.

14. Allusion, semble-t-il, au poème liminaire des *Lendemain* (1885), pièce intitulée *Dédicace*; quatrième et dernière strophe :

*Oh! je voudrais, ressuscitant les heures closes,
Faire fleurir mes souvenirs, comme des roses,
Sur cette tombe intime et chère où tu reposes.*

Henri de Régner, *Premiers poèmes* (1899), dixième édition, p. 12.

15. Verlaine, *Sagesse*, III^e partie, III, dernier vers. — Cf. Cor. XI, 114, note 7. — Il est à remarquer que Bordeaux, dans son recueil, lie la rose à la mort, notamment dans l'étude sur Charles Guérin, où il dit : « Voyez ce temple en ruines, ombragé de vigne vierge. La Gloire vient couronner de roses le visage méditatif du poète. » D'autre part, le 8 juin était « la journée des roses » à la Malmaison. *Gil Blas*, 8 juin 1914, p. 1, *Échos* [...] : *Des roses ... des roses.*

139

A ANDRÉ GIDE

[Le 10 ou le 11 juin 1914]¹

Cher ami,

Je vous remercie mille fois d'avoir eu la gentillesse de m'écrire; je crains que ce que j'ai voulu dire ait bien peu passé dans mes phrases et que ce qui seul m'a paru valoir la peine d'écrire demeure inconnu².

Vous êtes trop bon de penser aussi à mes ennuis et à mes chagrins³; hélas, la mesure a été comblée par la mort d'un jeune homme que j'aimais probablement plus que tous mes amis puisqu'elle me rend si malheureux. Bien que de la plus humble « condition » et n'ayant aucune culture, j'ai de lui des lettres qui sont d'un grand écrivain. C'était un garçon d'une intelligence délicieuse; et ce n'est pas du reste du tout pour cela que je l'aimais. J'ai été longtemps sans m'en apercevoir, moins longtemps que lui d'ailleurs. J'ai découvert en lui ce mérite si merveilleusement incompatible avec tout ce qu'il était, je l'ai découvert avec stupéfaction, mais sans que cela ajoutât rien à ma tendresse. Après l'avoir découvert, j'ai eu seulement quelque plaisir à le lui apprendre.

Mais il est mort avant de bien savoir ce qu'il était, et même avant de l'être entièrement. Tout cela est mêlé à des circonstances si affreuses que, déjà brisé comme je l'étais, je ne sais comment je peux porter tant de chagrin.

Merci aussi d'avoir été indulgent à Monsieur de Charlus⁴. J'essayai de peindre l'homosexuel épris de virilité parce que, sans le savoir, il est une Femme. Je ne prétends nullement que ce soit le seul homosexuel. Mais c'en est un qui est très intéressant et qui, je crois, n'a jamais été décrit. Comme tous les homosexuels du reste, il est différent du reste des hommes, en certaines choses pire, en beaucoup d'autres infiniment meilleur. De même qu'on peut dire : « Il y a un certain rapport entre le tempérament arthritique ou nerveux de telle personne et ses dons de sensibilité, etc. », je suis convaincu que c'est à son homosexualité que Monsieur de Charlus doit de comprendre tant de choses qui sont fermées à son frère le Duc de Guermantes, d'être tellement plus fin, plus sensible. Je l'ai marqué dès le début. Malheureusement l'effort d'objectivité que je fis⁵ là comme partout rendra ce livre particulièrement haïssable.

Dans le troisième volume en effet, où Monsieur de Charlus (qui ne fit⁶ qu'apparaître en celui-ci) tient une place considérable, les ennemis de l'homosexualité seront révoltés des scènes que je peindrai. Et les autres ne seront pas contents non plus que leur idéal viril soit présenté comme une conséquence d'un tempérament féminin.

Quant à ce volume-ci (où d'ailleurs Monsieur de Charlus paraîtra ailleurs que dans le passage que vous avez lu), je ne sais si je dois lui laisser le titre *Le Côté de Guermantes*⁷. Dans les romans russes, anglais, dans les vieux romans français, on met premier volume, deuxième volume, et personne ne s'étonne qu'une « Partie », commence à la fin du premier volume, s'achève au commencement du troisième. Mais avec les titres pour chaque volume ! En réalité, la première partie du *Côté de Guermantes* se passe encore du côté de chez Swann, et le premier tiers du troisième volume se passe du côté de Guermantes. Faut-il laisser ce titre et expliquer cette inexactitude dans une note, ou trouver un autre titre pour le second volume ?

Quant à mon titre général *A la Recherche du Temps perdu*, l'explication qu'en a donnée Monsieur Ghéon m'a vraiment porté malheur⁸, car (ce qui montre du reste la grande influence qu'il exerce) il n'est plus un critique, hollandais ou breton, qui ne me « resserve », en moins bon langage, ses reproches. Il semble bien pourtant que « Temps perdu » signifie « Passé », et puisque j'annonçais le troisième volume sous le titre : *Le Temps retrouvé*, c'était bien dire que j'allais *vers* quelque chose, que tout cela n'était pas une [vaine]⁹ évocation de dilettante. Fallait-il donc dès le début annoncer ce que je ne découvrirais qu'à la fin ? je ne le crois pas, pas plus que je ne crois qu'il [eût]¹⁰ été d'un artiste de dévoiler tout de suite que si Swann laissait Monsieur de Charlus sortir avec Odette, c'était parce que celui-ci avait été épris de Swann dès le collège, et qu'il savait n'avoir pas à être jaloux.

Cher ami, j'aime tant causer avec vous que je me fatigue trop ; je vous dis adieu et je vous remercie encore en vous assurant de mes sentiments bien profondément affectueux et admiratifs.

Marcel PROUST.

1. * Gide 38-42. L'édition indique pour cette lettre : « Enveloppe datée du 11 juin 1914 » ; elle répond à la lettre de Gide datée du « 6 juin 14 » (note 2 ci-après). Elle doit dater du 10 ou du 11 juin 1914.

2. Proust répond ici à la lettre de Gide qui porte la date du « 6 juin 14 » ci-dessus. Gide y fait compliment à Proust des extraits de son œuvre parus dans la *N.R.F.* du 1^{er} juin 1914, dont il cite certains passages.

3. Allusion à la fin de la lettre de Gide : « Êtes-vous triste encore. Pourquoi ? »

4. Gide écrit, dans sa lettre à Proust, que le portrait de Charlus est « proprement merveilleux ».

5. Mauvaise leçon, peut-être, pour *fais* ?

6. Mauvaise leçon, peut-être, pour *fait* ?

7. Allusion à la partie de l'œuvre qui s'intitulera *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*.

8. Voir ci-dessus la lettre 3 à Ghéon et sa note 3 et, ci-après, la note 9 de la lettre 141 de Gide.

9. L'édition imprime « vraie », mauvaise leçon, semble-t-il, pour *vaine*.

10. L'édition imprime « ait », mauvaise leçon, semble-t-il, pour *eût*.

140

A JACQUES RIVIÈRE

[Vers le jeudi 11 juin 1914]¹

Cher Monsieur

Je vous remercie de tout mon cœur de votre lettre qui me touche profondément².

Vous recevrez la dernière partie de mes extraits samedi 13 ou au plus tard Dimanche³ 14⁴. Je ne peux pas me rendre compte exactement de la longueur n'ayant pas adopté la même pagination que l'autre fois. Je crains pourtant qu'elle ne soit un peu excessive⁵. Je crois que le plus simple serait que vous fissiez composer le tout, vous verrez alors s'il y a quelques lignes ou même quelques pages à retrancher et je couperai çà et là de manière à ne pas dépasser ce que vous voulez. Pourtant au premier abord ne vous laissez pas trop effrayer par les dimensions, il y a énormément de choses barrées.

Je pense souvent à vous et votre bonté m'a beaucoup ému.

Croyez cher Monsieur à mes sentiments de sympathie bien vive reconnaissante et dévouée[.]

Marcel PROUST.

Je ne sais qui a pu fournir à la N. R. F. l'adresse rue Louis le Grand. Je n'ai jamais habité cette rue.

1. φ Riv 17-18 (n° XI); édition de 1976, 39-40 (n° 11). L'original porte la date, inscrite de la main de Rivière, du « 12 juin 1914 », sans doute celle de la réception. Proust a dû écrire cette lettre vers le 11 juin 1914.

2. La lettre de Rivière n'a pas été retrouvée.

3. Ms : *Samedi*, mot barré; *Dimanche*, mot ajouté en interligne.

4. Il s'agit des extraits de l'œuvre de Proust qui vont paraître dans la N. R. F. du 1^{er} juillet 1914.

5. Au sujet de la longueur des extraits en question, voir ci-dessus la note 2 de la lettre 97 du même au même.

141

ANDRÉ GIDE A MARCEL PROUST

Cuverville par Criquetôt l'Esneval
Seine Inférieure
14 juin [1914]¹

Mon cher ami

Je me reproche vivement de n'avoir pas été frapper à votre porte, sans façons, à mon dernier passage à Paris et je maudis cette discrétion extrême qui sans cesse me paralyse et par quoi toute ma vie est perclue².

Je sais bien que j'aurais trouvé porte close et consigne stricte; mais quand il n'y aurait eu qu'une chance sur cent que cette porte s'entrouvrît un instant devant moi... je devais essayer! Et maintenant que je vous sais plus triste encore à cause de ce deuil³, je ne puis me retenir de vous redire : si vous souhaitez me voir, appelez-moi. J'ai l'habitude des malades; j'ai longtemps été malade moi-même; je sais parler à voix basse; je sais même écouter; ou⁴ même : je sais surtout écouter. Pourquoi tenez-vous mon amitié à distance et me laissez-vous souffrir ainsi de la sentir sans emploi?

M. de Charlus est un admirable portrait, par quoi vous aurez contribué à cette confusion que l'on fait d'ordinaire entre l'homosexuel et l'inverti. Car ces nuances et ces distinctions que vous⁵ formulez dans votre lettre, on ne les accordera pas. Charlus, qui n'est qu'un individu, passera pour un type, et prêtera aux généralisations. Ce que j'en dis est à la louange de votre peinture. (Avez-vous connu le singulier « baron d'Oazans »⁶ (je ne sais plus l'orthographe de son nom) mort il y a quelque cinq ou six ans⁷, à qui Charlus, par moments, me fait repenser?)

Le « On s'en fiche bien, de sa vieille grand'mère, hein? petite fripouille? » est merveilleux⁸.

Ne vous désolez point trop, ne vous étonnez surtout pas trop, de voir si peu compris votre effort d'objectivité (l'article que je viens de lire dans l'Effort libre⁹ est particulièrement

obtus)¹⁰ — Il arrive à votre livre ce qui est arrivé à l'Immoraliste¹¹ et à la Porte Étroite¹², où tous les critiques ont voulu voir des confessions personnelles; sans trop expliquer du reste que l'une ne rendît pas l'autre impossible. J'espère bien que vos livres et les miens sont assez durs et surtout assez durables pour que viennent s'user contre eux toutes les interprétations erronées. Et j'espère que vous en êtes convaincu.

Je ne suis pas sans redouter pourtant un peu que des critiques malveillants ne déroutent pour longtemps l'opinion au sujet des Caves; et je suis bien contraint d'accorder que le livre prête aux pires méprises. Si je ne vous sentais si triste et si fatigué, je vous aurais demandé peut-être d'éclairer le public par un article dans le Figaro — car je sais tout le crédit dont vous jouissez chez certains esprits que je désire tout particulièrement atteindre — et vos précédentes lettres m'avaient montré combien profondément et subtilement vous aviez compris mon roman.

Je ne puis croire, cher ami, que l'article de Ghéon sur vous¹³, ait eu l'extraordinaire retentissement que vous dites¹⁴.

1. op Coll. U. Ill. La fin manque. Lettre datée, de la main de Gide, du 14 juin; elle est de 1914, ce que confirme l'allusion à l'article de l'Effort libre : voir la note 9 ci-après. Voir aussi les allusions à « ce deuil » (note 3), au portrait de Charlus (note 8), à l'article de Ghéon (note 12).

2. Sic.

3. Allusion à la mort d'Agostinelli. Voir les lettres précédentes à ce sujet.

4. Ms : mot barré.

5. Ms : mot barré.

6. Allusion au baron Doăzan. Proust avoue, dans sa lettre 131 à Mme Straus, que son Charlus est « quelque peu doasanesque »; voir la note 4 de cette lettre à Mme Straus.

7. Le baron Doăzan mourut en effet à Paris le 10 avril 1907. Voir *Le Figaro* du 12 avril 1907, p. 2, *Le Monde et la Ville : Deuil*; et *Gil Blas* du même jour, p. 2, *Le Monde : Nécrologie*.

8. Citation tirée de la fin du portrait de Charlus. Voir *loc. cit.*, p. 968 (JF. I, 767). Voir ci-dessus lettre 134 du même au même et sa note 9).

9. Il s'agit de l'article paru dans *L'Effort libre*, 8^e cahier, 4^e année (mai 1914), pp. 509-515, à la rubrique *Chroniques : La Vie Artistique et littéraire*, sous le titre : *A la Recherche du Temps perdu Du côté de chez Swann, par Marcel Proust*. Cet article est signé de F. Jean-Monique.

On y lit : « Cinq cent vingt-trois pages de texte serré à la recherche du temps perdu ! Il faut avoir du temps à perdre ; la plaisanterie est facile ; cependant je suis obligé de gagner ma vie.

« Suite de trois chapitres qui comprennent une série d'essais et de confessions sans ordre logique ou temporel : le protagoniste a dix, vingt-huit, puis quinze ans. S'intercale ici, sans raisons apparentes, le tableau réussi d'un salon mondain, où les amours de Swann se déroulent ; et je sens qu'à tel moment l'auteur se substitue à Swann.

« Cette masse inorganique et puissante ne forme pas une œuvre. M. Proust paraît s'en être peu soucié. Mais l'indigence de composition frappe, s'impose et pose un problème. Tout créateur cueille sa vivante moisson en lui et chez les autres. M. Proust a fait comme tout le monde. Par petites brassées ou par libres bouquets, il l'a déposée en ses granges qui sont vastes, en sa mémoire qui est précise. Le jour venu de l'offrande, il a repris son butin tel qu'il se présentait, feuille par feuille, bouquet par bouquet, et nous en a chargé [sic] au petit bonheur. De son existence mêlée à celle des autres, un écrivain tire vingt romans, vingt sujets qu'il file, détaille, exploite. [...] Refus ou impuissance de construction et de synthèse ? [...] Des pages innombrables chez Proust s'offrent comme des merveilles d'analyses minutieuses et exhaustives. Impitoyablement et sûrement, la notion est vidée de tout son contenu ; la voici sur la table du laboratoire ; à côté, l'enveloppe, mince dépouille ; on voit le jour à travers, ou, si vous voulez, la vérité. J'admire le travail ; je l'apprécie ; je le goûte ; mais en professionnel. Cette vérité, ce fait, n'a souvent qu'un intérêt très relatif pour nous, pour l'auteur lui-même, et, ce qui est plus grave, pour la marche du récit, ou le développement de l'analyse.

« Matière, sujet, notion, semblent indifférents. D'où qu'ils viennent ils sont les bienvenus ; ils se valent ; le choix n'est pas à faire ; leur existence suffit à les justifier. [...]

« La phrase de M. Proust est digne d'intérêt. Elle aussi a du temps à perdre. Les premiers détours ouvrent des perspectives qui rappellent certain style de mémoires du xvi^e ou xvii^e siècle ; si peu d'ailleurs ; le temps de lever un nom quelconque : Bussy-Rabutin ; et vite se découvre une nonchalance vigoureuse jusqu'à ce que l'interminable jaillissement d'images, de notations, de métaphores vous mette enfin devant une œuvrette originale, un peu voulue sans doute, mais qui ne pose pas à la période, n'est d'aucune école, et se fait l'esclave modeste de la riche matière qu'elle enchâsse. [...] Tout compte fait voilà un livre original et extrêmement riche ; un poète impressionniste trop intelligent l'avait entrepris ; l'homme du monde qui le reprit avait trop de loisirs pour l'achever. [...]

10. Ms : mot barré, illisible.

11. *L'Immoraliste*, roman d'André Gide paru en 1902.

12. *La Porte étroite*, roman d'André Gide paru en 1909. Cf. Cor. IX, 130, note 4.

13. Voir ci-dessus la lettre 139 à Gide.

14. La suite de cette lettre semble avoir été égarée, nous empêchant de savoir ce que Gide a répondu au sujet de l'article de Ghéon et des titres de l'œuvre de Proust.

142

A ALBERT NAHMIAS FILS

[Le mardi soir 16 juin 1914]¹

Cher Albert

Si la Lena ² fait aujourd'hui plus de 51 voulez-vous je vous prie la vendre; même si elle ne fait pas plus de 51 vendez-la tout de même [.]

Amitiés [.]

Marcel PROUST.

Si vous craignez en vendant à la fois tout ce que nous avons de faire baisser les cours, n'en vendez que la moitié aujourd'hui et la moitié demain; en un mot ordre de vente pour la Lena au-dessus de 51 ou à 51³. Je crains qu'elle ne redescende si nous attendons trop⁴.

1. φ L'écriture de cette lettre est la même que celle de l'enveloppe qui porte la mention « Pneumatique » et l'adresse : « Monsieur Albert Nahmias fils / 3 rue de la Mission Marchand / Paris », ainsi que le cachet postal : « PARIS 98 BOURSE 6 15 17 du 6 14 ». Comme Proust donne l'ordre de vendre « la Lena au-dessus de 51 ou à 51 », il doit écrire cette lettre dans *la nuit du mardi 16 au mercredi 17 juin 1914*, la faisant déposer au bureau de poste de la Bourse avant 6 heures 15 du matin. Voir les notes 3 et 4 ci-après.

2. Il s'agit d'actions de la compagnie Lena Goldfields, compagnie de mines d'or dont Proust possède une quantité considérable.

3. Proust rendra compte de l'opération en question ici dans une lettre à Lionel Hauser datée du « 26 Juillet [1914] » dans laquelle il écrit : « J'ai vendu mes 200 Utah et mes innombrables Lena Goldfields », ajoutant que « tout n'était pas terminé, la faiblesse des cours ne le permettant pas [...] »

4. Proust a dû apprendre, par *Le Figaro* du 16 juin 1914, que les actions de Lena Goldfields, au dernier cours de la Bourse du lundi 15, étaient à 51. Le cours de la Lena venait de subir des fluctuations importantes. Le 31 décembre 1913, elle était à 46,75. Elle remonta le 10 janvier 1914 à 51, et atteignit, le 2 février, le cours de 63. Puis elle s'affaissa, le 12 mars, à 51, et le 23 mars, à 47,75. Le 1^{er} mai, elle

remonta à 51, mais retomba au-dessous de 50, descendant jusqu'à 38,50 le 5 juin. Elle retrouva le cours de 51, comme nous l'avons dit, le 15 juin, et le dépassa même les jours suivants. Elle devait rester plus d'un mois au-dessus de 51, jusqu'au 20 juillet, date à laquelle elle redescendit à 50,50 (*Le Figaro* du 21). Elle fléchit alors, descendant le 25 du mois jusqu'à 43,25.

143

A ANDRÉ GIDE

[Le vendredi 19 juin 1914]¹

Cher ami,

Je ne vous remercie que d'un mot car j'ai bien peu de forces. Mais je vous remercie de tout mon cœur. La raison pour laquelle je n'ai pas fait appel à votre amitié, c'est tout simplement qu'il est à peu près impossible d'entrer dans ma chambre². Je fais sans cesse des fumigations qui m'aident à respirer, mais en empêcheraient les autres. Et comme le temps est très lourd³, même si je laisse la porte ouverte, la fumée ne s'échappe pas; vous ne verriez pas clair; vous suffoqueriez. De plus, la femme de mon pauvre ami est maintenant ici⁴. Je n'ai pas trop de regrets d'être incapable d'écrire en ce moment un article, malgré l'honneur que ce serait pour moi de parler des *Caves* et la reconnaissance que je vous aurais de me le permettre⁵. Mais mon seul appui au *Figaro*, Calmette, n'est plus. Et même de son vivant, je n'ai jamais pu, sauf une seule fois, parler d'un livre⁶. C'était réservé à d'autres. Il y a nombre d'amis à qui j'ai toujours promis de parler d'eux et qui ont toujours attendu en vain, parce que Calmette me disait : « Nous verrons plus tard. » Et puis, plus tard, vous savez ce qui est arrivé. Il est vrai que Robert de Flers, qui est un de mes plus anciens camarades et qui tout récemment encore ayant appris des ennuis que j'avais fort oubliés depuis mes chagrins plus cruels hélas, a voulu très gentiment me rendre service⁷, ferait sans doute ce qu'il

pourrait pour me faciliter cela. Mais son pouvoir au *Figaro* n'est pas aussi grand qu'était celui de Calmette. Je ne sais trop si cela se serait réalisé.

Je n'ai pas reçu les *Caves*, et j'en conclus que l'ouvrage n'est pas paru car j'avais envoyé un bulletin à la N. R. F. pour qu'un exemplaire me soit réservé⁸.

Vous ne verrez rien de Monsieur de Charlus dans la N. R. F. car les extraits que j'ai donnés n'ont plus trait à lui, bien qu'il paraisse encore dans le second volume et ait avec le narrateur une conversation assez longue à Paris, après la scène que vous avez lue (à Balbec)⁹. C'est du reste dans le troisième volume qu'il prend toute son importance.

Mais je ne sais pourquoi je parle du troisième volume. Je ne sais même si le second paraîtra jamais et, à ce point de vue, je regrette d'avoir donné des extraits à la N. R. F. Depuis la mort de mon pauvre ami, je n'ai pas eu le courage d'ouvrir un seul des paquets d'épreuves que Grasset m'envoie chaque jour¹⁰. Ils s'empilent tout ficelés les uns sur les autres, et je ne vois pas quand, ni si jamais, j'aurai le courage de me remettre à la besogne.

J'ai arrangé les extraits pour le prochain numéro de la N. R. F. parce que je craignais qu'un morceau aussi long ne fût trop défaut. Mais c'est tout ce que j'ai pu faire! Et je ne sais ce que je pourrai ensuite.

Dites, je vous prie, à Copeau quelle profonde sympathie j'ai pour lui et combien le succès (si l'on peut employer pour quelque chose de si noble et de si rare ce mot décrié) de son entreprise m'a réjoui¹¹.

Croyez-moi, cher Gide, votre admirateur et ami reconnaissant

Marcel PROUST.

1. * Gide 43-46. L'édition indique la date du cachet postal de l'enveloppe : « 20 juin 1914 ». Comme Proust remercie le destinataire de sa lettre du « 14 juin [1914] », il a dû écrire celle-ci vers le vendredi 19 juin 1914 (note 2 ci-après). Cf. allusions au temps « très lourd » (note 3), à l'attente d'un exemplaire des *Caves* (note 8), aux « paquets d'épreuves que Grasset m'envoie chaque jour » (note 10).

2. Réponse à la lettre de Gide datée de *Cuverville*, 14 juin [1914].

3. Les renseignements météorologiques que donne *Le Figaro* indiquent un ciel couvert depuis quelques jours, notamment pour le jeudi

18 (journal du 19), et pour le vendredi 19 : « Il a fait chaud, très chaud même [...] à faire redouter un nouvel orage. »

4. Anna Agostinelli. Voir Cor. X, 294, note 5.

5. Cf. la lettre de Gide datée du 14 juin : « Si je ne vous sentais si triste et si fatigué, je vous aurais demandé peut-être d'éclairer le public par un article dans *le Figaro* [...] »

6. L'exception, nous l'avons vu, c'était pour *Les Éblouissements* de Mme de Noailles.

7. Voir ci-dessus la lettre, 107 à Robert de Flers et sa note 10 et, ci-après, la lettre 147 et sa note 2.

8. La *Bibliographie de la France*, III^e partie (15 mai 1914), p. 1661, avait annoncé une édition de 550 exemplaires numérotés des *Caves du Vatican*, en deux volumes in-8°, en souscription, pour paraître le 25 mai. Mais la mise en vente de l'édition fut retardée, comme l'on voit d'après ce qu'en dit Gide, dans son *Journal*, à la date du 14 juin, p. 420 : « Dans la matinée, un exprès a apporté les deux volumes de la grande édition des *Caves* qui aurait dû paraître depuis plus d'un mois. »

9. Il s'agit de l'épisode de la visite du narrateur chez Charlus : voir *Le Côté de Guermantes*, II, 552-565.

10. Les placards que Proust reçoit de l'imprimerie Charles Colin, de Mayenne, sont datés du 6 au 22 juin 1914. Cf. Feuillerat, *Comment Marcel Proust a composé son roman*, New Haven, 1934, pp. 2-3.

11. Allusion au théâtre du Vieux-Colombier. Gide note, dans son *Journal*, à la date du 18 juin, le « succès triomphal » de la *Nuit des Rois*, de Shakespeare, au Vieux-Colombier ; il cite le *Journal de Genève* qui « déclare qu'il n'y a plus que deux théâtres à Paris qui comptent : le Vieux-Colombier et le Théâtre Français. »

144

A MESSIEURS WELLHOFF ET NEUSTADTL

102 boulevard Haussmann
23 Juin 1914¹

Monsieur

Je voudrais, pour réduire un peu mes engagements, vendre au mieux les 650 Spassky que j'ai chez vous et que vous avait fait acheter pour moi Monsieur Edouard Herrmann². Nous pourrions fixer comme cours maximum³ 75 ou même 74 tant que le coupon ne sera pas

détaché (je ne sais quel jour il l'est) et une fois le coupon détaché un cours de 75 sur lequel vous défalqueriez le montant du coupon.

Je joins à ma lettre un ordre de vente en ce sens et que vous exécuterez au mieux de mes intérêts et selon les impressions du marché⁴; et je vous prie d'agréer, Monsieur mes sentiments très distingués[.]

Marcel PROUST.

1. оф Coll. U. Ill. LR 105 (n° 36). Lettre datée de la main de Proust. L'original, trouvé parmi les papiers de l'écrivain, ne fut pas expédié. L'enveloppe jointe à cette lettre porte l'adresse : « Messieurs Weilhof et Neustadt [sic] / 85 rue Richelieu / Paris ». Le *Paris-Hachette* de 1914 indique, p. 109, à la même adresse, dans la liste des banques et banquiers : Weillhoff, Neustadt et C^{ie}.

2. *Sic*. Il s'agit d'Edouard Hermann. Voir Cor. XII, note 4 de la lettre 148. – Voir Cor. X, 382, et 392, note 26; Cor. XI, 25, note 4.

3. *Sic*. Proust écrit sans doute par lapsus « maximum » au lieu de *minimum*. Du reste, le dernier cours de la Bourse indiqué par *Le Figaro* ce jour-là est 73.50. C'est peut-être en voyant cela que Proust renonce à envoyer cette lettre.

4. On trouve en effet, joint à la lettre, le document suivant :

« Ordre de bourse

« 23 Juin 1914

« Vendre au mieux à partir du cours de 74, 650 Spassky[.] Marcel Proust »

145

A ÉMILE STRAUS

[Vers la fin de juin 1914]¹

Cher Monsieur Straus

Je vous remercie de tout cœur et je l'aurais fait tout de suite, mais je me reposais un peu après une forte crise.

Pour les documents je vous les restitue (ci-inclus) en vous remerciant bien profondément de ce que vous avez fait. J'espère que ma « gaffe » au sujet de la veuve² à

qui je n'avais pas, comme eût fait Madame Martini ³, demandé ses papiers, n'a pas mis de « froid » entre nous. Car depuis : « Mon cher Marcel » a été remplacé dans vos lettres par « Mon cher ami », puis par rien. Mais je pense que c'est pure coïncidence et je ne m'en alarme pas.

Je regrette de ne pas être assez bien pour aller chez vous. Je le regrette pour beaucoup de raisons mais surtout pour celle-ci je vous aurais apporté des lettres du pauvre Agostinelli et je pense que vous auriez été stupéfait de lire sous la plume de ce chauffeur des phrases dignes des plus grands écrivains. Vous auriez certainement eu beaucoup de peine à raccorder à ces phrases l'idée que vous pouviez vous faire de lui à Trouville (et que d'ailleurs je m'en faisais aussi). France a bien pu passer des années près de Gobineau sans soupçonner qu'il avait du génie. Mais enfin celui-là était un homme du monde cultivé. Il est vrai que la culture ⁴ n'est guère plus nécessaire que suffisante à l'éclosion du talent. Enfin il est bien triste qu'un être si doué, si jeune, si courageux, ait fini de cette manière affreuse et stupide en implorant des secours que l'imbécillité de ses professeurs ne lui a pas fournis.

J'espère que Madame Straus va bien et que les effets curatifs du zona commencent à se faire sentir chez vous et seront durables ⁵.

Veuillez partager avec Madame Straus l'hommage de ma respectueuse, reconnaissante, et profonde affection [.]

Marcel PROUST.

1. oφ Coll. Pierpont Morgan Library. CG VI, 246-247 (n° IV). Le papier de l'original, blanc vergé 266 × 181 mm. au filigrane « IMPÉRIAL DIADEM », est identique à celui de la lettre du 23 juin 1914 à MM. Weillhoff et Neustadtl. Cette lettre suit, après un certain intervalle, celle du même au même que nous datons du 6 ou 7 juin 1914 : allusions à « ma « gaffe » au sujet de la veuve » (note 2 ci-après), aux « effets curatifs du zona » (note 5). Elle doit donc se situer vers la fin de juin ou le mois de juillet 1914.

2. Allusion à Anna Agostinelli, que Proust avait cru être la femme légitime d'Alfred. Il s'en explique dans sa lettre au même que nous datons du 6 ou du 7 juin 1914, ci-dessus, s'excusant d'avoir eu « l'air de mal agir et de vous faire mal agir vis-à-vis du prince de Monaco

puisque nous avons cherché à l'apitoyer sur une veuve qui légalement n'en est pas une. »

3. Mme Charles Martini, la veuve d'un avocat à la cour. Voir Cor. X, 306, notes 2 et 4.

4. L'édition imprime « nature », mauvaise leçon. Nous corrigeons d'après l'original.

5. Vers la fin de la lettre au même que nous datons du *mercredi 3 juin 1914*, ci-dessus, Proust promet d'envoyer à Straus un passage de Brissaud sur la cure du zona. M. Straus a eu le temps de commencer à suivre le traitement recommandé.

146

A JACQUES RIVIÈRE

[Vers le début de juillet 1914]¹

Cher Monsieur

Je vous remercie infiniment de votre lettre². N'envoyez pas la *Revue*³ à Willy. Il a déjà parlé plusieurs fois de *Swann* et c'est beaucoup trop⁴. Je lui adresserai moi-même les numéros qu'il désire lire mais en m'arrangeant pour qu'il n'en parle pas.

J'ai retrouvé l'article de Maurice Rostand. De tous ceux qui ont été écrits sur mon livre, c'est peut-être celui ou l'un des deux ou trois, dont la ridicule exagération me choque le plus⁵. Mais je tiens à vous l'envoyer pour que vous ne donniez pas une acception qu'elle ne comporte pas à la note malveillante du (je ne me rappelle plus le nom du journal dont vous m'aviez adressé la coupure)⁶.

Je vous demande pardon de ne vous écrire que ces quelques lignes. L'état physique où je suis ne me permet pas de prolonger cette lettre où j'aurais tant aimé causer un peu avec vous et où je suis malgré tout heureux de pouvoir vous redire la vivacité de mon amical attachement [.]

Marcel PROUST.

1. φ Riv 18-20 (n° XII); édition de 1976, p. 40 (n° 12). L'allusion aux extraits de l'œuvre de Proust qui ont paru dans « les numéros » (au pluriel) de la *Nouvelle Revue Française* (note 3 ci-après) semble situer cette lettre au moment où paraît le second de ces numéros : vers le début de juillet 1914.

2. La lettre de Rivière en question n'a pas été retrouvée.

3. Allusion aux numéros des 1^{er} juin et 1^{er} juillet de la *Nouvelle Revue Française*, où viennent de paraître les extraits de l'œuvre de Proust.

4. Henry Gauthier-Villars avait en effet fait paraître, sous la signature de « Willy » un écho sur l'article de J.E. Blanche sur *Swann*, dans le *Sourire* du 21 mai 1914 (cf. *Alden*, p. 174, n° 86). Nous retrouvons également, dans le *Sourire* du 18 juin 1914, à la rubrique « A la Flan », un assez long article de Willy qui commence ainsi :

« Les Treize m'apprennent que la *N. R. F.* publie des fragments de la suite que M. Proust va donner à son prodigieux « Du côté de chez Swann », qui est bien ce que j'ai lu de plus vrai, de plus hallucinant aussi.

« Accoudé à son balcon, cet idéaliste forcené se regarde passer, s'observe avec une géniale clairvoyance, rêve... Puis il referme la fenêtre, s'installe devant sa table recouverte d'une grande feuille de papier blanc sur laquelle il dépose un cœur d'homme palpitant encore – celui de Swann ? le sien ? – et le dissèque fibre à fibre, suivant, avec une âpre minutie, au travers d'une lentille grossissante, venant de chez l'opticien Spinoza, les traces laissées par le poison de la jalousie. Il réfléchit encore, sur lui-même, sur les innombrables résonances que son penser éveille, sur tel site que chérissait son enfance pensive, site qui n'exprime en rien « un indiscret stoicien », car loin d'émonder, M. Proust se garde de réduire jamais une impression en ses éléments objectifs. C'est proprement son charme.

« Francis de Miomandre déclare qu'en un temps pourtant fertile en miracles psychologiques, d'Amiel à Meredith, nul ne s'est montré si aigu dans l'étude de l'âme enfantine, si cruel dans l'étude de l'âme de l'homme [...] » – Cf. Cor. IV, 70, note 3.

5. Voir, au sujet de l'article de Maurice Rostand, la note 5 de la lettre 5 à Grasset.

6. Nous ne trouvons pas la « note malveillante » dont il est question ici.

147

A ROBERT DE FLERS

[Début de juillet 1914]¹

Mon cher Robert

J'ai pensé, avec une profonde reconnaissance, à ta proposition². Et j'ai changé d'avis. Si depuis notre téléphonage tu as gardé la même intention, tu peux annoncer une nouvelle de moi sous celui de ces trois titres que tu préféreras

*Odette mariée*³

ou : *Les goûters de Gilberte*

ou : *Les intermittences du cœur*.

Tu en seras quitte si ton journal est trop encombré, pour ne pas la publier⁴.

En tous cas, à tout hasard, je serai prêt pour la date que tu me fixerais.

Je te remercie de tout cœur[.]

Ci-inclus le petit écho sur la *N. R. F.*⁵

1. 00 Coll. M. le marquis de Flers. Le texte de l'écho que Proust a joint à cette lettre semble indiquer qu'il l'a rédigé au *début de juillet 1914* (note 5 ci-après); il a dû écrire cette lettre vers le même moment. Voir aussi la note 3.

2. Allusion à la réponse du destinataire à la lettre 106, dans laquelle Proust demandait à faire n'importe quoi, ne fût-ce que « les chiens écrasés » dans *Le Figaro*.

3. C'est le titre choisi. *Le Figaro* du 15 juillet 1914 annonce, en première page, sous le titre *Les feuilletons du « Figaro »*, son intention d'offrir au public « un ensemble d'ouvrages d'un mérite littéraire de plus en plus grand », qu'on publierait en feuilleton. Cette annonce fait savoir qu'on publiera, dans les mois prochains, parmi d'autres œuvres, *Les Chevaux d'Elberfeld*, par Maurice Maeterlinck, *Le Fossé de Vincennes*, par Georges Ohnet. Et :

« — Une longue nouvelle de l'auteur de ce beau et grand livre : *Du côté de chez Swann* :

« ODETTE MARIÉE

« par M. Marcel Proust [...] »

4. Cette « nouvelle » — qui devait être plutôt un long extrait ou un montage de la section intitulée *Chez Mme Swann* — ne paraîtra pas dans *Le Figaro*, sans doute à cause de la guerre.

5. Proust a joint à sa lettre, ainsi qu'il l'annonce, le texte que voici :

« *La Nouvelle Revue Française* continue dans son numéro de Juillet la publication, commencée par elle le mois dernier, d'importants fragments du prochain livre de M. Marcel Proust, *Le Côté de Guermantes*. »

Il a commencé une phrase, qu'il a barrée : « Ce livre sera le d » ; il voulait sans doute dire que son prochain livre serait le deuxième volume d'*A la recherche du temps perdu*. — Nous ne trouvons pas cet écho dans *Le Figaro*, mais une note semblable avait paru dans *L'Intransigeant* du 1^{er} juin 1914, en deuxième page, à la rubrique *La Boîte aux Lettres*.

148

LOUIS BRUN A CLAUDE ROGER-MARX

10 juillet 1914 ¹

Monsieur Claude Roger-Marx ²

54 Rue de Sablonville

Neuilly-sur-Seine

Monsieur,

Nous avons l'honneur de vous informer que nous vous inscrivons pour un exemplaire sur hollande du prochain volume de Monsieur Marcel Proust ³. Si votre souscription portait sur un exemplaire japon au lieu de hollande, veuillez nous en informer.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de nos sentiments distingués,

L. BRUN.

1. cc Archives Grasset, f° 442 du volume 57 de la correspondance journalière.

2. Le destinataire est Claude MARX, dit Claude Roger-Marx (né en 1888), fils de Roger Marx (Cor. XII, 413 note 7). Inspecteur de l'Enseignement du dessin ; il publia des poèmes et des romans à partir de 1921, mais établit sa notoriété surtout par sa critique d'art dans les journaux et revues, par ses monographies de peintres, ses livres d'histoire de l'art et de polémique.

3. Il y a lieu de supposer que cette souscription pour un volume dont le lancement n'a pas encore été entrepris est la conséquence de l'enthousiasme suscité dans le monde lettré et artiste par la publication des extraits du deuxième volume de la *Recherche* dans les numéros de juin et juillet de la *N. R. F.* (voir à ce sujet la lettre de Brun du 5 juin 1914 — lettre 132 supra).

149

A ABEL BONNARD

102 boulevard Haussmann
[Peu après la mi-juillet 1914]¹

Cher Monsieur et ami

Je ne peux vous dire avec quel plaisir j'ai reçu le *Palais Palmacamini*². Un plaisir qui n'allait pas sans tristesse. Je l'ai tant aimé qu'il a fait vraiment partie de ma vie, qu'il reste lié à des espérances qui se sont évanouies, à un bonheur qui est détruit³.

Vous avez probablement appris – j'en ai tant parlé! – l'admiration que j'avais (que j'ai toujours!) pour ce livre⁴. Et vous n'avez guère dû vous en soucier, ce que je comprends. Vous avez tant d'admirateurs. Mais je ne suis pas tout à fait pareil aux autres. J'admire autant qu'eux les morceaux célèbres qu'ils préfèrent. Mais je leur préfère encore, à ces morceaux parfaits, des pages plus difficiles peut-être à citer, à réciter, parce qu'elles ont quelque chose de volontairement indéterminé, de trop continu pour être arrêté, fixé, de trop vrai pour ne pas déconcerter d'abord par leur simplicité. Combien il y en a de ces pages-là dans la *Vie et l'Amour*⁵. Je sais les médailles parfaites que vous frappez, j'en suis plus amateur que quiconque, il n'y a pas une ligne de vos articles du *Figaro* qui m'ait échappé. Mais un certain sentiment de la vie, presque indéfinissable, et qui n'est qu'à vous, m'émeut davantage⁶ dans vos romans et en fera sans doute un jour le mérite le plus durable.

J'espère que vous n'avez rien changé à la situation finale du *Palais Palmacamini*⁷ qui à mon avis est une des plus belles que je sache dans un roman, cette soudaineté qui est celle des éclosions vraiment vivantes dont la préparation mystérieuse ou le hasard providentiel nous furent cachés⁸. J'espère aussi que la belle fin sur la grève, avec l'insulte des vagues et la tempête

102 L^d Staurman

Cher Monsieur et ami
Je ne puis vous dire au
quel plaisir j'ai reçu le
Polar Polucomini. Un
plaisir qui n'est pas
sans tristesse. Je l'ai
tant aimé q' il a fait
vraiment partie de ma vie,
q' il reste lié à des espérances
qui le m'ont éternisé à un

céleste est restée intacte⁹. Pour Pérouse et l'église tremblante de vent, je n'ai point de doute¹⁰. Là, vous avez l'assentiment de tout le monde et vous avez fait du meilleur vous-même.

Mais à quoi me servirait-il d'essayer – sans y réussir – à faire des livres, si je ne pressentais pas l'art plus mystérieux qui vous sollicite et si ce n'était pas à ces parties moins aisément reconnaissables qu'allait ma prédilection. Je n'ose pas dire mon encouragement, mais je peux dire mon double hommage, car c'est à votre caractère aussi qu'on veut en rendre un quand on voit la pudeur, la réserve, avec lesquelles vous vous refusez à faire saillir, à délimiter trop précisément tant de choses dont la fluidité risque d'échapper et fait pourtant tout le prix. Que de lois d'hydrostatique morale on pourrait tirer de ces livres. C'est du moins ce que j'ai cru quand je les ai lus. J'espère que je n'ai pas été le jouet d'une sorte de charme et que mon sentiment ne changera pas, sans cela il me semblerait que c'est à moi-même que je suis infidèle.

Croyez je vous prie à mes sentiments bien cordialement dévoués [.]

Marcel PROUST.

1. op. Coll. U. Ill. Lettre de remerciement pour un livre paru vers la mi-juillet 1914 : voir la note 2 ci-après. Elle se situe donc *peu après la mi-juillet 1914*.

2. *Le Palais Palmacamini*. Paris, Bibliothèque-Charpentier Eugène Fasquelle, éditeur 11, rue de Grenelle, 1914. – *L'Intransigeant* du dimanche 12 juillet 1914 annonce ce livre, page 2, à la rubrique *La Boîte aux Lettres*, pour paraître « la semaine prochaine ». La *Bibliographie de la France*, III^e partie (17 juillet 1914), p. 2514, annonce qu'il *vient de paraître*. La mise en vente doit donc dater approximativement de la mi-juillet 1914.

3. Proust a dû lire le livre en question quand il a paru dans la *Revue de Paris*, dans les fascicules des 1^{er} et 15 juillet, 1^{er} et 15 août 1912.

4. C'est avec Mme Scheikévitch que Proust avait coutume de parler du destinataire et de ses livres.

5. Roman du destinataire paru au mois de novembre 1913. Voir ci-dessus la note 3 de la lettre 1 à Mme Scheikévitch.

6. Ms : *d'avantage*, mot ajouté en interligne.

7. Le texte du livre est exactement le même que celui de la *Revue de Paris*.

8. Le chapitre XIV et avant-dernier du roman se termine, de façon imprévue, par un geste d'audace impulsif du jeune protagoniste,

Horace de Chintreuil : il ouvre la porte et entre dans la chambre de la jeune femme qu'il aime en secret, sachant qu'elle va partir le lendemain. Nous les retrouvons amants au début du dernier chapitre, intitulé : *Aetatis suae anno XIX ou la seconde naissance*. On y lit : « C'était par l'amour que le jeune homme se connaissait. Son âme avait été délivrée par des baisers : jusqu'alors il s'était cru timide, et il était hardi ; il s'était cru économe, et il se sentait prodigue. Il lui semblait que toutes les étroites qualités où on avait voulu l'enfermer éclataient pour laisser s'épanouir une corolle de défauts superbes. » *Op. cit.*, pp. 273-274.

9. Après avoir vu partir la belle Carla, Horace décide de partir à son tour, le lendemain, et de passer sa dernière journée à Ostie pour saluer le prince Palmacimini. En fait, il s'arrête face à la mer : « Soudain, devant lui, comme une armée, comme un peuple, il vit la mer. Il courut à elle, à travers le sable sec où l'on enfonce, jusqu'au sable mouillé qui résiste sous le pied, et ne s'arrêta qu'*insulté par l'écume*. » Et, plus loin : « Une *tempête céleste*, plus subtile et plus effarée que celle des vagues, remuait l'air. » *Op. cit.*, pp. 270-272. Nous soulignons.

10. Allusion au chapitre VIII, où le prince Palmacimini revient dans son vieux palais de Pérouse : « Au loin, de l'autre côté de la plaine, Assise, au bas de sa grande et douce montagne, semblait mûrir, tandis qu'à pic au-dessous de la ville, s'étendait le faubourg où la grosse *église* de San-Domenico, encore toute *vibrante de vent*, avait l'air prête à se balancer comme un vaisseau dans un port. » *Op. cit.*, page 124. Nous soulignons. Cette phrase doit rappeler à Proust sa description de l'église de Criquebœuf, qu'il nomme Carqueville dans son roman : *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, I, 715. Cf. Cor. V, 302, note 14 ; Cor. XI, 269, note 8.

150

LOUIS BRUN A ANDRÉ BILLY

20 juillet [1914]¹Monsieur André BILLY²

13 rue de Seine

Mon cher ami,

Vous seriez bien aimable de faire un petit écho sur le prochain ouvrage de Marcel Proust que nous devons publier en Novembre³. La *Nouvelle Revue Française*, sous le titre de « A la Recherche du Temps perdu » vient de faire p[ar]aître dans ses deux derniers numéros, de très longs extraits⁴, et *Le Figaro* prochainement, sous le titre de « Odette Mariée », donnera de nouveaux extraits⁵ ; cela ne constituera pas cependant le livre qui contiendra plus de matière que le premier. Le titre en sera « A

la Recherche du Temps perdu » Du [*sic*] côté de Guer-
mantes.

S'il vous était possible d'en faire un écho à L'Homme
libre⁶ également, vous me feriez le plus grand plaisir.

Tous mes remerciements et cordialités.

L. BRUN.

1. cc Archives Grasset, f° 118 v° du volume 58 de la correspondance
journalière. *Boillat*, p. 188 (Fragm.).

2. Le destinataire est André Billy, romancier et journaliste, né à
Saint-Quentin (Aisne) le 13 décembre 1882. (*Q.E.V.* 1924). Il était
alors critique littéraire au *Paris-Journal*.

3. Proust étant désormais un auteur de la maison, tous les moyens
publicitaires sont, on le voit, mis en œuvre pour lancer efficacement
son deuxième volume, ce bien avant la date à laquelle il doit paraître.
Cf. la lettre de Grasset du 26 mars 1914, qui prévoyait de commencer
le lancement fin mai-début juin.

4. Voir la note 4 et la note 6 de la lettre 89 à Rivière.

5. Voir ci-dessus la lettre 147 et ses notes 3, et 4.

6. *L'Homme libre*, quotidien dirigé par Georges Clemenceau depuis
le 5 mai 1913. (Pour les avatars de ce journal pendant la guerre, voir
lettre 193 ci-après et sa note 18).

151

LOUIS BRUN A RAOUL AUBRY

20 juillet [1914]¹
Monsieur Raoul AUBRY²
Grand Hôtel
URIAGE

Cher Monsieur,

Allégez votre conscience et surtout votre travail; il
est inutile de parler de tous les livres que je vous ai
envoyés; je l'ai fait pensant que cela vous serait
agréable de les recevoir, mais je tiens surtout que vous
parliez du « Retour dans la Nuit » et de « la Foi
Jurée³ ».

En tous cas ne parlez d'aucun poète, à moins que
vous ayez une raison pour cela, mais prenez pour

principe si vous recevez des volumes de vers de notre maison, de les passer sous silence. Je ne voudrais pas vous ennuyer avec ce genre de littérature, qui malheureusement aujourd'hui ne plaît à personne. De mon propre chef, je ne vous ai jamais envoyé un volume de vers.

Dans un de vos prochains courriers littéraires, ne pourriez-vous pas parler de Marcel Proust⁴. Vous avez apprécié à sa valeur le premier volume⁵, et je suis sur [sic] que le deuxième que nous lancerons en Novembre « Du côté de Guermantes » [sic] vous plaira aussi. La *Nouvelle Revue Française* a donné deux très longs fragments, peut-être 200 pages du volume, et *Le Figaro* prochainement sous le titre de « Odette Mariée » va donner un long fragment sous la forme de nouvelles⁶, mais ces nouvelles dureront bien un mois. Ce sont ces deux choses-là pour lesquelles je vous demanderais, si cela ne doit pas vous ennuyer un petit entrefilet.

Croyez-moi, votre bien cordialement dévoué.

L. BRUN.

1. cc Archives Grasset, f° 123 r°-124 v° du volume 58 de la correspondance journalière.

2. Le destinataire, Raoul Aubry, est critique littéraire au *Temps*.

3. *Le retour dans la nuit*, roman de Martial Piéchaud, paru vers le 19 juin 1914 (*B. F.*, III^e partie, 12 juin 1914, p. 2022-23, et 19 juin 1914, p. 2142-43). *La foi jurée*, roman d'Auguste Bailly, paru vers la fin mai 1914 (*ibid.*, 29 mai 1914, p. 1834-35).

4. Voir la lettre 150 et sa note 3.

5. L'article que le *Temps* avait consacré à *Du côté de chez Swann*, à son apparition en 1913, avait été écrit par Paul Souday, dans les termes négatifs (voire ironiques) que l'on sait (voir Cor. XII, lettres 188 et 191). Nous ne savons pas où Raoul Aubry aurait pu parler positivement de *Swann*.

6. Voir lettre 147, et ses notes 3 et 4.

152

LOUIS BRUN A J.J. BROUSSON

20 juillet [1914]¹
 Monsieur J.J. BROUSSON²
 10 rue Leregrattier³

Mon cher ami,

Pourriez-vous nous rendre le service de donner au *Gil Blas*, à la rubrique des livres, une petite information sur le nouveau livre de Marcel Proust, qui paraîtra sous le titre de « A la recherche du Temps perdu, Du [sic] côté de Guermantes ».

Vous pourriez dire que la *Nouvelle Revue Française*, a publié de longs extraits, et que sous le titre « d'Odette Mariée » *Le Figaro* va donner de nouveaux fragments⁴. L'ouvrage paraîtra en Novembre prochain.

Avec tous mes remerciements, je vous prie de croire mon cher ami, à mon cordial dévouement.

L. BRUN.

1. cc Archives Grasset, f° 127 du volume 58 de la correspondance journalière.

2. Le destinataire est Jean-Jacques Brousson, né en 1878, chroniqueur au *Gil Blas* (*Ann. Presse* 1914, p. 922). Il fut plus tard critique littéraire à *Excelsior* (*Q.E.V.* 1924, p. 127).

3. *Sic*.

4. Voir ci-dessus les lettres 147, 150 et 151.

153

LOUIS BRUN A MARCEL PROUST

Pneumatique

21 juillet [1914]¹
 Monsieur Marcel PROUST
 102 Bd Haussmann

Cher Monsieur,

Laissez-moi vous dire tout d'abord que j'ai été très peiné de votre coup de téléphone d'hier. Je suis navré que

l'imprimeur n'ait tenu aucun compte des ordres que je lui avais donnés², mais à ce sujet, ne prenez pas la peine de corriger vos épreuves, renvoyez-les-moi telles qu'elles sont, avec une simple indication, et je vous ferai tenir de nouvelles épreuves, telles que vous les désirez, et sur lesquelles vous pourrez travailler aisément.

Pour la seconde question touchant le tirage de « Du côté de chez Swann », je ne puis que vous confirmer ce que je vous ai dit hier au téléphone; nous marchons avec la cinquième édition, mais elle touche à sa fin³. Cependant, comme nous entrons en morte saison, je crois que les deux cents exemplaires qui nous restent en magasin et provenant en grande partie de retours de libraires seront suffisants pour attendre la rentrée et au moment du lancement de « Du [sic] côté de Guermantes » nous ferons alors un nouveau tirage de « Du côté de chez Swann » beaucoup plus important et nous ferons bloc des deux volumes.

Vous verrez très prochainement dans le Temps, le Gil Blas, Paris-Midi et l'Homme libre, l'information concernant la nouvelle du Figaro et l'extrait de la Nouvelle Revue Française⁴. Aux Débâts [sic], où il n'y a pas de rubrique de ce genre, je vais m'informer et comme je dois voir Chaumeix très prochainement, je lui demanderai aimablement d'en parler⁵.

Faites-moi part de toutes vos objections et de tous vos désirs, je m'y conformerai dans la plus large mesure, mais je ne voudrais pas qu'il y ait entre nous quelque malentendu, surtout en l'absence de Grasset⁶. Je sais trop combien il tient à vous, et quel est son désir d'obtenir de grands résultats avec votre œuvre, témoins ses lettres du 30 Avril et du 4 Mars derniers⁷, et je ne me consolerais pas d'être inférieur à ma tâche.

Veillez croire, cher Monsieur Proust, à mes plus dévoués sentiments.

L. BRUN.

1. cc Archives Grasset, f° 139 r°-140 v° du volume 58 de la correspondance journalière. Boillat, p. 187 (Fragm.).

2. Pour les ordres donnés à l'imprimeur touchant à la composition des épreuves, voir la lettre à Colin que nous citons dans la note 3 de la lettre 132.

3. Cela est confirmé par certaines pièces d'archives de la maison B. Grasset : nous trouvons en effet dans la correspondance journalière la copie d'une lettre adressée le 19 mai 1914 à M. André Delorme, rédacteur littéraire au *Petit Oranais*, à Oran (f° 122 du volume 56) : « [...] Quant au volume de M. Proust « Du côté de chez Swann » il nous est impossible de vous en envoyer un exemplaire l'édition étant presque épuisée; nous vous enverrons un exemplaire du nouveau tirage en octobre prochain au moment du lancement du second volume.

Cependant si je puis dans quelques jours vous en envoyer un exemplaire, je le ferai avec le plus grand plaisir. »

— Les exemplaires de la 5^e édition ayant été envoyés par Colin à la fin d'avril (Cf. lettre 77, note 6), on peut mesurer le succès de *Du côté de chez Swann*.

4. La conversation téléphonique (« d'hier ») ayant eu lieu le 20 juillet, date à laquelle Brun adresse les lettres ci-dessus aux critiques littéraires des principaux journaux (lettres 150, 151, 152), on se demande si l'initiative de cette campagne publicitaire revient à Louis Brun, ou à Proust. L'emploi de l'article défini (« l'information ») indique en tous cas que Proust doit savoir de quoi il s'agit. Pour le *Temps*, voir la lettre 151 à Raoul Aubry; pour le *Gil Blas*, la lettre 152 à Brousson; pour l'*Homme libre*, la lettre 150 à André Billy. « *Paris-Midi* » est-il un lapsus pour le « *Paris-Journal* », où écrivait aussi A. Billy?

5. Brun devait voir — et prit contact en effet avec — M. et Mme André Chaumeix, au sujet d'un ouvrage que Mme Chaumeix voulait publier chez Grasset. Mais dans l'échange épistolaire que nous retrouvons dans la correspondance journalière, de la maison d'édition nous ne voyons pas que Brun ait profité de l'occasion pour glisser un mot en faveur de Proust.

6. Grasset est absent, en effet : rentré de son voyage en Roumanie et Serbie le 20 juin 1914, il reprend la direction de sa maison d'édition le 24. Mais, fatigué et malade, il décide d'avancer la date de ses vacances, et quitte Paris le 30 juin, prévoyant de rentrer vers la mi-août, puis pas avant le début de septembre (informations recueillies dans les lettres de cette période conservées dans les volumes 57 et 58 de la correspondance journalière).

7. Lapsus par inversion. Il s'agit évidemment de la lettre dictée à L. Brun le 30 mars (supra, lettre 59) et de celle écrite par Grasset lui-même le 4 avril (lettre 63).

154

A LIONEL HAUSER

102 boulevard Haussmann
26 Juillet [1914]¹

Mon cher Lionel

Peu de temps après le moment où j'ai eu une conversation téléphonique avec toi, j'ai commencé à réduire mes engagements². J'ai vendu mes 200 Utah et mes nombreuses Lena Goldfields³.

Malheureusement tout n'était pas terminé, la faiblesse des cours ne le permettant pas, et le coup de foudre de l'incident austro-serbe⁴ va me valoir (conséquence évidemment peu importante au milieu des malheurs immenses que cela va déchaîner peut-être pour l'Europe, mais c'est au banquier et à l'ami que j'écris, aussi je te demande la permission de me placer un instant à mon point de vue personnel et égoïste quoique je t'assure que ce n'est pas sous cet angle que je considère la situation) va me valoir une liquidation terrible⁵. Je ne peux pas exactement l'apprécier mais je ne voudrais pas risquer à la dernière heure de ne pas avoir chez moi les fonds nécessaires pour faire face à mes engagements.

Tu serais donc bien gentil de regarder la liste des valeurs que j'ai chez M. Warburg et d'en faire vendre pour une vingtaine de mille francs dans ce qui te paraît le moins déprécié. Si tu trouvais plus avantageux pour moi que je demande à M. M. Warburg un prêt sur titres, il est probable (je n'en sais rien mais je le suppose) qu'ils font ce genre d'opération. Tu te rendras compte de ce que tu trouves le plus pratique et le meilleur.

Je me souviens qu'au téléphone tu m'avais dit « Mais dans le cas possible d'une conflagration européenne⁶. »

26 July 1922
Hansmann

Mon cher Lionel

Pu or temp après le moment
où j'ai eu une conversation
téléphonique avec toi, j'ai
commencé à rédiger mes engage-
ments. J'ai rendu mes 200 Watts
et mes unobells Lene Goldfields.
Malheureusement tout n'est pas
terminé, le futur de Louis ne
peut être fixé, et le coup de fondus

J'entends encore ta voix et je lui trouve un accent prophétique. Tu avais vu plus loin que les diplomates et les hommes politiques et j'avoue que je serais bien heureux que tu te fusses trompé et de ne pas avoir à te délivrer ce certificat de perspicacité⁷.

Ton ami dévoué et reconnaissant

Marcel PROUST.

1. oφ Coll. U. Ill. Lettre datée de la main de Proust du « 26 juillet » ; elle est de 1914, comme l'indiquent les allusions aux événements du moment.

2. Hauser a dû téléphoner à Proust avant ou vers la mi-juin 1914 : c'est le 16 juin que Proust donne ordre à Nahmias de vendre « la Léna » (cf lettre 142) ; le 23, il annonçait aussi à MM. Weillhoff et Neustadtl, son désir de réduire ses engagements (cf lettre 144).

3. Voir à ce sujet la lettre 142 à Nahmias.

4. Allusion à l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand d'Autriche, héritier du trône de l'empire d'Autriche-Hongrie, événement survenu à Sarajevo, en Serbie, le 28 juin 1914. Le 23 juillet, l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie provoqua de vives craintes de guerre.

5. A la fin du mois, l'agent de change fait payer une « différence » qui correspond à la perte de valeur des actions achetées à terme. Cette « liquidation » de juillet sera considérable pour Proust à cause de l'effondrement des cours, et de l'énormité des spéculations qu'il a entreprises.

6. Des craintes de guerre se sont manifestées à Berlin et à Vienne vers le moment de la fête nationale du 14 juillet. Ainsi, la conversation téléphonique qu'Hauser a eue avec Proust semble se situer vers le 14 juillet, ou peu de jours après. Du reste, *Le Figaro*, du samedi 18 juillet 1914 publie, en deuxième page, en petits caractères, un article sous le titre : *A l'Étranger/Les Affaires d'Orient/Bruits de mobilisation*, affirmant : « On parle de mobilisation en Italie, en Autriche-Hongrie et en Serbie ; et, en Italie surtout les journaux donnent force détails. Ils considèrent comme certaine une concentration de troupes sur les côtes de l'Adriatique, et certains, comme le *Giornale d'Italia*, font prévoir l'envoi d'une division navale à Durazzo et à Vallona.

« A Budapest, on annonce formellement la convocation de plusieurs classes de la réserve en Serbie, où l'armée serait déjà presque sur un pied de guerre. Ces nouvelles ont pris une telle consistance que les gouvernements ont cru nécessaire de les démentir, et des notes publiées à Rome et à Belgrade les déclarent absolument dénuées de fondement. » C'est seulement dans *Le Figaro* du 22 juillet 1914, qu'à la rubrique du *Courrier de la Bourse*, Louis Aubert avoue : « Le vent continue à souffler en tempête et les cours s'effondrent sans rencontrer la moindre résistance.

« Une coïncidence diabolique – si diabolique même que quelques-uns refusent de la croire fortuite – veut qu'au moment où des paroles pacifiques et rassurantes sont échangées à Péterhof, Vienne affecte de croire à l'imminence d'un conflit austro-serbe. Comme je l'ai dit hier

[sic], d'après les télégrammes de certains correspondants financiers viennois, la Ballplatz aurait l'intention de faire très prochainement une démarche extrêmement énergique pour mettre fin aux velléités d'expansion des agitateurs panserbes.

« La crainte des complications [...] a déterminé une première panique à la Bourse de Vienne, il y a une huitaine de jours. Nous n'en avons pas tenu compte parce que cela se passait pendant le chômage de la fête nationale, mais l'émotion fut telle à Berlin que, dès le milieu de la semaine dernière, la Dresden Bank crut devoir aviser ses clients de liquider leurs engagements spéculatifs.

« Les détestables séances d'hier et d'aujourd'hui à la Bourse de Paris sont donc dues à une sorte de choc en retour assez compréhensible, bien que dans les milieux officiels on ne partage pas les craintes des correspondants viennois. [...] »

7. Hauser, étant le représentant d'une maison de banque allemande, pouvait se renseigner mieux qu'un autre sur le mouvement de l'opinion à Berlin et à Vienne.

155

A LIONEL HAUSER

[Seconde quinzaine de juillet 1914]¹

Mon cher Lionel

Tu serais bien gentil de demander à M. M. Warburg de m'envoyer d'urgence en chèque (ils procèdent souvent ainsi) le montant de ce qu'ils ont à mon crédit en compte courant².

Tu dois me trouver le plus insupportable des hommes, car moi, si faible client de M. M. Warburg, je t'embête autant à moi tout seul, que dix clients sérieux qui auraient là-bas des millions. J'espère que ma propre sévérité pour moi-même t'inclinera à l'indulgence et je t'envoie l'expression de mon amitié reconnaissante et dévouée [.]

Marcel PROUST.

1. φ Coll. M. Georges Alphanéry. Lettre écrite apparemment au moment où Proust réduit ses engagements (note 2 ci-après); elle doit donc dater de la *seconde quinzaine de juillet 1914*.

2. Voir ci-dessus la lettre du même au même que nous datons du *26 juillet [1914]*, et sa note 6.

156

A LIONEL HAUSER

[Vers le mardi 28 juillet 1914]¹

Mon cher Lionel

Je suis véritablement désolé de te déranger sans cesse, surtout si tu es encore dans ta villégiature où je suppose tu préférerais oublier un peu qu'il y a une bourse.

On me dit que mes prévisions pour la liquidation sont ridicules, que l'écart des cours sera plus du double de ce que je croyais². Pour commencer hier M. Léon m'a fait demander de lui verser 13 000 francs pour l'Ural Kaspien à Londres³, et aujourd'hui le Crédit Industriel (mais je ne veux pas t'ennuyer de ces détails et de plus je préfère passer sous silence ce dernier qui m'attirerait de ta part de trop justes critiques⁴.

Mais enfin pour ne pas risquer de passer pour insolvable je crois qu'il serait hélas nécessaire que M. M. Warburg (qui viennent de m'annoncer, grâce à ta bonne dépêche, un chèque de 20 000)⁵ vendent encore pour 25 ou 30 000 de valeurs. Comme les différences ne sont exigibles que le 3 ou le 4, ils pourraient ne pas trop se hâter pour ne pas perdre la chance d'une Bourse meilleure si les circonstances s'arrangeaient un peu. Mais, d'autre part, le temps de toucher leur chèque (d'autant plus que quand j'ai de trop fortes crises je n'ai mon courrier que le soir), il vaut peut-être mieux ne pas tarder pour ne pas avoir l'agitation le jour de l'échéance arrivé de me demander si j'aurai l'argent à temps.

Heureusement encore que grâce à tes conseils⁶ j'avais commencé de réduire mes engagements, sans cela qu'est-ce que cela serait. Mais enfin ce n'était qu'un commencement je n'avais encore vendu que la Lena et l'Utah⁷, mes ordres sur une quantité formidable de

Doubowaïa⁸ n'avaient pu être exécutés faute de transactions, et la « Leçon de choses » que je reçois a la rudesse d'un châtiment biblique.

Si encore cela pouvait m'empêcher un peu de penser au pauvre ami que j'ai perdu, tombé en mer avec son aéroplane⁹, mes ennuis d'argent¹⁰ auraient presque du bon. Mais je me rends compte aussi bien que si j'étais Bergson, que le champ de la conscience a plusieurs plans et qu'on peut penser à plusieurs choses à la fois, car mon chagrin ne disparaît nullement quand je pense aux différences à payer.

Tu m'avais demandé de te dire en quoi consistait mes engagements, cela ne sert plus à rien puisque je suis « *in profundis*¹¹ »; mais je te le raconte en manière de *mea culpa*.

Chez Léon	600 Ural Kaspian
	1 000 North Caucasian
	500 Spassky
Chez Weillhof Neustadt ¹²	650 Spassky
	300 Chino

Au Crédit Industriel une ouverture de crédit de 218 000 francs à cause de laquelle ils me réclament sans cesse de l'argent le *gage* se dépréciant au fur et à mesure que les cours baissent. Cette ouverture de crédit m'a servi à acheter ce stock énorme de Doubowaïa que j'ai donné l'ordre de vendre. Inutile¹³ de te dire que ces engagements ainsi que l'ouverture de crédit sont infiniment antérieurs à notre conversation téléphonique et que je n'ai rien racheté depuis mais vendu¹⁴.

D'autre part j'ai chez eux à terme (et je pense que l'ouverture de crédit est pour une part la couverture de ces engagements) 200 Tramways de Mexico, 200 Spassky, 200 Carpet et 100 Malacca (ou 100 Carpet et 200 Malacca je ne sais plus).

Je ne crois pas que jamais pécheur au confessionnal ait lâché plus rude aveu. Je ne te raconte cela que pour ma mortification puisque naturellement on ne peut plus rien vendre¹⁵. Je crois du moins qu'il faut attendre. Cela baissera peut-être encore¹⁶.

Ton ami reconnaissant et très bête

Marcel PROUST.

1. οφ Coll. U. Ill. L'allusion au chèque de 20 000 francs dont Proust vient de recevoir l'annonce de la maison Warburg (note 5 ci-après) semble situer cette lettre *vers le mardi 28 juillet 1914*. Voir aussi les notes 2, 6 et 15.

2. Allusion, semble-t-il, aux 20 000 francs dont il est question plus loin. Voir la note 5 ci-après.

3. Valeurs sur lesquelles Proust avait fait une spéculation avec deux de ses amis au mois de février. Voir ci-dessus, à ce sujet, la lettre 37 à Nahmias et sa note 4.

4. Il s'agit de l'ouverture de crédit sur laquelle Proust s'explique plus loin. — Ms : la parenthèse n'est pas fermée.

5. Il s'agit du montant des valeurs vendues après la demande adressée à Hauser par Proust dans sa lettre du *26 juillet* ci-dessus. Dans sa lettre à M. M. Warburg datée du *31 juillet 1914*, il accusera réception d'un chèque de 20 000 francs « que vous m'aviez adressé le 27 juillet ».

6. Voir à ce sujet la lettre du même au même datée du *26 juillet 1914*, ci-dessus, et sa note 2.

7. Voir ci-dessus la lettre 142 à Nahmias au sujet de la vente des actions de Lena Goldfields. L'autre valeur est Utah Copper.

8. Voir à ce sujet Cor. XI, 232, et 233, note 5.

9. Allusion à l'accident d'Agostinelli, survenu le 30 mai.

10. Ms : *d'argent*, mots ajoutés en interligne.

11. Citation du psaume de la Pénitence : *Ancien Testament, Psaumes, CXXIX ou CXXX : De profundis clamavi ad te, Domine* (Des profondeurs, je t'invoque Seigneur).

12. *Sic*. Il s'agit de la maison Wellhoff, Neustadtl et C^{ie}.

13. Ms : phrase ajoutée en marge de la liste des actions achetées à terme.

14. Voir, au sujet de cette « conversation téléphonique » la lettre 154 du même au même et sa note 2.

15. *Le Figaro* du 26 juillet 1914, page 8, sous le titre *Panique hier à la Bourse*, signale que, devant la panique de la Bourse, les responsables « ferment le marché », c'est-à-dire, annulent toutes les opérations faites et celles à venir.

16. Ms : deux phrases ajoutées en interligne.

157

A ROBERT DE FLERS

[Le mercredi 29 juillet 1914]¹

Mon cher Robert

Ne connaissant pas les fils du pauvre et cher Calmette², c'est à toi que j'adresse, au moment où j'apprends le verdict, l'expression de mon indignation douloureuse³. Si tu avais l'occasion de la transmettre à la famille (particulièrement au médecin Inspecteur avec qui j'ai été indirectement en relations et qui a été charmant pour moi)⁴ j'en serais très heureux. Je devine ta peine et je la partage de tout mon cœur [.]

Ton

Marcel PROUST.

1. op Coll. M. le marquis de Flers. Cette lettre doit dater du mercredi 29 juillet 1914 : allusion au « verdict » et la note 3 ci-après.

2. Gaston Calmette avait deux fils : Édouard et Henri Calmette.

3. *Le Figaro* du mercredi 29 juillet 1914 publie, en première page, un article intitulé *L'Acquittement*, qui commence ainsi : « Le plus énorme scandale de notre époque vient de couvrir de boue et de sang la République radicale.

« Mme Caillaux a été acquittée par le jury parisien. [...] » – Voir aussi le *Journal des Débats*, 30 juillet, p. 1, *L'Acquittement*. – Le nom de « M. Marcel Proust » figure dans *Le Figaro* du 1^{er} août 1914, page 2, sur une liste de personnes ayant exprimé leur indignation devant cet acquittement.

4. C'est par l'intervention du docteur Émile Calmette, frère du directeur du *Figaro*, et directeur du service de santé du Gouvernement militaire de Paris, que Proust avait obtenu, en 1911, d'avoir son nom rayé des cadres de l'armée. Voir Cor. X, 347.

158

A LIONEL HAUSER

[Le jeudi 30 juillet 1914]¹

Mon cher Lionel

Post-scriptum à ma lettre². On dit que la liquidation serait reportée à fin août³... Dans ce cas il serait inutile (si ce n'est pas encore fait) que M. M. Warburg vendent tout de suite ce nouveau paquet. A moins que tu ne juges que cela vaut mieux. Tu es bien placé pour apprendre des premiers s'il y aura ou non des différences à payer le 1^{er} août.

Ton bien reconnaissant

Marcel PROUST.

1. op Coll. U. III. Ce billet doit dater du *jeudi 30 juillet 1914* : allusions à la lettre précédente du même au même, que nous situons *vers le mardi 28 juillet 1914* (note 2 ci-après), à la nouvelle de la liquidation « reportée à la fin Août » (note 3).

2. Allusion à la lettre du même au même, que nous situons *vers le mardi 28 juillet 1914*, où Proust donne l'ordre de vendre « encore pour 25 ou 30 000 » [Francs] des valeurs qu'il possède chez Warburg, ordre qu'il voudrait révoquer « si ce n'est pas encore fait ».

3. Hauser répondra à ce sujet, dans sa lettre datée du *30 juillet 1914* : « A la Bourse d'aujourd'hui le comité a, en effet, décidé de reporter à fin Août la liquidation de Juillet. »

159

LIONEL HAUSER A MARCEL PROUST

Le 30 juillet 1914¹

Mon cher Marcel,

Rentré à Paris depuis ce matin par suite des mauvaises nouvelles politiques, je me suis empressé de télégraphier à

Messieurs Warburg de faire vendre pour 30.000 francs de tes valeurs et de te remettre ce montant dans la forme usuelle².

A la Bourse d'aujourd'hui le comité a, en effet, décidé de reporter à fin Août la liquidation de Juillet. Malheureusement ma dépêche étant partie, je n'ai plus pu donner contre ordre³. Il faudra donc que tu te résignes à conserver pendant un mois 30.000 francs liquides, ce qui n'est pas un bien grand malheur, étant donné surtout que les valeurs qu'on aura vendues auraient pu continuer à baisser pendant ce mois-là.

Je souhaite de tout mon cœur que tes positions deviennent meilleures pour la liquidation de fin Août, mais ce n'est pas encore les nouvelles d'aujourd'hui qui laissent prévoir une détente. Attendons donc les événements, c'est la seule chose qui nous reste à faire.

J'ai lu ta confession avec beaucoup d'intérêt. Je me garderai bien de te faire des reproches, étant donné surtout que tu as été suffisamment puni par les événements. Comme d'autre part le marché à terme a été supprimé, il ne servirait à rien de te conseiller de vendre en ce moment. Je t'engage toutefois à passer pour zéro dans ton inventaire les différentes valeurs dont tu es encore acheteur en liquidation et de voir si avec les revenus de celles qui te restent tu as encore de quoi vivre. Dans le cas contraire je crois que tu agirais sagement en sauvant ce que tu peux encore sauver. Ceci, toutefois, est une simple opinion et je ne t'engage à la suivre que si elle répond également à ton sentiment.

Bien à toi

[Lionel Hauser]

1. cc Coll. U. III.

2. Proust avait donné l'ordre de vente pour cette nouvelle réalisation de valeurs chez Warburg dans sa lettre 156 ci-dessus, sa lettre de « confession ».

3. Hauser a donc reçu le post-scriptum à la première lettre, disant qu'il serait « inutile » de vendre « ce nouveau paquet », — mais trop tard pour arrêter l'ordre de vente déjà télégraphié.

160

A MESSIEURS WARBURG

102 boulevard Haussmann
31 juillet 1914¹

Messieurs

J'ai l'honneur de vous accuser réception d'un chèque de 20 000 francs (vingt mille francs) que vous m'avez adressé le 27 Juillet².

D'autre part je joins à cette lettre le reçu, préparé par vous d'un chèque de 30 000 francs que j'ai reçu ce jour³. Pour le premier chèque (celui de 20 000) je ne crois pas que vous aviez joint une formule de reçu. En tout cas je n'ai pu la trouver et espère que cette lettre est un reçu suffisant.

Veuillez agréer, Messieurs, avec mes sincères remerciements, mes salutations les plus distinguées [.]

Marcel PROUST.

1. op Coll. U. III. LR 105-106 (n° 37). La date et l'adresse sont inscrites de la main de Proust. Lettre non transmise au destinataire. Voir la note 3 ci-après.

2. Il s'agit des 20 000 francs réalisés sur la vente de valeurs pour laquelle Proust avait donné ordre dans sa lettre à Hauser datée du 26 juillet [1914].

3. Une formule de reçu, imprimée en allemand, est jointe à la lettre de Proust, indiquant que la maison Warburg, répondant à une demande du 30 juillet, lui envoie la somme de 30 000 francs. Cette somme correspond à une nouvelle vente de fonds chez Warburg, pour laquelle Proust avait donné ordre dans sa lettre 155 à Hauser. La guerre l'empêchera de toucher les fonds de ce deuxième envoi. Proust a signé et daté du « 31 juillet 1914 » ce document, mais Hauser le lui renverra avec la lettre adressée à la banque Warburg, toute communication avec l'Allemagne étant interrompue.

31 Juillet
1914

102 boulevard Haussmann
Messieurs

J'ai l'honneur de vous
adresser en l'acception d'un
chèque de 20 000 francs
(vingt mille francs) que vous
m'avez adressé le 27 Juillet.
D'autre part je joins à cette
lettre le reçu, préparé par vous
d'un chèque de 30 000 francs que j'ai

161

A LIONEL HAUSER

[Le dimanche soir 2 août 1914]¹

Mon cher Lionel

Je te remercie infiniment de ta lettre ². Je sais que sa douceur est sans indulgence mais que sa rudesse n'est pas sans amitié. Je n'ai pas très bien compris, n'étant pas très expert en choses de bourse, ce que tu veux dire par « Tiens pour zéro dans ton inventaire les valeurs dont tu es acheteur et s'il ne te reste pas de quoi vivre, sacrifie-les ³. » Bien entendu ne prends pas la peine de m'écrire un commentaire. Dans les terribles jours que nous traversons tu as autre chose à faire qu'à écrire des lettres et à t'occuper de mes pauvres intérêts qui je te jure me semblent bien dénués d'importance quand je pense que des millions d'hommes vont être massacrés dans une *Guerre des Mondes* comparable à celle de Wells ⁴, parce qu'il est avantageux à l'empereur d'Autriche d'avoir un débouché sur la Mer noire ⁵.

Je viens de conduire mon frère qui partait pour Verdun à minuit ⁶. Hélas il a tenu à être affecté à la frontière même.

Pour revenir à mes valeurs, inutile de me répondre d'autant plus que le marché est suspendu [.] Quand il reprendra je te demanderai ce que je dois en faire et si ta formule signifiait « n'espérer aucun relèvement et les vendre à n'importe quel prix ». Si dans leur liste lamentable et énorme (et d'autant plus lamentable qu'elle est énorme) je n'ai pas fait figurer 200 Tramways de Mexico (mais je crois bien que je l'ai fait) ce n'est pas pour te dissimuler une partie de mes fautes alors que je t'ai tout dit. C'est que je les aurai oubliés. Je crois du reste les avoir cités, mais n'étant pas sûr, la vérité m'a été trop cruelle à t'écrire l'autre jour pour que je risque encore de ne pas te l'avoir dite tout entière ⁷.

Je te remercie encore et te prie de remercier M. M. Warburg du concours que vous m'avez prêté en cette circonstance et ne sachant pas au juste où sont, où vont, quels risques courent, dans cette terrible guerre, tous ceux que tu aimes, sois certain que ma sympathie du plus profond du cœur est avec eux et avec toi.

J'espère encore, moi qui ne suis pas croyant, un suprême miracle qui arrêtera à la dernière seconde le déclenchement de la machine omni-meurtrière. Mais je me demande comment un croyant, un catholique pratiquant comme l'Empereur François-Joseph, persuadé qu'après sa mort prochaine il comparaitra devant Dieu, peut assumer d'avoir à lui rendre compte des millions de vies humaines qu'il dépendait de lui de ne pas sacrifier⁸.

De tout cœur et bien tristement à toi [.]

Marcel PROUST.

Je garderai d'autant plus aisément les 30 000 qu'ils me sont venus aujourd'hui sous la forme d'un chèque sur le Comptoir d'Escompte lequel ne rouvrira plus je suppose d'ici longtemps⁹ (je me figure du moins que telle est une des conséquences du moratorium).

P. S. J'ai bien reçu de MM. Warburg 1° un chèque de 20 000 francs 2° un chèque de 30 000 francs. Pour le second ils m'ont envoyé un reçu tout préparé que j'ai signé. Pour le premier je n'ai pas trouvé de reçu. Aussi en leur envoyant le deuxième reçu des 30 000 j'ai joint une lettre leur disant qu'en dehors de ces 30 000 j'en avais bien reçu 20 000¹⁰.

1. 00 Coll. U. III. Choix 201-203 (n° 91). Proust répond ici à la lettre du destinataire qui porte la date du *30 Juillet 1914* (note 2 ci-après); comme, le 4 août, Hauser accusera réception de cette lettre en la désignant « ta lettre d'hier », il a dû la recevoir le lundi 3 août. Par conséquent, Proust a dû l'écrire dans la *nuît du dimanche 2 au lundi 3 août 1914*. Cf. l'allusion au départ de son frère, et la note 6.

2. Il s'agit de la lettre de Hauser datée du *30 Juillet 1914*, comme l'on voit d'après la citation de la lettre en question. Voir la note suivante.

3. Le destinataire évitera de répondre à ce sujet dans sa lettre du *4 Août 1914*.

4. Allusion au roman de Herbert George Wells intitulé *La Guerre des mondes*, publié en 1900 dans une traduction française par H. D. Davray.

5. Le *Journal des Débats* du 31 juillet 1914 publie, en première page, un éditorial anonyme sous le titre *Le Dessein austro-allemand* qui affirme : « A mesure que se développent les événements, on découvre mieux le grand dessein austro-allemand. Il devient de plus en plus clair que les Cabinets de Vienne et de Berlin avaient choisi avec préméditation, pour frapper un grand coup, le moment où ils croyaient la France et l'Angleterre aux prises avec des difficultés intérieures inextricables. [...] Ils espéraient amuser le tsar avec de vagues protestations de désintéressement territorial et le placer ensuite devant les faits accomplis. Ils auraient ainsi fait coup double : ils auraient réalisé leur plan oriental et dissocié la Triple-Entente. En effet, la Serbie une fois matée, la Roumanie encerclée, la Grèce livrée à la Bulgarie, rien n'aurait plus empêché l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie associées d'installer leur prépondérance définitive de Belgrade à Bagdad. Le commerce austro-hongrois aurait enfin retrouvé sur une partie du marché oriental la place que le commerce allemand lui dispute âprement depuis vingt ans. On se serait partagé les sphères d'influence. [...] » Un éditorial paru le 30 dans le même journal, sous le titre *La Déclaration de Guerre autrichienne*, dénonçait très précisément l'intérêt autrichien de la maîtrise des Détroits : « Il s'agit d'occuper – avec ou sans annexion, suivant les circonstances, – la partie occidentale de la Serbie depuis la frontière entre la Bosnie et l'ancien Sandjak de Novi-Bazar jusqu'au Vardar et à la Bulgarie. [...] A un point difficile à fixer aujourd'hui, la Bulgarie se relierait à l'Albanie du prince de Wied et au territoire occupé par l'Autriche-Hongrie. Celle-ci aurait ainsi une emprise sur Salonique et sur Durazzo, sinon sur Vallona. Liée par un pacte de sang à la Bulgarie, elle encerclerait complètement le Monténégro, la Serbie et la Roumanie. [...] L'Autriche-Hongrie maîtresse des Balkans, c'est l'Allemagne maîtresse à Constantinople et en Asie-Mineure; c'est la question des détroits résolue contre la Russie et les nations occidentales; c'est la Russie rejetée en Asie et l'Europe livrée au germanisme. [...] »

6. Robert Proust fut rappelé le 2 août 1914 à l'activité de l'armée comme médecin-major de première classe affecté à l'hôpital mixte de Verdun. – Archives du Ministère de la Guerre, boulevard Saint-Germain. – Robert-Émile-Sigismond-Léon Proust (1873-1935). – Dans une lettre à Lucien Daudet que nous datons du 14^e mars 1915, Proust dira qu'il n'a pas cessé de penser à la guerre « depuis la veille de la mobilisation où j'ai conduit mon frère à la gare de l'Est [...] » Cah V, 135.

7. Proust n'avait pas oublié de mentionner les valeurs en question : voir ci-dessus la lettre 156 du même au même.

8. Il mourra le 21 novembre 1916. – « François-Joseph I^{er}-Charles, empereur d'Autriche, roi apostolique de Hongrie, roi de Bohême, de Dalmatie, de Croatie, d'Esclavonie, de Galicie, de Lodomélie et d'Illyrie, roi de Jérusalem, etc., archiduc d'Autriche, grand-duc de Toscane et de Cracovie, duc de Lorraine, de Salzbourg, de Styrie, de Charinthie, de Carniole et de Bukovine, grand-prince de Transylva-

nie, margrave de Moravie, duc de la Haute-Silésie, de la Basse-Silésie, de Modène, Parme, Plaisance et Guastalla, d'Auschwitz et Zator, de Teschen, Frioul, Raguse et Zara, comte princier de Habsbourg et Tyrol, de Kybourg, Goritz et Gradisca, prince de Trente et Brixen, margrave de la Haute et de la Basse-Lusace et en Istrie; comte de Hohenembs, Feldkirch, Brigance, Sonnenberg etc., seigneur de Triesse, de Cattaro et de la Marche wende, grand-voyvode de la voyvodie de Serbie etc., etc., Maj. Imp. et Roy. Apostolique etc. » (1830-1916). — *Gotha* 1913, p. 4.

9. Le Comptoir National d'Escompte, 14 rue Bergère. L'oncle maternel de Mme Proust en avait été membre. Voir Cor. II, 62, note 2.

10. Allusion à la lettre à M. M. Warburg datée du « 31 Juillet 1914 ».

162

LIONEL HAUSER A MARCEL PROUST

Le 4 Août 1914¹

Mon cher Marcel,

En possession de ta lettre d'hier, je m'empresse de te renvoyer celle que tu m'as envoyée pour Messieurs Warburg².

Les communications avec l'Allemagne étant interrompues pour tout le monde, je n'ai pas les moyens de la leur faire parvenir.

Si j'ai une fois dans ma vie regretté d'être prophète, c'est bien dans cette occasion.

Ainsi que tu le supposes, la guerre me touche aussi de très près, car le frère de ma femme qui s'est marié il y a dix-huit mois et a une petite fille est parti également pour Verdun. Il est, je crois, au 164^e de ligne. Son nom est Victor Schwenk et c'est un bien charmant garçon.

Je te serais particulièrement obligé si tu voulais en signaler l'existence à ton frère. Ce serait pour sa femme, sa mère et sa sœur un soulagement au milieu de leur douleur, de le savoir sous la protection d'un aussi éminent chirurgien.

Je crois qu'il est inutile de s'attarder sur la question bourse jusqu'à nouvel ordre, car il y a bien des chances pour que la liquidation qui devait avoir lieu fin Août soit reportée jusqu'à la cessation des hostilités.

A toi de cœur [.]

[Lionel HAUSER.]

1. cc Coll. U. III.

2. Il s'agit de la lettre accusant réception des chèques de 20 000 et de 30 000 francs, lettre datée du *31 Juillet 1914*. La lettre d'Hauser explique pourquoi celle de Proust à MM. Warburg est restée parmi les papiers de ce dernier.

163

A HENRI GREFFULHE

102 boulevard Haussmann
[Le samedi soir 8 août 1914]¹

Monsieur,

Je n'aurais pas contracté envers vous une dette de si grande et si douce reconnaissance, que la rosette du Comte Greffulhe ne m'en semblerait pas moins particulièrement méritée et ne m'en serait pas moins infiniment sympathique². Vous êtes du petit nombre de ceux que l'« envie démocratique » a empêchés de montrer complètement avec quel mérite ils auraient pu « servir », et cela sous le simple prétexte qu'ils étaient nés pour « commander ». Mais surtout vous êtes du nombre encore bien plus restreint de ceux que cet ostracisme n'a pas confinés dans un Conservatisme étroit. Votre esprit est resté ouvert aux idées nouvelles et aux causes justes, même quand leurs partisans n'étaient pas de votre parti, même quand c'était à vos ennemis que votre adhésion apportait un allié.

Pour toutes ces raisons (et j'omets volontairement toutes celles qui me la rendent si chère) votre rosette me semble éclatante et belle, comme une rose de Bois

Boudran³. Vous savez que par une faute d'impression dans l'édition de Malherbe, le mot « rosette » qu'il avait écrit, devint le mot « rose ». Si c'est pour que vous ayez bientôt la cravate de commandeur je me réjouirai d'appliquer à votre rosette les vers que je vous rappelais

*Rosette elle a vécu ce que vivent les roses
L'espace d'un matin*⁴.

Veillez agréer Monsieur l'expression de mes sentiments bien respectueux et bien reconnaissants [.]

Marcel PROUST.

Malade et ne pouvant servir quand tous les miens sont à la frontière, ma pensée pourtant ne se détache pas de mes amis d'autrefois notamment de votre gendre que j'aime profondément. J'ai eu la joie de le voir pas très longtemps avant son départ⁵. Que je serais heureux de le voir à son retour ! Et combien je pense à sa femme⁶ ! — Je ne sais si mon cher Reynaldo a appris votre rosette. Moi qui connais si bien ses sentiments pour vous je sens combien elle le rendra heureux.

1. op Coll. Archives Nationales. Lettre de félicitations pour la « rosette » du destinataire (note 2 ci-après). Cette lettre a dû être écrite le samedi soir 8 août 1914.

2. Le *Journal des Débats* du dimanche 9 août 1914 annonce, page 2, à la rubrique *Nouvelles politiques*, que le comte Greffulhe a été promu au grade d'officier de la Légion d'Honneur. *Le Temps* annonce cette même nouvelle à la même date, précisant que le comte Greffulhe, propriétaire agriculteur à Bois-Boudran (Seine-et-Marne) doit sa promotion au ministre de l'agriculture. Proust a pu lire cette nouvelle le samedi soir où ce numéro du journal a paru. Cf. *Almanach national : annuaire officiel de la République française. Pour 1915-1919* (21^e à 22^e années), p. 584. — Henri-Jules-Charles-Emmanuel, 3^e comte Greffulhe (1848-1932), ancien député de Seine-et-Marne (1889-1892), ancien conseiller général. Proust lui a peut-être emprunté quelques éléments pour son personnage du duc de Guermantes.

3. Le château de Bois-Boudran, près de Nangis, en Seine-et-Marne, était l'un des châteaux du comte Greffulhe. — Cf. Cor. VII, 43, note 4.

4. Proust fait ici une sorte de pastiche. Malherbe avait en effet rédigé d'abord ainsi le vers 15 des *Stances à monsieur du Pérrier* :

Et Rosette a vécu ce que vivent les roses.

(Euvres de Malherbe, recueillies et annotées par M. L. Lalanne, Nouvelle édition. Tome premier. Paris, 1862, p. 38. — Cf. Cor. IX, 147, note 8.

5. D'après sa lettre à la comtesse de La Béraudière datée du 31 mai 1914, Proust avait, en effet, fait « une visite d'un instant aux Guiche ».

6. Allusion à la fille du destinataire, Elaine Greffulhe, duchesse de Guiche. Voir Cor. IV, 352, note 11.

164

A MADAME CATUSSE

102, boulevard Haussmann
[Août 1914]¹

Chère Madame,

Si par une *ligne* vous pouviez me dire où est Charles ², si vous avez de bonnes nouvelles de lui, si vous n'êtes pas trop tourmentée, cette ligne-là me serait bien douce.

J'ai eu cette année plus de chagrin et d'ennuis que je n'en peux supporter. Mais mon cœur reste aussi tendrement uni aux amis à la fois lointains et présents.

J'aurais bien voulu savoir aussi où est Jacques Tirman ³. Ma belle-sœur leur a téléphoné, mais n'a pas eu de réponse ⁴. Robert est à Verdun.

Je pense à vous avec une affection infinie, respectueuse et profonde.

Marcel PROUST.

1. * Mme C, 118 (n° 51). La date que l'édition indique pour cette lettre, *Octobre 1914*, doit être erronée car Proust l'écrit de Paris, au moment où les hostilités ont commencé, avant de songer à partir pour Cabourg, et avant le départ de sa belle-sœur (note 4 ci-après). Elle doit donc dater du mois d'*août 1914*.

2. Fils de la destinataire. Voir Cor. III, 250, note 2.

3. Fils de Louis Tirman et de Mme Tirman, née Donckier de Donceel, amis de la famille Proust. Voir Cor. II, 372, note 2.

4. Mme Robert Proust n'est pas encore partie avec sa fille pour Pau. Elle y sera déjà quand Proust adressera à Reynaldo Hahn sa lettre du 30 août 1914.

165

A LIONEL HAUSER

102 boulevard Haussmann
Samedi [15 août 1914]¹

Mon cher Lionel

Pardonne-moi d'avoir tardé à t'écrire. Aussitôt que j'ai eu reçu ta lettre j'ai téléphoné à ma belle-sœur pour la prier de parler de ton beau-frère à son mari². Elle me l'a promis et elle lui écrit à peu près tous les jours. Mais je ne voulais pas t'écrire sans pouvoir te dire que j'avais moi-même écrit à mon frère au sujet de ton beau-frère.

Or jusqu'à aujourd'hui je n'avais pas écrit à mon frère depuis son départ. Voici pourquoi. En quittant Paris il m'avait chargé de faire pour lui quelque chose qui lui importait beaucoup³. Je l'ai fait avec beaucoup d'exactitude mais la réponse qu'on m'avait promise a été beaucoup moins exacte, et chaque jour j'attendais pour écrire à mon frère, ne voulant pas ayant tant attendu, ne pas lui communiquer cette réponse, pour qu'il ne pût croire à de la négligence de ma part. Enfin elle est venue ce matin, ou plutôt tantôt, et j'ai pu aussitôt écrire à mon frère une longue lettre où je lui donne cette réponse et où je lui parle de ton beau-frère, en lui rappelant tes gentilles visites boulevard Malesherbes et la tendre affection que Maman et Papa avaient pour toi. Je n'ai oublié qu'une chose c'est de lui dire que tu étais le fils du grand savant⁴. Mais je le lui dirai dans une autre lettre.

Je te demande pardon de te parler aussi longuement d'une chose aussi insignifiante, d'autant plus que j'espère bien que ton beau-frère n'aura besoin des soins de personne, mais j'ai voulu te raconter en détail l'humble vérité pour que tu ne croies pas à une négligence de mon affection si profonde et si reconnaissante [.]

A toi de cœur [.]

Marcel PROUST.

1. 00 Coll. Philip Kolb. L'original porte, de la main de Proust, la date du « Samedi » et l'adresse; d'une main étrangère, au crayon, celle d' « août 1914 ». Comme Proust répond à la lettre du destinataire qui porte la date du 4 Août 1914, en s'excusant de son retard, il doit écrire *le samedi 15 août 1914*. Voir la note 2 ci-après.

2. Le destinataire avait demandé, dans sa lettre du 4 Août 1914, de recommander son beau-frère à Robert Proust.

3. Robert Proust avait peut-être voulu faire savoir son départ précipité et sa destination à Mme Fournier. On sait que sa liaison avec cette dernière remonte à l'hiver de 1905, moment où sa femme s'était absentée pour emmener leur enfant, malade, dans le Midi.

4. Allusion au père du destinataire, le docteur Philippe Hauser. Voir Cor. VIII, 220, note 20.

166

A MADAME STRAUS

[Peu après le 16 août 1914]¹

Madame

Ne croyez pas que je me sois² désintéressé de vous tous. Le sort de Jacques était naturellement ce qui me préoccupait le plus, d'abord parce que c'était ce qui devait vous préoccuper le plus. J'ai demandé à M^e de Pierrebouurg ce qu'il faisait, et par sa réponse (elle m'écrit qu'il est attaché à une ambulance) j'espère qu'on peut être à peu près tranquille³. Encore voudrais-je bien savoir où est l'ambulance et je n'ose pas récrire à M^e de Pierrebouurg et je suis provisoirement seul chez moi mon valet de chambre étant mobilisé ce qui m'empêche d'envoyer chez vous⁴. Si l'ambulance est à Paris je crois qu'on peut être tranquille.

Mon frère est aide major mais à Verdun ce qui n'est pas hélas très rassurant. Madame de Pierrebouurg me disait que vous vouliez revenir à Paris. Moi j'aimerais le quitter. Au début j'y restais à cause de ma belle-sœur et de sa fille, craignant que Paris ne fût envahi. Mais depuis l'entrée en scène de l'Angleterre et de la Belgique⁵ cela me semble si improbable que les Allemands

puissent venir à Paris que je n'aurais pas grand scrupule à en partir.

Quant à vous je ne sais s'il est très prudent que vous restiez à Trouville. Je crois que oui. Mais j'ai lu l'autre jour que le Général Vaissière avait demandé à occuper à Bénerville l'observatoire de Santos Dumont ⁶. Peut-être cela signifie-t-il (mais je n'en sais absolument rien) que des navires allemands pourraient se risquer par là. Et alors vous êtes bien près de la côte, bien en vue. Je crois que ma crainte est absolument chimérique mais vous devriez vous renseigner. (J'aurais voulu savoir où est Horace Finaly, s'il n'est pas à la frontière mais ne prenez pas la peine de vous en informer, je vais écrire à sa mère ⁷.)

Pozzi a été absolument charmant pour moi ⁸. Il me semble que je suis deux fois plus loin de vous que d'habitude et en effet ce sont ⁹ les distances d'autrefois. Mais je suis calmé, dans cette grande angoisse pour tous, de penser qu'aucun de vous trois n'est menacé directement.

Votre respectueux ami

Marcel PROUST.

1. op Coll. M. Lionel Salem. CG VI, 170-172 (n° XCI), texte tronqué. Les allusions au départ de Nicolas (note 4 ci-après), à un entrefilet sur l'observatoire de Santos Dumont (note 6) situent cette lettre *peu après le 16 août 1914*.

2. Ms : *soie*, lapsus; nous corrigeons.

3. Nous n'avons pas retrouvé de lettres échangées avec Mme de Pierrebourg à cette époque.

4. Nicolas Cottin, étant de la Territoriale, fut appelé quinze jours après la déclaration de guerre.

5. L'Angleterre déclara la guerre à l'Allemagne le 4 août. Le même jour, l'Allemagne déclara la guerre à la Belgique et livra combat aux Belges à Visé, près de Liège. Le 9 août, les troupes anglaises débarquèrent en France et en Belgique. *Ann. Presse*, 33, pp. 49-50.

6. Allusion, semble-t-il, à l'entrefilet paru dans *Le Temps* du 17 août 1914, p. 3 (journal du soir, paru la veille) sous le titre *Pour servir la France : l'Observatoire de Santos-Dumont*. On y lit : « M. Santos-Dumont possède sur la côte de Bénerville, aux environs de Deauville, une observatoire dont la situation, au point de vue de la défense nationale, offre de tels avantages que le général Vayssière a prié le célèbre sportman de mettre cette installation à la disposition de l'autorité militaire.

« M. Santos-Dumont, dont la France est la patrie d'adoption et qui

a si souvent prouvé sa sympathie pour notre pays, a immédiatement télégraphié au général Vayssière que son observatoire de Bénerville était dès aujourd'hui à sa disposition.» – Il s'agit d'Alberto de Santos-Dumont (1873-1932), aéronaute, auteur d'un livre intitulé *Dans l'air* (1905).

7. L'édition omet cette parenthèse. – Ms : la parenthèse est ajoutée en interligne. – Nous n'avons pas retrouvé la lettre à Mme Finaly dont il est question ici.

8. Nous n'avons pas retrouvé de lettres que Proust aurait échangées avec le docteur Samuel Pozzi. – Voir Cor. II, 235, note 7.

9. Ms : *ce sont*, mots ajoutés en interligne.

167

A LIONEL HAUSER

Vendredi [21 août 1914]¹

Cher Lionel

Je te remercie mille fois de ta lettre². Je vais tâcher d'exécuter ce que tu me conseilles tout en ne voyant pas bien quelle raison je peux faire valoir au Comptoir d'Escompte pour préférer avoir pour débiteur eux plutôt que M. M. Warburg³. Car si cela implique la crainte que M. M. Warburg ne deviennent, par le fait de la guerre, insolvables (ce que mon antigermanisme ne va certes pas jusqu'à souhaiter car ils se sont toujours conduits avec moi avec la plus parfaite délicatesse), le Comptoir d'Escompte préférera que le « bouillon » soit bu par moi plutôt que par lui!

Ne prends pas la peine de me répondre car tu as dû te faire cette objection aussi bien que je me la formule, et si elle ne t'a pas arrêté, c'est qu'elle ne doit pas m'arrêter. Il ne me reste qu'à songer à quelle personnalité influente je dois m'adresser pour que ma requête ait chance d'être accueillie par le dit Comptoir. Dès que je l'aurai choisie, je ferai la démarche⁴.

Merci de tout cœur et bien affectueusement à toi[.]

Marcel PROUST.

1. op Coll. Philip Kolb. L'original porte, inscrite au crayon d'une main étrangère, la date d' « août 1914 », et, de la main de Proust, à l'encre, celle de *Vendredi*. Cette lettre doit dater du *vendredi 21 août 1914*. Voir les notes suivantes.

2. La lettre en question ne nous est point parvenue.

3. Proust voudrait toucher le chèque de 30 000 francs pour lequel il a adressé un reçu avec sa lettre du *31 juillet 1914* à Messieurs Warburg. Dans sa lettre à Hauser que nous datons du *dimanche soir 2 août 1914*, il écrit en post-scriptum : « Je garderai d'autant plus aisément les 30 000 francs qu'ils me sont venus aujourd'hui sous la forme d'un chèque sur le Comptoir d'Escompte [...] ».

4. Proust choisira comme « personnalité influente » Raphaël-Georges Lévy. Ce dernier lui conseillera, semble-t-il, d'agir par l'intermédiaire de son avoué M^e Gustave Brunet.

168

A LIONEL HAUSER

[Peu après le 21 août ? 1914]¹

Mon cher Lionel

Je ne sais plus si je t'ai envoyé une lettre où je te disais que n'osant pas demander un nouvel avis à M. R. G. Lévy je me permettais de te soumettre un compte du Crédit Industriel pour te demander s'ils ne faisaient pas figurer les mêmes choses dans le compte ordinaire et dans le compte ouverture de crédit². Si je t'ai envoyé la lettre, j'ai oublié d'y joindre les pièces. Les voici : et j'y ajoute une lettre de Monsieur Neuburger qui si je lis bien entre les lignes semble me reprocher fort amicalement du reste de ne pas t'avoir consulté plutôt qu'un autre dans cette affaire de chèque.

Or tu sais mieux que personne que je t'en ai parlé et que si j'ai endossé le chèque à un autre nom³, c'est par pure discrétion et pour ne pas te gêner.

D'ailleurs c'est aujourd'hui que M. R. G. Lévy doit dîner avec son correspondant de l'autre jour. Il est probable qu'il me transmettra demain ce qui lui aura été dit et je te le ferai savoir aussitôt.

Ce qui m'étonne pour le Crédit Industriel c'est que depuis un an je n'y ai pas touché un seul chèque, que j'y ai versé souvent de l'argent, et que cependant mon débit n'a cessé de croître.

En tous cas la question qui va se poser est celle-ci. Dès qu'ils vont me réclamer cet argent (aussitôt que le Moratorium le permettra), dois-je les autoriser à vendre le gage, ou ai-je avantage à tâcher d'obtenir qu'ils attendent de meilleurs cours pour le réaliser.

Pour mes valeurs à terme tant qu'il n'y a pas de liquidation je reste tranquille. Mais je vois qu'il va y en avoir une à Londres¹. Or j'ai chez Léon une grosse quantité d'Ural Kaspian pour lesquelles le 30 Juillet dernier j'ai payé une forte différence⁵. Je crois même que je suis le seul de ses clients qui ait payé car je sais qu'il a dit : « Parlez-moi d'un client comme cela. » Devrais-je donc d'avance lui demander quelque arrangement. Ou bien la liquidation aura-t-elle lieu à des cours favorables (la liquidation de Londres). Je dois te dire que Léon ne m'inspire aucune confiance. Peut-être ai-je tort.

Crois mon cher Lionel à ma profonde affection [.]
Marcel PROUST.

1. 00 Coll. Philip Kolb. L'allusion à une prochaine « liquidation » à Londres (note 4 ci-après) semble situer cette lettre *après le 19 août 1914*. Comme Proust a déjà demandé à R. G. Lévy son appui dans « cette affaire de chèque » (note 3), cette lettre doit se situer *peu de jours après* celle du même au même que nous datons du *Vendredi [21 août 1914]*.

2. Voir ci-dessus, au sujet de cette ouverture de crédit à la banque du Crédit Industriel, la lettre du même au même que nous datons du *mardi 28 juillet 1914*.

3. Il s'agit du chèque Warburg dont Proust avait accusé réception le *31 juillet 1914*. Dans sa lettre à Hauser que nous datons du *Vendredi [21 août 1914]*, Proust le remercie de l'avoir conseillé à ce sujet, et dit qu'il va « songer à quelle personnalité influente je dois m'adresser pour que ma requête ait chance d'être accueillie par le dit Comptoir. »

4. Allusion, peut-être, à l'article d'Aubert paru dans *Le Figaro* du 19 août 1914, page 3, sous le titre *La Reprise des Affaires*. Cet article est suscité apparemment par celui de G. Hanotaux paru la veille envisageant les modalités d'une abrogation du « moratorium ». Aubert affirme que la mesure d'exception qu'est le moratorium paralyse la vie économique, et qu'elle doit donc être rapportée, dès que les circonstances le permettront, « et on se demande de divers côtés si le moment n'est pas venu pour nous de le faire »; il ajoute : « L'Angleterre a déjà pris les devants. Le Gouvernement ayant garanti la Banque d'Angleterre contre toutes les pertes qu'elle pourrait subir en escomptant des effets de commerce émis avant la

déclaration du moratorium, la Banque a repris ses opérations d'es-compte, et dans quelques jours tout sera rentré dans l'ordre.» Toutefois, il n'est pas impossible que Proust écrive au mois de novembre : on lit, par exemple, dans *Le Figaro* du 15 novembre 1914, à la rubrique *Nouvelles Financières*, page 4 : « Il n'a pas été confirmé jusqu'ici que le Stock Exchange de Londres rouvrirait ses portes lundi. On a prétendu, aujourd'hui, que cette réouverture aura lieu mercredi 18 novembre, date à laquelle a été fixé le règlement des liquidations antérieures sur la plupart des valeurs, mais [...] rien de définitif ne semble exister jusqu'à nouvel ordre tout au moins. » Voir aussi *Le Figaro* des 17, 18 et 21 novembre 1914.

5. Voir ci-après la note 5 de la lettre 170 du même au même.

169

A REYNALDO HAHN

Dimanche [30 août 1914]¹

Mon petit Reynaldo

Puisque je ne pourrai pas à Melun², je crois que je partirai pour Cabourg, si toutefois les trains marchent. La seule raison qui me retenait était ma belle-sœur et sa fille [.]. Mais elles sont à Pau. Les endroits paisibles ne sont pas accessibles aux gens comme moi qui ne peuvent faire de longs trajets en chemin de fer.

J'ai recommandé Guiraud Rivière³ à Gauthier-Vignal⁴ et à Cocteau. Ce sont les seules personnes que j'ai vues, si j'en vois d'autres, je n'y manquerai pas. Je regrette que pour moi ce soit impossible.

Je suis bien étonné que mes condoléances aient touché la personne en question⁵. Car j'avais dû faire entre mon antipathie ancienne (et oubliée), ma reconnaissance nouvelle, l'admiration inculquée, le désir de ne pas paraître ingrat, la peur que ma lettre ne soit montrée, une cotte taillée très mal, et fort guindée. Les condoléances plus que tout autre genre épistolaire relèvent du vers que je me rappelle mal :

*Pour que je sois ému il faut que vous pleuriez*⁶.

Mais à leur (Quelle horreur je m'aperçois de ce dessin⁷ mais je n'ai pas le courage de recommencer) tour les condoléances glaciales peuvent retourner ce vers aux

personnes qui n'ont pas su inspirer mieux parce qu'on ne les sentait pas sincèrement tristes.

Mon cher Reynaldo, quel bonheur ce sera de se revoir quand ces jours affreux seront finis et si nous n'avons pas trop d'amis à pleurer. D'ailleurs je pleure aussi bien les inconnus. Je ne vis plus. En ce qui concerne H. Bardac, je crois que vous avez tort d'être inquiet parce que si l'absurde « Pas de nouvelles, bonnes nouvelles » est vrai quelque part c'est à la guerre ⁸. Car les familles sont immédiatement prévenues des morts ou des blessures graves. Je ne sais si le jeune Crépy qui a été tué était le musicien ou son frère ⁹. En tous cas, comme le musicien (?) il était fils de M^{lle} Chanzey ¹⁰.

Je n'ai pas vu Frédéric depuis quelque temps ¹¹. Je suppose qu'il est à Versailles car je n'ai jamais eu de réponse au téléphone. Le petit domestique qu'il m'avait procuré et que j'avais pris sur sa description plutôt qu'un que je connaissais parce que ce dernier me paraissait menacé légèrement de tuberculose. (Je vois que ma phrase est trop longue et pour éviter vos critiques ¹². Mais quand le petit domestique de Frédéric est arrivé chez moi j'ai vu entrer : la Phtisie galopante. Il m'a quitté avec grands regrets parce qu'il a été « appelé ». Je ne doute pas qu'il ne soit réformé. Mais si je suis parti à Cabourg, il sera trop tard. Et je crois que je peux très bien emmener à Cabourg dans les temps actuels Madame Albaret ¹³ qui m'a offert de revêtir des vêtements masculins ce que j'ai refusé, mais qui jouerait fort décemment les Comtesse Chevreau ¹⁴.

Mon petit Reynaldo j'espère de tout mon cœur malgré vos velléités que vous resterez à Melun, ou que vous n'en quitterez ¹⁵ que pour aller à Bordeaux ou à Toulon. Et puis que nous nous embrasserons tous à Paris quand ces méchants seront vaincus. En attendant ils font bien du mal aux gentils Français.

Votre

Marcel.

Lettre mise seulement Jeudi 3 Sept[embre][.]
Peut-être vais-je partir pour Cabourg (Grand Hôtel) [.]
Avez-vous eu ma lettre que je vous parlais de celle de Greffulhe ¹⁶. Pourvu que pas perdue [.]

1. φ Hahn 248-250 (n° CLXVII). Cette lettre porte seulement la date du *Dimanche*; elle date du *dimanche 30 août 1914*: allusion au « jeune Crépy qui a été tué » (note 9 ci-après), et le post-scriptum : « Lettre mise seulement Jeudi 3 Sept[embre][.] »

2. Reynaldo Hahn fut mobilisé dès le commencement des hostilités; il fut envoyé d'abord à Melun.

3. Voir, au sujet de Guiraud Rivière, Cor. X, 152, note 13.

4. *Sic*. Il s'agit du comte Louis Gautier-Vignal (1888-1982), qui avait fait ses études avec Roland Garros. Cf. la note 3 de la lettre 135 à Lucien Daudet.

5. S'agirait-il de Mme Émile Perrault (1875-1958), femme de lettres qui écrivait sous le pseudonyme de Myriam Harry ? Elle avait eu une liaison avec Jules Lemaître, décédé le 5 août 1914, et était l'héritière de son œuvre littéraire.

6. Allusion au vers de Boileau, *Art poétique*, chant III, vers 142 :
Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez.

Pour me tirer des pleurs il faut que vous pleuriez.

Cf. Horace, *Art poétique*, vers 102-103.

7. En tournant la page, Proust voit le dessin d'un buste qui recouvre une partie de la quatrième page.

8. Henri Bardac, sergent d'infanterie, s'était rendu chez Mme Lemaire, le 2 août, en tenue de campagne, pour lui faire ses adieux. (*Revue de Paris*, août 1949. p. 141.) Au mois de septembre, à la bataille de la Marne, il sera blessé. Il sera réformé, et ira à Londres comme attaché d'ambassade.

9. Il s'agit du baron Jean de Crépy, lieutenant au 4^e hussards, tué en territoire belge. Sa mort est annoncée dans *Le Figaro* du 28 août 1914, p. 4. — Il était le petit-fils du général Alfred Chanzy (1823-1883), qui s'était distingué pendant la guerre de 1870-1871, et qui fut gouverneur de l'Algérie, puis ambassadeur à Saint-Pétersbourg.

10. *Sic*. Il s'agit de la baronne de Crépy, née Chanzy, avenue Silvestre-de-Sacy, 3. *Tout-P.* 1911, p. 165.

11. Il s'agit de Frédéric de Madrazo, non mobilisé, étant de nationalité espagnole. Au sujet du jeune homme recommandé par lui, voir Céleste Albaret, *Monsieur Proust*, p. 45.

12. Proust interrompt la phrase, mais il oublie de fermer la parenthèse.

13. Mme Albaret, née Céleste Gineste, s'était installée chez Proust quand son mari fut mobilisé, pour ne pas avoir à faire le trajet de Levallois à Paris et retour chaque jour. — Cf. Cor. XII, note 2 de la lettre 48.

14. Allusion, peut-être, à la comtesse Urbain Chevreau, née Madeleine de Cholet, épouse d'un ancien attaché d'ambassade.

15. *Sic*.

16. Nous ne retrouvons pas la lettre en question, ni celle du comte Greffulhe, qui répondait sans doute aux félicitations de Proust pour sa rosette de la Légion d'honneur. Voir ci-dessus la lettre 163.

170

A LIONEL HAUSER

[Vers le 30 ou le 31 août 1914]¹

Mon cher Lionel

Je trouve dans l'empilement des affaires sur ma table, deux vieilles lettres pour toi ce qui me désole à deux points de vue différents. La première t'expliquait les affaires sur lesquelles je t'ai consulté l'autre jour (Crédit Industriel). De sorte que ne l'ayant pas reçue, tu n'as dû absolument rien comprendre à notre conversation et me croire un peu fou. Première peine. (Et cette lettre avait dix pages²! Consolation pour toi!). Quant à la seconde elle n'avait que quelques lignes et te remerciait d'avoir eu la gentillesse de m'envoyer ce journal de Bourse³. Ne l'ayant pas eue, tu dois me croire ingrat, ce qui ne me contrarie pas moins.

Au sujet de cette chose du Stock Exchange⁴ voici ce que j'ai fait. J'ai envoyé un de mes camarades au coulissier pour lui dire : M. Proust ne peut ni payer actuellement, ni prendre d'engagement formel pour l'avenir, il ne croyait pas avoir été reporté, ne souhaite pas de l'être à nouveau, et si vous l'exécutez, s'y résigne. Or à ma profonde stupéfaction et j'ajouterai à ma vive inquiétude, car cela doit cacher quelque chose le coulissier a répondu : « Que M. Proust n'ait aucune inquiétude. On n'exécutera personne à Londres que une année après que la guerre sera finie et M. Proust moins que tout autre. Sans doute j'aurais préféré qu'il payât la somme à envoyer au broker. Mais puisque il ne le peut pas, je la paye pour lui, je joins son compte au mien, et je ferai tout pour soutenir sa position et ne pas troubler son repos. »⁵ Il y a quelques années j'aurais débordé de reconnaissance. L'expérience m'a rendu plus défiant et je n'ai pas répondu.

Quant au Comptoir d'Escompte il y a huit jours que

mon avoué ne m'a donné signe de vie ⁶, j'espère que cela ne signifie pas qu'il continue à envoyer des exploits, mais comme j'ai été moi-même entre la vie et la mort je ne lui ai plus écrit, et me sentant bien ce soir, je préfère disposer de ma force pour te redire ma gratitude et mon amitié [.]

Ton dévoué

Marcel PROUST.

1. cf Coll. Philip Kolb. Les allusions au « Stock Exchange » (note 5 ci-après) et au Comptoir d'Escompte (note 6) semblent situer cette lettre vers le 30 ou le 31 août 1914.

2. Nous ne retrouvons pas la lettre de dix pages en question ici.

3. Nous ne trouvons ni la lettre de Hauser avec laquelle il envoie un journal de Bourse, ni celle par laquelle Proust l'en remercie.

4. *Stock Exchange*, terme anglais désignant la Bourse de Londres.

5. Proust raconte, dans sa lettre du 28 juillet 1914 au même, que « hier M. Léon m'a fait demander de lui verser 13 000 francs pour l'Ural Kaspian à Londres [...]. » Puis, dans sa lettre 167 au même, il avoue : « Or j'ai chez Léon une grosse quantité d'Ural Kaspian pour lesquelles le 30 juillet dernier j'ai payé une forte différence. » Il semble donc que cette fois, Proust – sans doute vers le 30 août – a fait dire à Léon qu'au cas d'une liquidation, il ne pourrait pas payer la « différence » qu'on lui réclamait.

6. Après avoir demandé le conseil de Raphaël-Georges Lévy au sujet du chèque Warburg de 30 000 francs, Proust a prié son avoué, M^e Gustave Brunet, d'essayer de le toucher par le Comptoir d'Escompte. – Voir Cor. VII, 218, note 5.

171

A LIONEL HAUSER

[Vers la fin d'août 1914]¹

Cher Lionel

Je vois que tu méprises ma clientèle ! Et je reconnais que l'importance de ce « Dépôt » n'est pas prestigieuse. Comme malgré tout, dans ces temps durs pour tout le monde et mille fois plus pour moi, deux cents francs

sont un trésor, n'envoie pas ce trésor au Crédit Industriel car je ne le reverrais jamais ²! Envoie-moi des bons poste si cela te plaît ainsi. Mais si je te fais porter cette lettre (je vais voir si ma femme de chambre peut sortir) le plus simple ne serait-il pas que tu remettes cela en espèces (billets) ³. A tout hasard j'inclus un reçu dont tu feras ce que tu voudras, et des amitiés pour lesquelles en tout cas je compte sur un bon accueil [.]

Ton reconnaissant et dévoué

Marcel PROUST.

Le Comptoir d'Escompte a donné sa parole (drôle de chose, un avoué ⁴ qui se contente d'une parole) que quand Warburg m'avait fait le chèque de trente mille francs (31 Juillet), non seulement il n'y avait pas provision mais il était débiteur de trente mille francs ⁵. Donc s'ils me payaient, ils seraient créanciers de 60 000 francs. — Étrange. J'ai fait (paraît-il) « protester » le chèque. Cette opération ne m'a d'ailleurs absolument rien rapporté. Les choses en sont là. Je crains qu'elles n'y restent!

1. οφ Coll. U. Ill. L'allusion au résultat de la démarche d'un avoué auprès du Comptoir d'Escompte (note 5 ci-après) semble situer cette lettre *vers la fin d'août 1914*.

2. Voir ci-dessus, au sujet du Crédit Industriel, la lettre 156 du même au même.

3. S'agirait-il de la somme que la banque Warburg avait au crédit de Marcel Proust en compte courant, somme que Proust avait prié Hauser de lui envoyer d'urgence en chèque, dans sa lettre 155?

4. Il s'agit de M^e Gustave Brunet.

5. Résultat des démarches faites par M^e Brunet afin de toucher le chèque Warburg de 30 000 francs. Voir à ce sujet ci-dessus la lettre du même au même du *Vendredi* [21 août 1914], et ses notes 3 et 4. Voir aussi la lettre précédente et sa note 6.

172

A MADAME CATUSSE

GRAND HOTEL CABOURG
[Le lundi 7 septembre 1914]¹

Chère Madame,

Ces quelques mots sont pour vous demander des nouvelles de Charles. J'ai renoncé à la direction Nice parce qu'un jeune homme de là-bas (Monsieur Gautier-Vignal cela vous dit-il quelque chose ?) m'a assuré qu'il fallait trente heures. Je suis donc parti pour mon habituel Cabourg qui est à quatre heures de Paris². Mais le train a mis vingt-deux heures et était tellement bondé qu'on ne pouvait même s'asseoir.

Je suis arrivé bien souffrant. Mais on a honte de se plaindre de ces riens et, d'ailleurs, je n'y pense pas. En route, je ne pensais qu'à Charles, à vous, à mon frère, à mon pauvre ami qui s'est noyé³.

Si vous pouvez, d'une ligne, me dire comment va Charles vous me ferez bien plaisir.

Votre respectueux ami,

Marcel PROUST.

1. * Mme C 115 (n° 49). L'édition indique pour cette lettre : « Cabourg, 8 Août 1914. Grand Hôtel. » Cette date est erronée, car Proust n'arriva à Cabourg que le vendredi 4 septembre 1914 (voir la note 2 ci-après). Il s'agit sans doute d'un cachet postal mal déchiffré, où l'on a lu un « 8 » pour un 9 (pour le mois); la lettre a dû être écrite le lundi 7 septembre 1914.

2. Proust a dû partir pour Cabourg, avec Céleste Albaret et Ernest (valet de chambre suédois dont le vrai nom était Ernst Forssgren) le jeudi soir 3 septembre : voir le post-scriptum de la lettre à Reynaldo Hahn que nous datons du *Dimanche* [30 août 1914]. Cf. *Le Figaro* du 5 septembre 1914, p. 4, où l'on note, à la rubrique *Avis mondains* : « M. Marcel Proust, à Cabourg ».

3. Agostinelli.

173

A MADAME CATUSSE

GRAND HOTEL CABOURG
[15 septembre 1914]¹

Madame,

Aussitôt que j'eus reçu votre lettre je vous ai télégraphié à l'hôpital Militaire de Vichy pour avoir des nouvelles de Charles². Le télégraphe me fait savoir que vous y êtes « inconnue ». Alors, après avoir cherché pendant une heure ce que je pouvais faire, j'ai pensé qu'un télégramme courant après vous risquerait de vous inquiéter ou de vous donner une fausse joie quand vous verriez qu'il n'est pas de Charles (puisque d'après l'avis du télégraphe je vois que vous n'êtes pas à Vichy) la seule solution pratique m'a paru de vous écrire à Malauze³. Mais que cela va être long!

Pendant tout ce temps-là je serai sans nouvelles! Je vous en prie, dès que vous aurez reçu cette lettre, écrivez-moi. Peut-être plutôt à Paris car les réformés vont avoir à se présenter devant un nouveau Conseil de Révision. Et sans doute j'y serai revenu quand arrivera votre lettre.

Je vous remercie mille fois de ce que vous me dites de Robert et que je lui écris. Mais hélas il y a trente-deux jours que je n'ai de nouvelles de lui.

Je voudrais que la blessure de Charles fût très légère, et pourtant assez longue à guérir pour qu'il ne retourne pas à la guerre. Ici où il y a des centaines de blessés auxquels je vais tous les jours porter des objets, dépensant ce qui me reste depuis ma ruine, presque tous sont bien, n'ayant rien de grave, mangeant, dormant, se promenant. Et chaque fois je me dis : « Puisse Charles être ainsi! »

Je ne sais ce que vous pensez de la guerre et de ce qu'elle nous réserve. Mais en ce moment ne me parlez

que de Charles. Nous causerons de la guerre elle-même une autre fois.

Votre bien respectueusement ⁴ ami,

Marcel PROUST.

1. * Mme C, 116-117 (n° 50). L'édition indique pour cette lettre : « Cabourg [15 Septembre 1914] Grand Hôtel. » Nous ignorons s'il s'agit du cachet postal ou d'une lettre datée par Proust. Copie Raoul Simonson, et Cat. Charavay 683, 24.877 (variantes).

2. La lettre de Mme Catusse répondait sans doute à celle de Proust que nous datons du *lundi 7 septembre 1914*.

3. *Sic.* C'est à Malause, dans le Tarn-et-Garonne, que la destinataire avait coutume de se rendre en villégiature. Cf. Cor. III, 424, Cor. V, 232, Cor. VII, 285.

4. *Sic.* Peut-être une mauvaise leçon pour « respectueux » ?

174

A MADAME NAHMIAS

[Octobre 1914]¹

[...] Ma pensée ne quitte ni mon frère, ni Albert ², ni tous les gens que je connais qui servent la France et de même tous les gens que je ne connais pas et que j'enveloppe dans une même et anxieuse tendresse [...] [Il est au désespoir d'être obligé de penser à lui-même pendant ce temps et de soigner ses souffrances. Il raconte comment il vient de faire un voyage affreux où ses poudres calmantes étant dans ses malles, le chef de train n'a pu les lui faire avoir à temps et comment il a fallu le dévouement de son valet de chambre s'installant dans le fourgon à bagages et déplaçant tous les colis pour lui apporter au moment où il allait suffoquer les poudres salvatrices]³.

1. * l. a. s. 6 p. (frag.) cat. Berès n° 23 (1943), n° 259. L'allusion au voyage de retour de Cabourg (note 2 ci-après) semble situer cette lettre au mois d'*octobre 1914*.

2. Il s'agit d'Albert Nahmias, fils de la destinataire.

3. Voir le récit plus circonstancié du voyage de retour à Paris raconté dans la lettre à Mme Catusse datée du 17 octobre 1914.

175

A MADAME ROBERT PROUST

[Peu avant le 17 octobre 1914]¹

Ma chère petite Marthe

Je reçois en même temps trois cartes de vous qui me font grand plaisir², surtout la dernière qui m'annonce la citation de Robert à l'Ordre du jour et sa promotion au grade de Capitaine. Mais sauriez-vous où cela a paru ? J'ai reçu des félicitations et je n'ai pu trouver cela nulle part³. Enfin Robert se conduit en héros et nous pouvons être fiers de lui. Mais, comme je le lui écris, le temps me tarde bien qu'il n'ait plus d'occasions d'être héroïque !

Ma petite Marthe je devine tout le souci que vous devez vous faire je le comprends par celui que je me fais moi-même et que je cache à Robert dans mes lettres. Aussi votre pensée et la sienne ne sont pas séparées dans mon cœur où Adrienne tient aussi une grande place. Mais on ne respirera que quand cette affreuse guerre sera finie.

J'ai été bien ennuyé d'apprendre que votre frère avait été [...] ⁴.

1. * *Marcel Proust et les siens*, p. 230. Cette lettre, non datée dans l'édition, doit se situer peu de jours avant le 17 octobre 1914, date de la lettre à Mme Catusse qui annonce les mêmes nouvelles. Voir la note 3 ci-après.

2. La destinataire s'était réfugiée avec sa fille à Pau, ainsi que Proust le dit dans sa lettre du 30 août 1914 à Reynaldo Hahn.

3. Les personnes qui ont envoyé des félicitations ont dû lire le *Journal officiel de la République française* du vendredi 9 octobre 1914, page 8234, où l'on annonce, sous le titre *Ministère de la guerre / Citations à l'ordre de l'armée* : « Les militaires dont les noms suivent sont

inscrits à l'ordre de l'armée : [...] 6^e corps d'armée [...] Proust, médecin-major de 2^e classe, hôpital temporaire n° 1 : a fait preuve d'un dévouement et d'une énergie remarquables dans l'organisation et le fonctionnement du service sanitaire du 22 au 26 août, en opérant des blessés sous le feu même de l'ennemi. (Ordre du 30 septembre 1914.) »

4. La suite manque dans l'édition.

176

A MADAME CATUSSE

[17 octobre 1914]¹

Chère Madame,

Vous avez deviné j'espère, à travers mon silence, l'émotion avec laquelle j'avais lu votre lettre, et que ce silence, ce retard à vous répondre avaient une raison. C'est celle-ci : j'ai été pris dans le train, en quittant Cabourg, d'une crise d'étouffement infiniment plus violente que mes crises quotidiennes ; par malchance, les médicaments qui auraient pu me calmer étaient dans une malle enregistrée. Le chef de train qui n'était pas « un ami de Montaigne »² refusa au serviteur qui m'accompagnait (et auquel je n'avais rien pu demander étant incapable de parler, mais qui voyait ma souffrance) de chercher dans les bagages³. Enfin l'autre croyant que j'allais mourir, monte plus ou moins de force dans le fourgon des bagages, cherche dans les malles en cours de route, et enfin à Évreux arrive avec le remède. Mais je suis resté quelques jours bien incapable d'écrire.

Je suis honteux de parler ainsi de moi en ce moment où tout le monde souffre plus que moi, et plus utilement, et surtout de parler ainsi à la mère d'un jeune héros⁴. Mais c'est justement par peur qu'elle ne me suppose indifférent quand je pense constamment à elle et à lui. Je tenais à ce que vous sachiez l'impossibilité matérielle où j'avais été d'écrire de par cette souffrance

que je bénis, d'ailleurs, car je suis un peu moins humilié de ne pas courir les dangers des autres, en n'étant pas heureux non plus.

En revanche, je crains beaucoup d'être « contre-réformé », car je ne sais pas un mot du métier d'officier d'administration (c'est avec ce titre que j'ai été rayé des cadres il y a deux ans)⁵ et si je devais en exercer les fonctions, sans parler de l'incapacité résultant de ma santé, je me demande quel trouble je n'apporterais pas dans les services. Si j'avais su que vous étiez amie du Directeur du Service de Santé de Montluçon (faisant justement partie du Service de Santé) je serais venu, si vous aviez pu me recommander à lui, à Montluçon, pour qu'il se rendît compte de mon état et maintînt ma réforme. Un voyage à Montluçon eût été une terrible fatigue pour moi, mais je l'aurais réparée par des mois de lit, tandis qu'une fatigue qui durerait toute la guerre serait, dès les premiers jours, au-dessus de la force de résistance de mon cœur et de mes reins.

Mais quel bonheur que vous ayez eu cet ami précieux pour Charles, empêchant sa blessure de s'envenimer, faisant tomber sa fièvre, le guérissant, oserai-je dire, trop vite, puisque Charles pense déjà à repartir. Tâchez de lui faire comprendre que, pas seulement pour vous, mais même pour son devoir militaire, il ferait une folie de partir trop tôt et insuffisamment guéri. J'ai été un peu épouvanté de voir dans votre lettre qu'il se promenait déjà! Ne pourriez-vous le faire rester un peu couché? Je ne doute pas que son intelligence jointe à son courage ne doive donner de très beaux résultats militaires, mais, malgré moi je me dis qu'il y a beaucoup d'officiers distingués et qu'il n'y a qu'une Madame Catusse. Et je voudrais que fût abrégé le plus possible le temps où elle se dévorera d'inquiétudes. Vous trouverez peut-être ces conseils bien pacifiques et je vous demande de ne pas croire qu'ils viennent d'une âme vulgaire. Mais je n'ai jamais compris qu'on fît de l'héroïsme pour le compte des autres. Bien humble comparaison : je n'ai jamais voulu que mes témoins arrangent une affaire pour moi, mais, quand j'ai été témoin j'ai toujours évité le duel à mon client.

Ce que vous dites de l'hôpital de Montluçon me fait

bien plaisir. Que Charles ne peut-il y former le souhait de Viollet-le-Duc devant l'hôpital de Beaune (il le trouvait si beau, et non sans raison, qu'il disait qu'on ne pouvait traverser Beaune sans souhaiter d'y tomber malade pour rester le plus longtemps possible à l'hôpital)⁶. Quelle ville où même le chef de gare lit, cite, et applique si bien Montaigne! Tout cela semble fait pour vous.

Je voudrais vous dire encore bien des choses, mais la fatigue me fait à la lettre tomber la plume des mains.

Votre respectueux ami

Marcel PROUST.

Marthe m'écrit que Robert a été cité à l'ordre du jour de l'armée et fait capitaine. Mais je n'ai lu cela nulle part⁷.

1. * Mme C, 119-122 (n° 52). L'édition indique pour cette lettre la date du « 17 octobre 1914 », sans dire si c'est celle d'un cachet postal ou si elle est indiquée par Proust. Cette date semble s'accorder avec les renseignements que nous avons : voir la note 7 ci-après.

2. Allusion au chef de gare de Montluçon dont la destinataire a dû parler dans sa lettre. Proust y revient vers la fin de sa lettre.

3. On pourrait croire qu'il s'agit d'Ernst Forssgren, valet de chambre suédois qui entra au service de Proust à la veille de son départ pour Cabourg, et qui le quitta au lendemain de son retour à Paris. Voir *Études proustiennes* II (1975), pp. 119-137. — En réalité, c'est Céleste qui monta dans le fourgon à bagages pour apporter à Proust son remède. Voir à ce sujet notre avant-propos.

4. Allusion à Charles Catusse, fils de la destinataire, blessé.

5. Proust fut rayé des cadres de l'armée en septembre 1911; il y a donc presque trois ans. Voir Cor. X, 344, lettre 168.

6. Voir à ce sujet Cor. III, 427, note 3.

7. Voir à ce sujet la lettre 175 à Mme Robert Proust, et sa note 3. — Une note paraîtra dans *Le Figaro* du samedi 31 octobre 1914, page 3, à la rubrique *Le Monde et la Ville*, par Sérigny : « Le docteur Proust, médecin-major de 2^e classe, qui vient d'être promu pour sa belle conduite, a fait preuve d'un dévouement remarquable dans l'organisation et le fonctionnement du service sanitaire, en opérant les blessés sous le feu même de l'ennemi. »

177

A MADAME STRAUS

[Vers le 22, le 23 ou le 24 octobre 1914]¹

Madame

J'ai su il y a une semaine par votre concierge que vous étiez Villa Tibur à Pau mais que vous alliez revenir. J'ai eu de bonnes nouvelles de vous par Pozzi². J'ai su chez Jacques qu'il se mutipliait et [se] dévouait à l'Hôpital Saint-Martin.

Je suis allé à Cabourg et j'en suis revenu terriblement malade, heureux de pouvoir ainsi ne pas être seul à ne pas souffrir, quand tout le monde meurt ou voit les siens mourir.

Je ne sais rien de Bernstein et aimerais beaucoup avoir de ses nouvelles. Je suis content de savoir que vous alliez bien (via Pozzi, qui a été bon et délicieux pour moi). Du reste j'espère être en état d'aller bientôt vous voir. La vie a beau être courte, que de choses nous aurons vécues, l'Affaire Dreyfus, la Guerre, pendant la durée de ce que je ne peux pas me permettre, moi, d'appeler notre amitié, mais que vous voulez bien nommer ainsi.

J'ai appris rétrospectivement qu'un Monsieur venu pour me voir à Cabourg avec M^r Greffulhe³ mais qui n'avait pas laissé son nom était Montesquiou. Et j'ai pensé que peut-être il était chez vous à Trouville. Mais non, vous deviez déjà être à Pau. M^r Greffulhe est revenu⁴ depuis mais je n'ai pas plus été en état de le recevoir que la première fois de sorte que je n'ai rien su à cet égard.

A un très prochain soir Madame j'espère et en attendant daignez agréer et partager avec Monsieur Straus mes bien respectueux hommages d'affection profonde [.]

1. ϕ Coll. M. Lionel Salem. CG VI, 172-173 (n° XCII). Cette lettre semble dater d'environ une semaine après le retour de Cabourg (« J'ai su il y a une semaine par votre concierge... »); elle serait vraisemblablement du 22, du 23 ou du 24 octobre 1914.

2. Aucune des lettres que Proust a pu échanger avec le docteur Samuel Pozzi ne nous est parvenue. Voir Cor. II, 253, note 7.

3. L'édition imprime ici : « Mme Greffulhe », mauvaise leçon; nous corrigeons d'après le manuscrit de l'original.

4. L'édition imprime : « Mme Greffulhe est revenue », et, plus loin, « la recevoir », mauvaises leçons; nous corrigeons d'après l'original.

178

A REYNALDO HAHN

[Paris, le samedi matin 24 octobre 1914]¹

Je ne peux pas vous dire comme votre bonté m'émeut[.]² Je vous remercie de tout mon cœur[.] Je vous écrirai dès que je serai un peu moins souffrant[.] J'aime mieux que vous m'écriviez les dépêches en ce moment me faisant toujours craindre de mauvaises nouvelles[.] Tendresses[.]

Marcel.

1. ϕ Hahn 250 (n° CLXVIII). Télégramme de 50 mots, à l'adresse : « Reynaldo Hahn Hôtel du Vigan Albi »; déposé à Paris le 24, à 10 heures 35; le cachet de la poste d'arrivée indique : « ALBI 24-10 14 ».

2. Remerciement pour le certificat médical que le destinataire vient d'obtenir du docteur Bize. Le certificat en question est rédigé ainsi : « Je soussigné Dr en médecine certifie que Monsieur Proust Marcel demeurant 102 Boul^d Haussmann est atteint de crises d'asthme très violentes et quotidiennes, d'une profonde déchéance physique et d'affaiblissement nerveux. Depuis plusieurs années Mons^r Proust garde la chambre et ne sort pendant quelques heures qu'à de très rares intervalles et avec des précautions exceptionnelles. Monsieur Proust a toujours été dispensé d'accomplir ses périodes d'exercice militaire et n'a pu se rendre à aucun conseil de révision. Il est dans l'impossibilité absolue de rendre aucun service dans l'armée.

« 23 octobre 1914.

Dr M. Bize

« Dr Bize chef de laboratoire à la Faculté de Médecine de Paris, actuellement médecin au 35^e territoriale. »

179

A REYNALDO HAHN

[Peu après le 24 octobre 1914]¹

Cher Reynaldo

Je vous remercie de tout cœur de votre lettre, impérissable monument de bonté et d'amitié². Mais Bize se trompe entièrement s'il croit qu'un certificat me dispense de quoi que ce soit³. Peut-être un certificat de Pozzi, lieutenant colonel au Val de Grâce, l'eût pu (et je ne crois pas)⁴. Mais avec des manières charmantes et des procédés parfaits il l'a éludé et refusé⁵. Je vous tiendrai au courant de mes mesaventures militaires quand elles se produiront.

Mon cher petit vous êtes bien gentil d'avoir pensé que Cabourg avait dû m'être pénible à cause d'Agostinelli. Je dois avouer à ma honte qu'il ne l'a pas été autant que j'aurais cru et que ce voyage a plutôt marqué une première étape de détachement de mon chagrin, étape après laquelle heureusement j'ai rétrogradé une fois revenu⁶ vers les souffrances premières. Mais enfin à Cabourg sans cesser d'être aussi triste ni d'autant le regretter, il y a eu des moments, peut-être des heures, où il avait disparu de ma pensée.

Mon cher petit ne me jugez pas trop mal par là (si mal que je me juge moi-même!). Et n'en augurez pas un manque de fidélité dans mes affections, comme moi j'ai eu le tort de l'augurer pour vous quand je vous voyais regretter peu des gens du monde que je croyais que vous aimiez beaucoup. Je vous ai supposé alors moins de tendresse que je n'avais cru. Et j'ai compris ensuite que c'était parce qu'il s'agissait de gens que vous n'aimiez⁷ pas vraiment. J'aimais vraiment Alfred. Ce n'est pas assez de dire que je l'aimais, je l'adorais. Et je ne sais pourquoi j'écris cela au passé car je l'aime toujours.

3
An-guer han-tes gant pi-tes tregas regretter
han-tes gres de mordre que-je tregas ha-tes
hi-huy ha-cup. de-tes ai tregas elos tregas
de lantrem que-je pi-tes an. El-je ai
Compis amite que-je l'et tregas il-je
agis-je de gres que-tes ai-huy les tregas
I-je-hai tregas affa. de-je il-je ag
de die que-je l'ai-hai, pi-je l'adoras. Et
de-je dais pourquoi-je l'is ala a tregas an-je
l'aine tregas. de-je tregas tot, de-je les
regret, il-je a ha-je de-je involontaire el-je
de-je tregas de-je tregas de-je tregas

Mais malgré tout, dans les regrets, il y a une part d'involontaire et une part de devoir qui fixe l'involontaire et en assure la durée. Or ce devoir n'existe pas envers Alfred qui avait très mal agi avec moi, je lui donne les regrets que je ne peux faire autrement que de lui donner, je ne me sens pas tenu envers lui à un devoir comme celui qui me lie à vous, qui me lierait à vous, même si je vous devais mille fois moins, si je vous aimais mille fois moins. Si donc j'ai eu à Cabourg quelques semaines de relative inconstance, ne me jugez pas inconstant et n'en accusez que celui qui ne pouvait mériter de fidélité.

D'ailleurs j'ai eu une grande joie à voir que mes souffrances étaient revenues; mais par moments elles sont assez vives pour que je regrette un peu l'apaisement d'il y a un [...] ⁸

P. S. Que ma lettre je vous en prie n'aille pas vous donner l'idée que j'ai oublié Alfred. Malgré la distance que je sens hélas par moments, je n'hésiterais pas même dans ces moments-là à courir me faire couper un bras ou une jambe si cela pouvait le ressusciter.

3^e P. S. Surtout cher petit ne faites quoi que ce soit pour une question de contre réforme. Ce que vous avez fait était divinement gentil et a été parfait ⁹. Mais faire autre chose ne pourrait que m'attirer des ennuis. Je crois que tout se passera très bien. Et d'ailleurs ce ne sera pas avant quelque temps.

Que pense le Commandant C. de la guerre ¹⁰? comme durée, comme issue, comme *présent*, comme passé, comme avenir.

1. oφ Coll. U. III. LR 106-108 (n° 38). Cette lettre se situe *peu après le 24 octobre 1914*: remerciements d'une lettre au sujet du certificat médical (notes 2 et 3 ci-après), allusion au retour de Cabourg (note 6).

2. En remerciant Hahn d'avoir obtenu un certificat médical du Docteur Bize, Proust lui avait télégraphié, *le 24 octobre 1914*, lui demandant d'écrire, « les dépêches en ce moment me faisant toujours craindre de mauvaises nouvelles ».

3. Voir ci-dessus la note 2 de la lettre 178 du même au même.

4. Ms : la parenthèse est ajoutée en interligne.

5. Ms : *et refusé*, mots ajoutés en interligne.

6. Allusion au retour de Cabourg.

7. Ms : *n'*, mot ajouté en interligne.

8. Ms : le mot qui manque semble pouvoir être : *mois*. Une page du manuscrit semble avoir été égarée, comme l'indique l'absence de la fin de la lettre et de la signature, ainsi que la mention « 3^e P. S. », alors que nous ne trouvons que deux post-scriptum.

9. Voir à ce sujet la note 2 ci-dessus.

10. Il s'agit apparemment de Louis Cuny, lieutenant-colonel au 35^e de territoriale, commandant à Albi. Fernand Gregh affirme, à son égard : « Son commandant était le propre frère d'une cantatrice de l'Opéra-Comique. Il prit Reynaldo sous sa protection et le plaça auprès de lui dans l'état-major du régiment, ce qui, tout en lui permettant de faire simplement et courageusement son devoir, le conserva à la musique et à ses amis. » *L'Age d'airain*, Paris, 1951, p. 166. — Notons que la sœur du commandant Cuny était Mme Marguerite Herleroy, de l'Opéra-Comique. On la voit dans la photographie en couleur en tête du numéro 349 de la revue *Le Théâtre* (juillet I 1913), lorsqu'elle jouait le rôle de Rosine dans le *Barbier de Séville*, à la Gaîté-Lyrique; et sur la couverture en couleur du numéro 353 (septembre I 1913), quand elle prit le rôle de Phryné, dans la reprise de l'opéra-comique du même nom, par Saint-Saëns, à l'Opéra-Comique.

180

A REYNALDO HAHN

[Peu après le 24 octobre 1914]¹

Cher Genstil

(car votre lettre m'a tellement fait rire que je ne peux résister à vous appeler autrement)

Vous prenez bien inutilement contre moi la défense de quelqu'un que je vous ai toujours vanté². Quant à vous émerveiller qu'il connaisse

*Elle mourut un soir de Décembre*³

je vois que vous ignorez que cette chanson fait essentiellement partie de mon petit répertoire, que je l'ai chantée des années, non pas certes à vous ni aux moqueurs, mais pour des oreilles complaisantes et des âmes naïves.

Les autres traits d'érudition que vous me citez me semblent aller à l'encontre de ce que vous voulez démontrer, car les vers cités n'ont aucun rapport avec ce que vous disiez. Or seule la pertinence de la citation peut faire présumer l'étendue du savoir. Si quand vous me parlez d'Albi je vous répons :

*Quand vous irez dans un de vos voyages
Voir Bordeaux, Pau, Bayonne et ses charmants rivages,
Toulouse la romaine où dans des jours meilleurs
J'ai cueilli tout enfant la poésie en fleurs*⁴

je prouverai que je ne connais pas de vers se rapportant exactement à Albi et que je suis médiocrement lettré. Mais si comme votre interlocuteur je vous répons simplement :

Donc Eylau

*C'est un pays en Prusse, un bois, des champs, de l'eau
De la glace, et partout l'hiver et la bruine*⁵

Il vous montrera qu'il ne connaît rien précisément se rapportant à ce que vous dites. Sans doute les événements actuels facilitent les choses, car il n'est pas hors de propos de dire au roi d'Italie qu'il peut être à son gré

Magnanime ou couard

*Cruel comme Guillaume ou bon comme Édouard*⁶.

Pour ce dernier on pourra dire :

*Tous chantent, légers, fiers, laissant flotter leurs brides
C'est Mar, Argyle, Athol, [Rothsay]⁷, roi des Hébrides
Graham⁸ roi de Stirling, John comte de Glasgow
Ils ont des colliers d'or ou de roses au cou⁹.
Lord Kaine est assisté de deux crieurs d'épée¹⁰.*

Mais pour le premier :

*J'ai le Rhin aux sept monts, l'Autriche aux sept provinces
Mon sceptre est salué par cent vassaux, tous princes.
Gand est fille de Troie et mère de Grenoble
Isidore la nomme une ville très noble
Les Français ne l'auront jamais*¹¹.

Il s'appuyait

*Sur le Turc, il régnait sur l'Europe, inquiet
Seulement du côté de la sombre Angleterre*¹²

(je suis dérangé, je continuerai cette lettre demain) ¹³

Mille tendresses de votre

Marcel.

Ce n'était pas de cette dame que je parlais ¹⁴ mais de notre bon docteur ¹⁵. Hélas sa femme m'a l'air bien malade ¹⁶.

Votre

Marcel.

1. φ Hahn 252-253 (n° CLXX). Lettre adressée au destinataire au moment où il se trouve avec le 31^e régiment d'infanterie à Albi; elle daterait donc d'octobre ou de novembre 1914. L'allusion du post-scriptum à « notre bon docteur » (note 15 ci-après) semble la situer peu après le 24 octobre 1914. Voir la note 2.

2. Il s'agit peut-être du docteur Maurice Bize, auquel Proust fait allusion dans le post-scriptum. On sait qu'il était médecin-major au 35^e territoriale; il se trouvait à Albi en même temps que Reynaldo Hahn. Il est probable que c'est par l'intermédiaire de Hahn que Proust put obtenir les deux certificats médicaux que Bize a faits pour lui, l'un datant du 23 octobre 1914, l'autre d'Albi, 4 novembre 1914. Voir ci-dessus la note 2 de la lettre 178 du même au même.

3. Chanson que nous n'avons pas réussi à identifier.

4. Victor Hugo, *A M. Louis B. (Les Feuilles d'Automne, II)*, quatre premiers vers de la pièce qui commence ainsi :

Louis, quand vous irez, dans un de vos voyages

Proust cite exactement sauf pour la ponctuation.

5. Victor Hugo, *Le Cimetière d'Eylau (La Légende des Siècles, XLIX, Le Temps présent, VI)*, deuxième strophe, vers 8 à 10, cités exactement sauf pour la ponctuation.

6. Citation arrangée de *L'Aigle du casque (La Légende des Siècles, XVII, Avertissements et châtiments, IV)* :

C'est pour ou contre un saint que tout combat se livre;

Avec la liberté de fuir et de poursuivre,

D'être ferme ou tremblant, magnanime ou couard.

Cruel comme Beauclerc, ou bon comme Édouard.

(Nous soulignons.) Beauclerc est le surnom d'Henri I^{er} d'Angleterre. Édouard désigne Édouard III le confesseur. Proust substitue au nom de Beauclerc celui de Guillaume, visant Guillaume II, roi de Prusse (1859-1940), empereur d'Allemagne depuis le 18 juin 1888. Le nom du roi d'Angleterre n'est plus Édouard, George V ayant succédé à son père Édouard VII, décédé le 6 mai 1910. Quant au roi d'Italie, il s'agit de Victor-Emmanuel III (1869-1947), qui va choisir d'être « magnanime » en déclarant la guerre à l'Autriche, mais seulement le 22 mai 1915, presque dix mois après le déclenchement des hostilités.

7. Ms : *Rhotsay*; nous corrigeons.

8. *Sic*. Dans *l'Aigle du casque*, on lit :

David, roi de *Stirling*, Jean, comte de *Glasgow* (Nous soulignons.)

9. Ces quatre vers sont tirés de *L'Aigle du casque* (voir la note 6 ci-dessus). Cf. Victor Hugo, *La Légende des Siècles... Texte établi et annoté par Jacques Truchet*, édition de la Pléiade, Paris, 1950, p. 296.

10. *Ibid.* *Loc. cit.*, p. 295.

11. *Welf*, *Castellan d'Osbor* (*La Légende des Siècles*, XIX), deuxième scène :

*Arle est fille de Troie et mère de Grenoble,
Isidore la nomme une ville très-noble,
Et Théodoric, comte et roi des Goths, l'aima.
Les Français ne l'auront jamais. Gênes, Palma,
Majorque, Rhode et Tyr sont mes ports tributaires,
J'ai le Rhône, et l'Autriche est une de mes terres.
[...]
Mon sceptre est salué par cent vassaux, tous princes.
J'ai le Rhin aux sept monts, la Gaule aux sept provinces.*

Loc. cit., p. 343. — Proust substitue « Gand » à « Arle », « l'Autriche » à « la Gaule », et il change l'ordre des vers,

12. Ici Proust cite *La Rose de l'Infante* (*La Légende des Siècles*, XXVI), septième strophe (il s'agit de Philippe II d'Espagne) :

*Il tenait l'Amérique et l'Inde, il s'appuyait
Sur l'Afrique, il régnait sur l'Europe, inquiet
Seulement du côté de la sombre Angleterre*

(Renseignement offert par M. Jean Joseph.) *Loc. cit.*, p. 440. — Proust substitue « le Turc » à « l'Afrique ».

13. Si Proust a écrit « demain » une autre lettre faisant suite à celle-ci, elle ne nous est pas parvenue.

14. Nous ignorons de qui il est question ici.

15. Il s'agit sans aucun doute du docteur Maurice Bize (voir la note 2 ci-dessus). Voir la note suivante.

16. Mme Maurice Bize, née Ernestine-Thérèse-Louise Rieffet (1876-1914). Elle devait en effet mourir à Paris le 17 décembre. L'annonce de son mariage avec Bize figure dans *Le Figaro* du 20 avril 1900, à la rubrique *Avis de mariage*.

181

A MADAME DE MADRAZO

[Le mercredi 28 octobre 1914]¹

Chère amie, chère Sœur,

Quelle tristesse que vous si fine et si profonde vous ayez pris la timidité de mon respect pour le refroidissement de mon affection. J'ai appris ce matin à la fois par un mot de Reynaïdo et par le vôtre, ses intentions de se faire envoyer ailleurs². Je vais lui écrire ce que j'en pense et qui est *exactement* ce que vous pensez³. Je vais tâcher d'être persuasif et je crois que je le serai.

Je suis [si] malade que je ne puis ce soir vous écrire que ce petit mot mais je ne pouvais résister à la douceur de vous dire tout de suite ces noms d'amie et de Sœur, votre bien respectueux et fraternel ami

Marcel PROUST.

1. * L'enveloppe porte l'adresse : « *Madame de Madrazo / 3 rue d'Angivillers / Versailles Seine et Oise* », et le cachet postal : « PARIS B^d MALESHERBES 28 10 14 ». La lettre doit dater du *mercredi 28 octobre 1914*, date confirmée, semble-t-il, par le sujet de la lettre : voir la note 2 ci-après.

2. Dans une lettre datée d'« Albi, 7 nov. 1914 », Reynaldo Hahn écrit à Maria de Madrazo : « Marcel a dû te communiquer une longue lettre que je lui ai écrite au sujet de mon départ et de toutes les circonstances qui l'entoureront. Je n'ai rien à ajouter à tout cela... La date de ce départ est retardée; on dit maintenant qu'il aura lieu vers le 20. » Hahn avait sollicité d'être envoyé au front comme cycliste-secrétaire de l'adjudant du bataillon.

3. Nous ne retrouvons pas la lettre de Proust en question.

182

A REYNALDO HAHN

[Peu après le 28 octobre 1914]¹

Cher Reynaldo

Au sujet de ce qui me consterne et dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre², ne pourrais-je aller voir de votre part M. Trouillot³ – ou vous fâcherais-je en allant voir de ma part à moi M^e Thomson⁴? Cela ne *peut* pas vous fâcher et vous auriez tort de me le refuser.

Cher Reynaldo je me suis permis en répondant à Bize⁵, parce que malgré moi cela a débordé, de lui dire que connaissant vos syncopes, votre fragilité de la poitrine, j'étais bien tourmenté de votre départ et que je vous voyais mal supportant dans des tranchées un froid qui vous donne la fièvre quand vous sortez de l'Opéra.

Cher Reynaldo je voudrais bien mon ami que votre cher Commandant sût tout cela⁶. J'ai eu peur de vous fâcher et de le fâcher en lui écrivant. Mais enfin la crainte de fâcher est une chose et le bien de ce qu'on aime quand il s'agit d'une épreuve aussi grave pour un tempérament aussi fragile est peut-être une chose plus importante. Je sais qu'il faut avant tout ne pas diminuer ceux qu'on aime par des démarches ridicules et je ne ferai rien sans votre assentiment. Mais il serait criminel de votre part que le Commandant ignorât 1° les syncopes 2° la fragilité bronchiale prenant les terribles proportions qu'elles ont prises, –. On lui ferait plus tard un reproche, si vous tombiez malade, qu'il ne mériterait pas, ayant tout ignoré. Écrivez-moi vite.

Marcel.

Quand vous aurez reçu cette lettre, à cause de son importance vous pouvez me télégraphier que vous l'avez reçue, mais me répondre plutôt par lettre sauf urgence.

1. φ Hahn 250-251 (n° CLXIX). Cette lettre se situe *peu de jours après le 28 octobre 1914* : allusions à « ce qui me consterne et dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre » (note 2 ci-après), à une lettre « répondant à Bize » (note 5).

2. Il s'agit de la lettre qu'il adressa à Hahn au moment où il apprit que ce dernier avait demandé à être envoyé aux tranchées. Proust avait appris cette nouvelle le mercredi matin 28 octobre 1914, ainsi que nous l'apprend sa lettre de ce jour-là adressée à Mme de Madrazo (lettre 181).

3. Georges-Marie-Denis-Gabriel Trouillot (1851-1916), ancien avocat, journaliste et homme d'État; député de 1889 à 1906, sénateur du Jura depuis 1906, ancien ministre des Colonies dans les cabinets Brisson et Briand, ancien ministre du Commerce, de l'Industrie, des Postes et Télégraphes dans les cabinets Combes et Rouvier.

4. Mme Gaston Thomson, née Henriette Peigné-Crémieux, cousine de Marcel Proust. Son mari était, depuis le 13 juin 1914, ministre du Commerce, des Postes et Télégraphes dans le cabinet Viviani. Cf. Cor. V, 179, notes 2 et 3.

5. Proust a dû écrire au docteur Bize pour le remercier du certificat médical daté du *23 octobre 1914* affirmant qu'il était « dans l'impossibilité absolue de rendre aucun service dans l'armée ». Comme ce premier certificat ne disait pas qu'il était incapable de se présenter devant le conseil de réforme, Bize en fit un second, daté d'*Albi, le 4 novembre 1914*, où il affirme : « Depuis de longues années, Monsieur Proust est alité et dans un état de déchéance physique tellement prononcé qu'il lui sera impossible de se présenter devant le conseil de Réforme. » Voir à ce sujet le télégramme à Reynaldo Hahn que nous datons du *samedi matin 24 octobre 1914*.

6. Allusion au commandant Cuny. Voir ci-dessus la note 10 de la lettre 179 du même au même.

183

A MADAME DE MADRAZO

[Premiers jours de novembre 1914]¹

Chère amie

Vous aviez peut-être raison de vouloir que je vous appelle « Sœur² » car il y a vraiment entre nous une sorte de sympathie quasi de télépathie fraternelle. Imaginez-vous qu'*hier soir* (c'est-à-dire sans doute pendant que vous m'écriviez) j'écrivais au major du régi-

ment de Reynaldo³ une lettre où je lui disais que Reynaldo était sujet à des syncopes, était tellement délicat de la gorge et avait perdu un frère de la poitrine et que j'étais bien tourmenté. En même temps j'écrivais à Reynaldo pour lui proposer si cela ne lui déplaisait pas de voir M. Trouillot et M^e Thomson⁴. C'est vous dire que les mêmes pensées qui vous hantent me persécutaient.

Quant aux amis dont il parle hélas je ne les connais en aucune façon et j'ai appris leurs noms par la lettre que je vous ai communiquée (et qu'il vaudra mieux que vous ne disiez pas avoir été communiquée entièrement). Je ne saurais donc comment leur écrire car il peut y avoir dans le régiment des gens du même nom et cela pourrait risquer d'arriver à Reynaldo avant d'arriver à eux. Si j'avais l'ombre d'idée qui ils sont, mais je n'en sais rien. Je pense seulement ceci (car je ne sais même pas si le major qui n'a que le grade d'adjudant et à qui je répondais – il est mon médecin – pourra quelque chose et me répondra⁵). C'est que si Shrameck⁶ connaissait le commandant en question, il pourrait peut-être lui écrire car il a une affection profonde et sincère pour Reynaldo. Moi je ne connais pas ce Commandant et ne l'ai jamais vu, et j'ai peur qu'il prenne mal la chose si je lui écris sans le connaître, d'autant plus que Reynaldo n'aimant pas beaucoup parler de ses amis les uns aux autres, ne lui a peut-être jamais parlé de moi.

Mais en tous cas ce que vous pourriez très bien écrire au Commandant, c'est, sans rien lui demander, de lui dire que vous apprenez que Reynaldo part sur le front⁷, que vous ne lui demandez nullement de le faire rester à Albi, mais que vous croyez comme sœur devoir le prévenir des craintes qu'on a eues pour la gorge et la poitrine de Reynaldo, de ses syncopes, lui disant que vous savez que Reynaldo ne le lui dirait jamais, mais que vous trouvez de votre devoir de le lui dire pour qu'il tâche de lui éviter l'*humidité* et le *froid*. Ne faites aucune allusion aux autres dangers. Il le fera certainement rester à Albi, le nord étant naturellement froid et humide. Je crois que dans cette mesure tout le monde ne pourra que vous approuver.

Dites-moi si vous croyez que je puisse n'importe quoi,

je ferai *tout* ce que vous voudrez et si vous croyez que je puisse mieux faire un message de vive voix je partirai pour Albi. Je partirai le lendemain du jour où vous me le direz ou si possible le soir même.

Pardonnez-moi d'avoir commencé cette lettre par des demi-feuilles mais chaque fois je m'apercevais que le dos était déchiré.

Tendrement et respectueusement à vous

Marcel.

1. * Cette lettre doit dater du lendemain de celle adressée à Reynaldo Hahn que nous situons *peu après le 28 octobre 1914* : allusion à la lettre lui proposant de voir pour lui M. Trouillot et Mme Thomson (note 4 ci-après). Voir aussi la mention de Reynaldo qui « part sur le front » (note 7).

2. C'est ainsi que Proust appelle la destinataire dans la lettre ci-dessus que nous datons du *mercredi 28 octobre 1914*.

3. Hahn se trouvait à Albi au 31^e régiment d'infanterie. Voir la note 5 ci-après au sujet du médecin-major en question. Nous ne retrouvons pas la lettre que Proust lui adressa.

4. Il s'agit de la lettre à Reynaldo Hahn que nous situons *peu après le 28 octobre 1914*.

5. Allusion au docteur Maurice Bize.

6. *Sic*. Il s'agit apparemment de René Schrameck. Les renseignements à son sujet nous manquent.

7. Voir ci-dessus la lettre du même à la même que nous datons du *mercredi 28 octobre 1914*.

184

A MADAME DE MADRAZO

[Premiers jours de novembre 1914]¹

Chère amie

Vous pouvez croire que j'ai profondément ressenti ce bonheur. Si je ne vous l'ai pas écrit c'est pour ne pas vous ennuyer de lettres et rentrer dans l'ombre du moment que je ne pouvais plus être utile. D'autre part j'attachais beaucoup d'importance

1° à écrire à Reynaldo très souvent, très longuement, parce que je le sentais très énervé. C'est ce que j'ai fait.

2° à écrire à ses amis qu'il avait dit à mon ami le docteur² qu'il n'avait jamais eu de maux de gorge etc., pour qu'on sût bien par cet exemple en effet plus saisissant que toutes les phrases combien il avait désiré partir. C'est ce que j'ai fait aussi, discrètement.

Or je ne puis guère faire autre chose que cette correspondance avec Reynaldo car j'ai si peu d'heures ou de 1/2 heure par jour qui ne sont pas pris[es] par les fumigations etc. etc. Du reste j'ai proposé à Reynaldo si je ne suis pas pris au conseil du contre-réforme (que je n'ai toujours pas passé) d'aller m'installer tout à fait à Albi³. Je ne sais si cela ne lui convient pas mais il n'a pas répondu sur ce point.

Milles tendres respects de votre

Marcel.

J'ai été navré tantôt quand j'ai téléphoné de savoir que vous aviez la migraine.

1. * Cette lettre suit à peu d'intervalle la précédente du même à la même : nouvelles allusions au désir de Reynaldo Hahn de quitter Albi pour le front. Cf. la note 2 ci-après. Voir aussi la note 3.

2. Bize, médecin-major à Albi, comme nous l'avons dit.

3. Hahn devait quitter Albi le 20 novembre.

185

A MADAME DANIEL MAYER

[Vers novembre 1914]¹

Ma chère Cousine

Je n'ai pas besoin de te dire que depuis le commencement de la guerre il n'y a pas de jour où je n'ai pensé à toi avec un serrement de cœur. Si tu as une minute et peux me donner des nouvelles de tes chers fils² (et gendre sans doute)³ tu me ferais bien plaisir. Je pense à eux sans cesse de tout mon cœur [.]

Ton respectueux et affectionné

Marcel PROUST.

Le jeune Berge n'est pas encore en âge de servir n'est-ce pas ⁴?

1. op Coll. Mme Julien Cain. Le papier de l'original, blanc vergé 223 × 171 mm. sans filigrane, est identique à celui d'une lettre à Hauser que nous datons de *novembre 1914*. L'allusion au « commencement de la guerre » semble situer cette lettre vers le même moment.

2. Rappelons que la destinataire, veuve d'un cousin germain de la mère de Proust, avait six enfants, dont trois fils : Charles, Maurice et Jacques Daniel-Mayer. Ce dernier trouvera la mort à la guerre en septembre 1915.

3. Allusion à Jacques Ferdinand-Dreyfus, qui avait épousé Lily Daniel-Mayer en 1908. — Cor. VIII, 65, note 3.

4. Il s'agit de Jacques Berge, fils de René Berge et d'Antoinette Félix-Faure (1871-1950). La famille apprendra seulement plus tard qu'il était mort à la bataille de Charleroi, en Belgique, au mois d'août 1914.

186

LIONEL HAUSER A MARCEL PROUST

Le 6 Novembre 1914 ¹

Mon cher Marcel,

En réponse à la lettre que je viens de recevoir ², je ne puis que te confirmer ce que je t'ai fait dire par téléphone, savoir que je suis à ta disposition pour aller te voir quand tu seras en état de me recevoir.

Je reste donc dans l'attente de ton invitation et te prie de me croire ton bien sincèrement dévoué,

[Lionel HAUSER].

1. cc. Coll. Philip. Kolb.

2. Nous ne trouvons pas la lettre de Proust en question. Proust souhaite sans doute consulter Hauser sur le chèque Warburg ou sur l'ouverture de crédit à la banque du Crédit Industriel.

187

GEORGES DE LAURIS A MARCEL PROUST

20 rue Lalo
10 novembre [1914]¹

Mon cher Marcel

Qu'êtes-vous devenu ? J'ai prêté votre livre à mon père², à mon retour de Suisse³. Il le goûte infiniment et m'en relit des passages, presque chaque fois que je lui fais une visite. Je reste très entouré d'une atmosphère qui me vient de vous et que j'aime, mais, dans votre silence, j'évoque avec une tendresse un peu inquiète les souvenirs de notre amitié.

J'aimerais vous voir⁴. Mon affection pour vous est toujours la même.

Georges de LAURIS.

1. φ Coll. M. Jacques de Lacretelle. Lettre datée seulement du 10 novembre. L'allusion à « votre livre » (note 2 ci-après) et la demande de nouvelles à laquelle Proust répondra avec un certain retard (note 4) semblent situer cette lettre en 1914.

2. Il s'agit de *Du côté de chez Swann* paru en novembre 1913.

3. Nous ignorons l'occasion du voyage en question. D'après la réponse de Proust à cette lettre, la situation militaire du destinataire ne sera pas réglée avant un certain délai.

4. Voir la lettre 201 ci-après, qui semble être la réponse à cette lettre.

188

A MADAME DE MADRAZO

[Le 12 novembre 1914]¹

Chère Amie

Je reçois avec consternation cette lettre de Reynaldo². Depuis que je lui avais écrit toute ma pensée sur

ses projets de départ je n'avais reçu de lui que des dépêches parce qu'il avait des choses pressées à me demander pour Félix malade à Aix³; mais dans ces dépêches il se disait très frappé de la justesse de mes lettres. Vous me renverrez sa lettre n'est-ce pas, puisqu'il me demande de la faire dactylographier. Mais je n'ai aucun dactylographe et même plus de valet de chambre. Aussi pour aller plus vite je vous envoie le texte lui-même. Je ne vois pas que cela puisse fâcher Reynaldo. Je suis bouleversé de cette lettre, je ne sais que vous dire, j'avais dit tout ce que je pouvais. Si vous voyez quelque chose à faire dites-le-moi.

Votre bien malheureux et angoissé

Marcel.

1. * Lettre datée du *12 novembre 1914* : nous ignorons si la date est de Proust ou celle d'un cachet postal.

2. Lettre exprimant sans doute l'intention inébranlable de quitter Albi pour le front le 20 novembre.

3. Félix : peut-être un ancien domestique des Hahn.

189

A GABRIEL ASTRUC

[Vers novembre 1914]¹

Cher Monsieur et Ami,

Je suis bien confus de répondre aussi tardivement au petit mot de l'autre jour². Oui, que d'événements! Et avant les événements publics qui ont emporté les soucis privés, bien des événements qui ne touchaient que moi et sans lesquels je ne fusse pas resté si longtemps sans correspondre avec vous, vous dont j'ai toujours tant prisé le jugement esthétique, sans attendre pour cela que ce jugement me fût si favorable!

Oui, depuis que nous ne nous sommes vus, d'abord

j'ai été à peu près ruiné, puis un grand chagrin³ est venu m'empêcher de penser à ces ennuis qui pourtant se chargent eux-mêmes de se rappeler à moi. Et vous pourrez imaginer ce que c'est pour quelqu'un qui n'y entend rien, d'avoir en pleine guerre, je ne sais combien de « positions » en Bourse!

Puis la guerre est venue, mon frère opère des blessés sur la ligne de feu, on a bombardé son hôpital, les obus tombaient sur la table d'opération⁴. En ce moment, il est à Verdun plus en sécurité, j'espère, mais je reste bien inquiet pour lui et pour bien des amis dont je tremble chaque jour de trouver les noms dans les listes de tués. Je suis bien humilié, quand tout le monde sert, d'être moi-même si inutile, ce qui ne veut pas dire que je ne serai pas « pris ». J'ai été réformé, il y a quatre ans, sans avoir à passer le conseil de contre-réforme⁵, et je me soigne pour tâcher de pouvoir supporter cette grande fatigue⁶.

Je relis souvent avec infiniment de reconnaissance et d'amitié les si jolies et profondes annotations dont vous avez embelli *Swann*. Vous en êtes vraiment l'illustrateur, évoquant ici un Monet, là un Stevens⁷. Que j'aimerais pouvoir faire paraître mon livre avec vos notes. C'est tout un « *En marge de* » comme faisait Lemaître⁸ (encore un juge bien indulgent, un ami bien fervent de mon livre et que j'ai eu la tristesse de perdre⁹) que vous avez écrit là. Je ne me relis jamais mais je vous relis souvent.

Veuillez agréer, cher monsieur et ami, l'expression de mes sentiments bien reconnaissants et dévoués.

Marcel PROUST.

1. * Astruc, 313-314. Cette lettre semble se situer vers le mois de novembre 1914 : allusions au conseil de contre-réforme que Proust doit passer (note 6 ci-après), à son frère (note 4), à la mort de Lemaître (note 9).

2. La lettre du destinataire ne nous est pas parvenue.

3. La mort d'Alfred Agostinelli.

4. C'était à Etain que l'hôpital de Robert Proust avait été bombardé. Voir ci-après la lettre 193 à Lucien Daudet.

5. Voir à ce sujet Cor, X, 344, lettre 168.

6. Voir ci-après la lettre 193 à Lucien Daudet.
7. Voir à ce sujet Cor. XII, lettre 197.
- * 8. Allusion à une série de contes publiés par Jules Lemaitre sous le titre *En marge des vieux livres*. La première série avait paru en 1905. Voir Cor. V, 328, note 4.
9. La mort de Jules Lemaitre est annoncée par *Le Temps* du 7 et le *Journal des Débats* du 8 août 1914.

190

A MAURICE BARRÈS

102 boulevard Haussmann
[Vers novembre 1914]¹

Cher Monsieur

Je vous envoie un petit mot de souvenir et d'hommage. Permettez que je lui donne un tour un peu particulier. Il me semble qu'il y a quelques années, dans une lettre, je vous disais que la France n'avait cessé de prolonger, dans le plan du collectif, les diverses directions de votre pensée (je devais vous dire cela un peu moins mal et tout autrement, mais enfin je crois me rappeler vous avoir écrit une lettre de ce genre²). Je ne pensais pas alors que ce serait aussi complet, et qu'à votre chant pur et grave (comme le *Chant Élégiac* de Beethoven³) tous les canons du monde répondraient en chœur. Tel est le prix de la sincérité intellectuelle.

Je pense beaucoup à vous, à votre fils, à Madame Barrès. Je ne sais si cette lettre vous parviendra. Mon frère qui est à Verdun ne doit pas recevoir les miennes car depuis le 1^{er} Août il ne m'a pas écrit.

A tout hasard j'ai voulu vous montrer que malgré les chagrins qui m'ont accablé cette année et que je me fais du reste un devoir d'oublier dans l'anxiété de tous, je pense à vous avec une admiration et une affection que les événements⁴ menacent sans l'altérer [...]

Votre

Marcel PROUST (pas PRÉVOST)⁵.

1. φ Barrès 106-107. Cette lettre semble se situer vers les premiers mois de la guerre, vraisemblablement *vers le mois de novembre 1914*.

2. Allusion à la lettre du 1^{er} octobre 1911, où Proust avait écrit : « Mais depuis que je vous ai écrit, combien toutes les préoccupations de la France, question des églises, question allemande, question du sentiment patriotique et de la littérature, viennent comme une figure « semblable », je crois que c'est ainsi qu'on dit en géométrie, faire coïncider chaque angle, chaque limite même avec tous les points de la vôtre [...] ». Cor. X, 351.

3. *Chant Élégiacque, pour quatre voix et cordes*, opus 118, publié à Vienne en 1826.

4. *Sic*.

5. Allusion à la lettre que Barrès adressa à Proust mais qui parvint, semble-t-il, à Marcel Prévost. Voir Cor. XII, lettre 127.

191

MAURICE BARRÈS A MARCEL PROUST

[Vers novembre 1914]¹

Merci, mon cher Marcel Proust, de votre amical souvenir.

*Mes vœux à votre frère *. Je vous serre affectueusement la main, et certes je souhaite le temps où nous aurons le charmant loisir de quelque « jardin de musique et de conversation » chez vous, à Nice, n'importe !*

BARRÈS.

1. φφ Coll. U. III. Ce billet semble répondre à la lettre 190 que Proust adresse à Barrès; elle semble donc se situer *vers le mois de novembre 1914*. Voir la note 2 ci-après.

2. Proust, dans la lettre à laquelle le destinataire répond ici, avait dit que son frère était à Verdun.

cygne sur des cygnes.

Proverbe de notre amical souvenir.

cygne sur / ou notre fièvre. Je en me
affaiblissement la main et cette
je me laisse le temps ou non amant

le charmant loir de quelque

"jardin de montagne" et de censure de

de son, a Née, ni un autre

Darius

192

A DANIEL HALÉVY

[Le lundi soir 16 novembre 1914]¹

Cher ami

Ces quelques mots pour te dire que c'est *en pleurant* que j'ai lu *les Trois Croix*². En ce temps où il y a tant de sublime dans les faits, et si peu dans les paroles et les écrits, où chacun annonce que la Guerre a transformé les esprits, mais l'annonce dans un style qui montre trop qu'elle n'a rien transformé du tout, où les mêmes sottises, les mêmes banalités reviennent, soit pires encore, soit semblant telles par leur confrontation aux grandes choses qu'elles s'imaginent exprimer, en ce temps où on ne peut pas lire un journal sans dégoût, et où peut-être pas *une* ligne décente n'a encore été écrite sur la guerre, je crois que les *Trois Croix* sont le premier morceau de la littérature guerrière (ne te froisse pas du mot littérature qui au sens où je le prends et où tu l'entends j'espère est fort noble) qu'il m'ait été donné de lire.

Que de choses j'aurais³ à te dire à un moment où jamais le désarmement des intelligences n'a été si funeste.

Ton bien⁴ ému et admiratif

Marcel PROUST.

1. 00 Lettre dont l'original nous a été communiqué par M. Dominique Halévy. *Le Divan*, 48^e année, n° 297 (janvier-mars 1956), p. 298. Cette lettre, datée seulement de *Novembre 1914* dans la revue, doit être du *lundi soir 16 novembre 1914* : voir la note 2 ci-après.

2. Article paru dans le *Journal des Débats* du mardi 17 novembre 1914, p. 2, sous le titre *Les Trois Croix (d'après le récit d'un soldat anglais)*, par Daniel Halévy. Le destinataire a reproduit son article, avec la lettre de Proust, dans *Le Divan*, aux pp. 294-298; il affirme avoir traduit le récit du soldat en le transposant; il trouva le texte du récit dans « un journal anglais dont ma mémoire n'a pas retenu le titre ». Le même événement fut relaté brièvement dans *L'Intransigeant*

du 15 novembre 1914, p. 1, sous le titre *Pour sauver un ennemi*, et, à la même date, dans *Le Journal*. Il s'agit de la mort héroïque d'un officier qui commandait une section d'infanterie anglaise dans la plaine devant le faubourg d'Ypres, et que Halévy développe ainsi : « Je croyais le connaître, notre officier. Je l'avais plus d'une fois conduit dans mon auto. Je l'aimais bien, mais je ne me doutais pas que c'était un héros. Il était nerveux, je l'avais remarqué. Plus d'une fois j'en avais souri. Au moindre dérapage, au moindre tournant brusque, il tressaillait. Je me disais : Toi, mon officier, si timide aujourd'hui, qu'est-ce que tu vaudras au feu ? » Une nuit, dans les tranchées, les Anglais entendent un piétinement, un tumulte de pas qui se précipitent sur eux : les Allemands chargent baïonnette au canon. « Nous n'attendîmes pas que l'ordre en fût donné : du premier au dernier, nous sautâmes hors de nos tranchées, et, acier contre acier, nous heurtâmes les Allemands. [...] Nous trouvant devant eux, ils battirent en retraite. Mais ce ne sont pas des lâches, et je leur rends justice : tout en se retirant, ils aidaient leurs blessés et faisaient leur possible pour les entraîner avec eux. » A l'aube, on voit un seul blessé gisant à mi-chemin entre les deux tranchées. « Nos hommes tiraient toujours. Aucun d'entre eux, je suis heureux de le dire, ne visa sur le malheureux. Alors nous vîmes un homme qui se levait des tranchées allemandes. Que voulait-il faire ? Sans doute il voulait porter aide au blessé, car il marche vers lui. Il ne marcha pas longtemps. Une salve tirée par les nôtres le jeta bas. « Cessez-le-feu ! » commanda soudain notre officier, celui-là même, ce nerveux dont je vous ai parlé. Nous obéîmes, et nous le vîmes avec surprise sortir de la tranchée. Les Allemands le virent aussi. Ils avaient à venger leur camarade. Ils tirèrent sur lui, et une balle le frappa. Il s'arrêta, il chancela. Mais il ne tomba pas, comme l'autre ; avec un immense, un visible effort, il se reprit et marcha fermement vers la tranchée allemande. « Il est fou ! » s'écria mon voisin de combat. L'instant d'après il regretta son mot, car il se tut, et nous fûmes ensemble témoins d'un si grand spectacle d'héroïsme qu'une acclamation monta des deux tranchées, et pendant une heure, personne, ni d'une part, ni de l'autre, ne tira un coup de fusil.

« Notre officier marcha jusqu'au blessé, puis, tout blessé qu'il fût lui-même, il le releva, il l'aïda à marcher, et, à la stupeur de tous, le conduisit tout droit aux tranchées allemandes. Il l'assit doucement sur le talus de terre, salua les ennemis, puis tourna les talons pour revenir vers nous, aussi tranquille, aussi sûr de sa vie en ces très courts instants qu'il eût pu l'être en sa maison. Mais il ne revint pas sans récompense, car un officier allemand sauta hors la tranchée, et prenant sur son habit sa Croix de Fer, il l'épingla sur la poitrine de notre héros. [...] Il revint lentement, il avançait avec peine. Nos appels, nos hurrahs, encourageaient sa marche. Il arriva enfin, et il tomba, défaillit en nos bras. Les Allemands nous laissèrent le temps de l'accueillir, de prendre soin de lui, avant de recommencer leur attaque. [...] Le soir venu, c'est moi qui fut désigné pour le conduire à l'hôpital. [...] Notre Général le vit, l'arrêta un instant, et lui dit qu'en ce jour même il demandait pour lui la Croix de Victoria. [...] Hélas, la seule croix qu'il porte aujourd'hui, le dernier d'entre nous, l'obtiendra quelque jour : c'est une croix de bois fichée dans la terre [...] »

3. La revue imprime « aurai », mauvaise leçon ; nous corrigeons

d'après l'original. Proust parle du « moment » présent, et non de l'avenir ; il emploie le conditionnel pour signifier qu'il dirait ces choses s'il pouvait voir le destinataire.

4. La revue imprime « frère », mauvaise leçon ; nous corrigeons d'après l'original.

193

A LUCIEN DAUDET

[Le lundi soir 16 novembre 1914, ou peu après]¹

Mon cher petit,

Si ce n'était pas une telle joie – autant qu'on peut en avoir en ce moment –, de recevoir une pareille lettre, et de quelqu'un à qui je n'ai pas cessé un jour de penser avec une tendresse sans cesse grandissante, quel repos déjà de lire ces pages où il n'y a ni « Boche » ni « leur Kultur », ni « pleurer comme un gosse », ni « sœurlette », ni tout le reste. Toutes choses du reste qu'on supporte bien facilement tant on souffre en pensant au martyre des soldats et des officiers, et tant on est ému de leur sacrifice.

Mais tout de même la presse, et notamment le [...] ², aurait une meilleure tenue que la victoire n'en serait que plus belle.

Frédéric Masson, dont j'ai souvent goûté le style vieux grognard autrefois, incarne vraiment trop en ce moment la « culture » française. S'il est sincère en trouvant les *Maîtres Chanteurs* ineptes et imposés par le snobisme, il est plus à plaindre que ceux qu'il déclare atteints de « wagnérisme » ³. Si au lieu d'avoir la guerre avec l'Allemagne, nous l'avions eue avec la Russie, qu'aurait-on dit de Tolstoï et de Dostoïewski ? Seulement, comme la littérature contemporaine allemande est tellement stupide qu'on ne peut même pas retrouver un nom et un titre que seuls les critiques des « Lectures étrangères » nous apprennent de temps en temps pour que nous les oublions aussitôt, aussi ne trouvant où se prendre, on se rabat sur Wagner ⁴.

Mon cher petit, j'ai su un mois après que votre beau-frère avait eu un accident d'automobile, je n'ai nullement su que Léon y était et avait été gravement blessé ⁵. Pouvez-vous croire que je ne vous aurais pas écrit ! Et vous, vous étiez donc aussi dans la voiture ? (puisque vous dites : J'avais Léon blessé à côté de moi). Je suis rétrospectivement bien ému d'apprendre cela.

Je vais écrire à votre frère. J'allais d'ailleurs le faire pour lui dire mon admiration. La guerre a hélas vérifié, consacré et immortalisé l'*Avant-guerre* ⁶. Depuis Balzac, on n'avait jamais vu un homme d'imagination découvrir avec cette force une loi sociale (dans le sens où Newton (?) a découvert la loi de la gravitation ⁷). Oui, j'allais lui écrire pour cela et je ne lui aurais pas parlé de l'accident ! J'espère que si sa prophétie ne fut pas écoutée nous saurons « *appliquer* » sa découverte et pratiquer, *nous*, l'*Après-guerre*. Mais je ne pense pas (et je pense que c'est aussi l'avis de votre frère quoique je n'aie pas lu ses articles) qu'elle doive consister à nous rendre inférieurs, à priver je ne dis pas nos musiciens, mais nos écrivains de la prodigieuse fécondation que c'est qu'entendre *Tristan*, et la *Tétralogie*, comme Péladan qui ne veut plus qu'on apprenne l'allemand ⁸ (que le général Pau ⁹ et le général Joffre ¹⁰, heureusement, possèdent à fond).

Mon cher petit, moi aussi j'ai été tourmenté pour mon frère, son hôpital à Étain a été bombardé pendant qu'il opérait, les obus crevant sa table d'opération. Il a été du reste cité à l'ordre du jour, pas pour cela, mais pour tant d'autres choses courageuses qu'il ne cesse de faire ¹¹. Malheureusement il va au-devant des plus grands dangers, et jusqu'à la fin de la guerre je ne sais ce que le lendemain m'apportera comme nouvelles.

Moi je vais passer un conseil de révision et je serai probablement pris, car on prend tout le monde. Du reste j'ai été stupide car je n'avais pas à me faire inscrire, ayant été rayé des cadres comme officier et ces Conseils n'étaient que pour les soldats, à ce que m'a dit [...] qui, passant par Paris, m'a vu un soir ; très gentil, ayant beaucoup gagné, sans doute sous l'influence de sa femme ¹². Il m'a parlé très gentiment de vous et avec une grande admiration de votre dernier livre. Je dois

dire qu'il m'a paru infiniment moins enthousiaste de *Swann*! Et même que nous sommes enfoncés tous les deux par un livre de quelqu'un qui le touche de près et intéressant surtout, paraît-il, parce qu'il y est question de « gens que nous connaissons »¹³. Lui-même, [...] a fait un livre (je crois historique) et m'a parlé de « bons à tirer » (?). Je ne sais pas bien ce que c'est. A côté de cela très « va-te-faire-fiche », « le Général a dit : Qu'on m'envoie [...] », et aussi d'une simplicité pleine de grâce vraiment, et qui a frappé même ma femme de chambre (qui est aussi cuisinière, valet de chambre, etc.)¹⁴, laquelle m'a dit : « Quelle simplicité pour un noble! »

Mon cher petit, jusqu'à mon conseil de révision, je me soignerai, pour pouvoir y aller. Mais tout de même si vous venez à Paris, je pourrai vous recevoir (mais je ne me lève pas). Après, encore plus facilement si je ne suis pas « pris ». Mais je le serai.

Mon cher petit, tout ce que j'aurais à vous dire exigerait des volumes et j'ai voulu vous répondre tout de suite pour ne pas me laisser « décimer »¹⁵ par cet élan vers vous si j'y résistais. J'espère que vous n'avez pas trop d'amis parmi les « Morts au champ d'honneur », mais on aime même ceux qu'on ne connaît pas, on pleure même les inconnus.

Et à ce propos, mon cher petit, j'ai été bien stupéfait de quelque chose qu'on m'a dit : peu renseigné sur la grandeur réelle et l'éclat fixe des étoiles nouvelles qui resplendissent depuis quelque temps, je croyais devoir un très grand respect à M. [...] dont je n'ai jamais rien lu, mais qu'on m'avait dit génial¹⁶. Or, on m'a cité de lui ces propos tenus l'autre jour, qui m'ont fait vomir et que je ne puis croire exacts. Je vous transcris d'autant plus littéralement qu'il s'agit de personnes que je ne connais pas et dont je n'aurais pu inventer les noms, et encore moins les prénoms : « Oui, cette guerre! Enfin du moins elle aura eu ce résultat de réconcilier [...] et [...] (le comte et la comtesse de [...] née [...]). Oronte m'a dit de vous dire que Valère s'était très bien conduit (ces prénoms désignent n'est-ce pas M. de [...] et le jeune duc de [...])¹⁷. Ce que je ne peux pas supporter, c'est quand j'apprends *la mort de quelqu'un de bien* (c'est à dire de chic). Ah! oui, apprendre qu'un [...] a été tué, pour moi

c'est un coup terrible. » Est-ce vraiment possible ! Je n'aurais pas cru M. [...] ou tel autre bouffon capable, je ne dis pas de parler, mais de penser ainsi, mais un écrivain, un philosophe ! [...] J'espère que tout cela est faux. Je ne renie rien [...] et je crois que les « gens bien » sont quelquefois très bien. Mais leur mort ne peut pas me faire plus de peine que celle des autres. Et le hasard de mes amitiés fait qu'elle m'en a causé jusqu'ici beaucoup moins.

Quant aux morts de la guerre, ils sont admirables, et tellement autrement qu'on ne dit. Tout ce qu'on a écrit sur le pauvre Psichari que je ne connaissais pas, mais dont on m'a tant parlé, est si faux ¹⁸. Du reste à part un ou deux, les littérateurs qui en ce moment croient « servir » en écrivant, parlent bien mal de tout cela. (Il y a des exceptions, avez-vous lu *Les trois Croix*, de Daniel Halévy, dans les *Débats* ¹⁹, journal où, entre parenthèses, il y a tous les jours un article de je ne sais pas qui, intitulé *La situation militaire*, qui est remarquable et clair ²⁰).

Du reste tous ces hommes importants sont ignorants comme des enfants. Je ne sais si vous avez lu un article du Général Zurlinden ²¹ sur l'origine du mot boche qui, selon lui, remonte au mois de septembre dernier quand nos soldats etc. ²²... Il faut que lui aussi n'ait jamais causé qu'avec des « gens bien », sans cela il saurait comme moi que les domestiques, les gens du peuple, ont toujours dit : « Une tête de Boche », « C'est un sale Boche ». Je dois dire que de leur part c'est souvent assez drôle (comme dans l'admirable récit du mécanicien de Paulhan ²³). Mais quand les Académiciens disent « Boche » avec un faux entrain pour s'adresser au peuple, comme les grandes personnes qui zézayaient quand elles parlent aux enfants ([...], [...] et [...], etc.), c'est crispant ²⁴.

Mon cher petit, la fatigue me paralyse et je n'ai plus la force de vous donner des nouvelles de Reynaldo. Il était à Melun et ayant demandé à partir dans l'Est, a été envoyé à Albi d'où il va cependant hélas, partir pour « les tranchées »... Je ne puis vous dire, depuis le commencement de cette guerre, toutes les preuves de noblesse morale qu'il a données. Je ne dis pas spéciale-

ment au point de vue de la guerre, mais même par ricochet... Vraiment Reynaldo est un roc de bonté sur lequel on peut bâtir et demeurer. Et de bonté vraie. Il est vrai par-dessus tout [...] Si vous désirez lui écrire, il vaudrait ²⁵ mieux qu'à son régiment, lui écrire Hôtel du Vigan, Albi, Tarn. Vous lui ferez grand plaisir, car il vous cite à tous propos, et ne vous compare jamais que pour vous préférer.

Mon cher petit, mettez mes respectueux hommages aux pieds de Madame Daudet, et mille tendresses de votre

Marcel.

P.-S. Hôtel Brunswick me semble un peu « boche ». Il est vrai que Béranger neutralise ²⁶.

Odile doit être bien gentille ²⁷.

1. * Cah V, 101-107 (n° X). Le destinataire indique pour cette lettre la date de « la fin d'Octobre 1914 », légèrement inexacte : l'allusion à l'article de Daniel Halévy (note 19 ci-après) nous permet de situer cette lettre au *lundi soir 16 novembre 1914, ou peu de jours après*. Voir aussi les allusions à la mort du « pauvre Psichari » (note 18), à l'article du général Zurlinden (note 22), au « récit du mécanicien de Paulhan » (note 23).

2. Nom supprimé dans l'édition.

3. Frédéric Masson, dans un article paru en première page de l'*Echo de Paris* du 27 septembre 1914, parle ainsi de Richard Wagner : « Les Parisiens, insultés par cet homme pour n'avoir pas suffisamment applaudi sa musique, traînés dans la boue par lui, ont couvert de leurs bravos cette misérable rapsodie [sic], les *Maîtres chanteurs*, où ils n'ont pas su même voir le pamphlet dirigé contre eux. [...] » Le même écrivain, dans un article paru le 12 octobre suivant, à la même place du même journal, sous le titre *La Drogue*, affirme : « [...] le wagnérisme étant l'expression complète de la culture allemande, les Français atteints de wagnérisme se livrent volontairement à l'Allemagne. » — Frédéric Masson (1847-1923), historien spécialiste du premier Empire, élu membre de l'Académie française le 18 juin 1903, collaborait à *La Presse*, à la *Revue de Paris*, à l'*Echo de Paris*.

4. Proust, comme beaucoup de ses contemporains, ignore la production littéraire allemande de l'époque, sans doute à cause de la guerre de 1870-1871.

5. Mme Daudet, dans son *Journal de famille et de guerre 1914-1919* (Paris, 1920), p. 7, raconte comment elle reçut, le dimanche 2 août 1914, un mot crayonné de l'écriture de Lucien, disant : « Accident d'auto aux environs d'Artenay près d'Orléans, Léon blessé à la tête; Robert à la main et à la figure, pansés et hors de tout danger. Lucien

indemne. » — Le beau-frère de Lucien Daudet était Robert Chauvelot. — Voir Cor. II, 313, note 8.

6. Livre constitué d'une série d'articles sur l'espionnage juif-allemand en France depuis l'affaire Dreyfus, série poursuivie pendant dix-huit mois dans l'*Action Française*. — Voir Cor. XII, note 3 de la lettre 144.

7. C'est exact. Isaac Newton (1642-1727), illustre mathématicien, physicien, astronome et philosophe anglais, célèbre pour avoir découvert les lois de la gravitation universelle et la décomposition de la lumière.

8. Allusion à un article paru en première page dans *Le Figaro* du 28 septembre 1914, sous le titre *Leur langue*, où Péladan écrit : « [...] plus d'allemand sur les lèvres, sur la scène, plus de langue allemande en terre de France. Est-ce qu'on peut encore avoir un ami allemand ? [...] *Plus d'allemand dans les programmes universitaires*. [...] N'est-il pas démontré que nous ne pouvons parler avec eux que par le fer, n'est-il pas entendu que nous ne pouvons plus commercer ? A quoi donc servirait l'étude de l'allemand ? [...] Chassons l'idiome de ces assassins de nos foyers, de nos théâtres : je voudrais qu'une loi défendit de jamais employer cet idiome en public. [...] » — Joséphin Péladan (1859-1918), romancier et critique d'art, fondateur de la Rose-Croix. Il est nommé une fois dans *Le Côté de Guermantes*, II, 229.

9. Paul-Marie-César-Gérald Pau (1848-1932), général de division depuis 1903. — Il est mentionné dans *Le Côté de Guermantes*, II, 128, et deux fois dans *Le Temps retrouvé*, III, 752 et 797.

10. Joseph-Jacques-Césaire Joffre (1852-1931), qui sera nommé maréchal de France. — Il est mentionné trois fois dans *Le Temps retrouvé* : III, 750, 752 et 811.

11. Voir ci-dessus la lettre à Mme Catusse du 17 octobre 1914, et sa note 7.

12. Le nom est supprimé dans l'édition. S'agirait-il de Clément de Maugny ? Mais il ne semble pas qu'il ait publié avant la guerre.

13. Le « dernier livre » de Lucien Daudet est *L'Impératrice Eugénie* (1911). Voir Cor. X, 381, note 2. — L'autre livre doit-être *Le Problème de l'espace* d'Illan de Casa Fuerte.

14. Il s'agit de Céleste Albaret.

15. Mot de lecture douteuse ; nous ne pouvons pas vérifier.

16. Le nom est supprimé ; Lucien Daudet indique seulement qu'il s'agit d'un « obscur écrivain » qui est « mort tout de suite après la guerre ». Cah V, 105, note 2.

17. Les noms sont supprimés dans l'édition.

18. Décès annoncé dans *Le Gaulois* du 12 novembre 1914, p. 2 ; *Le Journal*, 13 novembre, p. 2, *Un petit-fils de Renan tué à l'ennemi ; L'Intransigeant*, même jour, *La mort d'Ernest Psichari*. — Ernest-Spiridon-Jean-Nicolas (1883-1914), fils du philologue Jean Psichari et de Noémi Renan. Il était l'auteur de *L'Appel des armes* (1913). Lieutenant au 2^e régiment d'infanterie coloniale, il fut tué le 22 août en défendant sa batterie à Saint-Vincent-Rossignol, près de Virton, en Belgique.

19. Allusion à l'article paru le lundi soir 16 novembre 1914. Voir ci-dessus la lettre à Daniel Halévy que nous datons de ce jour-là.

20. Rubrique tenue par Henry Bidou. — Voir Cor. IX, 136, note 4.

21. Le nom est supprimé dans l'édition; nous le restituons d'après l'article dont il est question. Voir la note suivante.

22. Allusion à un article paru en première page dans *Le Figaro* du 12 novembre 1914, sous le titre : *Vers l'Alsace*, par le Général Zurlinden. Ce dernier affirme : « On a déjà donné bien des explications sur l'origine de ce surnom de « Boches », donné aux Allemands, à la suite de notre première incursion de la guerre actuelle dans la Haute-Alsace, à Altkirch et à Mulhouse. Il est probable qu'à leur rentrée en France, nos troupiers, se souvenant mal de l'appellation de « Schwob » qu'ils ont dû entendre répéter à satiété en Alsace, ont retourné le mot, et supprimant le double « v », en ont fait « Boche ». A coup sûr, actuellement, en France, en Belgique, en Angleterre, « Boche » est devenu comme le « Schwob » alsacien, le synonyme de « fourbe, menteur, ivrogne, barbare, indignement cruel ». [...] — Il s'agit d'Émile-Auguste-François-Thomas Zurlinden (1837-1929), général de division, plusieurs fois ministre de la Guerre, gouverneur militaire de Paris. Il est évoqué à propos de l'affaire Dreyfus dans *La Prisonnière*. III, 237.

23. *Le Temps* du 27 octobre 1914, cite en première page, sous le titre *Quatre-vingt-sixième jour / La Guerre : la Situation militaire / L'aviateur Paulhan et son mécanicien*, de longs extraits d'une lettre publiée le jour précédent par le *Petit Provençal* où le jeune mécanicien qui accompagnait le lieutenant aviateur Paulhan racontait les péripéties d'un récent voyage au-dessus des lignes ennemies. On y lit : « [...] Des chasseurs à pied qui s'étaient couchés depuis le début de l'attaque et tiraillaient sur les bonshommes se lèvent d'un bond, et pendant que je tire efficacement sur les hommes couchés à terre, eux les chargent à fond de train et avec rage. En route, deux furent touchés, mais aussi les Boches furent embrochés, et comment ! Il fallait voir ça. Ils avaient peur des baïonnettes ; ils étaient tous piqués dans le dos, du moins les cinq qui voulaient fuir. Ah ! c'était rigolo de voir ces bonshommes avec leurs figures terrifiées ; mais ces rosses nous avaient tué trois hommes et blessé cinq, mais eux étaient tous amochés : douze morts et huit blessés prisonniers. »

24. Proust pense peut-être à l'article de Maurice Donnay, paru dans *Le Figaro* du 3 octobre 1914, en première page, sous le titre *Les Boches*.

25. L'édition imprime « faudrait mieux », mauvaise leçon ou erreur typographique ? Nous corrigeons.

26. Lucien Daudet, réformé, fut envoyé à la Croix-Rouge de Tours au début de la guerre. Il habitait à l'Hôtel Brunswick, Boulevard Béranger, à Tours. Cf. Cah V, 107 ; Mme Daudet, *op. cit.*, p. 9.

27. Odile Chauvelot, fille de Robert Chauvelot et d'Edmée Daudet, née le 9 octobre 1914. Voir Mme Daudet, *op. cit.*, p. 50.

194

A MADAME CATUSSE

[Novembre 1914]¹

Chère Madame

J'espère que vous ne serez pas fâchée de ce que je vais vous dire : c'est si ridicule de moi qui écris plus qu'illisiblement (vous savez ce que R. de Montesquiou dit de mon écriture n'est-ce pas ? il y a des gens qui ont une écriture commune, laide, mais elle est si lisible, si claire. D'autres sont difficiles à lire mais le dessin de leurs lettres est si joli à regarder. Seul Marcel trouve le moyen d'unir dans son écriture la laideur et l'illisibilité. Jugement spirituel et bienveillant comme tout ce qui vient de l'auteur des *Hortensias*). Donc c'est très ridicule à moi qui écris si mal de vous dire cela mais après trois jours de loupe, j'ai dû renoncer, comme c'est écrit en travers à lire le nom des gens qui sont devenus comtes du Pape et que je ne puis imaginer². Et ce qui est plus grave, le nom du médecin sur lequel vous me demandez des « tuyaux ». Je vous en aurai immédiatement. Mais comment s'appelle-t-il. J'ai cru longtemps : Meslier³. Mais est-ce cela. Ces noms en *er* étant nombreux il ne faut pas risquer que je vous renseigne exactement sur... un autre.

Quant aux Comtes du Pape, je ne conçois pas de qui j'ai pu⁴ vous parler⁵. Je me rappelle que je vous parlais de Charles (naturellement !) de ma ruine, de mes chagrins, de ma préoccupation relative à mon conseil [de] contre-réforme que j'aurais pu⁶ passer à Montluçon⁷, inspiration que je regrette bien de ne pas avoir suivie, car d'abord je serais débarrassé depuis longtemps tandis que je n'ai encore rien passé, et ensuite parce qu'une fois auprès de vous je ne vous aurais certainement plus quittée (perspective qui vous fera peut-être frémir, mais que cette menace ne vous effraye pas puisque elle est écartée).

J'attends avec impatience le nom du médecin et des nouvelles de Charles. Si vous connaissez à Nice quelqu'un ayant besoin de chauffeur (ou de n'importe quel employé) voulez-vous me le dire, j'y connais un pauvre homme très habile mécanicien⁸.

J'aimerais savoir quand vous croyez que finira cette effroyable guerre et comment ?

Votre respectueux ami

Marcel PROUST.

1. φ Mme C, 123-124 (n° 53). Cette lettre doit dater du mois de *novembre 1914*, ainsi qu'on l'indique dans l'édition : Proust s'excuse de ne pouvoir lire le nom d'une personne qu'il avait mentionnée dans une lettre précédente (note 2 ci-après), s'inquiète d'avoir à passer son conseil de contre-réforme (note 7). Voir aussi la note 8.

2. Mme Catusse a dû répondre, après un certain délai, à la question que Proust lui avait posée, dans la lettre que nous datons du *lundi 7 septembre 1914* : « Monsieur Gautier-Vignal cela vous dit-il quelque chose ? » Mme Catusse semble s'être renseignée au sujet du père du jeune homme en question, le comte Albert Gautier, sportsman, consul général de Roumanie à Nice.

3. Il s'agit d'Adrien Meslier (1868-1915), docteur-médecin, député de la Seine de 1902 à 1914, auteur d'une thèse sur les méningites.

4. L'édition imprime « voulu », mauvaise leçon ; nous corrigeons d'après la photocopie de l'original.

5. Voir à ce sujet la note 2 ci-dessus.

6. L'édition imprime : « je n'aurais pu », mauvaise leçon ; nous corrigeons d'après l'original.

7. Le directeur du Service de Santé de Montluçon était un ami de Mme Catusse, ce que nous apprend la lettre que Proust lui adresse le *17 octobre 1914*.

8. Il s'agit d'Émile Agostinelli. Voir ci-après la lettre 196 à Louis Gautier-Vignal.

195

A LIONEL HAUSER

[Novembre 1914]¹

Mon cher Lionel

Je t'avais écrit avant-hier une lettre (nullement relative au « chèque » — ces guillemets sont pour me moquer de moi-même car j'en parle comme s'il n'y avait jamais eu d'autre chèque au monde que celui-là!). Mais je m'aperçois qu'elle est restée ici. Comme je reçois une dernière lettre, définitive celle-ci, de M. R. G. Lévy, je te l'envoie ainsi que celle du Comptoir d'Escompte pour te les soumettre². Et pour ne pas trop charger ma lettre de papiers qui s'égareraient, je ne t'enverrai que demain l'autre lettre.

Quant à ce qui touche le Chèque (avec un grand C) mon avis est que le Comptoir d'Escompte dit peut-être la vérité, mais peut-être pas. Des gens beaucoup moins « qualifiés » que mon endosseur³, mais par là même tenus à beaucoup moins de politesse n'ont obtenu qu'en criant et sur menace de procès le paiement de chèques qui leur avait été refusé. En tous cas ne ferai-je pas bien d'agir dans ce sens avec vigueur, de façon au moins à prendre date et à me faire montrer leurs livres? Il me semble que je n'y risque rien. Il se pourrait très bien que je fusse débiteur de trente mille francs à M. R. G. Lévy, que je lui eusse remis en paiement ce chèque et que je fusse furieux de la fin de non recevoir sans explications du Comptoir d'Escompte. En tous cas tu seras bien gentil de ne pas parler de mes intentions violentes pour ne pas leur ôter de leur efficacité.

Crois mon cher Lionel à mon affection bien profonde [.]

Marcel PROUST.

Il me semble que la Guerre va bien. Mais hélas « bien » au prix de combien de vies. T'ai-je dit que

mon frère avait été cité à l'ordre du jour de l'armée ⁴. Tu seras bien gentil de me rendre les lettres G. Lévy et Comptoir d'Escompte.

1. 00 Coll. Philip Kolb. L'original porte l'inscription, en tête de la première page, au crayon, de la main du destinataire : « *Novembre 1914* », date que semblent confirmer les allusions au chèque sur le Comptoir d'Escompte (note 2 ci-après), à la guerre (note 4).

2. Suite des démarches pour toucher le chèque Warburg de 30 000 francs. Voir ci-dessus la lettre 171 du même au même, et sa note 5.

3. Raphaël-Georges Lévy.

4. Voir ci-dessus la lettre 175 à Madame Robert Proust, et sa note 3.

196

AU COMTE LOUIS GAUTIER-VIGNAL

[Le samedi 21 novembre 1914]¹
102 boulevard Haussmann²

Cher ami,

Comme il faudrait d'abord parler de mille choses dont la moindre serait la Guerre, j'aime mieux ne parler de rien et comme si nous nous étions vus hier vous demander ceci : Vous m'aviez dit que Monsieur votre père avait besoin d'un chauffeur. Croyez-vous qu'il en ait besoin encore. Émile Agostinelli dont je vous avais parlé est dans une profonde misère je crois, misère due à ses stupides arrangements, d'ailleurs.³ Mais enfin comme il a une femme et un bébé, qu'il est très bon chauffeur et même plus que bon chauffeur, très habile mécanicien, que monégasque mais ayant beaucoup vécu à Nice il connaît à merveille toutes les routes, je crois qu'il pourrait faire l'affaire de Monsieur votre Père. Vous seriez gentil de me dire ce que vous en pensez. Si d'ailleurs Monsieur votre Père désirait le voir, il habite 24 rue [de]⁴ Paris à Nice.

Je dois passer prochainement un conseil de contre

réforme. J'ignore si je serai pris ou non. Si non je tâcherai d'aller vous voir un soir. Mais peut-être n'êtes-vous pas à Paris.⁵ J'espère que vous allez bien, que vous avez de bonnes nouvelles de votre frère⁶. Le mien a eu son hôpital bombardé pendant qu'il opérait des blessés, les obus tombant sur la table d'opération (à Etain) et mille autres choses dangereuses. Il a été cité à l'ordre du jour et heureusement est sain et sauf jusqu'ici⁷.

Croyez, je vous prie, à ma sympathie bien profonde.

Marcel PROUST.

1. φ Coll. Mme la duchesse de Gramont. CG III, 317-318 (n° 1). L'enveloppe correspondant à cette lettre porte le cachet postal « PARIS R. D'AMSTERDAM » daté « 12* 23-11-14 ». Comme cette lettre se situe avant celle à Reynaldo Hahn que nous datons du *samedi 21 novembre 1914*, il faut supposer que Proust l'a écrite le même jour et qu'elle n'a été mise à la poste que le surlendemain.

2. Souligné par Proust. Une main étrangère (celle de Gautier-Vignal, sans doute) a ajouté au crayon, au-dessus et à gauche : « Proust-Central 92 05 » (numéro de téléphone de Proust).

3. Émile Agostinelli (1898?-1918), frère d'Alfred Agostinelli. – Le destinataire avait été élève de Roland Garros. C'est sans doute par Gautier-Vignal que Proust avait entendu parler des jeunes élèves de Garros s'exerçant au vol plané, image qu'il évoquera plus tard à propos des anges que le narrateur voit avec sa mère à Padoue, dans la chapelle des Giotto. Voir *La Fugitive*, III, 648.

4. Ms. : *de la*, mots rayés. Proust oublie de restituer « de ».

5. Proust a inscrit sur l'enveloppe de cette lettre « faire suivre en cas d'absence ». L'enveloppe ne portant aucune indication de réexpédition, Gautier-Vignal devait être encore à Paris à ce moment-là.

6. Il s'agit du comte Paul Gautier-Vignal, qui mourra le 27 décembre 1914, à Carency, dans la somme.

7. Voir à ce sujet la note 7 de la lettre à Mme Catusse que nous datons du *17 octobre 1914* (lettre 176 supra).

197

A REYNALDO HAHN

[Le samedi 21 novembre 1914]¹

Cher Reynaldo

Quand vous n'êtes pas la Guerre d'aujourd'hui (et à la 100^e puissance) vous en êtes le Saint-Simon. Ne vous « épanchez » pas trop avec la personne que vous me dites, excellent en effet mais extrêmement réactionnaire, et qui peut-être vous approuve par timidité².

D'autre part ce que vous me dites sur la folie menaçante de l'un de vous m'afflige et m'intéresse³. A quoi le discernez-vous, donnez-moi des exemples.

Avez-vous dit à Hermann que je m'étais souvent informé de lui. Je ne voudrais pas que sa conduite indécente de l'été dernier lui fit croire que je garde des rancunes jusque dans l'Enfer qu'est l'époque actuelle et dont il n'y avait pas besoin des horreurs comme eût dit Saint-Simon (l'autre qui n'écrivait pas si bien que vous) pour que j'oublie ses incartades et me souvienne seulement de ses obligeances⁴.

Quant au pauvre Henri Bardac à qui vous n'avez certainement pas transmis mes sympathies je désire les⁵ lui écrire⁶. Savez-vous son adresse. (*Les* lui écrire est Frey⁷ etc. mais c'était pour éviter une fausse interprétation).

J'ai écrit une lettre que je croyais charmante à M. Gustave Lyon⁸. Il n'y a jamais répondu (non plus que Vidal⁹ etc.). Je croyais qu'absorbé par la tristesse, il ne pouvait penser à rien d'autre. Mais j'ai vu dans les journaux qu'il adressait des appels : « Sus aux maisons austro-allemandes ! etc. »

Si vous pouviez écrire un mot à La (croyez-vous que je ne peux pas trouver le nom de votre ancien secré-

taire si gentil, d'une famille de robe)¹⁰ pour son cousin de Monaco, les Agostinelli père et fils sont dans une extrême misère, le Casino de Monte Carlo doit paraît-il rouvrir prochainement et comme beaucoup d'employés sont à la guerre (?) il serait plus facile de les caser. J'ai aussi recommandé le fils qui est un excellent mécanicien et chauffeur au père Gautier Vignal par l'intermédiaire de son fils¹¹. Le père est un cocher de premier ordre (références Léonino etc.)¹². Parsdon.

A propos de noms commençant par La et qui ne sont ni Labruyère, ni La Moricière, ni La Bédoyère, j'ai lu avec tristesse la mort héroïque du jeune La Morinière. Mais est-ce lui ou son frère. Il s'appelait Guy¹³.

Cher Reynaldo je serai plus content si vous êtes interprète que dans les tranchées qui ne manqueraient pas par ce froid¹⁴ de vous en donner d'intestinales¹⁵; mais ce n'est pas sans risques, et malgré tout ce que vous dites d'Albi, quelque exaspération que vous éprouviez etc., *c'est Albi*. Le mot de Sieyès convient aussi bien en temps de guerre qu'en temps de révolution¹⁶, quand on ne peut rendre aucun service à la guerre, et qu'on pourra en rendre d'immenses en temps de paix. « *Quieta non movere*¹⁷ » est un autre proverbe que je vous invite à méditer.

Si vous voulez lire des comptes rendus de la guerre, ce n'est pas dans l'*Homme Libre* qu'il faut les lire¹⁸ (des plus médiocres) mais dans l'admirable article (j'ignore l'auteur) que publie chaque jour en première page sous ce titre *La Situation militaire*, le *Journal des Débats*¹⁹. On « voit » les opérations. Le petit compte rendu d'Hutin dans l'*Écho de Paris*²⁰, très inférieur était cependant assez net. Mais depuis qu'il a changé de place dans le journal il ne vaut plus rien²¹.

*Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé*²².

Vous ai-je raconté l'histoire de mon prêt à ma Tante²³. Si non ce sera pour une prochaine lettre car je suis trop fatigué.

Mon petit Reynaldo restez le plus que vous pourrez à Albi où du moins je n'ai pas (au même degré) à me dire :

Mon frère a-t-il ce qu'il lui faut?

Bon souper, bon gîte? (Je ne me soucie pas « du reste » dont la privation ne peut être qu'excellente)²⁴.

Adieu mon petit Albigeois et tâchez de le rester [.]

Marcel.

P.S. Avez-vous vu la mort de Casadessus le violoncelliste²⁵ (ce n'était pas le visiteur de Tolstoï n'est-ce pas)²⁶ et du jeune Gunzbourg²⁷, fils je suppose de la Baronne Guigui²⁸.

Croyez-vous qu'il soit utile de me faire vacciner même si je ne suis pas pris?

Croiriez-vous que ce matin j'ai lu un article de Franc-Nohain croyant que c'était de Barrès et ne m'en suis pas aperçu²⁹. La puissance de la suggestion en art est énorme. Ne croyez pas ce que Bourget dit de Kant³⁰. C'est bousonges [.]

1. φ Hahn 254-256 (n° CLXXI). Cette lettre doit se situer peu avant le 24 novembre 1914, date où Proust apprend le prénom du jeune La Morinière tué à la guerre (note 13 ci-après). Il mentionne un article de Franc-Nohain lu « ce matin » (note 29); ce journaliste n'ayant publié aucun article les 22, 23, 24 novembre, Proust écrit au plus tard le 21. Comme il écrit cette lettre après la lettre à Gautier-Vignal dont le cachet postal est du 23 novembre, il a dû l'écrire le *samedi 21 novembre 1914*. Voir également l'allusion au froid, qui devient sévère à partir du 19 novembre (note 14). Voir aussi les allusions à la mort de Casadesus (note 25), à la mort « du jeune Gunzbourg » (note 27), à l'article de Bourget sur Kant (note 30).

2. Nous n'avons pu identifier la personne en question ici.

3. Fernand Gregh raconte qu'au moment où il se trouvait à Albi en même temps que Reynaldo Hahn, un soldat est venu un jour lui dire : « Monsieur, vous devriez venir à notre caserne. Il y a un homme qui est en train de démenager. – Comment s'appelle-t-il? – Harry Baur. » Gregh, arrivé à la caserne, fait appeler Baur : « Je vis venir un malheureux pas lavé, à la barbe pas faite, à la capote sale, la bouche ouverte, les yeux éteints, un homme fini. La mobilisation l'avait surpris au chevet de sa femme atteinte de la fièvre typhoïde, et presque sans ressources. Il n'avait pu résister au changement de vie, à l'angoisse de la guerre, à la nourriture de la caserne. [...] » – Il s'agit de Harry Baur (1880-1943), acteur qui avait joué au Palais-Royal, au théâtre Antoine, à l'Odéon, au théâtre de l'Athénée, au théâtre de la Renaissance. F. Gregh, *L'Age d'airain*, p. 177; *Delini*, p. 21.

4. Allusion, semble-t-il, à l'attitude d'Edouard Hermann au moment où il a fait acheter pour Proust des actions de Spassky Copper. Voir à ce sujet la lettre du 23 juin 1914 ci-dessus.

5. Ms : *les*, mot ajouté en interligne.

6. Henri Bardac, blessé dès septembre 1914 à la bataille de la Marne, fut envoyé à Angers chez les Franciscaines de Sainte-Marie-des-Anges qui avaient transformé en hôpital une aile de leur couvent. Il affirme qu'il y reçut de Proust un long télégramme, dont il reproduit de mémoire le commencement : « Bien que l'étendue de mon admiration pour votre héroïsme n'ait d'égale que celle de votre antipathie pour moi, je veux que vous sachiez, etc. » Henri Bardac, *Proust et Montesquiou (souvenirs)*, *La Revue de Paris*, 55^e année (septembre 1948), p. 142.

7. *Frey* : signifie ici : *me fait mal aux dents*. Le docteur Léon Frey était médecin-dentiste. Voir Cor. X, 171, note 5.

8. Gustave Lyon était le directeur-gérant de la Société Pleyel, Lyon & C^{ie}, facteurs de pianos, rue Rochechouart, 22-24, et rue Meyerbeer, 7. — Gustave-Frankz Lyon, né en 1857, ingénieur civil des mines, collaborait au *Dictionnaire de la Musique et du Conservatoire*. Q. E-V 1909-1910, p. 327; *P.-Hach*. 1914, p. 528.

9. Proust demandait, sans doute en vue du conseil de contre-réforme qu'il craignait d'avoir à passer, un certificat médical à l'un des collègues éminents de son frère. — Dans *le Côté de Guermantes*, quand le docteur Cottard essaya du régime lacté sur la grand'mère du narrateur, les soupes au lait « ne firent pas d'effet parce que ma grand'mère y mettait beaucoup de sel, dont on ignorait l'inconvénient en ce temps-là (Widal n'ayant pas encore fait ses découvertes). » II, 298. — Il s'agit de Georges-Fernand-Isidore Widal (1862-1929), professeur agrégé, membre de la Faculté de médecine de Paris, médecin des hôpitaux, membre de l'Académie de médecine, section d'hygiène publique (1906). Q. E-V 1909-1910, p. 305; Ac. méd. 124; F. C. VII.

10. Nous n'avons aucun renseignement sur le secrétaire en question.

11. Il s'agit d'Émile Agostinelli, que Proust recommande en effet au père de Louis Gautier-Vignal. Voir ci-dessus la lettre 196 à ce dernier.

12. Il s'agit du baron Emmanuel Leonino, veuf de Juliette de Rothschild, décédée en 1896.

13. Une note précisant le prénom du décédé paraît seulement à la date du 24 novembre 1914, date où *Le Figaro*, *Le Gaulois*, et *l'Écho de Paris* publient une notice à ce sujet. On lit dans *Le Figaro* du jour indiqué, page 3, à la rubrique *Le Monde et la Ville/Deuil* : « On annonce la mort de M. Guy de La Morinière, fils de la comtesse de La Rochecantin, qui a succombé aux blessures qu'il a reçues au champ d'honneur. Maréchal des Logis au 2^e cuirassiers, il venait d'être promu sous-lieutenant pour sa brillante conduite pendant les combats du Nord. » Il avait en effet un frère, le comte Hervé de La Morinière de la Rochecantin, demeurant chez ses parents à Paris, et à Buenos-Aires. — L'édition imprime « La Morandière », mauvaise leçon. — Reynaldo Hahn connaissait la mère du défunt.

14. D'après la rubrique « la Température » dans *Le Figaro*, c'est le 18 novembre « que pour la première fois le thermomètre est

descendu au-dessous de zéro », avec -1° le matin (*Figaro* du 19). La température continue de descendre les jours suivants : $-1^{\circ}6$ (le 19), $-2^{\circ}5$ (le 20, jour de vent « très froid »), $-2^{\circ}5$ (le 21), $-2^{\circ}8$ (le 22). A partir du 20, les températures de journée n'excèdent pas 2° .

15. Jeu de mots sur *tranchées*, qui, au pluriel, signifie aussi : colique aiguë, très douloureuse. (*Robert*, 6, p. 808).

16. Comme on demandait à l'abbé Sieyès ce qu'il avait fait sous la Terreur, il répondit : « J'ai vécu. » DEHB, p. 1790. — Emmanuel-Joseph Sieyès (1748-1836), abbé, publiciste, homme politique français, théoricien politique pendant la Révolution. Il fut nommé comte sous l'Empire.

17. Proverbe qui signifie : ne pas agiter ce qui est tranquille, ne pas réveiller les querelles assoupies. — *Petit Larousse*, 1911, p. 1090.

18. *L'Homme libre*, quotidien fondé le 5 mai 1913 par Georges Clemenceau. Quand, le 29 septembre 1914, l'autorité militaire suspendit son journal pour huit jours, Clemenceau publia « un nouveau journal intitulé *L'Homme enchaîné* » (voir *Le Figaro*, 1^{er} octobre 1914, p. 2; le *Journal*, *ibid.*) Le 8 octobre, *L'Homme libre* put recommencer sa publication, mais Clemenceau conserva le titre significatif de *L'Homme enchaîné* (*Le Figaro*, 8 octobre 1914, p. 2), qu'il abandonna seulement le 17 octobre 1917, quand il fut nommé président du Conseil. — Dans la scène de l'hôtel louche, où le baron de Charlus se fait fustiger par un soldat, on le surnomme, par allusion à un journal qui paraissait à cette époque, « l'Homme enchaîné. » *Le Temps retrouvé*, III, 821.

19. Proust apprendra plus tard que l'auteur était Henri Bidou. Voir Cor. IX, 135, note 4.

20. Il s'agit de Marcel Hirsch, dit Marcel Hutin (1869-1945), journaliste français né à Wissembourg, en Alsace, rédacteur à l'*Écho de Paris*, depuis 1898; il avait fait du « grand reportage » au *Figaro* et au *Gaulois*.

21. Le « Bulletin » de Marcel Hutin paraît quotidiennement à la première colonne de la dernière page de l'*Écho de Paris*, jusqu'au 8 novembre 1914. A partir du 14, il reprend, mais en 6^e colonne.

22. Corneille, *Cinna*, acte V, scène 1, vers 1492 (Auguste à Cinna).

23. Rappelons que Proust était locataire, au 102, boulevard Haussmann, de la veuve de son oncle, Mme Georges-Denis Weil, née Amélie Oulman. Il lui avait cédé sa part d'héritage de l'immeuble en 1907. Voir Cor. II, 355, note 11.

24. Cf. La Fontaine, *Les deux pigeons*, *Fables*, livre IX, fable 2, vers 15-17 :

Hélas, dirai-je, il pleut :

Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,

Bon soupé, bon gîte, et le reste ?

L'édition supprime le vers 17 et la parenthèse.

25. *Sic.* *Le Figaro* du 15 novembre 1914 annonce, p. 4, sous le titre : *Morts au champ d'honneur* : « — M. Marcel Casadesus, violoncelliste du quatuor Capet, frère du compositeur, tué par un obus, le 10 octobre, dans le Pas-de-Calais. »

26. Nous ne savons pas de quelle source Proust tient qu'un membre de la famille Casadesus a rendu visite à Tolstoï.

27. *Sic.* *L'Écho de Paris* du 15 novembre 1914 annonce, page 2, sous le titre : *Morts au champ d'honneur* : « Le baron Alexis de Gunsburg, tué près de Lille. D'origine russe, il s'était engagé pour la durée de la guerre dans l'armée anglaise. Il servait comme sous-lieutenant au 11^e lanciers. Il était le fils du baron S. de Gunsburg et de la baronne, fort répandus dans la haute société parisienne [...] ».

28. Voir Cor. X, 364, note 18.

29. Allusion, semble-t-il, à l'article assez « suggestif » paru en première page de *L'Écho de Paris* du 21 novembre 1914, sous le titre : « La Pauvre Vieille », par « F.N. ». Il y est question d'une femme privée de son petit-fils, son seul soutien, obligée de vivre avec une rente de 8 francs par mois en tout et pour tout. Franc-Nohain réclame que des allocations secourent les gens qui vivent dans de telles situations de dénuement. — L'auteur était Maurice-Étienne Legrand (1873-1934), dit Franc-Nohain, avocat, ancien sous-préfet, puis poète, auteur dramatique, romancier, journaliste, critique, ayant collaboré à *Gil Blas*, au *Figaro*, à la *Revue Blanche*, à *L'Écho de Paris*.

30. Allusion à l'article de Paul Bourget paru en première page de *L'Écho de Paris* du 15 novembre 1914, sous le titre : *Les leçons de la guerre IX Le Droit et la Force*. L'auteur dénonce le sophisme de la doctrine pangermanique, qui fonde sur la Force la prétendue supériorité culturelle allemande, supériorité qui légitimerait sa domination. Si la Force, valeur d'ordre, est une vertu quand elle défend le droit, elle perd sa légitimité quand elle abuse d'elle-même. Bourget accuse l'impératif catégorique kantien d'avoir institué la Force en règle de conduite — supposant que le dérèglement atavique de la conscience allemande la rend incapable de jugement éthique. — L'édition imprime, au lieu de *Kant* : « Krauss [?] », mauvaise leçon ; nous corrigeons d'après la photocopie de l'original.

198

A JOSEPH REINACH

102 boulevard Haussmann
Dimanche [22 novembre 1914]¹

Cher Monsieur

Frédéric de Madrazo me dit que vous avez été bon et charmant pour moi, que vous avez bien compris que je n'avais rien d'un embusqué². Je ne sais encore quel résultat auront les démarches qu'il a faites.

Il ne m'a pas dit si vous aviez bien reçu au mois de Septembre une dépêche où je vous disais ma tristesse pour votre gendre³, mon souci pour votre fils⁴, mon admiration pour tous les deux. Plus heureux que vous je ne suis pas sans nouvelles de mon frère mais je sais qu'il court de grands dangers. Son hôpital a été bombardé, il a du reste été cité à l'ordre du jour⁵. Sans connaître votre fils, il n'y a pas de jour que je ne pense à lui, et le jour où vous aurez de bonnes nouvelles de lui sera le premier jour de joie que j'aurai eu depuis bien longtemps.

Par une bizarre coïncidence je relis le volume *La Revision* de votre grande histoire⁶ en même temps que je lis vos « Polybe⁷ ». Et j'admire tout ce qu'une vie humaine et une pensée peuvent enfermer. J'espère pourtant que vous ne partagez pas toutes les idées de vos collaborateurs du *Figaro* qui sont du reste mes amis⁸. Comme je l'écrivais à Léon Daudet l'autre jour⁹ je suis resté aussi beethovenien et aussi wagnérien, je trouve les articles de Masson¹⁰ et de Saint-Saëns¹¹ imbéciles.

Si je pouvais me lever un jour je tâcherais d'aller voir Madame Straus et lui demanderais de nous réunir pour que je puisse vous remercier (je ne sais pas du reste exactement ce que vous avez fait, je le saurai, mais n'ai pas voulu attendre cela pour vous écrire).

Veuillez agréer cher Monsieur mes hommages d'un vif attachement resté toujours admiratif et reconnaissant[.]

Marcel PROUST.

1. oφ Coll. B. N., n.a.f. 24880, fol. 327-328 verso. Reinach 597. Cette lettre porte seulement l'adresse et la date du *Dimanche*; elle doit dater du 22 (ou, au plus tard, du 29) novembre 1914 : allusions à la lettre adressée à Léon Daudet (note 9 ci-après), au message transmis par Frédéric de Madrazo (note 2) auquel Proust fera rétrospectivement allusion, vers la mi-janvier 1915, comme ayant été transmis « il y a deux mois ».

2. Dans une lettre du même au même que nous situons vers la mi-janvier 1915, Proust fera allusion au message en question en ces termes : « Frédéric de Madrazo m'avait dit de votre part il y a deux mois que, sans doute possible, ma radiation me déliait de toute obligation militaire. »

3. Allusion à une dépêche que Proust a dû adresser au destinataire après avoir lu l'entrefilet paru dans le *Journal des Débats* du 2 septembre 1914, p. 2, sous le titre *Tués au Feu* : « M. Pierre Goujon, député de l'Ain. — M. Pierre Goujon [...] a été tué à l'ennemi, au cours de l'un des combats de Lunéville. Il a été atteint de trois balles, l'une à la tête, deux aux bras.

« Avocat à la Cour d'appel, M. Pierre Goujon avait rejoint son régiment au début de la mobilisation. Il était lieutenant de réserve.

« Fils du sénateur Étienne Goujon, gendre de M. Joseph Reinach, dont il avait épousé la fille en 1910 [*sic*], M. Pierre Goujon ne comptait, tant au Palais qu'à la Chambre, que des sympathies et des amitiés. Il était âgé de trente-neuf ans. [...] » — Il avait épousé Lily Joseph-Reinach le 15 mars 1905. (*Gil Blas*, 13 mars 1905, p. 2.)

4. Il s'agit d'Adolphe-Joseph Reinach (1877-1914), élève à l'École d'Athènes (1908-1911), lieutenant de cavalerie détaché au 46^e régiment d'infanterie, disparu au combat de Virton (Ardennes). On apprit plus tard qu'il était tombé le 30 août 1914, en entraînant ses hommes à l'assaut, près de Fossé, en Belgique. *Le Temps* du 17 septembre 1914, p. 2, le nomme parmi les blessés.

5. Voir ci-dessus la note 7 de la lettre à Mme Catusse datée du 17 octobre 1914.

6. Allusion au tome 6 de l'*Histoire de l'affaire Dreyfus*, ouvrage du destinataire, paru en 1908. Proust doit se documenter pour l'évocation de l'affaire Dreyfus dans son œuvre.

7. Allusion aux articles du *Figaro* dans lesquels, depuis le commencement de la guerre, Reinach commente les faits du jour. Les premiers de ces articles, parus les 4, 6 et 8 août 1914, portent la signature « Joseph Reinach ». A partir du 11 août, ils sont signés « Polybe », du nom du grand historien grec du II^e siècle avant Jésus-Christ.

8. Ms : *qui sont du reste mes amis*, mots ajoutés en interligne. — Proust semble ajouter cette remarque pour atténuer son insinuation. Le seul « ami » qu'on voit figurer dans les colonnes du *Figaro* au moment où il écrit est Gabriel Hanotaux, qui est plutôt un ami de sa famille. Cf. Cor. I, lettre 294 et sa note 3.

9. Voir ci-dessus la lettre à Lucien Daudet que nous datons du *lundi soir 16 novembre 1914 ou peu après*, où Proust dit : « Je vais écrire à votre frère. »

10. Voir ci-dessus la note 3 de la lettre 193 à Lucien Daudet.

11. Dans une série d'articles parus sous le titre *Germanophilie* dans l'*Echo de Paris* des 19 septembre, 6, 16 et 23 octobre, 21 novembre 1914, Saint-Saëns accuse le public de porter aux nues, par ignorance ou snobisme, les œuvres de la musique allemande aux dépens des œuvres françaises. Ces articles sont assez modérés. Mais *Le Figaro* du 14 novembre 1914 publie, p. 2, « Une lettre de Camille Saint-Saëns » où on lit : « Je ne peux plus avoir de sympathie pour un peuple qui traite de « chiffon de papier » les traités qu'il a signés, qui anéantit à Leipzig les trésors inappréciables que la France et l'Angleterre lui avaient confiés, qui détruit sans nécessité des merveilles que le

Temps, les guerres du moyen âge, les révolutions avaient respectées, qui massacre les femmes et les enfants, qui fait reculer la civilisation jusqu'aux temps les plus barbares, qui affiche effrontément l'intention d'asservir les trois quarts de l'Europe.

« Richard Wagner est devenu la personnification artistique de l'Allemagne moderne; tout bon Allemand arbore son effigie à côté de celle de son Empereur; l'Allemagne s'est servie de son génie pour infiltrer l'âme allemande dans celle de tous les peuples. [...] » – Charles-Camille Saint-Saëns (1835-1921).

199

A LUCIEN DAUDET

[Peu après le 21 novembre 1914]¹

Mon cher petit,

J'ai pris froid, j'ai de la fièvre, aussi, peu de courage pour répondre à votre merveilleuse lettre...²

Je trouve la mort de Péguy admirable, mais non ce que j'ai lu de lui³. Il est vrai que je ne dois connaître de lui que les mauvaises choses. En principe un art où un mot en appelle un autre, selon la loi de l'association des idées et non selon (trop fatigant à expliquer) où une chose est redite dix fois en laissant le choix entre dix formules dont aucune n'est la vraie, est pour moi le contraire de l'art⁴. Mais ceci dit, je sais que vous ne pouvez vous tromper, et je suis certain que je n'ai lu que des choses médiocres de lui. On m'avait demandé, il y a quelques années, de m'abonner aux *Cahiers de la Quinzaine*, fatras insupportable qui m'avait mis en mauvaises dispositions⁵.

Mon cher petit, étant dans certaines choses plus bête que nature, j'avais d'abord compris que c'était votre dactylographe qui était la cousine des [...] ⁶, ce qui était peut-être bien Balzac aussi... Je suis très triste de ce que vous me dites du château des d'Hinnisdael⁷. Vous savez que, je ne sais à vrai dire pourquoi, ces deux sœurs ont toujours eu à mes yeux un prestige extraordinaire, et

vous m'avez d'ailleurs présenté à l'une dans des conditions où je n'ai pu que bien mal parler avec elle... J'aimerais savoir de quelle époque était leur pauvre château⁸, pourquoi il s'appelait ainsi (non pas l'étymologie que je devine). Je suis persuadé qu'elles sont héroïques⁹ et plus « Touffedelys » que les Touffedelys¹⁰.

Mon cher petit, j'ai au contraire un grand désir de connaître Fernandez¹¹ à qui autrefois [...] ¹² m'a présenté, mais si rapidement (théâtre Astruc), que je ne le reconnaîtrais pas...

Mon cher petit, je croyais que vous saviez tous les malheurs qui me sont arrivés. [...] ¹³ Enfin, moi qui avais si bien supporté d'être malade, qui ne me trouvais nullement à plaindre, j'ai su ce que c'était, chaque fois que je montais en taxi, d'espérer de tout mon cœur que l'autobus qui venait allait m'écraser. [...] Je suis encore trop fatigué ce soir pour vous parler plus longuement de tout cela. [...] Quand j'ai été cet été à Cabourg, j'ai pensé que ce serait une terrible souffrance, mais ayant cru au contraire que je commençais à y avoir un peu moins de chagrin, j'ai eu peur que l'oubli se fasse, et quand, ayant dépensé pour les blessés de Cabourg ce qui me restait, il a fallu revenir ici, j'ai constaté heureusement qu'il n'en était rien¹⁴.

Ne me répondez pas, vous avez trop à faire. Je vous envoie toute ma tendresse.

Marcel.

P.-S. Vous ai-je dit que M. de Charlus, que dans mon premier volume on appelle familièrement « Mémé », s'appelle Palamède¹⁵ ?

1. * Cah V, 108-110 (n° XI). Cette lettre suit, après un certain intervalle, la précédente du même au même, que nous avons pu dater du 16 novembre 1914, ou de peu de jours après; l'allusion à la destruction du château des Hinnisdal (notes 7 et 9 ci-après) semble la situer *peu après le 21 novembre 1914*.

2. Les points de suspension semblent indiquer un passage supprimé. — Au sujet du froid, voir ci-dessus la note 14 de la lettre 197 à Reynaldo Hahn.

3. Un article à ce sujet paraît dans *Le Figaro* du 18 septembre 1914, p. 2; on lit dans *Le Temps* du 19, p. 2 : « On annonce la mort de

M. Charles Péguy, tué à l'ennemi. Il faisait campagne comme lieutenant de réserve dans le 1^{er} régiment de ligne. » Il mourut le 5 septembre dans la Marne. Un article de Daniel Halévy intitulé « Charles Péguy » annonce cette mort dans le *Journal des Débats* du 18 septembre 1914, p. 1.

4. Voir aussi, à ce sujet, Cor. XII, lettre 9 à Louis de Robert. Cf. la préface à *Tendres Stocks*, de Paul Morand : Tx R (1971), pp. 322-323; V, 616.

5. C'est par Daniel Halévy que Proust s'était abonné aux *Cahiers de la Quinzaine*, en 1908. Voir Cor. VIII, 39, lettre 11.

6. Nom supprimé dans l'édition.

7. *Sic.* Mme Daudet note, à la date du *Samedi 21 [novembre 1914]* (*op. cit.*, p. 69) : « Lettre désolée de M. d'H... à Lucien. Aux dernières informations, Tilloloy serait complètement détruit, impossible à réparer, et le parc privé de ses beaux arbres par l'attaque et par la défense. »

8. Le château de Tilloloy, près de Beuvraignes, dans la Somme, était du XVII^e siècle; il était entouré d'un vaste parc. Cette propriété appartenait au comte d'Hinnisdal et à la comtesse, née Charlotte de Béthune-Sully. — *Ruvigny* 784; *De Paris au Rhin et à la mer du Nord* (*Guides bleus*). Paris et Londres, 1920, p. 159; *Ann. chât.* 1906-1907, I, 374.

9. « Leurs deux filles ont été héroïques, admirables, ayant pu sauver sous les balles, des souvenirs, des fragments, des restes de ce qui fut, certes, une des plus belles demeures de France. Tilloloy, dit Mme de Sévigné dans ses *Lettres*, Tilloloy, mais c'est un château royal! Les deux sœurs ont couché dans des caves, dans des sacs à soldats; elles ont campé à Montdidier avec toute l'horreur des Allemands à trois cents mètres. » Mme Daudet, *op. cit.*, p. 74, *Mardi 8 [décembre 1914]*. — Il s'agit de Thérèse d'Hinnisdal, marquise de Lévis, et d'Élie-Anne d'Hinnisdal, comtesse Jean de Lubersac. — Cf. Cor. VIII, 149 et 150, note 14.

10. Allusion aux demoiselles Ursule et Sainte de Touffedelys, personnages du *Chevalier des Touches*, de Barbey d'Aureville. — Voir Cor. XI, 168, note 10.

11. Ramon Fernandez (1894-1944), futur romancier et critique littéraire. Il écrira quelques études sur l'œuvre de Proust.

12. Le nom est supprimé dans l'édition. Il s'agit peut-être de Jacques-Émile Blanche; Proust le rencontra au théâtre des Champs-Élysées le 22 mai 1913, lors de la première de *Boris Godounow*.

13. Le passage supprimé ici se rapporte sans doute à la mort d'Alfred Agostinelli.

14. Voir ci-dessus la lettre 179 à Reynaldo Hahn.

15. Voir *Du côté de chez Swann*, I, 316.

200

LÉON FAISANS A MARCEL PROUST

30, Rue La Boetie
[Le mercredi 25 novembre 1914]¹

Cher Monsieur,

Je crois pouvoir en conscience vous délivrer le certificat que vous me demandez² et je souhaite qu'il contribue à vous libérer d'obligations qui seraient entièrement trop lourdes pour un état de santé comme celui que je me rappelle vous avoir connue [sic]³.

Croyez, je vous prie, cher Monsieur, à mes meilleurs sentiments [.]

FAISANS⁴.

1. o Carte à bordure noire de 8 mm. Cette lettre doit dater du *mercredi 25 novembre 1914* : voir la note 2 ci-après.

2. Il s'agit du certificat médical dont la copie semble être de l'écriture de Céleste Albaret; en voici le texte :

« Je soussigné médecin à l'hôpital Beaujon, certifie avoir donné mes soins à plusieurs reprises, depuis une quinzaine d'années, à Monsieur Marcel Proust, pour une asthme qui donnait lieu à des accès de dyspnée tellement violentes, tellement persistentes et d'une durée si longue qu'il est obligée [sic] de passer la majeure partie de son temps au lit ou à la chambre, et qu'il lui était interdit de se livrer à des occupations régulières. Comme conséquence de sa maladie et des médications auxquelles il est soumis d'une manière à peu près continue, M. Marcel Proust était sujet en outre à des troubles nerveux graves et présentait notamment un état d'asthénie qui suffisait pour lui imposer l'immobilité. J'estime qu'il est incapable de supporté [sic] la moindre fatigue et qu'il est inapte à toute espèce de service.
« Paris le 25 Novembre 1914. L. Faisans »

3. Le certificat affirme seulement que le docteur Faisans avait soigné Proust « à plusieurs reprises, depuis une quinzaine d'années ». Nos renseignements indiquent seulement que Proust avait voulu le consulter en 1902, et avait correspondu avec lui par la suite : voir Cor. III, 110; IV, 195 et 197, note 6. — D'autre part, la tradition familiale du docteur Faisans veut qu'il ait été appelé lors de la première crise d'asthme de Marcel Proust. (Renseignement fourni par Annie Barnes.) Voir Cor. I, 47 (chronologie).

4. La bordure de deuil de la carte (note 1 ci-dessus) se rapporte sans doute à la mort de Mme Léon Faisans, née Champion, décédée vers 1913. Le *Paris-Hachette* de 1913 l'indique au nom de son époux, mais en 1914, elle n'y figure plus.

201

A GEORGES DE LAURIS

[Le lundi soir 30 novembre 1914]¹

Mon petit Georges

Je voudrais bien avoir de vos nouvelles. Et si je vous en demande ce n'est pas en ayant l'air de croire que je n'ai pas à vous donner des miennes, que je ne suis pas « en retard avec vous », s'il y avait encore des règles de politesse depuis que tout est aboli. Mais les devoirs d'amitié ne le sont pas. Elle est au contraire le seul refuge où l'on puisse espérer plus tard dans la destruction de tout retrouver un peu de douceur.

Donc, Georges, j'ai été très sensible à votre lettre² et je ne l'avais pas attendue pour me soucier de vous car Madame de Pierrebourg a dû vous dire que dès la déclaration de guerre, alarmé dans ma tendresse pour vous je lui avais écrit pour savoir où vous étiez, ce que vous auriez à faire³. Une fois tranquilisé j'avais moins de scrupules à être inexact, ayant écrit non pour montrer que je pensais à vous mais pour calmer mes angoisses.

Hélas elles sont bien grandes d'un autre côté et mon frère dont l'hôpital a été bombardé à Étain pendant qu'il opérait, les obus tombant jusque sur sa table d'opération, cherche le danger, est maintenant dans l'Argonne et me donne grand souci.

Savez-vous quelque chose des Henraux⁴? Le d'Aiguy tué⁵ hélas, est-il le paysan ou le censé joli garçon⁶?

Pour moi j'aurai un conseil de contre-réforme à passer, ce qui est par soi-même une grande fatigue quel qu'en soit le résultat, mais je ne sais pas encore quand n'étant pas encore convoqué.

Et vous Georges, êtes-vous fixé ? Dites-le moi je vous en prie.

Quelle mauvaise tenue à la presse, quelle sottise ! Elle ne peut heureusement ternir l'héroïsme, mais elle amoindrit la portée de la victoire. Avez-vous lu *Les trois Croix*⁷ ? A part certains articles purement militaires (notamment la remarquable « *Situation militaire* » chaque jour dans le *Journal des Débats* (je ne sais de qui c'est)⁸, c'est la seule chose décente que j'aie lue sur la Guerre.

Tendrement à vous

Marcel.

1. op Lauris 239-240 (n° LXXVIII), texte tronqué, lettre datée seulement de « 1914 ». L'enveloppe porte l'adresse : « Monsieur / Le Comte Georges de Lauris / 22 rue Lalo / Paris » et, au verso, le cachet postal : « PARIS XVI – PLACE CHOPIN 1 DÉC 14¹⁵ 14 ». Cette lettre doit dater du *lundi soir 30 novembre 1914*. Cf. l'allusion à « Le d'Aiguy tué » (note 5 ci-après).

2. Allusion à la lettre du destinataire datée du *10 novembre [1914]*, date qui explique que Proust se dise « en retard avec vous ».

3. Nous ne retrouvons ni la lettre à Mme de Pierrebourg en question ici, ni la réponse.

4. Il s'agit de Lucien et d'Albert Henraux. Voir Cor. VI, pp. 209, note 2, et 221, note 4.

5. *Le Figaro* du 29 novembre 1914 publie, p. 4, sous le titre : *Morts au champ d'honneur* : « Le vicomte René d'Aiguy, adjudant au 49^e bataillon de chasseurs à pied ; surpris et grièvement blessé dans une reconnaissance, il fut fait prisonnier et envoyé à Wurzburg (Bavière), où il est mort le 30 octobre. »

6. L'autre « d'Aiguy » est peut-être le baron Raymond d'Aiguy. Le *Tout-Paris* de 1911 l'indique à la même adresse que le comte F. d'Aiguy, rue Cassette, 22 (VI^e). Le *Tout-Paris* de 1918 indique qu'il a eu la croix de guerre et qu'il demeure quai Voltaire, 11 (VII^e). – L'édition omet la phrase.

7. Il s'agit de Daniel Halévy. Voir à ce sujet la lettre à ce dernier que nous datons du *lundi soir 16 novembre 1914*, ci-dessus.

8. L'auteur, comme nous l'avons dit, est Henry Bidou. Voir ci-dessus la note 20 de la lettre 193 à Lucien Daudet.

202

A JEAN-LOUIS VAUDOYER

[Décembre 1914 ou janvier 1915 ?]¹

Cher ami,

J'ai de temps en temps de vos nouvelles. Les dernières ont été données par une dame que je ne connais pas (Mme de Bois-Rouvray)² à un de mes amis³. Je ne sais si elles sont bien récentes. Aussi quand de temps en temps vous pourrez m'envoyer une carte vous me ferez plaisir, car vous êtes un de ceux qui sont mon inquiétude tristement privilégiée dans l'immense angoisse collective.

Votre ami plus tendrement attaché encore depuis qu'on souffre tant.

Marcel PROUST.

1. * CG IV, 67 (n° XXII). Cette lettre doit dater de *décembre 1914* ou de *janvier 1915*; elle se situe avant celle du même au même qu'on a publiée comme étant du *12 février 1915* (note 3 ci-après).

2. *Sic*. S'agirait-il de la comtesse Amaury de Jacquelot du Boisrouvray, née comtesse Joséphine-Marie-Louise de Polignac (1882-)? Elle a un frère que Proust connaîtra en 1917 : Pierre de Polignac. — Toutefois nous trouvons d'autres personnes de ce nom : la baronne de Boisrouvray, même adresse que le baron de Boisrouvray, capitaine de frégate (*Tout-Paris*, 1911, p. 82); Mme François de Jacquelot du Boisrouvray, née Brunet de la Charie; la vicomtesse Adrien de Jacquelot du Boisrouvray, née de Limur.

3. Dans la lettre publiée avec la mention : « Timbre de la poste, 12-2-15 » (CG, IV, 66), Proust fait allusion à la lettre que nous publions ici, affirmant : « Je vous ai écrit il y a assez longtemps une longue lettre (et un petit mot de deux lignes depuis) pour avoir de vos nouvelles[...] »; il en a eu indirectement, dit-il : « une Mme de Bois-Rouvray (que je ne connais d'ailleurs pas) vous avait vu en allant auprès de son mari et [...] vous étiez très bien. » Nous ne retrouvons pas la « longue lettre » dont il parle.

203

A MADAME CATUSSE

31 Décembre [1914]¹

Chère Madame Catusse,

Vous n'avez jamais répondu à mes longues lettres². Les avez-vous reçues? Je ne veux pas laisser finir cette affreuse année sans vous dire que je pense à vous et voudrais bien avoir des nouvelles de Charles.

Je ne suis pas encore parti n'ayant pas été appelé pour mon conseil de contre-réforme.

Si vous avez un instant, dites-moi sur une carte ce que devient Charles. Je pense tant à lui et à vous.

Votre respectueux ami,

Marcel PROUST.

Pour ne pas risquer que vous preniez une peine inutile je vous avertis que je n'ai plus le téléphone³.

1. * Mme C, 125 (n° 54). Cette lettre semble avoir été datée par Proust du 31 *Décembre*; les allusions à « cette affreuse année » et à l'absence du téléphone indiquent que l'année est 1914. Voir les notes suivantes.

2. Il s'agit sans doute de la lettre 194 ci-dessus, et d'une autre lettre qui ne nous est point parvenue, et que Mme Catusse n'a peut-être pas reçue.

3. Voir aussi la lettre 204 à Lucien Daudet.

204

A LUCIEN DAUDET

[Le jeudi soir 31 ? décembre 1914]¹

Mon cher petit,

Je vous prie de ne pas croire que j'aie été indifférent à l'offre d'une joie si grande². Voici ce qui est arrivé. L'air était si lourd aujourd'hui que la fumée de la poudre que j'ai brûlée à 5 heures, pourtant, est restée malgré toutes les portes ouvertes, dans ma chambre où l'on n'aurait pas pu se voir, où vous auriez toussé, pleuré. D'heure en heure j'espérais qu'elle se dissiperait, et ma femme de chambre, l'Auvergnate que vous croyiez Suédoise³, cherchait à la chasser. Enfin, à 10 heures, l'air étant encore bien chargé, je lui ai dit d'aller vous téléphoner ma tristesse, mais le petit café où on téléphone (car je n'ai plus le téléphone)⁴ était fermé⁵, et comme elle ne voulait pas me laisser seul, et que mon concierge⁶ était parti voir son fils au camp d'Avor...⁷ Mon cher petit, je sens que tous ces détails vous assomment mais j'aime mieux que vous me trouviez ennuyeux et que vous ne me croyiez pas indifférent. C'est moins bête de vous raconter tous ces détails que de paraître ne pas comprendre votre gentillesse.

Que de choses à vous dire que nous ne nous dirons pas, et surtout ma pitié de votre exil⁸.

Votre

Marcel.

1. * Cah V, 111-112 (N° XII). Les allusions à « votre exil » (note 8 ci-après), au téléphone (note 4), à la visite manquée du destinataire (note 2) semblent situer cette lettre vers le jeudi soir 31 décembre 1914.

2. Le destinataire, venu pour vingt-quatre heures à Paris, demandait s'il pourrait venir voir Proust (Cah, V, 111, note 1). Mme Daudet note, à la date du Jeudi 31 [décembre 1914]: « Mon cher Lucien est ici

pour les fêtes, comme on dit vulgairement. » *Op. cit.*, p. 76. Voir la note 8 ci-après.

3. Céleste Albaret n'est pas précisément « Auvergnate », étant née à Auxillac, en Lozère. Voir Cor. XII, note 2 de la lettre 48; *Albaret*, pp. 12-13.

4. Voir à ce sujet le post-scriptum de la lettre du [31 décembre 1914] à Mme Catusse.

5. On peut comprendre que le café soit fermé si c'est un 31 décembre à dix heures du soir.

6. Antoine Bertholhomme. Voir Cor. II, 219, note 5.

7. Il y avait, au camp d'Avor, un bataillon du 95^e d'infanterie. *Alm. Hach.* 1914, p. 204. On orthographie également Avord; commune du Cher, à 21 kilomètres de Bourges. *Lar. XX^e s.*, 1, p. 480.

8. Mme Daudet écrit, le *Mardi 1^{er} [décembre 1914]*: « Je pense à quitter Tours, et ce ne sera pas sans un serrement de cœur; d'abord de laisser mon fils tout seul ici [...] » Elle arriva à Paris le jeudi 3 au soir. *Op. cit.*, pp. 72, 73.

APPENDICE

A GABRIEL MOUREY

[Peu après le 12 juillet 1905] ¹

Cher Monsieur

Je vous remercie infiniment de votre lettre si charmante. J'ai justement écrit il y a deux jours à Monsieur de Montesquiou pour lui dire qu'étant plus souffrant depuis quelques jours il me serait impossible de le recevoir s'il venait et qu'ainsi donc il ne se dérange pas ². Voilà longtemps que je suis ainsi privé de le voir et je le regrette particulièrement depuis quelque temps où il est, je le sais, extrêmement affligé de la mort d'un ami ³.

Voici que mes regrets ⁴ sont doublés, puisque vous dites que j'aurais pu avoir en même temps l'honneur et la joie de faire enfin votre connaissance, puisque jusqu'ici nous nous écrivons comme faisaient jadis les pieux Solitaires qui ne s'étaient jamais vus, reclus, vous de l'art, moi de la maladie.

Je crois que l'instant de ma cure est proche et je veux croire que celui, sinon de ma guérison, du moins de ma restitution à la vie commune, le suivra de très près. Je n'aurai rien alors de plus pressé que tâcher de vous voir et de me faire pardonner si je le peux cette ridicule

posture que me donne le mal. J'ai toujours pensé qu'il n'y avait dans la maladie rien de si pénible que l'absence d'empressement (qu'elle nous donne l'air d'avoir) de courir aux occasions les plus agréables (comme celle de vous connaître) sur lesquelles je sauterais en effet à pieds joints si je n'en étais matériellement empêché.

Si avant votre départ et ma cure j'ai un bon jour je tâcherai d'aller vous trouver, m'excuser et vous remercier. Mais ne venez point, je ne pourrais vous recevoir et vous pensez quel serait mon ennui.

Je voudrais bien si c'est chose possible avoir des secondes épreuves de l'article sur *Professionnelles Beautés* car je me figure que les premières seront pleines de fautes tant mon manuscrit est illisible⁵. Si cependant cela devait être compliqué, je me contenterais des premières. Tâchez qu'elles ne tardent pas trop.

Veillez agréer cher Monsieur avec l'expression de la tristesse que me cause la privation forcée de ce qui aurait été un si grand plaisir pour moi, l'assurance de tous mes sentiments bien reconnaissants et bien cordialement dévoués [.]

Marcel PROUST.

1. 00 Lettre communiquée par M. Thierry Bodin. Les allusions à Montesquiou « affligé de la mort d'un ami » (note 3 ci-après), à une lettre que Proust a adressée au Comte « il y a deux jours » (note 2) nous permettent de situer cette lettre *peu après le 12 juillet 1905*.

2. Allusion à la lettre à Montesquiou que nous situons *peu après le 10 juillet 1905*, où Proust écrit : « N'ayez pas la trop grande bonté de passer vous-même chez moi. Vous ne pourriez pas me voir, car je suis plus mal depuis quelques jours. » Cor. V, 298.

3. Il s'agit de la mort d'Yturri, décédé à Neuilly-sur-Seine le 6 juillet 1905. Voir Cor. V, lettre 147, et sa note 3. — Gabriel de Yturri naquit à Toucouman, en Argentine, le 12 mars 1864.

4. Ms : *que mes*, mots ajoutés en interligne, pour remplacer deux mots, barrés, qui semblent être : *que me*.

5. Épreuves pour l'article intitulé *Un professeur de beauté*, qui paraîtra dans la revue *Les Arts de la Vie*, numéro du mois d'août 1905. Voir Cor. V, 206, note 8.

206

A ALBERT NAHMIAS FILS

[Vers novembre 1911 ?]¹

Cher Albert

J'ai pris à Cabourg l'habitude douce et néfaste de penser tout haut devant vous, de faire se refléter dans votre esprit les petites choses qui passaient dans le mien. Alors vous avez sans doute cru que ce que je disais cachait au contraire autre chose, que cela recouvrait une arrière pensée, une intention, et que si je faisais devant vous des réflexions qu'on n'a pas l'habitude de faire et qu'on garde généralement pour soi, cela devait dissimuler autre chose.

Cher Albert vous m'avez mal compris et vous m'avez écrit une lettre absurde et délicieuse mais dont je voudrais savoir comment vous remercier. Que ne puis-je changer de sexe, de visage et d'âge, prendre l'aspect d'une jeune et jolie femme pour vous embrasser de tout mon cœur. La franchise est une chose si inconnue que quand on en use avec un ami, quand on lui « raconte ses petites affaires » il croit à quelque chose d'inusité, d'épouvantable. Je ne guérirai le mal que ma franchise a fait qu'en en² ayant davantage encore avec vous.

Quand nous nous reverrons, j'entrerai dans des détails dont l'insignifiance vous rebutera mais dont la simplicité vous touchera. Quant à votre gentille proposition, je ne l'accepte pas pour deux raisons. La première c'est que je n'ai besoin de quoi que ce soit, que l'encaissement de mes revenus bouche singulièrement mes trous et que je suis beaucoup plus raisonnable et rangé que je n'en ai l'air. 2° c'est que si j'avais besoin d'argent (et encore une fois je n'en ai aucun besoin!), il me serait impossible d'en emprunter à un ami. Je ne pourrais pas tant cela me serait pénible. D'ailleurs cela

ne se présentera jamais; car je ne joue pas, j'ai des revenus modestes mais fixes. Pensez-vous que je dépenserais de l'argent à Cabourg pour le faire payer par mes amis à Paris, cher Albert [,] quelle idée vous avez de moi ³! Quant à l'Allemagne je vous en parle sans aucune pensée de bourse, en pensant à la politique et à la ⁴

1. φ La fin de cette lettre ne nous est pas parvenue, ce qui rend difficile de la dater avec certitude. L'allusion à Cabourg (note 3 ci-après) semble la situer après le retour d'un séjour dans cette ville; l'allusion à l'Allemagne se rapporte peut-être à la crise d'Agadir (note 4). Cette lettre se situe donc vraisemblablement *vers le mois de novembre 1911*.

2. Ms : *en*, mot ajouté en interligne.

3. Cette phrase semble indiquer que Proust écrit cette lettre après son retour de Cabourg.

4. La fin de la lettre ne nous est point parvenue. — Allusion, peut-être, à la possibilité d'une guerre européenne? La crise du Maroc, provoquée par l'incident d'Agadir (cf. Cor. X, 318, notes 3 et 4) est survenue à la fin de mai 1911, et a préoccupé les esprits pendant tout l'été. Un premier accord fut signé à Berlin le 11 octobre, un deuxième accord le 4 novembre 1911.

207

A MARCEL PLANTEVIGNES

[Fin de décembre 1911]¹

Alors, mon petit Marcel, c'est l'oubli total? D'ailleurs, c'est aussi bien, car en ce moment fatigué, accablé d'ennuis, je ne pourrais facilement vous voir.

Mais moi je me souviens de vous!

Et j'espère que ce n'est pas seulement la gloire des armes² mais aussi les sujets de l'amour qui vous retiennent éloigné.

Que j'ai regretté vos chers parents cet été à Cabourg³! Même les gens ridicules n'étaient plus amusants, parce que beaucoup de ceux avec qui on aurait pu

en sourire, ou bien étaient eux-mêmes trop bêtes pour apercevoir ces ridicules, ou trop malveillants pour qu'on ne perdît pas tout plaisir à sourire avec eux.

Tandis qu'avec vos parents nous faisons un même miroir indulgent du spectacle.

Présentez-leur mes hommages, mes vœux, et n'oubliez pas complètement

Votre vieux

Marcel.

1. * *Plante* 668, « Paris, Hiver 1911-1912 ». Cette lettre doit dater de la fin de décembre 1911 : envoi de vœux aux parents du destinataire et expression de regrets de leur absence de Cabourg « cet été » (note 3 ci-après). Voir aussi la note 2.

2. Le destinataire, né le 21 mars 1889, a dû être appelé au service militaire au cours de l'année 1909.

3. Le 17 ou le 18 août 1911, Proust écrit de Cabourg à Reynaldo Hahn : « Les Plantevignes ne sont pas ici. Ils ont cette année "délaissé Cabourg pour la Mer de glace" [...] ». Proust fait allusion à la région de Chamonix et au *Voyage de monsieur Perrichon*, de Labiche.

208

A ANDRÉ BEAUNIER

Vendredi [28 juin 1912]¹
Boulevard Haussmann 102

Cher ami

Voilà longtemps que je voulais venir vous demander ceci. Et puis j'ai attendu chaque jour d'être assez bien et voici que je vous écris au dernier moment, peut-être trop tard.

Vous savez que depuis longtemps je vous dois un petit souvenir². Vous avez refusé de me guider. Or je pense en ce moment à différentes choses anciennes mais auparavant veux savoir si vous n'aimeriez pas mieux ceci : Avez-vous entendu parler d'une Exposition de

meubles modernes organisée par Madame Greffulhe, qui se compose, 1 rue de Talleyrand, d'un mobilier exécuté par M. Baignères pour le marquis de Polignac³. M. Baignères estime je crois que ce mobilier n'est significatif que dans l'ensemble; mais il y a deux pièces auxquelles il trouve un intérêt assez grand pour qu'elles puissent être reproduites isolément, et il a obtenu de M. de Polignac l'autorisation éventuelle de le faire. C'est un bureau d'une part et d'autre part un fauteuil imité de l'antique avec accotoirs à chouettes de bronze et lanières dorées.

Je ne vous parle pas du bureau. Je pourrais vous dire que c'est parce qu'il est trop encombrant et c'est vrai aussi. Mais il me semble que nous sommes si amis, si vieux amis, sans nous voir jamais [,] que je trouve plus gentil, plus rond, plus mal élevé, plus affectueux de vous dire que si je ne vous parle pas du bureau c'est qu'il coûterait à peu près (si je ne confonds pas) six mille francs à refaire et que vous savez peut-être que j'ai fait des pertes énormes à la Bourse (énormes pour moi, ce n'est que très relatif). Comme je ne crois pas que ce bureau vous donnerait beaucoup de joie, je trouve plus raisonnable de ne pas songer à quelque chose de si important. Mais le fauteuil a l'avantage d'abord d'être bien moins cher. Il pourrait être exécuté à votre choix en citronnier ou en acajou. Mais aimez-vous cet art-là? Sinon ce serait trop idiot de prendre chez vous une chose que vous n'aimeriez pas et pour ne me faire aucun plaisir, *car j'aime tout autant vous donner autre chose!* Je n'ai aucune préférence! Seulement vous auriez peut-être voulu *voir* d'abord. Or l'Exposition ferme dimanche *soir*⁴.

J'ai bien envoyé au *Figaro* vendredi mais vous étiez parti. Si vous vouliez y aller, vous n'auriez qu'à vous recommander de la comtesse Greffulhe si on vous faisait des difficultés. Le fauteuil est devant une table à jeu. Précautions que je vous expliquerai : ne donnez pas de réponse de vive voix à mon porteur, et quand vous m'écrirez cachez à la cire.

Avez-vous lu mon article *Rayon de soleil sur le Balcon*. Comme je ne cause jamais avec vous j'aime que vous me lisiez pour ne pas me croire trop bête. Il a paru je

crois vers le 4 ou 5 Juin⁵, le précédent vers le 21 mars⁶.

Tout à vous [.]

Marcel PROUST.

1. op Lettre communiquée par M. Thierry Bodin. L'original porte seulement la date du *Vendredi*; comme Proust y parle d'une exposition qu'on a inaugurée le 5 juin 1912 (note 3 ci-après) et affirme que « l'Exposition ferme dimanche soir » (note 4), il doit écrire le *vendredi 28 juin 1912*.

2. Voir à ce sujet la lettre d'*avril 1911* du même au même disant : « J'attends toujours le mot qui me permettra de faire un tout petit plaisir à Madame Beaunier. » Cor. X, 281.

3. Allusion à l'une des trois expositions d'Art français décoratif contemporain qu'on inaugurerait, sous la présidence de la comtesse Greffulhe, le 5 juin. Parmi les organisateurs de l'exposition donnée dans un hôtel particulier, 1, rue de Talleyrand, sont nommés Paul Baignères et Maxime Dethomas. *Le Figaro*, 31 mai, 2, 5 et 20 juin 1912.

4. *Le Figaro* du dimanche 23 juin 1912 annonce, page 4, à la rubrique *Information*, sous le titre *Les trois expositions* : « Devant le succès toujours grandissant des trois expositions d'Art français décoratif contemporain, les organisateurs ont décidé de prolonger leur durée jusqu'à la fin du mois. »

5. L'article en question avait paru dans *Le Figaro* du 4 juin 1912. Voir Cor. XI, 142, note 4.

6. Allusion à l'article intitulé *Épines blanches, épines roses*, qui avait paru en effet dans *Le Figaro* du 21 mars 1912. Voir Cor. XI, 65, note 26.

209

A ANDRÉ BEAUNIER

[Peu avant le 10 novembre 1912]¹

Cher ami

Vous allez me trouver assommant. Mais j'aurais bien besoin de cette petite indication : toutes les tables dont on m'a parlé ou que j'ai vues ont à peine plus d'un mètre de longueur, n'ont pas un mètre de largeur, n'ont

pas un mètre de hauteur. Qu'elles soient Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, ce sont toujours ces mesures-là. Or je ne sais si je me trompe mais je me figure que ce n'est pas du tout cela que vous m'avez dit de chercher et que je dois sans doute mal demander². Je ne sais pourquoi je me figure que ce que je dois trouver c'est quelque chose de deux fois plus long et large; ne pourriez-vous me donner une mesure approxima [tive].

Et après cela, consentirez-vous [à] voir une ou deux de mes protégées si je n'ose me décider seul³. Mais peut-être j'oserai.

L'autre jour lisant votre article sur les monuments religieux désaffectés⁴, j'ai voulu aller au *Figaro* faire chercher un très ancien article de moi appelé la *Mort des Cathédrales*⁵. Vous y auriez trouvé des idées très en harmonie avec les vôtres et comme je tiens tant à votre estime intellectuelle, je suis sûr que cette coïncidence vous eût touché.

Cher ami, un ami charmant que je n'ai pas vu depuis dix ans, ou même vingt, le comte Clary⁶ (pas le chasseur qui est un usurpateur, un faux Clary)⁷ (mon ami est très lié avec votre amie M^e de Béarn)⁸ est un très fervent admirateur de vous. Et il m'a demandé il y a longtemps s'il ne pourrait vous connaître et il aurait voulu que je vous donne pour qu'il soit connu de vous, son joli livre sur le Japon (non pas du tout pour que vous en parliez dans un article, il n'y songe pas, tout simplement parce qu'il aimerait que vous le connaissiez)⁹. Or comme il passe toute l'année soit auprès de l'Impératrice au Cap Martin ou en Angleterre, ou au Japon, qu'il n'a même pas de domicile à Paris, je crois que vous pourriez sans crainte l'autoriser à venir une fois vous demander chez vous ou au *Figaro* s'il passe par Paris. Comme de plus il est très sauvage et ne peut jamais se résoudre à voir quelqu'un je crois qu'il y a grande chance pour que cela ne se réalise pas. Du reste il est charmant.

Avant de vous dire au revoir je repense aux tables et que j'en ai vu avant d'aller à Cabourg que j'avais trouvées et qui étaient jolies en marqueterie (une Louis XV, une Louis XVI). Aimez-vous ce genre? Je ne

sais si je les trouverais encore, c'est douteux. Elles étaient un peu petites il me semble [.]

Tout à vous [.]

Marcel PROUST.

1. oφ Lettre communiquée par M. Michel Castaing. L'allusion à « votre article sur les monuments religieux désaffectés » (note 4 ci-après) situe cette lettre *après le 9 octobre 1912*. D'autre part, les questions que Proust pose au destinataire au sujet des tables anciennes (note 3) et du livre du comte Clary (note 9) nous permettent de la situer *peu avant le 10 novembre 1912*.

2. Beaunier n'a pas voulu du fauteuil que Proust s'offrait à lui faire faire par Paul Baignères. Voir ci-dessus la lettre du même au même que nous datons du *Vendredi [28 juin 1912]*, et la lettre à Mme Beaunier que nous datons du *dimanche soir 10 novembre 1912* : Cor. XI, 297.

3. Mme Beaunier répondra pour son mari à ce sujet dans une lettre dont Proust la remercie à la date du *dimanche soir 10 novembre 1912* : voir Cor. XI, 297.

4. Allusion à l'article du destinataire paru dans *Le Figaro* du mercredi 9 octobre 1912, en première page, sous le titre *Vandalisme légal*. Beaunier y dénonce l'État anticlérical, qui s'est approprié les monuments et bâtiments du culte, et les laisse se détériorer, faute de moyens – ou de désir – pour les entretenir.

5. Article paru dans *Le Figaro* du 16 août 1904. Voir Cor. IV, 219, note 1.

6. Voir Cor. XI, 298, note 8.

7. Il s'agit de Justinien Bretonneau, comte Clary (1860-1933), fils adoptif d'un ancien député, président du Saint-Hubert-Club de France, fondateur et président de la Société « le Pistolet », auteur d'un livre intitulé *Le Tir de chasse* (1899), et du *Braconnage et le moyen de le réprimer* (1909). Il se disait petit-neveu du roi Bernadotte et de Joseph Bonaparte. – Q. E-V 1908 et 1924; DBF, VIII, p. 1371.

8. Il s'agit de la comtesse René de Béarn, née Martine de Béhague. Voir Cor. VIII, 142, note 12.

9. La femme du destinataire répondra à ce sujet. En la remerciant de sa lettre, Proust lui écrit : « Merci mille fois pour Clary, je le lui dirai à tout hasard et j'enverrai à votre mari son livre sur le Japon. » Cor. XI, 297.

210

A PIERRE LOUÏS

[Le mercredi 18 décembre 1912]¹

Cher Monsieur et Ami,

J'apprends à l'instant seulement et avec une émotion profonde que Mme Louÿs vient d'être bien souffrante². Dans les temps heureux où j'avais encore mes parents, nous nous voyions assez souvent et j'ai toujours gardé pour elle le même attachement que j'avais alors³. Aussi a-t-il suffi que j'apprenne qu'elle avait souffert pour avoir beaucoup de chagrin et penser de tout cœur à vous deux. Je n'ose pas le lui écrire à elle parce qu'elle est peut-être encore un peu faible et que je ne veux pas la fatiguer, mais j'ai besoin de vous dire à vous, combien je suis malheureux, oui, ce n'est pas trop dire, de savoir qu'elle a souffert et de penser au tourment que cela a dû être pour vous⁴.

Présentez-lui, je vous prie, mes respectueux hommages et croyez à mes sentiments très cordiaux, admiratifs et dévoués.

Marcel PROUST.

1. * *Pierre Louÿs et Gilbert de Voisins*, par Robert Fleury. Paris, 1973, p. 172. La date du « mardi 18 décembre 1912 » est indiquée p. 184, note 3. Voir la note 2 ci-après. Notons toutefois que le 18 décembre 1912 tomba un mercredi.

2. « Dans les premiers jours de décembre 1912 [la femme du destinataire] a fait une hémoptysie violente. Une tuberculose évolutive à marche rapide se déclare. La fièvre ne tombe guère au-dessous de 39°. Landouzy vient tous les jours. Pierre est consterné. [...] Petit à petit, la lésion se stabilise et au début de 1913, Landouzy pouvait répondre de sa malade, du moins pour l'immédiat. » *Ibid.*, p. 171. — Mme Pierre Louÿs, née Louise de Heredia. Voir Cor. X, 22, note 3.

3. Voir à ce propos Cor. I, lettres 256 et 294, époque de « l'Académie Canaque » (Billy 75-77).

4. Le destinataire est Pierre-Félix Louis, dit Pierre Louÿs (1870-1925), poète et romancier. Le divorce entre lui et sa femme sera

prononcé le 29 juin 1913. Mme Louÿs épousera par procuration Auguste Gilbert de Voisins, alors aux armées, le 19 juin 1915. *Op. cit.*, pp. 220-221.

211

A ANDRÉ BEAUNIER

[Le vendredi soir 20 décembre 1912]¹

Cher ami

Je vous assure que c'est plus qu'avec un grand plaisir littéraire, une anxieuse gravité, que je me suis penché avec vous sur ce miroir d'une Grèce redevenue inintelligible. Quelle concentration de pensée et d'images dans ces courtes pages débordantes². Il s'y ajoute pour moi cette nostalgie des lieux que ma santé m'empêche de visiter; et à votre suite combien j'avais déjà eu de joie à parcourir ces paysages illuminés du sourire d'Athéna³. Vos voyages et vos livres sont une consolation pour ma solitude.

Et ce soir je vois dans les *Débats* une conférence sur M^e de Sabran⁴, que je trouverai je pense tout au long dans la *Revue hebdomadaire*⁵. Je pense que c'est la mère de M^e de Custine⁶ « qui avait les longs cheveux d'Éléonore de Guyenne »⁷. Mais alors ce n'était pas par les Sabran puisqu'elle s'appelait Éléonore. Vous me direz cela quand je vous verrai. Mais au *Figaro* on me dit chaque fois que vous ne venez plus le soir [.]

De cœur à vous

Marcel PROUST.

1. op Lettre communiquée par M. Michel Castaing. Cette lettre date du *vendredi soir 20 décembre 1912* : allusion à une conférence du destinataire sur Mme de Sabran que Proust voit « ce soir dans les *Débats* » (note 4 ci-après). Voir aussi la note 2.

2. Il s'agit d'une plaquette intitulée *La Grèce et Nous*, d'André Beaunier, publiée par la Ligue pour la Culture française. Paris, G. Oudin & C^{ie}, Éditeurs, rue de Condé, 24. Brochure de 33 p. in-18 jésus.

1 f. *Bibliographie de la France*, III^e partie (feuilleton), p. 93, 10 janvier 1913, *Dernières publications*.

3. Allusion au livre du destinataire intitulé *Le Sourire d'Athéna*. Paris, Plon, 1911. *B. F.* 7 juillet 1911, p. 426, dépôt légal du 17 juin.

4. Le *Journal des Débats* du samedi 21 décembre 1912 (paru le *vendredi soir*), publie, page 4, à la rubrique : *A la Société des conférences*, sur presque toute une colonne, un compte rendu de Fernand de Brinon consacré à *La comtesse de Sabran*, par M. André Beaunier. Charles Dauzats rendra compte de la même conférence, dans *Le Figaro* du 21 décembre 1912, page 3, en ces termes : « En une heure exquise, et qui passa trop vite, notre collaborateur et ami, M. André Beaunier, a conté hier aux invités de la Société des conférences l'histoire émouvante et belle de la comtesse de Sabran et de son amour avec le marquis de Boufflers. [...] »

5. Cette conférence paraîtra en effet dans la *Revue hebdomadaire* du 11 janvier 1913, pp. 162-189, sous le titre : *La Comtesse de Sabran*, par André Beaunier.

6. La comtesse de Sabran, née Françoise-Éléonore de Jean de Manville, née en 1750, était en effet la mère de Delphine de Sabran, marquise de Custine (1770-1826), à qui Chateaubriand fit la cour en 1803, délaissant Pauline de Beaumont.

7. Proust confond ici. Chateaubriand évoque « la marquise de Custine, héritière des longs cheveux de Marguerite de Provence, femme de saint Louis, dont elle avait du sang ». *Mémoires d'outre-tombe*, livre quatorzième, chap. 1^{er} (édition de la Pléiade, 1946, I, 472). Éléonore de Guyenne ou d'Aquitaine fut la femme de Louis VII, et vécut environ un siècle avant Marguerite de Provence. Beaunier cite ce passage des *Mémoires d'outre-tombe* dans son ouvrage intitulé *Trois amies de Chateaubriand* (1910), p. 79. Il y revient dans sa conférence, mais Proust ne pourra en lire le texte intégral que dans la *Revue hebdomadaire* du 11 janvier 1913, comme nous le disions plus haut, note 5.

N.-B. L'ensemble des lettres 212 à 240 est constitué à partir d'éléments nouveaux que nous ont fournis les archives de la maison d'édition Bernard Grasset; nous avons pensé qu'il était préférable de publier avec ces lettres de Grasset et de Louis Brun à Proust les lettres que ce dernier leur adressa, et que nous avons déjà données dans le tome XII de la Correspondance; le volet inédit de cet échange nous a en effet amenés à préciser la date des lettres de Proust. Il est très regrettable que les archives Grasset ne commencent qu'au 21 mars 1913 et s'achèvent, pour 1913, au 11 novembre.

212

A BERNARD GRASSET

LE FIGARO

26, rue Drouot

[Quelques jours avant le 3 mai 1913]¹

Cher Monsieur

Nous avons fait un traité² mais... je vais avoir à vous reverser de l'argent! En effet j'ai tellement remanié les épreuves que vous m'avez envoyées que je serais un malhonnête homme en comptant un si énorme nombre de corrections comprises dans nos conventions. En réalité le texte n'est pas extrêmement changé, car tout ce que j'ai ajouté, je l'ai généralement rebiffé ensuite. Mais il en résulte sinon un changement de dimensions (tout compte fait c'est plutôt un peu abrégé) du moins un inextricable gâchis qui va donner à vos ouvriers une peine dont je suis désolé et confus, et pour laquelle il n'est que justice que vous me comptiez un supplément que vous fixerez vous-même et que je verserai avec plaisir³.

J'espère que les deux autres parties seront beaucoup plus claires et pendant que je les corrigerai on pourra m'envoyer les secondes épreuves de la première⁴.

Je ne sais si vous avez lu dernièrement dans *Le Figaro* un extrait de « notre » livre⁵. Je ne vous l'ai pas envoyé pensant que vous n'en aviez déjà que trop lu dans ce formidable manuscrit.

Veuillez agréer l'expression de mes sentiments très cordialement dévoués [.]

Marcel PROUST.

1. φ Cor. XII, lettre 64. Il semble que c'est à cette lettre que Grasset répond le 3 mai 1913. (Voir la note 2 de la lettre 213 ci-après.) Nous pouvons avancer la date de « quelques jours avant le 3 mai 1913 ». Voir aussi la note 4.

2. Voir à ce sujet Cor. XII, lettre 40 (à René Blum).

3. Voir Cor. XII, la lettre 56 à Vaudoyer où Proust lui demande s'il ne doit pas offrir spontanément à Grasset une somme supplémentaire pour les corrections des épreuves de son livre.

4. Proust ne semble pas encore avoir commencé à corriger les premières épreuves d'*Un amour de Swann*. Le placard 29 où figurent la fin de *Combray* et le commencement d'*Un amour de Swann*, porte la date du 25 avril 1913. — Les trois parties de son ouvrage auxquelles Proust fait allusion ici sont : *Combray*, *Un amour de Swann* et *Noms de pays*. Voir Douglas Alden, *Marcel Proust's Grasset Proofs*. Chapel Hill, 1978, pp. 31 et 37.

5. Allusion à l'article paru le 25 mars 1913. Voir Cor. XII la note 3 de la lettre 49 (à Emmanuel Bibesco).

213

BERNARD GRASSET A MARCEL PROUST

3 mai [1913]¹
Monsieur Marcel PROUST
102 Bd Haussmann

Cher Monsieur,

Je reçois votre aimable mot² au moment de partir pour le Midi où je vais marier une de mes sœurs. Je resterai absent la semaine prochaine, et s'il vous était possible de me recevoir autour du 15. Je serais tout à fait heureux de faire votre connaissance.

Permettez-moi de vous remercier bien sincèrement de la cordialité que vous apportez dans nos rapports d'affaires, et veuillez croire, cher Monsieur, à mon entier dévouement.

B. GRASSET.

1. cc Archives Grasset, f° 329 du volume 42 de la correspondance journalière.

2. S'agirait-il de la lettre où Proust fait part à Grasset de son intention de payer les frais de correction ? Les termes employés par l'éditeur (« la cordialité que vous apportez dans nos rapports d'affaires ») le donneraient à penser. Il faudrait alors retarder la date de la lettre que nous avons datée du 19 avril 1913 dans Cor. XII (lettre 64). La correspondance de la maison Grasset ne comporte aucune lettre écrite à Proust avant la date du 3 mai 1913, alors que les volumes retrouvés pour 1913 commencent à la date du 21 mars. Il serait

surprenant que Grasset ait attendu quinze jours pour répondre à Proust : « Je reçois votre aimable mot » – ou qu'il ait négligé de répondre à la proposition de l'auteur.

214

A BERNARD GRASSET

102 boulevard Haussmann
[Quelques jours avant le 15 mai 1913]¹

Cher Monsieur

J'aurais été très heureux de cette occasion de causer avec vous². Malheureusement l'état de ma santé laisse en ce moment fort à désirer. Il y a des jours, fort rares, où je suis en état de recevoir ou de faire une visite (l'un ne me fatigue pas plus que l'autre, et du moment que je suis en état de parler, il est aussi simple pour moi de me lever et de sortir). Mais les rares répit^s surviennent à l'improviste. Après une mauvaise journée qui ne me laissait pas espérer d'accalmie, j'ai parfois une bonne heure dans la soirée. Mais je ne le sais pas d'avance. Dans ces conditions il ne m'est guère possible de prendre des rendez-vous et je n'en donne aucun, car je serais au supplice en pensant qu'une crise inopinée me forcerait probablement d'y manquer au dernier moment. Cette manière de vivre n'est pas sans me causer constamment de grands regrets. Et l'un des moins sincères n'est pas celui que j'éprouve à voir différer l'occasion de vous connaître et de vous exprimer de vive voix mes dévoués sentiments [.]

Marcel PROUST.

P. S. Je vais vous renvoyer mes épreuves, confus du terrible gâchis où elles sont³. Et vous me direz la somme que je vous dois pour le surcroît imprévu de travaux qu'elles représentent pour l'imprimeur [.]

1. φ Cor. XII, lettre 72. Cette lettre répond manifestement à celle de Grasset datée du 3 mai 1913, et précède celle de Grasset du 15 mai 1913.

Comme Proust dit : « je vais vous renvoyer mes épreuves », (ce qu'il fera le 23 mai), il est possible qu'il écrive vers la mi-mai plutôt que vers le début du mois. Sachant que Grasset, le 3 mai, était sur le point de partir, Proust aura pu attendre quelques jours pour lui répondre. Nous datons cette lettre, d'après la réponse de Grasset, de *quelques jours avant le 15 mai 1913*.

2. Voir ci-dessus la lettre de Grasset du 3 mai 1913.

3. Voir ci-après la lettre 217 et sa note 2, ainsi que la lettre 218.

215

BERNARD GRASSET A MARCEL PROUST

15 mai [191]3¹
Monsieur Marcel PROUST
102 Bd Haussmann

Cher Monsieur,

Merci de votre aimable mot; je regrette moi aussi de ne pouvoir faire votre connaissance, mais ce sera pour l'époque où votre santé sera rétablie.

Ayez l'obligeance de me retourner vos épreuves corrigées, afin qu'il n'y ait pas trop de retard apporté à la mise sur pied définitive du volume.

Veuillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments les meilleurs et les plus dévoués.

B. GRASSET.

1. cc Archives Grasset, f° 11 du volume 43 de la correspondance journalière.

216

BERNARD GRASSET A MARCEL PROUST

23 mai [1913]¹
Monsieur Marcel PROUST
102 Bd Haussmann

Cher Monsieur,

Vous seriez tout à fait bon, si vous vouliez bien nous retourner vos épreuves corrigées, car précisément, parce qu'il y a beaucoup de corrections, il ne faudrait pas perdre de temps.

Veuillez croire, cher Monsieur, à mon plus entier dévouement.

B. GRASSET.

1. cc Archives Grasset, f° 155 du volume 43 de la correspondance journalière.

217

A BERNARD GRASSET

[Le 23 mai 1913]¹

Cher Monsieur

Je me résigne à vous renvoyer ces désolantes épreuves qui me rendent confus². Ce qui me fait espérer qu'elles ne seront pas au-dessus de la bonne volonté et de l'ingéniosité de l'imprimeur c'est ceci : chaque fois que dans mon premier texte il y avait des corrections à la main peu lisibles, il s'en est souvent très bien tiré. En revanche quand il n'y avait aucune correction, quand le texte imprimé à la machine était entièrement net,

souvent dans les épreuves il y avait des mots sautés ou changés. Malgré tout je suis bien honteux de renvoyer cela dans cet état.

Le livre s'appellera : *Du côté de chez Swann* pour le premier volume. Pour le second probablement : *Le Côté de Guermantes*. Le titre général des deux volumes : *A la Recherche du Temps perdu*³.

Quand toutes les épreuves seront corrigées⁴ nous ajouterons une dédicace peut-être sous forme de lettre très courte, à M. Gaston Calmette. Je vous recommande de faire remarquer chez vous que mes épreuves sont très fragiles; j'ai collé des papiers qui pourraient facilement se déchirer ce qui créerait des complications sans fin. Il y a des planches où il semble qu'il n'y ait que la moitié de la planche. C'est que j'ai apporté ailleurs le passage qui se trouvait là.

Il est convenu que vous me direz ce que je vous redoie⁵, mais cela ne m'empêche nullement de vous renouveler mes excuses, auxquelles je joins l'expression de mes sentiments très cordialement dévoués [.]

Marcel PROUST.

Par conséquent il n'y a plus d'*Intermittences du Cœur*. Ce changement vient de ce que dans l'intervalle j'ai vu annoncé un livre de M. Binet Valmer intitulé *le Cœur en désordre*⁶. Or cela doit être une allusion au même état morbide qui caractérise les cœurs intermittents. Je réserverai à un simple chapitre du deuxième volume le titre : *Les intermittences du cœur*⁷.

1. φ Cor. XII, lettre 79. L'envoi des épreuves corrigées est appelé urgemment par la lettre de Grasset du 23 mai, à laquelle Proust répond aussitôt, puisque le lendemain, 24 mai, Grasset l'en remercie.

2. Il s'agit des 45 premiers placards de *Du côté de chez Swann*, épreuves dont il promet l'envoi dans sa lettre précédente au même ci-dessus. Voir à ce sujet Cor. XII, lettre 81 à Maurice Duplay Cf. la note 4 ci-après.

3. Le titre que portent les premières épreuves de *Du côté de chez Swann* est : *Intermittences*, abréviation de *Les Intermittences du cœur*, que Proust avait choisi comme titre général. Avant cela, en 1912, il

appelait son œuvre *Le Temps Perdu*. Voir Cor. XI, lettre 150. Voir aussi Cor. XII, la lettre 103 à Louis de Robert.

4. Proust n'a encore envoyé à l'éditeur que les 45 premiers placards corrigés de son œuvre. Il doit en recevoir un total de 95, mais une bonne partie de ceux-ci ne figure pas dans *Du côté de chez Swann*, qui s'arrêtera avant le premier séjour à Bricquebec (Balbec).

5. Voir le post-scriptum de la lettre précédente du même au même, Cor. XII, lettre 72 (supra lettre 214).

6. Le roman de Binet-Valmer intitulé *Le Cœur en désordre* avait déjà paru au mois de novembre 1912. Il est possible que ce changement de titre soit motivé au moins en partie par un procès retentissant qui avait eu lieu au mois de janvier. Proust a pu lire dans *Le Temps* des 18 et 19 janvier 1913, le compte rendu du procès que Mme Camille Erlanger, née Irène Hillel, avait intenté contre Alphonse Séché. Mme Hillel-Erlanger avait fait paraître, à la fin de 1911 dans *La Phalange*, sous le pseudonyme Claude Lorrey, un roman intitulé *La Chasse au bonheur*. Au mois de juin 1912, Alphonse Séché fit publier sous le même titre un recueil de maximes, anecdotes, conseils et paradoxes extraits des œuvres de Stendhal. Devant la 4^e chambre civile, le tribunal jugea que *la Chasse au bonheur* constituait un titre original, sur lequel Mme Hillel avait un droit de propriété. En conséquence, il condamna M. Séché à retirer son œuvre de la circulation, à un franc de dommages-intérêts et quatre insertions. Ce procès fit beaucoup de bruit dans les milieux littéraires, la portée du jugement dépassant le cas des personnalités en cause, d'autant plus qu'on révéla l'existence d'une pièce d'Adrien Decourcelle qui avait été jouée et éditée en 1870 sous le même titre que les deux œuvres en question. (*Gil Blas*, 22, 23, 25 février 1913.) – Alphonse Séché (1876-1964), fils de Léon Séché, était critique littéraire, directeur de la *Revue d'art dramatique* de 1903 à 1904, directeur du Nouveau Théâtre d'Art de 1907 à 1914. – Mme Hillel avait été l'épouse de Camille Erlanger (1863-1919), compositeur de musique connu.

7. Le titre en question sera utilisé dans *Sodome et Gomorrhe*, à la fin du chapitre premier de la deuxième partie : II, p. 751, en tête du chapitre du second séjour que le narrateur fait à Balbec.

218

BERNARD GRASSET A MARCEL PROUST

24 mai [191]3¹
Monsieur Marcel PROUST
102 Bd Haussmann

Cher Monsieur,

J'ai bien reçu votre lettre et vos épreuves²; il est vrai que mon imprimeur aura à exercer son ingéniosité dans l'établissement de vos nouvelles épreuves. J'ai rapidement parcouru vos corrections; elles transforment à tel point le texte primitif que pour de nombreuses parties, il sera plus simple de recomposer entièrement le texte, sans tenir compte des premières épreuves, que d'utiliser les quelques membres de phrase qui seuls subsistent. Quant aux parties où les corrections sont un peu moins nombreuses, on pourra utiliser la composition première, en se bornant à effectuer ces corrections.

Je vous remercie de tout cœur de m'offrir de supporter vous-même les frais de ces corrections; je n'avais en effet pas prévu qu'elles pussent être si nombreuses, et transformer autant le texte primitif, et suis vraiment heureux que vous me mettiez à l'aise à ce sujet. Je ne saurai exactement le prix de cette transformation que lorsque l'imprimeur aura établi les secondes épreuves, mais je crains bien que nous [n'] atteignons un supplément de frais de quatre ou cinq cents francs³. Dans tous les cas, cette nouvelle composition va être faite avec un très grand soin, et je vous en enverrai les épreuves dès qu'elles seront établies. Je crois qu'il serait bon que sur les secondes épreuves, vous vous borniez à vérifier que vos premières corrections ont bien été effectuées, et que vous n'en ajoutiez pas de nouvelles, car sans cela nous n'arriverions jamais.

Excusez, cher Monsieur, la liberté avec laquelle je vous parle, mais nos deux intérêts coïncident, et je suis vraiment très désireux de me dévouer à ce livre qui m'inspire la plus vive admiration.

Veillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments les meilleurs et les plus dévoués.

B. GRASSET.

1. cc Archives Grasset, f° 182r°-183v° du volume 43 de la correspondance journalière.

2. Voir ci-dessus lettre 217 de Proust à Grasset, et sa note 1.

3. La somme totale sera de 595 francs.

219

A BERNARD GRASSET

[Peu après le 24 mai 1913]¹

Cher Monsieur

Je vous ferai parvenir cette somme quand vous en saurez le chiffre, il n'y a nulle difficulté de ce côté ². Mais voici qui est plus grave. J'ai oublié de vous dire que votre imprimeur, probablement avec raison, partout où il y a « dialogue » va à la ligne pour chaque réplique. Je n'aurais même pas parlé de la préférence que j'ai à voir ces dialogues, peu importants par eux-mêmes, s'absorber dans la continuité du texte (l'alinéa entre chaque réplique étant remplacé par un tiret, et de nouveaux guillemets), car il a peut-être une habitude que je ne voudrais pas choquer ³. Mais je m'aperçois que les dernières épreuves que j'aie reçues (je n'en ai pas reçu depuis plus d'une semaine et d'ailleurs cela ne fait absolument rien puisque je n'ai pas fini les corrections) portent le numéro 58. Or la dernière partie, à cette planche 58 commence à peine ⁴. C'est dire que (surtout avec les additions que j'ai faites et qui sont de la plus grande importance) si nous ne profitons pas de cette contraction possible du texte (suppression des alinéas entre chaque réplique des dialogues) nous allons arriver à un nombre formidable de pages (les pages des planches sont-elles aussi longues que celles de l'exemplaire définitif, je veux dire une planche fait-elle exac-

tement 8 pages sans qu'on puisse gagner un peu sur l'exemplaire définitif ⁵.

Je vous écris cela en toute hâte, effrayé de la longueur possible. Quant à ce que vous me dites des secondes corrections, je me bornerai à vérifier l'exactitude des précédentes et à changer un nom de propriété qui sera remplacé par un nom de longueur à peu près équivalente; j'espère, sauf erreur, pouvoir m'en tenir là ⁶.

Je vous renverrai bientôt le reste des épreuves ⁷. Quelques pages sont encore remaniées comme celles que vous avez déjà reçues. Mais je crois que le reste le sera extrêmement peu.

Veillez agréer cher Monsieur l'expression de mes sentiments les plus dévoués [.]

Marcel PROUST.

1. φ Cf Cor. XII, lettre 82. Grasset répondra à cette lettre en disant « j'ai bien lu votre lettre du 29 ». Mais il semble que cette lettre ait été envoyée en retard par Nicolas : cf. la note 3 de la lettre 221 ci-après. Proust a dû répondre aussitôt à la lettre de Grasset du 24 mai. Cette lettre se situe donc *peu après le 24 mai 1913*.

2. Allusion au supplément que Proust accepte de payer pour la correction excessive des premières épreuves (45 placards) de *Du côté de chez Swann*, supplément dont il est question dans les lettres précédentes.

3. Le destinataire a fait un trait au crayon en marge de cette phrase, et a inscrit en tête de la deuxième page ces mots : *tout est composé*. Mais nous ignorons à quel moment Grasset a ajouté l'inscription en question. Voir ci-après la lettre 220.

4. La fin d'*Un amour de Swann* et le commencement de la troisième partie de *Du côté de chez Swann* se trouvent au placard 53, qui porte le cachet daté du 16 mai 1913. Comme Proust écrit le chiffre 58, il faut supposer soit qu'il a reçu des placards allant jusqu'au 58^e, soit qu'il prend le 3 pour un 8.

5. Ms : la parenthèse n'est pas fermée.

6. Sur les deuxième épreuves, Proust change en effet, à la page 172, le nom de « la Frapelière », qu'il barre deux fois, le remplaçant en marge par celui de *Tansonville*, et de même une fois sur la page 173 (B.N., n.a.f. 16755). Le passage en question se trouve dans l'édition de la Pléiade (1954), tome I, aux pages 143 et 144. Mais il est loin de « s'en tenir là ». Cf. lettre 231 ci-après.

7. Proust n'avait renvoyé que les 45 premiers placards corrigés ainsi que nous l'indiquons à propos de la lettre précédente du même au même, lettre où Proust annonce l'envoi de « ces désolantes épreuves ». Grasset avait fait composer un total de 95 placards.

220

BERNARD GRASSET A MARCEL PROUST

2 juin [1913]¹Monsieur Marcel PROUST
102 Bd Haussmann*Cher Monsieur,*

J'ai bien reçu votre lettre du 29 et vous en remercie. Je crois qu'il est préférable qu'avant de vous fixer le prix des corrections déjà effectuées, j'attende que vous ayez apporté à votre texte primitif toutes les modifications que vous désirez.

Je puis vous donner seulement, comme indication la note des frais de corrections que j'ai reçus [sic] pour les six premiers placards² [et qui] s'élève à frs. 85; ces six placards ont dû être entièrement recomposés.

Quant à la question des alinéas pour les dialogues comme la composition est à peu près achevée³, il est inutile de donner de nouvelles indications à l'imprimeur; vous n'a[vez] qu'à faire ces modifications sur épreuves, et je m'en remets pour ces questions de disposition, entièrement à votre goût.

Veillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments les meilleurs et les plus dévoués.

B. GRASSET.

1. cc Archives Grasset, f° 369 du volume 43 de la correspondance journalière.

2. *et qui*: mots rayés à l'encre. Nous devons les restituer pour rendre la phrase intelligible.

3. Elle fut achevée le 11 juin – date du placard 95.

221

A BERNARD GRASSET

[Entre le 2 et le 6 juin 1913]¹

Cher Monsieur

Il faut qu'on n'ait pas fait partir ma lettre quand je l'avais dit², sans cela, vous l'auriez eue presque en même temps que mes épreuves³. La « question de goût » n'était nullement ce qui me l'avait dictée, mais la crainte que nous arrivions à la fin d'un volume de dimensions formidables sans que la matière du premier tome soit achevée. Or non seulement ce serait très ennuyeux; mais si c'est inévitable, il y a avantage à le savoir parce que cela modifiera forcément les titres des parties etc., l'économie totale se trouvant modifiée pour que l'équilibre ne soit pas rompu. Vous voyez donc que ma demande n'avait rien de frivole⁴. Puisque elle vous est parvenue trop tard, attendons tranquillement que tout soit fini, seulement nous ne saurons ainsi que tout à la fin combien de pages la suppression de ces alinéas excessifs peut nous faire gagner, et par conséquent où il faudra s'arrêter. Mais ce n'est pas un grand malheur. Je trouverai toujours bien un « point d'orgue » où arrêter ce premier volume si tout son contenu réel n'est pas épuisé quand son extrême limite de dimension matérielle sera atteinte.

Veuillez agréer cher Monsieur l'expression de mes sentiments bien dévoués [.]

Marcel PROUST.

1. φ Cor. XII, lettre 84. Grasset répondra en disant : « votre lettre du 6 ». Mais il semble que le courrier de Proust ne soit pas envoyé très ponctuellement vers cette époque. Comme Proust répond à la lettre de Grasset du 2 juin, il écrit *entre le 2 et le 6 juin 1913*.

2. Négligence habituelle de Nicolas.

3. Allusion, semble-t-il, à la lettre 218 ci-dessus; Proust avait renvoyé les 45 premiers placards corrigés le 23 mai.

4. Allusion à la lettre précédente du même au même, où Proust propose de supprimer les alinéas entre chaque réplique des dialogues afin de réduire les dimensions de son livre. Comme le livre était déjà composé, semble-t-il, en premières épreuves (voir la note 3 de la lettre précédente du même au même), Grasset avait répondu : « je m'en remets à votre goût » (cf. lettre de Grasset du 2 juin).

222

A BERNARD GRASSET

102 boulevard Haussmann
[le mardi 10 juin 1913]¹

Cher Monsieur

Il s'est noué entre nous des relations assez sympathiques pour que, sans vous connaître personnellement, je n'aie pu pourtant lire tout à l'heure sans émotion le récit de votre duel². Et il me semble que le fait même de l'avoir ressentie m'autorise à vous l'exprimer. Je ne vous plains pas car je sais par expérience combien ces journées sont agréables; un duel est un de mes très bons souvenirs³. Mais je vous félicite de votre vaillance et je vous demande de croire à mes sentiments très cordialement dévoués [.]

Marcel PROUST.

1. φ Cor. XII, lettre 88. Cette lettre doit dater du mardi 10 juin, se croisant semble-t-il, avec celle de Grasset datée du 11 juin. Voir la note 2.

2. La Presse des 10 et 11 juin rend compte de ce duel. Ainsi, *Le Journal* du mardi 10 juin 1913 publie, en page 3, sous le titre : *Le Duel d'hier*, la notice suivante : « A la suite d'un différend d'ordre littéraire, une rencontre à l'épée a eu lieu hier matin, à Neuilly, entre M. Postel du Mas, homme de lettres, et l'éditeur Bernard Grasset.

« A la cinquième reprise, M. Postel du Mas fut légèrement atteint à l'avant-bras.

« A la huitième reprise, M. Bernard Grasset reçut au bras une blessure qui mit fin à la rencontre. » — Henry Postel du Mas était

rédacteur au *Gil Blas*. Cf. *Le Gaulois*, *Gil Blas*, *Le Journal*, *Paris-Journal*, *Comoedia* de la même date. — Au sujet de ce duel voir Cor. XII, lettre 116 et sa note 27.

Grasset, semble-t-il, n'a pas encore reçu cette lettre lorsqu'il adresse à Proust son mot du 11 juin.

C'est donc sans doute cette lettre que Proust vient de lire et à laquelle il répond.

3. Proust se battit en duel avec Jean Lorrain, on s'en souvient, le 6 février 1897. Voir à ce sujet Cor. II, lettres 98, 99, 100 et 101, et pp. VII-VIII. — On sait que Proust s'essaya à raconter deux duels, attribués au héros, dans *Jean Santeuil* : IV, 684-693 et 726-731.

223

BERNARD GRASSET A MARCEL PROUST

11 Juin [1913]¹
Monsieur Marcel PROUST
102 Bd Haussmann

Cher Monsieur,

J'ai bien reçu votre lettre du 6 et m'excuse de répondre un peu en retard, mais je viens de me battre avec le rédacteur du Gil Blas à la suite d'articles de ce journal que j'avais jugé peu favorables à Émile Clermont, auteur de « L[au]re ». La rencontre s'est d'ailleurs fort heureusement term[i]née.

J'ai bien pris note de tout ce que vous me recom[man]dez au sujet des épreuves, et puis vous assurer que vous au[rez] satisfaction sur tous les points.

Veuillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments les meilleurs et les plus dévoués.

B. GRASSET.

1. cc Archives Grasset, f° 481 du volume 43 de la correspondance journalière.

224

BERNARD GRASSET A MARCEL PROUST

19 juin [1913]¹Monsieur Marcel PROUST
102 Bd Haussmann*Cher Monsieur,*

Je viens de passer un petit examen de vos épreuves et je m'aperçois qu'il nous manque encore un assez grand nombre de placards des premières épreuves corrigées par vous. Sur 95 placards qui vous ont été envoyés en première épreuve, 45 seulement nous ont été retournés. Vous avez donc à en corriger encore, 50.

Sur les 45 placards corrigés par vous, 33 vous ont été retournés en seconde épreuve, et mis en pages. Je crois qu'il n'est pas bon que les deux séries d'épreuves chevauchent et qu'il serait préférable que vous nous corrigiez d'abord en entier les premières épreuves. Vous seriez tout à fait bon d'y songer et de nous retourner au fur et à mesure de vos corrections, les 50 placards des premières épreuves qui nous manquent.

Quant aux frais de correction des premières épreuves, ils s'élèvent pour les 45 premiers placards à frs. 595. Quoique/ vous m'en ayez fait l'offre aimable, il n'est pas du tout urgent que vous me régliez cette somme maintenant, et je puis parfaitement attendre d'avoir reçu de mon imprimeur les frais totaux de remaniement. Si cependant, vous préférez scinder ces frais, vous pouvez le faire.

Veillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments les meilleurs et les plus dévoués.

B. GRASSET.

1. cc Archives Grasset, f° 189 du volume 44 de la correspondance journalière.

225

A BERNARD GRASSET

[Le 24 ou le 25 juin 1913]¹

Cher Monsieur,

Je vous réponds très sommairement parce que ma santé est en ce moment *très mauvaise*. Je vous envoie 595 francs que vous me dites être dus pour les corrections excessives de mes 45 premiers placards².

J'ai presque terminé la correction des secondes épreuves³. Quant aux premières voici pourquoi je ne vous les ai pas renvoyées⁴. Comme je vous l'avais dit j'étais très impatient de savoir à combien de pages nous allions⁵. Et ne sachant pas ce que pourra nous faire gagner la suppression des blancs dans les dialogues⁶, je vois maintenant que j'ai reçu toutes les premières épreuves⁷, que le volume aurait plus de 700 pages, chiffre que nous avons dit ne pas pouvoir dépasser. Je vais donc être obligé de reporter au commencement du deuxième volume ce que je croyais la fin de celui-ci (une bonne dizaine de placards)⁸. Mais vous êtes vous-même trop un artiste, pour ne pas comprendre qu'une fin n'est pas une simple terminaison et que je ne peux pas couper cela aussi facilement qu'une motte de beurre. Cela demande réflexion et arrangement. Dès que j'aurai pu trouver comment finir, c'est-à-dire très prochainement, dans quelques jours, je vous renverrai les premières et les secondes épreuves.

Veuillez agréer cher Monsieur l'expression de mes sentiments les plus dévoués [.]

Marcel PROUST.

1. φ Cor. XII, lettre 104. Proust répond à la lettre de Grasset du 19 juin 1913. Comme Proust se dit malade et qu'il a beaucoup de travail de correction, il est vraisemblable qu'il ne répond pas le jour

même – La lettre de Grasset du 25 juin, qui le remercie de cette lettre et des 595 francs, semble par contre, une réponse immédiate.

Cette lettre doit donc dater du 24 ou 25 juin 1913.

2. Voir à ce sujet Cor. XII, lettre 94 à Louis de Robert et, supra, lettre 224.

3. Il s'agit des secondes épreuves de la partie qui correspond aux 45 placards corrigés. En disant qu'il a « presque terminé » de les corriger, Proust semble être optimiste : dans une lettre à Reynaldo Hahn, il dit : « Je vous écrirai rarement car Grasset me réclame mes épreuves pas commencées ! » (Cor. XII, lettre 106).

4. Proust parle ici du restant des 95 placards, les 50 que Grasset demande dans sa lettre du 19 juin (lettre 224). Les épreuves en question commencent au milieu de la soirée Sainte-Euverte, et vont jusqu'au séjour du narrateur à Bricquebec-Balbec.

5. Voir à ce sujet la lettre 221 du même au même ci-dessus.

6. Lorsque Proust retranchera l'équivalent de 200 pages, ayant décidé de faire trois volumes de 500 pages, la question des alinéas à supprimer ne se posera plus, puisqu'il ne sera plus nécessaire de gagner de la place. Cf. ci-après lettre 231.

7. Rappelons que le placard 95 et dernier des premières épreuves Grasset porte la date du 11 juin 1913.

8. Allusion au chapitre qui fera la première partie d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, sous le titre *Autour de Mme Swann*. Mais dans l'édition de la Pléiade, cette partie, augmentée, prendra plus de 200 pages.

226

BERNARD GRASSET A MARCEL PROUST

25 Juin [1913]¹
Monsieur Marcel PROUST
102 Bd Haussmann

Cher Monsieur,

J'ai bien reçu votre lettre ainsi que la somme de frs 595 montant des frais de corrections pour les 45 premiers placards, et vous en remercie.

Je comprends très bien ce que vous me dites relativement à la mise sur pied définitive de votre livre, et c'est précisément parce que je me rendais compte que nous allions à un nombre de pages formidable, que je tenais à avoir en mains

les épreuves définitives corrigées. Je suis tout à fait de votre avis au sujet de la limitation du nombre de pages pour le premier volume; prenez tout votre temps, je ne suis nullement pressé, et je ferai garder la composition par l'imprimeur tout le temps qu'il faudra.

Je suis désolé d'apprendre que votre état de santé est en ce moment-ci particulièrement fâcheux, car j'aurais été vraiment très désireux de faire votre connaissance, et de vous parler un peu de votre livre et de nos projets.

Veuillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments les meilleurs et les plus dévoués.

B. GRASSET.

1. cc Archives Grasset, f° 306 du volume 44 de la correspondance journalière.

227

BERNARD GRASSET A MARCEL PROUST

2 Juillet [1913]¹
Monsieur Marcel PROUST
102 Bd Haussmann

Cher Monsieur,

J'ai bien reçu votre lettre du premier juillet, et viens vous donner après mûre réflexion la petite consultation que vous me faites l'amitié de me demander².

Je comprends très bien l'objection soulevée par vos amis : il est évident qu'un livre de 700 pages est de circulation difficile, mais d'autre part, il faut qu'un livre soit « un livre », c'est-à-dire une chose complète, se suffisant à elle-même. Le problème de la fragmentation ne peut donc être résolu que par vous-même, et l'avis que je vais vous donner sur les deux solutions que vous me soumettez est donc évidemment subordonné à cette question de la fragmentation que vous seul pouvez résoudre.

1° solution. Tirer du volume de 700 pages deux volumes de 350 pages, vendus ensemble³.

Cette solution ne me satisfait pas du tout; elle présente en effet le même inconvénient de matière, et cet autre obstacle à la circulation que le prix de la même matière est alors de 7 frs. au lieu d'être de 3,50. J'ajouterais qu'il est tout à fait hors d'usage actuellement de vendre des œuvres en plusieurs tomes, quand le premier tome ne constitue qu'un commencement, et que le second tome est la suite nécessaire du premier.

Cette fragmentation en deux livres de 350 pages serait possible, si les deux livres n'étaient pas vendus ensemble, solution qui n'est possible que si chacun des livres se suffit à lui-même; évidemment, si cette condition pouvait être réalisée, la solution des deux livres de 350 pages serait celle à laquelle nous devrions nous arrêter.

2° Établir trois livres de 500 pages, le premier étant constitué par les deux tiers du volume de 700 pages; le second par un tiers du premier et un tiers du second, et le 3° par les deux derniers tiers du second.

C'est à mon avis la solution à laquelle nous devons nous arrêter si la fragmentation en quatre livres de 350 pages de circulation séparée n'est pas possible, mais ici encore, c'est vous qui devez rester juge, pour la raison que je vous donnais plus haut.

En résumé, cher Monsieur, j'estime que la vente conjointe de plusieurs tomes est une solution impossible; tout le problème réside dans la fragmentation en tomes contenant chacun un nombre de pages aussi voisin que possible de trois à quatre cents, et de circulation séparée.

Veillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments les meilleurs et les plus dévoués.

B. GRASSET.

1. cc Archives Grasset, f° 408 r°-409 v° du volume 44 de la correspondance journalière.

2. Lettre non retrouvée.

3. C'était le conseil de Louis de Robert : cf. Cor. XII, lettre 98.

228

BERNARD GRASSET A MARCEL PROUST

12 Juillet [1913]¹
Monsieur Marcel PROUST
102 Bd Haussmann

Cher Monsieur,

Je pense que vous avez bien reçu ma lettre du 2 juillet, qui s'est croisée avec celle que vous m'écriviez le même jour². Donc, suivant ce qui m'a été dit par téléphone, vous adoptez la solution des 3 livres de 500 pages. C'est évidemment une des bonnes solutions.

J'ai écrit aujourd'hui même à mon imprimeur, pour qu'il m'envoie la mise en pages de la feuille 45, comme vous me l'avez fait demander.

Il est donc entendu que vous me renverrez corrigées les 500 premières pages destinées à constituer notre premier livre, après y avoir fait toutes les modifications destinées à en assurer l'unité.

Je quitte Paris, pour une dizaine de jours, mais pendant mon absence, vous pouvez écrire à mon secrétaire M. Brun qui d'ailleurs me fera suivre toutes les lettres qui vous paraîtront le nécessiter.

Veuillez croire, cher Monsieur, à mon plus cordial dévouement.

B. GRASSET.

1. cc Archives Grasset, f° 94 du volume 45 de la correspondance journalière.

2. Allusion à la lettre 227 de Grasset et à une lettre de Proust non retrouvée.

229

LOUIS BRUN A MARCEL PROUST

12 Juillet [1913]¹
Monsieur Marcel PROUST
102 Bd Haussmann

Monsieur,

M. Grasset me fait part de votre désir d'avoir la planche 45 corrigée². En me reportant à mon carnet de fabrication, je m'aperçois que vous ne nous avez fait parvenir que les 45 premiers placards corrigés. Or, il est fort probable que l'imprimeur n'a pas pu mettre en pages le placard 45, car il doit lui falloir également le placard 46.

Voulez-vous avoir l'obligeance d'envoyer les premières épreuves nécessaires pour terminer la mise en pages de cette partie. De mon côté, je demande à l'imprimeur de m'envoyer les épreuves du placard 45 dans l'état où elles sont³.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments dévoués.

L. BRUN.

1. cc Archives Grasset, f° 113 du volume 45 de la correspondance journalière.

2. Cf. supra, lettre de Grasset à Proust du 12 juillet 1913.

3. Cette lettre à Colin du 12 juillet 1913 se trouve au f° 111 r°-112 v° du même volume 45 (cf. note 1). Brun dit : « Envoyez-les moi dans l'état où elles sont, même s'il vous était nécessaire d'avoir le placard 46 pour terminer cette mise en pages. »

230

LOUIS BRUN A MARCEL PROUST

29 Juillet [1913]¹
 Monsieur Marcel PROUST
 Grand Hôtel
 CABOURG

Monsieur

En l'absence de M. Grasset, actuellement en vacances, j'ai reçu vos épreuves. Après en avoir pris connaissance, je les ai transmises à l'imprimeur, en le priant de faire le nécessaire suivant vos instructions².

M. Grasset vous écrira à son retour, au sujet du titre, mais il acceptera certainement le vôtre.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments respectueux.

L. BRUN.

1. Archives Grasset, f° 324 du volume 45 de la correspondance journalière.

2. Voir ci-après lettre de Brun à Colin.

231

LOUIS BRUN A COLIN

29 Juillet [1913]¹
 Monsieur COLIN
 Imprimeur
 MAYENNE

Cher Monsieur,

Voulez-vous avoir l'obligeance de m'envoyer par le plus prochain courrier une nouvelle épreuve en

deuxième de la partie de l'Anthologie des avocats »², qui a trait à Poincaré.

Veillez agréer, cher Monsieur, mes salutations empressées.

Pour M. Bernard Grasset
L. BRUN.

P. S. « *Intermittences du Cœur* ». Je vous envoie par ce même courrier : 1° les deuxièmes épreuves corrigées de la page 1 à la page 368, et 2° les premières épreuves corrigées des placards 45 au placard 60, au bas duquel se terminera le premier volume, car les placards 60 à 95 feront p[ar]tie d'un deuxième volume.

L'auteur attire votre attention sur les points suivants :

Il n'y a jamais eu de placard 57, c'est le placard 58 qui en faisait fonction. L'auteur a remanié complètement cette partie, mais il n'a pas corrigé le numérotage, donc faites attention au placard 57.

L'auteur n'a pas tenu compte de la pagination incomplète du placard 45; il ne renvoie pas les deuxièmes épreuves du placard 45. A partir de la page 368, c'est-à-dire là où commence le placard 45, ce sont les premières épreuves que je vous renvoie; l'ensemble constitue le volume sans interruption.

Voici un point plus important :

L'auteur avait supprimé les alinéas de tous les dialogues, il en avait mis le signe là où c'était nécessaire; or, maintenant, il ne les supprime pas. Il ne faudra donc pas tenir compte de ces signes. Il faut que tous les alinéas supprimés soient rétablis, même dans les deuxièmes épreuves.

Les titres courants doivent être les suivants : Au verso : — le titre général : « A la recherche du temps perdu »; et au recto : « Du côté de chez Swann ».

Vous verrez que les deuxièmes épreuves sont horriblement chargées, et qu'il y a un travail formidable pour arriver à démêler ces corrections. Cependant, j'aimerais bien que vous vous y mettiez tout de suite, et que vous m'envoyiez au jour le jour une nouvelle série d'épreuves pour le tout, qui constituera le premier volume.

1. cc Archives Grasset, f° 326 r°-327 v° du volume 45 de la correspondance journalière.

2. *Anthologie des avocats français contemporains*, par Fernand PAYEN; ouvrage paru vers le 16 janvier 1914 (*B.F. III*, feuilleton du 16 janvier 1914, pp. 150-151). — Fernand PAYEN né le 9 mars 1872 à Lille, avocat à la Cour d'Appel de Paris.

232

BERNARD GRASSET A MARCEL PROUST

5 Août [1913]¹
Monsieur Marcel PROUST
Grand Hôtel
CABOURG

Cher Monsieur,

Je suis resté dans le Midi un peu plus longtemps que je ne le pensais, car j'avais le plus grand besoin de ce repos. Mais je suis maintenant de retour à Paris, et reprends toutes mes affaires.

J'ai pris connaissance des lettres que vous avez adressées ici, pendant mon absence, et je me suis assuré que toutes vos instructions avaient été suivies.

Je suis heureux que nous puissions rétablir l'alinéa pour les dialogues, car vraiment le livre aurait été sans cela bien « tassé »². Quant aux titres que vous me soumettez, ils me conviennent parfaitement.

Je suis désolé d'apprendre que votre santé n'est pas meilleure, mais j'espère que l'air de Cabourg produira sur vous à la longue, son heureux effet habituel.

Veillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments les meilleurs et les plus dévoués.

B. GRASSET.

1. cc Archives Grasset, f° 414 du volume 45 de la correspondance journalière.

2. Voir *supra* le P. S. de la lettre de Brun à Colin datée du 29 juillet 1913.

233

LOUIS BRUN A MARCEL PROUST

10 Octobre [1913] ¹
Monsieur Marcel PROUST
102 Bd Haussmann

Monsieur,

Nous avons bien reçu aujourd'hui la totalité de [vos] épreuves ² et les transmettons ce jour à l'imprimeur avec tou[tes] vos instructions, pour que la nouvelle série d'épreuves vou[s] soit envoyée dans le courant de la semaine prochaine.

Cependant les 257 premières pages qui ne portent [que] très peu de modifications peuvent être envoyées à l'imprime-[ur] accompagnée[s] du bon à tirer. Voulez-vous avoir l'extrême ob[li]geance de nous faire parvenir ce bon à tirer des pages 1 à [?]

Quant à la notice explicative que vous nous deman[dez] de mettre au verso de la couverture, nous la placerons au r[ec]to de la première page de texte.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de nos sentiments les meilleurs et les plus dévoués.

Pour M. B. Grasset
L. BRUN.

1. cc Archives Grasset, f° 436 du volume 47 de la correspondance journalière.

2. Il s'agit des troisièmes épreuves corrigées, puisque la nouvelle série d'épreuves que Proust recevra s'avèrera ne pas être la dernière : cf. ci-après, lettre 238.

234

LOUIS BRUN A MARCEL PROUST

13 Octobre [191]3¹
Monsieur Marcel PROUST
102 Bd Haussmann

Cher Monsieur,

Je vous envoie ci-inclus les pages de titre ainsi que le commencement de votre roman. Veuillez avoir l'obligeance de me dire si cette disposition est à votre convenance. N'y a-t-il pas lieu de faire figurer vos ouvrages antérieurs à la place habituelle. En ce cas, veuillez m'en donner la liste.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de nos sentiments dévoués.

Pour M. Bernard Grasset
L. BRUN.

1. cc Archives Grasset, f° 468 du volume 47 de la correspondance journalière.

235

BERNARD GRASSET A MARCEL PROUST

16 Octobre [191]3¹
Monsieur Marcel PROUST
102 Bd Haussmann

Cher Monsieur,

Je pense qu'il vous serait agréable que j'établisse quelques exemplaires de luxe. Veuillez donc me dire combien vous en désirez pour vous-même, et si par exemple un Japon et trois Hollande vous suffiraient².

Croyez, cher Monsieur, à tout mon meilleur dévouement.

B. GRASSET.

1. cc Archives Grasset, f° 70 du volume 48 de la correspondance journalière.

2. Le tirage de luxe comportera 5 japon et 12 hollandaise. (Cf. f° 61 du Livre de Stock).

236

LOUIS BRUN A MARCEL PROUST

21 Octobre [1913]¹
Monsieur Marcel PROUST
102 Bd Haussmann

Cher Monsieur,

Je vous envoie ci-inclus la page de titre de votre ouvrage. Je crois que maintenant², la présentation a été parfaitement comprise, et que vous pourrez nous en donner le bon à tirer.

Veillez agréer, cher Monsieur, nos salutations pressées.

Pour M. Bernard Grasset
L. BRUN.

1. cc Archives Grasset, f° 116 du volume 48 de la correspondance journalière.

2. Dans une lettre à Colin du 18 octobre, Brun s'exprime ainsi :

« Je vous renvoie ci-inclus la page de titre de « *A la recherche du temps perdu* ». Vous n'avez pas du tout compris ce que je vous demandais : je vous demandais en caractères plus gros les « Intermittences du Cœur », mais un corps ou deux corps au dessus tout simplement. « *A la recherche du temps perdu* » n'est que le titre général de la série des trois volumes. Reportez-vous par exemple aux « Rougon-Macquart » de Zola. » (Ibid. f° 77).

Il ajoutait, il est vrai, en marge : « Le titre du volume est « Du côté de chez Swann » ».

La page de titre que Brun envoie ici dut ne pas non plus satisfaire Proust, car le 29 octobre, Brun récrit à Colin :

« *A la recherche du temps perdu* ». Je vous envoie la page de titre pour

que vous m'envoyiez une nouvelle épreuve de la page du même auteur. Composez en petite italique « pour paraître en 1914 » et rapprocher beaucoup plus du premier titre qui lui doit être en italique et en plus gros caractères et suivre immédiatement de son autre titre « Le côté de Guermantes » pour l'un et [«] Le temps retrouvé [»] pour l'autre. [»] (f° 267 r°-268 v° du volume 48).

Et de nouveau, le 31 octobre :

« Veuillez m'envoyer une nouvelle épreuve de la page « Pour paraître en 1914 ». Les épreuves que vous m'avez envoyées ne sont pas du tout satisfaisantes. « Pour paraître en 1914 » doit être dans le corps au-dessus; « A la recherche du temps perdu » en Capitales italique, et [«] le Côté de Guermantes [»], dans le corps que vous aviez employé précédemment. J'attends l'épreuve par retour du courrier. » (Ibid., f° 326).

237

LOUIS BRUN A MARCEL PROUST

23 Octobre [1913]¹
Monsieur Marcel PROUST
102 Bd Haussmann

Monsieur,

Vous seriez tout à fait aimable de nous fixer au sujet des exemplaires sur Hollande et sur Japon, que vous désirez, car l'imprimeur a absolument besoin de cette indication pour son tirage².

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de nos sentiments dévoués.

Pour M. Bernard Grasset
L. BRUN.

1. cc Archives Grasset, f° 160 du volume 48 de la correspondance journalière.

2. Le 22 octobre, à Colin, il écrivait : « Je n'ai toujours pas la réponse pour les tirages de luxe [...] ». (ibid., f° 135). Le 24, il dit à Colin : « Je pense demain vous donner l'indication du tirage de luxe; vous pourriez ainsi mettre sous presse. » (ibid., f° 180).

238

BERNARD GRASSET A MARCEL PROUST

25 Octobre [1913]¹
Monsieur Marcel PROUST
102 Bd Haussmann

Cher Monsieur,

J'ai examiné moi-même les épreuves que vous m'avez envoyées hier², et je me suis aperçu que les corrections étaient trop nombreuses et surtout trop importantes, pour que je puisse en donner le bon à tirer, sans une nouvelle épreuve. J'ai donc demandé cette nouvelle épreuve, pour la partie remise hier, je la recevrai certainement dans le début de la semaine prochaine, et vous la communiquerai aussitôt; je vous serais très reconnaissant de vouloir bien me la rendre en bon à tirer très rapidement.

Il est une autre chose, dont je voudrais vous entretenir, c'est la question du tirage. Si vous vous rappelez, je vous ai établi un prix, en tablant sur un volume de huit cents pages; or, nous n'en atteignons que 530. Il est donc légitime que je vous effectue, pour ne pas modifier le prix, un tirage supérieur. Je tirerai donc 1750 exemplaires au lieu de 1250³; vous aurez ainsi 250 exemplaires pour les services et 1500 exemplaires comportant trois éditions de cinq cents seront mis en vente. J'estime d'ailleurs, que pour effectuer un lancement complet, il faut bien pouvoir tabler sur 1500 exemplaires d'origine. Je pense que vous souscrirez à cette décision, qui n'implique d'ailleurs pas de modification à notre accord.

Je viens de recevoir de mon imprimeur, la note des frais de corrections pour les premières, deuxième et troisième épreuves, frais dont vous m'avez réglé une partie le 25 Juin dernier. Dois-je vous envoyer dès maintenant, le montant de ces frais supplémentaires?

Enfin, je serais très heureux, si je pouvais avoir avec vous une très courte conversation, au sujet de notre lancement;

rien ne vaut, croyez-le, un entretien de quelques minutes et cet entretien me paraît vraiment nécessaire, avant que je mette en vente.

Croyez, cher Monsieur, à tout mon meilleur dévouement.

B. GRASSET.

1. cc Archives Grasset, f° 195 r°-196 v° du volume 48 de la correspondance journalière.

2. Les quatrièmes épreuves corrigées.

3. Voir à ce sujet note 2 de la lettre 87.

239

BERNARD GRASSET A MARCEL PROUST

29 Octobre [1913]¹
Monsieur Marcel PROUST
102 Bd Haussmann

Cher Monsieur,

Merci de votre lettre si aimable et si complète. Je vais y répondre point par point :

« Solution de l'augmentation du tirage.

Si j'ai préféré cette solution, c'est que je crois qu'il vaut mieux qu'à chaque tome corresponde un traité, et qu'ainsi notre accord me paraissait plus précis. Il est donc entendu que nous effectuons le premier tirage de 1750 exemplaires comportant trois éditions de cinq cents, et deux cent cinquante exemplaires pour la presse. Notez que je ne considère pas du tout ce chiffre de 250 comme limitatif; je mettrai à votre disposition le nombre d'exemplaires que vous désirerez, et garderai à cet effet, 150 exemplaires de la première édition que nous vendrons dans la suite, s'ils n'ont pas été utilisés en hommages.

Frais de corrections

Les frais totaux de corrections pour les quatre séries d'épreuves s'élèvent à frs. 1066, sur lesquels vous m'avez réglé le 25 Juin frs. 595; il reste donc 471 frs. de frais non réglés. Je suis vraiment confus, cher Monsieur, de vous communi-

quer une pareille note de frais, alors que pour la plupart des ouvrages, ces frais sont presque quantité négligeable, et que je les supporte, mais nous avons eu avec votre livre, presque trois fois la composition de l'ensemble, avec cette complication, que chaque fois, il fallait tenir compte de la composition précédente, et la remanier tout entière de la première page à la dernière.

Dédicace

J'ai donné aujourd'hui même des instructions à mon imprimeur, pour qu'il fasse figurer Monsieur, en toutes lettres à la page de dédicace. Vous avez bien fait de me donner cette indication, car votre bon à tirer, portait M. tout simplement.

Page du même auteur.

Je m'en vais modifier cette page dans l'esprit de ce que vous me demandez et vous en enverrai une nouvelle épreuve après demain probablement; les remarques de M. Beaunier sont parfaitement justes.

Date de publication

Nous pouvons être prêts du 15 au 17 Novembre, mais je me demande si la saison n'est pas un peu avancée, et si nous n'allons pas tout de suite être pris par des livres d'étrennes qui commencent à envahir les étalages, le 1^{er} Décembre. Je serais heureux d'avoir votre avis sur ce point. Si nous pouvons compter sur une presse tout de suite, nous pouvons paraître le 15 Novembre, mais pour peu que la presse s'étale, elle risquerait de tomber à un moment où il est difficile de maintenir un roman aux étalages de libraires.

Je m'en remets absolument à vous, cher Monsieur, en ce qui touche notre entrevue, que je désire vivement, et vous prie de croire, à tout mon meilleur dévouement.

B. GRASSET.

1. cc Archives Grasset, f° 270 r°-271 v°-272 r° du volume 48 de la correspondance journalière.

240

BERNARD GRASSET A MARCEL PROUST

30 octobre [1913]¹

Cher Monsieur et ami,

Laissez-moi vous dire d'abord combien j'ai été heureux du court entretien d'hier soir, et vous prier de me convoquer de nouveau sans aucune arrière-pensée, toutes les fois que le besoin s'en fera sentir.

Je viens aujourd'hui, vous préciser certains points touchant le lancement de notre livre. Il y a trois façons de parler d'un livre journalistiquement, qui sont dans l'ordre chronologique : les indiscretions, les extraits, et les articles de critique.

Par « indiscretions » j'entends ces petites notes qui paraissent avant la publication d'un livre et qui l'annoncent; elles font partie de l'élément « informations »; dans ces petites notes, on rappelle les traits caractéristiques de l'auteur, les ouvrages qu'il a faits, et on donne quelques indications sur le livre qui doit paraître. La plupart des journaux ont une rubrique spécialement consacrée à ces indiscretions littéraires. Mon avis est, que d'ores et déjà, vous pouvez dans cet ordre, profiter de tout ce qui vous sera proposé. Il est bon en effet qu'on commence à parler d'un livre bien avant sa publication. Je vois notamment, comme pouvant répondre à ce désir, le Gil Blas, l'Intransigeant (rubrique [sic] la Boîte aux lettres), le Temps, le Figaro (peut-être pourrait-on obtenir dès maintenant un écho annonçant la publication du livre comme prochain; mais il ne faudrait pas que cette faveur soit un obstacle à la faveur principale que nous attendons, c'est-à-dire le premier Paris).

Il y a ensuite les « Extraits ». Comme l'extrait doit avoir le caractère de la nouveauté, il est rare qu'un journal important publie des extraits, si un autre journal en a donnés; il est donc nécessaire ici, d'agir très prudemment. A mon avis,

un extrait au Temps serait le plus désirable; évidemment, il est nécessaire que cet extrait soit précédé d'un chapeau indiquant très nettement de quel ouvrage est tiré l'extrait, et chez quel éditeur il paraît. Vous n'aurez d'ailleurs qu'à me dire, quand vos pourparlers seront engagés à ce sujet, et, comme je connais si intimement le secrétaire général du Temps, Gabriel Alphaud, j'organiserai la question intérieure. Un autre extrait serait à mon avis, tout à fait intéressant, parce qu'il atteint un très gros public; c'est l'extrait dans les Annales. Il vous sera très facile de détacher du livre une partie descriptive qui n'effaroucherait pas la clientèle des Annales, et je suis persuadé que le rédacteur chargé de cette rubrique ne soulèvera pas d'objection touchant le livre lui-même.

Quant aux « articles », c'est évidemment la partie principale. Il serait extrêmement intéressant d'obtenir un premier Paris au Figaro. J'ai vu qu'aujourd'hui pour un livre qui n'a pas grand intérêt, il y a un premier Paris. Évidemment, si Beaunier le faisait, ce serait parfait. Au Temps, il faudrait un article de Paul Souday, aux Débats [sic] un des articles de Chantavoine du dimanche. Il faudrait également ne pas négliger le journal l'Intransigeant et le Matin (dans ce dernier journal c'est Lanson qui fait la critique).

Voilà rapidement groupés, les quelques éléments que je voulais vous donner touchant la presse. Quant à la publicité payée, ce doit être à mon avis, un second stade; ce serait une manière de récompenser les journaux qui nous auront fourni leur appui gratuit, mais je vois cette publicité caractérisée, c'est-à-dire sous la forme placard, et non sous la forme critique déguisée.

Je viens de donner des instructions à mon imprimeur pour qu'il m'envoie le plus rapidement possible dix séries complètes d'épreuves, qui vous serviront à négocier par avance tous les articles.

Croyez, cher Monsieur, à tout mon meilleur dévouement.

B. GRASSET.

241

LOUIS BRUN A MARCEL PROUST

5 Novembre [1913]¹
 Monsieur Marcel PROUST
 102 Bd Haussmann

Monsieur,

M. Grasset a été infiniment touché hier de votre lettre² et de votre état; il se proposait de vous écrire lui-même pour vous remercier et répondre à votre lettre, mais il en a été empêché aujourd'hui étant malade et obligé de garder le lit. Si demain, il vient au bureau, il vous répondra lui-même.

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

L. BRUN.

1. cc Archives Grasset, f° 412 du volume 48 de la correspondance journalière.

2. Lettre non retrouvée.

242

A JACQUES-ÉMILE BLANCHE

[Peu avant le 19 décembre 1913]¹

Cher ami

Je ne peux pas vous dire comme votre lettre, comme votre délicieuse bonté m'émeuvent². Je dirais volontiers (autrefois quand vous disiez de ces choses-là on croyait que c'était par paradoxe ou par méchanceté) que ce qui me frappe encore le plus chez vous (non, pas « le plus », mais autant que deux ou trois autres grandes vertus de

l'esprit) c'est la bonté. J'avais d'abord pensé à la *Revue de Paris*, mais il me semble que (à supposer que je réussisse) cela vous imposerait bien de la fatigue, et qu'un article de journal vous fera perdre bien moins de temps. Alors je vais essayer du *Journal*³. Si cela ne marche pas, je vous demanderai si vous m'autorisez à essayer de la *Revue de Paris*⁴. Et si, soit par vous, soit par eux, cela échoue aussi, vous me direz tout simplement à moi ce que vous auriez écrit. Cela ne me fera peut-être pas tout à fait autant de plaisir que si tout le monde le savait et pouvait le lire, mais cela m'en fera déjà tellement! En tout cas je vous remercie vraiment de tout mon cœur [.]

Votre admirateur affectueux et reconnaissant

Marcel PROUST.

1. φ Lettre de remerciement pour l'offre d'un article sur *Swann* (note 2 ci-après); comme Proust exprime l'intention d'essayer de faire passer l'article dans le *Journal* (note 3), il doit écrire *peu de jours avant le 19 décembre 1913*.

2. Blanche se propose d'écrire un article sur *Du côté de chez Swann*, et demande si Proust peut le faire paraître.

3. La démarche en question sera faite par l'intermédiaire de Reynaldo Hahn, qui écrira, le *19 décembre 1913*, à la comtesse de La Béraudière, pour demander si le comte Greffulhe est en bons termes avec le directeur du *Journal*. Voir Cor. XII, lettre 193.

4. Blanche a dû donner son accord pour la *Revue de Paris*, car, ne pouvant faire paraître l'article dans le *Journal*, Proust essayera de le placer à la *Revue de Paris*. Voir ci-dessus les lettres 21 et 25.

**INDEX
DES NOMS CITÉS**

- Agostinelli** (Alfred), 32, 49, 77, 125, 144, 188, 196, 214, **217**, 221, 225, 226, 228, 229, 231, 235, 238, 239, 240, 242, 243, 244, 250, 257, 277, 302, 311, 313, 327, 344, 355.
- Agostinelli (Anna), 49, 229, 238, 239, 240, 242, 255, 257.
- Agostinelli (Émile), 341, 343, 344, 346, 348.
- Agostinelli (père d'Alfred), 346.
- Aiguy (baron Raymond d'), 358.
- Aiguy (comte F. d'), 358.
- Aiguy (vicomte René d'), 357, 358.
- Albaret (Mme, née Céleste Gineste), 87, 121, 215, 216, 224, 225, 227, 240, 244, 297, 298, 302, 308, 338, 356, 362.
- Albaret (Odilon), 228.
- Albufera (Louis d'), 35, 90, 97, 98, 120, 206, 213, 240, 241.
- Alden (Douglas), 192, 259, 378.
- Alexandre (Arsène), 148.
- Alphandéry (Georges), 274.
- Alphandéry, Franckel et Crémieux (banquiers), 90, 224, 225.
- Alphaud (Gabriel), 409.
- Ambra (Lucio d'), pseudonyme de Renato Manganelli.
- Amiel (Henri Frédéric), 259.
- Aranyi, 89, 90.
- Armand (comtesse, née de Brantes), 146.
- Arnault (imprimeur), 172.
- Arnyvelde (André), 155.
- Astruc** (Gabriel), **326**, 327.
- Aubernon de Nerville (Mme), 232.
- Aubert (Louis), 196, 197, 273, 295.
- Aubigné (Agrippa d'), 243, 244.
- Aubry** (Raoul), **266**, 267, 270.
- Bach (Jean-Sébastien), 184.
- Baignères (Paul), 370, 371, 373.
- Bailly (Auguste), 267.
- Ballot (Mme Marcel, née Henriette Fouquier), 112, 113.
- Balzac (Honoré de), 26, 41,

NOTA. — Les *noms* imprimés en caractères gras sont ceux des correspondants de Marcel Proust. Les *numéros* imprimés en caractères gras renvoient aux pages où commencent leurs lettres ou celles que Marcel Proust leur adresse.

- 44, 45, 107, 108, 109, 175, 334, 353.
- Barbarin** (Mme Roger de, née Mary Finaly), 65.
- Barbey d'Aurevilly** (Jules), 355.
- Barbier** (Jules), 82.
- Bardac** (Henri), 297, 298, 345, 348.
- Barnes** (Annie), 356.
- Barrès** (Maurice), 34, 157, 158, 244, 328, 329, 347.
- Barrès** (Mme Maurice), 328.
- Baudelaire** (Charles), 39, 117, 244.
- Baur** (Harry), 347.
- Béarn** (comtesse René de, née Martine de Béhague), 36, 47, 372, 373.
- Beaumont**, 238.
- Beaumont** (Pauline de), 376.
- Beaunier** (André), 125, 130, 131, 195, 196, 369, 371, 373, 375, 376, 407, 409.
- Beaunier** (Mme André), 371, 373.
- Becque** (Henry), 111.
- Beethoven** (Ludwig van), 31, 32, 49, 50, 107, 328.
- Benson** (Robert Hugh), 62.
- Berès** (catalogue), 304.
- Berge** (Jacques), 324.
- Berge** (René), 324.
- Bergson** (Henri), 39, 40, 41, 54, 276.
- Berlioz** (François), 164.
- Berlioz** (Hector), 164.
- Bernadotte** (Jean, et Charles XIV, roi de Suède), 373.
- Bernhard** (Sacha), 164.
- Bernstein** (Henry), 189, 190, 194, 223, 309.
- Bertholhomme** (Antoine), 362.
- Bibesco** (Antoine), 31, 32, 41, 46, 47, 49, 98, 206, 207, 208, 209.
- Bibesco** (Emmanuel), 21, 31, 32, 49, 89, 118, 206, 207, 208, 378.
- Bibesco** (princesse Marthe), 31, 32, 88, 105, 207.
- Bidou** (Henry), 157, 158, 162, 339, 349, 358.
- Billy** (André), 265, 266, 270, 374.
- Binet-Valmer**, 382, 383.
- Bize** (docteur Maurice), 310, 311, 313, 316, 317, 319, 320, 322.
- Bize** (Mme Maurice, née Ernestine-Thérèse-Louise Rieffet), 317.
- Bizet** (Jacques), 112, 113.
- Bizet** (Mme Jacques, née Alice Franckel), 113.
- Blanche** (Jacques-Émile), 34, 35, 53, 68, 71, 72, 75, 77, 84, 85, 87, 96, 128, 129, 146, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 162, 174, 178, 183, 184, 224, 232, 259, 355, 410, 411.
- Bloch**, 121.
- Blum** (René), 117, 149, 150, 158, 159, 204, 377.
- Bodin** (Thierry), 366, 371.
- Boileau** (Nicolas), 298.
- Boillat** (G.), 135, 165, 167, 169, 234, 266, 269.
- Bois** (Élie-Joseph), 28, 55.
- Boisrouvray** (baron et baronne de), 359.
- Bonaparte** (Joseph), 373.
- Bonaparte** (prince Napoléon Louis), 77.
- Bonaparte** (princesse Napoléon, née Clémentine de Belgique), 77.
- Bonnard** (Abel), 19, 20, 21, 22, 262.

- Bordeaux** (Henry), 102, 103, 104, 105, 106, 107, 128, 129, 240, 243, 244, 245.
- Borghèse** (prince *Giovanni-Battista*), 137, 138.
- Borghèse** (prince *Scipione-Luigi*), 137, 138.
- Boucard** (Henri), juge, 122, 123.
- Boufflers** (marquis de), 376.
- Boulle** (André Charles), 93.
- Boyer** (Paul), 141.
- Bradley Martin** (H.), 46, 67, 93, 95, 241.
- Brancovan** (Constantin), 207, 208.
- Brantes** (marquis Paul de), 145, 146.
- Brantes** (marquise de, née Marguerite Schneider), 145, 146.
- Brantes** (Sauvage de), 146.
- Brantes** (Mme Sauvage de, née de Cessac), 145, 146.
- Bretonneau** (Justinien, comte Clary), 372, 373.
- Briand**, 320.
- Brinon** (Fernand de), 376.
- Brissaud** (docteur Édouard), 229, 230, 258.
- Brisson**, 320.
- Brousseau** (Jean-Jacques), 268, 270.
- Brun** (Louis), 129, 133, 149, 153, 154, 155, 156, 158 161, 162, 165, 167, 168, 172, 173, 177, 178, 181, 182, 188, 191, 192, 193, 201, 203, 204, 209, 211, 212, 233, 234, 235, 261, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 376, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 410.
- Brunet** (M^e Gustave), 294, 300, 301.
- Brunner** (Charles), galerie, 226.
- Bussy-Rabutin** (Roger de Rabutin, comte de), 251.
- Caillaux** (Joseph), 113, 123.
- Caillaux** (Mme Joseph, née Henriette Raynouard), 113, 122, 123, 220, 221, 223.
- Caillavet** (Gaston Arman de), 63, 64, 81, 82, 91, 92, 104, 162.
- Caillavet** (Mme Gaston Arman de), 70, 81, 91, 92, 98, 123, 213.
- Cain** (Mme Julien), 324.
- Calmann-Lévy** (Gaston), 180.
- Calmette** (docteur Émile), 278.
- Calmette** (Édouard), 278.
- Calmette** (Gaston), 59, 111, 112, 113, 122, 123, 153, 175, 178, 223, 253, 254, 278, 382.
- Calmette** (Henri), 278.
- Capet** (le quatuor), 349.
- Carré** (Michel), 82.
- Carrel-Billiard** (docteur Alexis, dit Carrel), 166.
- Casadesus** (les), 350.
- Casadesus** (Marcel), 347, 349.
- Casa Fuerte** (Illan de), 142, 143.
- Castaing** (Michel), 373, 375.
- Castellane** (comte Boni de), 93, 94, 98.
- Castiglione** (Mme de), 46.
- Cattai** (Georges), 225, 226.
- Catusse** (Charles), 289, 302, 303, 304, 307, 308, 340, 341, 360.
- Catusse** (Mme), 289, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 338, 340, 341, 344, 352, 360, 362.
- Cervantès**, 26, 30.
- Cessac** (comte de), 146.

- Cessac (comtesse de, née Montesquiou), 146.
 Cessac (Mme de, religieuse), 146.
 Cessac (Mlle de), 146.
 Chadourne (docteur P.), 138.
Chadourne (Louis), 137, 138, 140, 141.
 Chantavoine, 409.
 Chanzy (général Alfred), 298.
 Chanzy (Mlle), voir Crépy.
 Charavay (catalogue), 304.
 Chateaubriand (René, vicomte de), 101, 376.
Chaumeix (Jean-Henri-André), 71, 72, 109, 269, 270.
 Chaumeix (Mme André), 270.
 Chauvelot (Mme Robert, née Edmée Daudet), 76, 238, 339.
 Chauvelot (Robert), 337, 338, 339.
 Chauvelot (Odile), 337, 339.
 Chénier (André), 39, 166.
 Chevreau (comtesse Urbain, née Madeleine de Cholet), 297, 298.
 Clarence et d'Avondale (duc de), 46, 47, 66, 81, 241.
 Claretie (Léon), 113.
 Clary (comte Joachim), 75, 77, 372, 373.
 Claudel (Paul), 21, 121.
 Clemenceau (Georges), 266, 349.
 Clermont (Émile), 33, 34, 95, 390.
 Cocteau (Jean), 175, 296.
Colin (Charles), imprimeur, 156, 168, 172, 173, 178, 188, 191, 192, 193, 201, 212, 233, 234, 255, 269, 270, 397, 398, 400, 403, 404.
 Collin (Robert), 217, 221, 242.
 Combes, 320.
 Comte (Jules), 60.
 Conrad (Józef Konrad Korzeniowski, dit Joseph), 152.
Copeau (Jacques), 20, 21, 22, 53, 56, 58, 111, 118, 142, 143, 254.
 Coquard (Arthur), 45.
 Corneille (Pierre), 120, 349.
 Cornu, 207.
 Corre-Maquin, 28, 39.
 Costa de Beauregard (marquis Marie-Charles-Albert), 244.
 Cottin (Nicolas), 187, 292, 386, 388.
 Crépy (baron Jean de), 297, 298.
 Crépy (baronne de, née Chanzy), 297, 298.
 Crespi, galerie, 226.
 Croué (Jean), 111.
 Cuny (commandant Louis), 314, 320.
 Curel (François de), 102, 103.
 Custine (marquise de, née Delphine de Sabran), 375, 376.
 Danguillécourt (Amédée), 122, 123.
 Daniel-Mayer (Charles), 324.
 Daniel-Mayer (Jacques), 324.
 Daniel-Mayer (Lily), 324.
Daniel-Mayer (Mme), 323.
 Daniel-Mayer (Maurice), 324.
 D'Annunzio (Gabriele), 46.
 Daudet (Alphonse), 73.
 Daudet (Mme Alphonse), 76, 337, 339, 355, 361, 362.
 Daudet (Léon), 76, 334, 337, 351.

- Daudet** (Lucien), 69, **73**, 76, 80, **83**, 84, 87, 146, 150, **237**, 238, 285, 298, 327, 328, **333**, 337, 338, 339, 352, **353**, 355, 358, 360, **361**.
- Dauzats** (Charles), 95, 376.
- Davis** (Ronal'd), 72.
- Davray** (Henry-D.), 152, 285.
- Decourcelle** (Adrien), 383.
- Delmas**, 100.
- Delorme** (André), 270.
- Descartes** (René), 141.
- Dethomas** (Maxime), 371.
- Diaghilev** (Serge de), 203.
- Dimoff** (Paul), 166.
- Doăzan** (Albert-Agapit, dit baron Jacques), 232, 249, 250.
- Domitien** (empereur romain), 229.
- Donnay** (Maurice), 339.
- Dostoïevski** (Fedor Mikhaïlovitch), 34, 111, 139, 141, 333.
- Doucet** (Jacques), 58, 143.
- Dreyfus** (l'affaire), 309, 338, 339, 352.
- Dreyfus** (Robert), 112, 147.
- Duplay** (Mme Simon), 144.
- Duplay** (Maurice), **143**, 144, 382.
- Edouard III** (roi d'Angleterre), 316.
- Edouard VII** (roi d'Angleterre), 316.
- Erlanger** (Camille), 383.
- Erlanger** (Mme Camille, née Irène Hillel, et en littérature Claude Lorrey), 383.
- Ernst** (Alfred), 40.
- Estradère** (Mme Gabriel, née princesse Luisa de Mésagne Cito-Filomarino), 122, 123.
- Eugénie** (Eugenia Maria de Montijo de Guzmàn, impératrice), 338.
- Euripide**, 33.
- Faguet** (Émile), 175, 244.
- Faisans** (docteur Léon), **356**.
- Faisans** (Mme Léon, née Champion), 357.
- Fantin**, 162.
- Fargue**, 21.
- Fasquelle** (Eugène), 59, 115, 117, 128, 175, 176, 178, 179, 180, 264.
- Félix-Faure** (Antoinette), 324.
- Fénelon** (Bertrand de), **104**, 105.
- Ferdinand-Dreyfus** (Jacques), 324.
- Fernandez** (Ramon), 238, 354, 355.
- Ferrari** (Anna-Maria de), 138.
- Feuillerat**, 255.
- Fichte** (Johann Gottlieb), 103.
- Finaly** (Horace), 292.
- Finaly** (Mme), 293.
- Flaubert** (Gustave), 72, 175.
- Flers** (marquis de), 196, 260, 278.
- Flers** (Robert de), 92, 104, 154, 161, 162, **195**, 197, 253, 255, **260**, **278**.
- Fleury** (Robert), 374.
- Forssgren** (Ernst, dit Ernest), 302, 308.
- Fournier** (Mme), 291.
- Fragson** (Harry Pot, dit), 143, 144.
- France** (Anatole), 47, 257.
- Franck** (Alphonse), 82.
- Franck** (César), 45, 84, 183, 184.

- Franc-Noahain (*Maurice-Étienne Legrand*, dit), 347, 350.
 François-Ferdinand d'Autriche (archiduc), 273.
 François-Joseph 1^{er}-Charles (empereur d'Autriche), 284, 285.
 Frantz-Reichel, 242, 244.
 Frey (docteur Léon), 345, 348.

 Galles (Albert, prince de), 47.
 Gallimard (Gaston), 21, 57, 59.
 Ganay (comte Hubert de), 47, 242.
 Ganay (marquis de), 47.
 Ganderax (Louis), 101, 102.
 Gans (Henri), 90.
 Gardey (abbé), 75, 77, 83, 84.
 Garnier, 241.
 Garros (Roland), 298, 344.
 Gauthier (Théophile), 63.
 Gauthier-Villars (Henry, dit Willy), 258, 259.
 Gautier-Vignal (comte Albert), 341, 346.
Gautier-Vignal (comte Louis), 238, 296, 298, 302, 341, **343**, 344, 347, 348.
 Gautier-Vignal (comte Paul), 344.
 Gebhart (Émile), 244.
 George V (roi d'Angleterre), 316.
 Germain (Mme), 160.
Ghéon (Henri), 20, 21, **22**, 24, 28, 29, 30, 32, 35, **37**, 39, 40, 55, 68, 77, 100, 107, 109, 116, 118, 148, 247, 250, 251.
Gide (André), 21, **50**, **51**, 53, **56**, 57, 58, 59, **64**, 65, 107, 109, **114**, **115**, 117, **118**, 120, 121, 122, **131**, **138**, 141, 152, 158, 171, 189, 200, 210, 221, **235**, 237, 242, **245**, 247, **249**, 250, 251, **253**, 254, 255.
 Gignoux (Régis), 34, 35.
 Gineste (Marie), 87.
 Giraud-Badin (librairie), 41.
 Glaser (Ph.-Emmanuel), 154, 155.
 Gluck (Christophe Willibald), 32, 33.
 Gobineau, 257.
 Goethe, 34.
 Goncourt (les), 44, 75, 175.
 Goujon (Étienne), 352.
 Goujon (Pierre), 352.
 Gounod (Charles), 68, 82, 102.
 Gourmont (Rémy de, et en littérature, R. de Bury), 174.
 Gramont (duchesse de), 344.
Grasset (Bernard), 32, **33**, 34, 41, 51, 76, 80, 106, 114, 115, 117, 119, 120, 121, 122, **124**, **125**, 128, 129, 130, **132**, 133, **134**, 135, 140, 141, 149, 154, 157, 158, 159, 162, **167**, 168, 169, 170, 171, 172, **174**, 177, 178, **179**, 180, 181, 182, 192, **194**, 201, 204, 206, 207, **208**, 209, 210, 211, 217, 233, 254, 259, 266, 269, 270, 376, **377**, **378**, **379**, **380**, **381**, 382, **384**, **385**, 386, **387**, **388**, **389**, **390**, **391**, **392**, **393**, **394**, 395, **396**, 397, 398, 399, **400**, 401, **402**, 403, 404, **405**, **406**, 407, **408**, 409, 410.
Greffulhe (comte Henri), 67, 71, 87, 151, 224, **287**, 288, 297, 298, 309, 411.
 Greffulhe (comtesse), 370, 371.
Grehg (Fernand), **59**, 60, 232, 314, 347.

- Gruber Bernstein (Mme), 189.
 Guérin (Charles), 243, 244, 245.
 Guérin (Claude), 41.
 Gueydan (Berthe, puis Mme Dupré, puis Mme Joseph Caillaux), 122, 123.
 Guiche (duc de), 223, 224, 289.
 Guiche (duchesse de, née Elaine Greffulhe), 223, 224, 289.
 Guigui (baronne), voir Gunzburg.
 Guillaume II (roi de Prusse, et empereur d'Allemagne), 316.
 Guiraud Rivière, 296, 298.
 Guizot, 22.
 Gunzburg (baron Alexis de), 347, 350.
 Gunzburg (baron Salomon de), 350.
 Gunzburg (baronne Salomon de, née Goldschmidt, surnommée baronne Guigui), 347, 350.
 Guyenne (Éléonore de, ou d'Aquitaine), 375, 376.
- Haas (Charles), 231, 232.
Hahn (Reynaldo), 31, 32, **61**, 62, 63, **67**, **68.**, 69, **70**, **71**, 72, 73, 81, 82, 83, 85, **86**, 87, **96**, **101**, 102, 126, 144, 148, 151, 288, 289, **296**, 297, 298, 302, 305, **310**, **311**, 313, **314**, 316, 318, **319**, 320, 321, 322, 323, 325, 326, 336, 337, 344, **345**, 346, 347, 348, 354, 355, 369, 393, 411.
Halévy (Daniel), **331**, 332, 336, 337, 339, 355, 358.
- Halévy (Dominique), 331.
 Hanotaux (Gabriel), 295, 352.
Hauser (Lionel), 77, **78**, 79, 80, 88, **185**, **186**, 187, **213**, **214**, **215**, **216**, **224**, 225, **227**, 242, 252, **271**, 273, **274**, **275**, 277, **279**, 280, 281, **283**, 284, **286**, **287**, **290**, **293**, **294**, 295, **299**, **300**, 301, **324**, **342**.
 Hauser (docteur Philippe), 291.
 Hegel (Friedrich), 103.
 Heitz (docteur Jean), 21.
 Helleu (Paul), 66, 67, 92, 93, 94, 98.
Henraux (Albert), **69**, 357, 358.
 Henraux (Lucien), 357, 358.
 Henri 1^{er} (roi d'Angleterre), 316.
 Herleroy (Marguerite), 314.
 Hermann (Édouard), 255, 256, 345, 347.
 Hervieu (Paul), 94, 95, 161, 223.
 Hinnisdal (comte d'), 238, 353, 354, 355.
 Hinnisdal (comtesse d', née Charlotte de Béthune-Sully), 353, 354, 355.
 Hinnisdal (Élie-Anne d', comtesse Jean de Lubersac), 355.
 Hinnisdal (Thérèse d', marquise de Lévis), 355.
 Horace, 49, 166, 298.
 Hugo (Victor), 66, 81, 160, 316, 317.
 Huret (Jules), 109.
 Hutin (Marcel Hirsch, dit), 346, 349.
- Iribe (Paul), 175, 178.

- Jacquelot du Boisrouvray (comtesse Amaury de, née comtesse *Joséphine-Marie-Louise* de Polignac), 359.
- Jacquelot du Boisrouvray (Mme François de, née Brunet de la Charie), 359.
- Jacquelot du Boisrouvray (vicomtesse Adrien de, née de Limur), 359.
- Jammes (Francis), 26, 27, 39, 75, 77, 106, 189.
- Jean (saint), 58.
- Jean-Monique (F.), 250.
- Joffre (*Joseph-Jacques-Césaire*), maréchal de France, 334, 338.
- Joseph (Jean), 317.
- Kant, 347, 350.
- Kipling (Rudyard), 244.
- Kocq (Paul de), 26, 30.
- Kolb (Philip), 291, 294, 295, 300, 324, 343.
- Krauss (Gabrielle), 101, 102.
- La Bédoyère (Charles Huguet, comte de), 346.
- La Béraudière** (comtesse de), 67, 71, 72, 87, **96**, 147, 148, **150**, **223**, 289, 411.
- Labiche (Eugène), 369.
- La Bruyère (Jean de), 26, 346.
- Lachaume, fleuriste, 131.
- Lacretelle (Jacques de), 325.
- Lafitte (Pierre), 62.
- La Fontaine (Jean de), 230, 349.
- Lalanne (M.L.), 289.
- Lamoricière (Louis Juchault de), 346.
- La Morinière de La Roche-cantin (Guy de), 346, 347, 348.
- La Morinière de La Roche-cantin (comte Hervé de), 348.
- Landau (Horace de), 66.
- Landouzy (docteur), 374.
- Lanson, 409.
- Lara (de), 123.
- Larbaud (Valéry), 95, 96.
- La Rochecantin (comtesse de), 348.
- La Rochefoucauld (les), 239.
- Larue, restaurant, 164.
- Lauris** (Georges de), 82, **94**, 95, 179, 181, **325**, **357**, 358.
- Le Bargy, 120.
- Le Blanc du Rollet (F.), 33.
- Le Bret (Mme René), 65.
- Le Feuve (quatuor), 50.
- Le Grix (François), 128, 129.
- Lemaire (Mme Madeleine), 58, 195, 196, 298.
- Lemaitre (Jules), 298, 327, 328.
- Lemerre (Alphonse), libraire, 47.
- Léon** (David), 89, 90, 111, **123**, 124, 224, 227, 275, 276, 295, 300.
- Leonino (baron Emmanuel), 346, 348.
- Lescouvé (*Théodore-Paul*), 220, 221, 223.
- Lévy (Raphaël-Georges), 294, 295, 300, 342, 343.
- Lippmann (Mme Maurice, née Colette Alexandre-Dumas), 122, 123.
- Lippmann (Maurice), 123.
- Loewy (Edouard), 37.
- Lorrain (Jean), 390.
- Loti (Pierre), 244.
- Louis VII (roi de France), 376.

- Louis IX ou Saint Louis (roi de France), 376.
 Louis XIV (roi de France), 38, 40.
 Louis XVIII (roi de France), 44.
 Louÿs (Mme Pierre, née Louise de Heredia), 374, 375.
Louÿs (*Pierre-Félix Louis*, dit), 374.
 Lyon (Gustave), 345, 348.
- Madrazo (Frédéric de), 297, 298, 350, 351.
Madrazo (Maria de), 318, 320, 322, 325.
 Maeterlinck (Maurice), 260.
 Magnard (Albéric), 40.
 Majesté (Alfred), 172, 188.
 Mâle (Émile), 59, 60.
 Malherbe, 288, 289.
 Mallarmé (Stéphane), 38, 39, 109, 219, 222.
 Manganelli (Renato, et Lucio d'Ambra), 74, 76.
 Marie (P.), 230.
 Martin du Gard (Roger), 111.
 Martini (Mme Charles), 257, 258.
 Marx (Roger), 261.
 Masson (Frédéric), 333, 337, 351.
 Matarasso (catalogue), 54.
 Matza (Achille), 123.
 Maugny (Clément de), 338.
 Maurois (Mme André), 82, 92.
 Mayo (docteur William J.), 166.
 Mayol, 144.
 Mercier (Gaston), 193.
 Meredith (George), 152, 259.
 Meslier (docteur Adrien), 340, 341.
- Mévil-Blanche, 148.
 Michel-Ange, 108.
 Michelet (Jules), 101.
 Miomandre (Francis de), 259.
 Mistral (Frédéric), 82.
 Molière, 26, 28, 98, 111, 133.
 Monaco (prince de), 226, 238, 239, 240, 257.
 Monaco (princesse de), 123.
 Mondor (Henri), 109.
 Monet (Claude), 327.
 Montaigne (Michel Eyquem de), 306, 308.
 Montaud (M. et Mme Joseph), 90.
Montesquiou-Fezensac (comte Robert de), 36, 42, 44, 45, 46, 47, 66, 67, 75, 80, 81, 92, 93, 94, 97, 98, 212, 213, 225, 232, 241, 242, 309, 340, 348, 365, 366.
 Montesquiou (comtesse Wladimir de), 146.
 Montmorency (les), 239.
 Morand (Paul), 355.
 Mornand (Louisa de), 90, 120.
Mourey (Gabriel), 365.
 Moussorgski (Modest Petrovitch), 184.
 Mozart (Wolfgang Amadeus), 144.
 Müller (Charles), 169.
 Musset (Alfred de), 45.
- Nacgely (Edith), 168.
Nahmias (Albert, fils), 89, 90, 111, 124, 252, 273, 277, 304, 305, 367, 368.
Nahmias (Mme), 304.
 Narfon (Julien de), 77, 84.
 Nède (André), 122.
 Neuburger (Léon), 77, 78, 187, 294.

- Neufville (baron Alexandre de), 195, 196, 219, 222.
 Neufville (baron Henri de), banquier, 196, 220, 221, 222.
 Neufville (baron Robert de), banquier, 196, 220, 221, 222.
 Newton (Isaac), 334, 338.
 Nietzsche, 34.
 Nijinski (Vaslav), 63, 203.
 Noailles (Mme de), 160, 255.
 Nordlinger (Marie), 67.
- Ohnet (Georges), 260.
 Oudin (G.), 375.
 Ovide, 49.
- Pascal, 34.
 Pasquali (Costanza), 76.
 Pau (Paul-Marie-César-Gérald), général, 334, 338.
 Paulhan, lieutenant aviateur, 336, 337, 339.
 Paulhan (les archives), 114, 203, 206.
 Paulus, 144.
Pawlowski (Gaston de), 54, 55.
 Payen (Fernand), 400.
 Péguy (Charles), 169, 353, 355.
 Péladan (Joséphin), 334, 338.
 Périer (du), 288.
 Perrault (Mme Émile, et Myriam Harry en littérature), 298.
 Peyre, 70, 81, 82.
 Philippe II (roi d'Espagne), 317.
 Picard (André), 120.
 Piéchaud (Martial), 267.
- Pierrebourg (Mme de), 291, 292, 357, 358.
 Pierrefeu (Jean de), 118, 123.
Plantevignes (Marcel), 368.
 Plantevignes (M. et Mme), 369.
 Platon, 34.
 Poincaré (Raymond), 399.
 Polignac (marquis de), 370.
 Polignac (Pierre de), 359.
 Polignac (princesse de), 126.
 Polybe, 351, 352.
 Poncetton (François), 195, 196.
 Postel du Mas (Henry), 389.
 Potez (Henri), 233.
 Pozzi (docteur Samuel), 292, 293, 309, 310, 311.
 Prévost (Marcel), 67, 68, 71, 328, 329.
Primoli (comte Joseph), 35, 36, 66.
 Proust (Adrienne), 305.
Proust (Robert), 165, 166, 285, 289, 291, 303, 305, 306, 308, 327.
Proust (Mme Robert, née Marthe Dubois-Amiot), 166, 289, 305, 308, 343.
 Proust (Mme Adrien), mère de Marcel, 286.
 Provence (Marguerite de), 376.
 Psichari (Ernest), 336, 337, 338.
 Psichari (Jean), 338.
- Rachilde (Mme, pseudonyme de Mme Alfred Vallette), 118, 151, 152, 163.
 Rageot (Gaston), 40, 68.
 Régnier (Henri de), 243, 245.

- Reinach (*Adolphe-Joseph*), 352.
- Reinach** (*Joseph*), **350**, 351, 352.
- Reinach (*Lily-Joseph*), 352.
- Renan (*Ernest*), 44, 91, 92, 175, 338.
- Renan (*Noémi*), 338.
- Rey (*Étienne*), 104.
- Rigolet, imprimeur, 172.
- Rimski-Korsakov (*Nikolaï Andreïevitch*), 203, 221.
- Riou (*Gaston*), 168.
- Riquet (*Alice de, comtesse de Caraman-Chimay*), 138.
- Rivière** (*Jacques*), **98**, 100, 116, 141, 162, **169**, 171, **182**, 183, **184**, 185, 189, **197**, **198**, **199**, 200, **202**, 203, **204**, 205, 206, **209**, 211, 232, 234, **248**, **258**, 259, 266.
- Robert (*Louis de*), 355, 383, 393, 395.
- Rochette (*l'affaire*), 113.
- Rod (*Édouard*), 244.
- Roger-Marx** (*Claude Marx, dit Claude*), **261**.
- Rolland (*Romain*), 29.
- Ronsard (*Pierre de*), 38, 39.
- Rossetti, 66, 67.
- Rostand (*Maurice*), 33, 34, 35, 74, 76, 79, 83, 84, 117, 128, 164, 258, 259.
- Rothschild, banque, 77, 78, 80.
- Rothschild (*Juliette de*), 348.
- Rothschild (*M.M. de*), 79, 186, 187, 213, 214.
- Rouvier, 320.
- Roye (*comte de*), 122, 123.
- Roye (*comtesse de, née Lorrando-Loredano*), 123.
- Ruskin (*John*), 62, 66, 67, 138, 151, 152.
- Sabran (*comtesse de, née Françoise-Éléonore de Jean de Manville*), 375, 376.
- Sabran (*Delphine de*), voir Custine.
- Saint-Laurent (*vicomte Jean de*), 168.
- Saint-Saëns (*Camille*), 314, 351, 352, 353.
- Saint-Simon, 345.
- Salem (*Lionel*), 112, 232, 292, 310.
- Santos-Dumont (*Alberto de*), 292, 293.
- Sauvebois (*Gaston*), 20, 22.
- Scheikévitch** (*Marie*), **19**, 20, 264.
- Schlumberger (*Gustave*), 22.
- Schlumberger (*Jean*), 21, 22, 29.
- Schrameck (*René*), 321, 322.
- Schumann (*Robert*), 203.
- Schwenk (*Victor*), 286.
- Séché (*Alphonse*), 383.
- Séché (*Léon*), 383.
- Sérigny, 308.
- Sévigné (*Mme de*), 355.
- Shakespeare (*William*), 26, 30, 34, 74, 76, 255.
- Shelley, 34.
- Sichel-Dulong (*Mme Auguste*), 32, 33.
- Sieyès (*abbé Emmanuel-Joseph*), 346, 349.
- Simonson (*Raoul*), 304.
- Soubies, 82.
- Souday (*Paul*), 20, 40, 49, 50, 55, 104, 109, 267, 409.
- Spinoza, opticien, 259.
- Stendhal (*Henry Beyle, dit*), 76, 98, 100, 139, 141, 383.
- Stevens (*Alfred*), 327.
- Stevenson (*Robert Louis Balfour*), 108.
- Straus** (*Émile*), 92, 117, 120, **121**, 133, **225**, **228**, 230, 232, **238**, **256**, 258, 309.

- Straus (Jacques), 291, 309.
Straus (Mme Émile), **31**,
 111, 122, 225, 229, **230**, 232,
 250, 257, **291**, **309**, 351.
 Strauss (Richard), 203.
 Stravinski (Igor-Fedorovitch), 62, 63, 221.
 Suarès (André), 21, 22.
 Sully Prudhomme, 87, 106.
 Syrus (Publilius), 229.

 Tacite, 26.
 Tagore (Rabindranath Thakur, dit), 107, 108, 109.
 Talleyrand-Périgord (Charles-Guillaume-Frédéric-Bosson de, duc de Talleyrand, prince de Sagan), 190.
 Teck (princesse Mary de), 47.
 Terrasse (Claude), 91, 92.
 Thibaudet (Albert), 21, 38, 39.
 Thomson (Mme Gaston, née Henriette Peigné-Crémeux), 319, 320, 321, 322.
 Tirman (Jacques), 289.
 Tirman (Louis), 289.
 Tirman (Mme Louis, née Donckier de Donceel), 289.
 Tolstoï (Léon Nikolaïevitch, comte), 139, 141, 333, 347, 350.
 Trarieux (Jean), 190.
 Trouillot (Georges), 319, 320, 321, 322.
 Truchet (Jacques), 317.

Vallette (Alfred), 150, **151**,
163, **173**.
 Vallette (Mme Alfred), voir Mme Rachilde.
 Vandérem (Fernand), 219, 221, 223.

 Variot (Jean-James), 95, 96.
Vaudoyer (Jean-Louis), 77, **226**, **359**, 378.
 Vayssière, général, 292, 293.
 Verlaine (Paul), 39, 245.
 Verne (Jules), 62.
 Veuillot (François), 207.
 Victor-Emmanuel III (roi d'Italie), 316.
Vignot (abbé Pierre), **36**.
 Vigny (Alfred de), 39.
 Villiers de l'Isle-Adam (Auguste, comte de), 131.
 Vinci (Léonard de), 34, 36.
 Viollet-Le-Duc (Eugène), 308.
 Virgile, 166.
 Vittoré (Jean), 225, 226.
 Viviani, 320.
 Voisins (Auguste Gilbert de), 374, 375.
 Voltaire, 40, 121.

 Wagner (la famille), 88.
 Wagner (Richard), 40, 87, 99, 183, 184, 333, 337, 353.
 Walkley (Arthur Bingham), 76.
Warburg (M.M.), banquiers, 78, 186, 187, 213, 271, 274, 275, 277, 279, 280, **281**, 284, 286, 287, 293, 294, 295, 300, 301, 324, 343.
 Weil (Georges-Denis), 223.
 Weil (Mme Georges-Denis, née Amélie Oulman), 349.
Wellhoff et Neustadt (M.M.), banquiers, 224, 225, 227, **255**, 256, 257, 273, 276, 277.
 Wells (Herbert George), 152, 283, 285.
 Werth (Léon), 21, 22, 25, 29.
 Whistler, 66, 67, 162.

Widal (Georges-*Fernand*-Isidore), 345, 348.

Wied (prince de), 285.

Willy, voir Gauthier-Villars.

Wyzewa (Théodor de), 62.

Yoshida (Jo), 192.

Yturri (Gabriel de), 366.

Yvel (Armand), 197.

Zola (Émile), 109, 403.

Zurlinden (Émile-Auguste-

François-Thomas), général,

336, 337, 339.

Yeatman (Laurent), 110.

Yeatman (Mme Léon), **110.**

TABLE DES LETTRES

1	A Madame Scheikévitch, [Vers le 1 ^{er} janvier 1914]	19
2	A Jacques Copeau, 1 ^{er} janvier [1914]	20
3	A Henri Ghéon, [Le vendredi soir 2 janvier 1914]	22
4	A Madame Strauss, Lundi [5 janvier 1914]	31
5	A Bernard Grasset, 5 janvier [1914]	33
6	A Joseph Primoli, [Peu après le 1 ^{er} janvier 1914]	35
7	A Pierre Vignot, [Janvier 1914]	36
8	A Henri Ghéon, [Le mardi soir 6 janvier 1914]	37
9	Robert de Montesquiou à Marcel Proust, Janvier [1]914	42
10	A Robert de Montesquiou, [Janvier 1914]	45
11	A Antoine Bibesco, [Janvier 1914]	47
12	André Gide à Marcel Proust, [Le 10 ou le 11 janvier 1914]	50
12 bis	André Gide à Marcel Proust, 11 janvier 14	51
13	A Gaston de Pawlowski, [Le 11 janvier 1914, ou peu après]	54
14	A André Gide, [Le 12 ou le 13 janvier 1914]	56
15	A Fernand Gregh, [Le jeudi soir 15 janvier 1914?]	59
16	A Reynaldo Hahn [Le jeudi soir 15 janvier 1914, ou peu après]	61
17	A Gaston de Caillavet, [Le samedi 17 janvier 1914]	63
18	A André Gide, Le 18 janvier 1914]	64
19	A Madame de Barbarin, [Janvier 1914]	65

20	A Robert de Montesquiou, [Janvier 1914]	66
21	Reynaldo Hahn à Madame de la Béraudière [Le dimanche 18 janvier 1914]	67
22	A Reynaldo Hahn, [Le 21 ou le 22 janvier 1914]	68
23	A Albert Henraux, [Le jeudi soir 22 janvier 1914]	69
24	A Reynaldo Hahn, [Peu après le 21 janvier 1914]	70
25	A Reynaldo Hahn, [Peu avant le 25 janvier 1914]	71
26	A André Chaumeix, [Le samedi soir 24 janvier 1914, ou peu après]	72
27	A Lucien Daudet, [Le dimanche 25 janvier 1914]	73
28	A Lionel Hauser, 25 janvier [1914]	77
29	Lionel Hauser à Marcel Proust, Le 26 janvier 1914	78
30	A Lionel Hauser, [Le mardi 27 janvier 1914]	79
31	Robert de Montesquiou à Marcel Proust, [Janvier 1914]	80
32	A Madame Gaston de Caillavet, [Peu après le 25 janvier 1914]	81
33	A Lucien Daudet, [Le mercredi 28 janvier 1914]	83
34	A Jacques-Émile Blanche, [Vers le 29 janvier 1914]	84
35	A Reynaldo Hahn, [Vers le 29 janvier 1914]	86
36	A Madame Marthe Bibesco, [Vers la fin janvier 1914]	88
37	A Albert Nahmias fils, [Vers la fin janvier-février 1914]	89
38	A Madame Gaston de Caillavet, Samedi [31 janvier 1914]	91
39	A Robert de Montesquiou, [Vers février 1914]	92
40	A Georges de Lauris, [Premiers jours de février 1914]	94
41	Reynaldo Hahn à Madame de la Béraudière, [Le lundi 2 février 1914]	96
42	A Robert de Montesquiou, [Février 1914]	97
43	A Jacques Rivière, [Le vendredi 6 février 1914]	98
44	A Reynaldo Hahn, [Le dimanche soir 15 février 1914, ou peu après]	101

45	A Henry Bordeaux, [Peu après le 14 février 1914]	102
46	A Bertrand de Fénelon, [Février ou avril 1914]	104
47	A Henry Bordeaux, 5 mars 1914	105
48	A André Gide, 6 mars [1914]	107
49	A Madame Léon Yeatman, [Vers le 10 mars 1914]	110
50	A Albert Nahmias fils, [Peu après le 11 mars 1914]	111
51	A Madame Straus, Nuit de Mardi à Mercredi [17 à 18 mars 1914]	111
52	André Gide à Marcel Proust, [Le vendredi 20 mars 1914]	114
53	A André Gide, [Le samedi 21 mars 1914]	115
54	A André Gide, [Le dimanche 22 mars 1914]	118
55	A Émile Straus, [Le mardi 24 mars 1914]	121
56	D. Léon à Marcel Proust, <i>le 25 mars 1914</i>	123
57	Bernard Grasset à Marcel Proust, jeudi 26 mars [1914]	124
58	A Bernard Grasset, Samedi [28 mars 1914]	125
59	Louis Brun à Marcel Proust, lundi 30 mars [1914]	129
60	A André Beaunier, [Premiers jours d'avril 1914]	130
61	A André Gide, [Premiers jours d'avril ? 1914]	131
62	A Bernard Grasset, [Le vendredi 3 avril 1914]	132
63	Bernard Grasset à Marcel Proust, 4 avril [1914]	134
64	Louis Chadourne à Marcel Proust, <i>Florence 5 avril 1914</i>	137
65	A André Gide, [Le 6 ou 7 avril 1914]	138
66	A Illan de Casa Fuerte, [Premier semestre de 1914 ?]	142
67	A Illan de Casa Fuerte, Samedi [Premier semestre de 1914 ?]	143
68	A Maurice Duplay, [Vers avril-mai 1914 ?]	143
69	A Paul de Brantes, [Le dimanche 12 avril 1914]	145
70	A Jacques-Émile Blanche, [Le mercredi soir 15 avril 1914]	146
71	A René Blum, [Le mercredi soir 15 avril 1914]	149
72	A Louis Brun, [Le mercredi soir 15 avril 1914]	149

73	A Madame de la Béraudière, [Le jeudi 16 avril 1914]	150
74	A Alfred Vallette, [Le jeudi 16 avril 1914]	151
75	A Louis Brun, [Vers le 16 avril 1914]	153
76	A Louis Brun, [Le 16 ou le 17 avril 1914]	154
77	Louis Brun à Marcel Proust, 18 avril [1914]	155
78	A Louis Brun, [Le dimanche 19 avril 1914]	156
79	A René Blum, [Le dimanche 19 avril 1914]	158
80	A René Blum, [Peu après le 19 avril 1914]	159
81	A Louis Brun, [Le 20 avril 1914]	161
82	Louis Brun au <i>Journal des Débats</i> , 22 avril [1914]	162
83	A Alfred Vallette, 22 avril [1914]	163
84	A Sacha Bernhard, [Le 24 ou le 25 avril 1914]	164
85	Louis Brun à Marcel Proust, 27 avril [1914]	165
86	A Robert Proust, 28 avril 1914	165
87	Éditions Bernard Grasset à Marcel Proust, 30 avril [1914]	167
88	Bernard Grasset à Marcel Proust, 30 avril [1914]	167
89	A Jacques Rivière, [Le 30 avril ou 1 ^{er} mai 1914]	169
90	Louis Brun à l'imprimerie Colin, 1 ^{er} mai [1914]	172
91	Louis Brun à Marcel Proust, 1 ^{er} mai [1914]	173
92	A Alfred Vallette, [Premiers jours de mai 1914]	173
93	A Bernard Grasset, [Le dimanche 3 mai 1914]	174
94	Bernard Grasset à Marcel Proust, 4 mai [1914]	179
95	Louis Brun au <i>Figaro</i> , 5 mai [1914]	181
96	Louis Brun à Marcel Proust, 5 mai 1914	182
97	A Jacques Rivière, [Premiers jours de mai 1914]	182
98	Jacques Rivière à Marcel Proust, [Première huitaine de mai 1914]	184
99	A Lionel Hauser, Mercredi soir [6 mai 1914]	185
100	Lionel Hauser à Marcel Proust, Le 7 mai 1914	186
101	A Lionel Hauser, [Le jeudi 7 mai 1914]	186
102	Louis Brun à l'imprimerie Colin, 8 mai [1914]	188
103	A Henry Bernstein, [le vendredi 8 mai 1914]	189
104	A Louis Brun, [Le 8 ou le 9 mai 1914]	191
105	Louis Brun à l'imprimerie Colin, 9 mai [1914]	193
106	Bernard Grasset à Marcel Proust, 9 mai [1914]	194
107	A Robert de Flers, [Entre le 4 et le 25 mai 1914]	195

108	A Jacques Rivière, [Vers le samedi 9 mai 1914]	197
109	Jacques Rivière à Marcel Proust, Le 11 mai 1914	198
110	A Jacques Rivière, [Le 12 ou le 13 mai 1914]	199
111	Louis Brun à Marcel Proust, 13 mai [1914]	201
112	Jacques Rivière à Marcel Proust, Le 15 mai 1914	202
113	Louis Brun à Marcel Proust, 16 mai [1914]	203
114	A Jacques Rivière, [Entre le 15 mai et le 21 mai 1914]	204
115	A Antoine Bibesco, [Entre le 16 et le 23 mai 1914]	206
116	A Bernard Grasset, [Entre le 16 et le 23 mai 1914]	208
117	A Jacques Rivière, [Peu après le 21 mai 1914]	209
118	Louis Brun à Marcel Proust, 27 mai [1914]	211
119	Robert de Montesquiou à Marcel Proust, [Peu avant le 28 mai 1914]	212
120	A Lionel Hauser, [Le jeudi soir 28 mai 1914]	213
121	Lionel Hauser à Marcel Proust, Le 29 mai 1914	214
122	A Lionel Hauser, 29 mai 1914	215
123	Lionel Hauser à Marcel Proust, Le 30 mai 1914	216
124	A Alfred Agostinelli, [Le samedi 30 mai 1914]	217
125	A Madame de la Béraudière, [Le dimanche 31 mai 1914]	223
126	A Lionel Hauser, [Le mardi matin 2 juin 1914]	224
127	A Émile Straus, [Le mardi 2 juin 1914]	225
128	A Jean-Louis Vaudoyer, [Le mardi soir 2 ou le 3 juin 1914]	226
129	A Lionel Hauser, [Le mercredi 3 juin 1914]	227
130	A Émile Straus, [Le mercredi 3 juin 1914]	228
131	A Madame Straus, [Le mercredi 3 juin 1914]	230
132	Louis Brun à Marcel Proust, 5 juin [1914]	233
133	A Louis Brun, [Le 5 ? juin 1914]	234
134	André Gide à Marcel Proust, Cuverville en Caux, 6 juin 14	235
135	A Lucien Daudet, [Vers le 6 juin 1914]	237
136	A Émile Straus, [Le 6 ou le 7 juin 1914]	238
137	A Robert de Montesquiou, [Peu après le 6 juin 1914]	241

138	A Henry Bordeaux, [Le 8 ou le 9 juin 1914]	243
139	A André Gide, [Le 10 ou le 11 juin 1914]	245
140	A Jacques Rivière, [Vers le jeudi 11 juin 1914]	248
141	André Gide à Marcel Proust, Cuverville par Criquetôt l'Esneval Seine Inférieure, 14 juin [1914]	249
142	A Albert Nahmias fils, [Le mardi soir 16 juin 1914]	252
143	A André Gide, [Le vendredi 19 juin 1914]	253
144	A Messieurs Wellhoff et Neustadtl, 23 juin 1914	255
145	A Émile Straus, [Vers la fin de juin 1914]	256
146	A Jacques Rivière, [Vers le début de juillet 1914]	258
147	A Robert de Flers, [Début de juillet 1914]	260
148	Louis Brun à Claude Roger-Marx, 10 juillet 1914	261
149	A Abel Bonnard, [Peu après la mi-juillet 1914]	262
150	Louis Brun à André Billy, 20 juillet [191]4	265
151	Louis Brun à Raoul Aubry, 20 juillet [191]4	266
152	Louis Brun à J.J. Brousson, 20 juillet [191]4	268
153	Louis Brun à Proust, 21 juillet [191]4	268
154	A Lionel Hauser, 26 juillet [1914]	271
155	A Lionel Hauser, [Seconde quinzaine de juillet 1914]	274
156	A Lionel Hauser, [Vers le mardi 28 juillet 1914]	275
157	A Robert de Flers, [Le mercredi 29 juillet 1914]	278
158	A Lionel Hauser, [Le jeudi 30 juillet 1914]	279
159	Lionel Hauser à Marcel Proust, Le 30 juillet 1914	279
160	A Messieurs Warburg, 31 juillet 1914	281
161	A Lionel Hauser, [Le dimanche soir 2 août 1914]	283
162	Lionel Hauser à Marcel Proust, Le 4 août 1914	286
163	A Henri Greffulhe, [Le samedi soir 8 août 1914]	287
164	A Madame Catusse, [Août 1914]	289
165	A Lionel Hauser, Samedi [15 août 1914]	290
166	A Madame Straus, [Peu après le 16 août 1914]	291
167	A Lionel Hauser, Vendredi [21 août 1914]	293

168	A Lionel Hauser, [Peu après le 21 août ? 1914]	294
169	A Reynaldo Hahn, Dimanche [30 août 1914]	296
170	A Lionel Hauser, [Vers le 30 ou le 31 août 1914]	299
171	A Lionel Hauser, [Vers la fin d'août 1914]	300
172	A Madame Catusse, Cabourg, [Le lundi 7 septembre 1914]	302
173	A Madame Catusse, Cabourg, [15 septembre 1914]	303
174	A Madame Nahmias, [Octobre 1914]	304
175	A Madame Robert Proust, [Peu avant le 17 octobre 1914]	305
176	A Madame Catusse, 17 octobre 1914	306
177	A Madame Straus, [Vers le 22, le 23 ou le 24 octobre 1914]	309
178	A Reynaldo Hahn, [Le samedi matin 24 octobre 1914]	310
179	A Reynaldo Hahn, [Peu après le 24 octobre 1914]	311
180	A Reynaldo Hahn, [Peu après le 24 octobre 1914]	314
181	A Madame de Madrazo, [Le mercredi 28 octobre 1914]	318
182	A Reynaldo Hahn, [Peu après le 28 octobre 1914]	319
183	A Madame de Madrazo, [Premiers jours de novembre 1914]	320
184	A Madame de Madrazo, [Premiers jours de novembre 1914]	322
185	A Madame Daniel Mayer, [Vers novembre 1914]	323
186	Lionel Hauser à Marcel Proust, Le 6 novembre 1914	324
187	Georges de Lauris à Marcel Proust, 10 novembre [1914]	325
188	A Madame de Madrazo, [Le 12 novembre 1914]	325
189	A Gabreil Astruc, [Vers novembre 1914]	326
190	A Maurice Barrès, [Vers novembre 1914]	328
191	Maurice Barrès à Marcel Proust, [Vers novembre 1914]	329
192	A Daniel Halévy, [Le lundi soir 16 novembre 1914]	331

193	A Lucien Daudet, [Le lundi soir 16 novembre 1914, ou peu après]	333
194	A Madame Catusse, [Novembre 1914]	340
195	A Lionel Hauser, [Novembre 1914]	342
196	Au comte Louis Gautier-Vignal [Le samedi 21 novembre 1914]	343
197	A Reynaldo Hahn [Le samedi 21 novembre 1914]	345
198	A Joseph Reinach, Dimanche [22 novembre 1914]	350
199	A Lucien Daudet, [Peu après le 21 novembre 1914]	353
200	Léon Faisans à Marcel Proust, [Le mercredi 25 novembre 1914]	356
201	A Georges de Lauris, [Le lundi soir 30 novembre 1914]	357
202	A Jean-Louis Vaudoyer, [Décembre 1914 ou janvier 1915 ?]	359
203	A Madame Catusse, 31 décembre [1914]	360
204	A Lucien Daudet, [Le jeudi soir 31 ? décembre 1914]	361

APPENDICE

205	A Gabriel Mourey, [Peu après le 12 juillet 1905]	365
206	A Albert Nahmias fils, [Vers novembre 1911 ?]	367
207	A Marcel Plantevignes, [Fin de décembre 1911]	368
208	A André Beaunier, Vendredi [28 juin 1912]	369
209	A André Beaunier, [Peu avant le 10 novembre 1912]	371
210	A Pierre Louÿs, [Le mercredi 18 décembre 1912]	374
211	A André Beaunier, [Le vendredi soir 20 décembre 1912]	375
212	A Bernard Grasset, [Quelques jours avant le 3 mai 1913]	377
213	Bernard Grasset à Marcel Proust, 3 mai [1913]	378
214	A Bernard Grasset, [Quelques jours avant le 15 mai 1913]	379
215	Bernard Grasset à Marcel Proust, 15 mai [1913]	380

216	Bernard Grasset à Marcel Proust, 23 mai [191]3	381
217	A Bernard Grasset, [Le 23 mai 1913]	381
218	Bernard Grasset à Marcel Proust, 24 mai [191]3	384
219	A Bernard Grasset, [Peu après le 24 mai 1913]	385
220	Bernard Grasset à Marcel Proust, 2 juin [191]3	387
221	A Bernard Grasset, [entre le 2 et le 6 juin 1913]	388
222	A Bernard Grasset, [Le mardi 10 juin 1913]	389
223	Bernard Grasset à Marcel Proust, 11 juin [191]3	390
224	Bernard Grasset à Marcel Proust, 19 juin [191]3	391
225	A Bernard Grasset, [Le 24 ou 25 juin 1913]	392
226	Bernard Grasset à Marcel Proust, 25 juin [191]3	393
227	Bernard Grasset à Marcel Proust, 2 juillet [191]3	394
228	Bernard Grasset à Marcel Proust, 12 juillet [191]3	396
229	Louis Brun à Marcel Proust, 12 juillet [191]3	397
230	Louis Brun à Marcel Proust, 29 juillet [191]3	398
231	Louis Brun à Colin, 29 juillet [191]3	398
232	Bernard Grasset à Marcel Proust, 5 août [191]3	400
233	Louis Brun à Marcel Proust, 10 octobre [191]3	401
234	Louis Brun à Marcel Proust, 13 octobre [191]3	402
235	Bernard Grasset à Marcel Proust, 16 octobre [191]3	402
236	Louis Brun à Marcel Proust, 21 octobre [191]3	403
237	Louis Brun à Marcel Proust, 23 octobre [191]3	404
238	Bernard Grasset à Marcel Proust, 25 octobre [191]3	405
239	Bernard Grasset à Marcel Proust, 29 octobre [191]3	406
240	Bernard Grasset à Marcel Proust, 30 octobre [191]3	408
241	Louis Brun à Marcel Proust, 5 novembre [191]3	410
242	A Jacques-Émile Blanche, [peu avant le 19 décembre 1913]	410

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Lettre 9 – Robert de Montesquiou à Marcel Proust	43
Lettre 11 – A Antoine Bibesco	48
Lettre 12 bis – André Gide à Marcel Proust	52
Lettre 64 – Louis Chadourne à Marcel Proust	136
Lettre 124 – A Alfred Agostinelli	217
Lettre 134 – André Gide à Marcel Proust	236
Lettre 149 – A Abel Bonnard	263
Lettre 154 – A Lionel Hauser	272
Lettre 160 – A Messieurs Warburg	282
Lettre 179 – A Reynaldo Hahn	312
Lettre 191 – Maurice Barrès à Marcel Proust	330

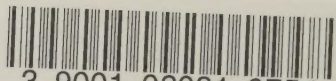
TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	V
Abréviations et sigles	1
(1) Recueils des lettres de Marcel Proust et de ses correspondants	1
(2) Ouvrages de Marcel Proust	3
(3) Autres abréviations	4
(4) Sigles	8
Chronologie	9
Lettres	17
Appendice	363
Index des noms cités	413
Table des lettres	429
Table des illustrations	441

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 18 SEPTEMBRE 1985
SUR LES PRESSES
DE
L'IMPRIMERIE
CARLO DESCAMPS
A CONDÉ-SUR-L'ESCAUT
59163 FRANCE

Dépôt légal : octobre 1985
N° d'éditeur : 11221
N° d'impression : 3920

Imprimé en France



3 9001 02031 0754



